The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

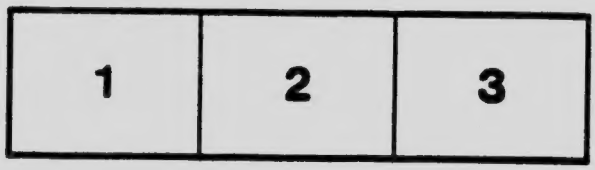
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

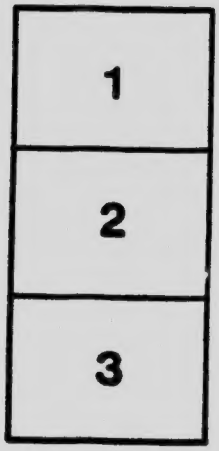
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

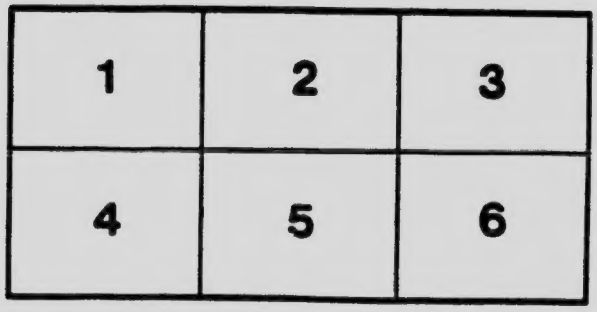
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







Albert TESNIÈRE
DOCTEUR EN THÉOLOGIE

SOMME
DE LA
PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

LIVRE SECOND

LA RÉVÉLATION EUCHARISTIQUE DU SACRÉ-CŒUR

CINQUIÈME ÉDITION

3 2356 00996 5771

BUREAUX DE LA *REVUE EUCHARISTIQUE*
TOURCOING (Nord)
12, rue de Toulouse.

BELGIQUE
Chaussée de Wavre, 205.
BRUXELLES

CANADA
490, Avenue Mont-Royal, 490.
MONTRÉAL

SOMME

DE LA

PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

Nihil obstat.

Insulis, die 10 Augusti 1912.

F. LENOTTE,
Seminarii Insulen. Sup.

IMPRIMATUR

Cameraci, die 13 Augusti 1912.

A. MASSART, *Vic. gen.*
Antistes Domus Pontificiae

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BQT
3056
T337
1912

Albert TESNIÈRE
DOCTEUR EN THÉOLOGIE

SOMME
DE LA
PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

LIVRE SECOND
LA RÉVÉLATION EUCHARISTIQUE DU SACRÉ-CŒUR

BIBLIOTHÈQUE
THÉOLOGIE
QUÉBEC
UNIVERSITÉ LAVAL

BUREAUX DE LA *REVUE EUCHARISTIQUE*
TOURCOING (Nord)
12, rue de Toulouse.

BELGIQUE
205, Chaussée de Wavre, 205.
BRUXELLES

CANADA
490, Avenue Mont-Royal.
MONTRÉAL

AVANT-PROPOS

Dans ce second volume du « *Cœur de Jésus-Christ* », nous traitons de ce que nous appelons la « *Révélation eucharistique du Sacré-Cœur* », par opposition à ce que nous avons nommé, dans le premier, sa « *Révélation évangélique.* »

Cette première étude avait pour thème le passage du chapitre de saint Matthieu où le Sauveur appelle tous les hommes, fatigués et écrasés, à se refaire dans son Cœur, parce qu'il est doux et humble. Le thème est ici tiré des paroles par lesquelles Notre-Seigneur, apparaissant à la Bienheureuse Marguerite-Marie pendant qu'elle l'adorait au pied de l'autel, lui révéla son Cœur et lui demanda de le faire honorer dans l'Eglise par une fête publique et par diverses pratiques de piété.

La fête se célèbre aujourd'hui dans l'Eglise universelle avec le rit le plus solennel de la sacrée liturgie ; les pratiques de piété sont en usage parmi tous les fidèles. C'est dire quelle autorité portent

avec elles les paroles de la Révélation faite à l'humble vierge de Paray, et quelle efficacité elles renfermaient.

Le divin Maître fit à cette âme fidèle de nombreuses confidences où il lui découvrit, on peut le dire, tous les secrets de son Cœur; elle apprit là ce qui n'avait encore été révélé à personne et qui ne pouvait être connu, étant investigable, que s'il daignait le révéler lui-même (1).

Nous avons reproduit la plupart de ces communications et nous avons cité abondamment les commentaires dont les a fait suivre la Bienheureuse, avec les pensées qu'elles lui inspiraient et les leçons qu'elle en tirait.

Il nous semble, après l'avoir bien étudié, qu'en toutes les matières qui touchent au Sacré-Cœur, la Bienheureuse est constamment inspirée par Notre-Seigneur, et qu'assistée par la grâce qui lui a été donnée, elle continue d'exercer sa mission de révéler au monde le Cœur de toute beauté et de toute bonté. Notre-Seigneur lui disait : « Tu seras la Disciple bien-aimée de mon Sacré-Cœur. » Nous croyons qu'on peut l'en proclamer le Docteur et que, comme sainte Thérèse est communément reconnue pour le Docteur de l'orai-

(1) Deus qui investigabiles divitias Cordis tui Beatæ Margaritæ Virgini mirabiliter revelasti. — In oratione Festi, 17 Oct.

son et de la vie spirituelle, la B. Marguerite-Marie doit être proclamée une maîtresse aussi sûre qu'éclairée dans la doctrine du Sacré-Cœur et dans les conduites de la dévotion à lui rendre.

Si l'on s'étonnait de la grande place donnée dans notre *Somme de la prédication eucharistique* au seul sujet du Sacré-Cœur, qui y occupe deux forts volumes, nous alléguerions pour notre unique défense un mot de saint Jean à sainte Gertrude, bien digne de l'Apôtre qui reposa sur le Cœur de Jésus à la Cène. Touchant de son doigt, avec grande tendresse et révérence, la poitrine du Sauveur, il lui dit : « Voilà le Saint des Saints, qui concentre en lui seul tout ce qu'il y a de bon au ciel et sur la terre (1). » Le Sacré-Cœur n'est pas, en effet, à nos yeux un objet particulier et limité : il est l'Amour ; l'Amour, qui est Dieu et qui s'est fait homme ; l'Amour qui a vécu et qui est mort pour nous ; l'Amour qui a institué l'Eucharistie, qui y demeure près de nous et s'y donne à chacun de nous ; il est l'Amour enfin qui nous attire à lui ici-bas par la grâce pour nous faire vivre de sa vie, et qui veut nous attirer à lui dans la gloire

(1) Indice pectus Dominicum reverentissima blanditate contingens, dixit : Ecce hoc est Sanctum sanctorum, attrahens sibi totum Cœli terræque bonum ! » — Leg. Div. Pietatis, L. IV, c. IV.

pour nous faire jouir de son bonheur sans fin. Peut-on donner trop de place dans un livre à ce sujet qui occupe en réalité toute la place dans l'idée et dans l'œuvre de Dieu?

Qu'on nous permette un mot qui, pour rappeler un fait personnel, ne s'en rapporte pas moins à la pensée-mère de cet ouvrage. Nous le terminons la veille du vingt-cinquième anniversaire de notre ordination sacerdotale, où le Cœur infiniment bon voulut consacrer par ce don nouveau du Sacerdoce le don ineffable de l'appel au service de son Sacrement, dans la vie religieuse, qu'Il nous avait fait plusieurs années auparavant. Ce souvenir évoque dans la reconnaissance et la vénération de notre piété filiale la très douce et très sainte figure de notre vénéré Père Eymard, fondateur de notre Institut, et qui fut l'instrument béni de toutes les bontés de Dieu pour nous. A lui nous devons d'avoir connu notre vocation religieuse, d'y avoir pu répondre, d'y avoir été formé, et c'est sa main qui nous fit gravir les premiers degrés du sanctuaire. Il fut le guide de nos études sacrées, et c'est à ses enseignements sur l'Eucharistie, où semblait se refléter quelque chose de l'inspiration, que nous rapportons tout ce que nous pouvons avoir entrevu du grand Mystère de foi.

Aussi est-ce par ses mains, d'où nous vinrent tant de bienfaits, que nous voulons en ce jour offrir ce livre au Cœur miséricordieux du Christ eucharistique, Notre-Seigneur, comme un hommage de gratitude pour les grâces dont il a rempli ces vingt-cinq années de sacerdoce, comme l'amende honorable de toutes les fautes que nous y avons si malheureusement mêlées, et comme l'expression d'une prière, d'autant plus confiante qu'elle est plus humble, qui nous obtienne, avec notre pardon, la grâce de la persévérance finale dans notre vocation et dans son saint amour.

Pour ce qui est de l'objet de cet ouvrage, nous en devons très particulièrement faire remonter l'inspiration à ce Père vénéré. Car c'est lui qui, dans notre jeunesse religieuse, encouragea vivement le premier germe de dévotion envers le Sacré-Cœur, qui jaillit en nous de la lecture de la Vie de la B. Marguerite-Marie. Et c'est lui qui, peut-être un des premiers, prêchant une neuvaine solennelle en l'honneur du Sacré-Cœur dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, et appelant avec sa parole communicative, toute pleine d'élans d'amour, les âmes à aimer le Cœur sacré de Jésus dans l'Eucharistie, lui décerna publiquement le nom de « Cœur eucharistique », aujourd'hui si répandu, et qui unit si parfaitement dans l'attention et dans le culte ces

deux réalités inséparables : le Christ présent au Sacrement, et le Cœur dont il y vit et dont il nous y aime. Nous plaçons notre travail sous l'autorité de cette parole textuelle recueillie de son manuscrit : « La dévotion au Cœur eucharistique de « Jésus est la fin divine de l'Incarnation, de la « Rédemption et de l'Eucharistie même, puisqu'elle « est le souverain triomphe de l'amour de Dieu « pour l'homme ! »

22 décembre 1896.

LES

PAROLES DE LA RÉVÉLATION

I

« VOILA CE CŒUR QUI A TANT AIMÉ ! »

SOMMAIRE

I. La Révélation de Paray manifeste au monde le Cœur du Christ eucharistique, comme celle de Naïm avait découvert le Cœur du Christ voyageur. — Combien elle apparaît opportune contre le protestantisme qui niait la vérité de l'Eucharistie, contre le jansénisme qui en détruisait l'usage et contre le naturalisme des temps modernes qui veut ruiner jusqu'à la notion même de Jésus-Christ. — II. La Révélation totale du Sacré-Cœur contient plusieurs phases. — Texte des paroles dites par le Sauveur un vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. — III. Importance et caractère de cette Révélation. — Sa valeur au point de vue de la foi. — Son caractère et son but : manifester la vie personnelle et l'amour actuel de Jésus dans le Sacrement. — Aussi la dévotion au Cœur eucharistique, c'est-à-dire au Cœur de Jésus honoré dans l'Eucharistie, est-elle la réponse parfaite à la Révélation de Paray. — IV. Commentaire des paroles de cette Révélation. — Elles énoncent un triple objet : les preuves éclatantes de son amour ; — l'ingratitude dont nous le payons ; — les réparations qu'il implore. — V. « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer...* » — VI. L'épuisement de la vie et de la mort du Sauveur. — VII. La consomption de l'anéantissement dans le don de l'Eucharistie. — VIII. La plainte douloureuse des retours de notre ingratitude. — IX. L'appel à la réparation : la communion, — l'heure sainte, — le culte public du Sacré-Cœur.

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes !... »

(Paroles de N.-S. à la B.)

I. — La révélation solennelle de son Cœur, que le Sauveur avait faite durant sa vie mortelle, la préparant par de sublimes paroles et l'entourant, comme du rayonnement qui lui convenait, de merveilles de puissance et de bonté, telles que la résurrection de l'enfant de la veuve

et la conversion de Madeleine, il lui a plu, dans ses miséricordes fidèles autant qu'inépuisables, de la renouveler dans son état eucharistique, avec un éclat non moins magnifique.

C'est la révélation de Paray-le-Monial, reprise et écho fidèle de la révélation évangélique de Naïm.

Comme le Sauveur avait voulu révéler le secret de l'incompréhensible bienfait de l'Incarnation en découvrant son Cœur aux contemporains de son existence terrestre, ainsi a-t-il cru nécessaire d'expliquer le mystère de son existence eucharistique et les trésors d'amour qu'il y prodigue au monde, en montrant le Cœur qui le fait vivre et aimer « jusqu'à la fin », dans le Sacrement.

Combien cette révélation de son Cœur, qui disait sa présence personnelle et son amour actuel dans l'Eucharistie, était opportune à l'aurore des temps modernes, peut-être les derniers de la durée du monde, pour y jeter une puissante poussée de vie, et les rendre capables de préparer l'avènement du règne éternel du Christ, dans la gloire et dans l'unité !

Le protestantisme avait tenté d'arracher à l'Eucharistie sa réalité vivante, Jésus-Christ substantiellement présent sous les apparences sacramentelles, en enseignant qu'elle n'est qu'un signe, ne contient qu'une vertu sanctifiante et n'a pour but que de rappeler le souvenir de la mort du Sauveur. — Le Christ vigilant, qui paraît dormir dans le suaire impénétrable du Sacrement, « mais dont le Cœur veille » sur l'Eglise pour subvenir à ses besoins, le Christ soulève alors la pierre de l'état sacramentel, sous laquelle l'hérésie le voulait faire passer pour mort, et montrant son Cœur, organe essentiel de la vie physique, symbole universel de la vie morale, il proteste contre la négation meurtrière : « Non ! l'Eucharistie n'est pas un signe inerte, un symbole vide : j'y demeure en personne et j'y suis un

comme vivant : sentez battre ce Cœur qui fait en moi la vie, comme il la fait dans tout être humain : ***Et mihi est cor sicut et vobis*** (1)*!* »

D'autre part, le jansénisme s'acharnait à séparer l'homme d'avec Dieu pour le précipiter dans le gouffre du naturalisme, en niant toute possibilité, pour la créature tombée, d'aimer un Créateur si grand, si saint, que l'inaccessibilité — ou l'impossibilité d'être atteint par le culte de l'homme — était présentée comme son caractère propre. C'était nier la grâce et la rédemption et, par conséquent, l'amour même de Dieu pour l'homme. — L'adorable Sauveur éperdu d'amour pour cet être né de sa bonté et racheté par sa miséricorde, tressaille alors sous les froides espèces du Sacrement ; il en fait jaillir des flammes, au milieu desquelles montrant son Cœur palpitant et brûlant, il s'écrie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour ! »

Et il disait encore :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, que, ne pouvant plus contenir les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ces précieux trésors qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires pour les retirer de l'abîme de perdition (2). »

Au monde vieilli, dont les yeux se sont affaiblis dans le faux jour du rationalisme, dont le sensualisme a épuisé les forces et qui s'est alourdi dans un pesant matérialisme ; à ce monde devenu incapable d'inspiration chevaleresque et d'action généreuse, le Sauveur apporte, dans la manifestation de son Cœur, un renouvellement de foi, d'amour, de vie spirituelle. — « Le Sauveur me fit connaître, dit la

(1) Job, XII, 3.

(2) Vie et écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie par ses contemporaines, T. I, p. 105.

Bienheureuse Marguerite-Marie, que le grand désir qu'il avait d'être parfaitement aimé des hommes lui avait fait former le dessein de leur manifester son Cœur, et de leur donner, dans ces derniers siècles, ce dernier effet de son amour (1). »

Déjà au XIVe siècle sainte Gertrude, l'une des confidentes privilégiées du Sacré-Cœur, qui préparait de loin les voies à la Vierge de Paray, avait appris de l'apôtre saint Jean que la manifestation éclatante du Cœur de Jésus « était réservée pour les derniers temps, *afin qu'à cette voix le monde décrépit et refroidi en l'amour de Dieu fût réchauffé et renouvelé par l'amour* (2). »

(1) T. I, p. 118.

(2) Le jour de la fête de saint Jean l'Evangéliste, sainte Gertrude fut transportée en esprit, par l'apôtre bien aimé, près du Sauveur, la bouche collée contre la plaie ouverte de son divin Cœur. La vierge benedictine s'enhardit à lui demander si, au soir de la Cène, reposant sur la poitrine du Maître, il n'avait pas senti les battements de son Cœur. Sur la réponse affirmative de l'Apôtre, elle lui demanda pourquoi il n'en avait rien dit dans son Evangile. Sur quoi saint Jean répondit : « Certes oui, j'ai senti profondément leur douceur, qui a pénétré mon âme comme ferait une liqueur d'une bouchée de pain qu'on y tremperait. Mais mon devoir m'obligeait d'écrire, pour l'Eglise naissante, le mystère du Verbe non créé. Aux temps modernes était réservée la révélation explicite des battements infiniment doux de son Cœur. — Illa vero cum ex motu sanctissimorum pulsuum quibus sine intermissione commovebatur Cor divinum ineffabili delectatione afficeretur, dixit ad beatum Joannem : « Numquid et tu, dilecte Dei, horum suavissimorum pulsuum non sensisti delectamentum, dum in cœna supra idem suavissimum pectus recubuisti, quorum delectatione ego nunc tantum afficior ? » Respondit : « Etiam fateor, veraciter sensi et persensi, quia suavitas illorum sic medullitus animam meam pertransivit, sicut dulcissimus medo unquam suavius pertranseundo dulcificare potest micam recentis similaginis. » Tunc illa : « Et cur hoc ita penitus conticuisti, quod nec quicquam vel modice saltem exinde nostris profectibus intelligendum conscripsisti ? » Respondit : « Meum profecto erat novellæ adhuc Ecclesiæ de increati Dei Patris Verbo unum describere verbum, de quo usque in finem mundi sufficienter capere posset intellectus generis humani totus, quamvis a nullo tamen unquam plene possit comprehendi. Eloquentia autem suavitatis pulsuum

II. — Ce n'est pas tout d'un coup ni en une seule fois que Notre-Seigneur fit à la Bienheureuse Marguerite-Marie la révélation de son Cœur, mais par plusieurs traits successifs : ici, dans un bouquet de noisetiers du jardin monastique, là dans une cour où elle travaillait à d'humbles besognes, relevées par l'obéissance. Mais la plupart des manifestations lui furent faites, encore qu'à des époques diverses, au pied de l'autel, pendant qu'elle adorait le Très Saint Sacrement. Elle en reçut une, que l'on peut regarder comme l'épanouissement de toutes les autres, durant l'octave de la Fête-Dieu, et pendant que le Saint Sacrement était exposé. C'est celle que nous rapportons ici pour la commenter.

« Une fois que le Saint Sacrement était exposé, après « m'être sentie retirée tout au dedans de moi-même par un « recueillement extraordinaire de tous mes sens et puis- « sances, Jésus-Christ, mon doux Maître, se présenta à « moi tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies brillantes « comme cinq soleils ; et de cette sacrée humanité sortaient « des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable « poitrine, qui ressemblait à une fournaise. Et, s'étant « ouverte, il me découvrit son tout aimant et tout aimable « Cœur, qui était la vive source de ces flammes. — Ce « fut alors qu'il me dit :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a « rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur « témoigner son amour !

« Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que « des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges,

istorum reservata est moderno tempori, ut ex talium audientia recalescat jam senescens et amore Dei torpescens mundus. »
Ste Gertrudis magnæ LEGATUS DIVINÆ PIETATIS, lib. IV, cap. IV. Cura et opere Solesmiensium O. S. B. monachorum edit. 1875.

« et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans « ce Sacrement d'amour !

« Cela m'est plus sensible que tout ce que j'ai souffert « dans ma Passion : d'autant que s'ils me rendaient quel- « que retour d'amour, j'estimerais peu ce que j'ai fait pour « eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage. Mais ce qui m'est encore le plus sensible, c'est que ce « sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi !

« Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur « ingratitude autant que tu en pourras être capable !

Tu me recevras dans le Saint Sacrement autant que « l'obéissance te le voudra permettre, quelques mortifica- « tions et humiliations qui t'en doivent arriver ;

« Toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai par- « ticiper à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir « au jardin des Olives ;

« Tu feras célébrer une fête particulière pour honorer « mon Cœur ; je veux entrer dans la maison des rois, être « peint sur leurs étendards et régner, en compensation de « toutes les humiliations que je reçus dans leurs palais « durant ma Passion. »

La révélation se termine par cette promesse : « Je te « promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec « abondance les influences de son divin amour sur ceux « qui lui rendront cet honneur (1) ! »

III. — Avant d'aborder le commentaire de ces solennelles paroles, il est bon de s'arrêter quelques instants pour se pénétrer de l'importance, de l'autorité et du caractère de

(1) T. II, p. 381 et 414.

ce grand fait de la Révélation du Sacré-Cœur, l'un des principaux assurément de l'histoire du monde, et en lui-même et par les suites qui en sont nées, comme par celles qui en sortiront encore.

Quel événement relatif à la manifestation du grand mystère de Dieu, « caché aux anges, dit saint Paul, et révélé par l'apparition du Verbe dans la chair d'Adam », quel faste, dans le cour du christianisme, égale celui-ci en importance? Depuis a venue sur la terre, jamais le Christ, « qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans les siècles », s'est-il affirmé plus solennellement présent ici-bas d'une présence réelle et y vivant d'une vie personnelle?

Il apparaît à une religieuse inconnue dans le monde, il lui montre son Cœur brûlant d'amour dans sa poitrine embrasée : mais c'est dans le Sacrement de l'Eucharistie qu'il se découvre à ses regards, dans ce Sacrement répandu partout, nécessaire à tous les hommes et qui doit être adoré par tous, et il se révèle pour être manifesté à toute la terre, pour qu'on célèbre dans l'Eglise universelle une fête qui consacre cette apparition.

Ce n'est donc pas un mystère partiel ou secondaire de sa vie qu'il dévoile ; ce n'est pas une simple dévotion particulière qu'il propose : c'est sa personne même, dans le Sacrement de sa réelle présence, que son Cœur mis en lumière, brillant comme un soleil sans déclin sur le nuage eucharistique, va désormais montrer vivante et aimante, appelant tous les hommes à une union plus étroite avec lui, pour les conduire plus sûrement au salut.

L'humble situation de l'instrument qu'il choisit pour ce grand œuvre, l'impuissance où la tient son état cloîtré de répandre la connaissance des volontés du Maître, accentuent l'origine divine et le caractère surnaturel du dessein qu'elle reçoit l'ordre d'exécuter.

Je vois bien le Christ apparaître à l'ardent amant de

ses souffrances et laisser dans sa chair les stigmates des étreintes où son amour enlaçait François d'Assise, pour le transformer en un autre lui-même; et cette manifestation du divin Crucifié avait pour but « de jeter dans le monde refroidi un brandon d'amour qui le réchauffât d'un courant de vie (1). » Les générations ont gardé le souvenir de cette tendre et merveilleuse apparition du Sauveur au séraphique Patriarche; l'Eglise en fête l'anniversaire tous les ans. Mais qui voudrait égaler en importance l'apparition du mont Alverne à celle de Paray-le-Monial ?

Il n'y a d'équivalent comme portée, comme résultats universels et durables, à la révélation d'où est né le culte public du Sacré-Cœur, que la révélation faite au XIIIe siècle à la Bienheureuse Julienne du mont Cornillon pour l'établissement de la Fête-Dieu, couronnement nécessaire du culte du l'Eucharistie.

En réalité, l'apparition du Christ Jésus à Paray-le-Monial semble être une nouvelle venue du Verbe sur la terre. On peut, sans témérité, lui appliquer les paroles de saint Paul sur la naissance du Sauveur : « L'humanité et la bonté de notre Rédempteur nous sont apparues (2). » En nous révélant son Cœur, ce n'est plus sa divinité ni son humanité seulement qu'il nous montre, à quoi avaient suffi les paroles et les œuvres de sa vie mortelle. C'est son amour actuel et sa vie présente dans l'Eucharistie, où il demeure avec le monde jusqu'à son dernier soir, qu'il manifeste et veut enseigner à tous, pour que tous en vivent.

Quant à la valeur strictement théologique de la révélation de Paray, le fait en est certain, et il sollicite légitimement la croyance, puisque l'Eglise a établi sur ce fondement la fête du Sacré-Cœur.

Les paroles par lesquelles la Bienheureuse a traduit la

(1) Lect. Offic. Stig. S. Francisci, 17a Septembris.
(2) Tit. III, 4.

volonté que lui manifestait Notre-Seigneur sont certainement révélées quant à la substance et au sens : en la mettant sur les autels après avoir accepté d'elle le mandat que le divin Maître lui avait confié, les Souverains Pontifes se sont faits les garants de sa véracité.

Il n'y a pas cependant d'obligation rigoureuse à tenir pour absolument dictés par Notre-Seigneur chacun des mots de la révélation. Cette inspiration directe n'appartient qu'aux Livres sacrés. Dans les révélations particulières on ne peut exiger qu'une chose, à savoir que l'objet proposé ait été bien compris et que l'interprète ait tous les caractères de la fidélité pour le transmettre exactement.

Mais, ces réserves faites, quelles paroles, après celles de l'Evangile, sont plus vénérables, plus augustes, plus lumineuses, plus pleines de sens abondants et variés, de vertu surnaturelle, de saveurs célestes, que ces mots qui disent certainement tout ce que le Sauveur faisait comprendre à la Bienheureuse, pour elle et pour le monde, sur son Cœur, sur son amour, sur ses mystérieuses angoisses ? qui traduisent ses plaintes douloureuses, mais aussi ses bontés infatigables et les inépuisables trésors qu'il veut répandre dans les âmes qui y croiront ? On les doit donc peser, presser, ouvrir et approfondir; on les peut goûter et s'en nourrir longuement; on s'en peut inspirer : comme le nom même de Jésus, parce qu'elles disent son Cœur, elles sont lumière, aliment et remède ; elles exhalent le plus suave parfum et versent dans l'âme altérée la fraîcheur qui ranime et l'arome vivifiant qui enivre.

Le caractère dominant de cette grande révélation, et sa fin principale, paraissent être de faire éclater, dans la lumière du Cœur sacré, placé comme une lampe ardente devant le mystère du tabernacle, la présence personnelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, son humanité immortellement vivante dans le signe matériel du sacrement, l'amour enfin, l'amour divin et humain, l'amour

actuel dont il y aime, avec ses droits sacrés et ses ardents désirs d'y être aimé. Le cœur dit la personne, la vie et l'amour. En se manifestant dans une forme humaine au Saint Sacrement, et en attirant l'attention sur son Cœur de chair qui bat dans sa poitrine, comme dans toute poitrine humaine, le Sauveur proclamait avec une irréfragable évidence, et qu'il vit en personne, et qu'il aime réellement, et qu'il veut être aimé dans le Sacrement.

Or, c'est bien ainsi qu'il se manifesta.

C'est des retraites entr'ouvertes du mystère sacramentel qu'il semble sortir ; c'est le voile impénétrable des espèces qu'il semble déchirer pour apparaître à la Bienheureuse et lui révéler son Cœur. Elle est à genoux, les yeux fixés sur l'Hostie exposée à ses regards. Tout à coup une éclatante lumière enveloppe et s'orbe dans sa splendeur le signe sans éclat du Sacrement. A la place de l'Hostie sainte, qui n'avait que les apparences, la forme et les dimensions matérielles d'un peu de pain, une forme humaine se dresse, s'accuse et se dessine en des traits aussi nets qu'harmonieux : il n'y a pas à en douter, c'est un homme, c'est l'Homme Dieu, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne !

Le rayonnement de sa gloire couvre son corps de ses plis lumineux. Il apparaît beau à ravir, plein d'une majesté tempérée de bonté et de douceur, tel qu'il se montre sans doute dans le ciel aux regards de Marie et de Joseph, tel qu'il apparaîtra, pour les réjouir éternellement, aux yeux des élus. C'est un homme dans la plénitude de l'âge, de la vigueur et de la beauté. Il a les yeux ouverts sur la créature privilégiée qui le contemple tremblante et ravie. Ses lèvres s'entr'ouvrent, et il parle : ses paroles harmonieuses se gravent ineffaçables dans la mémoire du témoin choisi pour les entendre et les transmettre. Il montre dans ses mains miséricordieusement étendues, dans ses pieds nus et découverts, dans son côté entr'ou-

vert, la cicatrice de ses plaies, « qui brillent comme des soleils. »

Ah! cet homme, c'est Jésus-Christ, son Sauveur! Elle l'a reconnu à ses traits, à ses plaies, à sa voix.

Mais c'est le Christ parvenu au terme de sa vie, entré dans son glorieux repos, dans les immortelles allégresses de sa vie ressuscitée; c'est le Christ dans cet état de gloire où le saisissent les paroles de la consécration eucharistique pour reproduire l'immolation de sa mort, en l'anéantissant dans l'inertie de l'état sacramentel.

c'est alors que le Sauveur montre au milieu « de sa , embrasée comme une fournaise, son adorable r, vive source de flammes », qui s'en échappent et se répandent jusque dans ses mains et dans ses pieds pour en sortir en gerbes de feu.

Voilà bien le Christ Jésus, la vivante réalité cachée sous le signe eucharistique. Ce n'est pas un cœur seulement que voit la Bienheureuse, séparé de la poitrine qui le contient et de l'être qu'il anime : c'est un être humain montrant son Cœur palpitant; c'est une personne vivante, organisée, agissante et parlante : c'est le Christ intégral, le Christ total, avec sa divinité, son âme, son humanité et sa gloire, tel qu'il est au ciel, tel qu'il est, encore qu'anéanti, mais très réellement, dans l'Eucharistie : *Christum totum*, selon le mot dogmatique du Concile de Trente.

Il est vrai que, pour apparaître ainsi, l'auguste captif du Sacrement devait suspendre pour un instant, dans l'Hostie que contemplait la Bienheureuse, les lois de l'état sacramentel qui, en supprimant pour son corps l'étendue actuelle des accidents, lui enlève les dimensions, les formes, toutes les apparences extérieures au moyen desquelles un corps se rend sensible, visible et tangible, capable d'exercer une action au dehors ou de subir un contact extérieur. Ou bien, gardant son état insaisissable dans l'Hostie, il devait créer une forme visible, produire

une vision miraculeuse, pour se présenter sensiblement aux regards extasiés de la voyante, et lui révéler, sous ces traits empruntés, l'image de sa sainte humanité, la réalité sacrée qui vit et se cache sous le symbole eucharistique. Quel que soit le mode qu'il ait plu au souverain Maître de choisir, du moment qu'il apparaissait sous des traits humains, il voulait évidemment manifester la réalité voilée dans le Sacrement, à savoir qu'il y est un homme véritable et vivant, et que si le signe nous le présente sous une autre forme que celle de sa vie humaine, il ne nous donne pourtant pas un autre Christ que celui qui est né de Marie, qui est mort et qui, ressuscité, ne peut plus mourir : *Christus non alius, sed aliter.*

En fixant l'attention par d'expresses paroles sur son Cœur qu'il montre à découvert, le Sauveur accentue encore la révélation de sa présence personnelle d'Homme-Dieu dans le Sacrement : car le cœur dit l'être organisé. — Si donc le Cœur de Jésus est là, il faut que son corps y soit tout entier, et son âme, et sa divinité : car depuis la résurrection, le Christ ne peut plus mourir, et partout où il est, il y est intégralement. — Voilà la présence réelle de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie.

Le cœur est l'organe essentiel de la vie : « ce qui vit le premier, ce qui meurt le dernier dans l'être », selon l'axiome philosophique. — Le Cœur de Jésus anime donc un être vivant, il proclame, malgré les apparences inertes du signe sacramentel, la vie réelle, la vie immortelle, glorieuse et indépendante de toute cause extérieure, de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie.

Enfin, dans toutes les langues, et surtout dans la langue parlée aux hommes par Dieu, et que gardent les saints Livres, le cœur est le siège, le foyer, l'organe et le symbole de l'amour, de toutes les affections de l'âme, des vertus qui en sont le fruit et des douleurs qui en naissent — En montrant son Cœur dans le Sacrement, le divin Maître

atteste qu'il y aime actuellement, qu'il y aime son Père et qu'il y aime les hommes de tous les amours de Dieu et d'homme dont le foyer fut allumé en son âme dès le moment de l'Incarnation ; qu'il y aime de cet amour qui lui fit produire pour le service de son Père et pour notre exemple toutes les vertus les plus parfaites et les plus méritoires ; de cet amour qui lui fit embrasser la Passion et la mort pour notre salut ; de cet amour enfin, atteignant les dernières limites du possible, qui créa la merveille et fit au monde le don de l'Eucharistie.

Présence personnelle, vie réelle, amour actuel du Christ dans l'Eucharistie, voilà ce que fait éclater dans tout son jour la Révélation du Sacré-Cœur. On peut se demander si c'est son Cœur ou si c'est la réalité du Sacrement qu'a voulu révéler le divin Maître ; si jamais le mystère caché, la personne invisible du Christ eucharistique a été mieux montrée, mise en plus éclatante évidence et rendue plus accessible à tous, dans sa vérité, sa vie et son amour, que par cette Révélation du Sacré-Cœur.

Cette conclusion se confirme encore d'un double fait, à savoir que les réparations réclamées par Notre-Seigneur ont pour objet l'ingratitude par laquelle on répond à l'amour qu'il déploie dans l'Eucharistie en faveur des hommes, et les outrages dont on l'y abreuve ; ensuite, que les moyens par lesquels il veut en être vengé sont les devoirs de la religion envers le Saint Sacrement, c'est-à-dire la communion, l'adoration, les honneurs d'un culte royal : comme si ces deux choses, l'Eucharistie et son Cœur, qui se peuvent bien distinguer, ne se pouvaient jamais séparer pour la foi et pour l'amour. Il identifie dans notre culte son Cœur et son Sacrement ; c'est son Cœur en l'Eucharistie qu'il montre ; à son Cœur en l'Eucharistie qu'il attire ; c'est là qu'il le veut voir consolé et honoré.

Toutes ces raisons permettent d'affirmer qu'aucun mot, sinon celui de cœur eucharistique, ne rend plus complètement, avec plus d'énergie et de profondeur, l'objet de la Révélation de Paray, et que la dévotion au Cœur eucharistique est l'expression parfaite du culte réclamé par le Sauveur pour son Cœur.

Si l'apparition nouvelle de ce mot dans le vocabulaire de la piété catholique étonna d'abord quelques esprits, sa parfaite et théologique adéquation à l'objet qu'il exprime l'a fait accepter de tous aujourd'hui, en même temps que les bénédictions et les largesses spirituelles des Souverains Pontifes le signalaient à la religion des fidèles (1).

La dévotion au Cœur eucharistique de Jésus-Christ montre et trouve le Cœur Sacré là où le Sauveur l'a montré pour qu'on vînt à lui, dans son humanité sacramentelle ; elle l'honore par les moyens qu'il a demandés : les actes de religion envers l'Eucharistie ; elle l'aime et s'efforce de réparer là où il aime et là où son amour est méconnu : dans l'Eucharistie. Elle rappelle, représente, fait revivre et glorifie toutes les preuves d'amour de sa vie humaine et de sa mort dans le mystère où se gardent et vivent réunis, concentrés, toujours efficaces et toujours appliqués au monde et à chaque âme, tous les mystères de

(1) Une lettre publique du Rme Commissaire Général du Saint Office, adressée à S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris, le 30 décembre 1893, a rectifié des interprétations erronées d'un précédent décret du Saint Office, qui avaient commencé de se répandre contre l'orthodoxie parfaite du vocable de « Cœur eucharistique » :

« Le Saint Siège Apostolique ne croit pas devoir approuver telles et telles images nouvelles ayant la prétention de représenter le Cœur Sacré de Jesus dans l'Eucharistie. Mais la dévotion et le culte du Cœur eucharistique de Jésus restent approuvés dans les termes indiqués à Votre Eminence le 31 mai 1891. Par conséquent, les interprétations contraires de la presse sont des interprétations personnelles dont on n'a pas à tenir compte. »

✝ Fr. Vincent-Léon SALLUA,
Com. Gén., Arch. de Chalcédoine.

l'Homme Dieu, c'est-à-dire dans la réalité impérissable, dans la présence toujours actuelle, dans le don sans cesse renouvelé de l'Eucharistie.

Ah ! c'est qu'en révélant son Cœur, le Sauveur ne voulait point le séparer de sa Personne, l'arracher à sa place naturelle et à ses fonctions natives, ni le faire honorer isolément comme une relique précieuse entre toutes, ou un simple souvenir exprimé par un symbole : c'est Lui-même, son humanité sainte, sa vie immortelle et son amour toujours agissant qu'il révélait, mettait en lumière et revêtait des charmes les plus séduisants, en révélant son Cœur. Or, depuis l'Ascension jusqu'au dernier avènement, le Christ personnel, vivant, agissant et aimant n'a qu'une existence et un seul nom sur cette terre : il est et il s'appelle le Christ eucharistique, le Très Saint Sacrement !

IV. — Venons au commentaire des paroles de la Révélation consignées plus haut.

Il est difficile, en les lisant attentivement, de ne pas remarquer qu'il y règne des accents divers, conformes à la variété des objets qu'elles visent et des sentiments qu'elles expriment. Dans ces quelques mots qui sont un grand discours, contenant plus de choses que les plus fameuses bibliothèques, on peut aisément distinguer trois sujets disticts :

Le divin Maître commence par exalter l'amour de son Cœur qui a su, pour répandre ses magnifiques largesses, triompher de tous les obstacles et braver tous les sacrifices : « Voilà ce Cœur, dit-il avec un sentiment de légitime fierté, voilà ce Cœur qui a tant aimé qu'il n'a rien épargné !... » — C'est l'assurance d'un noble défi porté à tout contradicteur : c'est la constatation d'un fait certain, très glorieux pour son Cœur : et il en jouit, il s'en félicite,

l'opposant victorieusement à l'apathie des hommes. L'accent est vif, ardent, triomphant, comme il convient à un chant de victoire !

Puis, il semble que la voix baisse, hésite, timide et confuse : on dirait l'accent humilié de la déception, l'aveu douloureux d'une défaite. C'est qu'en effet le Christ, qui proclamait les preuves victorieuses de son amour pour les hommes, est obligé de constater « qu'en retour de cet amour, au lieu de reconnaissance, il ne reçoit, de la plupart, que des ingratitudes, des froideurs et des mépris !... » — Douloureuse et humiliante évidence ! Voilà le fruit amer de si riches semences, le maigre profit de si libérales avances ; voilà le stérile résultat de tant d'efforts ! Et, dans ces pénibles aveux, il en est de plus poignants que d'autres : « Etre méconnu dans un amour qui dépasse celui qu'il montra dans sa mort !... Etre méconnu par des cœurs qui lui sont consacrés..., ah ! cela lui est plus sensible que toutes les peines de la Passion !... » Il en est pourtant ainsi : « La plupart des hommes en usent de la sorte envers ce Sacrement de mon amour !... »

A la suite de cette douloureuse confidence, on croit voir se fermer les yeux du Sauveur accablé, et sa tête s'incliner pesamment ; ses lèvres, pressées par l'angoisse, se taisent : il est le vaincu de l'ingratitude humaine, et la froideur obstinée de nos mauvais cœurs a eu raison de son Cœur embrasé des feux éternels !

Mais il ne peut accepter une défaite qui condamne ses propres vainqueurs à leur éternel malheur. Il veut lutter encore, et il se cherche des auxiliaires. Alors, relevant ses regards vers la confidente de ses humiliations, il lui dit avec un accent suppliant, animé de désir et soutenu d'espérance : « Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude !... » Il énumère ce qu'il faudrait

pour le relever de son abjection, consoler son Cœur et payer son amour de retour. C'est un appel direct, une provocation personnelle. Et connaissant le cœur de Marguerite-Marie, sachant qu'elle n'épargnera rien non plus pour lui témoigner sa reconnaissance, l'adorable vaincu de nos ingratitudes reprend assurance et sa voix se ranime, pleine de la certitude des futures victoires : « Tu me recevras! Tu me tiendras compagnie! Tu me feras régner!... »

Telle, croyons-nous, l'on peut se figurer la physionomie extérieure, tels les accents divers et la marche de cette partie de la Révélation eucharistique du Sacré Cœur, si sublime et si touchante à la fois.

Appliquons-nous maintenant à en pénétrer le sens.

V. — **Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer, pour leur témoigner son amour.**

L'on remarquera l'emploi de ces deux mots analogues, sinon synonymes : « s'épuiser et se consumer. » Si quelqu'un ne voulait voir dans leur répétition que la même pensée exprimée sous deux formes similaires, destinées à donner plus d'énergie, nous n'y contredirions pas ; mais nous croyons approcher davantage de la véritable interprétation et répondre mieux à l'ampleur de la pensée, en prenant ces deux mots comme réellement distincts, et répétés avec intention pour désigner deux ordres de faits spéciaux. Y aurait-il témérité à attribuer ces deux expressions aux deux amours principaux de la Passion et de l'Eucharistie, qui constituent le double objet spirituel du culte du Sacré-Cœur, tel que l'entend et le définit l'Eglise?

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a

BIBLIOTHÈQUE THÉOLOGIE UNIVERSITÉ LAVAL

rien épargné pour leur témoigner son amour, jusqu'à s'épuiser » — par tous les travaux de sa vie et de sa mort :

Voilà ce Cœur qui a tant « aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à se consumer », — en se réduisant aux anéantissements qui font de lui le pain donné en l'Eucharistie !

A serrer le sens d'un peu près, on s'aperçoit que cette interprétation a pour elle la logique et la grammaire, comme elle a les probabilités mystiques.

Epuiser, c'est tarir, mettre à sec (1) ; c'est prendre au dedans pour répandre au dehors. On épuise une fontaine en tirant ses eaux et en les versant dans une prairie pour la féconder, dans des parterres pour y rafraîchir les racines desséchées et y ranimer la vie languissante. On épuise le trésor d'un Etat en y prenant les sommes qui le composent pour payer des contributions de guerre ; comme on épuise la fortune d'un père en la dépensant en folles prodigalités. Epuiser donne donc l'idée d'une force prise et dépensée au profit d'autrui ; épuiser dit appauvrir, affaiblir, vider. Notre-Seigneur se serait ainsi épuisé pendant toute sa vie et surtout pendant sa Passion, sous l'impulsion de son trop grand amour, en livrant aux hommes tous les trésors de sa divinité et de son humanité, tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était.

Consumer exprime une opération analogue quant au résultat, c'est-à-dire la tradition et la destruction de l'être, mais faites d'une autre manière. C'est, dit Littré, détruire en réduisant à rien. Se consumer : c'est se détruire intérieurement, voir ses forces et sa vie réduites à rien. C'est la dépression, l'affaissement, l'écroulement et la disparition insensible des forces vives, des organes, de toute la

(1) Littré, *Dictionnaire de la Langue française.*

charpente de l'être, et par conséquent de la vie elle-même, sous l'influence d'une force latente, destructive et impitoyable. Ainsi se consume le bois dans le foyer : la flamme a cessé de s'élancer claire et ardente ; les fibres mordues par le feu ont cessé de crépiter ; la force destructive a envahi jusqu'au cœur de sa proie, elle la pénètre tout entière : ce n'est plus du bois enflammé, c'est un charbon embrasé, c'est du feu, qui dévore lentement la victime qu'il possède sans résistance. Peu à peu celle-ci s'affaisse, il ne reste d'elle qu'un peu de cendre qui tombe sans bruit et laisse à peine, dans une faible traînée, la trace de ce qui fut un foyer chargé. — L'action en vertu de laquelle le Christ ressuscité perd son état glorieux pour s'anéantir dans la poussière de l'état sacramentel, cette action mystérieuse, mais radicale, qui le déprime, le réduit, lui enlève toute vie, toute action, toute beauté, sous les ardeurs du plus extrême amour, ne répondrait-elle pas bien à l'œuvre de la consomption? Et le Sauveur n'aurait-il pas voulu, en parlant de son Cœur qui l'a porté « à se consumer sans rien épargner », désigner l'amour consumant auquel se doivent l'institution et le don perpétuel de lui-même dans l'Eucharistie, en victime et en aliment de l'homme?

VI. — Voyez plutôt à l'œuvre le divin Sauveur entraîné par son Cœur « à s'épuiser » pendant sa vie humaine pour témoigner aux hommes son amour.

Il commença de s'épuiser en même temps que d'exister, dès le premier moment de son incarnation dans le Tabernacle immaculé de Marie, quand, son âme ayant été unie à son corps par le Saint-Esprit, son humanité fut jetée dans le feu consumant de la divinité du Verbe. Son Cœur battant alors son premier mouvement, ce fut pour s'offrir en holocauste à la volonté du Père qui réclamait un sacrifice

ligne de sa majesté. — « Tu ne veux plus des anciennes victimes pour le péché ; mais tu m'as fait un corps et donné une vie créée : je te l'offre, prends-la et uses-en selon ton bon plaisir : je n'y contredirai jamais ! » C'était le premier acte du sacrifice d'adoration, d'humilité, de prière, qu'il devait offrir sans interruption pendant trente-trois ans sur l'autel de son Cœur, et terminer dans l'exhalation de son dernier soupir sur la croix. Ce sacrifice ne cessa jamais un instant pendant sa vie, non pas même durant les courts moments de sommeil accordés à la fatigue ; car alors même son Cœur veillait et il s'épuisait en effusions de désirs et d'ardeurs devant la miséricorde du Père, de crainte et d'angoisses devant sa sainteté et sa justice !

Il s'épuisa durant sa vie publique en répandant à travers les villes et les campagnes, sans compter, devant les foules innombrables comme dans le secret des entretiens particuliers, les paroles, les prédications, les appels, les consolations, les avertissements et les menaces même : c'est de son Cœur que jaillissaient les paroles de vérité, de vie et de pardon, épuisant à notre profit ses trésors de sollicitude !

Il s'épuisait et dépensait sans trêve les forces de sa vie dans les fatigues et dans les sueurs de ses courses apostoliques, dans la faim qu'il endurait, dans la soif qui brûlait sa gorge, dans les vertus qui sortaient de lui pour guérir, pour ressusciter, pour dompter et chasser les démons, pour résister à ses contradicteurs et pour triompher de leur perfidie et de leur obstination !

Il s'épuisait avec le ruisseau de ses larmes répandues sur ses amis, sur le pauvre peuple sans pasteur et sans pain, sur l'obstination de la cité infidèle et sur les malheurs de son ingrate patrie. Mais ces débordements, consignés au récit évangélique, n'étaient que les prélibations des larmes

intarissables dont il ne cessa d'inonder sa couche pendant toutes les nuits de sa vie terrestre, et qui aboutirent à la tempête de pleurs, de sanglots et de cris véhéments au milieu de laquelle il mourut (1)!

Ah! quand vint sa Passion, l'épuisement prit un cours impétueux, entraîna le Sauveur en des excès meurtriers, où il jeta sans mesure son sang et sa vie, son être tout entier, ne gardant plus rien, absolument rien de tout ce qu'il possédait et de tout ce qu'il était. — Sa tunique, sa robe sans couture, qui étaient le peu qu'il avait des biens d'ici-bas, il les livra; — et ces biens plus précieux, ses amitiés, ses œuvres, ses appuis, son honneur, sa véracité, sa réputation, sa mission de Messie, la tendresse de sa Mère, l'approbation de son Père : il n'en épargna rien, mais il versa tout pour accroître la force du torrent qui devait laver nos souillures!

L'impétuosité de son amour arracha des profondeurs de son intérieur, pour les épuiser à notre profit, les joies de son Cœur, qui sombrèrent dans les flots glacés des tristesses mortelles et de l'ingratitude universelle; les forces de sa volonté fléchirent sous le poids de l'ennui et d'un dégoût insurmontable; la fermeté inébranlable de son caractère, l'impassible assurance de son innocence, furent secouées et brisées sous l'ouragan des anxiétés, des terreurs et des épouvantes; et quand toutes les ressources intérieures de son âme eurent été dépensées, répandues et épuisées, alors, sous une nouvelle violence de son amour, sa vie commença de se perdre à son tour avec les effusions de son sang!

C'est ici que, pour s'épuiser plus vite en des dépenses plus abondantes, il rompit toutes les digues et multiplia les

(1) Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum... cum clamore valido et lacrymis offerens. (Hebr., v. 7.)

brèches par où son sang et sa vie se pouvaient écouler à l'envi ! — Tous ses pores ouverts deviennent d'innombrables sources d'où coule le sang en gouttes d'une sueur continue et douloureuse, qui inonde son visage, rougit ses vêtements et détrempe le sol de la grotte, où se creuse l'empreinte de ses genoux. — La sueur sanglante de l'agonie est trop lente. Il fait appel aux épines qui percent son front, aux soufflets qui déchirent ses joues et aux coups de poing qui brisent ses dents ; aux fouets qui lui labourent le corps de sillons plusieurs fois retournés et creusés jusqu'aux os mis à nus ; la croix meurtrit ses épaules de son ignominieux fardeau ; les chutes sur les pierres du chemin ouvrent ses genoux, et les clous poussés par les lourds marteaux fouillent et traversent ses mains et ses pieds. De toutes ces ouvertures frappées dans les flancs de ce rocher vivant, le sang jaillissait abondamment, coulait sans arrêt, mêlait ses flots et l'inondait de la tête aux pieds. Et sa vie s'écoulait avec son sang, « sans qu'il n'en épargnât rien. » — Quand, sous le coup suprême du soldat, la lance eut fait sourdre du Cœur mort du Sauveur les dernières ondes de sang mêlangé d'eau que la toute-puissante Sagesse y avait tenues en réserve, ce Cœur apparut bien en toute vérité épuisé, tari, mis à sec, vide de sang, vide de vie. Ah! en le révélant au monde, le Christ peut dire sans crainte de démenti : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné — jusqu'à s'épuiser pour leur témoigner son amour ! »

VII. — Il ne s'épargne pas davantage à se consumer pour nous par le don de l'Eucharistie :

« Le feu, dit Montaigne, n'ayant plus que consumer, se consume soi-même et n'est plus feu. » Ainsi, le Sauveur ressuscité, ne pouvant plus répandre sa vie par les effusions douloureuses du sang, trouve un nouveau moyen d'aimer, qui est de se consumer sans réserve pour devenir

le pain de l'Eucharistie. — Qu'est-ce que l'Eucharistie Un pain cuit sous la cendre : *Panis subcinericius* (1), un pain de cendres plutôt, où le feu ardent du sacrifice a tout consumé, ne laissant que des cendres, parmi lesquelles on ne peut apercevoir les vestiges, même les plus légers, des magnifiques réalités d'être et de vie qui leur furent livrées!

Rien n'est épargné! Les flammes dévorantes de l'action sacrificatrice, soulevées par le souffle de l'amour, montent jusque par delà les cieux visibles et enveloppent, sur le trône où il est assis, le très glorieux Fils de Dieu, resplendissant de sa vie triomphante. Pour produire ce nouvel état de son être qui, tout en le laissant présent dans la gloire du ciel, le constituera présent dans l'humiliante condition de l'Eucharistie, elles le serrent de toute part, le pénètrent et consument la splendeur de sa gloire, les formes harmonieuses de son humanité, la beauté de son visage, le rayonnement de ses yeux, les paroles de ses lèvr les stigmates brillants de ses cinq plaies, le charme qui se dégage de sa personne, la liberté de ses mouvements, l'activité extérieure de son être, sa force de résistance et son indépendance à l'égard des êtres extérieurs. De toute cette vie glorieuse de la sainte humanité, parvenue dans le ciel à son apogée, fixée dans sa perfection suprême et son plus magnifique épanouissement, que reste-t-il, quand les paroles du sacrifice ont achevé leur œuvre et placé dans l'état sacramentel l'adorable Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Il reste ce que montre la Particule sacrée que vous adorez et que vous recevez, ce que contient la parcelle détachée de l'Hostie et tombée presque invisible dans les plis du saint corporal : une miette de pain, de la poussière, de la cendre de pain, informe, sans beauté et sans valeur : *Ephraim factus est panis subcinericius* (2). En vérité,

(1) Ad caput suum (Eliæ) subcinericius panis. (III Reg., XIX, 6.)
(2) Os., VII, 8.

son Cœur, qui le livre à la puissance redoutable des paroles consécratrices, « nous a tant aimés, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à se consumer ! »

Non, il n'a rien épargné, pas plus l'éclat et les magnificences de sa royauté que la vie glorieuse de sa sainte humanité. La violence de l'amour qui nous le livre au Sacrement envahit, absorbe et consume tout : les splendeurs de son appareil royal, les honneurs qu'il reçoit de la cour céleste, les cortèges qui escortent sa Personne sacrée, les hommages de l'obéissance empressée et du service fidèle, les chants de triomphe et les cantiques d'action de grâces des élus, leur amour surtout, l'amour pur, l'amour constant, l'amour des complaisances sans partage et du repos pris uniquement en lui, comme en la plénitude du suprême bonheur. Et l'amour, qui l'a consumé, le jette en cette Hostie sans vie, sans droits, sans voix, sans charmes; dans les abaissements de la pauvreté et de l'abandon, au milieu de ceux-là mêmes auxquels il se livre !

Davantage ! S'il n'a pas épargné sa gloire personn la gloire de sa royauté, préservera-t-il du moins de toute injure sa présence au Sacrement, si humble et si faible, et l'entourera-t-il de précautions qui assurent à son adorable Personne, dans cette situation abaissée, le respect et la sécurité ? — Non ! Il n'épargne rien, pas même son être sacramentel !

Le prêtre le brise pour rappeler aux yeux les brisements de sa Passion et la séparation suprême de sa mort. — Puis, il est mangé comme l'aliment nécessaire à tous, et il descend dans la poitrine de ses créatures pour y être broyé comme un pain vulgaire, au profit de l'âme qu'il nourrit, en se consumant à son profit. — Et enfin, hélas ! il subit d'être livré, par la négligence, l'ingratitude, voire même la haine de ceux pour l'amour de qui il se consume, aux atteintes des éléments, aux

morsures des bêtes, aux profanations infiniment pires des hommes!

Vrai[illegible], le divin Maître pouvait dire bien haut, en montrant son Cœur qui nous le donne dans le Sacrement, au prix de ces innombrables anéantissements, tous plus admirables et plus incompréhensibles les uns que les autres : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à se consumer pour leur témoigner son amour! »

VIII. — **Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour.**

Cela m'est plus sensible que tout ce que j'ai enduré dans ma Passion!

Je ne sais s'il peut être contraste plus violent, opposition plus radicale, que de mettre en présence l'amour de Jésus pour l'homme et l'ingratitude de l'homme pour Jésus.

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé! — Et, en retour, je ne « reçois que des ingratitudes! » — Connaissez-vous quelque chose de plus poignant? L'amour au paroxysme de ses ardeurs, dans l'effusion sans mesure de ses plus douces tendresses, dans l'effort suprême de ses œuvres les plus magnifiques, dans les poursuites de son plus généreux dévouement, — trouvant en face de lui, pour le heurter, le braver et l'arrêter, la froideur, l'ingratitude, le mépris et l'abus! Et depuis dix-neuf siècles, ce feu n'a pas pu fondre cette glace, ces élans secouer cette apathie, cette prévenance provoquer le retour, cet amour gagner cette ingratitude, cette humilité volontaire toucher ce mépris, cette fidélité loyale du Cœur du Christ briser cette perfidie obstinée du cœur humain!

L'adorable Sauveur, victime de son amour et de notre haine, énumère longuement les coups qu'il reçoit : chacun d'eux le blesse si profondément !

« Les ingratitudes », c'est-à-dire l'oubli de sa bonté et de ses bienfaits; alors que c'est de lui que nous avons tout reçu !

« Les froideurs », c'est-à-dire notre insensibilité à ses prévenances et à ses appels; notre dureté égoïste à ne nous point laisser émouvoir, même par les preuves les plus touchantes de son dévouement !

« Les irrévérences », c'est-à-dire l'oubli de la dignité de sa Personne adorable qui réside au Sacrement, des lois qui règlent le culte qui lui est dû; la négligence, le sans-gêne, le mépris des convenances sacrées et de la politesse divine à son égard !

« Les mépris », c'est-à-dire la méconnaissance formelle de son existence et de ses droits, de son amour et de ses exigences ; la moquerie, la négation, le blasphème à l'égard de l'Eucharistie; l'éloignement, l'excommunication volontaire et l'apostasie !

Enfin « les sacrilèges », ceux de la communion coupable, des messes indignes et des profanations de toute espèce et de tout nom; profanations inspirées par la cupidité avide des vases d'or qui contiennent la manne céleste, ou dictées par la seule haine, attisée par Satan, l'adversaire acharné, qui pénétra au Cénacle en Judas, et force, dans les félons de sa race, les portes du sanctuaire et les abords de la sainte Table !

Il faudrait de longs discours pour décrire l'horreur de ces retours de nos ingratitudes en face des avances du Cœur qui a tant aimé. Rien n'est plus efficace à produire dans l'âme le bel amour de compassion, de contrition et de réparation. Qu'il nous suffise d'en avoir fait ici l'énumération sous la dictée du divin Maître, qui en est la douce et invincible victime !

Ce rapide aperçu fait comprendre le cri aigu, la plainte poignante que l'adorable patient fit alors entendre à la confidente de son Cœur : « Cela m'est plus sensible que tout ce que j'ai enduré dans ma Passion ! »

Non pas sans doute que le Christ glorifié « qui ne peut plus mourir », ni par conséquent souffrir, éprouve actuellement dans le Sacrement une sensation douloureuse quelconque, suite de sa Passion d'autrefois, renouvelée ou augmentée par les outrages qu'il y reçoit. Si l'on dit qu'il est sensible et souffre, dans l'Eucharistie, c'est de la même manière que Dieu lui-même, qui produit les actes de nos passions sans en éprouver les effets : qui se repent sans s'être trompé, et entre en colère sans que le moindre frisson ride la surface de son immuable béatitude ; qui est humilié sans descendre, outragé sans rien perdre de sa dignité. Cela ne diminue ni la gravité de nos injures, ni le juste mécontentement et la légitime aversion de Dieu pour nos péchés.

Il y a ceci de plus dans le Cœur Sacré, qu'ayant été autrefois passible et ayant vu à l'avance tout ce qu'il recevrait d'indignes traitements dans l'Eucharistie, il en a souffert alors réellement toute l'injure et toute la douleur, et qu'il a dû triompher de ses répugnances pour se livrer à nous dans le Sacrement, où il les devait subir, en fait, tous les jours. — Il disait à la Bienheureuse : « Dès le « premier jour de mon Incarnation la croix fut plantée « dans mon Cœur, parce que dès lors j'acceptai pour vous « témoigner mon amour toutes les douleurs et toutes les « humiliations que ma sacrée humanité devait souffrir « pendant tout le cours de ma vie mortelle, — et les outrages « auxquels l'amour devait m'exposer jusqu'à la fin des « siècles sur les autels, dans le très saint et très auguste « Sacrement (1). »

(1) T. I, p. 319.

C'était donc des horreurs de son calvaire eucharistique comme de celles de sa mort sur le Golgotha qu'était rempli le calice dont la vue le jetait en tristesse mortelle. Et comme il avait, tout à l'heure, institué le Calice de l'amour au moyen duquel on devait lui payer la dette de reconnaissance imposée par le bienfait de sa Passion, il est plus sensible à cette méconnaissance de l'Eucharistie, qui implique l'oubli de sa Passion et qui en rend inutile l'immense labeur; et il en souffre plus qu'il ne souffrit de l'ingratitude qui causa sa mort même.

Il ajoute, — et « cela lui est plus sensible que tout le reste, — que ce sont des cœurs consacrés qui en usent ainsi ! » Oui, consacrés par l'effusion de son sang dans le baptême, qui les a lavés de la souillure originelle; consacrés par son sang, qui a coulé sur eux en d'innombrables pardons; consacrés par la manducation de son corps adorable, qui a sanctifié leur être tout entier, faisant de leurs membres les propres membres du Christ! Et si d'autres consécrations spéciales ont uni certaines âmes d'un lien plus saint et plus étroit avec Jésus, comme font les liens augustes de la virginité, de la profession religieuse ou du sacerdoce, comprenez-vous quelle insupportable injure c'est au divin Epoux et à la céleste Victime, d'être méconnu, trahi et maltraité de ces âmes que son Cœur avait choisies entre toutes, pour les enrichir davantage, les aimer plus tendrement, mais aussi pour en recevoir un retour plus aimant, plus fidèle et plus dévoué ? « Ah ! « disait amèrement l'adorable Méconnu, s'ils me rendaient « quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai « fait pour eux et voudrais, s'il se pouvait, en faire « davantage ! Mais ils n'ont que des froideurs et du rebut « pour tous mes empressements à leur faire du bien ! »

Cependant, en se plaignant, trop justement hélas ! des innombrables injures et des universelles ingratitudes dont on l'accable au Sacrement, le divin Maître n'avait

pas englobé tous les chrétiens dans cette lourde accusation. Il avait dit, lui qui est la mesure même et l'exacte vérité : « Je ne reçois de la plupart que d'indignes traitements » : — la plupart, c'est-à-dire le grand nombre, la multitude ; mais tous absolument, non ! Et il avait à ses pieds une âme fidèle, bien capable de comprendre ses douloureuses confidences et d'y compatir, prête à tous les sacrifices pour consoler son Cœur.

Notre-Seigneur lui fit l'appel qui termine cette Révélation.

IX. — Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu en seras capable.

Premier moyen de réparation : **Tu me recevras dans le Saint Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelques humiliations et quelques mortifications qui t'en doivent arriver.**

C'est la communion que réclame, avant tout, comme réparation le Sauveur méconnu dans son amour. — La communion, aussi fréquente qu'on la voudra permettre, — car sa dispensation dépend des pasteurs chargés de conduire et de nourrir les âmes. Mais celles-ci la devront demander, solliciter avec instances, la mériter et l'acheter, même au prix de sacrifices et d'humiliations, jusqu'à ce qu'elles la puissent recevoir aussi souvent que la leur offre la large munificence du Pasteur éternel, qui connaît les besoins de ses brebis : c'est-à-dire tous les jours.

Il sait, mieux que personne, qu'aucun acte de la vie chrétienne n'est apte à lui rendre autant de religion, d'honneur et d'amour que la communion bien faite. — Il sait que c'est à se donner non pas seulement comme victime sur l'autel et comme protecteur au tabernacle, mais comme aliment vivant des âmes, qu'il a déployé, dépensé, prodigué le plus d'amour : et le retour réclamé

pour ce don, c'est de le recevoir, c'est la communion. — D'autant plus que seule la communion lui permet de s'emparer de nous pour y vivre et y régner en maître, en nous faisant mener sa propre vie, comme des membres qu'il anime à titre de chef et de principe, ce qui est la fin même de son Incarnation.

C'est donc la communion quotidienne que le Sauveur réclame comme le plus parfait retour d'amour, le plus puissant moyen de réparation, la plus douce satisfaction pour son Cœur.

Il demandera sans doute aussi la communion du premier vendredi de chaque mois, mais c'est en plus des autres communions qu'il faut recevoir aussi souvent qu'on le pourra. Cette désignation du premier vendredi n'est pas une limite : c'est l'indication d'un hommage à rendre ce jour-là à son Cœur par une intention plus précise et plus attentive à le consoler et à réparer.

Le jansénisme répandait ses ravages, vidant les ciboires, renversant la table sainte, creusant entre les âmes, même les meilleures, qui meurent de sa privation, et le Pain de vie, qui brûle de se donner à elles, les abîmes d'un respect, d'une sainteté et d'innombrables dispositions impossibles à atteindre : ce que saint Cyrille d'Alexandrie stigmatisait à l'avance « de religion diabolique, inspirée par le démon lui-même pour faire tomber les âmes dans la damnation (1). » Le Sauveur ouvre la croisade de la communion, destinée à faire reculer le monstre sans cœur devant la manifestation de son Cœur tout aimant, et il en confie la bannière à cette humble enfant, enserrée dans les liens d'une règle religieuse très sainte, mais dont la lettre, trop littéralement interprétée, accordait assez parci-

(1) Nos, si vitam æternam consequi volumus, si largitorem immortalitatis habere in nobis desideramus, ad recipiendam benedictionem libenter concurramus, caveamusque ne loco laquei damnosam religionem diabolus nobis prætendat. — Lib. IV in Joan., c. XVII.

monieusement la communion à des âmes que leur vie dispose pourtant à la recevoir très fructueusement tous les jours. Notre-Seigneur lui ordonne de lutter et de souffrir pour élargir ces liens dans le cloître, et pour affranchir les âmes qui vivent dans le monde des chaînes du jansénisme. En l'avertissant de ces souffrances, Notre-Seigneur lui ordonne de les affronter sans reculer, afin qu'un jour vienne où tous puissent aller à lui selon toute l'ardeur des désirs de son Cœur, et selon toute l'étendue de leurs besoins !

Deuxième moyen de réparation : **Toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des Olives. Pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes Apôtres, qui m'obligea à leur reprocher qu'ils n'avaient pu veiller une heure avec moi.**

Cette demande du divin Maître, réclamant la réparation de la prière comme il a demandé celle de la communion, la piété chrétienne l'a traduite en la sainte et grave pratique de l'*Heure sainte*. Ce n'est pas ici le lieu d'en dire la nature, l'esprit et la valeur : c'est un sujet qui doit être traité à part.

Notons seulement que dans ces paroles du Sauveur et dans l'heure d'oraison passée en union avec la prière de son agonie, il faut voir le germe fécond de cette pratique de l'adoration silencieuse au pied du Très Saint Sacrement qui s'est répandue depuis, venant apporter son complément et son concours, avec ses grâces, son esprit et

sa beauté propres, à la prière monastique, toujours en usage dans l'Eglise, ainsi qu'aux autres formes d'oraison qui font la sainteté et la joie des cloîtres. Ainsi comprise, l'adoration du Saint Sacrement est la contemplation fixée sur l'Eucharistie, dans le souvenir de tous les mystères qu'elle rappelle, et le colloque intérieur avec le Christ présent au tabernacle.

Depuis lors, les adorations ininterrompues le jour et la nuit, devant le Saint Sacrement exposé, dans les monastères et jusque dans les églises paroissiales, avec le concours de tout le peuple, ont donné une grande extension à cette salutaire institution.

Bien qu'il ne soit pas nécessaire d'accomplir l'*Heure sainte* dans une église, il est certain que l'adoration du Très Saint Sacrement en offre la forme la plus parfaite, les conditions les plus convenables à sa nature et les plus favorables à ses fruits. S'il faut accompagner Notre-Seigneur dans la prière de son agonie, pourquoi ne point venir se placer à côté de lui dans ce tabernacle où, sous les anéantissements de son état sacramentel, dans cette condition de victime que lui a donnée la consécration eucharistique et qu'il garde comme sa perpétuelle manière d'être, il continue la nuit et le jour devant son Père, la prière humiliée, mais persévérante jusqu'à la fin, de son agonie ? Et si Notre-Seigneur réclame cette forme de prière en réparation du sommeil des Apôtres qui lui tinrent si peu fidèle compagnie, n'est-il pas convenable que l'on entre avec lui dans le jardin, — je veux dire le sanctuaire, — et qu'on se tienne près de lui, pour lui offrir l'hommage, le réconfort et la consolation qui se trouvent, pour l'affligé, dans la présence affectueuse d'un ami ?

Troisième moyen de réparation : **Je te demande que le premier vendredi d'après l'Octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur.**

Le divin Maître compléta, en d'autres circonstances, cette troisième recommandation, disant « qu'il voulait régner, « entrer dans le palais des Rois et être peint sur leurs « étendards, en compensation des outrages qu'il reçut, « durant sa Passion, des rois, des magistrats et de tout le « peuple assemblé. »

C'est donc l'honneur public, c'est le culte solennel, ce sont les hommages royaux, c'est la religion sociale de tout le peuple, qu'il réclame pour répondre à son amour et venger sa Personne offensée des mépris qu'elle subit durant la Passion et dans le Sacrement.

L'établissement de la fête du Sacré-Cœur, universelle aujourd'hui et portée par les Souverains Pontifes au rite des plus grandes solennités chrétiennes ; le développement du culte eucharistique par l'exposition solennelle du Très Saint Sacrement, devenue perpétuelle dans la Ville mère et maîtresse d'abord, puis dans beaucoup de cités suivant les traces de Rome, ont répondu à l'appel du Sauveur. — Que ce culte royal se répande de plus en plus, convoquant tout le peuple à une manifestation extraordinaire, à une pompe magnifique entre toutes ! Le divin Cœur le demande pour l'honneur du Christ victorieux qui est demeuré sur cette terre pour gouverner son peuple d'acquisition, pour lui assurer la protection divine et le combler de tous les biens ; — mais qui, en retour, veut être traité, honoré, exalté royalement sur la terre comme il l'est au ciel.

Cet adorable vainqueur y a tous les droits et nous en avons toutes les obligations : il attend et nous lui devons ces compensations du culte solennel et somptueux atteignant toutes les limites du possible, sous l'élan de la plus audacieuse générosité, — *quantum potes, tantum aude*, — en retour des humiliations et des souffrances de sa vie, de sa passion et de sa mort ; en reconnaissance des sacrifices qu'il s'impose tous les jours, encore que parvenu au temps de sa gloire et de son repos, pour se faire

notre victime, notre aliment et notre compagnon d'exil dans le Sacrement!

Telle est, dans sa première partie, la Révélation eucharistique du Sacré-Cœur. On voit, à l'exposé rapide que nous venons d'en faire, qu'elle est le parfait écho de la Révélation évangélique, avec la même ampleur et la même importance. On voit aussi qu'elle tend au même but : amener le monde à Jésus-Christ par l'attraction toute-puissante de son Cœur.

Et comme aujourd'hui et jusqu'à la fin des temps le Christ-Jésus n'est personnellement sur cette terre qu'au Saint Sacrement, c'est à son Eucharistie que, en révélant son Cœur, le miséricordieux Sauveur veut amener tous les hommes, pour leur salut et pour sa propre gloire!

LES

PAROLES DE LA RÉVÉLATION

II

« J'AI UNE SOIF ARDENTE D'ÊTRE AIMÉ ! »

SOMMAIRE

I. Que faut-il entendre par la « soif » dont Jésus se dit altéré en révélant son Cœur? — Le cri du Sauveur à Paray est l'écho et l'explication du cri du Calvaire « *Sitio!* » — II. De quel vrai et ardent désir le Sauveur veut être aimé de l'homme. — Le droit et le désir de sa nature divine. — Le droit et le besoin de sa nature humaine. — III. Le Cœur sacré brûle d'un feu où entrent tous les éléments divins et humains du Verbe incarné; — qu'attise l'activité de toutes les œuvres de sa vie; — qu'excite et redouble le vent des contradictions et des souffrances. — IV. Pour étancher cette soif ardente l'on n'offre trop souvent que le fiel de l'ingratitude et le vinaigre de la haine. — Notre-Seigneur s'en plaint amèrement. — V. Comment répondre à son besoin d'être aimé, sinon en l'aimant? — VI. Le Sacré-Cœur récompense magnifiquement ceux qui ont pitié de sa soif.

Sitio!
« J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Très Saint Sacrement! »

« Un jour de saint Jean l'Evangéliste, étant devant le « Saint Sacrement, je me trouvai tout investie de cette « divine présence; je reçus de mon Sauveur une grâce à « peu près semblable à celle que reçut, le soir de la Cène, « le disciple bien-aimé. Il me fit reposer fort longtemps « sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles « de son amour et les secrets inexplicables de son Sacré « Cœur.

« Il me l'ouvrit alors pour la première fois, mais d'une « manière si effective et si sensible, qu'il ne me laissa « aucun lieu d'en douter....

« Ce Cœur me fut représenté sur un trône de feu et de

« flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le « soleil, et transparent comme un cristal.

« La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visible- « ment. Il y avait une couronne d'épines autour de ce « Sacré Cœur, et une croix au-dessus ; et mon divin Sau- « veur me fit connaître que ces instruments de sa Passion « signifiaient que l'amour immense qu'il a eu pour les « hommes avait été la source de toutes les souffrances et « de toutes les humiliations qu'il a voulu souffrir pour « nous, et qu'il avait acceptées dès le premier moment de « son Incarnation, — et les outrages auxquels l'amour « devait l'exposer jusqu'à la fin des siècles sur nos autels, « dans le très saint et très auguste Sacrement.

« Voici cependant ce qui me causa une espèce de sup- « plice qui me fut plus sensible que toutes les autres « peines dont j'ai parlé : c'est lorsque cet aimable Cœur « me fut présenté avec ces paroles :

« J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes « dans le Très Saint Sacrement, — et je ne trouve « presque personne qui s'efforce, selon mon désir, de « me désaltérer, en usant envers moi de quelque « retour (1) ! »

I. — « *Sitio :* J'ai soif ! »

Ce cri, sorti âpre et strident de la poitrine du Sauveur expirant sur la croix, domine de son accent douloureux les ricanements des Pharisiens, les blasphèmes des larrons, le murmure inquiet de la foule, le fracas des rochers qui

(1) Nous avons dit que la Révélation du Sacré-Cœur se compose de plusieurs apparitions et communications de Notre-Seigneur à la Bienheureuse. Celle-ci, du 27 décembre 1673, est antérieure à celle que nous avons commentée d'abord, comme étant la plus connue et celle où le Sauveur demande en termes exprès le culte de son Cœur. Elle eut lieu le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu 1675. — Cfr. T. I, p. 104, et T. II, p. 279.

se brisent et les épouvantes des ténèbres qui, tout d'un coup, enveloppent le Calvaire. Il est plein de mystère et de grandeur. Il a traversé les siècles sans qu'aucun des plus bruyants cataclysmes de l'histoire en ait pu atténuer l'écho ; tous les docteurs l'ont étudié pour en révéler les sens profonds ; les âmes contemplatives se sont appliquées à en savourer les sucs amers et doux à la fois.

Les uns le regardent comme l'expression de ce tourment cruel de la soif qui, dans les grandes fatigues et dans les souffrances prolongées, dessèche la gorge, brûle les lèvres, et allume dans l'organisme le feu d'une véritable fièvre (1). Et, en effet, le Sauveur, qui n'avait rien pris depuis la Cène auguste de la veille, qui avait perdu tout son sang dans la sueur de l'agonie et par les innombrables plaies ouvertes dans son corps, qui endurait depuis lors, dans toutes les puissances de son âme comme dans tous ses membres, des tortures continues, le Sauveur « desséché et brûlé comme l'argile du potier dans la fournaise, et la langue collée à sa gorge brûlante (2) », pouvait bien éprouver la soif à un degré intolérable et vouloir, par ce cri, appeler un peu de soulagement à sa souffrance.

D'autres ont vu dans ce cri un sublime appel de l'âme du Sauveur à toutes les âmes, qu'il voulait racheter d'une volonté ardente, dont il désirait le salut d'un désir d'angoisse, semblable à une soif que rien n'apaise, sinon la satisfaction convoitée (3).

Bien d'autres commentaires, tous exacts à certain point de vue, ont été fournis : mais ce mot de quelques lettres n'eût point encore été expliqué à fond, si Celui-là qui l'a

(1) Tum quia nec biberat, nec ederat quid a cœna pridiana, humorem omnem exsudarat et sanguinem in flagellatione et crucifixione, tum quia dolores acerrimi sitim inextinguibilem excitabant. (Corn. a Lap., in Joan., XVII.)

(2) Hinc in Christo impletum est illud Ps. XXI, 6 : Aruit tanquam testa virtus mea et lingua mea adhæsit faucibus meis. — (*Ibid.*)

(3) Mystice : sitiebat Christus animarum salutem. (*Ibid.*)

conçu et prononcé n'en eût donné lui-même au monde l'authentique déclaration.

Le jour de la fête du disciple fidèle qui a entendu le cri du Sauveur agonisant au Calvaire et l'a consigné dans son récit authentique, Notre-Seigneur montre son Cœur environné et pénétré par des flammes ; il le montre avec une plaie béante, couronné d'épines, dominé par la croix qui sort de ses profondeurs ; il le présente dans l'Eucharistie qu'adore le véridique et virginal témoin de cette merveilleuse manifestation, et il fait éclater cette étrange parole : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Saint Sacrement ! »

C'est le même cri, la même véhémence, la même angoisse. Le Sauveur découvre explicitement ici ce qu'il réclamait alors : être aimé de ceux pour l'amour desquels il meurt ! — C'était d'amour, de reconnaissance, de compassion, de fidélité et de zèle, d'amour sous toutes les formes, qu'il était altéré ; c'est l'amour qu'il souffrait de ne pas recevoir, et dont il avait un désir aussi brûlant qu'une soif qui ne se peut étancher ! Voilà l'explication adéquate du cri de son agonie dernière, donnée par le Maître qui le fit entendre. Etre aimé, cela renferme tout pour lui : et le salut des âmes, car elles seront sauvées si elles l'aiment ; et l'oubli de tous les maux et la compensation à toutes les peines de sa Passion, car c'est pour gagner le cœur des hommes qu'il l'a soufferte ; et la gloire de son Père, car tous les coupables redeviennent les enfants pardonnés, dans l'amour de ce frère aîné, leur Sauveur ! Qu'il soit aimé, et il n'a plus de désirs, plus de besoins ; il est satisfait, il est récompensé, il est parfaitement heureux !

Les signes de l'apparition, comme les paroles du Sauveur à la Bienheureuse, sont un autre commentaire, aussi précis que complet, du cri de sa soif.

La croix, les épines, la plaie, manifestées avec son Cœur,

« signifient l'amour immense qui a été la source de toutes « les souffrances et de toutes les humiliations de sa Pas- « sion. » — Il a soif d'être aimé à cause de tout ce qu'il a souffert : car ces souffrances lui créent les droits les plus sacrés à la reconnaissance et à la compassion de ceux pour l'amour de qui il les a embrassées.

Il montre son Cœur dans l'Eucharistie, demandant qu'on lui apporte là le tribut d'amour dû à ses souffrances, parce qu'il est resté dans ce Sacrement pour être lui-même le vivant et perpétuel mémorial de sa mort et pour y recevoir en personne l'amour, les hommages, les compensations qu'elle mérite.

Il précise en effet et dit où il veut être aimé : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Très Saint Sacrement. » — Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? D'abord, en réparation de ce que durant sa vie et depuis le moment de son incarnation « son Cœur accepta et souffrit à l'avance « tous les outrages auxquels l'amour devait l'exposer « jusqu'à la fin des siècles sur nos autels » ; — puis, en reconnaissance de l'amour qu'il nous y témoigne toujours en nous y aimant actuellement, en nous y continuant sa présence et le don de lui-même comme victime et nourriture. — Ces paroles sont le prolongement de cette recommandation du Sauveur à la Cène, après le don de l'Eucharistie : « Demeurez en moi que vous avez reçu, demeurez dans mon amour : dans l'amour qui m'a donné à vous, dans l'amour de mon Sacrement : *Qui manducat meam carnem manet in me... manete in dilectione mea.*

II. — Est-il donc vrai que Notre-Seigneur veuille être aimé de nous, et que ce désir soit si ardent, si impérieux et si poignant même, qu'on le puisse appeler une soif, c'est-à-dire un besoin qui, satisfait, cause un vrai plaisir, et qui, méconnu, est une torture ?

On n'en saurait douter, pourvu que la souffrance prove-

nant du défaut de notre amour reconnaissant, si elle est entendue dans son sens naturel, soit limitée au temps où le Cœur du Verbe incarné était passible et mortel. Mais si l'on entend ce tourment au sens plus large de déplaisir et de mécontentement, éprouvé à la manière divine, sans que l'impression en puisse nuire aucunement à la plénitude de la félicité où est entré le divin Cœur depuis le jour de la résurrection, alors il faut dire purement et simplement que le Christ-Jésus, au Sacrement, est tourmenté par une soif ardente d'être aimé des hommes qu'il y aime tant.

Saint Grégoire de Nazianze disait de l'Etre divin « qu'il a soif qu'on ait soif de lui », c'est à-dire qu'on l'aime, qu'on le désire, qu'on le cherche, qu'on le boive, qu'on le possède et qu'on goûte en lui tous les rafraîchissements et toutes les délices, jusqu'à l'ivresse sans réveil de la béatitude éternelle : *Sitit sitiri Deus* (1).

Les droits de sa nature divine et les besoins de sa nature humaine donnent naissance à la soif d'amour éprouvée par le Christ-Jésus.

Comme Dieu, il lui plaît, encore que n'en ayant aucun besoin, d'être aimé de sa créature ; cette volonté veut être satisfaite ; elle attend cette satisfaction du libre consentement de l'homme, qui peut le lui refuser comme le lui donner. S'il le donne, le désir de Dieu est contenté, sa soif d'être aimé est apaisée ; sinon, c'est son mécontentement qui est soulevé, son désir qui demeure méconnu et contredit. Telle est la soif de Jésus Christ en tant que Dieu : un libre désir de notre amour, fondé sur ses droits et sur ses bienfaits, dont l'oubli le mécontente, mais ne saurait le

(1) Sitit sitiri Deus, ait Naz. in Tetrastichis, ut scilicet insatiabiliter eum amemus et optemus, dicamusque cum Psalte : Sitivit (instar cervi anhelis) anima mea ad Deum fortem vivum ; quando veniam et apparebo ante faciem Dei ? (Corn. a Lap., in III Joan.)

faire réellement souffrir, sa nature divine trouvant en elle-même la plénitude d'un inaltérable bonheur.

Autre est sa soif d'amour en tant qu'homme. Ici, il a non seulement le droit, mais le besoin d'être aimé. Son Cœur, en effet, est semblable aux nôtres, dont l'amour appelle nécessairement la réciprocité. Qui aime veut être aimé, et le besoin d'en recevoir est égal à ce qu'on donne d'affection. Comme le nôtre, le Cœur de Jésus ne saurait se passer d'être aimé, sans souffrir de la privation d'un bien aussi nécessaire au cœur humain que le pain l'est à la vie.

Il faut à son enfance l'amour de sa mère, sinon il souffrirait dans son cœur, comme l'orphelin privé de la tendresse maternelle. Il faut à son âge mûr l'affection de ses Apôtres, sinon il éprouve l'abandon, la solitude du cœur, et il sent la privation de leur coopération nécessaire à son œuvre. Les résistances à son amour qu'il trouve dans ses concitoyens lui font souffrir la douleur de l'ostracisme, parce qu'il y a dans son cœur une ardente passion pour le bonheur de sa patrie, qu'il ne peut procurer que par le concours de tous ses fils. Il faut à ses peines, à ses douleurs, à son agonie la compassion, les larmes sincères, les soins pieux. Il en a besoin, parce que la loi qui régit tous les hommes est de s'aimer les uns les autres, et que chacun doit trouver dans le concours fraternel de ses semblables ce qui manque à sa faiblesse individuelle.

Ainsi ce sont ses droits de Dieu et ses nécessités humaines qui allument dans le cœur du Verbe incarné l'ardente soif qu'il a d'être aimé des hommes.

Rien ne démontre mieux la profondeur de ce désir de Dieu et de ce besoin de l'homme en Jésus, que ce que, et comme Dieu et comme homme, il a fait pour s'attacher le cœur de ses créatures.

Il n'a créé l'homme que pour être aimé de lui, et c'est pour ce noble ministère de l'amour qu'il lui a donné une intelligence capable de découvrir ses amabilités, une liberté capable de le préférer à tous, un cœur capable de s'attacher à lui comme à sa fin suprême. — C'est pour élever cet amour et le m re en mesure d'atteindre à la hauteur de ses amabilités comme de mériter ses complaisances infinies, qu'il a départi à l'homme, dans les dons surnaturels de la grâce, la puissance et la sainteté du propre amour dont il s'aime lui-même. — C'est pour cela qu'il a fait de l'aimer lui seul, de tout le cœur et de toutes les forces, le premier des commandements, la fin, la perfection et le résumé de toute la loi. — L'aimer sans mesure, l'aimer sans fin, l'aimer comme il s'aime, dans la vision immédiate, la possession totale, la perfection complète et la béatitude infinie, c'est la fin surnaturelle qu'il a assignée à la créature appelée à l'honneur de la filiation adoptive.

C'est pour restaurer cet amour perdu par la faute de ses fils ingrats qu'il est descendu des cieux, qu'il a enseigné, qu'il a multiplié les bienfaits et les miracles : qu'il a souffert et qu'il est mort : qu'il a vaincu la mort par sa résurrection et rétabli, en rentrant triomphalement au ciel, les relations d'amitié entre Dieu et sa créature réconciliée. — C'est pour assurer, étendre, cultiver et porter jusqu'à l'heure des récompenses, la vie, les œuvres, le règne et les fruits de l'amour dans chacune des âmes tant aimées de lui, qu'il a institué l'Eglise et sa hiérarchie, l'ordre sacramentel et l'économie providentielle de la grâce.

C'est pour le même but de se faire aimer des hommes, mais aimer dans la vérité, la tendresse, l'intimité, la réciprocité de l'amour le plus sincère, le plus fructueux et le plus durable, qu'il a institué le sacrement de l'Eucharistie, chef-d'œuvre et dernier effort de son amour ici-bas, où il le manifeste sans interruption et de toutes les manières possibles, sous les yeux mêmes de ceux dont il se veut faire aimer ; où il s'immole tous les jours pour l'expiation

de leurs fautes, pour l'apaisement de la colère, la satisfaction de la justice, la sollicitation de la miséricorde; pour maintenir toujours ouvertes, libres et favorables les voies des pardons, des secours, des consolations et de tous les dons divins; davantage encore, où il se donne à chacun pour entretenir, augmenter et dilater dans son âme le feu de l'amour, les œuvres de l'amour, les fruits de l'amour, ses forces, ses élans et ses joies; où, enfin, pour être sûr d'être aimé, il vient s'aimer lui-même en nous, nous donnant son propre Cœur et y perdant le nôtre, nous disant comme à la Cène, quand il se livrait à ses apôtres : « Vous en moi et moi en vous! » et comme à la Bienheureuse quand il lui donna son Cœur : « Ma fille, je prends tant de plaisir à voir ton cœur, que je veux me mettre en sa place et te servir de cœur (1)! »

Des désirs exprimés de tant de manières, une volonté appuyée de tant de preuves, n'affirment-ils pas des droits, ne promulguent-ils pas une loi, ne manifestent-ils pas un besoin, ne donnent ils pas l'idée dominante et urgente d'une soif qu'il faut à tout prix satisfaire, sous peine d'injure, de violence et de souffrance dans Celui qui l'éprouve, et dont la satisfaction, au contraire, lui donne le contentement, le plaisir et la joie?

Telle [illegible] soif d'être aimé de nous qui brûle le Cœur de Notre-Seigneur. — Il nous veut « ses amis, et la compagnie des enfants des hommes fait ses délices. » — Il nous demande notre concours pour ses œuvres, notre appui dans ses luttes, nos consolations dans ses peines. « Demeurez, veillez et priez avec moi, car mon âme est triste à mourir! »

Il demande, il quête et implore notre amour, comme il le commande : il en a besoin! — En être privé lui est une douleur, la plus cruelle de toutes les douleurs. « Il était tout troublé, et il protestait en disant : L'un de vous m'

(1) Tome I, p. 101.

trahira ! — Comment ! vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ! » — Et trois fois, à mesure que croissait l'horreur de son agonie, il revint chercher, dans l'affection de ses apôtres, le secours, le soulagement, sans lesquels il lui semblait ne pouvoir soutenir plus longtemps le combat.

Comprenez-vous que ces droits et ces besoins sacrés d'être aimé, le Sauveur ne puisse renoncer ni à leur exercice, ni à leur satisfaction, sans renier sa nature divine et sa nature humaine à la fois ? sans priver son Père de la gloire qu'il s'est promise de la création rationnelle, sans abandonner l'homme, créé dans l'amour et racheté dans la miséricorde, au malheur éternel ? Comprenez-vous pourquoi, étant, dans le Très Saint Sacrement, le gardien indéfectible de ces droits et la vivante expression de ces besoins, c'est là qu'il veut être aimé ? pourquoi, enfin, au moment où le naturalisme, négation radicale de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu, va fondre sur le monde, le Sauveur secoue les cendres de l'état sacramentel, fait éclater en flammes ardentes le feu qu'elles recouvrent, et s'écrie : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Très Saint Sacrement ! »

III. — Qui veut pénétrer dans l'être intime de Jésus-Christ, y découvrira une autre raison, plus profonde peut-être, de la soif mystérieuse, mais inextinguible, qu'il révèle par le cri d'angoisse poussé sur la croix et renouvelé à Paray.

Au physique, la soif vient du desséchement des tissus, causé par une chaleur excessive. Au moral, la véhémence de l'amour excite le vif désir, l'ardent besoin de satisfaction qu'on appelle soif des passions, soif de plaisir, soif d'affection. L'amour est à l'âme ce que le feu est à la matière : amour et feu sont synonymes dans les choses

spirituelles, comme ils le sont dans le prototype, l'Esprit éternel, qui est à la fois « le feu et l'amour : *Fons vivus, ignis, charitas* (1). » Et notre Dieu, qui est l'amour par essence, est « un feu consumant (2). »

Déposé dans la créature comme une étincelle prise à cet inextinguible foyer, l'amour est mis en l'âme comme la passion maîtresse ou la flamme vive qui brille, éclaire, brûle et consume la vie (3), faisant du cœur humain un foyer embrasé. Il en va dans l'ordre surnaturel comme dans le domaine de la nature. C'est sous la forme d'une flamme que la charité descend dans le cœur des apôtres; c'est au feu de l'amour divin que nous demandons d'embraser nos cœurs, d'éclairer nos esprits, de vivifier nos œuvres et de consumer la rouille du péché. C'est du feu du pur amour, avivé par le souffle violent des souffrances, que nous attendons l'union parfaite de notre âme avec Dieu, dans la fusion définitive de la gloire, préparée par les fusions successives et de plus en plus ardentes de la grâce (4). — Donc l'amour est un feu; et comme c'est le feu du sang qui brûle et altère la gorge desséchée, c'est l'amour qui allume dans l'âme les désirs ardents comme une soif.

Appliquez cette règle au Cœur du Verbe Incarné, et vous comprendrez la raison, l'intensité, l'intolérable tourment de la soif qui n'a cessé de le dévorer depuis le moment de sa formation dans le foyer du Cœur de Marie, embrasé déjà des flammes de son amour de Vierge Immaculée et de Mère de Dieu. Un mot dira tout : le Verbe Incarné tout

(1) Hym. *Veni Creator.*

(2) Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator. (Deut., IV, 24.)

(3) Fortis est ut mors dilectio : lampades ignis atque flammarum. (Cant., VIII.)

(4) Justorum animæ in manu Dei sunt... Tanquam aurum in fornace probavit illos et quasi holocausti hostiam accepit illos. (Sap., III, 6.)

entier est un feu ardent, parce qu'il est tout entier amour; sa soif est égale aux éléments embrasés qui composent son être adorable. Il a soif autant qu'il aime ; sa soif est infinie comme le foyer qui est allumé en lui.

Or, ce foyer le consume sous l'influence de ces trois forces : les éléments dont il se compose ; — les œuvres puissantes qui l'activent et le développent ; — les souffles violents de la contradiction qui l'excitent et le portent aux extrêmes ardeurs.

Les éléments qui composent l'être du Verbe Incarné et les forces qui alimentent sa vie ne sont que des feux ardents. On peut dire de la sainte humanité qu'elle a été coulée en plein feu lorsqu'elle a été formée par l'Esprit d'amour ; car, prise et enveloppée à ce moment même par le Verbe de Dieu, elle a été immédiatement unie à sa nature divine, plongée dans la divinité, pénétrée jusqu'en ses moelles et dans ses moindres fibres par l'être de Dieu, qui est le feu de l'amour infini, infiniment ardent. A considérer naturellement les choses, la sainte humanité aurait dû être sur-le-champ consumée et réduite en cendres par ce feu vivant que rien n'apaise, que rien n'épuise, qui ne s'éteindra jamais, non plus qu'il ne commença jamais d'être allumé. Mais c'était une merveille du plan divin de l'Incarnation, qu'au milieu des flammes elle ne se consumât pas (1).

Au centre de la sainte humanité, le Cœur sacré de Jésus était un foyer particulièrement ardent, semblable au feu sacré allumé sur l'autel antique et qui ne devait jamais s'éteindre (2). Ne vous étonnez pas que toutes les fois que le Cœur sacré fut montré à la Bienheureuse, il était environné de flammes, ardent comme un soleil, brûlant comme

(1) Et videbat (Moyses) quod rubus ardebat et non comburebatur, (Exod., III.)

(2) Ignis autem in altari semper ardebit. (Lev., VI, 12.)

une fournaise. Que peut être, sinon du feu, ce Cœur substantiellement pénétré par la flamme vive de la divinité ? et que peut-il faire, sinon brûler comme un inextinguible brasier ? — « *Cor Jesu, fornax ardens charitatis*, dit la piété catholique : Cœur de Jésus, fournaise embrasée de l'amour, enflammez nos cœurs de votre feu sacré ! »

Dans cette fournaise où brûle l'amour incréé qui s'y est versé en plénitude, tous les amours créés ont été allumés. Ces amours créés sont les formes innombrables dans lesquelles rayonne l'amour infini pour se donner d'un aussi grand nombre de manières adaptées à nos capacités finies, impuissantes à le porter dans sa réalité sans mesure. — Ils s'appellent l'amour de la charité envers Dieu et envers le prochain ; l'amour du bien qui produit l'horreur du mal ; l'amour de sanctification, l'amour de complaisance, l'amour de dévouement et d'obéissance ; l'amour filial et l'amour fraternel ; l'amour de compassion et l'amour de zèle ; l'amour de l'ami et l'amour de l'épouse, l'amour du Père, du Prêtre, du Pasteur, du Sauveur : tous les amours, vous dis-je, dans leur intensité, leur force et leur perfection, ont été déposés et allumés dans le Cœur sacré dès sa formation, ajoutant leurs énergies, s'il est possible, et apportant le contingent de leurs flammes au foyer de l'amour infini qui y brûlait déjà : tel le bois dont on entoure la souche d'un foyer pour obtenir un feu plus ardent et plus flamboyant.

Et, depuis son premier battement, le Cœur sacré a brûlé des ardeurs redoublées de l'amour incréé et de tous les amours créés. Sa vie est de brûler, parce qu'elle est d'aimer, comme doit le faire le Cœur d'un Dieu et le cœur d'un homme qui est le premier né. Il est nécessaire que le double courant de ces flammes le dévore d'une soif égale aux ardeurs de l'amour éternel et de tout l'amour créé, dans la plénitude de leurs ardeurs réunies.

Le feu a une force d'expansion qui l'active et le développe s'il est placé dans des conditions favorables. Sous l'attraction des courants de l'atmosphère, il s'excite et fait jaillir ses flammes plus ardentes et plus vives.

Ainsi en était-il du foyer allumé dans le Cœur du Verbe incarné. Chacun de ses élans intérieurs et chacune de ses œuvres l'augmentaient ou du moins mettaient en plus grande évidence les forces de son amour. — « L'Enfant Jésus, dit l'Evangile, croissait et se fortifiait. » — Non seulement sa taille et ses forces corporelles ; non seulement son âge et sa sagesse se développaient : mais son amour, qui était la raison de son être, de sa vie et de ses œuvres, éclatait en flammes plus claires et plus vivifiantes (1). Le chrétien en possession de la grâce accroît le foyer de sa charité par chacun des actes parfaits qu'il accomplit : le Christ, dont l'amour infini était incapable d'accroissement, augmentait du moins et dilatait la chaleur et le rayonnement qu'il projetait hors de son foyer par chacun de ses actes.

Ce foyer s'étendit donc et monta en des bonds puissants par l'élan des grandes œuvres du Sauveur : de son oblation publique au temple ; de sa soumission sublime à ses parents ; de son obéissance aux ordres supérieurs de son Père ; de ses prières et de ses larmes, de ses prédications zélées et de ses bienfaits innombrables ; de ses victoires sur la tentation ; de ses luttes contre l'erreur, le mensonge, la cupidité des pharisiens et la tyrannie meurtrière de Satan et du monde.

Il se développa surtout par les grands efforts, les grands combats, les grandes douleurs de la Passion, par le suprême effort du dernier soupir, donnant à Dieu l'accomplissement du sacrifice parfait ; par la victoire de la résurrection et le triomphe de l'ascension.

(1) Puer crescebat et confortabatur plenus sapientia... Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia, apud Deum et homines (Luc., II.)

Il atteint les dernières limites dans le grand coup de l'Eucharistie, qui le porte au delà de tous les espaces, de tous les temps, de toutes les formes connues jusque-là, dans une diffusion qui le répand par toute la terre et dans chacune des âmes rachetées. C'était le but du don qui avait été départi au Christ dans l'Incarnation, la fin de sa mission ici-bas : « Il était venu apporter sur la terre le feu de l'amour divin, de la vie divine, pour le répandre et l'allumer partout, sans répit : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?*

Les ardeurs de la soif ont crû dans le Cœur du Christ avec ces élans du feu de son amour ; il nous aime d'un nouvel et plus ardent amour à chacun des instants qui composent son existence ; de vives angoisses pour notre salut et notre bien le tourmentent cruellement ; elles ne seront calmées que par notre entrée dans la gloire, qui marquera le terme de notre sanctification en fixant la mesure de notre récompense. Ne vous étonnez pas qu'il ne se puisse contenir et s'écrie, pour donner quelque issue au feu qui le consume : « J'ai une soif ardente d'être aimé : *Quomodo coarctor dum perficiatur* (1) ! »

(1) Ces deux œuvres, l'émission du feu sur la terre et le baptême de sang, sont jointes par saint Luc comme les deux formes analogues de la diffusion de l'amour déposé en Jésus pour être répandu sans mesure à la gloire de Dieu et au profit des hommes. — Ce feu est bien celui de l'amour, selon que le dit l'Église dans cette oraison : « Illo nos igne, quæsumus, Domine, Spiritus sanctus inflammet, quem Dominus noster Jesus Christus misit in terram et voluit vehementer accendi. » — Et ce baptême, dont le désir le tourmente, c'est le crucifiement où, les hommes frappant sur sa chair comme on frappe sur la pierre pour en tirer l'étincelle, le feu de son amour s'enflammera et se répandra en vastes incendies : Ignis ille caritatis et zeli exilire nequit nisi prius in cruce percutiatur silex corporis mei : vel potius nisi baptizer fonte sanguinis mei ; hic enim similis est fontibus nonnullis in quibus faces extinctas, si immerseris, mira naturæ vi et a ipsa statim accenduntur. Sic pariter æstuant jugiter aquæ fontium sive thermorum Aquisgranensium. — His comparat Christus suam passionem. Hæc es

Une autre force, d'irrésistible puissance, agit sur le feu de l'amour déposé dans le Cœur du Christ, pour le porter à son extrême embrasement : ce fut le vent de la contradiction, la pression de la souffrance, la violence de la haine par laquelle les hommes répondirent aux avances de son amour.

Quand le feu est faible, un souffle suffit à l'éteindre ; mais quand son foyer est puissant, la pression d'un grand vent l'exaspère et le soulève en un violent incendie. Ainsi voit-on avec terreur le vent souffler en tempête quand le feu éclate dans la cité. Tandis que, par un temps calme, les efforts des citoyens accourus en hâte le circonscrivent et l'éteignent rapidement, un vent vif active son foyer, en soulève les flammes, les lance dans les airs où elles tournoient en courses furibondes, affectant le caractère d'un sinistre triomphe de l'élément déchaîné sur la puissance de l'homme. Insatiable, l'incendie avance toujours, dévorant tout ce qu'il peut atteindre, se riant de tous les obstacles, renversant toutes les résistances.

Ainsi en est-il de l'incendie de l'amour quand il est généreux et fort. L'obstacle le fortifie ; la contradiction l'excite ; tout ce qu'on lui oppose pour l'éteindre le développe et l'exalte. L'amour a des ardeurs de flamme et d'incendie : il triomphe de la mort ; il a les obstinations invincibles du feu éternel : les torrents déchaînés ne parviendront pas à l'étouffer : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam* (1)*!* — Ainsi apparut l'amour de saint Paul, qui, après avoir été mis en lutte avec la tribulation, l'angoisse, la faim, la pauvreté, les dangers de toute sorte, la persécution et le glaive même,

enim quasi balneum æstuans quod ignem et incendium charitatis in mentibus fidelium suscitavit. (Corn. a Lap., in XII Luc., 49 et 50.)

(1) Sicut morti et inferno nihil resistit, sic nec charitati. Potentiorem docet Apostolus gratiam Christi quam fuerit peccatum Adæ et mors ex eo secuta, quia gratia Christi utrumque destruxit. (Corn. a Lap., in VII Cant.)

se relevait de ces combats plus fort et plus assuré, et éclatait en ces accents de victoire : « Nous triomphons de tout pour celui que nous aimons, parce qu'il nous a aimés : *Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* (1) !

Ainsi devait éclater l'incomparable puissance de l'amour de Jésus-Christ, grandissant, s'exaltant, atteignant à des hauteurs inouïes, après le choc de chacun des obstacles qui lui furent opposés. — Ah ! ce furent bien des torrents déchaînés, des fleuves débordés, un océan furieux, que l'ingratitude, la perfidie, le mépris, l'endurcissement et la haine dressés par les hommes contre l'incendie de son amour. Sortant des sources reculées de l'origine du monde, accrus par les affluents qui accourent de tous les points de la terre, alimentés jusqu'à la fin par la malice persistante de l'homme, ces torrents accumulèrent les ondes fangeuses des souillures et des hontes de tous les péchés ; et ils fondirent sur le Christ, avec l'ouragan des tourments dont se composait le châtiment, pour faire reculer, pour étouffer, pour éteindre son amour, dès le moment qu'il eut été allumé dans son Cœur. — Mais ils ne firent que redoubler ses ardeurs, et il jaillit, dans la splendeur de Bethléem, du foyer où Marie le tenait caché pour le transmettre au monde. — Poursuivi par la haine après que l'indifférence eut tenté de l'étouffer sous sa lourde atmosphère, il sembla disparaître : mais c'était pour s'embraser davantage en se repliant sur soi-même dans la prière et le désir ; et il éclata en gerbes plus brillantes, se répandit au loin et fit crépiter ses flammes par les prédications lumineuses et par les bienfaits innombrables, les miracles éclatants et les exemples entraînants de sa vie publique. — La contradiction, la mauvaise foi et l'obstination essayant de lui barrer la route, l'amour s'éleva en une manifestation plus puissante : ils rejettent mes

(1) Rom., VIII, 37.

bienfaits ? ils auront mes souffrances et ma mort ! — La haine humaine, inspirée par la haine satanique, avait creusé là un tel gouffre de tourments, d'ignominies, d'injustices, de malédictions et de condamnations infâmes, qu'il sembla que même l'incendie de l'amour du Christ en serait arrêté. — Mais non ! — Ils rendront ma mort inutile par l'oubli, ils retourneront contre eux mes souffrances régénératrices en me crucifiant dans leurs cœurs par de nouveaux péchés ? je serai la cause de leur mort, alors que je suis mort pour leur donner la vie ? — Il ne saurait en aller ainsi ! — Et passant par-dessus les horreurs de la Passion (1), franchissant l'abîme de la mort, oubliant tout ce que la terre lui avait apporté de souffrances et d'ingratitudes obstinées, il poussa le feu de son amour jusqu'à l'Eucharistie !

Mais c'était l'incendie extrême, l'ardeur dernière, où il fut consumé jusqu'à ne laisser de tout son être, de toute sa vie, que la cendre de l'holocauste, la poussière du Sacrement : *In finem dilexit* (2) ! Dans cet excès, son amour

(1) Adeo fuit ardens amor et zelus Christi erga sponsam Ecclesiam, quam sub arbore malo, id est sub cruce suscitavit, ut nullæ aquæ, flumina et torrentes persecutionum, tormentorum, dolorum, ærumnarum, contradictionum, ingratitudinum, contemptuum, blasphemiarum, perfidorum Judæorum vel gentilium, potuerint eum extinguere, vel sopire, quin pro illis ipsis maximos labores prædicando exantlaret, et dolores subiret, ac tandem vitam in cruce atrocissima profunderet, etiamsi in cruce ab iis rideretur et blasphemaretur, omnique infamia et dedecore velut laro afficeretur ; imo potius hisce aquis et hoc frigidissimo cordium humanorum gelu omnique contrarietate superata, quasi per antiperistasim amor Christi vehementius exarsit, sonavit, fulguravit, et in similitudinem fulguris coruscantis erupit. (Corn. a Lap., in VIII Cant., 7.)

(2) Unde iturus ad passionem, Eucharistiam quasi pignus immobilis æternique amoris instituit, juxta illud Joan. : « Cum dilexisset suos qui erant in mundo, usque in finem (tum vitæ, tum amoris, id est extremo summoque amore) dilexit eos. » — Christi ergo vita in morte fuit extincta, at non charitas ; hæc enim mori non potuit, sed in morte viva permansit. (*Ibid.*)

fit plus qu'il n'avait encore fait : à sa présence temporaire et limitée, il substitua sa présence perpétuelle et universelle ; il multiplia le sacrifice une fois offert sur la croix par le sacrifice renouvelé sur les autels, tous les jours et partout ; il remplaça le don de sa parole, de ses miracles et de sa grâce par le don de sa chair, de son sang et de toute son adorable personne, à manger, à boire, à posséder en vérité, par chacun, tous les jours, dans l'unité d'un même être et l'identité d'une seule vie : *In finem dilexit !*

Voilà ce que c'est que de pousser l'amour, que de l'exciter, que de l'exaspérer ! Au lieu de s'arrêter, il va aux excès, ne connaît plus de mesure, ni de limite, ni d'obstacles : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam ;* ce que saint Jean a traduit en ces adorables paroles, qui sont la louange suprême de l'amour : *Cum dilexisset, in finem dilexit !*

Mais chacun de ces combats victorieux de l'amour, chacun de ces redoublements prodigieux de son incendie, qui marquent l'intensité et l'ardeur des désirs de Jésus, augmentent la soif dans sa poitrine ; il ne répand de telles flammes qu'en se consumant davantage. Sa soif grandit donc ; elle le presse, elle l'enfièvre, elle le tord dans l'angoisse, elle le consume et l'anéantit. Ah ! entendez-en le cri aigu, et qu'il retentisse à vos oreilles, et ne se taise jamais. Qu'il s'imprime en votre cœur et n'y soit jamais étouffé par les bruits des passions, ni par les cris de la terre : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Très Saint Sacrement ! »

IV. — Après avoir exhalé le cri de la soif qui le dévorait, Notre-Seigneur confiait douloureusement à la Bienheureuse que ce qui la redoublait et lui donnait une âpreté insupportable, c'est « **que presque personne ne s'efforçait de le désaltérer, en usant envers lui de quelque retour !** »

En effet, en se prolongeant, faute de rafraîchissement, la soif s'aiguise et s'irrite : elle devient fiévreuse, et son incommodité est inconcevable à qui ne l'a pas éprouvée. Elle dessèche, elle brûle, elle consume, inquiétante, tourmentante, ne laissant plus un moment de repos. Sa torture va toujours grandissant. — Que sera-ce si, au lieu de lui offrir le breuvage qu'il appelle à grands cris, on ne présente au martyre de la soif que des boissons âcres, des mélanges amers, plus capables d'irriter que d'apaiser, de soulever les nausées du cœur que de le ragaillardir ?

C'est pourtant ce que l'ingratitude et la méchanceté des hommes firent de concert pour répondre au cri du Sauveur altéré sur la Croix. Quand, donnant congé à la souffrance de dominer les forces invincibles de sa résistance, il s'écria, ne pouvant plus tenir au supplice de la soif : « *Sitio !* » — au lieu de lui offrir de ce vin aromatisé préparé par la pitié humaine, pour les soutenir dans leur supplice, aux condamnés de la justice publique, — « ils trempèrent une éponge dans un vase plein de vinaigre, et, la mettant au bout d'un bâton, ils la collèrent contre ses lèvres (1). »

C'était une cruelle moquerie, une aggravation gratuite du supplice ; c'était de la flamme jetée sur le feu de sa soif ardente. Ayant senti la morsure horrible de ce breuvage de feu, le Christ s'écria : Ah ! c'en est trop : « Tout est consommé ! *Consummatum est !* » — Déjà, à peine arrivé sur le Golgotha et tandis qu'on perçait les trous de la croix, les soldats, excités par la malice des prêtres, lui avaient

(1) Vas ergo erat positum aceto plenum. Illi autem spongiam aceto plenam hyssopo circumponentes, obtulerunt ori ejus. Cum ergo accepisset Jesus acetum dixit : Consummatum est. (Joan., XIX.) — Milites habebant vinum aromaticum a mulieribus præparatum Christo. Illud biberunt et acetum Christo dederunt. Igitur, ad illusionem — quia ei illudebant, ut ait Lucas, ad tormentum, ad augendam sitim, hoc « acerrimum potum » porrexerunt Christo, ut ait Chrysost. (Corn. a Lap., in h. loc.)

fait un breuvage de vin et de fiel (1), dont l'amertume fut si écœurante, qu'après y avoir goûté, le Sauveur le rejeta avec dégoût. De sorte que les hommes ne surent trouver, pour apaiser la soif du Sauveur qui souffrait et mourait pour leur salut, que du fiel et du vinaigre, l'amertume et le feu. La douce Victime, pourtant si patiente, s'en plaignait douloureusement : « *Dederunt in escam meam fel et in siti mea potaverunt me aceto* (2) ! »

Lorsque, du Sacrement qui remémore toutes les souffrances de sa Passion, le Sauveur se plaint de la soif cruelle qu'il endure, non moins que des aiguillons que notre malice y sait ajouter, il nous reproche à la fois l'ingratitude qui, au lieu de le désaltérer, le plonge dans l'amertume de l'isolement méprisé, et la malice qui le poursuit de ses traits acérés : « Peu s'efforcent de me désal-« térer, gémit-il, en usant envers moi de quelque retour ! »

Voilà le fiel de l'abandon, amer, plein de déceptions, pesant sur le cœur comme la vaste étendue des océans, et y soulevant des nausées intolérables. Est-il en effet quelque chose de plus capable de remplir le Cœur du Sauveur de dégoût et de navrement, que la constatation de l'ingratitude de ceux qu'il aime jusqu'aux excès de tendresse, de dévouement et de sacrifice de l'Eucharistie (3) ?

(1) Et dederunt ei vinum bibere cum felle mixtum ; et cum gustasset, noluit bibere. — Interim, dum crux terebratur et apparatur ejusque fossa, Christo nonnihil quiescenti propinatum est hoc vinum quod de more reis damnatis, ad sitim qua in tanto angore laborant levandam, et ad confortationem, ut robur habeant ad ferenda tormenta, dari solebat, juxta illud Prov., XXXI, 6 : Date siceram mœrentibus et vinum his qui amaro sunt corde. — Verum Judæi maudita barbarie, partim ad ludibrium, partim ad tormentum, vinum hoc felle amaricaruut et corruperunt. Id factum est partim insolentia militum, partim malitia Judæorum. (Corn. a Lap., in Matth., XXVII, 34.)

(2) Ps. LXVIII, 26.

(3) Le texte du psaume rapproche du fiel offert au Sauveur, la cause de son amertume, à savoir l'oubli et l'ingratitude : Et sustinui

— De toute la multitude de ceux qu'il avait évangélisés, guéris ou consolés, combien étaient près de sa Croix, soutenant de leur fidèle reconnaissance son Cœur accablé ? A peine quelques-uns avec Marie. Et aujourd'hui, combien aiment le Christ sacramentel d'un amour pur, désintéressé et dévoué ? Combien préfèrent à tout de se tenir auprès de lui, pour lui payer leur dette de reconnaissance ?

Mais le Sauveur dira à la confidente de son Cœur : « En retour je ne reçois de la plupart que des irrévérences, des mépris et des sacrilèges ! » — Voilà le vinaigre âpre, corrosif et brûlant. L'on ne se contente pas de le délaisser dédaigneusement ; on le poursuit, on l'attaque, on s'efforce de le déchirer, et l'on renouvelle contre lui tous les tourments agressifs et violents de la Passion. Car chacun des péchés des hommes, renouvelant avec mépris son crucifiement, atteint son Cœur au Sacrement avant d'atteindre la majesté de Dieu, qui y réside comme dans son sanctuaire tutélaire (1). — C'est bien l'éponge pleine de fiel et de vinaigre, que nous présentons à la douce Victime, au lieu du breuvage très pur de l'amour ! Comme une éponge s'imbibe de tous les liquides où on la plonge, comme elle se remplit de toutes les souillures où on la traîne, ainsi notre misérable cœur, tout entier ouvert et sympathique au mal, l'aspire par tous ses désirs, s'en remplit et se l'assimile. Et c'est ce cœur souillé que tant de chrétiens osent présenter au Christ immaculé du Sacrement pour le recevoir, pour le manger, pour s'unir à lui dans les liens si étroits de la Communion ! Car il vient pour nous prendre en lui, nous manger et nous boire, comme nous le mangeons et le buvons nous-mêmes. — Mais tandis que sur le Calvaire il put détourner la tête de l'affreux breuvage, aussi-

qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni. — Puis aussitôt : Et dederunt in escam meam fel, et in sitim mea potaverunt me acet (Ps. LXVIII, 25 et 26.)

(1) Symbolice : Acetum significat malignitatem quam peccatores exhibent Christo. (Corn. a L., in Matth., XXVII, 48.)

tôt que ses lèvres en eurent senti l'âcre amertume, dans la faiblesse du Sacrement, plus grande que celle de son agonie sur la croix, il est obligé de nous subir, de descendre en nous et de s'enfoncer dans la fange de nos corruptions. — « Nous lui sommes des coupes pleines d'affreux vinaigre », dit saint Augustin (1), formé de la décomposition de toutes les grâces et de tous les dons. — Et comme cet indigne, perfide et lâche traitement se renouvelle tous les jours, on comprend qu'il en soit amené à cette plainte amère : « Cela m'est plus sensible que tout ce que j'ai enduré dans ma Passion ! »

Ah ! Cœur sacré de mon Sauveur, « saturé d'opprobres et saoûlé d'amertume (2) », qui donc aura pitié de vous ? Qui tentera d'étancher votre soif dévorante ? — La loi de nature défend de refuser, fût-ce à un ennemi, le verre d'eau qu'il implore pour rafraîchir sa gorge brûlante (3) ; la loi du repos sabbatique, malgré sa rigidité, fléchissait devant la nécessité de mener boire l'animal domestique (4) : n'y aura-t-il donc que vous, le plus noble des enfants des hommes et le vrai Fils de Dieu, que vous, l'ami le plus sincère et le plus dévoué, à qui l'on refusera la goutte d'eau que vous réclamez à grands cris ? Ce n'est pas possible !

V. — Mais comment apaiser les ardeurs de la soif de Jésus ?

(1) Date quod estis, ait Augustinus : Judæi quippe erant acetum congenerantes a vino Patriarcharum et prophetarum, et tanquam vas plenum aceto habentes, scil. cor plenum iniquitate, et velut spongiam cavernosis et tortuosis latibulis fraudulentum. (Cit. ubi supr.)

(2) Saturabitur opprobriis (Thr., III, 30.) — Replevit me amaritudine, inebriavit me absinthio. (*Id.*, 15.)

(3) Si esurierit inimicus tuus, ciba illum : si sitit, potum da illi. (Rom., XII, 20.)

(4) Hypocritæ, unusquisque vestrum sabbato non solvit bovem suum aut asinum a præsepio, et ducit adaquare ? (Luc., XIII, 15.)

Il l'enseigne bien nettement : en l'aimant, car c'est « d'être aimé des hommes dans le Saint Sacrement qu'il a « soif. » C'est donc l'amour pour sa Personne sacrée dans l'Eucharistie qu'il lui faut offrir.

Qu'est-ce à dire ? — Qu'il faut aimer le Saint Sacrement autant que le mérite l'Etre infiniment aimable qui y réside, s'y immole pour nous et s'y donne à nous. L'aimer par conséquent plus que tous et plus que tout, à cause de ses perfections infinies de Dieu et de ses amabilités incomparables d'homme parfait. L'aimer et l'estimer, l'honorer, le servir avant tout. L'aimer de tendresse, de bienveillance, de complaisance, d'enthousiasme et de compassion, de dévouement et de générosité sans réserve. L'aimer et vouloir son bien, servir ses intérêts, étendre son empire, le faire connaître, attirer à lui et le donner à tous. L'aimer par la vertu et le sacrifice, l'aimer par la sanctification de la vie, poursuivie comme le plus bel hommage à lui offrir. L'aimer par la souffrance, en affrontant l'humiliation, le mépris et l'opprobre, la haine des hommes et celle de Satan, pour rester fidèle à son service, défendre ses droits, promouvoir son règne. Enfin l'aimer comme le suprême objet du cœur, dont le bon plaisir soit la règle de tout ce que nous devons faire, et le déplaisir une barrière jamais franchie. Enfin, entretenir, nourrir, purifier et dégager sans cesse cet amour, pour le maintenir en constant progrès. Voilà ce qui satisfera la soif de Notre-Seigneur. Donnons-lui l'amour tendre de l'amitié ; l'amour compatissant de la consolation ; l'amour généreux de la réparation ; l'amour très pur de la sainteté ; l'amour ardent du zèle ; l'amour sous toutes ses formes, et cela lui suffit : car l'amour contient tout, donne tout et mène à tout.

Et l'amour, qui est une vertu, et, comme tel, veut être cultivé, préservé et accrû avec grand soin, est aussi et avant tout un don, qu'il faut demander, implorer et mériter par tous les efforts, toute l'ardeur et toute la force de la prière persévérante. Notre-Seigneur ne désire rien tant

que de le donner. Il disait à la Bienheureuse, dans le moment même où il lui demandait retour et reconnaissance pour répondre à son amour : « Si les hommes me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage. Mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien ! Toi du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu en pourras être capable. » — Comme je lui remontrais mon impuissance, il me répondit : « Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque ! » — Et en même temps, ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consumée, car j'en fus toute pénétrée et ne pouvais plus la soutenir. Je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse : « Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien, mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande, pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins (1) ! »

Allons donc tous, ô habitants de cette terre brûlante et sans eau, porter au Sauveur qui l'habite avec nous, abandonné par l'ingratitude et poursuivi par la haine des hommes, allons porter au Sauveur altéré et haletant un peu de ce breuvage de l'amour : *Occurrentes, sitienti ferte aquam qui habitatis terram Austri... a facie enim gladiorum fugerunt* (2).

VI. — Nous avons évoqué, en commençant d'étudier la soif du Christ dans le Sacrement, celle qu'il éprouva et manifesta sur la croix. Nous terminerons en rappelant une circonstance de sa vie publique à ses débuts, où, fléchissant sous le poids de la fatigue, il éprouva une telle soif que,

(1) T. II, p. 381.
(2) Isai., XXI, 14.

n'en voulant pas imposer plus longtemps à sa nature humaine le tourment par trop cruel, il demanda humblement à boire et récompensa magnifiquement la femme compatissante qui répondit à sa prière.

« Fatigué, dit l'Évangile, du chemin qu'il avait parcouru depuis le matin sous la chaleur intense du mois de mai, quand arriva midi, — d'heure où, plus tard, crucifié en plein soleil, il poussera le cri de sa soif d'agonisant, — le Sauveur s'assit sur le bord du puits de Jacob, non loin de la ville de Sichem. Il avait soif, et, une femme de Samarie étant venue puiser de l'eau, Jésus lui demanda à boire : *Da mihi bibere* (1). — Il vit tout de suite, malgré l'étonnement qu'elle témoigna de s'entendre, samaritaine, interpellée par un juif, le bon mouvement de son cœur; et tandis qu'elle s'empressait d'offrir son amphore pleine d'eau fraîche aux lèvres de son mystérieux interlocuteur, Jésus commença de l'instruire. Car, s'il ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, il va payer en Dieu la charité de cette pécheresse. Il ne lui a demandé que pour lui donner, et il va rendre, selon sa divine mesure, infiniment plus qu'il n'a reçu.

En retour de quelques gorgées d'eau, il lui offre « les eaux de la vie éternelle, c'est-à-dire de la vie sans fin, de la perfection et du bonheur : *Qui bibet ex aqua hac quam dabo ei, non sitiet in æternum!* » — D'abord le breuvage de la connaissance du Fils de Dieu fait homme, « le Don de Dieu qui lui parle (2) » ; puis le bain de la conversion, où elle est aussitôt lavée de tous ses péchés (3). Ensuite il

(1) Jesus fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta. Venit mulier de Samaria haurire aquam. Dicit ei Jesus : Da mihi bibere. (Joan., IV, 6, 7.)

(2) Si scires donum Dei et qui est qui dicit tibi : Da... Dicit ei mulier : Scio quia Messias venit... cum ergo venerit ille... Dicit ei Jesus : Ego sum qui loquor tecum. (vv 10, 25, 26.)

(3) Bene dixisti quia non habeo virum : quinque enim viros habuisti et nunc quem habes, non est tuus vir. — Dicit ei mulier : Domine, video quia propheta es tu. — Hæc ergo Samaritana, per colloquium

lui fait boire à longs traits, dans la coupe de l'adoration en esprit et en vérité, le nectar enivrant de la science du Père qui est esprit et possède dans la pureté de sa nature toutes les perfections infinies de l'Entité. Il fait bondir dans son cœur les flots impétueux du zèle, qui la pousse incontinent à gagner ses [illegible] au Messie qu'elle a trouvé (2).

Ah ! bien plus, il se verse lui-même en elle dans une communion spirituelle de désir et d'amour, comme le breuvage de la vie, de la sainteté et de l'[illegible] : car il l'anvite, il excite ses désirs par la beauté de ce qu'il lui promet, il la provoque à lui demander à boire à son tour : *Si scires donum Dei, tu forsitan petisses a [illegible] et dedisset tibi aquam [illegible]*. — Or, quel breuvage digne de lui-même peut bien donner le Don de Dieu, sinon le Bien infini [illegible] peut satisfaire l'âme créée pour Dieu, combler tous ses désirs et la jeter dans l'ivresse du repos éternel ? Et c'est pourquoi, le breuvage de son sang, qu'il donnera plus tard au monde, il l'offre en prélibation à cette femme qui a eu pitié de sa fatigue et de sa soif, et il appelle du même nom ce qu'il lui d[illegible] lui et ce qu'il donnera à la Cène : le breuva[illegible] *uam vivam* ; le breuvage de la vie éter[illegible] *salientis in vitam æternam* ; le breuva[illegible] pour jamais : *Qui biberit ex aqua quam [illegible] sitiet in æternum* (3) !

et gratiam Christi, ex peccatrice facta est pœnitens, sancta, imo præco Christi, instar S. Magdalenæ. (Corn. in ℣ 17-19.)

(1) Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare (℣ 24.)

(2) Vade, voca virum tuum... Reliquit hydriam suam mulier, et abiit in civitatem, et dicit illis hominibus : Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci : numquid ipse est Christus ? (℣℣ 16, 28, 29.)

(3) Ego sum panis vivus, dira le Sauveur en annonçant la communion : qui venit ad me non esuriet ; et qui credit in me non sitiet in æternum. (Joan., vi, 35.) — Il y a analogie complète entre la

Et tous ces dons merveilleux, toutes ces magnifiques récompenses, qui dépassent l'imaginable, pour quelques gouttes d'eau données à sa soif, c'est-à-dire pour un peu d'amour rendu à son ardent amour !

Ainsi le Sauveur promettait-il de divines largesses à la Bienheureuse dont il implorait le rafraîchissement pour son Cœur dévoré d'amour dans le Sacrement :

« Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses « trésors, pour le temps et pour l'éternité, te permettant « d'en user selon tes désirs ; et je te promets que tu ne « manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera « de puissance ! » — Et sachant, pour en avoir été la première si généreusement payée, ce que vaut la gratitude du Sacré-Cœur, la Vierge de Paray dit à toutes les âmes qui voudront apaiser sa soif « en usant envers lui de quelque retour » : « Notre-Seigneur m'a découvert des trésors « d'amour et de grâces pour les personnes qui se consa- « creront et se sacrifieront à lui rendre et à lui procurer « l'honneur, l'amour et la gloire qui seront en leur pouvoir, « mais des trésors si grands, qu'il m'est impossible de m'en « exprimer. Cet aimable Cœur a un désir infini d'être connu « et aimé de ses créatures, dans lesquelles il veut établir « son empire, comme la source de tout bien, afin de pour- « voir à tous leurs besoins (1) ! »

Donnons donc à boire à Jésus ! Apaisons les désirs de son Cœur ! Rafraîchissons les ardeurs qui le dévorent ! Si nous n'avons qu'un pauvre cœur, sans force et sans vertu, tâchons du moins d'en faire jaillir quelques gouttes de compassion jusqu'à ses lèvres desséchées : d'humbles désirs de lui plaire, quelques résolutions de l'aimer plus fidèlement et de le servir avec plus de zèle ; un peu plus de

communion de l'Eucharistie et cette communion spirituelle, ce don de lui-même fait par le Sauveur à la pécheresse charitable.

(1) T. I, p. 159. — *Id.*, p. 317.

patience à souffrir, pour son amour, les peines de la vie ; plus de fidélité à lui tenir compagnie dans le Gethsémani de nos tabernacles ; mais surtout plus d'empressement à le recevoir humblement dans le Sacrement où il brûle de se donner à nous.

Que jamais, à l'avenir, ne sorte des profondeurs de l'Hostie salutaire, sans trouver un écho dans notre cœur, ce cri de désir et d'angoisse de l'héroïque et douce Victime : « *Sitio !..* J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Très Saint Sacrement. »

Ce sera pour nous l'assurance de n'être point livrés pour l'éternité au supplice de la soif consumante, dont sont torturés « les maudits » qui ont eu le cœur assez dur pour refuser un verre d'eau à leur frère qui avait soif, je veux dire au plus aimable de tous leurs frères, au plus affligé et au plus digne de compassion, à Jésus enfin, qui leur demandait à boire (1). Bien au contraire, mériterons-nous en retour d'entrer « comme les bénis du Père », dans le royaume de toutes les voluptés saintes, d'être enivrés d'impérissables délices à la table céleste (2), servie par Jésus en personne ; enfin d'être plongés pour l'éternité dans l'océan de la lumière, du bonheur et de la vie : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos, quoniam apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen* (3) !

(1) Discedite a me, maledicti, in ignem æternum... sitivi, et non dedistis mihi potum. Matth., XXV, 42.)

(2) Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis : et ego dispono vobis... ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo. (Luc., XXII, 28-30.)

(3) Ps. XXXV, 9.

L'OBJET DE LA RÉVÉLATION

I

LE CŒUR EUCHARISTIQUE

SOMMAIRE

I. **Que faut-il entendre par le Cœur de Jésus, révélé à la Bienheureuse ?** — C'est le Cœur de chair de Jesus et l'amour du Sauveur, un objet corporel et un objet spirituel. — II. **Est-il légitime de rendre au Cœur de Jésus-Christ un culte direct, distinct de celui que l'on rend à la sainte humanité du Sauveur ?** — Toutes les raisons d'adorer le Verbe incarné s'appliquent à son Cœur, partie intégrante de sa personne. — III. **Où se trouve et où doit-on chercher le Cœur de Jesus-Christ pour lui rendre le culte que réclame la Révélation de Paray ?** — Dans l'Eucharistie, qui seule le présente ici-bas dans sa réalité de Cœur de chair. — Excellence du culte du Sacré-Cœur par les images : son insuffisance pour repondre seul aux droits et aux désirs de Notre-Seigneur comme à nos besoins. — Le Cœur du Christ glorifié dans le Ciel, que nous ne pouvons atteindre que par l'espérance, est trop loin de nous. — Il reste donc que c'est dans l'Eucharistie que se trouve et se donne à nous le Cœur réel de Jésus, et qu'il le faut chercher et honorer dans le Sacrement personnel de Jésus. — Etat identique du Cœur et du Corps du Christ dans l'Eucharistie. — Si la foi peut saisir, pour l'adorer, le Corps sacramentel du Christ, elle peut percevoir de la même manière son Cœur sous les espèces. — Aucun antagonisme n'est possible entre le culte du Sacré-Cœur et le culte de l'Eucharistie : celui-là est le resplendissement de celui-ci. — IV. **Quelle est la notion complète du Cœur eucharistique de Jésus-Christ ? Exclut-elle le culte du Sacré-Cœur dans son état mortel et dans son état glorieux ?** — Le Cœur eucharistique est, comme l'Humanité même de Jésus au Saint Sacrement, destiné à rappeler et à faire revivre dans un perpétuel present tout l'amour de la vie et de la mort du Sauveur, tout l'amour qu'il nous réserve au Ciel. — Il est à la fois mémorial du passé et avant-goût de l'avenir : tous les amours comme tous les mystères du Christ sont concentrés dans le Don

qu'il nous offre de lui-même. — La vie et les fonctions du Cœur eucharistique. — Glorifions le Christ eucharistique par l'exaltation de son Cœur !

Erit Cor meum ibi cunctis diebus.
Mon Cœur sera là toujours.
(III Reg., IX, 3.)

En révélant son Cœur à la Bienheureuse, Notre-Seigneur le lui propose à adorer. Il le montre dans son cadre naturel, dans sa poitrine, en son humanité présente au Sacrement. Le premier hommage du culte étant la connaissance de l'objet qu'on honore, c'est à l'étude attentive et religieuse de son Cœur dans l'Eucharistie que nous allons nous livrer d'abord.

La piété que ne soutient et ne charpente pas une théologie solide, n'a pas de vraie beauté, n'exerce aucune action de quelque portée, ne présente même pas au mal une résistance bien sérieuse. Ses formes sont aussi indécises que mobile est son fond. Elle peut plaire à l'imagination et attendrir un cœur naturellement sensible. Sentimentalité, affectuosité plutôt qu'amour, elle ne produit pas beaucoup d'œuvres, et n'a guère d'empire sur la conduite. Incapable de sanctifier en vérité, quelle gloire peut-elle bien donner à Dieu, dont la première de toutes les volontés est d'être connu de sa créature ? — La vie éternelle, et par conséquent la vie de la grâce, la vie de la foi et de la sainteté, la vie du dévouement et du sacrifice, consiste, avant tout, dans la connaissance de Dieu et de son Fils Jésus, en qui il s'est traduit et rapproché pour se faire connaître de nous : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (1).

Quel est donc l'objet présenté à nos adorations par le divin Maître à Paray-le-Monial ? — Si c'est son Cœur sacré, comment le faut-il entendre ? — Où se trouve-t-il ?

(1) Joan., XVII, 3.

— Quel est son état et quelles sont ses opérations ? — C'est à ces questions qu'il faut répondre pour avoir une notion précise de l'objet adorable de la dévotion au Sacré-Cœur. Nous le ferons avec la simplicité que l'on met à donner des explications de catéchisme.

I. — Que faut-il entendre par le Cœur de Jésus, révélé à la B. Marguerite-Marie ?

Il faut entendre deux choses : d'abord le Cœur de chair de Jésus-Christ lui-même, c'est l'objet corporel de la Révélation ; — en second lieu, l'amour de Jésus-Christ, tous ses amours, symbolisés par son Cœur, objet spirituel de la Révélation. On peut certes réunir ces deux objets jusqu'à les confondre, puisqu'ils ne font qu'un. Mais il ne faut pas les séparer, ni surtout essayer de faire disparaître le Cœur de chair de Jésus-Christ derrière son amour, sous prétexte d'un culte qui serait plus dégagé des idées matérielles. On pourrait sans doute complaire ainsi aux adversaires de la Révélation, mais on rejetterait en même temps ce que le Maître de la vérité a révélé et ce qu'enseigne l'Eglise.

Le Sacré-Cœur, premier objet de la Révélation et de notre culte, ce n'est ni le Cœur de Jésus séparé de l'humanité ou de la Personne du Verbe, ni davantage un cœur symbolique, un cœur figuré, spirituel ou mystique, enfin l'idée et non la réalité d'un cœur (1).

(1) Nemini nunquam nisi absurdis sycophantis in mentem venit SS. Cor Jesu coli et adorari vel divisum ab humanitate, vel præcisione facta ab unione hypostatica, sive a persona divina, cujus est humanitas, et in humanitate ipsum Cor sanctissimum... Falsum est, et inspectis monumentis, absurdum prorsus, quod aiebant adversarii hujus sacri cultus ab Ecclesia non esse approbatum cultum ipsius realis et physici Cordis Jesu, sed « objectum unicum esse Cor Jesu symbolicum, mysticum, spirituale, figuratum. » (Card. Franzelin. *Tr. de Verbo Incarnato*, Th. XLV, III.)

C'est le vrai Cœur de Jésus, organe de chair, partie intégrante du corps de Jésus, mais vivifié par l'âme du Sauveur, et déifié substantiellement par la Personne du Verbe. Dans ce Cœur de chair il faut donc voir toujours l'âme spirituelle qui l'anime et le fait un cœur humain, en même temps que la Personne du Verbe qui l'a déifié, en le formant pour en faire son propre cœur et en se l'unissant pour jamais, comme un des organes essentiels de son humanité.

Il est bien vrai que ce Cœur de chair du Verbe incarné, on doit aussi le regarder comme un symbole, le symbole qui représente sensiblement, au regard des yeux comme au souvenir de l'âme, tout l'amour contenu dans la nature divine et dans la nature humaine du Verbe incarné, toutes les preuves qu'il nous en donna pendant sa vie, qu'il nous en donne encore dans le Sacrement et qu'il nous en donnera éternellement dans le ciel. — Mais toutes les merveilles qu'il nous rappelle, nous représente et nous continue, il les faut relire et adorer dans ce signe du Cœur de chair de Jésus, parce qu'il en fut et en est, à la fois, l'instrument et le très parfait symbole (1).

De même que, dans le langage des hommes, le mot de cœur est légitimement employé pour désigner l'organe matériel de la vie et l'affection spirituelle de l'âme, ainsi la Révélation de Paray propose-t-elle dans le Sacré-Cœur un double objet à l'adoration : le Cœur de Jésus pris au sens propre et au sens figuré. — Dans le sens propre, ce Cœur sacré est un des organes essentiels à la vie corpo-

(1) Adoramus una adoratione personam Verbi incarnati, atque in hac persona, humanitatem totam, et ipsum SS. Cor Jesu vivum et animatum atque unitum hypostatice, consideran lo hoc formaliter ut Cor divinæ personæ incarnatæ, et ut *objectum manifestationis*, quo tanquam sensibili repræsentatione affectionum dei-virilium et tanquam symbolo suæ charitatis et totius vitæ internæ redemptor Deus-Homo nostræ adorationi, nostroque cultui sese exhibet. (*Id.*)

relle de l'Homme-Dieu, l'organe de la circulation de son sang; il est animé par l'âme de Jésus et substantiellement uni à la Personne du Verbe, qui donne à la sainte humanité du Sauveur l'être et l'existence (1).

Au sens symbolique et spirituel, le Cœur de Jésus-Christ signifie son âme, son amour, sa volonté, ses passions et ses actions. Et comme il y a en lui deux natures, c'est la volonté et c'est l'amour, ce sont les opérations de l'une et de l'autre, qui sont désignées sous le nom de son Cœur (2). Ce n'est pas seulement la coutume vulgaire, encore qu'universelle, c'est le langage divin qui désigne l'âme, la volonté, l'amour, par ce mot de cœur : *Voluntas significatur per cor*, dit saint Thomas. Et comme l'amour est une des principales affections de la volonté, et même, au dire du même docteur, « le principe de tous les sentiments spirituels (3) », il en résulte que le cœur est employé pour signifier l'amour comme il désigne la volonté.

C'est son Cœur pris dans ces deux sens et se présentant à nous dans sa réalité de cœur de chair et dans son symbolisme d'âme, de volonté et d'amour, que le Sauveur révélait à la Bienheureuse, pour qu'elle le fît présenter par l'Eglise au culte du monde entier.

Il faut donc repousser avec la même énergie ces détrac-

(1) Sensu proprio et in ordine physico vox cor significat organum quoddam animalis, organum scilicet præcipuum, deservens circulationi sanguinis. — *Le cœur est le principal organe de la circulation du sang*, ait Legallois. (Dict. des sciences médicales, art. : *cœur*.) Leroy. *De SS. Corde Jesu*, cap. I, q. 1.

(2) Sensu metaphorico et in ordine morali, vox cor significat facultatem appetendi, præsertim rationalem seu voluntatem, ipsique proinde varii hujus facultatis actus et habitus attribui solent; sic dicimus : Cor meum amat, odit, desiderat, irascitur, horrescit, gaudet. (*Id.* 5.)

(3) 2ª 2ª. Q. XLIV, a. 5.

teurs du culte du Sacré-Cœur qui ne veulent y voir que le seul Cœur sensible de Jésus, comme un morceau de chair sans âme, un viscère sans vie, une relique incapable de sentiment (1) ; — et ces autres qui prétendent n'y admettre qu'un culte purement symbolique, le culte du souvenir et de l'amour, sans aucune relation avec le Cœur de chair, réel, vivant et personnel du Sauveur. Les uns et les autres tentent de diviser ce qui est par nature inséparable, à savoir le Cœur de chair et l'amour spirituel du Verbe incarné ; la réalité du Cœur de Jésus, symbole de son amour, mémorial de sa vie humaine comme de sa vie divine.

Dans cette conception complète de sa réalité et de son symbolisme, le Sacré-Cœur apparaît hypostatiquement uni à la Personne du Verbe et élevé par cette union à un état tout divin : il est le vrai Cœur de Dieu fait homme. Il apparaît naturellement uni à la sainte âme du Sauveur, organe nécessaire à sa présence et à sa vie dans le corps de Jésus, instrument partiel, mais indispensable, de toutes ses opérations, même les plus spirituelles. Il apparaît le principe de la vie corporelle du Sauveur, source de son sang, moteur de sa circulation, principe de ses effusions. Il apparaît aussi le siège, l'instrument et le symbole de son amour de Dieu et d'homme, de ses tendresses et de ses amitiés, de ses passions saintes et de toutes ses vertus : le foyer profond et l'écho sensible de toutes ses souffrances physiques et de toutes ses douleurs morales.

« Qu'on envisage donc, disait le P. de Galliffet, ce composé admirable qui résulte du Cœur de Jésus, de l'âme et de la Divinité qui lui sont unies, des dons et des grâces qu'il renferme, des vertus et des affections dont il est le principe et le siège, de douleurs intérieures dont il est le centre, de la plaie qu'il reçut sur la croix : voilà l'objet

(1) Voir l'admirable et classique ouvrage du P. de Galliffet, S. J. « De l'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ », p. I, ch. IV.

complet proposé à l'adoration et à l'amour des hommes : est-il possible d'en imaginer un qui soit plus saint, plus noble, plus grand, plus sublime et plus divin, et en même temps plus doux, plus tendre et plus aimable (1) ? »

II. — Est-il légitime de rendre au Cœur de Jésus-Christ un culte direct, distinct de celui que l'on rend à la sainte Humanité du Sauveur ?

Il pourrait suffire de répondre que le Sauveur l'ayant demandé, l'Eglise le prescrivant, ce sont là des motifs péremptoires et qui n'ont pas besoin d'autres appuis pour s'imposer à la foi et à l'obéissance du chrétien. Mais la piété trouvera de vives lumières et de grands charmes à entendre quelques-unes des raisons qui montrent la légitimité du culte direct du Sacré-Cœur. Je les emprunte au cardinal Franzelin.

Expliquant les raisons de rendre honneur et culte à un être quelconque, le grand et lucide théologien en trouve trois (2). La première est l'excellence de l'être et ses perfections : là se trouve la raison fondamentale du culte. — La deuxième est l'être lui-même, lequel, pour autant qu'il est uni à l'excellence qui est la raison formelle du culte, mérite de recevoir le même honneur qu'elle. — La troisième est la propriété de manifester les perfections qui méritent la vénération à l'être qui les possède (3). On comprend,

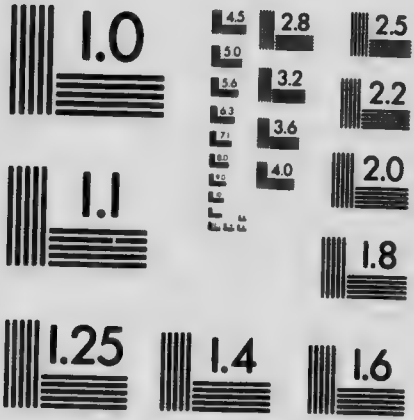
(1) Op. cit. circa finem.

(2) Objectum adorationis et cultus spectari potest secundum triplicem rationem. Primo spectatur ipsa excellentia quæ est et dicitur objectum formale adorationis. Secundo consideratur objectum ad quod adoratio et cultus dirigitur, seu objectum terminans, aut materiale adorationis. Per se patet, hoc objectum quod adoratur, necessario debere esse conjunctum cum objecto formali. (Thesis XLV, 5°, p. 459.)

(3) Postremo in considerationem venit *objectum manifestationis*, sive illud quo objectum specialiter colendum se manifestat. Potest

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

en effet, qu'outre l'excellence intime et formelle d'un être, qui est la raison radicale du culte à lui rendre, et son union substantielle à cette excellence, il y ait des raisons, moins profondes peut-être au point de vue absolu, mais qui touchent davantage ceux qui le doivent rendre, parce qu'elles leur manifestent les excellences qui réclament leur culte.

Appliquez ces principes à l'humanité de Jésus-Christ et vous en conclurez qu'elle mérite le culte dans son expression la plus élevée, l'adoration de latrie, à tous ces titres. D'abord elle possède la raison formelle de l'adoration, l'excellence infinie, car Dieu habite en elle en plénitude. — Ensuite, elle est unie substantiellement à la Personne du Verbe, qui lui communique la possession inaliénable de la nature divine. — Enfin, elle est le moyen le plus puissant par lequel les perfections infinies de Dieu se manifestent pour réclamer nos adorations.

Elle n'est pas un être ayant une existence propre en dehors du Verbe, ni un instrument étranger qu'il prend pour se manifester et qu'il abandonne après s'en être servi pour ses œuvres : elle est une des deux natures constitutives du Verbe incarné, celle dans laquelle le Verbe montre, pour gagner nos adorations, les faces diverses de ses infinies perfections, au moyen des mystères successifs par lesquels il la fait passer, des actions et des souffrances par lesquelles il opère en elle, comme Dieu et comme homme tout ensemble, notre rédemption. La sainte humanité n'est donc pas simplement l'objet matériel de nos adorations, mais un objet agissant, efficace, concourant réellement à nous manifester les excellences de Dieu et à nous les faire adorer. Elle est une raison de les adorer qui nous touche

scilicet præter excellentiam quæ est ratio proxima cultus, esse ratio remotior, sed adoranti propinquior ac notior, per quam et in qua adorandus ei se manifestat. (*Id.*, p. 460.)

davantage et nous saisit plus vivement que leur perfection essentielle, parce qu'elle nous les révèle sous un jour de puissance, d'amour, de bonté, d'avantages, qui nous gagne plus efficacement que ne le ferait leur conception abstraite.

Mais il importe de le bien remarquer : l'adoration méritée par la sainte humanité, chacun des éléments substantiels, chacune des parties intégrantes qui la composent la mérite également (1) : car ces éléments et ces parties diverses entrent dans la composition de cet être admirable du Verbe incarné, qui vit en deux natures, et ils reçoivent de la Personne divine en qui ils subsistent une dignité infinie.

Il en faut dire autant des mystères, des actions et des souffrances, par lesquels a passé la sainte humanité, qui sont les manifestations du Dieu qu'elle porte et de l'amour qu'il a pour nous : ces mystères, ces vertus, ces œuvres, ces bienfaits, fruits de la sainte humanité, sont des raisons d'adorer l'Homme-Dieu qui nous y révèle les trésors infinis renfermés dans sa double nature (2).

(1) In Verbo incarnato caro et natura nostra assumpta non est opus aliquod ad extra per se subsistens et ita exterius Verbo ; sed est natura Verbi in qua secundum diversa mysteria aliter atque aliter Verbum ipsum adorabile sese manifestat, atque ad nostram salutem et redemptionem agit et patitur dei-viriliter. Quando igitur Deus-Homo sese nobis exhibet adorandum in sua humana natura, adorationem latreuticam deferimus personæ divinæ in utraque natura, ita ut ratio formalis latriæ sit divinitas, objectum materiale humanitas : at non mere objectum tantum materiale, sed etiam objectum quo incarnatum Verbum adorandum se nobis proponit, et quo nos ratione nobis propinquiore ad cultum et adorationem excitat. (Franz., p. 466.)

(2) Mysteria singula Verbi incarnati, conceptio, nativitas, infantia, vita abscondita, prædicatio, passio, mors, resurrectio, sessio ad dexteram Patris, secundus adventus, aliaque plura *specialem* induunt rationem manifestationis ; in his ergo singulis Deus incarnatus est adorabilis. Singula hæc mysteria sunt ipsius Verbi in sua humana natura actiones quædam vel passiones : adeoque non solum

De la sainte humanité transportez ces règles au Sacré-Cœur.

Le Sacré-Cœur est une partie intégrante, vitale et capitale de la sainte humanité : il est donc substantiellement déifié par la personne du Verbe ; la Divinité réside en lui ; et ce sont les deux premières raisons pour lesquelles il mérite l'adoration (1).

Mais il est de plus l'un des plus éclatants et des plus puissants moyens de manifestation des excellences divines, puisqu'il est le siège et le symbole de l'amour, l'instrument de toutes les œuvres de l'amour : et l'amour est la nature intime de Dieu. Le Sacré-Cœur est l'instrument de toutes les vertus de la sainte âme de Jésus, expressions si exactes des perfections divines. Il est la source du sang de Jésus et le foyer de toute sa vie, puisqu'il est le moteur qui, en le poussant dans ses veines, fait vivre le Christ pour notre exemple et notre protection. Il est la cause, infiniment secourable pour nous, de sa mort, puisqu'en le répandant jusqu'à la dernière goutte par les plaies, il a fait mourir le Sauveur pour notre rédemption. Palpitant dans la poitrine de Jésus, il exprime, dans un puissant résumé, toute la vie intérieure de sa divinité, toute la vie spirituelle et toute la Passion secrète de son âme ; largement ouvert par la plaie de la lance, il dit sa vie et sa Passion extérieures.

humanitas ejusque partes tanquam substantia, sed etiam mysteria et dei-viriles operationes sunt *objectum manifestationis* Dei Verbi incarnati. (Franz., p. 467.)

(1) Ex dictis etiam patet pie et sancte in cultu et adoratione Jesu Christi Verbi incarnati posse a fidelibus directe respici sicut singularia aliqua mysteria incarnationis, ita etiam singulas aliquas partes SS. humanitatis in quibus est specialis ratio cur considerentur ut objectum manifestationis Verbi incarnati, eo quod essent *instrumentum*, vel *principium immediatum* quo Verbum incarnatum operando et patiendo se manifestavit et nostram redemptionem consummavit, vel quod sint *compendiosa quædam repræsentatio* et *symbolum* quoddam eorum omnium quæ Deus incarnatus erga nos et pro nobis sensit et sentit, egit et agit, atque pertulit. (Franz., p. 468.)

« Rien, dit le cardinal Franzelin, de plus pieux et de plus saint que d'honorer par un culte direct d'adoration certaines parties de la sainte humanité qui ont servi au Verbe incarné de moyens plus puissants et plus parfaits pour se manifester au monde et réclamer les adorations des hommes : soit à titre d'instruments immédiats de ses actions, de ses souffrances et de la grande œuvre de la rédemption ; soit à titre d'expressions plus complètes ou de symboles plus clairs de tout ce que le Verbe incarné a senti et ressent encore, a fait et continue encore de faire, a souffert enfin pour nous (1). » — Tel est son Cœur sacré et voilà pourquoi il mérite et pourquoi Jésus lui-même réclame pour lui ce culte direct d'adoration suprême et d'honneur divin qui n'est dû qu'à Dieu et à la sainte humanité que Dieu s'est unie par l'incarnation de son Verbe, pour se manifester aux hommes et conquérir leurs adorations en esprit et en vérité.

III. — Où se trouve et où doit-on chercher le Cœur de Jésus-Christ pour lui rendre le culte que réclame le divin Maître dans la révélation de Paray ?

Si l'on veut l'honorer selon les intentions du Sauveur qui le révèle et de l'Eglise qui le propose, comme si l'on veut trouver en lui tous les secours, toutes les douceurs, toutes les richesses qu'il brûle de donner aux âmes, c'est dans le sacrement de l'Eucharistie qu'il faut chercher le Sacré-Cœur, là qu'il le faut honorer et adorer, parce que

(1) Manifestationes incarnati Verbi præsertim in opere redemptionis [illegible]nt revocari ad vitam et passionem exteriorem, et ad vitam [illegible]ssionem interiorem quæ exteriorem semper velut informabat. Hinc Ecclesia sponsa, ducta et gubernata a spiritu Christi sponsi divini, secundum rationem declaratam duo præsertim objecta manifestationis cultui publico proposuit, *SS. vulnera* et *SS. Cor* Jesu, quæ duplici vitæ et passioni, externæ et internæ respondent, eamque velut compendio repræsentant. (Franz., p. 468.)

c'est là qu'il est réellement présent et vivant; là, qu'il renouvelle perpétuellement l'acceptation de la Passion et de la mort du Calvaire; là qu'il se veut donner réellement à chacun de nous par la manducation de la communion. En d'autres termes, le Cœur de Jésus dans l'Eucharistie est, corporellement et spirituellement, l'objet concret, complet et adéquat de la dévotion envers le Sacré-Cœur.

C'est, en fait, dans le Sacrement, que le Sauveur le montre, et toutes les raisons concourent à établir que c'est là qu'il le devait montrer.

Le fait, nous l'avons exposé en expliquant les paroles de la Révélation. C'est dans l'Eucharistie que Notre-Seigneur apparaît le plus souvent et révèle son Cœur, foyer de sa vie; c'est des fautes commises contre son Sacrement qu'il montre son Cœur offensé et blessé, c'est l'amour pour l'Eucharistie qu'il réclame pour apaiser la soif ardente dont son Cœur est embrasé.

Nous n'ajouterons qu'une citation du Bref de béatification de la Bienheureuse, où le Pape Pie IX ratifie le fait de l'apparition de Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement, quand il demanda la fête de son divin Cœur. — « L'auteur et le consommateur de notre foi ne poursuit rien plus ardemment, sinon d'allumer dans les âmes la flamme de l'amour dont brûle son propre Cœur. Pour développer cet incendie, il a voulu voir instituer dans l'Eglise la vénération et le culte de ce divin Cœur. Et, un jour que la Bienheureuse priait avec plus de ferveur devant le très auguste Sacrement de l'Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui signifia qu'il aurait pour très agréable qu'on rendît un culte nouveau à son divin Cœur consumé d'amour pour les hommes : *Ante augustissimum Eucharistiæ Sacramentum fervidius oranti* (1). » Il

(1) Auctor fidei nostræ et consummator Jesus... nihil potius habuit, quam ut flammam charitatis, qua Cor ejus ureretur, in

serait vraiment étrange que le divin Maître fît intervenir à plusieurs reprises et d'une manière aussi précise l'Eucharistie dans la révélation de son Cœur, s'il n'avait pas le dessein de proposer ce Cœur, contenu dans le Sacrement, comme l'objet du culte nouveau qu'il réclame.

Laissant de côté le fait et venant aux raisons, demandons-nous d'abord où les fidèles de l'Eglise qui combat sur cette terre pourraient bien, en dehors de l'Eucharistie, trouver, pour l'honorer et pour recevoir de lui tous les avantages qu'il promet, le Cœur réel, le Cœur de chair de Notre-Seigneur ?

Car, il le faut dire encore, au risque de se répéter, ce que réclame le Sauveur et ce qu'a institué l'Eglise, dans la fête du Sacré-Cœur, ce n'est pas le culte d'une idée sans un objet concret, le culte de l'amour sans un signe sensible. Sans doute, c'est le culte de l'amour de Dieu, et cet amour est essentiellement spirituel. Mais il a pris une forme corporelle dans l'incarnation du Verbe ; l'humanité de Jésus est devenue la forme personnelle de Dieu ici-bas, de Dieu qui aime, qui donne et qui agit, comme de Dieu à adorer, à aimer et à servir. Et dans cette humanité, c'est le Cœur de chair de Jésus qui a été le réservoir de l'amour de Dieu, le foyer de toutes ses ardeurs, la source de toutes ses largesses, l'instrument de la rédemption. Les amours infus et acquis de l'âme de Jésus ont eu dans ce même Cœur leur organe et leur expression. N'est-il pas tout naturel que ce Cœur de chair, qui a été à la peine, soit à l'honneur, et que le Christ veuille voir honorer en lui

animis hominum omnibus modis excitaret. Hunc vero charitatis ignem ut magis incenderet, SS. Cordis venerationem cultumque institui in Ecclesia voluit ac promoveri. Ante augustissimum Eucharistiæ Sacramentum eidem fervidius oranti significatum est a Christo Domino gratissimum sibi fore, si cultus institueretur sacratissimi sui Cordis humanum erga genus charitatis ignem flagrantis, etc. (Litt. Apost. Beatificationis B. M. M. SS. D. D. Pii IX, 19 Aug. 1864.)

tous ses amours, comme c'est par lui qu'il les a conçus humainement, manifestés par des œuvres visibles et dépensés au profit des hommes ?

Sachant bien que jamais l'homme ne reviendrait à Dieu si Dieu ne se faisait homme, le Verbe s'est incarné. Sa chair est devenue l'amorce par laquelle il nous a repris, la séduction qui nous a gagnés, le filet dans lequel il nous a enlacés. Il sait que s'il abandonnait cette ressemblance humaine, les hommes, charnels toujours, oublieraient bien vite sa divinité invisible, trop différente de leur nature, et retourneraient à l'idolâtrie, afin de se trouver des dieux sensibles, semblables à eux. C'est pourquoi, ne voulant pas perdre le profit des anéantissements qu'il a affrontés pour se faire homme et pour relever la créature humaine, c'est son humanité qu'il institue comme le moyen de garder son empire sur les hommes, et dont il fait l'objet central de leur religion, quelque spirituelle qu'il la veuille, l'aliment nécessaire de la vie des âmes, quelque spirituelle qu'elle doive être. A ces êtres qui ne sont pas de purs esprits, mais des esprits dans une chair, il donne les enseignements, les mystères et les dons les plus immatériels sous le signe de sa chair. Tel est le mystère fondamental du christianisme : l'extension et la perpétuité de l'Incarnation du Verbe ici-bas, par l'Eucharistie.

Le mystère du Sacré-Cœur repose sur la même loi. Les définitions de l'Eglise l'ont nettement déclaré à l'encontre des prétendus délicats qui ne voulaient le culte du Sacré-Cœur que comme d'un objet tout spirituel : l'amour de Jésus, le souvenir et le culte de son amour, mais sans aucune relation avec le Cœur de chair du Sauveur. — Non, répondent les Souverains Pontifes, le culte du Sacré-Cœur c'est le culte de l'amour, mais reconnu, professé, aimé dans un objet réel : le Cœur de chair du Verbe incarné (1).

(1) « De Corde non translative sumpto, sed in propria et nativa

— Or ce Cœur de Jésus avec la puissance de garder ici bas perpétuellement agissant le souvenir de sa vie mortelle, où se trouve-t-il, sinon dans l'Eucharistie, où Jésus demeure en personne pour y être le témoin impérissable et le mémorial vivant de sa vie et de sa mort : *Hoc facite in meam commemorationem ?* Tous les hommages que le souvenir fidèle oblige à lui rendre pour toutes ses œuvres et pour tous ses bienfaits, à qui les faut-il présenter, où les faut-il apporter, sinon à ce Sacrement où Jésus demeure pour les recevoir ici-bas, et dont le Cœur aimant les désire comme la reconnaissance de ses droits et la satisfaction de ses besoins ?

Serait-ce donner une satisfaction suffisante au divin Maître, que d'honorer son Cœur par le culte rendu à ses images ? Le pinceau, l'ébauchoir et le burin les ont multipliées pour reproduire l'auguste réalité découverte à la Bienheureuse dans une splendeur plus douce à contempler que fac. à reproduire, et dont son inexpérience de main ne put donner que de naïves esquisses.

Le culte en est légitime, précieux et sanctifiant. L'image est le supplément de la réalité et le moyen de la rappeler, par les yeux, à l'âme. Comme on ne peut avoir partout avec soi la vivante réalité de l'Eucharistie, on ne saurait trop suppléer à son éloignement par les symboles du Cœur du Christ qui y vit. Dans les temples mêmes, il est bon, pour nos esprits si difficiles à fixer dans les choses purement spirituelles, que de belles images du Sacré-Cœur rappellent l'amour dont il brûle au tabernacle. C'est un secours à ne point négliger. Le Sauveur a proposé lui-même le culte

significatione accepto, videlicet ut pars est corporis Christi nobilissima, eum (J. C. ad B. M. M.) locutum evidens est... En res, quam Jesus colendam proponit, nimirum Cor suum sacrosanctum, non tantum ut est symbolum omnium interiorum affectionum, sed ut est in se. » (Ex postulatione E. : Poloniæ ad quam SS. C. Rituum respondit per Decretum datum 6 Feb. 1765.)

des représentations sensibles de son Cœur ; il l'a soutenu des plus magnifiques promesses, « tant en faveur de ceux qui le lui rendront que de ceux qui le lui feront rendre (1). »

Que l'on répande donc partout l'image du Cœur sacré avec tous les signes dont le Maître en entoura la manifestation : la croix, la couronne d'épines, la plaie, le sang qui en coule, les flammes qui l'environnent de toute part : tout cela est sacré par la révélation même de Jésus-Christ. Qu'on la porte sur le cœur pour y être le sceau des affections pures, la sauvegarde contre les pensées indignes du Cœur de Jésus et l'inspiration de toutes les œuvres saintes par lesquelles se veut manifester la vie du Chef auguste dans ses membres ! Qu'elle protège les maisons, qu'elle domine les cités ; que, peinte sur les étendards, elle conduise les armées aux batailles livrées pour le droit de Dieu, qui est toujours le bien des peuples !

Mais, de grâce, qu'on ne s'y arrête pas comme si ce culte de l'image devait suffire à ce que mérite et réclame le Cœur du Sauveur, aussi bien qu'au besoin de notre cœur. L'image n'a de valeur que par la représentation d'un objet réel ; elle est un moyen, elle est une voie : s'y arrêter c'est demeurer en chemin. Allons donc par elle à l'auguste réalité, voyons-y et adorons-y les excellences qu'elle rappelle par le signe sensible qu'elle met sous nos yeux, à la bonne heure ! Mais ne nous arrêtons pas que nous n'ayons trouvé le Sacré-Cœur lui-même, réel, vivant, palpitant dans la poitrine de Jésus, animé par sa sainte âme, subsistant dans la personne du Verbe qui le divinise !

(1) « Notre-Seigneur m'a promis qu'il répandrait les bénédictions les plus abondantes dans tous les lieux où serait exposée l'image de son aimable Cœur pour y être aimé et honoré ; qu'il réunirait par ce moyen les familles divisées ; qu'il répandrait la suavité de son ardente charité dans les communautés ; qu'il en détournerait les coups de la juste colère de Dieu lorsque par le péché elles en seraient déchues. » (T. II, *Lettres*, p. 101.)

— Cette réalité physique du Cœur de Jésus, actuellement pénétrée d'amour pour nous, où la trouve-t-on, encore un coup, sinon au Sacrement ?

Il est bien vrai que le Cœur de Jésus étant l'organe vital de sa sainte humanité, il vit en elle partout où elle est : or, elle est au ciel en même temps qu'au Sacrement. Est-ce le Cœur du Christ glorieux, du Roi de l'Eglise triomphante, glorifié par les hymnes perpétuels de la reconnaissance des élus, qui sera proposé aux adorations suppliantes de l'Eglise qui voyage et qui combat ?

Cela ne paraît guère possible. A chaque église son chef, dans l'état qui convient à sa condition : aux élus le Christ glorieux, aux voyageurs le Christ sacramenté. Que les élus honorent le Cœur répandant le sang immortel dans les veines du Christ glorifié, colorant son visage des splendeurs de la vie à son éternel midi, tressaillant d'allégresses sans mélange, qui débordent dans les âmes des bienheureux en flots de lumière et de joie : c'est leur heureuse condition. Ils vivent en sa présence; ils sont les sujets du Roi de gloire.

Pour nous, citoyens de la Jérusalem terrestre, nous ne pouvons avoir avec lui que les relations spirituelles de la foi, de l'espérance et de l'amour; mais aucun rapport direct, aucun commerce sensible, aucune relation humaine. Nous ne pouvons ni le voir dans un signe, pour fixer en sa vue notre prière distraite ou découragée; ni le saisir et l'immoler pour nos péchés de chaque jour; ni surtout le manger pour nous incorporer à lui et participer à sa vie. Jusqu'à ce que les ombres du temps aient été dissipées par la lumière de l'éternité et que la corruption de notre chair ait été transformée par la résurrection incorruptible, tout le culte qui de nos bas fonds doit monter vers le Cœur du Christ glorieux, les miséricordes duquel nous attendons la récompense des joies éternelles, ne sera que le culte du désir; et encore notre religion ne par-

viendra-t-elle jusqu'à lui que si elle est portée par les mains du Pontife Eucharistique sur l'autel du ciel.

Donc le Cœur du Christ régnant dans la gloire ne peut être l'objet proposé ici-bas comme l'objet immédiat de la dévotion envers le Sacré-Cœur.

Il reste que ce soit le Cœur de Jésus au Très Saint Sacrement : car, en dehors du ciel, la sainte humanité n'est qu'au Saint Sacrement, et le Cœur de Jésus ne vit que dans son corps sacré.

C'est son Cœur de chair que Jésus veut voir honoré : voici le Sacrement du corps de Jésus dont ce Cœur est partie intégrante, la plus noble et la plus importante : *Hoc est corpus meum.* — Voici le Sacrement du Sang de Jésus, dont ce Cœur est la source et le moteur : *Hic est sanguis meus.* — Voici le Sacrement de l'être personnel, divin et humain de Jésus, dont ce Cœur est l'organe central et vital : *Ego vobiscum sum omnibus diebus.* — Rien donc de plus réel que le Cœur de Jésus au Sacrement ; il y est réel comme la chair et le sang dont il est la vie physique ; il y est vraiment, comme l'âme et la divinité, dont il concourt à traduire et dont il symbolise l'amour, la vie et les vertus. — Il y est, de plus, pour être donné aux hommes et mis en communication avec les hommes, comme la sainte humanité elle même : *Recevez et y mangez-en tous,* disait le Sauveur, en se livrant dans le Sacrement. Et, en se revêtant de l'état sacramentel, il se rendait accessible à un double contact : au contact des sens par le signe des espèces ; au contact spirituel de la foi, que la parole divine met en relation avec la réalité cachée, mais substantiellement présente sous les espèces.

Le Cœur de Jésus nous est aussi présent, aussi accessible, aussi communiqué dans l'Eucharistie, que le corps du Sauveur : cœur et corps y sont de même nature et se trouvent dans le même état, dans les mêmes conditions

d'existence et d'action (1). Prétendrait-on que parce qu'il est, sous le signe sacramentel, insaisissable à nos sens en tant que sacramentel, que parce qu'à cause de cela il est privé de toute forme extérieure et de toute dimension dans l'espace, prétendrait-on que le Cœur du Sauveur dans l'Eucharistie ne peut être adoré intérieurement ni honoré publiquement comme le réel et précis objet de notre culte ? Mais alors que devient la fête du Corps de Jésus Christ dans l'Eucharistie ? Que devient la liturgie catholique, code du culte public rendu par l'Eglise au corps eucharistique de Jésus-Christ ? — Non, le Cœur de Jésus-Christ n'a pas de dimension, ni de forme, ni de poids dans l'Eucharistie ; non n'y est pas comme les corps sont dans l'espace, y occupant une place d'où ils excluent par leur présence tous les autres corps ; non, il ne peut être atteint par aucun regard humain, ni mesuré par aucune main d'homme : mais cela, encore une fois, c'est la condition du corps lui-même de Jésus dans le Sacrement. Et comme ce corps du Sauveur, malgré la réduction de toutes ses formes extérieures, n'y est pas moins substantiellement présent ; comme il est composé de tous ses membres, vivant de la vie des corps ressuscités et muni de tous ses organes, vrai corps humain toujours,

(1) Fide certum est Christum Dominum cum omnibus internis sanctissimæ suæ humanitatis proprietatibus, cum suo corpore et omnibus partibus corporis eumdem esse in Eucharistia qui est in cœlo ; non enim duo sunt sed unum est corpus Christi. » — In corpore Christi secundum modum existendi sacramentalem est ordo et dispositio partium, figura et pulchritudo, si hæc sumantur secundum partes et naturam partium in seipsis. Si autem ordo sumitur secundum dispositionem in spatio ac situm localem, ita nec ordo est nec figura et pulchritudo dispositionis externæ, neque tamen confusio. — Tota explicatio nititur hoc velut fundamento : distinguendum esse in corpore proprietatem essentialem, qua aptum est ad extensionem in spatio, — ab actuali extensione in spatio quæ ex illa priori aptitudine est quidem naturaliter consequens, sed quæ tamen, manente corporis essentia, per Dei omnipotentiam impediri et suspendi potest. (Franz *De Euch. sacramento*, p. 166, 169.)

encore que jouissant d'un mode d'être plus voisin de la vie des esprits que de celle des corps (1), — ainsi le Cœur de Jésus est-il substantiellement présent dans son humanité sacramentelle, organisé, vivant, exerçant toutes ses fonctions naturelles et ses influences vitales dans la vie de Jésus au Sacrement. Rien ne lui manque pour être un vrai cœur d'homme ; et si, par le privilège de la glorieuse immortalité, cette matière du corps et du Cœur de Jésus est élevée à des conditions d'être et d'agir qui appartiennent aux anges, ce privilège magnifique n'empêche pas le corps eucharistique, ni par conséquent le Cœur du Sauveur dans le Sacrement, d'être de la matière organisée et de la vraie chair humaine.

Tout ce qui résulte de là c'est que nous ne pouvons le représenter sous une forme sensible quelconque, ni dans notre imagination, ni par le pinceau, ni par la plume. Il est là, il y est vraiment chair et vraiment vivant : voilà tout ce que nous pouvons savoir. N'est-ce point assez, si c'est la mesure de science que l'Auteur de notre foi veut que nous en ayons ? En tout cas, si ces conditions d'une existence réelle et corporelle, mais mystérieuse et inétendue, défendaient de prendre le Cœur eucharistique du Christ pour l'objet corporel de la dévotion au Sacré-Cœur, il faudrait, pour être logique, s'abstenir de prendre le Corps sacramentel de Jésus pour l'objet physique de la dévotion envers le Saint Sacrement. La parité est absolue. Mais si la foi supplée aux sens et permet de saisir au Sacrement, dans les retraites de son existence substantielle,

(1) Hic modus præsentiæ est omnino analogus modo præsentiæ spirituum ; nec alia ratione quam secundum hanc analogiam a nobis concipi aut declarari potest. — Patres ob modum existendi sacramentalem appellant corpus Christi, *corpus intelligibile, corpus spirituale*. (*Ib.*, p. 162.) — « Corpus Christi est in hoc sacramento per modum substantiæ, id est per modum quo substantia est sub dimensionibus. » (D. Th. IIIe P. Q. LXXVI, a. 3.)

la réalité de la sainte humanité pour l'adorer, l'aimer, la recevoir, voir revivre en elle ses vertus et ses œuvres d'autrefois, et resplendir aussi la gloire immortelle dans laquelle elle est entrée, — la même foi fera sûrement et facilement pénétrer jusqu'au Cœur qui anime cette humanité, qui bat dans sa poitrine, qui projette le sang incorruptible jusqu'à ses extrémités pour y épanouir les roses empourprées des plaies ; la foi l'adorera, l'aimera et l'honorera comme l'organe de sa vie dans l'Eucharistie, comme l'instrument des œuvres accomplies tous les jours par le Christ laborieux du Sacrement, et comme le symbole de l'amour dont l'Eucharistie est, selon le mot du Concile de Trente, le trésor répandu avec une divine prodigalité.

Cette objection contre le Cœur eucharistique tirée de son état invisible au Sacrement, n'est pas neuve. Au XVIIIe siècle, les Jansénistes de Pistoie et leurs défenseurs en avaient opposé une semblable au culte du Sacré-Cœur. « Ce n'est pas le cœur de chair que veut faire honorer l'Eglise, disaient-ils ; car ce Cœur, n'étant pas visible en lui-même, ni découvert par le Sauveur dans sa forme naturelle, il ne peut pas être proposé à la dévotion des fidèles dans sa réalité, ni dans sa représentation : *Quod nec typus nec signum esse potest quum nec visibile nec revelatum ab eo sit* (1). » — L'Eglise enseignante et l'Eglise croyante ont fait justice de cette objection et elles ont été au Cœur de Jésus, dont la science et la foi leur disent assez la nature et les perfections, pour adorer et reconnaître, en l'honorant, son amour, ses bienfaits et ses œuvres.

Ainsi en doit-il être du Cœur eucharistique. Nous savons par la foi que c'est un cœur de chair, appartenant à un homme véritable ; que ce cœur est uni, avec le corps dont il fait partie, à l'âme et à la divinité du Verbe Incarné ; nous savons que cette adorable Personne du Christ est

(1) Cité par Franzelin : *De Verbo Incarnato*, p. 471

au Sacrement pour y être adorée, honorée et aimée des hommes, et nous allons à elle en esprit ; notre foi la saisit et elle nous montre, dans sa poitrine, son Cœur ; elle y entre et nous y voyons, à sa lumière toute spirituelle, l'âme de Jésus, sa divinité, présentes comme dans un sanctuaire plus saint que le ciel créé, y entretenant d'immenses foyers d'amour, de vie et de sainteté ; et nous y adorons l'Homme-Dieu tout entier avec un amour d'autant plus grand, que notre cœur s'est mis plus directement en contact avec le Cœur humain de Jésus, qui fait vivre pour nous et nous aimer en homme, le Fils éternel de Dieu !

Quelques esprits craindront peut-être qu'en rendant un culte spécial au Cœur du Christ eucharistique, on n'enlève quelque chose au culte que mérite à tant de titres l'adorable Personne elle-même ; pourquoi, diront-ils, faire une distinction entre le Cœur Sacré et l'Eucharistie ? Ne voyez-vous pas que vous allez effacer l'Eucharistie derrière la lumière trop vive où vous placez le Cœur, et que vous n'exalterez la partie qu'au détriment du tout, qui est le Christ eucharistique lui-même : *Christum totum ?*

Que ces esprits, inspirés par une crainte respectable à coup sûr, mais peu fondée, se rappellent la doctrine de Franzelin, exposée plus haut. Ils verront, avec le docte théologien, que l'humanité sainte mérite l'adoration parce qu'elle est le siège de la divinité, parce qu'elle est substantiellement pénétrée par le Verbe, et parce qu'elle est de Dieu et de ses perfections la plus complète manifestation. Ils verront, de plus, que si l'humanité de Jésus-Christ, prise dans son ensemble, mérite le culte d'adoration pour cette triple raison, il est légitime et nécessaire qu'on le rende aux organes principaux de l'humanité, unis substantiellement, eux aussi, à la divinité, et à ces grands mystères qui ont servi à la manifester avec plus de splendeur. — Tel est le Cœur naturel de Jésus par rapport à la vie

humaine du Sauveur, concluait le savant professeur du Collège romain.

Tel est le Cœur eucharistique, concluons-nous, par rapport à l'humanité sacramentelle du Christ. L'Eucharistie porte avec un tel éclat la marque du Cœur, de Jésus ; Son Cœur s'en montre tellement l'auteur et la raison d'être, qu'il a tous les droits d'y être honoré par un culte direct, couronnement du culte rendu à l'adorable humanité dans le Sacrement (1).

En effet, le Sacré-Cœur est la source première du don de l'Eucharistie ; de lui en viennent la pensée et l'institution : car Elle est l'œuvre d'amour par excellence : « Ayant aimé dans tous ses mystères et dans toutes ses œuvres, dit saint Jean, il aima jusqu'à la dernière possibilité de l'amour », et il institua l'Eucharistie. » Elle est la plus splendide effusion de l'amour de Jésus, sa plus merveilleuse manifestation, le monument qui contient toutes les merveilles de l'amour et qui les dépasse toutes par la merveille qu'elle est elle-même. — Le Sacré-Cœur aime dans l'Eucharistie, mais d'un amour actuel et agissant. C'est par un élan nouveau, répété à tous les instants de

(1) Nous ne disons pas que le culte du Sacré-Cœur est supérieur au culte de l'Eucharistie, si on les sépare et qu'on les oppose l'un à l'autre : dans ce cas il paraît évident que le culte rendu à l'humanité sainte elle-même l'emporte sur celui qu'on rend à une de ses parties. Mais jamais le Sacré-Cœur n'est compris d'une manière exacte et complète si on le sépare de la Personne du Christ La question doit donc se poser ainsi : Le culte de l'Eucharistie, vue en elle-même, est-il supérieur au culte de l'Eucharistie, vue sous le jour du Cœur du Christ ? Et nous croyons que celui-ci l'emporte parce que, ayant en vue dans les deux cas la Personne totale du Christ, dans le second on a, de plus, la vue spéciale du Cœur sacré qui projette sa lumière sur la Personne, la montrant directement vivante et aimante. — L'Eucharistie dit la véritable présence du Christ ; le Cœur eucharistique dit cette présence vivante et aimante : il la rapproche de nous et nous la manifeste dans un jour plus doux et plus éclatant. (Cfr. Franzelin, Th. XIV, p. 46.)

la durée, qu'il nous livre le don de l'Eucharistie, qu'il en accepte les sacrifices, qu'il y rend le Christ à la fois le protecteur et l'ami de notre voyage, si difficile et si long, — la victime de nos crimes, si obstinément renouvelés toujours, — l'aliment de notre vie défaillante, dont il relève les chutes, guérit les plaies, brise les chaînes obstinément renouées avec le mal, soutient les timides efforts, fait les progrès et assure la persévérance. Tout, dans l'Eucharistie, est amour, rien qu'amour; tout y vient donc du Cœur, tout y dit le Cœur du Sauveur; tout y appelle le culte direct, la mise en évidence, l'exaltation de ce Cœur, qui a aimé jusqu'à ce « don inénarrable ! »

Bien loin de nuire à la divine Personne du Christ, le culte de son Cœur la fait resplendir; il la fait sortir du nuage, la met en évidence, l'anime et la montre dans les embrasements de l'amour. L'Eucharistie, éclairée par le rayonnement du Cœur de Jésus, voit les ténèbres des profonds mystères dont elle se compose, dissipées par la clarté la plus douce et la plus bienfaisante. Si l'amour ne l'explique pas, elle est un scandale et une folie pour le sens humain. Mais si l'amour intervient, tous ses excès sont sagesse et chef-d'œuvre, attrait et charme, séduction et conquête de nos cœurs. Or l'amour, dans son symbole, c'est le Cœur ! Que le Cœur du Christ eucharistique soit donc mis en lumière aussi directe et aussi intense que possible, et le culte de l'Eucharistie atteindra à son apogée.

Du reste, c'est le Sauveur lui-même qui est venu demander le culte solennel de son Cœur comme un complément et un supplément au culte qu'il reçoit dans le Saint Sacrement. C'est au lendemain de l'octave de la Fête-Dieu pendant laquelle il a été exposé sur les autels, qu'il se plaint « de l'oubli et de l'irrévérence que la plupart des hommes commettent contre le Sacrement de son amour. » Et il demande, en réparation, une fête pour son

Cœur. — Le culte du Sacré-Cœur, loin de nuire au culte de l'Eucharistie, l'accroît donc et le perfectionne. C'est le Sauveur lui-même qui fait ressortir son Cœur et le pose sur son Etre sacramentel, en attirant sur lui tous les regards : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé! » Et il attend de la manifestation de ce Cœur toutes les satisfactions dues à son Eucharistie, l'apaisement de la soif qui le consume « d'être honoré et aimé dans le Très Saint Sacrement! »

IV. — Quelle est la notion complète du Cœur eucharistique de Jésus-Christ? Exclut-elle le culte du Sacré Cœur dans son état mortel et dans son état glorieux?

Ce mot de Cœur eucharistique, qui semble, au premier abord, restreindre le Cœur de Jésus aux limites et aux conditions actuelles de son état sacramentel, aurait-il pour effet de restreindre aussi le culte du Sacré-Cœur à la vie qu'il mène, à l'amour qu'il témoigne maintenant dans l'Eucharistie, avec exclusion de la vie, de l'amour et des souffrances de l'état mortel du Sauveur, comme des gloires et des joies de son état glorifié?

Chassez loin cette pensée; c'est tout le contraire qui est la vérité.

Nous prenons le Cœur de Jésus dans l'Eucharistie comme l'objet présent, actuel et immédiat de notre dévotion, parce que ce n'est que là que nous le pouvons trouver ici-bas; et nous voulons y reconnaître d'abord l'amour qui nous donne actuellement son Sacrement, parce que c'est celui qui nous touche de plus près. Mais dans ce Cœur, comme dans le centre vivant de tou[illegible] es merveilles du Verbe incarné, nous voulons adorer tout son passé de vie humaine, de vertus, de bienfaits et de souffrances; nous voulons adorer tout son avenir, c'est-à-dire ce qui fut pour lui, pendant sa vie voyagere, l'avenir, et ce qui le demeure

encore pour nous, sa gloire céleste, son règne éternel et sa béatitude, à la possession de laquelle il nous appelle.

Comme de son Eucharistie elle-même, nous croyons que le Christ a fait de son Cœur le mémorial de toutes ses merveilles, et que c'est dans ce point d'un perpétuel présent, mis à notre portée, que se rencontrent les abaissements de son incarnation et les gloires de son règne, pour être, les uns et les autres, employés à notre profit et proposés à notre culte : *Memoriam fecit mirabilium suorum... escam dedit.* — C'est l'ineffable attention de sa miséricorde, d'avoir voulu rapprocher de nous toute cette vie mortelle, si pleine d'enseignements, d'exemples et de mérites, d'avoir voulu la rendre présente à toutes les générations qui ne l'ont point vue et qui s'en éloignent de plus en plus, emportées par le torrent des siècles ; c'est l'avance inattendue de sa condescendance de faire descendre jusqu'à nous la réalité de sa vie bienheureuse, pour nous en faire jouir partiellement par anticipation, et pour soutenir plus puissants et plus constants en nos âmes le désir et l'effort qui nous en rendront possesseurs un jour : *Misericors et miserator Dominus escam dedit timentibus se* (1).

Celui-là la considère imparfaitement, qui ne voit dans l'Eucharistie que l'amour du don présent. Ce présent fait revivre tout le passé du Christ pour sa gloire et pour notre bien ; ce présent amène jusqu'à nous sa royauté éternelle pour nous la faire reconnaître à l'avance, ce qui est un avant-goût du bonheur qu'elle nous réserve. L'Eucharistie est la réalisation concrète de cette grande parole de saint Paul : *Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula :* là revit le Christ du passé, là vit le Christ du présent, là anticipe sa vie le Christ de l'éternité (2).

(1) Ps. cx.
(2) Hebr., III, 8.

Saint Thomas avait bien défini ce caractère de l'Eucharistie, d'être le centre qui rayonne sur le mystère universel du Christ, quand il la montrait avec sa triple signification et sa triple action sur le passé, sur le présent et sur l'avenir : gardant le souvenir du passé et en appliquant les fruits ; — répandant dans le présent la grâce de la charité, qui unit les hommes à Dieu et entre eux ; — annonçant l'avenir glorieux et en préparant l'acquisition (1).

Du reste, cette triple signification a ses racines dans la nature même de l'Eucharistie et dans les éléments qui la composent. L'Eucharistie n'est-elle pas : la chair de Jésus-Christ, prise en Marie, — glorifiée dans la résurrection, — anéantie sous la forme du pain ? Ce signe du pain dit le présent, l'état sacramentel de la sainte humanité ; — cette chair rappelle l'incarnation dans la mortalité ; — cette gloire présage la béatitude éternelle : *Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula !*

Ce qui est vrai du Christ eucharistique est vrai de son Cœur : lui aussi est un cœur de chair, et par là il rappelle et fait revivre l'amour, les mystères et les bienfaits de la vie mortelle du Verbe incarné ; — lui aussi est entré dans l'immortalité de la gloire, et il donne l'espérance et l'avant-goût de cet amour achevé et incompréhensible qui veut nous mettre en possession de la gloire de notre chef ; — lui aussi, il est anéanti dans cet état sacramentel, au moyen duquel Jésus-Christ se livre, dans l'excès impatient de son amour, aux âmes qui cheminent péniblement dans le temps, pour leur fournir tous les secours nécessaires à leur rude labeur.

(1) Hoc sacramentum habet triplicem significationem : unam respectu præterii, in quantum est commemorationem dominicæ passionis et sec : hoc nominatur sacrificium ; aliam respectu rei præsentis, et sec : hoc nominatur communio, quia communicamus per ipsam Christo, et quia participamus ejus carne et divinitate, et quia communicamus et unimur ad invicem. (IIIa P. Q. LXXIII, a. 4.)

Celui qui veut comprendre et honorer dans la plénitude de ses amours, de ses fonctions et de ses fins miséricordieuses le très saint Cœur du Christ eucharistique, le doit considérer dans cette plénitude de l'amour qu'il évoque, de l'amour qu'il prépare, de l'amour qu'il donne : — Cœur de chair, formé du sang de Marie ; — Cœur glorifié, rempli des gloires de la résurrection ; — Cœur sacramentel, anéanti sous les symboles qui lui permettent de s'immoler en victime et de se donner en nourriture.

Faut-il ici développer par des preuves précises cet énoncé ? Nous en aurons souvent l'occasion au cours de ces études. Donnons-en du moins un bref aperçu.

Pour ce qui est du passé, ce Cœur de chair, que j'adore dans la sainte humanité du Christ eucharistique, est bien le même qui fut formé, avec le corps de Jésus, par le Saint-Esprit, dans le sein de Marie, du plus pur de son sang virginal. — C'est le Cœur qui fut uni à l'âme passible du Verbe incarné pour souffrir de toutes ses passions et de toutes ses douleurs : la tristesse, la crainte, le dégoût et l'ennui, la honte et le mépris ; mais aussi pour aimer de tous ses amours (1), qui lui étaient un tourment par leur ardeur, un tourment que redoublaient la froideur, l'ingratitude, l'abandon et la haine. — C'est le Cœur qui commença de jeter la première ondée de sang dans les veines du corps de Jésus aussitôt que le Verbe le toucha de son contact de vie au moment de l'incarnation ; et c'est lui qui propulsait dans ses artères, pendant toute sa vie, les flots de sang vivifiant qui donnaient au Sauveur la force des durs travaux de sa jeunesse, des courses apostoliques de

(1) Finis est (Festi SS. Cordis) ut renovetur memoria amoris Jesu Dei hominis. Objectum autem manifestationis Cor Jesu est potius quam alia pars, quia Cor illud divinum est symbolum amoris et totius vitæ internæ Jesu Christi. (Ex. S. R. C. Decreto. Franzelin, p. 473.)

sa vie publique, de la résistance à la fatigue, à la faim, à la soif et à toutes les contradictions qui se dressaient contre lui pour l'abattre. — C'est ce Cœur de chair qui fit jaillir, par l'effort de son amour luttant contre toutes les terreurs et tous les dégoûts, la sueur de sang dans le jardin; les flots qui inondèrent le prétoire sous les coups de la flagellation et les épines acérées de la couronne; les fleuves empourprés qui débouchèrent de ses mains et de ses pieds sous la perforation profonde des clous; enfin, c'est de sa plaie béante que tomba miraculeusement la nappe abondante de sang et d'eau où l'humanité rachetée, qui en sortait en même temps, devait trouver pour toujours le flot qui la purifie et le breuvage qui la vivifie. — Desséché par la mort, ce Cœur de chair fut, avec le corps inerte, déposé au tombeau, gardé par la divinité qui lui demeurait substantiellement unie, et qui, en le ressuscitant, allait lui enlever l'humiliante condition de sa mortalité pour le revêtir de la splendeur de la vie impassible.

Voilà ce que garde, rappelle, fait revivre à jamais, inoubliable, agissant et efficace, reproduisant toutes ses vertus dans les âmes; voilà ce que veut faire adorer, cultiver et fructifier au sein de l'Eglise, le Cœur du Christ eucharistique, en tant qu'il est le Cœur de chair de Jésus : *Memoriale mortis Domini.*

Encore qu'anéanti dans les conditions de l'état sacramentel, le Cœur du Christ eucharistique est substantiellement immortel, glorifié et bienheureux. Il a senti, à l'heure de la résurrection, rentrer en lui, en flots impétueux, tout le sang qu'il avait répandu si douloureusement, mais avec tant de générosité, dans sa Passion, et désormais il ne le peut plus perdre, sinon d'une manière équivalente, par l'anéantissement du sacrifice eucharistique. Mais outre que cette mystérieuse effusion est sans douleur, elle ne le prive ni ne l'épuise point; toujours répandu sur l'autel, son sang continue de demeurer en

plénitude dans sa source, de couler dans ses veines, lumineux, incorruptible, plein de gloire; il y fait la vie immortelle et glorieuse, indépendante de toutes les lois de la matière, spiritualisé tout entier, selon le mot de saint Paul : *Surget spiritualis* (1). Il est en Jésus l'organe de la joie et des ivresses sans mesure, sans mélange et sans fin de sa béatitude.

C'est dans ce Cœur que Dieu le Père et Dieu le Saint Esprit, unis au Verbe, se reposent avec d'infinies complaisances, l'inondant des félicités incommensurables de la récompense qu'il a méritée. Il est leur trône vivant, leur séjour de prédilection, le Saint des saints où ils reçoivent, avec les adorations et les prières du Pontife éternel pour l'Eglise qui combat et pour celle qui souffre, les adorations et les actions de grâces de Marie, de Joseph, des anges et des élus dont le Christ est le chef.

Et en même temps, ce Cœur glorieux est l'objet des contemplations des bienheureux comme il est la source de leurs joies infinies et toujours nouvelles. Ils le voient à découvert, palpitant d'allégresse, brûlant d'amour, débordant de vie. Ils le voient avec l'ouverture toujours béante de sa blessure : car ce Cœur eût-il pu se montrer aux hommes avec sa plaie sanglante pour les racheter, et ne se point découvrir, pour les récompenser, aux élus qui ont cru en lui à cause d'elle, et qui sont passés par cette porte du salut, si miséricordieusement ouverte à tous les naufragés du péché? — Et c'est de ce Cœur que se verse en eux l'amour dont Dieu les aime, dont Dieu les béatifie, dont Dieu se révèle face à face, se donne pleinement, dont il les fait vivre de sa vie et jouir de son bonheur!

O Cœur de Jésus, trône de la gloire, foyer de la vie éternelle, trésor des élus, est-il donc vrai que tu vis dans le Sacrement, pénétré de cette gloire, gardant substantiellement cette vie, répandant ces richesses, mais pour

(1) I Cor., xv, 42.

nous en enrichir, nous en faire vivre et nous en rendre, dès ici-bas, possesseurs? Tu en es l'arrhe et le gage, l'avant-goût et la prélibation; tu en es le don partiel déjà et tu en assures le don plénier plus tard! C'est sur toi que je veux établir mon espérance, en ta force que je veux soutenir mes défaillances, par ton prix surabondant que je veux acheter mon ciel, par tes miséricordes que je veux le retrouver si je viens à le perdre dans un fol égarement! Et alors même que mes œuvres sembleraient me le mériter justement, c'est de ta seule bonté gratuite que je veux en recevoir la possession : car ces œuvres, c'est ta grâce prévenante et fidèle qui les a faites en moi; et si elles sont récompensées, elles le sont par l'effet d'un nouveau don, immérité comme tous les autres, la valeur infinie de la récompense étant sans proportion avec le peu de prix des œuvres! Cœur sacré du Christ eucharistique, glorieux encore qu'anéanti au Sacrement, miroir des gloires de Jésus dans le ciel, gage de ma gloire future, je t'adore : *Pignus futuræ gloriæ!*

Le présent du Sacré-Cœur, c'est cet état sacramentel où il est entré, en même temps que la sainte humanité se plaçait dans les accidents du pain, inspirant au Sauveur ce miracle d'incompréhensible amour, le poussant à en embrasser les sacrifices innombrables, et le soutenant dans la perpétuité de cet anéantissement, qui lui permet d'être, à tous les instants de la durée, présent à l'Eglise comme son époux et son chef, le prêtre et la victime de sa religion, l'aliment de sa vie et le lien de l'unité entre tous ses enfants.

Le Cœur sacré est là dans un état intermédiaire entre l'état mortel qu'il avait dans le Christ voyageur et celui qu'il a dans le Christ parvenu au terme. Là, c'était la douleur menant à la mort; au ciel c'est la gloire sans mélange; ici, au Sacrement, c'est l'admirable union de la vie et de la mort, de la gloire et de l'humiliation. Glorieux

substantiellement, humilié dans ses conditions d'existence; réellement glorifié, mais d'une gloire sans rayonnement, éteinte dans l'ombre épaisse de la matière; immortel et impassible en lui-même, inaccessible à toute atteinte matérielle, intangible aux coups des hommes et des éléments, supérieur à toute douleur morale comme à toute souffrance physique : mais livré à la violence de ceux-là, aux lois de ceux-ci, pour autant qu'il demeure lié à ces accidents du pain, dont il est inséparable tant qu'ils conservent leur intégrité; exposé au déshonneur de toutes les injures, de toutes les profanations; continuant de représenter et d'offrir à Dieu, par cet état obscur et méprisable de dépendance et d'inertie, la mort qu'il accepta pour le salut du monde sur le Calvaire.

En même temps que son anéantissement opère en nous la mort nécessaire, mais libératrice et féconde, de nos péchés et de nos convoitises, sa gloire, qui persévère sous cette rigide enveloppe des espèces, plus froide qu'un suaire, opère à son tour la vie, entretient le progrès et prépare l'achèvement de la vie de grâce par l'acquisition de la vie éternelle.

Tel est l'état du Sacré-Cœur dans le Christ eucharistique, le même que celui de la sainte humanité : vie et mort, gloire et abaissement, plénitude sans lacune et anéantissement total : *Et ecce in medio throni Agnum stantem tanquam occisum* (1).

Les fonctions du Cœur sacré par rapport à l'humanité du Christ eucharistique, sont d'y entretenir la vie, d'y activer le mouvement du sang glorieux et de l'y pousser jusqu'à la réelle, mais spirituelle effusion qui s'en fait

(1) « *Stantem*, quia Christus surrexit ad vitam immortalem, advocatus interpellans pro nobis; — *tanquam occisum*, propter Eucharistiam, in qua Christus non est occisus, sed tanquam occisus, quia Eucharistia nobis repræsentat occisionem et mortem Christi. » (Corn. a Lap., in Apoc., v, 6.)

cha que jour sur tous les autels du monde : si abondante qu'après avoir tout arrosé, relevé et vivifié sur la terre, elle déborde jusque dans les abîmes du purgatoire en flots lumineux de rafraîchissement et de paix.

Il est le foyer profond, immense, inextinguible de cet inépuisable amour qui soutient le Christ eucharistique dans les dépenses qu'il en fait sans compter, soit pour renouveler sans cesse son immolation, soit pour se donner à tous en aliment, soit pour continuer son séjour sur cette terre, si peu convenable à sa condition glorieuse; et cela malgré l'inutilité de ses sacrifices, malgré la froideur, les rebuts et les abus de la plupart des hommes !

Il y est l'organe physique et l'expression sensible de la vie secrète mais admirable que le Christ eucharistique consacre au service de son Père: vie de religion, d'adoration et de louange égales à ses perfections; d'amour égal à ses amabilités; de réparation poussée jusqu'à l'immolation sans cesse renouvelée ; de prière humble et confiante qui ne se fait ni la nuit ni le jour ; de zèle dévorant pour tous ses intérêts.

Instrument aussi, mais actif, déterminé et coopérant, de tous ces amours de père et de mère, d'époux et de frère, d'ami et de commensal, de pasteur et de prêtre, de médecin et de consolateur, de conseil et de guide, de docteur de toute vérité et de modèle de toutes les vertus, de compagnon fidèle et de serviteur humble, obéissant et infatigablement dévoué, — dont aime chacun « des siens » le Sauveur retenu par son amour pour eux dans le Sacrement.

Et c'est ce Cœur qui a besoin d'être aimé autant qu'il aime, qui sollicite, provoque, mendie et attend notre amour avec des désirs ardents comme une soif, exigeants comme un besoin, impérieux comme un droit, insatiables comme une passion !

C'est ce Cœur que l'on contriste « plus sensiblement qu'il

ne le fut pendant la Passion », quand on reste sourd à ses appels, réservé devant ses avances, froid en face de ses ardeurs !

Hélas ! c'est ce Cœur qui ressent, à la mystérieuse manière dont Dieu ressent nos offenses, l'injure des irrévérences, l'humiliation des injustes préférences pour les créatures, le dédain de l'abandon, l'oubli de l'ingratitude, la perfidie des trahisons, la violence des haines sans pitié comme sans raison, la blessure des apostasies, qui reste béante jusqu'au retour de ceux qui n'ont pu se séparer de lui qu'en lui arrachant un lambeau de sa substance (1) !

Mais aussi ce Cœur est sensible à l'amour des hommes, quelque pauvres qu'ils soient, pourvu que leur cœur soit sincère et humble ; qui se réjouit de leurs témoignages ; qui fait ses délices de leurs épanchements ; qui est touché par leur tendresse, consolé par leur compassion, relevé par leurs encouragements ; qui tressaille à leurs surprises, se glorifie de leurs saintes œuvres, s'honore de leurs vertus, s'enrichit de leurs mérites, grandit et se dilate lui-même par leur progrès ; qui est reconnaissant, se fait l'obligé et le débiteur de tous ceux qui lui donnent, comme s'il n'y avait pas tous les droits, et qui reconnaît comme fait tout le bien qu'on lui veut !

Enfin, que dire encore ? sinon que ce Cœur se donne à nous dans la communion du corps sacré, se substitue à

(1) Speciali titulo, [Christus] formaliter ut existens in Eucharistia, ex ipso fine instituti mysterii videt omnia corda hominum, omnes cogitationes et affectus, omnes virtutes et peccata, omnes tum totius Ecclesiæ tum singulorum membrorum ejus indigentias, labores et angores, persecutiones et triumphos, totam denique vitam externam et internam sponsæ suæ Ecclesiæ, quam carne sua et sanguine suo pretioso nutrit ac fovet ; titulo autem triplicato (si fas est ita loqui) in eodem statu sacramentali videt et divino quodam modo sentit cogitationes omnes et affectus, cultum et obsequia, sed etiam injurias et peccata omnium hominum et velut propinquius suorum fidelium ac proxime ministrorum et sacerdotum suorum, quæ immediate ad ipsum hoc ineffabile mysterium amoris referuntur. (Franz., loc. cit., p. 180.)

nos cœurs pour les refaire, les sanctifier et les déifier, en les identifiant à lui, en y demeurant, en y agissant par l'amour incréé de sa nature divine et par l'amour de sa grâce, pour y enflammer la charité envers Dieu et envers le prochain, pour en activer les œuvres, en fortifier les vertus; pour y exciter le dévouement et les pousser à tous les sacrifices.

Tel est l'état, telles les principales opérations du Cœur de Jésus en tant que, organe central de la vie eucharistique de la sainte humanité, il est, comme elle et avec elle, présent, vivant, immolé et donné sous les apparences du Sacrement.

Par ailleurs nous savons qu'il est le gage de l'amour qui nous glorifiera, comme le mémorial de l'amour qui nous racheta; nous savons qu'il mérite d'être adoré pour lui-même, parce qu'il est substantiellement divin, l'instrument et le symbole, le moyen le plus puissant et le plus séduisant des manifestations de l'amour éternel de Dieu, incarné dans l'humanité de Jésus-Christ; nous savons encore que c'est dans le Sacrement que Jésus le veut voir directement honoré, exalté et aimé; nous savons enfin que ce Cœur, n'étant jamais séparé de l'âme et de la personne divine de Jésus, qui sur cette terre n'est qu'au Saint Sacrement, la connaissance, l'amour, l'adoration, la glorification du Cœur sacré, c'est la connaissance, l'amour, l'adoration et la glorification du Verbe incarné, présent et vivant en l'Eucharistie.

S'il en est ainsi, réunissons toujours dans notre culte le Cœur de Jésus et le Sacrement de Jésus lui-même. Faisons resplendir l'obscurité du nuage eucharistique par le rayonnement du Cœur embrasé de Jésus; honorons le Cœur sacré par les hommages de la religion eucharistique, l'adoration, la communion, la réparation, le culte de l'Eucharistie; par la diffusion de sa connaissance par la réception

plus fréquente et plus universelle du Don de vie. C'est ce que demandait à l'avance, avec la solennité du mystère inattendu, la grande voix du Seigneur disant au-dessus de l'arche d'alliance : « *Erit Cor meum ibi cunctis diebus :* Mon Cœur sera là tous les jours. » — C'est ce que réclame avec une irrésistible énergie cette parole posée par Jésus-Christ lui-même sur l'Hostie eucharistique : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé ! »

Dans deux cantiques : « Au Sacré-Cœur » et « Au Saint Sacrement », la Bienheureuse, dont l'amour trouvait des strophes d'un souffle ardent qui supplée facilement aux défauts de sa prosodie, chantait l'union indissoluble du Cœur de Jésus et de sa Personne adorable au Sacrement :

C'est dans la sainte Eucharistie
Que j'ai trouvé mon vrai trésor ·
Jésus, pour m'y donner la vie,
S'y tient dans un état de mort.
. . . . . .

Hors du Cœur de Jésus,
Rien ne me charme plus
J'y ferai ma demeure .
Que je vive ou je meure,
Je serai pour toujours
Sa victime d'amour !
. . . . . .

Je suis un cierge ardent
Pour le Saint Sacrement :
C'est ma plus grande envie
De consumer ma vie
Comm · un cierge allumé
Devant mon Bien-Aimé (1) !

(1) T. II, p. 567-574.

L'OBJET DE LA RÉVÉLATION

LE CŒUR DIVIN

SOMMAIRE

I. **L'assomption déifique du Cœur de Jésus par la personne du Verbe.** — La déification de l'union hypostatique ; sa réalité profonde ; ses prérogatives. — Comme Jésus est, par sa subsistance dans le Verbe, le propre Fils de Dieu, ainsi son Cœur est-il le cœur du Fils de Dieu, substantiellement déifié, un cœur divin qui possède en plénitude la communication inaliénable de la nature divine. — En vertu de l'union hypostique, le Cœur sacré jouit de toutes les excellences divines. — Il est le Saint des Saints où Dieu habite personnellement. — Il est surtout le foyer où l'amour éternel en personne veut brûler ici-bas et d'où il veut se répandre dans le cœur des hommes.

II. **La puissance d'action du Sacré-Cœur est celle de Dieu même.** — Les trois manifestations principales de la vie morale du cœur sont : l'amour, la vertu, la souffrance. — Le Cœur sacré aime en Dieu ; pratique les vertus en Dieu ; souffre infiniment en Dieu.

III. **La valeur divine des œuvres du Sacré-Cœur et son droit aux honneurs divins.** — Les actes mesurent dans chaque être leur valeur à la dignité de la personne qui les accomplit. — La Personne divine du Verbe donne une valeur divine aux actions de Jésus, à ses vertus et à ses souffrances. — Aussi le culte qui lui est dû est celui que mérite la divine Personne qui l'a élevé à cette dignité infinie d'être son propre Cœur. — Culte de l'adoration intérieure, de l'amour final, de la soumission totale ; — culte des hommages publics et des honneurs réservés à Dieu seul. — Donnez-lui tout, vous ne lui donnerez jamais assez !

> *Elegi enim et sanctificavi locum istum ut sit Cor meum ibi cunctis diebus.*
>
> J'ai choisi et sanctifié ce lieu pour être à jamais le séjour de mon Cœur.
> (II Par., VII, 16.)

Quand le Seigneur parlait ainsi, au jour de la dédicace

du Temple, il usait d'un langage métaphorique et annonçait, dans une figure prophétique, un événement qui ne se devait réaliser qu'avec son incarnation dans la nature humaine. Avant l'Incarnation, certes, et de toute éternité, Dieu est amour et l'amour infini. C'est une manifestation de cet amour que d'ordonner la construction d'un temple où il appelle les hommes à communiquer avec lui par la prière, et où il s'engage à exaucer leurs vœux. Et c'est pourquoi il emploie une expression très juste en disant que « son cœur sera là. » Mais ce n'est qu'un langage symbolique. Dieu n'a pas encore de cœur, c'est-à-dire un organe créé, propre à produire et à exprimer son amour infini dans une forme humaine. Ce qu'il appelle alors son cœur, ce sont les effets de sa bonté et de sa miséricorde.

La promesse et la prophétie s'accompliront lorsque, ayant construit le temple de l'humanité du Christ par les mains du Saint-Esprit avec les matériaux pris dans la très pure carrière du sein de Marie, le Verbe y entrera pour y habiter corporellement; quand il y choisira le Cœur du Christ pour y déposer, y faire vivre, aimer et apparaître son amour personnel, éternel et infini, l'amour qui est sa nature divine elle-même. Ah! depuis ce moment, Dieu, en regardant le Christ, peut dire en toute vérité : « Mon cœur est là, dans cette poitrine d'homme, pour jamais; ce cœur d'homme est mon propre cœur : *Et erit Cor meum ibi.* »

Le Cœur de Jésus est, en effet, à proprement parler, le Cœur de Dieu fait homme. Et nos plus humbles églises de village sont plus riches et plus glorieuses que la merveille du temple de Salomon, parce qu'elles possèdent dans leurs tabernacles de bois le Cœur vivant du Fils de Dieu, dont les ailes des chérubins, étendues sur l'arche, ne recouvraient que l'ombre : *Elegi locum istum ut sit Cor meum ibi cunctis diebus.* »

Nous voudrions dire ici ce que c'est, pour le Cœur de

chair de Jésus-Christ, que d'être en vérité le cœur d'un Dieu : c'est-à-dire en quoi consiste le fait de l'assomption du Cœur de Jésus par le Verbe ; — quelle perfection d'être cette union lui confère ; — quelle puissance pour agir ; — quels droits au culte des anges et des hommes.

En abordant ce sujet, nous avons besoin de faire appel à l'assistance toute miséricordieuse du Cœur immaculé de Marie : seule, la Mère de Dieu peut éclairer pour nous ce mystère, car c'est en elle qu'il s'accomplit ; seule, elle connut le moment où le Fils de Dieu eut un cœur d'homme, et elle ressentit dans son propre Cœur le tressaillement qu'éprouva le Cœur de l'Enfant formé dans ses entrailles au premier contact du Verbe, qui le déifiait en lui donnant l'existence.

I

L'assomption deifique du Cœur de Jesus par la Personne du Verbe.

C'est une vérité de foi que le Cœur de Jésus est divin au même titre que l'humanité sainte du Sauveur. Or, ce qui déifie l'humanité de Jésus, c'est son union personnelle avec le Verbe de Dieu, que l'Eglise appelle l'union hypostatique. Cette union consiste en ce que la Personne du Verbe a pris une âme et un corps pour en faire son humanité ; une seconde nature dans laquelle il a commencé de vivre dans le temps, comme il vit de toute éternité dans sa nature divine ; à laquelle il a communiqué son excellence infinie de Fils de Dieu pour se présenter au monde, et sa toute-puissance pour accomplir les grandes œuvres qu'il avait résolues pour la gloire de son Père.

Définissant le rôle de la personne dans les êtres, les théologiens lui reconnaissent cette triple propriété : de donner à la nature son mode d'existence individuelle ou sa

subsistance propre ; — en second lieu, d'être le principe d'action de toutes les puissances de la nature, et par conséquent de la régir ; — enfin, d'être son terme, son principe responsable, qui donne aux actes de la nature leur valeur (1).

La Personne divine du Verbe fut, pour la nature humaine de Jésus-Christ, ce qu'est la personne humaine pour tous les hommes : elle lui donna son mode d'existence individuelle ; elle fut le principe dirigeant de toutes ses opérations ; le terme qui donne à ses œuvres leur valeur infinie.

Il est nécessaire de se rappeler ici d'une manière un peu précise la doctrine de l'Église sur l'union hypostatique de la nature humaine de Jésus-Christ avec la Personne du Verbe ; et comment, en vertu de cette union, l'humanité de Jésus-Christ, recevant un mode d'existence divin, fut réellement déifiée dans tous ses éléments.

I. — Au moment de sa formation dans le sein de Marie, dans ce moment, plus rapide que l'éclair, où le Saint-Esprit, usant de sa toute-puissance pour produire la merveille des merveilles, présentait la substance qu'il venait de puiser dans la source immaculée du sang virginal à l'âme qu'il appelait du néant, à cet instant même, la

(1) Licet *natura* sit principium facultatum hominis et contineat omnem operandi potentiam, non tamen potest operari, imo nec existere quidem, sine *subsistentia*. — *Subsistentia*, seu modus existendi, est terminus et ultimum complementum naturæ singularis, quo hæc constituitur *sui juris* et *adæquatum principium* suarum operationum. — Natura completa, per subsistentiam connaturalem terminata, vocatur *suppositum* ; et si intellectualis natura sit, vocatur etiam *persona*. — Suppositum vel persona appellatur quoque *principium denominativum, attributivum* operationum, principium quod naturam regit ac per eam operatur. — Natura itaque a subsistentia dependet tum in existendo, tum in operando ; quare operationes tribuuntur non naturæ tantum, sed naturæ subsistenti, seu supposito, juxta axioma : *Actiones sunt suppositorum*. (Schouppe. Tr. VIII de Incarnatione, n° 161 et seq.)

seconde Personne de la Sainte-Trinité s'emparait de cet élément spirituel et de cet élément matériel et, se les unissant de la plus étroite union, elle leur donnait d'exister portés par sa propre existence. L'âme et le corps de Jésus composèrent, avec la divine Personne du Verbe, un être composé d'une personne et de deux natures, existant toutes les deux de l'existence divine : la première, la nature divine, par essence et de toute éternité ; la seconde, la nature humaine, en vertu d'un don gratuit, d'une grâce qui ne sera plus jamais donnée, la grâce de l'union personnelle au Verbe de Dieu.

Cette union est si profonde que la Personne du Verbe devient la personne de la nature humaine de Jésus, remplaçant la personnalité humaine qu'elle eût dû recevoir de l'union de son âme avec son corps, si la personnalité divine ne l'avait prévenue ; — si profonde, que c'est uniquement en la Personne divine que subsiste l'humanité de Jésus ; — si profonde enfin, qu'elle unit immédiatement chacune des parties constitutives de la nature humaine de Jésus, chacune des puissances de son âme et chacun des organes de son corps, à la Personne du Verbe.

L'être humain de Jésus est pris, vivifié et soutenu dans l'existence par le Verbe : chair et sang, cœur et âme, rien de ce qui constitue l'intégrité de la nature humaine du Sauveur, qui ne soit possédé directement par le Verbe, qui ne vive en lui et par lui. Et comme c'est la personne qui classe dans l'échelle des êtres la nature qu'elle complète en lui donnant sa forme individuelle, la personne ici étant divine, elle fait de la nature humaine de Jésus un être divinisé dans son terme, le Verbe ; existant d'une existence divine, l'existence du Verbe. Elle devient partie intégrante d'un composé où une seule Personne est unie à deux natures : l'une, la nature divine, qu'elle possède éternellement ; l'autre, la nature humaine, qu'elle vient de s'approprier pour jamais. En vertu de quoi l'Enfant qui naît de Marie

est Dieu, puisque la Personne du Fils éternel de Dieu s'approprie la nature de cet enfant et lui communique sa propre existence divine : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei* (1). Dieu s'est véritablement fait homme, puisque le Verbe, qui est Dieu de toute éternité, est homme aussi depuis le moment de l'Incarnation. Jésus est Dieu : puisque la personne qui lui donne d'être un homme est un Dieu ; son humanité est la nature humaine d'un Dieu ; son âme est l'âme d'un Dieu et son sang le sang d'un Dieu.

Que dire de son Cœur, sinon que c'est le cœur d'un Dieu, puisque Jésus est Dieu ? — Ce Cœur du Christ, organe premier de la vie physique, instrument nécessaire de la vie morale dans l'homme, fut immédiatement pris et déifié par la Personne du Verbe. Et s'il est possible à la raison d'établir une succession de pure logique dans cette grande œuvre de l'union hypostatique, accomplie en un seul moment par une toute-puissance qui agissait avec la plus intense de ses énergies pour produire son chef-d'œuvre, et qu'on puisse dire légitimement que le Verbe s'est d'abord emparé de l'âme pour descendre, de ce sommet spirituel de la nature humaine du Sauveur, en sa nature corporelle (2), ne serait-il pas loisible de dire aussi que, dans le monde des organes corporels, c'est le cœur qu'il s'unit d'abord, d'une priorité morale, comme plus voisin de l'âme, comme régulateur du mouvement vital, et surtout comme la source de ce sang dont l'effusion volontaire constituait, en somme, toute l'œuvre qu'il inaugurait en s'incarnant ?

(1) Luc., I, 35.

(2) Si attendamus gradum dignitatis, anima media invenitur inter Deum et corpus, et secundum hoc dici potest quod Filius Dei univit sibi carnem mediante anima ; sed et secundum ordinem causalitatis ipsa anima est aliqualiter causa carnis uniendæ Filio Dei. (IIIᵃ P., q. VI, a. 1, c.)

Quoi qu'il en soit, et encore que, dans le Christ comme dans tous les hommes, l'âme soit le principe de la vie du corps et de tous ses organes, il est pourtant vrai de dire que le Verbe est immédiatement uni à son corps comme à son âme, qu'il déifie directement toutes les parties de ce corps, lequel reçoit, comme l'âme, son existence du Verbe lui-même (1) : de là cette conclusion que, comme le corps du Christ est le corps d'un Dieu, ainsi son Cœur est un Cœur de Dieu, tout entier pénétré, possédé par la Personne du Verbe qui lui donne l'existence.

Que le souvenir de l'union des âmes avec Dieu par la grâce sanctifiante, appelée dans l'Ecriture elle-même une « déification », ne hante pas nos esprits pour tenter d'établir quelque parallèle entre cette union, qui fait les fils adoptifs, et l'union hypostatique d'où est né le vrai Fils de Dieu, Jésus ! Celle-là est bien calquée sur celle-ci, mais elle ne lui ressemble que de loin. La filiation divine de Jésus est une vraie filiation, en vertu de laquelle il est le propre Fils de Dieu : et il n'en pourrait être autrement, puisque sa nature humaine est, depuis que le Verbe se l'est unie inséparablement, une de ses deux natures. Or, le Verbe est le propre Fils de Dieu : il l'est de toute éternité dans sa nature divine : il l'est depuis l'Incarnation dans sa nature humaine. En se faisant homme, il n'a pas cessé d'être le Fils éternel et bien-aimé du Père. Le Cœur de cet Homme-Dieu est donc proprement le cœur du Fils éternel de Dieu, un cœur divin (2).

(1) Verbum Dei esse unitum humanæ naturæ et omnibus partibus ejus in unitate hypostasis. (Q. XVI, a. 3.)

(2) Hæc est vera et propria : *Homo est Deus*, sicut et ista : *Deus est homo*. Non attribuimus nomen Deitatis Christo homini secundum humanam naturam, sed secundum suppositum æternum. Quod est etiam, per unionem, suppositum humanæ naturæ. — Dicitur Rom., c. IX : Ex quibus est Christus secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. (Q. XVI, a. 2, c., et ad 2.)

Et quelle différence entre l'état divin de ce Cœur uni à Dieu par l'union personnelle du Verbe, et l'état de nos cœurs unis à Dieu par la grâce ! Tandis qu'ici le lien avec Dieu est seulement un don créé, encore que surnaturel, une effusion d'amour, un effet de vie ; tandis qu'ici c'est un don qui survient à l'être déjà existant et complet dans l'ordre de sa nature, comme une perfection accidentelle, qui peut disparaître (1) : dans le Christ, le lien avec Dieu est la Personne divine même qui lui donne d'être ; cet homme, Jésus, est inséparablement uni au Verbe, il existe dans le Verbe à jamais, et par conséquent en Dieu. Enfin, tandis que, par ses dons, Dieu ne se répand que partiellement dans l'âme, par le don d'une de ses Personnes qui ne se distingue pas réellement de sa nature divine, Dieu se répand tout entier en Jésus. Ce n'est pas une simple assimilation à Dieu que l'union hypostatique, c'est l'assomption en Dieu, l'entrée en Dieu, l'identification à Dieu par l'une de ses Personnes, et sa possession immédiate, totale et éternelle (2). C'est la plus étroite (3), incomparablement, des unions avec Dieu, et par conséquent la plus complète, la plus parfaite prise de possession de l'homme par Dieu et de Dieu par l'homme. Et comme la mesure de l'union fait la mesure de la participation, c'est la nature divine dans sa plénitude que le Verbe communique au

(1) Humana natura non unitur accidentaliter Filio Dei... quod advenit post esse completum, accidentaliter advenit. (Q. II, a. 6 ad 2.)

(2) Elevatur humana natura in Deum dupliciter : uno modo per operationem, qua scilicet sancti cognoscunt et amant Deum ; alio modo per esse personale qui quidem modus est personalis Christo, in quo humana natura assumpta est ad hoc quod sit in persona Filii Dei. — Et : Dicendum quod gratia, quæ est accidens, est quædam similitudo divinitatis participata in homine ; per Incarnationem autem humana natura non dicitur participasse similitudinem aliquam divinæ naturæ, sed dicitur esse conjuncta ipsi divinæ naturæ in persona Filii. (Q. II, a. 10, c., et ad 1.)

(3) Unio Incarnationis importat maximam unitatem, ... est major quam unio animæ et corporis in nobis. (Q. II, a. 9 ad 3.)

Christ, et par conséquent au Cœur de Jésus en le prenant pour son propre cœur.

Tandis que la grâce ne réside que dans l'âme et ne déifie que l'âme par la ressemblance surnaturelle avec Dieu qu'elle y imprime, le don de la divine Personne du Verbe s'étend à toute la nature humaine du Christ, au corps comme à l'âme, et déifie l'être tout entier : car toutes les parties de l'être humain nécessaires à former un homme parfait sont prises par le Verbe, qui veut être aussi parfaitement homme qu'il est parfaitement Dieu. Il leur donne l'existence et les fait subsister en lui, en se les unissant comme les éléments nécessaires à la nouvelle condition dans laquelle il veut exister désormais. Il leur communique donc ce qu'il est ; or il est Dieu : s'il se donne personnellement à un être, il faut qu'il lui communique sa divinité. Et voilà pourquoi saint Paul a pu dire de Jésus ces paroles, citées ici par saint Thomas : « La plénitude de la Divinité habitait corporellement en lui (1), parce que ce n'est pas une ressemblance quelconque, mais une possession personnelle de Dieu lui-même qui a été donnée à la nature humaine du Christ. C'est pourquoi le Christ n'est pas un homme déifié par une opération accidentelle de la grâce, une créature devenue par iellement semblable à Dieu, un fils de l'homme adopté par Dieu ; il est purement et simplement Dieu, parce que la Personne qui lui donne l'être humain, la Personne en laquelle il vit, même comme homme, est Dieu : *Christus est Deus secundum suppositum æternum, quod est, per unionem, suppositum humanæ naturæ* (2). »

(1) Gratia habitualis est solum in anima, sed gratia, id est gratuitum donum quod est uniri divinæ Personæ, pertinet ad totam naturam humanam quæ componitur ex anima et corpore ; et per hunc modum dicitur plenitudo divinitatis in Christo corporaliter habitasse, quia est unita divina natura non solum animæ sed etiam corpori. (Q. II, a. 10 ad 2.)

(2) Cfr. sup. not : 4.

Il suit de là rigoureusement que le Cœur de Jésus n'est pas un cœur sanctifié, enrichi, élevé jusqu'à Dieu par l'effusion de tous les dons, même les plus précieux, de la munificence divine ; ce n'est pas un cœur adopté par Dieu, déifié par une union de grâce avec Dieu, pour étroite que vous la supposiez, ni par une assimilation avec Dieu, pour parfaite que vous l'admettiez : il est le Cœur divin, le Cœur propre et personnel de Dieu qui s'est fait homme. Restant, par ses origines créées, un cœur d'homme, il entre, par son union au Verbe, en possession de toutes les perfections de l'être divin. Ce qui est humain en lui devient divin : la chair dont il se compose, le sang qui jaillit de ses retraites profondes, la vie qu'il répand avec le sang dans l'organisme de l'Homme-Dieu, ses battements, l'amour qu'il ressent et exprime, les vertus qu'il exerce, les joies qui le dilatent, les angoisses qui l'étreignent, les blessures qui le déchirent : être, vie, états divers, œuvres, amour, souffrances, ignominies, tout cela, qui est humain par nature et semblable à ce qui se passe dans les autres hommes, devient divin en lui, parce qu'il est le Cœur de Dieu, le Verbe incarné lui communiquant nécessairement, en vertu même de son unité de personne avec lui, toutes les prérogatives de la nature divine. Le Verbe ne peut être moins Dieu dans le Christ que dans le sein de son Père, et voilà pourquoi l'humanité de Jésus se voit investie, par le fait même de son union avec le Verbe, des splendeurs de la divinité.

Le Cœur de Jésus est donc dès sa formation, en vertu de son union personnelle avec le Fils de Dieu, grand de la grandeur de Dieu, haut de la hauteur de Dieu, saint, puissant, aimant, de la sainteté, de la puissance et de l'amour même de Dieu. Encore que néant par sa nature, il est, de par l'union hypostatique, égal à Dieu, aimable et adorable comme Dieu : il est le Cœur d'un Dieu !

Dieu est l'être souverainement vivant, souverainement beau, souverainement bon ; il est l'infini de la justice, de

la vérité et de la sainteté : le Cœur de Jésus est vivant de cette vie, beau de cette beauté, bon de cette bonté suprêmes : juste, saint, vrai de cette justice, de cette sainteté, de cette vérité infinies. La plénitude de la Divinité habite en lui corporellement.

Non pas qu'il puisse contenir dans ses limites créées l'infini réel qu'est Dieu, ni enfermer en lui la nature divine qui ne connaît pas de bornes. Mais son union à la personne du Verbe le met en possession de Dieu, et de toutes les perfections, et de tous les droits de Dieu ; elle les lui attribue en vérité et en totalité. Il entre en jouissance de tout ce que possède le Verbe, devenu la personnalité du Christ : et le Verbe était en Dieu, et le Verbe est Dieu.

Ce cœur d'homme est donc le Cœur du Créateur, le Cœur du souverain Seigneur, le Cœur du Rémunérateur suprême. Dans les anéantissements de la crèche, dans les durs travaux de l'atelier, en exil, au milieu des tentations de Satan, dans les souffrances et dans les abjections de la Passion, dans les ignominies de la crucifixion et les abandons suprêmes, sous la pierre d'un tombeau d'emprunt et sous le voile inerte des espèces sacramentelles, dans les débris informes d'une hostie profanée, il demeure toujours le Cœur de Dieu, possédé par Dieu, possédant Dieu en plénitude.

Il est, de plus, le séjour créé où Dieu se rend le plus parfaitement, le plus complètement présent : sauf au sein de sa propre divinité et dans l'âme du Christ, — et le cœur est le symbole de l'âme, — nulle part Dieu n'est aussi présent, aussi agissant, habitant d'une présence aussi régulière et aussi active, que dans le Cœur de Jésus : car le cœur est l'organe essentiel de la vie et de l'amour ; or, c'est pour vivre et pour aimer en homme, que le Verbe s'est incarné. Si la sainte humanité est le temple saint habité par Dieu en personne, le Sacré-Cœur en est le Saint des saints.

II. — C'est surtout comme foyer de l'Amour Eternel que le Sacré-Cœur apparaît dans sa gloire de Cœur de Dieu.

Encore qu'il soit toute perfection, Dieu a voulu révéler aux hommes sa nature sous un nom qui manifeste les splendeurs de sa vie personnelle et la magnificence de ses bienfaits : l'Amour : *Deus charitas est.* Et, quand, après s'être montré dans les œuvres magnifiques et dans les bienfaits innombrables de la nature et de la grâce, il a voulu se révéler et se donner lui-même, tel qu'il est, tel qu'il se possède, tel qu'il se donne de toute éternité en chacune des trois Personnes divines, l'Amour incréé s'est formé le Cœur de Jésus, et il y est descendu, et il y aime de toute sa puissance infinie, et il y brûle de ses flammes éternelles, et il y vit de sa vie de perfection, de gloire et de béatitude.

Je sais que dans ce Cœur l'Amour éternel a aussi accumulé toutes les formes et toutes les forces de l'amour créé pour les employer à son service. Mais au-dessus de tous ces amours créés, leur principe et leur foyer, c'est l'Amour qui est l'essence divine et Dieu lui-même, l'Amour qui est, dans l'unité de la nature divine, Père, Fils et Saint-Esprit, c'est cet Amour qui est descendu dans le Cœur humain de Jésus et qui y vit et aime en plénitude, comme il continue de faire au foyer de l'être divin.

L'Amour, qui est Dieu et n'a pas de limites, a voulu être contenu pour se mieux livrer; et il s'est enfermé dans le Cœur de Jésus. L'amour, qui est Dieu et ne saurait être exprimé, a voulu se traduire dans sa totale vérité et se manifester dans tout son éclat : et il a fait du Cœur de Jésus le caractère qui l'exprime adéquatement, le mot qui le traduit sans le trahir par aucune défaillance, le miroir qui le révèle sans laisser dans l'ombre le plus léger rayon de sa splendeur. L'amour qui est Dieu, qui n'a besoin de personne et suffit infiniment à son bonheur infini, a voulu aimer sa créature personnellement, sans intermédiaire comme sans mesure : et pour se donner à elle dans

une effusion qui l'entraîne tout entier, il s'est livré dans le Cœur de Jésus, à Jésus d'abord, puis à tous les membres de Jésus! Et l'Amour habite et brûle en son indéfectible plénitude, dans le Cœur de Jésus : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (1) !

De ce fait, nous pouvons avoir quelque idée des proportions, de l'étendue, de la grandeur du Cœur sacré : car ses dimensions sont évidemment celles de l'Amour infini qu'il contient. Or saint Paul a donné les dimensions de l'amour divin descendu dans le Cœur de Jésus-Christ, avec la Personne du Verbe : « C'est l'étendue sans limites, la longueur sans terme, la hauteur sans fin, la profondeur sans fond : *Quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum* (2). »

C'est l'amour qui s'étend d'une extrémité du monde à l'autre pour embrasser tous les êtres, sans en rejeter un seul ; — l'amour qui, nous aimant de toute éternité, aime jusqu'à la fin des siècles, et continuera d'aimer par delà les temps ; — l'amour qui descend jusqu'à l'homme, jusqu'au péché, jusqu'à la mort, ju[illegible] aux enfers, pour l'en délivrer ; — l'amour, enfin, qui m[illegible] squ'à Dieu pour le glorifier et entraîne à sa suite, [illegible] son cortège triomphal, au royaume éternel, tous les rachetés dont il a fait des victorieux et des immortels.

Si l'amour divin a ces proportions, il faut que le Cœur sacré s'y étende pour le contenir en vérité. Et sous cette pression qui le dilate de toute part jusqu'à l'infini, il ne

(1) Col., II, 9.

(2) Christum habitare per fidem in cordibus vestris : in charitate radicati et fundati ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum ; scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. — Christi vel charitatis Christi dimensiones hic describit Apostolus. Patet hunc sensum esse genuinum et proprie intentum ab Apostolo. (Corn. a L. in Ephes., III, 18.)

se brise ni ne se fatigue : quelle n'est donc pas sa force divine !

Et cet amour « est le feu consumant de la divinité », — « qui vole sur un char de feu », — « qui embrase les anges et les transforme en des flammes dévorantes. » Il est tombé dans le Cœur de Jésus et il brûle dans ses os (1) ; et dans la violence de cet incendie, au milieu de cette fournaise, le Cœur sacré n'éclate ni ne se consume : encore un coup, de quelle force divine n'est-il pas doué ?

Cœur de Dieu, élevé jusqu'à Dieu, subsistant en Dieu, vivant de la vie de Dieu, possédé par Dieu pour posséder à son tour, exprimer et livrer Dieu, très particulièrement dans son amour éternel : telles sont les propriétés et les prérogatives conférées au Cœur humain de Jésus par le Verbe, lorsqu'il le prend et se l'unit pour lui communiquer sa divine existence.

Nous le devons donc adorer de l'adoration réservée à Dieu lui-même, car s'il n'est pas divin par essence, il l'est par la glorieuse et unique existence que le Verbe lui a donnée en se l'unissant personnellement !

Mais il nous apparaîtra adorable à un titre nouveau, quand nous aurons contemplé la merveille de sa divine et toute-puissante action.

II

La puissance divine du Sacré-Cœur.

La personne a pour seconde prérogative de mettre en œuvre les différents foyers d'action qui sont contenus dans la nature de l'être qu'elle complète. Elle n'est pas la force qui agit : elle est le principe qui fait agir.

(1) Hebr., XII, 29. — IV Reg., II, 11. — Ps. CIII, 4. — De excelso misit ignem in ossibus meis. (Thren., I, 13.)

Le Verbe, personnalité divine de l'humanité de Jésus, communiquera à son âme et à son corps, aux facultés de son âme et aux membres de son corps, la puissance d'agir divinement, c'est-à-dire de faire des œuvres qui, par leur objet, leurs conditions, la manière de les faire, leur portée, relèvent manifestement de l'Être divin.

La condition du Cœur sacré est la même, de ce chef, que celle de la sainte humanité, et par conséquent la divine Personne qui le fait exister divinement, lui donnera d'agir en Dieu.

Les œuvres principales du cœur sont, dans la condition de l'homme déchu, qui est celle qu'a voulu prendre le Verbe en s'incarnant : l'amour, la vertu, la souffrance. Par suite de son union personnelle avec le Verbe, le Cœur de Jésus aimera en Dieu, agira moralement en Dieu, souffrira en Dieu. C'est dire que son amour, ses vertus et ses souffrances auront ce quelque chose d'excellent, de parfait, de merveilleux, qui est le caractère propre de l'action du Tout-Puissant. Alors même que ses œuvres, par leur nature, leurs circonstances, leur objet prochain, apparaîtront des œuvres humaines, elles seront dans leur premier principe, dans leur perfection intime, dans leur portée dernière, des œuvres de Dieu, toujours parce que la personne qui les opérera par les facultés et les puissances de sa nature humaine, est le Fils de Dieu.

I. — Jésus aimera donc en Dieu, même dans ses affections les plus humaines, comme celles qu'il témoignera à Marie, aux Apôtres, aux petits enfants. Il aimera en Dieu par son amour éternel, descendu dans son Cœur au moment de l'Incarnation, et par tous les amours créés qu'il a reçus dans sa formation pour accomplir les œuvres du service de Dieu et du service des hommes, que le Fils de Dieu a résolu d'accomplir ici-bas.

Il ne s'est fait ce Cœur que pour révéler au monde, en une forme humaine qu'il puisse comprendre, les magni-

ficences et les trésors de son éternel amour : « Dieu qui est riche en miséricorde, dit saint Paul, poussé par son trop grand amour pour nous, a envoyé son Fils pour nous faire revivre, ressusciter et monter au ciel avec lui, afin que, dans ces effusions de la bonté du Verbe incarné, tous les siècles pussent voir les surabondantes richesses de son amour pour nous : *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ in bonitate super nos in Christo Jesu* (1). »

Le Cœur de Jésus avait donc à répandre dans le monde la connaissance, qui ravit les Bienheureux, des infinis amours de l'être divin. L'amour qui se suffit à lui-même et qui est la perfection et la béatitude de Dieu ; l'amour des infinies complaisances que prennent, à s'aimer entre elles, les trois Personnes divines ; l'amour personnel et substantiel qui est le Saint-Esprit ; l'amour de bienveillance qui porte Dieu à vouloir de toute éternité des créatures auxquelles il se communiquera gratuitement, et dans la pensée desquelles il se complaît de longs siècles avant de les créer ; l'amour prévenant et libéral de la Création ; l'amour magnifique et inattendu qui ajoute les merveilles du monde surnaturel de la grâce aux beautés de l'ordre naturel ; l'amour miséricordieux, patient et dévoué de la Rédemption ; l'amour de la Justification, avec ses trésors innombrables de merveilles spirituelles ; l'amour enfin de la Glorification, où le Dieu Rémunérateur met le comble à ses dons en se livrant, sans intermédiaire comme sans mesure, à chacune des créatures qu'il fait entrer en possession de sa propre béatitude, après les avoir revêtues de sa sainteté et remplies de sa perfection.

Tous ces amours qui brûlent sans se consumer dans le sein de Dieu, comme autant de foyers infinis, d'autres innombrables amours, inconnus encore pour nous, le Cœur de Jésus les a vus se précipiter en ses profondeurs, il en

(1) Ephes., II, 7.

est rempli et débordant, et il les doit répandre, faire connaître, aimer et agir dans le monde. C'est sa mission. « Je suis venu apporter le feu sur la terre, dira le Sauveur au Cœur dévoré des amours sans commencement et sans fin de sa divinité, et je me consume du désir d'en répandre l'incendie sur la terre (1) ! » Laissez déborder ces torrents de lave ardente, qui veulent couvrir toute la terre ! C'est la vie qui coule, la vie qui est en Dieu, la vie qui est l'amour de Dieu ! Ils ne perdront que le mal, le malheur et la mort ; ils feront revivre tout ce qui reste de bon dans les dons faits à l'homme lors de sa première dotation !

Pour traduire en caractères intelligibles ces trésors de l'éternel Amour, cachés dans le sein de Dieu, voilà que le Cœur sacré les manifeste par toutes les formes de l'amour humain : en paternité et en fraternité ; en piété filiale et en amitié ; en secours et en dévouement ; en assistance et en secours ; en bonté, en bienveillance et en amabilité ; en pitié et en condescendance, en support et en pardon. — Voilà qu'il les traduit par des soubresauts d'émotion, des tressaillements de tendresse ou de compassion, des sanglots, des soupirs et des larmes, ou par des complaisances et des joies, des sourires et des actions de grâces.

Ce Cœur du Fils éternel est le Cœur du meilleur, du plus tendre et du plus reconnaissant des enfants, attirant sur lui la tête de son Père mourant pour rendre plus doux et plus confiant son dernier soupir ; secouant le joug écrasant des douleurs mortelles qui l'étreignent sur la croix, pour donner à sa Mère un fils adoptif, soutien de sa vieillesse, compagnon fidèle de son isolement !

Ce Cœur du Tout-Puissant, qui a fait le monde en se jouant et le gouverne avec une impassible tranquillité, est le Cœur du compagnon de labeur de tous ceux qui travaillent et qui peinent, acquérant par ses travaux

(1) Luc., XII, 49.

obscurs de trente années les trésors de patience, de force et de mérite qui féconderont les sueurs et récompenseront les fatigues des travailleurs de tous les temps!

Ce Cœur du Verbe, qui est dans le sein de Dieu la Vérité sans aurore, sans ombre et sans déclin, est le Cœur de l'apôtre qui se consume à l'annoncer sous les ombres des mots pour la rendre accessible aux yeux malades des hommes et qui lutte pour la rendre victorieuse de leurs contradictions et de leurs oublis!

Ce Cœur du Père qui est au cieux, c'est le Cœur du Pasteur descendu dans nos vallées pour recueillir les brebis dispersées, les ramener au bercail, sur ses épaules, s'il le faut, les garder la nuit contre le loup, au risque de sa vie, et les nourrir de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa chair et de son sang. Il a juré que pas une ne périrait de toutes celles qui lui ont été confiées (1)!

Ce Cœur du Dieu vivant, qui ignore toute décrépitude, c'est le Cœur du Médecin de toutes les maladies et de toutes les plaies, répandant sur les infirmités de l'âme et du corps les vertus de sa vie, les baumes de sa compassion, les collyres de ses larmes, des remèdes faits de son propre sang, avec les assurances et les gages de la résurrection bienheureuse, où il n'y aura plus ni maux, ni pleurs, ni mort!

Ce Cœur de l'Etre infiniment heureux, qui n'a besoin de personne, c'est le Cœur de l'Ami, offrant son affection à tous, parce qu'il se sait assez grand, assez puissant, assez aimant pour se donner à tous tout entier, sans se diminuer pour aucun; le Cœur de l'Ami désintéressé, qui ne poursuit dans ceux qu'il aime que leur avantage, ne veut que donner, et qui, s'il consent à recevoir, le fait bien plus pour honorer ceux qui lui donnent que pour satisfaire aucun besoin; le Cœur de l'Ami fidèle autant

(1) Et non peribunt in æternum et non rapiet eas quisquam de manu mea. (Joan., x, 28.)

que prévenant, de l'Ami tendre autant que dévoué, qui sa répandre des larmes avec ceux qu'il voit pleurer, ne pas repousser l'ami qui le trahit, relever l'ami qui l'a renié, et verser son sang jusqu'à la dernière goutte pour se garder fidèles les amis de sa vie voyagère et s'attacaer à travers les siècles tous les hommes qu'il appelle à son amitié, en les nourrissant d'un pain où son Cœur répand tous les charmes et toutes les forces de la dilection victorieuse !

Ce Cœur du Créateur qui avait fait à sa créature de si magnifiques avances, c'est le Cœur du Rédempteur, qui a accepté la mission et entrepris la tâche de tout restaurer, mais par ses propres travaux, quelque pénibles qu'ils soient ; de tout racheter, mais à ses frais ; de tout purifier, mais par son sang ; de tout faire revivre d'une vie immortelle, mais par sa propre mort ; enfin d'assurer son œuvre restaurée en continuant jusqu'à la fin d'y soutenir son labeur, et d'y payer la rançon de ses créatures ingrates, dans l'effusion renouvelée de son sang !

Que dire encore ?

Que le Cœur de ce Dieu, qui est la fin suprême de l'homme et qui a le droit d'attendre dans une paix inaltérable qu'il tende vers lui au prix de tous les sacrifices, c'est le cœur du Prêtre qui s'est fait le médiateur universel entre les hommes coupables et sa Justice, qui s'est chargé de satisfaire à tous ses droits au nom des hommes insolvables, de lui offrir une religion digne de sa Majesté, de réparer pour leurs péchés, de les instruire, de les sanctifier et de les introduire dans son repos éternel. Et pour pourvoir à ces besoins doublement infinis, du côté des hommes et du côté de Dieu, ce Prêtre a dépensé sans réserve son amour pour son Père et son amour pour ses frères, ses prières, ses larmes et ses souffrances ; il a livré son âme aux douleurs intimes, son corps aux coups ; il a donné sa vie. Ressuscité, il continue de s'offrir à Dieu chaque jour en sacrifice, aux hommes en aliment ; et la prière de

son infatigable médiation ne cesse de monter vers le trône de la miséricorde, interpellant et plaidant sans relâche, jusqu'à ce que soit complété le nombre des élus qu'il doit faire entrer dans le temple de la gloire divine.

Or, toutes ces formes créées de l'amour ne sont que les manifestations de l'Amour incréé, qui les alimente, les excite et les multiplie pour se révéler et se donner d'une manière mieux appropriée aux besoins de l'homme. Mais en chacune d'elles le Cœur sacré aime en cœur de Dieu, infiniment, infatigablement, inépuisablement. Pas de limites, pas d'obstacles, pas d'interruption, pas de repos, pas d'affaiblissement ni de diminution : c'est toujours la puissante, immense et féconde actualité de l'Amour réellement divin. C'est le Cœur d'un Dieu qui aime dans un sourire de l'enfant comme dans le dernier soupir de l'héroïque victime ; chacun de ses mouvements est l'expression intelligible pour nous de l'Amour infini, chacun de ses battements marque ici-bas le rythme du vivant Amour qui ne connaît pas plus de limites dans sa puissance que dans sa durée. C'est parce qu'il est l'Amour divin en personne que rien ne saurait l'arrêter et qu'il sera victorieux de tout ce qu'il voudra vaincre : la mort et l'enfer même (1) ! Il est l'amour qui est Dieu, envoyé ici-bas dans la personne du Fils unique du Père, et se manifestant par toutes les formes possibles de l'amour humain, portées chacune jusqu'à l'infini de la perfection : *In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit* (2) !

II. — Ce qui est vrai du premier ordre des actes du cœur, à savoir aimer, s'applique aux actes de la volonté, dont le

(1) Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio ; lampades ejus ignis atque flammarum. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem nec flumina obruent illam. (Cant., VIII, 6.)
(2) I Joan., IV, 9.

cœur est l'organe et le symbole. Toute volonté intégrale et droite produit des actes conformes à la saine raison qui la dirige. La raison est la loi du bien moral. Les actes de la volonté, dictés par la raison, s'appellent les vertus. Relevés par la grâce divine, ces actes constituent les vertus surnaturelles et font la sainteté.

Le Cœur Sacré devait éclater en vertus parce qu'il possédait la grâce dans toute sa plénitude créée (1). Mais toutes ses vertus, encore qu'accomplies par la volonté et par les puissances de la nature humaine du Christ, étaient voulues, dictées et dirigées par la Personne du Verbe et par conséquent étaient divines en même temps qu'humaines. Et si, en tant qu'humaines, elles étaient mesurées et limitées, le Principe divin qui les inspirait, la Fin divine à laquelle elles se terminaient, — car la personne est dans l'être le principe et la fin de tous les actes, — les rendaient divinement infinies.

Le Cœur Sacré fut capable de toutes les vertus absolument (2) ; il les produisit toutes dans leur degré le plus éminent, et cela dès le début de sa vie d'enfant, sans qu'il eût besoin d'exercice ou d'expérience pour en atteindre la perfection. Jamais la pratique de l'une ne nuisit à la perfection des autres ; s'il connut et dut vaincre des obstacles extér[illegible] qui les rendaient plus difficiles et partant plus

(1) Necesse est ponere in Christo gratiam habitualem primo propter unionem animæ illius ad Verbum Dei : quanto enim aliquod receptivum est propinquius causæ influenti, tanto magis participat de influentia illius. Influxus autem gratiæ est a Deo. (IIIᵃ P., q. VII, a. 1, c.)

(2) Sicut gratia respicit essentiam animæ, ita virtus respicit potentiam ejus. Unde oportet quod sicut potentiæ derivantur ab ejus essentia, ita virtutes sint quædam derivationes gratiæ. Quanto autem aliquod principium est perfectius, tanto magis imprimit suos effectus : unde cum gratia Christi fuerit perfectissima, consequens est quod ex ipsa processerint virtutes ad perficiendum singulas potentias animæ quantum ad omnes animæ actus : et ita Christus habuit omnes virtutes. (Q. VII, a. 2, c.)

belles et apparemment plus méritoires, il ne rencontra jamais en lui, ni dans une impuissance de l'intelligence, ni dans l'inattention de l'esprit, ni dans la défaillance de la volonté, ni même dans les répugnances des sens, la plus petite cause d'imperfection, le plus léger empêchement à donner à chacun de ses actes vertueux leur perfection souveraine.

C'est dire qu'il agissait en Cœur de Dieu dans l'ordre moral : et la divinité de sa Personne qui inspirait tous ses actes, leur donnait la beauté, l'excellence et la portée de l'infini. — Il avait en lui la sainteté totale ; il était apparu dès sa formation non pas seulement saint, mais la sainteté même, subsistante et personnelle, la sainteté totale, telle qu'elle est en Dieu, puisqu'il n'existait que dans le Verbe qui est saint comme le Père, saint comme l'Esprit, et que le Verbe lui communiquait sa sainteté éternelle non par un don, une effusion, une application quelconque de moyen créé, mais par le don vivifiant et permanent de lui-même. C'est ce qui permet au Cœur Sacré de se présenter comme le proto-type, comme le modèle absolument parfait de toutes les vertus et de provoquer tous les hommes à l'imiter à l'envi, sans crainte que jamais l'imitation s'arrête pour avoir atteint la perfection du modèle.

Or, toutes les vertus il les résume en son humilité et en sa douceur : l'humilité, expression de la religion parfaite, renfermant toutes les vertus des rapports de l'homme avec Dieu ; la douceur, expression de la charité parfaite, comprenant toutes les vertus des hommes entre eux : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* C'est l'humilité, c'est la douceur, ce sont toutes les vertus du cœur humain pratiquées par un Dieu, qui leur donne, comme principe, sa perfection essentielle, infinie comme son être, et les porte, par les divines dispositions qu'il met à les pratiquer, jusqu'au terme de l'absolue perfection. C'est de quoi

saint Paul disait : « Il a plu à Dieu que dans le Christ habitât toute plénitude : *In ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare* (1). » Et c'est de cet océan du Cœur Sacré, de ce trésor inépuisable, que tous les saints recevront et la grâce, et la consommation, et le mérite de toutes leurs vertus : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia* (2).

III. — La souffrance est une des formes essentielles de l'activité du cœur humain : car, pâtir c'est agir. Souffrir, en effet, n'est pas subir une action contraire comme la subissent les êtres insensibles ou sans raison : c'est l'accepter d'une volonté libre, s'employer à résister, par l'effort moral, à ce qu'elle a de trop déprimant, rassembler ses forces pour la supporter, ouvrir son esprit pour comprendre les leçons qu'elle enseigne, mettre la volonté en mesure de pratiquer tous les actes vertueux qu'elle comporte, afin d'en faire monter vers Dieu un hommage de religion et d'en recueillir pour soi-même les fruits de mérite qu'elle porte en germe.

C'est donc une action, une grande et importante action que la souffrance.

Dieu, il est vrai, n'y avait pas destiné une créature née de l'unique mouvement de son amour. Mais le péché l'a introduite dans le monde, et, depuis la chute, l'homme n'apparaît sur la terre maudite que pour y cultiver le champ de la douleur, en féconder par ses sueurs et par ses larmes l'ingrat sillon, en arracher les ronces au prix de son sang. En fait, souffrir est toute la vie de l'homme, et s'il ne consent à vivre sous cette loi, au point de faire de sa vie une mort perpétuelle, il ignorera toujours les joies de la moisson, la douceur du repos, la gloire de la récompense (3).

(1) Col., I, 19.
(2) Joan., I, 16.
(3) Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit,

Mais la souffrance est essentiellement une action morale. Non seulement son principal terrain d'action est l'âme et par conséquent le cœur, mais c'est là, dans l'âme et dans le cœur, que se ressentent définitivement les coups portés ou sur le corps, ou sur la renommée, ou sur les biens extérieurs, ou sur les êtres qu'on aime.

C'est pourquoi, le Verbe ayant voulu prendre la condition de l'homme pécheur, il fallait qu'il eût un cœur capable de souffrir. Nous savons par l'Evangile quelles furent les causes des souffrances du Cœur Sacré. Saint Thomas a dit que le Christ souffrit absolument tous les genres de douleurs (1). Mais l'étendue, l'intensité, la perception de ces souffrances, un seul mot les peut rendre, à savoir qu'il souffrit avec un cœur de Dieu.

N'allez pas croire que sa divinité lui fut exemption ou diminution de souffrance. De soi, il est évident que le Verbe devait lui communiquer, et lui communiquait en réalité, l'impassibilité de sa nature. Mais par une merveille de toute-puissance, inspirée par son amour pour nous, le Verbe suspendit, pendant toute la vie voyagère du Christ, le privilège de cette glorieuse impassibilité.

Etant donné la volonté formelle de Dieu que nous fussions rachetés par une rançon égale à la dette infinie du péché, sa Divinité ne servait qu'à donner à Jésus la capacité de souffrir infiniment en lui donnant de ressentir et de supporter infiniment. Elle retirait sur les sommets de l'âme, rendus inaccessibles par une dispensation miraculeuse, les joies de la vision béatifique avec l'impassibilité qui en découle, et elle livrait avec l'énergie de la puissance infinie, l'inflexibilité d'une justice inexorable, l'humanité

ipsum solum manet. Si vero mortuum fuerit, multum fructum affert. (Joan., XII, 24.)

(1) Christus secundum genus passus est omnem passionem humanam. (IIIe P., q. XLVI, a. 5, c.)

tout entière du Sauveur à la fournaise furieuse de toutes les douleurs possibles, portées à leur paroxysme (1).

Telle fut donc la condition du Cœur Sacré parce qu'il était un cœur de Dieu : il n'eut de ce chef que le privilège de souffrir infiniment des souffrances infinies.

Tandis que le patient ne perçoit jamais toutes les causes, ni toute l'étendue, ni le nombre, ni la durée de ses souffrances ; qu'il y échappe en partie ou par le sommeil, ou par une diversion, ou même par la défaillance, le Cœur Sacré perçut dès sa formation, clairement et distinctement, sans voile d'ignorance, ni de crainte ou d'égoïsme intéressé à se les dissimuler, toutes les souffrances qu'il devait endurer; il en connut toutes les causes ; il en compta tous les agents : les hommes de tous les temps ; il en pénétra toutes les raisons. Et comme il ne souffrait qu'à cause du péche, il vit toute l'injure qu'il fait à Dieu, toute la colère qu'il provoque, tous les châtiments qu'il mérite, tout le mal qu'il fait à l'homme, et le malheur irrémissible de ceux qui ne profiteraient pas de la rédemption. Il vit, comprit et souffrit toute la douleur, toute la honte du péché : et c'est en face de cette vision sur laquelle dardaient les clartés terrifiantes et impitoyables de sa clairvoyance divine, de sa sainteté divine, de sa justice divine, qu'il accepta de souffrir dès son union avec le Verbe, jusqu'à son dernier battement sur la croix !

(1) Secundum naturalem habitudinem quæ est inter animam et corpus, gloria animæ redundat gloria ad corpus : sed hæc naturalis habitudo in Christo subjacebat divinæ voluntati ipsius ; — et virtute divinitatis Christi dispensative, sic beatitudo in anima continebatur quod non derivaretur ad corpus, ne ejus passibilitas et mortalitas tolleretur ; et eadem ratione delectatio contemplationis sic retinebatur in mente quod non derivaretur ad vires sensibiles, ne per hoc dolor sensibilis excluderetur. (Q. XIV, a. 1 ad 2. — Q. XV, a. 5 ad 2.)

En même temps que la lumière fulgurante de sa Divinité faisait pénétrer le Cœur Sacré dans les causes les plus profondes et les plus terribles de la douleur, sa sainteté, son intégrité, son innocence divines se concertaient pour lui imprimer jusqu'à l'infini le sens de la souffrance.

La souffrance est d'autant plus grande qu'il y a, dans l'être qu'elle frappe, plus de répugnance naturelle à la subir. Or la souffrance est le châtiment de la créature pécheresse, subissant le juste courroux du Créateur, contre lequel son ingratitude et son orgueil ont levé le drapeau de la révolte. Le divin Cœur était le cœur du Fils très saint, très soumis et très aimant; aucune faute, aucune ombre, aucune possibilité même de faute; une opposition non seulement de volonté, mais de nature et d'essence, à tout péché!

Et cependant, voilà le Christ saint couvert de péché; saisi, pénétré, envahi et englouti par tous les péchés; honteux de toutes les ignominies, déchiré de toutes les plaies, frappé de tous les coups du péché! Tous nos péchés l'enveloppent comme une lèpre, pénètrent dans sa chair, dans son Cœur, dans son âme, et le changent en un immense, universel et effroyable péché, le péché unique, où sont appelés et concentrés, avec la responsabilité universelle, toutes les colères de Dieu offensé, toutes les vengeances de sa justice, tous les châtiments mérités par les coupables : comprenez-vous ce que souffre, de cette opposition entre son innocence et ce traitement, le très pur Cœur de la sainte Victime? Et ne voyez-vous pas que son innocence, qui lui donne l'intégrité de toutes ses forces, la délicatesse et l'acuïté de toutes ses sensations, va, à un autre et nouveau titre encore, augmenter en lui la puissance de souffrir?

De sorte que toutes les prérogatives de sa divinité se réunissent pour augmenter et non pour diminuer, mais pour porter jusqu'à l'infini sa puissance de souffrir, les causes de ses souffrances, et sa souffrance effective!

A la lumière de ces principes, calculez, si vous le pouvez, ce que furent les souffrances directes du Sacré-Cœur dans la Passion. — L'Evangile en énumère quelques-unes des plus poignantes, dans le douloureux récit de l'agonie à Gethsémani : la peur, la tristesse, l'ennui, le dégoût (1). — Saint Thomas indique les autres en ces quelques mots : « Il a souffert dans son Cœur de ses ennemis qui le poursuivaient et de ses amis qui l'abandonnaient, le trahissaient et le reniaient. — Il a souffert dans sa dignité, dans son honneur et dans sa réputation, par les blasphèmes, les injures et les calomnies. — Enfin il a souffert de la part de tous, hommes et femmes, grands et petits, Juifs et Gentils (2). » — Pour tout dire avec le prophète : « Son Cœur n'attendait qu'opprobre et douleur; il en a été rempli et rassasié : *Opprobrium expectavit cor meum et miseriam* (3). » — Mais mesurez, multipliez chacune de ces souffrances par la puissance infinie de sa divinité, et vous verrez que, pour cette seule prérogative d'être un Cœur de Dieu, sa douleur dépasse autant toute douleur humaine que les forces divines l'emportent sur les forces humaines (4) : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus!*

(1) Cœpit pavere et tædere, contristari et mœstus esse. (Ex Evang. concordantia.)

(2) Passus est aliquid et a Gentilibus et a Judæis, et a masculis et a feminis; passus est etiam et a principibus et a ministris eorum et a popularibus; passus est etiam et a familiaribus et notis, sicut patet de Juda eum prodente et Petro eum negante; passus est in suis amicis eum deserentibus; in fama per blasphemias contra eum prolatas; in honore et gloria per irrisiones et contumelias ei illatas. (Q. XLXI, a. 5, c.)

(3) Ps. LVIII, 24. — Saturabitur opprobriis. (Thr., III, 30.)

(4) « In Christo patiente fuit verus dolor et sensibilis, et interior qui tristitia dicitur; uterque autem dolor in Christo fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. » Et entre des raisons toutes plus probantes les unes que les autres, qu'il faut lire dans leur texte, saint Thomas donne celle-ci, qui découle de l'union hypostatique de la nature humaine de Jésus avec le Verbe de Dieu.

III

La valeur divine des œuvres du Sacré-Cœur et son droit aux honneurs divins.

C'est la dernière propriété de la personne que d'être, selon le langage de l'école, le terme d'attribution de tout ce que fait l'être par ses diverses puissances, ou la fin à laquelle s'attribue tout ce qui lui advient.

Dans l'homme, par exemple, les actes sont humains et libres parce que la personne jouit du libre arbitre, exercé par une âme raisonnable unie à un corps ; c'est la personne qui est responsable de ses actes, à elle qu'en revient le mérite ou la faute, selon qu'ils sont bons ou mauvais. De même est-ce la personne qu'on aime, qu'on honore, encore peut-être que les raisons qui la rendent aimable ou honorable soient les dons de son cœur ou les œuvres de ses mains, ou la fortune dont elle jouit et la haute situation qu'elle occupe.

Si le Christ s'est vu élever à ce privilège incommunicable de recevoir, au lieu de la personnalité humaine à laquelle devait naturellement aboutir l'union de son âme et de son corps, une personnalité divine, qui excluait la première, la valeur et le mérite des actions du Verbe Incarné, les traitements qui lui seront dus, se mesureront à la Personne du Verbe, qui donne à sa nature humaine sa raison d'être et son terme. Ce ne sera ni le corps, ni le cœur, ni l'âme de Jésus qui seront la raison dernière du culte à lui rendre, de

« Magnitudo doloris ejus potest considerari ex perceptibilitate patientis secundum corpus et secundum animam. Nam et sec : corpus erat optime complexionatus, et in eo maxime viguit sensus tactus ex cujus perceptione sequitur dolor ; anima etiam sec : vires interiores efficacissime apprehendit omnes causas tristitiæ. » (Q. XLVI, a. 6, c.)

la place à lui donner, des mérites à lui attribuer, mais la Personne de Jésus, c'est-à-dire le Verbe divin et Dieu lui-même, fin de tout en Jésus, comme il y est le principe de tout.

De quel culte donc faut-il honorer le Cœur Sacré ? Du culte divin, du culte suprême, du culte final, qu'on appelle le culte de latrie, où l'on adore Dieu non seulement en lui-même, mais pour lui-même, parce qu'il est Dieu, le premier principe, la fin suprême, l'être absolument indépendant. Sans doute, c'est le Cœur de Jésus, animé par son âme, que l'on adore, mais on ne l'adore qu'à cause de la Personne du Verbe, dont il est le Cœur humain et qui, en lui donnant de subsister en elle, de lui être à jamais uni d'une union immédiate et constitutive, lui communique son éminence sans pair, sa dignité souveraine, les droits du Seigneur des Seigneurs, sa majesté divine enfin, comme il lui a communiqué son existence pour être, sa toute-puissance pour agir (1).

Au Cœur de Jésus, au Cœur créé, au Cœur de chair, qu'on distingue à peine ses battements dans la faiblesse de l'enfant paisiblement endormi, ou qu'il se soulève violemment et retombe sans vie dans le spasme du dernier soupir, ou qu'enfin aucun mouvement, aucune trace du sang coulant de sa source inépuisable à travers les veines du Corps eucharistique ne permette de reconnaître sa présence et sa vie, — à ce Cœur d'homme, parce qu'il est en même temps Cœur de Dieu, l'adoration en esprit et en vérité !

L'adoration des hommages extérieurs, du culte public, des louanges et des acclamations, de la pompe magnifique et des fêtes solennelles, des autels d'or, des temples de

(1) Et majestas Domini implevit domum. (II Par., VII, 1.)

marbre, de la société tout entière, de l'Eglise de la terre et de celle des cieux, — parce qu'il est le Cœur du Dieu maître de toute chose, principe qui a tout créé, tout donné, tout racheté, tout accompli dans ses créatures, fin dernière qui appelle tout à lui, en dehors de qui rien ne vit, ne s'achève et n'est parfait !

Mais davantage encore, l'adoration intérieure, celle qui livre par un choix raisonné, par une préférence justifiée, par un don sans réserve comme sans mesure, par un don total et irrévocable, la créature à son Créateur !

Au Cœur de Jésus, parce qu'il est le Cœur de Dieu, l'adoration de l'esprit, du cœur, de la volonté, de tout l'être ; l'adoration des pensées, des affections, des vertus, des œuvres, des joies, des souffrances, des succès, des défaites, de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité !

A ce Cœur divin l'adoration de l'estime, de l'admiration, de l'étude, des ravissements de l'esprit dans les clartés de la foi et dans les splendeurs de la vision !

A ce Cœur divin, à cause de ses amabilités infinies, l'adoration des désirs, des complaisances, des attachements, des joies et des ivresses, du repos et de la béatitude du cœur, dans la charité qui s'allume ici-bas et dans les embrassements de l'amour glorifié !

A ce Cœur divin, l'adoration des vertus, de la perfection morale et de la sainteté surnaturelle; l'adoration du devoir, du sacrifice, de la soumission, de la douleur, de l'humiliation, de l'abjection et de l'abandon, sans que rien, mais rien au ciel ou sur la terre, puisse un instant arracher la volonté de l'homme au bon plaisir du divin Cœur, à cause de ses droits souverains !

Au divin Cœur, enfin, la sanctification de son nom, l'accomplissement de sa volonté, son règne sans limites et sans fin, sur le trône de l'autel eucharistique, sur tout cœur humain soumis, comme sur le trône éternel de la gloire !

Tout vient de lui, tout est à lui, tout va vers lui, et il

est au-dessus de tout, parce qu'il est le Cœur de Dieu : ce mot dit tout et il suffit !

Redites-le et le répétez : il est la louange parfaite, la glorification totale ; rien ne se peut de plus haut, rien n'est en dehors du Cœur de Jésus Fils de Dieu !

A supposer que ce Cœur n'eût rendu aucun amour à Dieu, conçu aucun dessein de miséricorde pour nous ; qu'il ne fût ni le cœur qui a répandu le sang de la Rédemption, ni le cœur qui nous a donné pour aliment quotidien la chair de Jésus : rien que d'être le Cœur de Dieu, d'avoir été aimé, prédestiné, créé, sanctifié et pris par le Verbe pour devenir son propre Cœur ; rien que d'être et de vivre dans la Personne du Verbe ; rien enfin que d'être en vérité le Cœur de Jésus, cela l'élève au-dessus de tous les mondes créés, au-dessus du monde de la grâce et du monde de la gloire, au-dessus des saints, des anges, de Marie elle-même, incomparablement, à des hauteurs incommensurables ; au-dessus de toute louange et de toute gloire ; cela le met en Dieu même, non par un lien créé, mais par le lien, divin comme la divinité elle-même, d'une de ses adorables Personnes !

Dites donc et répétez encore : Cœur de Jésus, vrai Cœur de Dieu ! Je vous offre l'adoration qui n'est due qu'à Dieu !

O homme de peu de foi, vous hésitez vous voudriez discuter, mesurer, restreindre votre adoration, ne pas vous livrer, ne pas vous anéantir tout entier dans cette adoration ? vous hésiteriez à offrir et sacrifier au Cœur divin, par le désir, du moins, toutes les créatures terrestres et célestes ? Ah ! voyez donc ce que Dieu a fait pour lui ! Il en a fait son Cœur, il l'a élevé jusqu'à lui en lui donnant l'existence d'une de ses propres Personnes ; il l'a déifié dans sa substance, dans sa vie, dans ses œuvres, jusque dans ses humiliations et dans ses faiblesses : il s'est livré à lui en

plénitude. Ce cœur est le Cœur du Verbe, et le Père et le Saint-Esprit y habitent avec lui comme en leur séjour de prédilection où ils prennent leurs complaisances sans mélange !

Ah ! bien plutôt, confessez l'impuissance où vous êtes de l'adorer comme il le mérite et comme vous le devez; appelez à votre aide les anges et les saints qui l'adorent au ciel, et que cette faveur accordée à la Bienheureuse soit votre encouragement et votre leçon :

« Un jour que l'on travaillait à l'ouvrage commun du chanvre, je me retirai dans un petit coin, pour être plus proche du Saint Sacrement. Mon Dieu me faisait là de très grandes grâces. Le Cœur adorable de mon Jésus me fut présenté plus brillant qu'un soleil. Il était au milieu des flammes de son pur amour, environné de Séraphins qui chantaient d'un concert admirable. Ces esprits bienheureux m'invitèrent à m'unir à eux pour louer cet aimable Cœur. Ils me dirent qu'ils étaient venus pour s'associer à moi, afin de lui rendre un continuel hommage d'amour, d'adoration et de louange (1). »

(1) T. I, p. 107.

L'OBJET DE LA RÉVÉLATION

III

LE CŒUR DE L'HOMME PARFAIT : BEAUTÉS ET GRANDEURS

SOMMAIRE

Cœur d'un Dieu, le Cœur de Jésus-Christ est aussi un cœur d'homme : car dans le Verbe incarné la nature humaine, quelqu'unie qu'elle soit à la Divinité, garde toutes ses conditions constitutives. Mais il est le plus parfait des cœurs, comme Jesus-Christ est le plus parfait des hommes. — Disons ses beautés et ses grandeurs. — Plus tard nous dirons ses bontés.

I. La pureté sans tache. — La pureté est dans le Cœur de Jésus l'absence et l'impossibilité de toute souillure. — Elle est la justice positive, composée de toutes les vertus qui sanctifient. — Elle est le principe de toute pureté dans les âmes. — Elle est la raison du sacerdoce de Jésus et de sa médiation, qui, en lui faisant donner à Dieu toute satisfaction, lui permet de donner aux hommes tous les biens du salut. — Elle donne sa puissance purificatrice au sang rédempteur. — Elle est le foyer de la virginité dans les âmes choisies, et du martyre affronté plutôt que de subir une tache.

II. La vérité sans ombre. — La vérité, qui est Dieu, repose dans le Cœur Sacré ; elle lui communique, avec l'infaillibilité, le rayonnement actif du vrai dans les âmes ; - le zèle de répandre la vérité et de refouler les ténèbres morales ; — la recherche de la simplicité ; — la haine du mensonge. — Jésus-Christ est mort pour rendre témoignage à la vérité.

III. La force sans défaillance. — La force est, dans la volonté du Cœur Sacré, ce qu'est la vérité dans son intelligence. — Combien cette force est necessaire au Cœur du Restaurateur de la nature humaine, dont la chute se marque surtout par la faiblesse, l'inconstance et la lâcheté du cœur. — Le « Fort » par excellence puise sa force dans son intégrité parfaite et s'alimente dans son amour sans mélange. — Après avoir manifesté sa force dans les œuvres généreuses et dans les combats victorieux, le Cœur Sacré s'est fait le Pain de la force pour relever et soutenir nos cœurs défaillants.

IV. Grandes pensées. — Les pensées sont proportionnées à la

grandeur du cœur d'où elles [illegible] : c'est leur fonds naturel. — Toutes les pensées qui ont [illegible] la vie de Jésus et inspire ses œuvres sont, comme son Cœur [illegible] nobles, élevées, généreuses et magnifiques. — L'amour seul [illegible] inspire : aucun moyen, sinon ceux que reconnaît l'amour [illegible] employé pour les réaliser. — Ce sont bien les grandes [illegible] plus grand des cœurs !

V. Grandes œuvres. [illegible] : l'Incarnation, — la Rédemption, — l'Euch[illegible] l'Église, — la Justification, — la Gloire. — Elles sont g[illegible] comme les pensées qui les inspirent, comme l'ambition du [illegible] Cœur qui en poursuit la réalisation.

VI. Grandes souffrances. [illegible] Cœur est le sceau ineffaçable qui ma[illegible] prit à la Passion : l'inspirant et la souffrant [illegible] bonté, la douceur et les pardons si touchants dont [illegible] y sont un autre témoignage qu'elle est l'œuvre qui [illegible] couronne de toutes les grandeurs dont resplendit le Cœur de l'homme parfait.

Et mihi est Cor sicut vobis, nec inferior vestri sum.

J'ai un Cœur comme vous, et je ne suis pas moins homme que vous.

(Job, XII, 3.

Jésus-Christ est Dieu, Dieu parfait : en douter serait un blasphème. Mais il est homme aussi, homme parfait : ne le pas croire lui serait une cruelle injure, car c'est pour devenir homme qu'il a abaissé sa divinité jusqu'aux anéantissements de l'Incarnation.

La personne du Verbe, qui a emporté l'humanité du Christ sur les sommets divins pour l'y faire vivre à jamais dans les splendeurs de la vie de Dieu, n'a rien enlevé à la vérité ni à l'intégrité de sa constitution naturelle. Encore que mise en un si étroit et si redoutable contact avec la nature divine, qu'elle n'a avec celle-ci qu'une seule et même personne, divine aussi, la nature humaine du Christ en est restée essentiellement distincte dans ses propriétés et dans ses opérations propres (1). Si la personne du

(1) Unio hypostatica est conjunctio qua duæ naturæ, divina et

Verbe l'élève à une condition divine, si elle confère à ses actes une puissance et une valeur infinies, elle ne la détruit elle-même ni ne l'absorbe ; les actes de l'humanité sainte montent de leur fonds naturel, sont faits par des puissances et des organes d'homme, et le Christ est aussi véritablement homme qu'il est Dieu.

Ce qui résulte de cette union, sublime autant que mystérieuse, pour l'humanité de Jésus-Christ, c'est une perfection à nulle autre pareille, composée de toutes les qualités et de tous les dons naturels et surnaturels : *Speciosus forma præ filiis hominum* (1).

Elle est d'abord, au point de vue naturel, le type idéal de l'humanité, tant pour les éléments qui la composent, les puissances qui la mettent en œuvre, que pour les organes qui la servent. — Au point de vue surnaturel, elle est l'être de grâce que Dieu a comblé de tous les dons en plénitude, accumulant en lui seul plus de grâce que tous les élus n'en posséderont jamais tous ensemble, et le destinant à en être l'unique principe dans tous ceux qui en recevront un don quelconque (2). — Enfin, en vertu de

humana, integræ, inconfusæ, impermixtæ, ac suis proprietatibus et operationibus præditæ in se permanentes, subsistunt in una divini Verbi persona. (Schouppe. De Inc., n° 150.)

(1) In Christo necesse est ponere gratiam habitualem propter tria : primo propter unionem animæ illius ad verbum Dei ; secundo propter nobilitatem illius animæ cujus operationes oportebat propinquissime attingere ad Deum per cognitionem et amorem ; tertio propter habitudinem ipsius Christi ad genus humanum... et ideo oportebat quod haberet gratiam in alias redundantem. (IIIa P., q. VII, a. 1.)

(2) Speciosus forma præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis : propterea benedixit te Deus in æternum. (Ps. XLIV.) — Saint Paul exprimait en termes analogues et plus explicites la dotation magnifique de tous les dons faits à l'humanité de Jésus par le Père qui l'unissait comme épouse à son Fils unique : *Propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo exultationis præ participibus tuis.* (Hebr., I, 9.)

son union personnelle avec le Verbe, elle reçoit une communication unique des perfections de la nature divine, qui lui donnent une dignité infinie, à son âme une sainteté infinie, à ses puissances une force infinie, à ses vertus une perfection infinie, à ses œuvres une valeur infinie.

A ce triple titre, de la perfection naturelle, de la perfection surnaturelle et de la perfection divine de l'union hypostatique, l'humanité de Jésus est l'humanité parfaite, le prototype de la création humaine. Saint Paul dit « que le Christ est le premier-né d'entre les hommes, la tête du genre humain, devant, en tout et partout, occuper la première place et exercer une primauté incontestable et sacrée (1). »

Ce qui est vrai de l'humanité de Jésus est vrai de chacune de ses parties : son âme est la plus parfaite des âmes créées ; son corps le plus beau, le mieux organisé, le plus parfait des corps humains.

Son Cœur, qui résume, comme organe et comme symbole, la nature corporelle et la nature spirituelle de Jésus, est donc aussi, sous ces deux aspects, le plus parfait des cœurs, le cœur idéal, le cœur humain par excellence, l'unique cœur d'homme parfait, en qui se réunissent à un degré supérieur et inappréciable, dans la mesure même de l'infini, toutes les qualités, toutes les richesses, toutes les vertus qui peuvent entrer dans la formation, dans l'embellissement, dans la perfection d'un cœur humain.

Perfection de nature, perfection de grâce, perfection divine de l'union hypostatique, dépassant infiniment à elle seule les deux autres, voilà ce qui fait du Cœur humain de Jésus, en même temps que le chef-d'œuvre des cœurs, le type d'après lequel ont été créés tous les autres (2) et le

(1) Et ipse est caput corporis Ecclesiæ qui est principium, primogenitus ex mortuis ut sit in omnibus ipse primatum tenens. (Col., I, 18.)

(2) On peut certes appliquer au Cœur de Jésus ce que Tertullien

modèle achevé sur lequel doit se transformer tout cœur qui aspire à recouvrer la perfection de ses origines, en se rendant digne du Créateur, qui l'avait fait si beau déjà, et du Rédempteur venu pour le refaire plus merveilleux encore.

Pour donner ne fût-ce qu'une lointaine idée des splendeurs de ce Cœur d'homme, adorable jusque dans sa condition humaine, parce qu'il est encore, dans cette condition même, le Cœur d'un Dieu, essayons de dire quelque chose de ses beautés et de ses amabilités.

Beau de toutes les perfections, de toutes les grandeurs morales qui constituent ce qu'on appelle un grand, un noble cœur; — aimable à cause de toutes les affections, de tous les dévouements qui font d'un cœur bon la plus séduisante image du Dieu de toute bonté, — tel apparaît le Cœur de l'Homme-Dieu et c'est ce qui le rend digne de l'union privilégiée où le fait vivre avec elle la Personne du Fils de Dieu; digne des charges que doit remplir le Verbe incarné; digne d'être le principe de toute vie et de toute perfection pour nos cœurs; digne d'être aimé, désiré et poursuivi comme l'objet de leur béatitude et le centre éternel de leur repos!

Les beautés morales du Cœur de l'Homme-Dieu, ce sont les qualités naturelles et surnaturelles dont il est enrichi

disait de la sainte humanité, type sur lequel le Créateur façonnait le premier homme : « Adeo magna res agebatur, qua ista materia extruebatur. Itaque toties honoratur quoties manus Dei patitur, dum tangitur, dum decerpitur, dum deducitur, dum effingitur. Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum, manu, sensu, opere, consilio, sapientia, providentia, et ipsa in primis affectione, quæ lineamenta ducebat. Quodcumque enim limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus... Ita limus ille jam tunc imaginem induens Christi futuri in carne, non tantum Dei opus erat, sed et pignus. » (De Resurr. carnis, VI.)

et celles qui marquent ses œuvres d'un caractère de grandeur qui ne sera jamais égalé. Dans son fond, c'est la pureté, la vérité, la force ; — dans ses œuvres, la noblesse de l'inspiration, la grandeur des entreprises, d'invincibles obstacles affrontés et vaincus.

Qu'on ne s'étonne pas de voir attribuer au cœur des qualités et des œuvres qui conviennent à l'âme et à la personne. C'est la coutume de l'Ecriture et de l'enseignement théologique, aussi bien que de toutes les langues, de symboliser l'homme tout entier dans son cœur (1).

Le cœur est le siège principal de l'âme : nous attribuons au Cœur de Jésus cette pureté fondamentale qui rend l'âme sainte et agréable à Dieu.

Le cœur est l'organe de l'intelligence, surtout de l'intelligence pratique, laquelle, sous la forme du conseil et de la prudence, conduit la vie : nous attribuons au Sacré-Cœur la vérité parfaite, soleil qui éclaire toutes les voies du monde moral.

Enfin, le cœur est le maître ressort de la volonté, et la force est, à ce point de vue, sa qualité la plus nécessaire : au Cœur du Christ la force sans défaillance.

Pureté dans son essence, vérité et force dans ses puissances (2), telles sont les beautés du Cœur Sacré.

« Une fois, lit-on dans la *Vie* de la Bienheureuse, après « la sainte Communion, Notre-Seigneur, voulant fixer ses « irrésolutions et se l'attacher pour toujours comme l'épouse

(1) Super illud Prov., v : *Præbe, fili, cor tuum mihi*, hæc habet Corn. a Lap. : Deus exigit cor, quia cor est principium vitæ omnisque cogitationis, voluntatis et actionis. Et cum Deus possidet cor, possidet totum hominem. (Prov., XXIII, 26.) — Et in Ezech., XXXVI, 26 : Cor est sedes et officina rationis et voluntatis. Cor enim subministrat spiritus vitales et animales intellectui necessarios ad intelligendum, et voluntati ad amandum.

(2) Sicut gratia respicit essentiam animæ, ita virtus respicit potentiam ejus. (P. Ie, q. VII, a. 1.)

« privilégiée de son Cœur, lui dit qu'il était le plus « riche, le plus puissant et le plus parfait de tous les « hommes (1). »

I

La pureté sans tache.

La pureté et la sainteté sont identiques : car, pour être pur il ne suffit pas d'être exempt de tout mélange avec les choses inférieures, il faut de plus être uni au principe de toute perfection, qui est Dieu. Sans cette attraction vers Dieu, l'âme, comme l'argent par l'alliage avec le plomb, descend, s'abaisse et se souille (2). Cette union avec Dieu est l'œuvre de la grâce habituelle, bienfait gratuit de l'amour dont il plaît à Dieu d'aimer l'homme, qui purifie l'âme et la sanctifie dans son essence, et qui, rendant l'homme agréable à Dieu, attire Dieu vers lui en d'ineffables complaisances, causes inépuisables de dons nouveaux et toujours plus grands (3).

Ce Cœur donc est pur dans le fond duquel la grâce habituelle s'est répandue en telle abondance, que, tout entier habité par Dieu, il ne laisse aucune place aux éléments étrangers, qui le corrompraient dans la mesure où ils le sépareraient de Dieu.

(1) T. I, p. 51.

(2) Nomen sanctitatis duo importare videtur : uno quidem modo munditiam, et huic significationi competit nomen græcum : dicitur enim ἁγιος, quasi sine terra..... Munditia necessaria est ad quod mens Deo applicetur ; quia mens humana inquinatur ex hoc quod inferioribus rebus conjungitur ; sicut quælibet res ex immixtione pejoris sordescit, ut argentum ex immixtione plumbi : oportet autem quod mens ab inferioribus rebus abstrahatur, ad hoc quod supremæ rei possit conjungi. (2ª 2ª, q. LXXXI, a. 8.)

(3) Duplex est gratia : una quidem per quam ipse homo Deo conjungitur, quæ vocatur gratia gratum faciens... Apostolus utrumque attribuit gratiæ : et gratum facere et esse gratis datam. (1ª 2ª, q. CXI, a. 1.)

Or, parmi tous les cœurs créés, seul le Cœur de Jésus est absolument pur de toute imperfection quelconque, et c'est sa gloire incomparable.

Il est pur, non pas seulement d'une manière négative, par l'absence de toute faute réelle et par l'heureuse et radicale impossibilité d'en commettre, mais d'une manière positive, parce que, d'abord, la plénitude de la sainteté incréée est descendue en lui; puis, parce qu'elle y a versé, pour se faire un séjour digne d'elle, la plénitude de toutes les vertus, de tous les dons, de tous les fruits qui en sont la naturelle efflorescence, la garantie et l'achèvement.

Cette plénitude de pureté s'alimente, dans le Sacré-Cœur, à trois sources : la grâce infuse, commune à toutes les âmes sanctifiées par la régénération surnaturelle, qui les fait filles adoptives de Dieu : mais la grâce est dans le Cœur de Jésus en une telle surabondance que de sa plénitude découle ce qu'en possèdent toutes les âmes des élus; — en second lieu, la grâce de l'union hypostatique, privilège unique du Cœur Sacré, qui lui donne d'exister et de vivre dans la Personne du Verbe, et par conséquent de posséder la présence personnelle, l'amour personnel et aussi la sainteté personnelle du Verbe divin, tant pour en être purifié, préservé, uni à Dieu et sanctifié, que pour opérer divinement toutes les œuvres de la sainteté; — enfin, et par une conséquence nécessaire de cette union au Verbe, c'est le don de la sainteté divine elle-même, de la sainteté infinie qui est la nature de Dieu. Aussi, dès sa naissance le Christ est-il, non seulement sanctifié et saint, mais la sainteté substantielle, la sainteté vivante, la sainteté totale : l'ange le déclare formellement à sa Bienheureuse Mère : Le Fils qui naîtra de vous sera la sainteté : *Quod nascetur ex te sanctum* (1).

(1) Christus ut homo triplicem habuit sanctitatem. Prima fuit infusa, scil. gratia, charitas cœteræque virtutes animæ Christi a

C'est le privilège unique du Cœur de l'Homme-Dieu de posséder une telle sainteté, la sainteté dans sa totale perfection. Certes, le Cœur de Marie est plein de grâce, il ne connaît aucune souillure de fait, et de la tache même qui contamine en ses racines toute âme créée, il a été préservé. Mais cette préservation ne dit-elle pas la nécessité qu'il encourait si, en vue et par les mérites de la pureté infinie du Fils, le Cœur de la Mère n'eût été entouré d'une barrière infranchissable à la fange descendue de l'impureté d'Adam et qui souille tous ceux qui naissent de sa race? Jésus n'a pas connu cette loi, ni la possibilité d'y être soumis; il n'est pas de la descendance d'Adam : c'est de Dieu qu'il est né; il est l'œuvre du Saint-Esprit; et encore qu'il soit formé de la substance de Marie, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu seul qui a fécondé le sein de la Vierge (1).

Ah! que l'adoration est donc réconfortante de cette pureté du Cœur Sacré, aussi parfaite en tous les éléments qui la composent que pleine de toute plénitude et surabondante en ses inépuisables effusions!

Tandis que l'universelle inclination de tous les cœurs humains est tournée vers le mal par la loi de leur origine

Deo inditæ; 2° Sanctitas divina, qua nimirum Deitas ipsa sanctissima est : hanc habuit Christus per communicationem idiomatum; 3° Sanctitas Christi hominis præcise facta est per ipsam unionem hypostaticam : per hanc enim præcise humanitas Christi sanctificata fuit. (Corn. a Lap. in XVII, 17, Joannis. — Cfr. D. Th. IIIa P., q. VII, a. 1.)

(1) Spiritus sanctus superveniet in te. — Superveniet ad hoc ut Christi conceptio et ipse Christus sanctus sit non tantum ex vi unionis hypostaticæ cum Verbo, sed etiam ex vi talis et tam divinæ conceptionis, quod scil. conceptus sit non ex homine vel angelo, sed ex Spiritu sancto. Quare Christus ex vi hujus conceptionis non erat filius Adæ, ut ex eo peccatum originale contraheret et nasceretur peccator, uti nos omnes nascimur, sed erat purissimus et sanctissimus. (Corn. a Lap. in Luc., I, 35.)

maudite (1), et que tous les fils d'Adam, par leurs infidélités personnelles, accentuent le courant funeste qui les emporte au péché; tandis que dans les êtres les plus saints nous sommes obligés de confesser qu'il y a des fautes, ou la possibilité d'en commettre, « et que nos mères elles-mêmes », douces images de la sainteté idéale, qui réjouissent nos premiers regards, ne nous ont pourtant, pécheresses elles-mêmes et filles de pécheurs, « pu concevoir que dans le péché (2) », — voici que, porté sur la nuée lumineuse de la pureté de Marie, qui l'annonce comme une splendide aurore, apparaît le soleil du Cœur très pur et très saint, du Cœur divinement pur et divinement saint, de Jésus!

Que les anges et les saints l'adorent et s'y mirent comme en la source de leur pureté! Qu'ils y puisent l'idée, le modèle et les éléments de leur sainteté! Nous tous, pauvres pécheurs, nous y trouverons l'onde vive qui nous lavera de nos souillures, le rachat de nos péchés, la rançon de nos dettes, cependant que la redoutable sainteté de Dieu et sa justice y prendront leurs infinies satisfactions et que le Père prononcera sur cet humble fils d'une fille d'Adam, descendu dans les eaux purificatrices d'un baptême, inclinant son front sous la main d'un pécheur, ces paroles qui sont la suprême béatification de toute sainteté : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je trouve mes complaisances : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui* (3)!

« Celui qui aime, garde et cultive la pureté du cœur aura le Roi pour ami : Jésus voit récompenser l'immaculée pureté de son Cœur par l'unique amitié de son Père, le

(1) Videns Deus quod... cuncta cogitatione cordis intenta esset ad malum omni tempore, pœnituit eum quod hominem fecisset in terra. (Gen., VI, 5.)

(2) Ps. L, 3.

(3) Matth., III, 17.

Roi des rois : *Qui diligit cordis munditiam... habebit amicum regem* (1). »

La pureté surabondante du Cœur de l'Homme-Dieu se répand dans ceux qui l'entourent de plus près en des effusions privilégiées, avant de se répandre dans tous les hommes jusqu'aux extrémités des temps.

Marie, Joseph, le Précurseur sont sanctifiés dès avant leur naissance et font resplendir leur pureté d'origine de l'éclat de la virginité volontaire : ce roi des lis qui élève, dans cette sombre vallée perdue sous les fanges du péché, sa tête d'argent striée d'or, veut être entouré de lis : *Qui pascitur inter lilia* (2).

Il répandra le baume puissant de sa pureté sur ses pas, et vivant au milieu des pécheurs, bien loin d'être contaminé par leur contact, il les purifiera par le sien de leurs souillures, et ils deviendront si purs que de quelques-uns il fera ses collaborateurs et ses amis, de Madeleine sa confidente privilégiée et de la Samaritaine une adoratrice en vérité et un apôtre.

A la fin de sa vie, il pourra défier ses accusateurs acharnés à sa perte de le convaincre d'aucune faute, même de surprise : *Quis ex vobis arguet me de peccato* (3) ? Ah ! c'est que, « toute vie descendant du cœur (4) », il ne pouvait sortir d'un cœur pur comme celui de Jésus, rempli et gardé par la sainteté divine, qu'une vie pure, sainte en pensées, en paroles et en œuvres !

Il est le Juste, juste de toutes les justices : c'est son nom, c'est sa nature, c'est son œuvre, c'est son mérite et son

(1) Prov., XXII, 14.
(2) Dilectus meus mihi et ego illi, qui pascitur inter lilia. (Cant., II, 16.)
(3) Joan., VIII, 46.
(4) Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit. (Prov., IV, 23.)

triomphe : *Et hoc est nomen quod vocabunt eum Dominus justus noster* (1). La jalousie, la haine, la calomnie, les accusations les plus infamantes et les mieux ourdies; les sentences iniques de tous les tribunaux, soutenues des adjurations les plus solennelles des juges, ceux-ci fussent-ils des pontifes, pourront s'abattre sur lui : c'est « l'immaculé qu'elles frapperont »; et sa blancheur ne gardera, de tant de boue jetée, ni une éclaboussure, ni une flétrissure; ces ombres épaisses de la calomnie ne serviront qu'à faire ressortir davantage son éclat : *Ut sagittent in occultis immaculatum* (2).

C'est sur les fondements très saints de l'inviolable pureté du Sacré-Cœur que sont posées les assises de cette merveille qu'on appelle le sacerdoce de Jésus. Car il fallait, « pour offrir à Dieu le sacrifice très pur que réclamait la grandeur de son Nom (3) », — « un prêtre qui fût saint, innocent, sans souillure, inviolablement séparé du péché par sa pureté, dominant les cieux par sa justice; n'ayant aucun besoin de se purifier lui-même par son sacrifice, avant de l'offrir pour la purification du peuple coupable (4). » Il le fallait assez saint pour plaire à Dieu et mériter de sa faveur le pardon des pécheurs; assez saint pour sanctifier les coupables; assez saint « pour fonder un peuple saint, nourri de sainteté, resplendissant des vertus les plus éclatantes de son fondateur, qui l'a introduit dans un royaume de lumière (5) », où les lois saintes, les sacrements saints, la doctrine de vérité, créant et cul-

(1) Ecce dies veniunt et suscitabo David semen justum, etc. (Is., XXIII, 6.)
(2) Ps. LXIII, 5.
(3) Ab ortu enim solis usque ad occasum magnum est Nomen meum in gentibus : et in omni loco sacrificatur et offertur Nomini meo oblatio munda. (Mal., I, 11.)
(4) Hebr., VII, 26, 27.
(5) Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta,

tivant la sainteté de la grâce dans les âmes, les préparent à la sainteté consommée de la gloire.

Voilà, ô peuples, votre prêtre au cœur pur, votre médiateur dont la prière est toujours exaucée, « à cause de sa sainteté, vénérable à Dieu lui-même (1) » ; votre avocat, dont la parole soutenue par « la justice sans tache de sa vie (2) » gagne toujours votre cause !

Et vous, prêtres, ministres agréés de ce souverain Prêtre, « qui devez être revêtus de justice (3) », c'est de la pureté de ce Cœur « créé dans la vérité de toute justice (4) » qu'il vous faut revêtir ; là qu'il vous faut rentrer sans cesse, là qu'il vous convient d'habiter. C'est pourquoi, à la Cène où il institua le sacerdoce, tenant Jean sur son Cœur, et en la personne du disciple aimé, les prêtres de tous les temps, l'adorable Auteur de notre sacerdoce disait à son Père : « Père Saint, sanctifie-les en vérité, de la sainteté que je possède en toi de toute éternité, et que tu m'as envoyé leur apporter dans ce monde (5) ! »

C'est de cette source du Cœur Sacré que devait jaillir le fleuve de sang généreux et pur destiné à remplacer sur la terre, redevenue, par la grâce, le séjour de Dieu et de l'homme réconciliés, les fleuves sacrés qui fécondaient l'Eden de la création. Sans sa pureté incorruptible, il n'eût

populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. (I Petr., II, 9.)

(1) Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (Hebr., V, 7.)

(2) Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum. (I Joan., II, 1.)

(3) Sacerdotes tui induantur justitiam. (Ps. CXXXI, 9.)

(4) Induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. (Ephes., IV, 24.)

(5) Sanctifica eos in veritate .. Sicut tu me misisti in mundum, et pro eis sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in veritate. (Joan., XVII.)

pas été capable de purifier le monde de la masse infecte du péché, amassée sur sa surface depuis le commencement; sans la douleur infinie, l'humiliation profonde et acceptée avec lesquelles il bondit du Cœur brisé et meurtri, il n'eût pas satisfait les justes exigences de la très sainte colère de Dieu : sans l'abondance intarissable de son cours, il n'eût pu couler jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la fin des temps, pour payer la dette sans cesse renaissante du péché universel; enfin, sans l'amour qui le poussait héroïquement dehors, soulevant ses flots vermeils jusqu'à Dieu pour lui témoigner le zèle de sa gloire, et les répandant sur les hommes pour leur exprimer jusqu'à quel point il voulait leur salut : sans cet amour, il n'eût pas été le Sang de la rédemption, de la justification et de la vie nouvelle, poursuivie dans la grâce, achevée dans la gloire. Mais bénie soit à jamais la source vive du Cœur Sacré : « c'est par le Sang très précieux de Jésus, de l'Agneau pur, de l'Agneau sans tache, que nous avons été rachetés (1) ! »

La suprême splendeur de la pureté du Cœur du Sauveur est qu'elle rayonne en d'innombrables cœurs qui la reflètent dans l'éclat de la sainte virginité, du célibat ecclésiastique, de la sainteté conjugale, de l'intégrité et de l'honneur gardés dans toutes les conditions chrétiennes, enfin, du martyre enduré plutôt que de consentir à une souillure.

C'est qu'une des premières paroles sorties du Cœur virginal de Jésus a montré le bonheur dans la pureté du cœur : *Beati mundo corde;* comme aussi dans la justice parfaite, poursuivie avec la faim et la soif de la passion : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam !*

(1) Scientes quod non corruptibilibus auro vel argento redempti estis, sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi et incontaminati. (I Petr., I, 19.)

C'est que pour donner au cœur humain, si profondément contaminé, la volonté et la force de combattre pour reconquérir et garder la pureté, le Christ Jésus a trouvé dans son Cœur la pensée d'incroyable générosité de nourrir l'homme de pureté, en lui donnant pour aliment sa divinité sainte, son âme innocente, son corps très chaste, son sang virginal, son Cœur infiniment pur : *Frumentum electorum et vinum germinans virgines* (1). — « Nous mangeons chaque matin la chair de l'Agneau immaculé, disait saint André au proconsul d'Achaïe : et quand tous s'en sont rassasiés, l'Agneau immortel continue de vivre dans son intégrité pour nourrir ceux qui auront encore faim de lui (2). » — Et si vous voyez les blanches théories des âmes pures sillonner le monde dans le long cours des âges, sur un continent et sur l'autre, paraissant s'élever sans effort, dans leurs corps spiritualisés par la pureté, de la terre au ciel et relier la vallée du péché avec la patrie de la sainteté, c'est que l'Agneau sans tache, « amateur de la chasteté », marche partout devant elles, revêtu du voile immaculé de l'Hostie eucharistique, et qu'il les entraîne sur ses pas : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati ; virgines enim sunt, hi sequuntur Agnum quocumque ierit* (3) !

O Cœur de toute pureté, faites-moi, je vous en conjure, un cœur sans péché, afin que mon espérance, mise tout entière en vous, ne soit pas confondue : *Fiat cor meum immaculatum, et non confundar* (4) !

(1) Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? (Zach., IX, 17.)

(2) Ego omnipotenti Deo, immolo quotidie... immaculatum Agnum in altari : cujus carnem postquam omnis populus credentium manducaverit, Agnus, qui sacrificatus est, integer perseverat et vivus. (Act. Martyr. S. Andreæ.)

(3) Apoc., XIV.

(4) Ps. CXVIII, 80.

II

La vérité sans ombre.

Émanant de la pureté, comme d'un foyer lumineux sort le rayon, la vérité est le second élément de la beauté du cœur. Droiture naturelle, instinct et besoin de vérité, ardeur à s'instruire et docilité à écouter : haine native du mensonge, de la fausseté et de la ruse ; simplicité dans la manière d'être, de parler et d'agir : jugement sain, esprit de conseil et prudence dans la conduite ; enfin, zèle à répandre la vérité et à combattre pour sa défense, il semble que voilà bien les traits d'un cœur vrai ; et je ne sais si, dans les ténèbres de l'universel mensonge, où étouffe notre cœur plus encore que ne se débat notre esprit, il est un idéal plus séduisant à poursuivre, un bien plus important à posséder que la vérité du cœur, une rencontre plus précieuse à faire que celle d'un cœur vrai !

Tel est, seul en réalité, le Cœur de Jésus, aussi parfaitement vrai qu'il est pur : heureux ceux qui le sauront trouver : *Et vidimus... plenum gratiæ et veritatis* (1).

La Vérité sans ombre, qui est Dieu (2), repose en lui et le remplit tout entier sans trouver aucun obstacle qui l'arrête : aucune faiblesse en son intelligence, créée pour comprendre et traduire la vérité totale ; aucun péché dans sa volonté, car le péché, qui est toujours un mensonge, amasse dans l'âme de profondes ténèbres (3).

(1) Joan., I, 14.
(2) Deus veritas est et tenebræ in eo non sunt ullæ. (I Joan., I, 5.)
(3) Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem : erant enim eorum mala opera. (Joan., III, 21.)

En même temps, elle a déposé dans ce Cœur, pur comme un cristal, pour se refléter dans le monde en formes innombrables, « tous les trésors de la science et de la sagesse infinie (1). »

Aussi le Verbe incarné peut-il dire de lui-même, sans témérité : « Je suis la vérité ; je suis la lumière ; je suis la vraie lumière du monde : *Ego sum veritas, ego sum lux mundi* (2). » — Non pas seulement la lumière spéculative de l'esprit, pleine de splendeurs, mais aussi la lumière qui éclaire le jugement, inspire le conseil, conduit la vie par les chemins droits et sûrs qui mènent infailliblement au but. Incapable d'errer, la vérité incarnée est incapable d'égarer ceux qui la suivent. — Bien plus, elle les arrache au mensonge, les délivre des ténèbres et brise les liens de pesante ignorance dont le prince de ce monde, qui est menteur par haine de la vérité, a chargé le cœur humain, lorsque celui-ci, le préférant à Dieu pour tout savoir, en fut hélas ! réduit à ne connaître plus rien complètement (3).

Tous les attraits et toutes les énergies du Cœur du Sauveur sont pour la vérité. — Ses attraits : qui lui font adopter la simplicité comme la caractéristique de sa manière d'être, de converser et d'agir, pour lui et pour les siens ; prendre ses délices avec les enfants, les petits et les pauvres, parce qu'ils sont simples ; choisir parmi les simples ses apôtres, compagnons de sa vie, témoins de sa doctrine. — Le cœur humain, que la duplicité entraîne dans les voies tortueuses, il le réforme par la simplicité dont il fait la loi des relations avec Dieu et avec les

(1) Col., II, 3.
(2) Joan., VIII, 12.
(3) De cette ignorance qui enveloppa l'esprit du premier homme, en punition de son désir désordonné d'apprendre par Satan ce que Dieu lui cachait, le Créateur mit l'ironique symbole dans les peaux de bête qu'il jeta sur les épaules d'Adam : « Fecit quoque Dominus Adæ et uxori ejus tunicas pelliceas et induit eos, et ait : Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum !... (Gen., III, 21.)

hommes, comme de la conduite personnelle : « Si votre œil est simple, vous serez tout entier dans la lumière (1). »

Saint Paul, fidèle écho du Maître, disait que « la simplicité est le caractère des enfants de Dieu » ; que « c'est dans la simplicité du cœur qu'il faut obéir (2) » ; et saint Pierre mettait la force de l'affection fraternelle « à s'aimer mutuellement d'un cœur simple (3). » Dans le Cœur du Sauveur la simplicité se fortifiait d'une humilité aussi profonde et sincère qu'aimable et mesurée, d'une invincible douceur, aussi éloignée de la fadeur que de la faiblesse : car l'humilité est l'une des formes les plus expressives de la vérité.

Ses attraits pour la simplicité étaient soutenus d'une haine résolue contre la ruse et le mensonge : il faut dire que ce furent les seul objets de ses colères. On ne peut lire sans effroi ses malédictions impitoyables contre l'hypocrisie des Pharisiens ; elles traversent les siècles d'un sifflement aigu, comme celui d'une lanière qui flagelle impitoyablement la fausseté partout où, malgré ses menaces et ses châtiments, il la rencontre essayant d'envelopper le cœur humain et de l'entraîner à feindre (4).

Le Sauveur aimait avec passion la vérité : après s'être épuisé pour la répandre en œuvres apostoliques, en prédication publiques, en discussions et en entretiens qui se prolongeaient jusque dans les heures de la nuit, il affronta les contradictions, les persécutions et la mort pour l'annoncer au monde, l'imposer aux résistances intinctives de la foule trompée ou aux oppositions intéressées de la science mondaine et du pouvoir. On peut dire qu'il est

(1) Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. (Matth., VI, 22.)

(2) Ut sitis sine querela et simplices filii Dei. (Philip., II, 15.) — Obedite in simplicitate cordis vestri. (Ephes., VI, 3.)

(3) Simplici ex corde invicem diligite. (I Petr., I, 22.)

(4) Timeo ne corrumpantur sensus vestri et excidant a simplicitate quæ est in Christo. (II Cor. XI, 3.)

mort glorieusement enveloppé dans la bannière de la vérité, en proclamant ses droits imprescriptibles par ces sublimes paroles : « J'ai toujours parlé ouvertement à la face de tous ; je n'avais rien à cacher : car je ne suis venu et ne suis né dans ce monde que pour donner témoignage à la vérité (1) ! »

Il s'est survécu pour assurer le règne de la vérité : « en envoyant l'Esprit de vérite, qui procède de lui, et qui complète tous ses enseignements » ; en fondant l'Eglise « phare indestructible de la vérité à travers les âges » ; en se faisant lui-même « pain des intelligences » pour les nourrir de vérité, « azyme sans levain de la Pâque, pour soutenir dans les âmes la sincérité et la simplicité (2). » Pénétrant dans les cœurs pour y allumer son ardent amour de la vérité, il brûle, en passant, comme un charbon ardent, les lèvres de ceux qui le reçoivent, pour les embraser du zèle de la proclamer, de la répandre et de ne la laisser jamais muette devant l'ignorance, l'erreur ou la négation.

O Cœur de Jésus, c'est « votre gloire unique », au milieu de tous les cœurs humains, menteurs par infirmité ou par malice, « d'être plein de vérité comme de pureté ! » Vérité éternelle, vous aviez créé le premier homme dans la justice et la vérité ; Vérité incarnée, vous êtes venu « refaire ici-bas la vérité perdue (3) » ; « vous n'avez qu'un désir, c'est

(1) Ego palam locutus sum mundo, ...et in occulto locutus sum nihil... Ego ad hoc natus sum et ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati. (Joan., XIX, 37.)

(2) Expurgate vetus fermentum ut sitis nova conspersio sicut estis azymi. Etenim Pascha nostrum immolatus est Christus. Itaque epulemur non in fermento malitiæ et nequitiæ, sed in azymis sinceritatis et veritatis. (I Cor., V.)

(3) Vidimus gloriam ejus... plenum gratiæ et veritatis. — Veritas per Jesum Christum facta est. (Joan., I, 17.)

que tous ceux pour lesquels vous êtes mort parviennent à la connaissance de la vérité (1). »

O Cœur vrai, absolument vrai dans votre nature, dans vos pensées, dans vos paroles et dans vos œuvres (2), délivrez nos cœurs des entraves de l'erreur et de la duplicité, en y projetant le rayonnement de votre pure lumière! Ce sera nous délivrer en même temps du péché, car tout péché est un obscurcissement volontaire de votre lumière en nos cœurs. « C'est seulement alors que nous serons vraiment libres (3), quand nous serons les affranchis de la vérité! Je vous adore, vous bénis « et me donne tout entier à vous dans la simplicité de mon cœur : car, vous qui connaissez nos cœurs, vous n'y aimez que la simplicité (4). » Daignez me garder enlacé pour jamais dans les liens « de la miséricorde et de la vérité, qui se sont indissolublement noués dans votre Cœur (5) », pour m'attacher à vous, centre immuable de ma vraie vie!

III

La force sans défaillance.

La force est la troisième des perfections fondamentales qui élèvent le Cœur de Jésus au-dessus de tout cœur humain, pour faire de lui le cœur de l'Homme parfait. Comme la pureté orne l'essence du Cœur sacré d'une sainteté sans tache, embellie de toutes les vertus infuses et acquises, la

(1) Omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. (I Tim., II, 4.)

(2) Christus a Joanne vocatur *veritas* quia in eo fuit quadruplex veritas : veritas entis, veritas mentis, veritas oris et veritas operis. (Corn. a L., in I Joan., IX.)

(3) Veritas liberabit vos. (Joan., VIII, 32.)

(4) Scio, Deus meus, quod probas corda et simplicitatem diligas, unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc!

(5) Ps. XXXIX, 12.

force est nécessaire pour permettre à ses vouloirs et à ses amours de poursuivre énergiquement et d'atteindre sûrement les objets dans lesquels la lumière sans ombre de son intelligence lui a montré un élément de perfection pour l'œuvre qu'il vient accomplir.

Car le cœur est l'organe de la volonté et des affections de l'âme. Ce qu'il faut à la volonté, instrument de tendance, destiné à saisir et à retenir le bien où l'être intelligent doit trouver sa perfection et son repos, c'est la force : la force morale, qui lui sert de levier pour s'élancer, de point d'appui pour soutenir son effort, et de défense pour garder, contre les causes adverses, le bien conquis.

La force est surtout nécessaire au Cœur du vaillant Restaurateur de la nature humaine pour guérir la volonté de l'homme tombé, qui s'est vue, par cette chute, brisée et affaiblie irrémédiablement dans tous les descendants du premier père (1).

Rien de plus lamentable que le spectacle du cœur humain depuis ce moment fatal, en face du devoir, de la vertu, de l'effort pour le bien et de la constance à le faire. C'est une perpétuelle hésitation, des alternatives d'élans et de reculs, de résolutions, en apparence décisives, suivies de honteuses capitulations; le succès obtenu, compromis aussitôt par de pires défaites; aucune suite quelque temps soutenue, aucune persévérance un peu assurée. D'ordinaire, l'appréhension du combat empêche de prendre les armes, l'horreur de l'effort paralyse les désirs qui paraissaient de quelque vivacité; le besoin de jouir sans travail, de conquérir sans lutte, de posséder sans souci amène à toutes les concessions, à toutes les lâchetés; ou, si l'on a affronté la lutte, les sacrifices qu'elle ordonne de renouveler pour assurer le succès définitif, font abandonner le champ de

(1) Liberum arbitrium viribus attenuatum et inclinatum. (Trid. Sess. VI, c. 1.)

bataille après quelques escarmouches. En fait, l'état du cœur humain depuis la chute, c'est l'universelle apathie, la trahison du devoir, la passion de jouir du plus de bien-être possible avec le moins d'efforts et de sacrifices. C'est le sensualisme sous toutes les formes : dans les affections, dans les choses de l'esprit, dans la vie matérielle et jusque dans les rapports avec Dieu. C'est l'affaissement des caractères, l'affadissement du cœur, l'énervement de la discipline, la détente de toute énergie, l'amollissement des courages. De là, un abattement habituel, une tristesse maladive et qui semble endémique ; les sourds murmures du mécontentement, les plaintes contre la destinée, qui semblent ne se taire jamais ; c'est vraiment l'ère des soupirs inutiles, des larmes stériles, des vaines espérances et des illusions suivies d'amères déceptions : enfin, c'est l'apostasie générale, tant à l'égard de Dieu que de toutes les saintes causes qu'il ordonne de servir. Et la raison de ce mal, aussi profond qu'étendu, c'est que « toute tête est malade et tout cœur sans force : *Omne caput languidum et omne cor mœrens* (1). »

Ah ! qu'apparaisse donc un cœur vraiment fort, vers lequel se puissent tourner, sur lequel se puissent appuyer ceux qui espèrent encore et ne voudraient pas être entraînés par le torrent qui emporte, comme une boue sans consistance, les débris informes du cœur humain, décomposé et nauséabond, dans l'abîme de l'éternel désespoir !

Voici le Cœur de l'homme parfait : c'est le cœur de celui qui s'appelle « le Fort », et dans lequel agit en liberté l'Esprit de force (2) » ; c'est le cœur du Lion de Juda, vainqueur de la mort, terreur des ennemis de Dieu, qui tremblent et s'enfuient à son approche (3). »

(1) Is., I, 5.

(2) Requiescet super eum Spiritus fortitudinis et vocabitur Fortis. (Is., XI, 2.)

(3) Ne fleveris, ecce vicit Leo de tribu Juda. (Ap., V, 5.)

Sa force se puise dans son intégrité parfaite et s'alimente de son amour sans mélange. — Comme la faiblesse naît de la division et que l'édifice humain, ainsi que la maison dont les pierres se disjoignent, croule sous l'action destructive du péché, qui sépare la chair d'avec l'esprit et l'esprit d'avec Dieu, ainsi la radicale innocence du Cœur de Jésus resserre-t-elle en lui la parfaite unité de toutes ses puissances entre elles et de lui-même avec Dieu. Elle lui donne par cette intégrité l'unité, et par l'unité la force intégrale, où agissent de concert, chacun selon son énergie native, tous les éléments de vie. — L'amour, feu ardent, qui seul triomphe de ces deux grandes forces, la mort et l'enfer, à l'inexorable empire desquels rien ne résiste (1), l'amour enflamme, soulève, pousse et soutient les forces intégrales du Cœur Sacré et le rend capable de toutes les vertus sublimes, de toutes les luttes héroïques et de toutes les souffrances les plus cruelles. En même temps, le mépris absolu de soi-même, de ses intérêts, du bonheur et de la vie, lui permet toutes les audaces et tous les sacrifices.

« Etre fort, dit saint Thomas après Cicéron, c'est être capable d'agir avec une vue claire de l'effort à tenter, une détermination résolue de l'affronter, une constance invincible à soutenir l'entreprise et à la mener à bonne fin. — La force, c'est l'acceptation réfléchie du danger, le support courageux des maux qu'il peut amener. C'est le calme, la maîtrise de soi-même, réprimant les excès de la témérité par la modération, les défaillances de la crainte par l'assurance et la fermeté (2). »

(1) Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. Lampades ejus lampades ignis atque flammarum. (Cant., VIII, 6.) « Fortitudo est amor facile tolerans omnia propter id quod amatur. » (D. Aug. Lib. de Mor. Eccles., c. XV.)

(2) Fortitudo, generaliter, est quædam firmitas mentis, et sec : hoc est generalis virtus et conditio cujuslibet virtutis, dicente

« La suprême expression de la force, dit encore l'Angélique docteur, c'est le martyre, embrassé librement et subi courageusement pour l'amour de Dieu, sans qu'à travers les tourments mortels se trahissent la présomption de l'avoir affronté ou la crainte de le subir (1). » — « O bienheureux martyrs, s'écriait saint Cyprien, ô soldats courageux et forts, comment chanter aussi bien qu'elle le mérite la force de vos cœurs : *O milites fortissimi, robur pectoris vestri, quo præconiis verbo explicem* (2) ? »

N'est-ce pas là toute l'histoire de la vie du Christ au Cœur fort ? — Toutes les vertus pratiquées avec autant de perfection que de mesure et de persévérance ; — tous les dangers, tous les tourments, connus à l'avance, jusqu'en leurs plus redoutables secrets, tranquillement abordés, inébranlablement supportés, sans présomption comme sans défaillance ; — la mort la plus horrible subie dans un sublime abandon et vaincue dans un triomphe sans ostentation comme sans retour ?

Cœur sacré, je veux adorer et chanter ta force douce, tranquille et victorieuse : ta force sainte et bienfaisante ; ta force pour toute vérité à dire, tout bien à faire, tout droit à défendre, toute faiblesse à secourir : *Fortitudo et laus mea Dominus* (3) !

Cœur fort pour agir, pour se sanctifier et pour donner

Philos : ad virtutem tria requiruntur : ut sciens, ut eligens, ut firmiter et immobiliter operetur. — Et specialiter, sec : quod importat firmitatem tantum in sustinendis et repellendis his in quibus maxime difficile est firmitatem habere. Unde Tullius : « Fortitudo est considerata periculorum susceptio et laborum perpessio. » — Duo sunt in fortitudine officia : et timorem repellere, et audaciam frangere. (2ª 2ᵃᵉ, q. CXXIII, passim.)

(1) Martyrium est actus fortitudinis et inter omnes actus virtuosos maxime demonstrat perfectionem charitatis. (Ibid., q. CXXIV, a. 2 et 3.)

(2) Ep. ad martyres. L. II, Epist. 6.

(3) Ps. CXV, 14.

tous les exemples entraînants ! Cœur fort à l'humiliation, à la souffrance et à la mort ! Cœur fort à aimer Dieu et à aimer les hommes ! Cœur fort et tendre, fort et compatissant, fort et miséricordieux, fort et patient ! Cœur humble dans la victoire, condescendant à la faiblesse, charitable à la défaite, qui ne te prévaux jamais de ta force contre nos défaillances, à toi ma louange et mon adoration ! Car « tu t'es fait la force du pauvre dans sa détresse, la force du cœur abattu par la tribulation : *Factus es fortitudo pauperi, fortitudo egeno in tribulatione* (1) ! »

En effet, le Sauveur a conçu l'idée et accompli la merveille de se faire « la force de tous les hommes au cœur tremblant, de relever les mains sans énergie, et de redresser les genoux chancelants (2) » ; il a pétri de sa chair très pure, patiente jusqu'à la torture mortelle, de son sang ardent jusqu'à la libre effusion, de son Cœur vaillant jusqu'au dernier soupir, de son âme intrépide, qui a su dominer toute tristesse, toute peur et tout ennui, de son humanité ressuscitée victorieusement de la mort et désormais pleine d'indéfectible vie ; il a pétri de sa divinité, force immuable et sans limites, qui a construit pour les montagnes leur base indestructible et donné au grain de sable la puissance d'arrêter net, à la lisière argentée du rivage, les flots en furie ; il a pétri de tous ces puissants éléments « le pain de la force, le pain qui contient toute force : *Robur panis* (3) ! » De toutes ces moelles de vie il a fait une viande substantielle, destinée à refaire l'incurable faiblesse de l'homme, à lui rendre l'énergie perdue dans l'indolence, la confiance abandonnée dans les défaites, l'énergie de se relever, de marcher, de travailler, de sup-

(1) Is., XXV, 4.

(2) Confortate manus dissolutas et genua debilia roborate. Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere : ecce Deus ipse veniet et salvabit vos. (Is., XXXV, 3.)

(3) Is., III, 1.

porter et de vaincre : *Qui manducat meam carnem vivet in æternum*. Il a mis son amour dans ce pain réconfortant, comme un ferment de vie, qui soulève, excite, pousse à l'action, au combat et au sacrifice le cœur qui s'en nourrit. Et quiconque le reçoit, assez souvent et assez fidèlement, connaît par expérience la vérité rigoureuse de cette parole de saint Paul, cantique de reconnaissance et chant de victoire : Je puis tout en Celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat* (1) !

IV

Grandes pensées.

Du fonds si riche d'un Cœur aussi grand que celui de l'Homme parfait, que peut-il sortir, lorsqu'il se manifestera par les productions des pensées, des paroles ou des œuvres, sinon de belles et grandes pensées, de belles et grandes œuvres ? « Car c'est du trésor de son cœur que l'homme vraiment bon tire tous les bienfaits de sa parole qui éclaire ou console, de son dévouement qui secourt et sert efficacement l'indigence d'autrui (2). » Pensées et œuvres de l'Homme par excellence seront donc marquées de ce caractère de son Cœur : la grandeur et la splendeur morales.

Toutes les pensées qui ont déterminé sa vie et dirigé son œuvre sont nobles, élevées, généreuses, désintéressées, chevaleresques et magnifiques. — Service parfait de Dieu, digne en tout point de sa majesté sainte ; rétablissement de son autorité souveraine et reprise de son empire sur les usurpateurs ; son honneur à défendre, sa gloire à procurer,

(1) Philip., IV, 13.
(2) Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum. (Luc., VI, 45.)

sa volonté à accomplir ; d'infinies complaisances à lui offrir dans un amour sans réserve et une obéissance sans bornes ; sa justice à satisfaire, sa colère à apaiser, sa miséricorde à gagner : telles sont les premières pensées déterminantes de toute la vie de l'Homme-Dieu.

Puis, celles-ci, qui se confondent avec celles-là : la création à restaurer, l'homme à racheter et à affranchir de toutes les tyrannies du péché, de la mort, de l'enfer ; l'homme à élever, à spiritualiser et à déifier, pour le rendre semblable à son Père et pour le remettre en possession de son héritage éternel ; la société de l'Eden à reconstituer, une civilisation durable à fonder, conforme aux droits de Dieu et aux aspirations légitimes de l'homme.

L'amour seul inspire ces pensées maîtresses de la vie du Sauveur : l'amour prévenant et gratuit, l'amour libéral et magnifique. Il n'a aucun avantage à en retirer pour lui, aucun intérêt personnel à y servir ; c'est le désintéressement chevaleresque, la magnificence spontanée d'un cœur de Roi et d'un cœur de Dieu : car ceux qu'il s'agit de tant aimer sont des ennemis, et beaucoup resteront des ingrats !

Et pour réaliser ces glorieux desseins, aucun déploiement de violence non plus qu'aucune intrigue ourdie dans l'ombre ; aucun concours chèrement payé par ceux qui le prêtent, aucun dommage causé à personne, aucune ruine pour préparer la reconstruction : rien que l'ascendant de la parole, l'influence de la vertu, la persuasion et l'exemple, et, plus encore, le sacrifice de soi-même jusqu'à la mort, résolûment accepté, généreusement accompli !

V

Grandes œuvres.

Les œuvres produites par ces hautes pensées et par ces nobles moyens seront grandes comme le Cœur qui les inspire et qui les soutient : elles s'appellent l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, l'Eglise, la Justification, la Gloire. Le monde les a sous les yeux ; elles sont les fruits de l'amour du Christ : à ces fruits, jugez le Cœur qui les a produits et dites s'il n'est pas le plus grand des cœurs !

L'Incarnation, c'est trente années d'une vie d'obéissance au foyer et de travail manuel, pour relever la famille, ennoblir la destinée de l'ouvrier et transformer le châtiment du labeur sans consolation en instrument de sanctification et de gloire. — Trente années consumées à donner à Dieu d'abord le service de la parfaite adoration et à préparer l'œuvre publique dans les humbles attentes d'une persévérante prière !

Puis, cette vie publique étant inaugurée au signal qu'en donne la volonté de Dieu, prédications infatigables, force et splendeur des vérités énoncées, bienfaits sans nombre, zèle ardent, mais toujours contenu ; séductions de la bonté, attraits puissants de la beauté morale, la sincérité, l'humilité, la douceur, la patience, le Sauveur multiplie tous ces moyens, se fait tout à tous, excite l'admiration, l'enthousiasme et l'attachement : son passage bienfaisant à travers le monde est l'épanouissement au grand jour de la beauté de son grand Cœur, qui resplendit dans ses paroles et dans ses œuvres et qui conquiert tous les cœurs à son glorieux et doux empire : *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna* (1) !

(1) Ps. XLIV, 5.

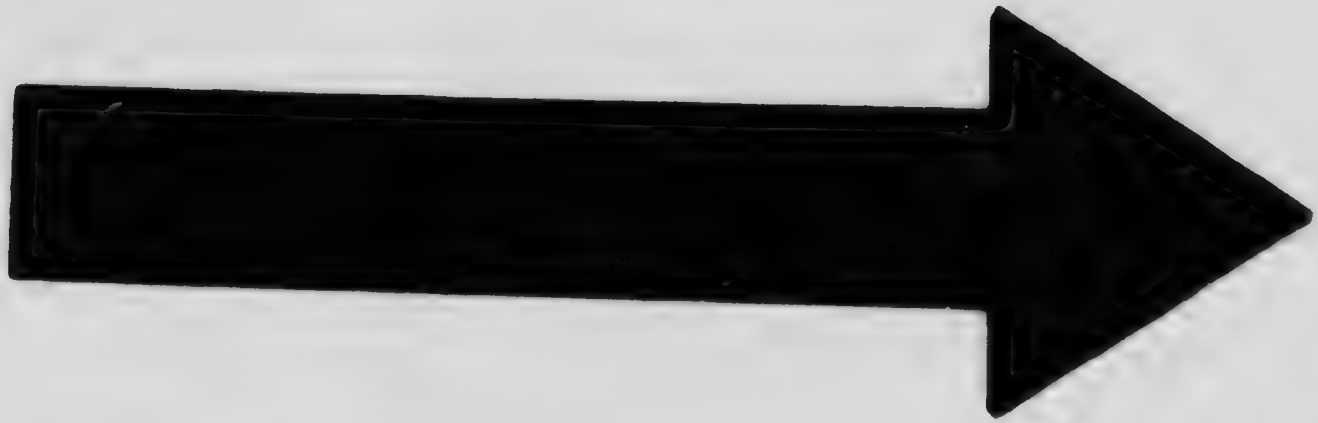
L'œuvre de la Rédemption le montre plus grand encore. — Il s'agit de réunir deux extrêmes infiniment opposés et se fuyant d'une haine égale : Dieu irrité contre l'homme, l'homme révolté contre Dieu ; de les réunir dans l'embrassement d'une réconciliation où le Créateur, en pardonnant, ne sacrifie rien de sa dignité ni de ses droits, où l'homme se relève en s'abaissant pour demander grâce.

Le Sauveur résout dans son Cœur ce magnifique dessein de combler l'abîme en le remplissant de son sang, de se jeter ensuite comme un pont entre la rive de l'enfer et celle du ciel, et, médiateur entre ces deux adversaires, de tendre la main à l'un et à l'autre pour les réunir, présentant au Créateur, dans une main, le prix de la rançon, et dans l'autre, à la créature, le pardon ; de les amener, enfin réconciliés, à s'embrasser sur son Cœur, où la plaie qui le déchire de part en part offre à l'un et à l'autre le séjour assuré d'une paix inviolable.

Il a fallu pour cela vaincre Satan et subir la mort. Sublime au delà de toute conception, le divin athlète s'est laissé lier d'abord par son adversaire, qui a cru triompher de lui en le couchant dans la mort ; mais c'est de ces liens, rompus par la résurrection en récompense de l'humilité avec laquelle il s'en était laissé charger, qu'il a enchaîné au pied de sa croix le monstre vaincu à jamais. Dieu satisfait, la créature rachetée, le monde refait plus merveilleusement qu'il n'avait été créé, voilà l'œuvre de la Rédemption !

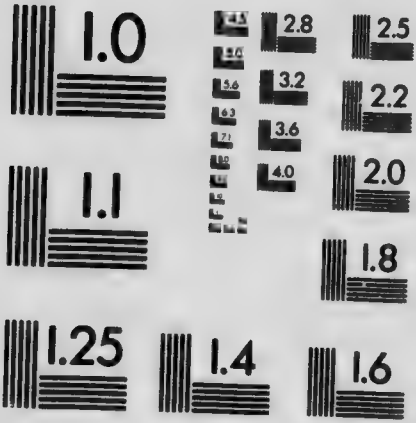
Pendant qu'il rythmait ses derniers battements sur la croix, le Cœur du Rédempteur sentait brûler l'incendie de son amour pour une autre œuvre, magnifique encore, toute de tendresse inouïe et de prédilection gratuite, qui allait sortir de ses profondeurs, dès que la lance l'aurait ouvert de son coup évocateur : c'est l'Eglise.

L'Eglise, c'est-à-dire l'humanité créée dans l'amour et qui s'en est exilée par son péché, ramenée à son auteur;



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

l'Eglise, désirée de toute éternité comme l'immortelle fiancée de sa nature humaine, passionnément aimée depuis qu'il partage sa condition et vit a elle dans la froide vallée où elle combat et souffre sans résultat. Il la lave dans son sang, l'embellit de ses vertus et la dote des trésors infinis de ses mérites, et elle sort toute parée de son Cœur, grand ouvert pour le passage de cette reine. Il l'épouse aussitôt et elle apparaît avec tous les caractères de celui qui est son créateur en même temps que son libérateur et son époux. Elle est pure et belle, noble et grande, généreuse et bienfaisante, persécutée et héroïque, comme le Cœur qui l'a conçue. Vérité, honneur, liberté, paix, amour, civilisation, sont les biens qu'elle prodiguera au monde, sans se lasser de ses rebuts, sans céder devant ses persécutions, désintéressée toujours, pardonnant toujours, assurant aux peuples de tous les temps et de tous les pays, qui auront accepté sa maternelle conduite, les biens éternels par delà les biens moraux d'ici-bas.

Considérés dans leurs rapports avec l'âme individuelle, ces biens surnaturels s'appellent d'un nom auguste : la Justification.

La Justification est l'ensemble des pensées généreuses, des œuvres miséricordieuses, des trésors de grâces, de préservations, de secours, de pardons, de reprises, de providentiel et persévérant amour, par lequel le Cœur trop aimant du Rédempteur applique et opère en l'âme de chacun des rachetés l'œuvre de la rédemption universelle.

Tout y est amour, parce que tout y vient du Cœur infiniment aimant; mais aussi tout y est grand, tout y est pour ennoblir, déifier et transformer le cœur humain sur le modèle du Cœur du Chef très parfait.

Dès le début de l'œuvre, c'est l'amour de la grâce sanctifiante qui est déposé dans l'âme justifiée. De ce réceptacle d'immondices descendues de l'Eden profané, de ce coin maudit et voué aux tempêtes de la colère divine, le Saint-

Esprit, en y entrant, fait un séjour de pureté et de paix, où le Père et le Fils viennent, à sa suite, prendre leurs délices. — Le Divin Restaurateur y opère sans cesse des œuvres de lumière, de perfection, de sainteté : il abreuve l'âme des doctrines les plus sublimes, la remplit sans cesse des dons les plus précieux, lui donne des impulsions puissantes et des ressources efficaces pour la mise en œuvre de ses dons, sous la forme des plus belles vertus.

Il la nourrit d'amour, je veux dire du Sacrement où l'amour éternel, fait amour créé, se donne en personne pour aliment. Il répare avec une attention qui n'est jamais surprise, avec de nouvelles donations magnifiques, toutes les pertes subies dans les combats ou dans les défaillances volontaires. Que ce soit pour la sanctification personnelle, ou pour le service de la famille, ou pour celui de la société, c'est toujours l'amour que donnent les sacrements, l'amour qu'ils développent, la vie surnaturelle, la propre vie de Dieu dans sa créature, qu'ils fortifient et font monter par de constants progrès jusqu'à la ressemblance parfaite et désormais inaltérable avec Dieu.

En cette œuvre magnifique de la Justification, ne voyez-vous pas encore la marque du Cœur très grand de Jésus, qui l'a conçue et qui l'opère par son inépuisable amour ?

La Glorification de l'homme portée aux dernières limites du possible par la possession totale de Dieu, de la même vie, de la même sainteté, du même bonheur sans mélange, de la même durée éternelle, termine les opérations merveilleuses inspirées en notre faveur au Rédempteur par son grand Cœur.

Là, l'élévation de la nature humaine a pris des proportions qui ne se peuvent plus mesurer qu'à Dieu lui-même. Elle voit de la vision sans ombre de Dieu, elle aime de l'amour sans mesure de Dieu, elle vit dans sa perfection sans défaillance. Elle est déifiée dans son être et dans ses puissances; elle est sortie des conditions de la mortalité,

des alternatives du temps, des évolutions successives du progrès; elle est au faîte, dans le repos et la jouissance de la pleine possession, de la pleine perfection, de la vie à son apogée et du total bonheur. Elle est où est Dieu, elle est en Dieu, sans autre intermédiaire que la lumière de gloire, sans autre lien que Jésus lui-même, qui est le moyen suprême de la glorification comme de la grâce; dont le Cœur est le foyer resplendissant de la gloire, le bienheureux séjour de la béatitude éternelle, ouvert sans mesure à l'âme bienheureuse, qui y voit, y adore et y bénit éternellement l'origine, la raison et le moyen de tout ce qu'elle possède!

Faut-il, après toutes ces œuvres du Cœur Sacré, germination magnifique de ce fonds si généreux, ensemencé avec tant de richesse et cultivé avec tant de fidélité, parler de l'Eucharistie, son chef-d'œuvre ici-bas, où tout est si beau, si grand, que l'on peut y voir sa plus exacte reproduction et sa plus complète manifestation?

C'est une œuvre de pur amour, gratuit et inattendu, venant, comme un magnifique surcroît, couronner l'œuvre déjà consommée du Fils très fidèle du divin Père. Elle est belle comme l'amour, grande comme l'amour, contenant toutes les merveilles de la divinité et de l'humanité du Verbe incarné, les richesses et les gloires de sa vie, de sa mort et de sa résurrection; les répandant sur le monde avec une sereine prodigalité, bravant les siècles et les espaces pour parvenir à chacune des âmes rachetées par le Sauveur, lui apporter, dans le point concentré de l'Hostie de chaque j[illegible]tout l'amour dont il l'aima de toute éternité, dont il vécut et mourut pour elle, et dont il la veut combler dans les délices de la béatitude sans fin.

L'unique but poursuivi par le Christ dans le don de son grand Cœur, c'est l'élévation surnaturelle de l'homme, son agrandissement réel et durable, jusqu'aux confins de l'infini. L'arracher à la terre et à ses horizons bornés,

l'unir plus étroitement à Dieu, le faire vivre à l'avance dans les cieux, le nourrir du Pain des anges, jeter dans les ombres fugitives du temps les splendeurs de la vie éternelle, le transformer en Dieu dans l'unité d'une même vie, le fondre enfin si étroitement, et par les bases mêmes de son être intérieur, avec lui-même, de telle sorte que ce ne soit plus l'homme qui vive, mais lui-même en l'homme, ce sont les sublimes ambitions du Christ dans le don de l'Eucharistie.

Frumentum electorum, — Panis pinguium, et praebebit delicias regibus (1) : Froment qui suscite les hommes d'élite, aliment qui forme les grands cœurs, pain des âmes royales, elle porte le sceau du Cœur qui l'a conçue, qui la donne et qui s'y livre lui-même dans les grandeurs infinies de son amour, de sa vie, et de ses vertus !

VI

Grandes souffrances.

S'il est vrai que la souffrance couronne toute chose d'un caractère de grandeur achevée, cette suprême beauté ne peut manquer au Sacré Cœur. Il apparaît plus grand, s'il est possible, dans les souffrances de l'Homme-Dieu que dans sa vie, si haute et si sublime déjà. Sans refaire ici l'histoire de la Passion, pour y montrer, jusque dans les moindres gestes, la grandeur souveraine, la sereine noblesse, la tranquille intrépidité, la patience inaltérable et l'invincible magnanimité, un simple coup d'œil sur le Christ, soit au début, soit au cours, soit dans la consommation de ce drame sublime, fait resplendir le généreux amour, le dévouement sans mesure, la vaillance héroïque de son grand Cœur.

(1) Zach., IX, 17. — Gen., XLIX, 20.

Cette Passion faite de toutes les horreurs de la souffrance corporelle et de la douleur morale, où toutes les tortures ont appelé toutes les ignominies; où l'abandon des amitiés sous toutes les formes a livré la place à l'assaut de toutes les haines; où tout secours, tout appui, toute consolation ont fait défaut à la fois; cette Passion, océan où tous les fleuves du châtiment originel sont venus, de tous les points du globe, déverser les douleurs et les hontes avec les péchés de tous les siècles, — le Cœur du Christ l'avait prévue longtemps à l'avance, pénétrée pendant trente ans jusqu'en ses abîmes les plus affreux, acceptée librement, pour l'amour de son Père et pour l'amour de nous. — Dès son premier battement, il en subit la peine sans en rien retrancher, sans en rien fuir : il l'épuisa tout entière sans défaillance. Il s'y consuma : la sueur de sang de l'agonie, les effusions de la flagellation, du couronnement d'épines et de la crucifixion, montrèrent la part active qu'il y prenait physiquement; les abattements de la tristesse et du dégoût, les suppliants appels à son Père, révélèrent combien il s'y était livré intérieurement; et quand tout fut consommé, la plaie qui le déchira de part en part fut comme le sceau de son Cœur marqué pour jamais sur cette grande œuvre.

Cependant, l'amour sous la forme des appels miséricordieux à ses amis qui le trahissaient ou le reniaient, à ses bourreaux qui le crucifiaient; l'amour sous la forme de la patience à tout endurer sans permettre à ses anges de le défendre; l'amour sous la forme du plaidoyer adressé à son Père en faveur de ses ennemis, du haut de la croix, transformée en tribune publique; l'amour sous la forme du pardon accordé au larron, tout à l'heure blasphémant, maintenant repentant; l'amour témoigné souverainement à ce Dieu inexorable qui ne lui fait grâce de rien, par un acte de filiale remise de son âme entre ses mains; l'amour, enfin, enveloppant le dernier soupir de l'héroïque Victime

de résignation victorieuse, — cet amour, aussi fort que doux et tranquille, montre bien dans la Passion la grandeur et la beauté surhumaines du Cœur le plus parfait parmi tous les cœurs humains!

Cette grandeur, consommée par la mort du Sauveur, atteint aux dernières limites concevables par la continuité que le sacrifice de l'autel apporte au sacrifice du Golgotha.

Si c'est le plus grand témoignage de l'amour que de porter à subir une fois la mort pour ceux qu'on aime, que faudra-t-il dire d'une mort reprise et soufferte encore chaque jour, dans la vérité d'une même oblation, pour les mêmes motifs de la satisfaction infinie à présenter à la Justice divine et du salut des hommes à procurer? Et si ce sacrifice ne consume plus l'immortelle Victime par une immolation sanglante dans les horreurs de la mort, il l'immole par l'effroyable réalité d'un anéantissement où s'engloutissent inexorablement, sans laisser d'elles aucune trace, les splendeurs de la vie humaine et de la vie glorieuse du Fils de Dieu ressuscité.

Se livrer est sublime, persévérer dans le don de soi-même au milieu de l'indifférence et de la froideur, quand ce n'est pas contre les retours offensifs de la haine; persévérer malgré l'inutilité du sacrifice pour un si grand nombre de ceux au profit desquels il est renouvelé chaque jour; persévérer jusqu'au dernier soir du dernier des jours, c'est quelque chose de si grand, de si étrangement sublime, qu'à le vouloir considérer de trop près, l'esprit, stupéfait et écrasé, pourrait être poussé à chercher, de cet incompréhensible mystère, des explications qui détruiraient l'auguste réalité de ce trop réel anéantissement pour n'y reconnaître qu'un symbole ou un souvenir. Ce serait enlever à la couronne des beautés et des grandeurs du Cœur Sacré son plus magnifique fleuron.

Mais non, quelque grande, étrange, inexplicable et incompréhensible que soit cette reproduction de la mort du Fils

de Dieu, elle est vraie comme ces toutes-puissantes paroles qui l'opèrent en tombant des lèvres du Sauveur, tandis que l'amour dans sa dernière ivresse et son suprême excès s'échappe en torrents de flamme de son grand Cœur : ***Hoc est Corpus meum quod datur, hic est Sanguis meus qui effunditur !***

LES AMOURS DU SACRÉ-CŒUR

I

LA PIÉTÉ FILIALE

SOMMAIRE

Comme toutes les beautés morales, toutes les formes de l'amour resplendissent dans le Sacré-Cœur. — La première à étudier est l'amour envers les parents, de son vrai nom, la piété filiale.

I

La piété filiale de Jésus pour son Père céleste.

I. La piété filiale est une dette sacrée des enfants envers les parents. — Le Verbe ne la contracte à l'égard de son Père qu'en se faisant homme, c'est-à-dire l'inférieur de Celui dont il était l'égal. — II. Elle s'exprime en Jésus par la profonde religion intérieure envers son Père et par une humilité constante, qui est l'état fondamental de sa vie. — III. L'obéissance en est une autre expression éloquente. — Obéissance ponctuelle, généreuse et persévérante, malgré tous les sacrifices, jusqu'à la mort. — IV. La dernière est le zèle dévoué, sans mesure comme sans partage, au service des intérêts et de la gloire de son Père. — V. La piété filiale du Verbe incarné se manifeste au ciel depuis qu'il y est rentré avec son humanité : il aime, adore, glorifie son divin Père par sa reconnaissance, ses louanges et sa humilité glorieuse. — VI. Elle trouve le moyen de se témoigner dans l'Eucharistie par un nouveau et perpétuel sacrifice d'humiliation, qui reproduit pour le divin Père les satisfactions infinies du Calvaire.

II

La piété filiale de Jésus pour sa Mère.

I. Le lien de piété filiale qui attache le Cœur de Jésus à sa divine Mère est formé du sang et du lait qu'il reçut d'elle, et de toute cette fidèle coopération qu'elle lui offrit pour la rédemption du monde. — II. Pour payer sa dette de reconnaissance filiale, Jésus donna trente ans de sa vie à l'aimer, à la servir, à vivre intimement à lui. — Il l'attira, il est vrai, à sa suite [illegible]

ses douleurs et toutes ses humiliations, mais pour l'associer à ses mérites et à sa gloire. — III. Mais c'est à ciel, le lieu régulier des récompenses, que Jésus s'acquitte envers sa Mère, en lui donnant la libre disposition de tous les biens acquis par le sang qu'il reçut d'elle. — IV. Nécessité de passer par le Cœur immaculé de la Mère pour arriver au Cœur sacré du Fils.

III

La piété filiale de Jésus pour saint Joseph.

I. Hésitations de quelques-uns à reconnaître dans saint Joseph une véritable, encore que toute particulière paternité à l'égard de Jésus. — Toute spirituelle et créée uniquement pour Joseph, elle consiste dans l'autorité dont Dieu le Père investit saint Joseph à l'égard de son Fils incarné et dans les dons convenables qu'il lui départit pour la bien exercer. — II. Son mariage virginal avec Marie est un autre titre de sa paternité envers l'Enfant de la Vierge-Mère : car c'est à cause de sa fidélité à la virginité que le Saint-Esprit put former en Marie le fruit miraculeux de son sein immaculé. — III. La piété filiale de Jésus pour son cher Père saint Joseph était composée de révérence, de reconnaissance et de soumission. — Elle éclate en traits touchants à la mort de ce bon Père qui expira la tête posée sur le Cœur de son adorable Fils. — IV. Le dernier mais impérissable hommage de la piété filiale de Jésus est la gloire et la puissance qu'il lui a données au ciel en l'établissant le père de tous les élus. — Caractère nécessaire, auguste et bienveillant de cette paternité universelle. — Sa figure prophétique dans Joseph le fils de Jacob.

IV

Le Sacrement de la piété filiale.

I. Jésus, inspiré par le zèle de sa piété filiale, donne, dans la communion, son Cœur à ses frères par l'adoption, pour leur communiquer son esprit filial envers leur Père céleste et envers Jésus et Marie. — Importance de la piété filiale dans le service de Dieu : c'est le véritable esprit chrétien. — II. Efficacité de la communion pour alimenter la piété filiale envers chacune des augustes Personnes à qui nous engagent les liens sacrés de la filiation surnaturelle.

I

La piété filiale de Jesus pour son Père celeste.

Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem
Il faut que le monde sache combien j'aime mon Père. (Joan., XIV, 31.

Déjà en plénitude dans le Cœur de l'Homme par excellence, l'amour éternel s'y manifeste par toutes les grandeurs et par toutes les beautés morales. Il devait, de plus, se révéler sous toutes les formes touchantes que revêt l'amour ici-bas pour s'attacher les cœurs, telles que la compassion et la miséricorde, la piété filiale et le patriotisme, la bonté et l'amitié.

Ayant déjà contemplé assez longuement sa miséricorde (1), c'est dans la lumière infiniment douce de ces autres manifestations de son amour que nous étudierons désormais le Cœur de toutes les bonnes affections, à savoir : l'amour filial ; — l'amour de la patrie ; — la bonté ; — l'amitié.

I. — La piété filiale est une dette, dette de justice, sacrée entre toutes, contractée par les enfants envers leurs parents, au double titre de la vie et de l'éducation qu'ils en reçoivent (2).

C'est une noble vertu, confinant à la vertu capitale de religion : et la double obligation qu'elle crée aux enfants de respecter et de soutenir ceux qui les ont engendrés et

(1) Voir T. I. Le Cœur miséricordieux.

(2) Homo diversimodè efficitur aliis debitor, secundum eorum diversam excellentiam et diversa beneficia ab eis suscepta... Secundario nostri esse et gubernationis principia sunt parentes, a quibus nati et nutriti sumus : et ideo homo maximè debitor est parentibus. (2ª 2ᵃᵉ, q. LXI, a. 1 c. et a. 3 c.)

élevés, est analogue aux hommages que le culte divin rend à Dieu sous la forme de l'adoration et des offrandes (1).

La piété filiale est l'une des perles les plus riches du trésor renfermé par Dieu dans le cœur humain. L'enfant qui l'exerce est l'honneur de son père et la joie de sa mère (2). Celui qui l'ignore ou refuse d'en donner les témoignages sincères et effectifs, est mis au ban de l'humanité, en attendant que Dieu le sépare de la famille universelle des élus, dont il s'est rendu indigne pour toujours (3).

Si le Verbe ne se fût pas fait chair, demeurant en tout l'égal de son Père, il n'eût point connu par expérience cette vertu de la piété filiale qui suppose l'infériorité dans celui qui l'exerce à l'égard de celui qu'elle honore. Encore qu'il reçût de toute éternité la vie divine de son divin Père, ce n'était pas à titre de don, et, dans la société des trois Personnes égales en toute chose, son nom de Fils ne le faisait point l'obligé du Père. Mais en recevant de ses mains son humanité, les dons créés de sa vie humaine et de toutes les assistances de paternelle Providence qui la soutiennent, le Verbe incarné devient le débiteur du Père, et sa première dette est celle de la piété filiale.

Si tous les hommes la doivent à Dieu comme à l'auteur par excellence de leur être et de leur vie (4), aucun des fils

(1) In majori includitur minor; et ideo cultus qui Deo debetur, includit in se, sicut aliquid particulare, cultum qui debetur parentibus. (Ibid. ad 1.)

(2) Qui honorat patrem suum vita vivet longiore, et qui obedit patri refrigerabit matrem. — Sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem suam. (Eccli., III, 3, 7.)

(3) Quam malæ famæ qui derelinquit patrem : et est maledictus a Deo qui exasperat matrem. (Ibid., 18.)

(4) Deus longe excellentiori modo est principium essendi et gubernationis quam pater : unde per excellentiam pietas cultus Dei nominatur sicut et Deus excellenter dicitur : *Pater noster.* (2ª 2ª, a. 3 ad 2.)

de l'homme ne la concevra et ne l'exercera à l'égal de Jésus, parce qu'aucun n'est autant fils que Jésus, aucun ne devant tant à ses auteurs, aucun n'ayant tant reçu que lui de son Père. Même comme homme, le Verbe incarné est le propre Fils de Dieu. Et cette filiation divine, qui élève si haut son humanité, est un don gratuit du Père. Aussi, parmi les ineffables et innombrables grâces répandues dans l'âme de Jésus par le Saint-Esprit, apportées en dot par le Verbe à cette épouse bien-aimée, brille au premier rang le don de la piété filiale. Personne, parmi tous les enfants adoptifs de Dieu, ne lui dira si vraiment, si tendrement, avec autant de reconnaissance, d'amour et d'attachement : « Père, Père, vous êtes mon Père : *Abba, Pater !* » D'aucun cœur ce cri de la piété filiale ne fera monter autant d'harmonie et ne charmera davantage les complaisances du Père : *Ipse invocabit me : Pater meus es tu !* Aussi le Père le reconnaîtra comme l'aîné de tous ses enfants, le premier par sa piété filiale comme par la dignité de sa personne et la sainteté de sa vie : *Et ego primogenitum ponam illum excelsum præ regibus terræ* (1).

Nous n'exagérons pas en disant que la piété filiale de Jésus envers son divin Père a été l'âme de toute sa vie. — C'est par amour pour lui que le Verbe s'incarne, afin de lui donner l'honneur, l'amour, la religion que l'humanité révoltée et désormais indigne lui refuse : « Tu n'agrées plus ces victimes, ô mon Père ; donne-moi une vie que je te puisse immoler ; me voici prêt à faire toutes tes volontés, même celle de mourir pour toi : *Corpus autem aptasti mihi ; tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, tuam voluntatem* (2). » — Faire connaître, adorer comme il convient, servir et glorifier son Père, sera son unique passion. — C'est pour son amour qu'il mourra ; il tient à

(1) Ps. LXXXVIII, 27.
(2) Hebr., x, 5.

ce que le monde entier le sache : *Ut sciat mundus quia diligo Patrem, eamus hinc* (1) ! Sa mort, comme sa venue ici-bas, n'est qu'un acte d'amour filial pour son divin Père.

Quel admirable Cœur de fils, où n'entre jamais la plus petite racine d'égoïsme ; où seul vit, règne et remplit tout, le pur et souverain amour pour un père ! Cette merveille mérite d'être étudiée.

Si le résultat de cette contemplation pouvait être de nous inspirer un véritable amour filial pour Dieu, notre Père aussi, inspirant notre vie, comme celle de Jesus, des plus nobles motifs ; s'exprimant, en nous comme en lui, par la religion profonde, l'obéissance sans réserve, le zèle pour son service et pour sa gloire, nous serions alors de vrais enfants de Dieu, semblables par l'adoption à Jésus notre frère, le fils aîné par nature !

II. — La première et fondamentale expression de cet amour filial est la religion intérieure, l'adoration profonde dans laquelle vit anéanti devant son Père le très humble Fils de Dieu. — C'est qu'en effet, quand elle s'adresse à Dieu, la piété filiale prend un nom plus auguste ; elle n'est plus de la piété simplement : elle est le culte, la religion proprement dite. Dieu n'est pas, comme les parents, une cause secondaire seulement de la vie des enfants : il est le premier principe de l'être et de tous les biens qui le conservent et l'accroissent ; à cause de cela, la piété filiale envers lui franchit toutes les limites qui mesurent les obligations dues aux créatures, pour devenir la religion et l'adoration en esprit et en vérité dues à l'Etre infini (2).

(1) Venit princeps mundi hujus et in me non habet quidquam. Sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio : Surgite, eamus hinc. (Joan., XIV, 30.)

(2) In utroque Deus summum obtinet locum, quia et excellentissimus est et est nobis essendi et gubernationis primum principium. — Deus longe excellentiori modo est principium essend

Cette religion, le Verbe incarné la témoigne par la constante humilité où il se tient à l'égard de son Père, ne s'estimant que néant, ne permettant pas qu'on lui attribue rien de bon à lui-même, mais rapportant tout à Celui de qui il a reçu son être humain : « Que m'appelez-vous bon? Il n'y a de bon que Dieu seul (1) ! » — « Ne vous appelez ni maîtres ni seigneurs : il n'y a qu'un seul maître, qui est Dieu (2). »

Il n'accepte pas qu'on croie qu'il dispose du temps et des événements, ni des récompenses suprêmes, mais son Père seul : « Ce n'est pas à moi de vous faire asseoir à ma droite ou à ma gauche, mais à mon Père (3). » — « Mon Père seul connaît les temps et les moments qu'il a fixés aux événements (4). » — Il vit dans un dépouillement volontaire et total de tout intérêt personnel, sachant que son humanité n'étant pas à elle-même son principe, puisque Dieu l'a formée, elle ne saurait avoir d'autre fin que son Créateur : « Je ne cherche ma gloire en rien. » — « De savoir si je suis honoré ou non, je ne m'inquiète pas ; c'est mon Père que cela regarde (5). » — Son repos, son bonheur, il le trouve uniquement dans l'adoration du bon plaisir divin : « Je te bénis, ô Père, Seigneur souverain du ciel et de la terre, de ce que tu as voulu cacher ces choses aux sages et aux prudents et les révéler aux petits ; oui, Père, il est bien qu'il en soit ainsi, parce que tel est ton bon plaisir : *Ita, Pater, quoniam sic placitum est ante te* (6) ! »

et gubernationis quam pater ; ideo alia virtus est religio quæ cultum Deo exhibet a pietate quæ exhibet cultum parentibus ; sed ea quæ sunt creaturarum, per quamdam superexcellentiam et causalitatem transferuntur in Deum. (Q. CL, a. 3 ad 2.)

(1) Quid me interrogas de bono ? Unus est bonus, Deus. (Matth., XIX, 17.)

(2) Matth., XXIII, 8, 9.

(3) Matth., XX, 23.

(4) Act., I, 7.

(5) Joan., VIII, 53.

(6) Matth., XI, 25.

C'est sa piété filiale qui fait sa prière si humble : humble dans ses attitudes, car il prie les genoux en terre, levant avec crainte les yeux vers le ciel, ou bien la face contre terre, dans un abaissement plus profond ; — humble par sa persévérance, car il prie des nuits entières, et, si son Père ne semble pas l'exaucer immédiatement, il attend patiemment son heure ; — humble dans ses sentiments surtout : « Père, si tu veux ; Père, tout t'est possible ; Père, non pas ma volonté, mais la tienne » ; — humble dans sa résignation : « Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?.. Je remets mon âme entre tes mains ! »

III. — L'obéissance envers son Père est une autre expression de sa piété filiale.

Elle se compose d'abord de dépendance intérieure si sincère que la Sagesse incarnée « proteste n'avoir pas une pensée à elle, mais les prendre toutes dans la pensée du Père » ; que le Verbe fait chair affirme « ne pas dire une seule parole que ne lui dicte le Père » ; que le Créateur des mondes, devenu créature, ne fait rien dont le Père ne lui donne « l'ordre, le modèle, la direction », par une prévenance et un concours assidus ; aussi lui en attribue-t-il tout le mérite : *Pater in me manens, ipse facit opera* (1).

Ne lui demandez pas de retarder la manifestation de sa science devant les docteurs, malgré ce que son jeune âge donne d'étrange à ses questions et à ses réponses ; ne lui demandez pas même de prendre le temps d'avertir sa mère,

(1) A meipso facio nihil, sed sicut [illegible] me Pater, hæc loquor; et qui misit me mecum est et non [illegible]t me solum, quia quæ placita sunt ei facio semper. (Joan., VIII, 28.) — Ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater. Ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar. Quæ ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater sic loquor. (XII, 49.) — Amen, amen dico vobis : Non potest Filius a se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem : quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit. (V, 19.)

que son absence inattendue va plonger dans les larmes : « Il faut que je sois aux ordres de mon Père ! » — N'essayez pas non plus de lui faire avancer l'heure de sa révélation par les miracles au monde qui l'appelle ; il attendra qu'il plaise à son Père de la faire sonner : *Nondum venit hora mea* (1). — Il met tout son amour pour son Père à accomplir ses commandements ; il aime tant sa volonté sainte qu'elle lui devient un pain dont il a toujours faim, et il n'est rassasié que de l'avoir accomplie : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, Patris* (2). — Il est descendu des cieux pour accomplir cette volonté auguste, parce que dans les cieux elle ne pouvait s'imposer à lui comme l'ordre d'un maître à un serviteur : *Quia descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (3) !

Quelque dure, humiliante et cruelle que puisse être la volonté de son Père : se présentât-elle sous la forme d'un immense calice rempli des fureurs divines contre l'homme coupable, des hontes et des châtiments de tous les péchés, des crachats reçus et du sang répandu sous la déchirure des fouets, des trahisons et des abandons, des épouvantes, des dégoûts, des ennuis et des insuccès, il le boira jusqu'à la lie, « afin qu'on sache que tous les commandements de son Père, il les accomplit jusqu'au dernier, pour remplir toute justice (4) ! »

Si les redoutables exigences de la justice paternelle vont jusqu'à vouloir qu'abandonné des hommes, maudit et agonisant, il meure dans l'ignominie constatée de l'abandon de Dieu lui-même, ce fils d'obéissance se souviendra que ses d[illegible] sont sans limites comme sans mesure les droits de son [illegible]re, et il acceptera ce délaissement mortel par ces

(1) Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse ? (Luc., II, 40. — Joan., II, 4.)
(2) Joan., IV, 34.
(3) Joan., VI, 38.
(4) Joan., XIV, 30.

paroles de sublime soumission, le plus bel hommage qui puisse être rendu à un père par la confiance d'un fils : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum !*

IV. — La dernière forme de la piété filiale de Jésus est le zèle pour les intérêts de son Père, le dévouement à son service, la passion de son honneur et de sa gloire.

Le grand crime de l'homme révolté était de méconnaître cette obligation de rendre l'honneur sincère et le service fidèle à la paternité de son Créateur : Si je suis Père, où est l'honneur qui m'est dû, disait le Seigneur dans ses objurgations à la créature ingrate, et si je suis le Maître, où est la crainte respectueuse que je mérite (1)?

Voici le vrai fils, aimant et dévoué, fidèle à rendre et à faire rendre honneur et gloire au divin Père.

A douze ans, il a sacrifié la paix sereine de Nazareth à la nécessité de défendre, dans le temple, devant les docteurs, surpris et émerveillés, l'honneur de Dieu. — Sa vie publique débute par un acte de généreuse indignation. Il a vu le temple, la maison de son Père, déshonoré par les marchands et les usuriers qui en envahissent les portiques. Il s'arme d'un fouet, il les chasse et renverse leurs tables et leurs étalages : c'est le zèle de sa piété filiale qui siffle dans les lanières, c'est sa flamme qui brûle leur chair marquée de ses coups : « Enlevez-moi tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une caverne de voleurs (2) ! »

Sa carrière apostolique, faite de toutes les vertus et de tous les dévouements, n'a qu'un but : l'honneur de son Père : *Ego honorifico Patrem meum* (3). — Il est venu

(1) Filius honorat Patrem, et servus dominum suum. Si Pater ego sum, ubi est honor meus, et si Dominus ego sum, ubi est timor meus? (Malach., I, 6.)

(2) Joan., II, 16.

(3) Joan., VIII, 49.

pour le faire connaître : « Personne ne connaît le Père, personne ne l'a jamais vu ; mais son Fils, qui est de toute éternité dans son sein, est venu le révéler au monde (1). » — Il révèle ses perfections et surtout sa bonté, afin de lui concilier le cœur des hommes : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » — « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin d'être les dignes enfants de votre Père, qui fait luire son soleil sur les mauvais comme sur les bons, et qui baigne de ses pluies fécondes le champ du juste comme celui de l'impie. » — Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux (2). » — Il prêche son équité qui n'oublie aucune bonne œuvre : « Faites l'aumône en secret, et votre Père, dont le regard perce les ténèbres, vous la rendra au centuple. » — Il veut surtout rendre à la créature tremblante la confiance de prier, d'espérer fermement en Dieu, avec la certitude d'être exaucée : « Fermez la porte sur vous pour prier sans ostentation ; et mon Père, qui perçoit jusqu'aux désirs secrets du cœur, vous entendra (3). » — Priez avec une confiance sans limites, « car mon Père, qui vous aime, met sa joie à vous exaucer ; et je vous l'affirme en vérité, tout ce que vous lui demanderez en mon nom, il vous l'accordera (4). » — « Pas besoin de beaucoup de paroles, comme les païens qui mesurent leurs espérances sur leurs discours dans la prière : votre Père connaît vos besoins avant que vous les lui disiez ; priez ne tout simplement ainsi : *Pater noster, qui es in cælis* (5) ! »

Oui, abandon à sa Providence paternelle, attentive et bonne, aussi assidue à veiller sur nous que prompte à

(1) Joan., v, 23.
(2) Matth., v, 45, 48.
(3) Matth., vi. — Luc., vi, 36.
(4) Joan., xiv, 13.
(5) Matth., vi, 8.

nous assister : « Ne vous laissez inquiéter ni troubler par la crainte de manquer de pain ou de vêtement. Les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent, sont nourris par votre Père : croyez-vous que vous ne lui êtes pas infiniment plus chers? Les lis des champs, qui ne travaillent ni ne tissent, sont plus richement vêtus que Salomon dans sa gloire : hommes de peu de foi, pouvez-vous penser que mon Père ne s'occupera pas plus de vous, ses enfants, que de cette herbe d'un jour? » — « Un passereau ne tombe pas des cieux qu'il fend de son vol, ni un cheveu de votre tête, sans sa permission : que craignez-vous donc et de quoi vous inquiétez-vous? Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît (1) ! »

Ah! ce Fils a fidèlement servi, prêché, glorifié son Père; il l'a fait connaître et aimer; il a rétabli l'honneur de son nom, l'empire de ses droits; il a restauré son œuvre et lui a rendu régénérés, dociles et aimants, ses enfants révoltés et dégradés. Il y a employé sa vie, il y dévoue sa mort; et il peut à ce moment suprême dire à son Père, sans crainte d'être démenti : « Père, l'heure est venue de glorifier ton Fils en lui permettant de mourir pour toi, afin qu'il te glorifie par sa mort comme par sa vie. Tu m'avais donné pouvoir sur toute chair pour leur transmettre la vie éternelle. Or la vie éternelle c'est de te connaître, toi, seul vrai Dieu, et Jésus-Christ, ton envoyé. Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais imposée; j'ai fait connaître ton nom aux hommes. Ils savent que tout ce que je leur ai dit et donné vient de toi : maintenant, ô Père, glorifie ton Fils en le rappelant auprès de toi et en lui permettant de jouir de nouveau de la gloire qu'il possédait en toi de toute éternité et qu'il n'avait déposée que pour te servir et te glorifier dans le temps (2) ! »

L'on comprend, après ces témoignages de la piété filiale

(1) Matth., VI, 25. — VII, 11. — X, 29.
(2) Joan., XVII, passim.

de Jésus, que son Père ait pu proclamer au Jourdain et sur le Thabor l'infinie satisfaction qu'il en recevait : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » C'est la parole qu'il redira par un grand fait pendant toute l'éternité, en le montrant assis à sa droite et couronné de gloire : *Sede a dextris meis; tecum principium in die virtutis tuæ; ex utero ante luciferum genui te* (1) !

V. — La glorieuse exaltation de Jésus-Christ n'interrompt point la religion de sa piété filiale envers son Père : son Cœur reste toujours un cœur de fils, avec des dettes qu'il aime et veut éternellement payer, sans les éteindre jamais.

Continuer d'accomplir à jamais cette première œuvre de justice qu'est la reconnaissance pour les bienfaits reçus du divin Père, et spécialement pour la gloire dont il le couronne et pour la félicité dont il le comble ; — puis, remplir cette autre obligation d'honneur, d'adoration et de soumission qui lie l'âme humaine envers la majesté du Créateur, même quand elle est parvenue au faîte de la sainteté et des grandeurs déifiques, — c'est pour le Cœur Sacré un des éléments de son bonheur dans le ciel.

En effet, encore qu'assis à la droite de son Père, Jésus vit, en tant qu'homme, prosterné intérieurement devant sa Majesté divine. Il fait de son trône de gloire un autel de sacrifice éternel sur lequel il offre à son Père les hommages de son culte, de son amour, de sa dépendance. C'est toujours la religion de sa piété filiale, inaugurée dès le sein de Marie, ciel de la grâce ici-bas, qu'il continue pendant l'éternité dans le ciel de la gloire. Un seul caractère de cette auguste et glorieuse religion a disparu : celui de la souffrance et de l'humiliation, qui ne sauraient entrer là

(1) Ps. CIX.

d'où est exclu le péché. De simples signes extérieurs, mais glorieux aussi, tels que les stigmates resplendissants des cinq Plaies, rappellent la Passion ; la prière, encore que très humble de ce Prêtre, le plaidoyer de cet Avocat, encore que sans cesse repris avec d'ardentes instances, parce que la cause a toujours besoin d'être gagnée en faveur de nouveaux clients, — prière et plaidoyer excluent l'angoisse et l'incertitude : c'est le souvenir de la Passion autrefois soufferte représenté aujourd'hui dans l'allégresse bien méritée ; de la mort subie une fois, ravivé dans la paix du succès confirmé. Et parce qu'alors le Cœur du Fils accepta toutes les amertumes et toutes les meurtrissures pour l'amour et la satisfaction du Père, maintenant le cœur du Père s'incline toujours aux désirs de son unique Bien-Aimé !

Oh ! la douce, sainte et paisible religion du Cœur filial de Jésus, à laquelle s'unissent la reconnaissance et la soumission de tous les élus, et qui remplit de ses perpétuels hommages le sanctuaire éternel ! C'est la religion du Cœur qui paraît immolé, à cause de l'ouverture purpurine de la plaie, mais qui est vivant de toutes les vies, heureux de toutes les joies !

VI. — Comme si cette religion de gloire sans mélange dans le ciel ne suffisait pas aux ardeurs de l'amour filial de Jésus pour son Père, ce Fils dévoué, qui a pourtant consommé tout le mandat paternel ici-bas, veut, par le surcroît sans mesure d'un zèle inattendu, y joindre le culte d'une piété où, l'humiliation remplaçant la souffrance, toujours et nécessairement exclue de l'état glorifié du Christ, se mêle à sa gloire jusqu'au point de la voiler et de la faire disparaître dans un état étrange et abaissé à l'excès, qu'on appelle l'état eucharistique.

Chaque matin, à chaque instant du jour sur un point divers de cette terre de péché, toujours portée à quelque révolte contre Dieu, à quelque profanation de son saint

Nom, à quelque ingrat abus de sa bonté, — chaque matin, pour protester par sa religion profonde, par sa soumission sans réserve, par sa gratitude sans oubli, le Fils de Dieu, poussé par son zèle pour son Père, descend du trône de sa gloire, sans pourtant le quitter, et se constitue sur l'autel eucharistique une victime qu'immole réellement, par le glaive spirituel de l'humiliation sans mesure, l'état sacramentel qui le saisit et l'anéantit. Ce que le Fils de [illegible] fait notre Hostie, subit, par suite de cet état, d'outrages, mépris et d'abandons que se peut dire. Il embrasse et porte tout avec l'humilité la plus sincère, l'amour le plus généreux, afin de pouvoir offrir ce renouvellement [illegible] universel et perpétuel de sa Passion et de sa mort [illegible] satisfaction de son Père, à la réparation de ses droits [illegible], à la sanctification de son Nom, à l'avènement de son règne ici-bas. Tant qu'il y aura sur terre un seul des enfants adoptifs du divin Père révolté contre sa majesté et ingrat envers sa bonté, Jésus, le Fils toujours fidèle, Jésus, le Fils glorifié, quittera son repos et viendra satisfaire la piété de son Cœur envers son Père, en réparant sa gloire [illegible] par le sacrifice de lui-même dans les anéantissements de l'Eucharistie !

C'est le triomphe de l'amour filial pour Dieu !

La Bienheureuse, instruite par Jésus lui-même de toutes les secrètes opérations de son Cœur, reçut la confidence de ces puissantes satisfactions offertes par l'amour filial dans le Sacrement aux droits méconnus de l'adorable Paternité, de ces réparations victorieuses opposées par le Fils fidèle aux ingratitudes des fils révoltés : « Lorsque tu sentiras appesantir ma sainteté sur toi, tu dois élever ton cœur et tes mains au ciel, par prières et bonnes œuvres, me présentant continuellement à mon Père comme une victime d'amour immolée et offerte pour les péchés de tout le monde ; me mettant comme un rempart et un fort assuré entre sa justice et les pécheurs, afin d'obtenir ma miséri-

corde, de laquelle tu te sentiras environnée lorsque je voudrai faire grâce à quelqu'un de ces pécheurs. C'est que tu me dois offrir à mon Père, comme l'unique objet de ses amoureuses complaisances, en action de grâces de la miséricorde qu'il exerce envers les pécheurs... »

Et encore : « Lorsque je te ferai connaître que la divine justice est irritée contre eux, tu me viendras recevoir par la sainte communion ; et m'ayant mis sur le trône de ton cœur, tu m'adoreras en te prosternant sous mes pieds : tu m'offriras à mon Père éternel, comme je te l'enseignerai, pour apaiser sa juste colère et fléchir sa miséricorde à leur pardonner (1). »

II

La piété filiale de Jésus pour Marie.

Après Dieu le Père dans les cieux, le Cœur de Jésus entourait de la reconnaissance et du respect de sa piété filiale Marie sa mère et Joseph son père sur la terre. Encore que soit bien différent en nature et en valeur le titre que chacun de ces êtres augustes avait à l'amour de cet enfant unique entre tous, nous ne voulons pas séparer ceux que le même amour unissait en une même sollicitude paternelle sur l'enfant, et ceux que l'enfant honorait d'une même tendresse : le divin Père, Marie et Joseph.

L'Evangile a écrit en deux courts passages la piété filiale de Jésus pour Marie et Joseph, ainsi que les droits de ces parents privilégiés à la recevoir. — Voici le premier : « Votre père et moi nous vous cherchions dans l'affliction de nos cœurs. » — Voici le second : « Il descendit avec eux à Nazareth et il leur était soumis (2). »

(1) Vie et Œuvres, t. I, p. 84 et 189
(2) Luc., II, 48 51.

Nous traiterons d'abord de la très douce merveille de piété filiale qui remplissait le Cœur de Jésus pour sa mère. Il semble qu'il y aurait faute impardonnable, dans un livre destiné à exposer le mystère du Sacré-Cœur, à ne pas évoquer le nom et l'image de Marie, à ne pas montrer la place qu'elle tint dans ce Cœur et la part qu'elle y occupe encore.

La Bienheureuse écrit « que l'aimable Cœur de Jésus lui fut un jour représenté dans un lieu éminent, spacieux et d'admirable beauté, avec sa plaie jetant des rayons si ardents et si lumineux que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La très sainte Vierge était à côté. » — Voilà sa place : Marie est inséparable du Cœur de son Fils Jésus.

La Bienheureuse ajoute : « Marie nous invitait par ces paroles maternelles : « Venez, approchez-vous, car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor que le divin Soleil de justice a formé dans la terre vierge de mon cœur, où il a été caché pendant neuf mois (1). » — Voilà la mission de Marie : donner le Cœur de Jésus, qui lui appartient comme Jésus lui-même, le fruit de ses entrailles.

I. — Le lien qui unit Jésus à Marie et fonde sa piété filiale est composé de ces traits sacrés : le sang de sa mère, dont fut formée sa chair par l'Esprit-Saint ; le lait virginal dont elle le nourrit pendant sa petite enfance ; la tendresse, les soins, les sollicitudes maternelles dont elle l'entoura constamment. Il y faut joindre l'amour intelligent, généreux et élevé qu'elle lui offrit sans cesse, dont elle le réchauffa, le nourrit, le rassasia, satisfaisant à l'immense besoin d'être aimé, qu'il éprouvait à l'égal des droits qu'il en avait ; plus encore la sainteté éminente de toutes ses

(1) Vie et Œuvres, t. II, p. 204.

vertus, où Jésus trouvait un hommage à ses perfections infinies, non moins qu'un concours digne de sa grande œuvre de restauration surnaturelle ; enfin, et surtout, les souffrances de Marie, sa puissance à souffrir, sa volonté de souffrir, les vertus sublimes de sa souffrance, qui permirent au Verbe incarné d'associer Marie à la rédemption et de faire de sa Mère la co-rédemptrice du monde.

Marie employa au service de son Fils, avec une fidélité et une générosité qui ne se démentirent pas un seul instant, les trésors de son immaculée conception, de sa virginité, de sa divine maternité. Cette dernière prérogative était de dignité et de valeur à peu près infinies, portant aux proportions de l'infini ses forces, ses vertus et ses souffrances. De celles-ci, aucune mesure humaine ne peut apprécier l'étendue, la profondeur et l'amertume, sinon Celui pour qui Marie les endura. Elle y dépensa toute sa vie et s'y dépensa elle-même sans réserve, regardant comme une fonction de sa maternité d'offrir son Fils, qu'elle aimait plus qu'elle-même, en sacrifice à Dieu, prêtre intrépide, debout au pied de la Croix, comme elle l'avait présenté avec joie dans ses bras aux adorations des bergers et des mages. Elle accrut encore les droits de sa maternité à l'affection filiale de Jésus, en demeurant ici-bas lorsqu'il monta au Ciel, alors qu'il semblait qu'elle dût triompher avec lui, et cela pour offrir à sa présence eucharistique les adorations et les hommages de son amour maternel ; pour attacher aussi au tabernacle de sa mystérieuse présence les premiers chrétiens.

Le Cœur de Jésus se sentait pris et engagé dans un lien nouveau par chacun des actes d'amour, de vertu, de dévouement, de service et de fidélité de sa mère ; chacune de ses angoisses le resserrait ; chacune de ses larmes brûlantes le scellait ; chacune de ses douleurs le soudait plus étroitement, le fondait plus indissolublement ! Sa mère lui a littéralement captivé le Cœur : elle y est entrée ; elle l'a emporté, elle le possède tout entier à jamais.

Et Jésus confesse l'empire de Marie sur son Cœur et son heureux servage à l'égard de sa mère : *Vulnerasti cor meum, vulnerasti cor meum* (1) ! — Vous l'avez blessé et séduit par votre beauté, ô ma mère bien-aimée, car vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te !* — Blessé et captivé par la tendresse de votre maternité : car vos mamelles, remplies par le ciel même, m'ont allaité : *Quam pulchræ sunt mammæ tuæ !* — Blessé et attaché par chacun de vos regards, attentif à saisir, dans mes yeux, ma volonté pour l'exécuter ; blessé et acquis par le réseau des vertus admirables de votre vie, qui s'étend sur vos épaules comme un royal manteau, enrichi de broderies : *In uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui* (2) ! — Blessé et conquis à jamais par les souffrances de vos combats avec le lion du péché et le léopard de l'enfer : *Veni, coronaberis de cubilibus leonum, de montibus pardorum* (3) !

II. — Cette dette de son amour filial, si hautement reconnue, comment le Cœur sacré l'a-t-il payée ? — Largement, comme il convenait à un tel fils pour une telle mère !

D'abord en aimant avant toute autre créature celle qu'il

(1) Cant., IV, 9 et seq. — Hebr. : excordasti nos : abstulisti mihi cor : cordis vulnus est summi doloris et mortiferum : sic amor facit ut anima quasi moriatur in corpore amantis, et vivat in corpore amati. — Aut : incordiasti me, id est, ut ait Nyssenus, cor meum mihi eripuisti et in corde tuo conclusisti et captivasti. — Sensus principalis est de Christo et B. Virgine. (Corn. a Lap.)

(2) In uno crine colli tui, crine non simplici, sed ex multis implicato, puta plexu et fune ex crinibus intorto. — In uno oculorum : propter pulchritudinem oculorum tuorum. — B. Virgo uno aspectu mentis suæ, ita se in contemplatione erigebat ad cœlestia, ut feriret cor Dei, illudque sagitta amoris transfigeret. (Corn. a L. in h. l.)

(3) Cant., IV, 8.

voyait, caressait et enrichissait dans sa pensée éternelle comme sa future mère. La première pensée du Verbe relative à l'œuvre de son Incarnation se posa sur Marie : son plan étant de refaire l'humanité en se faisant homme, Marie devenait la condition nécessaire de l'Incarnation (1). — Le premier effet de cette prédestination privilégiée fut de préserver Marie de toute tache en sa conception, ce qui n'avait encore été accordé à aucun des fils d'Adam, puis, de la sanctifier par une telle abondance de grâces que ce ne fut point des dons qu'elle reçut seulement, mais la plénitude de la grâce. Cela devait obliger tous les saints, et les anges mêmes, à saluer Marie pleine de grâce dès sa conception, et à la reconnaître pour leur reine, de qui ils recevraient tout ce qui leur serait donné : *Ave, gratia plena.* — Elle fut aimée par son futur Fils, dès ce moment, d'un tel amour qu'il se fût fait homme pour la joie de naître d'elle et de la déifier en prenant chair dans son sein. Aussi eut-elle le premier battement de son Cœur dès qu'il fut uni à la divinité et commença de vivre et d'aimer.

Elle fut toujours sa première pensée, son premier amour, dans ses prières, dans ses œuvres, dans ses mérites et dans ses institutions. Il l'a rachetée, il l'a sanctifiée avant et plus que tous les autres. — A elle son premier sourire dès sa naissance ; sa première étreinte quand ses petits bras purent se nouer autour de son cou. — A elle, passées sous le même toit, les trente premières années d'une vie qui n'en devait compter que trente-trois : dans l'intimité de la vie domestique, protégée contre l'invasion des curieux et

(1) Evocatur cœlestis ille conventus, init Deus consilium, cogit concilium, facit Deus sermonem cum Angelis de restauratione eorum et de redemptione hominum, ac statim de thesauro Divinitatis Mariæ nomen evolvitur, ac per ipsam, cum ipsa et in ipsa totum hoc faciendum decernitur, ut sicut sine ipso nihil factum est, ita sine illa nihil refectum sit. (D. Joan. Damasc. Serm. de Annunt.)

des inutiles ; dans le partage des mêmes travaux manuels, humbles et durs, mais réguliers et paisibles ; dans des épanchements où il racontait à sa mère les merveilles de l'éternité, de la nature divine, de la société adorable des trois Personnes ; dans des leçons où il ravissait son esprit pur et docile, son cœur aimant et bon ; dans des confidences sur l'avenir, où Marie passait tour à tour par les impressions de l'admiration et de la joie, puis de l'angoisse profonde et de la douleur consternée. — Trente années dans la communion intime des mêmes prières, des mêmes vertus, des mêmes souffrances secrètes, pendant lesquelles la grande œuvre de Jésus consistait, après la religion d'humilité et d'adoration offerte à son Père céleste, après la préparation à sa prochaine mission, à parfaire la beauté intérieure, la richesse spirituelle et la sanctification déjà si parfaite de sa Mère ! Pas une œuvre, pas une parole, pas une minute de ces trente années, qui n'ait contenu un acte d'amour filial pour Marie, une partie de sa dette de reconnaissance filiale, payée en trésors de sainteté et de mérites pour elle !

Il est vrai qu'il entraîna sa Mère à de grands sacrifices. Il la quitta pendant trois ans, semblant alors ne plus la connaître. Il lui offrit une part abondante à la lie de son calice, et l'enveloppa dans la tempête d'accusations et de condamnations, d'ignominies et de douleurs qui le brisa. Elle dut devenir la mère de ce blasphémateur du nom divin, de ce perturbateur du repos public, de ce maudit, condamné par tous les tribunaux, hué par le peuple, jugé plus coupable que Barabbas, et crucifié entre deux criminels comme le plus scélérat des trois ! Il écrasa son cœur sous le poids des abandons de la terre et du ciel qu'il subit et sous le pressoir de sa propre agonie. Il tira de ses yeux autant de larmes qu'il tirait de sang de ses propres veines ; et quand son âme quitta son corps avec le dernier soupir, il fallut une intervention miraculeuse de la toute-puissance

pour empêcher l'âme de la Mère de partir avec l'âme de son Fils.

A cette heure, Jésus semble vraiment oublier les devoirs de la piété filiale. Ne pouvait-il épargner quelque chose de ces excès à une telle mère? — Mais percez d'un regard plus attentif les nuages épais de ce terrible mystère : comme le Père ne fut jamais plus père qu'en conduisant son Fils au supplice où il devait trouver sa gloire consommée, jamais Jésus ne fut plus fils qu'en associant sa Mère à l'œuvre capitale d'où devait sortir pour Dieu la satisfaction, pour le monde la rédemption, pour Marie la gloire de sa maternité spirituelle, de son héroïsme victorieux, de sa royauté éternelle !

Comme autrefois les habitants de Béthulie, precédés des prêtres et des anciens, vinrent féliciter Judith victorieuse d'Holopherne, ainsi les hommes de tous les siècles, les saints et les anges pendant toute l'éternité, saluent l'héroïque femme qui a donné plus que sa vie en livrant son Fils unique pour le salut du monde, et lui chantent à l'envi : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple ! Vous avez agi virilement ; vous avez montré la force de votre Cœur, parce que vous avez aimé la pureté jusqu'à n'épargner pas votre vie pour sauver votre peuple de la mort due à ses péchés : la main du Seigneur a été avec vous. Soyez bénie à jamais ! Les générations redisent aux générations : *Fiat ! fiat* (1) ! »

III. — Quant à son Fils Jésus, heureux que le temps fût

(1) Benedictus Dominus... quia hodie magnificavit nomen tuum, ut non recedat laus tua de ore hominum... pro quibus non pepercisti animæ tuæ propter angustiam generis tui, sed subvenisti ruinæ ante conspectum Dei nostri. (Judith, XIII, 25.) Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri quia fecisti viriliter, et confortasti cor tuum, eo quod castitatem amaveris. (XV, 10.)

venu où il pourrait enfin donner libre cours à sa gratitude filiale, il s'est empressé de venir chercher sa mère aussitôt que l'amour eut brûlé la dernière fibre mortelle de son cœur, et il l'a introduite dans son palais, l'a présentée à son Père et fait asseoir sur son propre trône, à sa droite : et son Père et lui l'ont couronnée reine du ciel et de la terre. Jésus lui a donné la libre disposition de tous les trésors de ses mérites avec pouvoir sur la vie et sur la mort, sur les âmes et sur les corps, sur les individus et sur les empires, sur la triple Eglise des cieux, de la terre et des enfers ; et il lui a dit : « Régnez à jamais, tout est à vous (1) ! Le monde entier de la rédemption, qui commence dans les ombres douloureuses du temps et s'épanouit dans les joies sans mélange de l'éternité, vous appartient. Je l'ai conquis et fondé par la vie que j'ai reçue de vous et par le sang [illegible] m'avez donné. C'est l'œuvre de mon amour : et [illegible] vous que je tiens le Cœur qui a aimé jusqu'à me livrer pour son salut : soyez la reine et la maîtresse de mon Cœur, et pour cela demeurez ma mère à jamais. Vous m'avez donné la semence, disposez de la moisson ; vous m'avez procuré le talent, jouissez des revenus infinis qu'il a produits (2) ! Je vous dois tout ; c'est une dette que je vous paie : la dette de votre sang, de votre

(1) Vere enim rerum omnium conditarum Domina effecta est, cum Creatoris mater exstitit. (Damasc., l. IV de Fide, c. xv.)

Le Dante a écrit :

« Femme, tu règnes grande et magnanime ; celui dont la bouche ne t'invoque pas pour obtenir ce qu'il demande, veut que sa requête vole sans ailes ! »

(2) Omnium Christianorum Mariam Dominam vocant Acta VII Synodi, act. 4, indicantia alium hujus dominii titulum, scilicet quod ad redemptionem nostram singulari modo cooperata est. — Sicut enim Christus eo quod nos redemit, singulari modo rex est et Dominus noster, ita Beata, propter singularem modum quo ad nostram redemptionem concurrit, — et substantiam suam ei ministrando, et illum pro nobis voluntarie afferendo, nostramque salutem singulariter desiderando, petendo, procurando. (Suarez, T. XIX, D. XXII, s. 2.)

lait, de votre sollicitude maternelle ; la dette de vos angoisses, de vos douleurs et de vos larmes ; la dette de vos humiliations et de votre martyre ; la dette de la vie de votre Fils que vous avez livré en rançon aux hommes et à Dieu ; la dette de vos longs jours d'exil sur la terre ; c'est la dette de mon amour filial, que je paie par des splendeurs infinies, n'ayant pas cessé d'être Dieu en devenant votre Fils, pour vous devoir infiniment et pour vous pouvoir infiniment satisfaire ! »

Et ainsi la gloire unique de Marie dans le ciel, son exaltation au-dessus des saints et des anges, sa royauté universelle, sa toute-puissance sans bornes, son empire sur le démon et sa force victorieuse contre toute hérésie, sa coopération régulière au gouvernement du monde, la nécessité de sa médiation entre Jésus et les hommes pour faire agréer les prières de ceux-ci et distribuer les grâces de celui-là, la loi de sa maternité spirituelle qui l'établit mère de tous les rachetés, à qui il faut obéir et plaire, qu'il faut honorer et prier, à ce point que personne n'aura Dieu pour père qui ne veuille avoir Marie pour mère (1) : toutes ces prérogatives sont les formes diverses, merveilleuses et innombrables de la dette que la piété filiale de Jésus veut reconnaître et payer à sa Mère !

« Salut ! salut à vous, ô Marie, qui seule avez pour débiteur un Fils qui est le créancier de tous. Nous devons tous à Dieu ; à vous seule Dieu veut devoir (2) ! » — « Quand vous priez pour nous votre Fils, vous mettez le comble à sa joie, car tout ce qu'il nous accorde à votre demande, il croit le

(1) Nemo potest venire ad me, nisi Mater mea traxerit eum. (Rich. a S. Laur. De Laud. B. V., l. XII, p. 2.)

(2) Euge, euge quæ debitorem habes Filium qui omnibus mutuatur. Deo enim universi debemus ; tibi autem etiam ille debitor est. (S. Method. Or. de Simeon et Anna.) — Filius, quasi exsolvens debitum, petitiones suas implet. (S. Georg. Nicom. Or. de ingressu B. V.)

donner à sa Mère elle-même (1) ! » — « Dieu a voulu déposer en vos mains la plénitude de tous les biens : de sorte que si nous avons quelque espoir de salut, de pardon, de vie, nous savons que cela ne nous peut venir que de celle qui est montée aux cieux et y règne, appuyée sur son Fils bien-aimé et débordante de joie (2) ! »

« Vous êtes la trésorière de Jésus-Christ, ô Marie », non seulement de ses biens, mais de lui-même, le trésor des trésors, le don des dons ! Et puisque c'est du bon trésor du cœur que sortent tous les biens, les anciens et les nouveaux, vous êtes la trésorière de son Cœur : vous le possédez, vous le gouvernez, vous le dépensez et vous ne l'épuisez jamais, parce qu'il est inépuisable et que son bonheur est d'être dépensé par vous : *Thesaurraria Jesu Christi* (3) ! »

Donnez-nous non seulement les dons de Jésus, mais Jésus lui-même, et, dans Jésus, ce qu'il y a de plus précieux, donnez-nous son Cœur !

IV. — Quiconque voudra approcher de ce trésor, y pénétrer, y puiser, qu'il s'adresse à Marie, qui seule en a la clef. Et cette grande amante du Sacré-Cœur, la V. Mère Barat, l'avait compris, qui, proposant le culte, l'amour et l'apostolat du Sacré-Cœur à ses filles comme leur fin souveraine, voulut, dans le blason de la Société, unir le Cœur

(1) Gaudet Filius orante matre, quia omnia quæ nobis, precibus suæ Genitricis evictus, donat, ipsi matri se donare putat. (S. Theob. Alex. a Salazar. cit. in Prov., VIII, 18.)

(2) Deus totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proindè si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare quæ ascendit innixa super Dilectum suum deliciis affluens... Totis ergo medullis cordium et votis omnibus Mariam nunc veneremur omnia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. (D. Bern. de Aquæ ductu.)

(3) B. Alb. Magn. Cité par S. Alphonse dans les *Gloires de Marie*.

immaculé de Marie au Cœur adorable de Jésus et conduire toujours à celui-ci par celui-là.

Le Cœur de Marie est, en effet, si intimement, si inséparablement uni au Cœur de Jésus, que la Vierge-Mère a pu dire à sainte Brigitte :

« Quand Jésus naquit de moi, je sentis comme la moitié de mon cœur sortir de ma poitrine pour naître ; lorsqu'il souffrit sur la croix, il me semblait sentir mon propre cœur endurer tous ses tourments ; et comme il serait impossible de percer un cœur qui serait à moitié hors de la poitrine sans faire souffrir l'autre moitié restée dedans, ainsi, quand mon Fils, — cette vivante moitié de mon cœur —, était flagellé ou crucifié, je sentais que c'était mon cœur qu'ils criblaient de coups et transperçaient de clous : *Sic ego, cum flagellaretur et pungeretur Filius meus, quasi cor meum flagellabatur et pungebatur* (1) ! »

Aujourd'hui que, dans sa gloire, le Cœur de Jésus jouit d'inaltérables délices, le Cœur de Marie vit de ses joies ; et comme le premier reste, malgré son exaltation, le Cœur bon et compatissant du Prêtre qui prie et de l'Avocat qui plaide pour notre salut, le Cœur de Marie éprouve toutes ses inclinations, toutes ses pitiés pour nous. Lorsque par un excès ancien, renouvelé chaque jour, il se sacrifie sur l'autel, se donne en nourriture à chacun des siens ou consent à demeurer, pour ne les point abandonner, dans l'obscurité des tabernacles, le Cœur de Marie s'identifie à ces merveilles de générosité, d'expansion et de condescendance : son Cœur immaculé bat perpétuellement du même

(1) Cum nasceretur Christus ex me, sensi ego quasi dimidium cor meum nasceretur et exiret a me ; et cum ipsi pateretur, sensi quod quasi cor meum patiebatur. Sicut eum quod dimidium est extra et dimidium intra, si illud pungitur quod est extra, æque sentit dolorem quod intus est, sic ego, cum flagellaretur et pungeretur Filius meus, quasi cor meum flagellabatur et pungebatur. (Rev. S. Birg., L. I, c. xxxv.)

mouvement d'amour que le Cœur de son Fils devenu Sacrement !

Encore une fois, l'amour filial et l'amour maternel identifient si parfaitement ces deux cœurs qu'ils n'en font qu'un : le Cœur de Jésus-Marie !

Qui donc oserait s'approcher du Cœur de Jésus-Christ sans passer par cette « Porte du ciel » de la gloire, qui est aussi la porte de ce ciel de la miséricorde, ouvert à tous ici-bas ? — La Bienheureuse s'adressait en ces termes à Marie pour toucher sûrement le Cœur de son Fils :

« O très sainte, très aimable et très glorieuse Vierge Mère de Dieu, notre chère Mère, Maîtresse et Avocate, à laquelle nous sommes toutes dévouées et consacrées en qualité de filles, de servantes et d'esclaves pour le temps et l'éternité, — nous nous jetons à vos pieds pour renouveler les vœux de notre fidélité et servitude envers vous, et pour vous prier qu'en qualité de choses vôtres, vous nous offriez, consacriez et immoliez au Sacré-Cœur de l'adorable Jésus, — nous et tout ce que nous sommes, tout ce que nous ferons et souffrirons, sans nous rien réserver..... Et puisque vous avez tout pouvoir sur cet aimable Cœur, faites donc, ô notre charitable Mère, qu'il reçoive et accepte cette consécration que nous faisons aujourd'hui en votre présence et par votre entremise !

« O notre douce Espérance, faites-nous sentir votre pouvoir envers cet aimable Cœur de Jésus, et employez votre crédit pour nous y loger toujours. Priez-le d'exercer son souverain empire sur nos âmes en y faisant régner son amour, afin qu'il nous consomme et nous transforme en lui-même ! Qu'il soit notre garde, notre trésor, nos délices, notre amour et notre tout en toutes choses ! Qu'il soit le soutien de notre impuissance, la force de notre faiblesse, la joie de toutes nos tristesses.

« O Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, réparez tous les

manquements des nôtres ; suppléez à tout ce qui nous manque ; brûlez nos cœurs dans vos saintes ardeurs. Consommez toutes nos froideurs et lâchetés à vous aimer et servir, puisque nous voulons faire consister tout notre bonheur à vivre et à mourir en qualité d'esclaves de l'adorable Cœur de Jésus, filles et servantes de sa sainte Mère (1). »

III

La piété filiale de Jésus pour saint Joseph.

Le Verbe Incarné pouvait-il éprouver dans son Cœur une véritable piété filiale envers saint Joseph ? — On admet bien que Jésus pût avoir quelque affection et donner des signes de déférence à saint Joseph : mais c'était, pense-t-on, par simple condescendance, dans laquelle il ne faut voir ni l'accomplissement d'un devoir, ni la reconnaissance d'un droit. Rien, par conséquent, qui rappelle la piété filiale proprement dite, la dette de justice qui oblige les enfants envers leurs parents. Sous l'empire de cette donnée, on va bien jusqu'à appeler saint Joseph « l'ami du Sacré-Cœur », rien de plus. — Ami de Jésus comme les Apôtres, les disciples, et quelques autres privilégiés, mais pas son père ; amitié fondée sur le choix, supposant l'égalité : mais non la paternité et la filiation, qui créent un droit, imposent des devoirs (2).

Craindrait-on de faire injure au Fils de Dieu en le proclamant fils d'un charpentier ? Redouterait-on d'être inexact

(1) Vie et Œuvres, T. II, p. 540.

(2) Il est clair que nous ne parlons pas ici de droit rigoureux, basé sur l'excellence d'une personne à l'égard d'une autre. A ce titre, Marie elle-même n'avait aucun droit sur Jésus, le chef de toute créature. Il s'agit du droit établi par la volonté du Verbe lui-même, manifesté dans une relation ou une charge à laquelle il convenait qu'il se soumît pour notre bien.

en reconnaissant Joseph comme vrai père de Jésus? L'hésitation ne peut venir que de là.

Toute la question consiste, en effet, à savoir si saint Joseph peut être appelé le père de Jésus, dans un sens très réel, qui légitime l'emploi pur et simple de ce nom; et si Jésus p it être obligé à des devoirs de piété filiale envers un homme qui ne serait pas son père?

Nous osons croire que l'hésitation n'est pas de mise, et que d'y persévérer après quelque réflexion serait bien plus douloureux au Cœur filial de Jésus qu'injurieux à la dignité sublime de Joseph.

Avec Marie, nous disons sans réserve : « Votre père et moi nous vous cherchions avec angoisse : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* » — Avec Jésus, qui ne proteste pas contre ce titre de « père », donné à Joseph par Marie; puis, qui, ayant accompli le service de son Père céleste, vient se ranger pour vingt ans encore sous la conduite de son père de la terre, comme de sa mère, nous appelons piété filiale cette obéissance, faite de soumission et d'amour : *Et erat subditus illis.*

I. — Certes, Joseph n'est pas le père de Jésus au titre de la génération naturelle, comme sont tous ceux qui, dans la famille, portent ce nom de majesté et de douceur. Mais la génération est-elle le seul fondement de la paternité?

Que cette paternité, qui fait d'un homme le principe de la vie d'un autre homme, selon les lois établies par le Créateur pour la propagation de la race, s'appelle la paternité naturelle, la paternité du sang; qu'elle fonde le lien le plus commun des droits du père sur les enfants et de la piété des enfants envers leur père, nous n'en disconvenons pas. Mais cela ne fait pas qu'il n'y ait d'autres formes de paternité, très véritables aussi, sur lesquelles s'établissent légitimement des relations de droits protecteurs et de devoirs reconnaissants entre ceux qu'elles unissent.

Dieu s'appelle le « Père de tous les hommes, notre Père qui est dans les cieux, dont la paternelle Providence gouverne tout (1). » Il n'engendre pourtant pas la vie corporelle selon la loi ordinaire ; il la produit, par sa puissance de cause suprême en la créant d'abord dans son premier type, puis en la conservant par les moyens qu'il lui a plu d'établir. De plus, il donne aux âmes l'existence et l'alimentation spirituelle de la vérité. Sa paternité créatrice prend un caractère plus auguste quand elle produit l'être surnaturel de la grâce, qui fait de l'homme son enfant en toute vérité, vivant de sa propre vie divine.

« C'est de cette paternité éminente de Dieu que descend, dit saint Paul, toute paternité au ciel et sur la terre (2). » — Toute paternité ? — Celle de la chair et du sang d'abord ; mais aussi, et plus parfaitement, la paternité spirituelle, qui unit certaines âmes entre elles par le lien d'une génération surnaturelle.

Celle-ci n'est-elle pas une réalité bien définie dans le prêtre par exemple, qui engendre les âmes à la vie surnaturelle, qui la leur rend quand elles l'ont perdue, qui l'alimente, la protège et la dirige vers sa perfection éternelle ? Ne crée-t-elle pas des liens très étroits d'autorité et de puissance d'une part, de dépendance, de respect et de reconnaissance de l'autre ?

En va-t-il autrement de celle qui unit dans la famille monastique les religieux à leur père, les filles à leur abbesse ou à leur supérieure ?

Que cette paternité monte avec la dignité et s'étende avec les sollicitudes d'une famille diocésaine à conduire ; qu'elle atteigne son apogée dans la personne de celui que le monde entier vénère comme le Très Saint Père, sa réalité ne

(1) Tua, Pater, providentia gubernat omnia. (Sap., XIV, 3.)
(2) Flecto genua mea ad Patrem Domini mei Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur. (Eph., III, 14.)

grandit elle pas avec l'autorité et la majesté ? les devoirs de vénération, d'obéissance et d'amour ne deviennent-ils pas plus étendus et plus urgents pour les enfants de ces pères selon l'esprit ?

Ces paternité diverses, aussi sublimes et aussi aimables qu'elles sont réelles et efficaces, nécessaires et bienfaisantes, ne sont pas établies sur le sang ni même sur la volonté de ceux qui en sont revêtus. Dieu les crée et en investit ses élus par la mission qu'il leur fixe ou par les sacrements institués pour les conférer.

Pourquoi n'aurait il pas formé en saint Joseph une paternité analogue, non pas fondée sur la communication de la vie, mais sur la communication qu'il lui faisait de son autorité, de sor amour, de sa providence à l'égard de son propre Fils, confié à cet artisan ? Paternité auguste et unique, toute spirituelle, qui ne sera jamais donnée à aucun autre, ayant été instituée uniquement pour la mission de Joseph à l'égard de Jésus : impression créée de la paternité divine, que Dieu marque en l'âme de Joseph au moment où le Verbe prend chair dans le sein de sa virginale épouse. - Caractère surnaturel et ineffaçable, remplissant l'âme de Joseph de la paternité de Dieu, l'assimilant au Père céleste, et lui donnant les droits, les priviléges, la sainteté, l'amour surtout et les aptitudes nécessaires au Père terrestre du Verbe incarné : tel le caractère sacerdotal, qui imprime dans l'âme du lévite une ressemblance parfaite avec Jésus, fait d'un être mortel un prêtre pour l'éternité, conforme en tout au Prêtre éternel : *Assimilatus Filio Dei manet sacerdos in perpetuum* (1). — Celui qui peut produire les effets des sacrements sans l'aide des signes sacramentels, ne peut il produire directement, par sa puissance, une paternité véritable sans le moyen de la génération humaine ?

(1) Hebr., VII, 3.

Nous croyons donc que Joseph est vraiment le père de Jésus, par une communication de la paternité divine qu'il reçut à cause de son élection à la charge de nourrir, de protéger et de conduire le Fils éternel de Dieu, devenu l'enfant mortel des hommes. Quand Dieu le lui confia en lui disant : « Tu seras le père de cet orphelin (1) », il revêtit saint Joseph de sa propre paternité, la plus réelle et la plus parfaite de toutes, en même temps qu'il mettait dans son cœur la tendresse dévouée d'un vrai père et marquait son front du sceau de l'autorité paternelle. Joseph devenait, dans le temps, le « père terrestre » de Celui dont le père s'appelle, dans l'éternité, le « Père céleste. » Que le regard de l'enfant, fixé d'abord sur son « Père qui est aux cieux », s'abaissât ensuite sur le père qui gouvernait la maison de Nazareth, c'est du même amour, du même respect, avec la même vérité qu'il lui disait : Mon père ! vous êtes mon père : *Pater meus es tu!* — Jamais, sauf en Marie, ne parut aussi parfaite, aussi

(1) Orphano tu eris adjutor. (Ps. x, 14.) — Jésus, ce divin Enfant, sur lequel Joseph a toujours les yeux et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il est sans père : *Sine patre.* (Hebr., vii, 3.) Qui dira avec quelle joie Joseph reçoit cet abandonné et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin ? Il prend pour ce Dieu un cœur et des entrailles de père, et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection... Mais si S. Joseph n'est pas père, comment aurait-il un amour de père ? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. Dieu lui en fait un de sa propre main. C'est cette main, qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit et Joseph ne craint pas de lui commander. C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre de toute éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils ; c'est ce qui lui change le cœur ; c'est ce qui lui donne un amour de père. (Bossuet, Panégyrique de S. Joseph, IIe Point.)

digne d'amour, de vénération et d'obéissance l'image de l'adorable paternité de Dieu !

II. — Un autre titre de la paternité de saint Joseph à l'égard de l'Enfant-Dieu se trouve en la virginité dont il fit profession dans le plus saint des mariages.

Dieu exigeant, pour l'incarnation de son Fils, qu'il naquît d'une Vierge, dont la maternité rayonnerait, par un privilège unique, de la splendeur d'une virginité immaculée, Joseph, uni à Marie par un véritable hyménée, tenait entre ses mains le sort du Fils de Dieu. Qu'il usât de ses droits, consacrés par Dieu même à l'origine des choses, et Marie, encore que la plus sainte des épouses et des mères, devenait incapable de donner naissance au Fils de Dieu, lequel ne pouvait descendre du sein adorable du Père que dans le sein d'une vierge. En consacrant la virginité de Marie par sa propre virginité, Joseph lui permettait de devenir la mère du Verbe incarné. Tout dépendait de lui. Il a donc eu, par son abstention, faite de religieuse adoration des divins desseins et de religieux amour envers sa virginale épouse, une part nécessaire à la maternité divine de Marie et à l'incarnation du Verbe.

La coopération effective à la formation du fruit humain, qui fonde la paternité naturelle, Joseph l'a offerte d'une manière bien supérieure par sa virginale réserve. Jésus est né de sa virginité, secondant celle de Marie : il est le fruit de ces deux virginités, unies à servir la merveilleuse opération de l'Esprit-Saint.

Bien loin que cette réserve lui enlève le droit à la paternité sur Jésus, elle le double en l'élevant à des hauteurs surnaturelles, qui ne seront jamais atteintes une seconde fois. Cet enfant est le fruit de son amour pour Dieu et pour Marie, qui réclamaient ici, l'un et l'autre, de le voir produit par le moyen céleste et angélique de la virginité. Père, il eût eu le droit de l'être au titre de son mariage

avec Marie ; il l'est par le titre nouveau, sublime et inégalé, de sa virginité volontaire : infiniment plus père, et par un caractère plus auguste, que ne le sont tous ceux d'ici-bas (1) !

Aux yeux de Jésus, ces deux titres de la paternité de saint Joseph, celui de l'investiture surnaturelle reçue de Dieu et celui de la participation à la virginité de Marie, brillaient de tout leur éclat, avaient toute leur solidité ; et c'est pourquoi l'affection qui remplissait son Cœur à l'égard de son Père terrestre était de la piété filiale proprement dite, la plus respectueuse et la plus tendre.

III. — Cette piété filiale était faite de révérence, de reconnaissance et de soumission : de révérence pour la majesté du père, de reconnaissance pour son dévouement, d'obéissance envers son autorité. Aucun cœur de fils n'en ressentit, aucun n'en témoigna autant.

Quand on songe à ce que pouvait contenir d'amour, pour ce père qui en était si [illegible] un cœur comme celui de Jésus, aux proportions in[illegible] à la puissance infinie, où l'amour éternel en son infin[illegible] substance aimait et agissait, produisait et stimulait les innombrables flammes de tous les amours créés ; et que chaque regard, chaque parole de l'Enfant en était chargé, ainsi que chacun des actes d'obéis-

(1) Bossuet a prononcé sur ce sujet d'admirables paroles où le génie de l'aigle s'allie à la piété de l'âme la plus tendre. « Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal. Il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable ; c'est le fruit sacré de ce mariage : je veux dire le Sauveur Jésus. — Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Cela peut paraître impossible ; mais si vous vous rappelez tant de vérités importantes que nous avons si bien établies, j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce béni enfant, est sorti en quelque manière de l'union virginale de ces deux époux... O féconde virginité, si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph

sance par lesquels il prêta pendant vingt ans son concours au travail de saint Joseph, on tombe dans la stupeur ou plutôt dans le ravissement! Saint Joseph grandit, monte et s'illumine d'une gloire incommunicable. Il est le seul, absolument le seul à qui Jésus ait dit : « Mon père » ; le seul qu'il ait aimé comme on aime un père! Et cela fait de saint Joseph, dans l'ordre surnaturel, une hiérarchie à part, un monde où personne n'entre, sinon à titre de serviteurs, comme les anges qui l'assistèrent et le servent encore, ou de suppliants, comme les hommes de tous les temps.

Après s'être témoignée envers Joseph, pendant trente années, par la révélation de toutes les merveilles contenues dans sa double nature de Fils de Dieu et de premier-né des hommes; par les confidences de tous ses secrets; par la prophétie de ses futures douleurs, qu'il lui découvrait pour l'associer par anticipation à l'œuvre de la rédemption et au martyre de compassion de Marie, afin de consommer sa sainteté par cet achèvement de la souffrance, — la piété filiale de Jésus prit une forme particulièrement touchante dans l'assistance qu'il prêta à son très cher père mourant.

Il attira doucement sa tête défaillante sur son Cœur, pour lui faire sentir combien il l'aimait, et combien, tout en acquiesçant sans réserve à la volonté de Dieu qui les séparait, il souffrait de cette séparation. Il l'attira sur son Cœur pour que Joseph, en y prenant son dernier repos, fût payé de toutes les heures paisibles et douces passées

la conserve, et tous deux la présentent au Père éternel comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas à la vérité par la chair ; mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. Et S. Augustin l'a dit en un mot : Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt. » (De Nupt. et Concup. l. I, ubi supr.) (Panég. de S. Joseph, Ier Point.)

pendant son enfance sur le cœur de ce cher père. Il l'attira sur son Cœur pour que, par une suprême étreinte, Joseph prît en ce foyer de la vie éternelle l'assurance de sa résurrection prochaine et le gage de la vie bienheureuse. — Jésus lui ferma les yeux, de concert avec Marie ; et, avec elle, il lava son visage vénérable de ses larmes, embauma son corps dans les aromates et l'ensevelit pieusement en l'accompagnant de ses prières. — Au matin de la résurrection, il vint le réveiller de son court sommeil et rendit à son âme sa chair glorifiée ; au midi resplendissant de l'ascension, Joseph montait dans les cieux, porté par le même char de lumière qui emportait le Sauveur dans sa gloire (1).

C'est là seulement que la piété filiale de Jésus allait trouver les moyens de se manifester avec autant d'éclat qu'elle le désirait et conformément aux mérites de ce bien-aimé père. Le tableau prophétique de la glorification de saint Joseph a été peint au livre de la Genèse dans l'exaltation du fils de Jacob, que l'Eglise applique au Père terrestre du Fils de Dieu.

IV. — De ce Joseph, en effet, l'Ecriture dit qu'il était comme le père du roi qui, lui ayant abandonné tout le gouvernement de sa maison, ne connaissait autre chose dans ses immenses possessions « sinon le pain que lui fournissait » son fidèle ministre (2).

(1) Exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus... (Matth., XXVII, 53.) — Verisimile est imprimis hos fuisse qui peculiarem ad Christum relationem, vel parentelæ, vel promissionis, vel sanctitatis habuere. (Corn. a L. in h. l.)

(2) Invenitque Joseph gratiam coram Domino suo et ministrabat ei a quo præpositus omnibus, gubernabat creditam sibi domum et universa quæ ei tradita fuerant : benedixitque Dominus domui Ægyptii propter Joseph et multiplicavit tam in ædibus quam in agris cunctam ejus substantiam. Nec quidquam noverat nisi panem quo vescebatur. (Gen., XXXIX, 4.)

Or, le jour où il le voulut récompenser de l'avoir sauvé lui-même avec son peuple de la famine, il lui décerna ce mémorable éloge devant tous les officiers de la cour : « Pourrai-je jamais trouver un homme plus sage que toi, ou même qui te ressemble ? Je te donne le gouvernement de toute ma maison ; tout le peuple obéira aux paroles sorties de ta bouche : car je t'établis le maître de l'Egypte entière. Seul, je serai au-dessus de toi. » Il prit alors de son doigt l'anneau qui était le sceau de l'autorité souveraine et le passa au doigt de Joseph ; il le revêtit d'une robe éclatante de lin, et lui mit au cou un collier d'or. L'ayant fait asseoir à côté de lui sur son char, il ordonna à des hérauts de le précéder dans les rues de la cité royale en criant : « Tous, fléchissez les genoux et sachez que voici le gouverneur mis à la tête de toute l'Egypte ! » Enfin, il lui donna cette dernière et solennelle investiture : « Par mon nom de Pharaon, je veux que personne n'ait le droit, en dehors de ton autorité, de remuer main ou pied dans toute la terre d'Egypte ; tu ne t'appelleras plus Joseph, mais le sauveur du monde (1) ! »

Voilà l'événement figuratif : en voici la réalisation.

Le Roi des rois, Jésus, au jour où il introduit son cher père dans le ciel, lui dit devant les anges de toutes les hiérarchies, officiers et ministres de sa cour : « Puisqu'il a plu à Dieu de te faire connaître toute chose en te rendant non seulement le confident, mais le coopérateur immédiat du grand mystère de mon Incarnation, caché aux grands et aux sages et ignoré des anges eux-mêmes (2), personne

(1) Genes., XLI, 33-37.

(2) Fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus... Solum in terris magni consilii coadjutorem fidelissimum... Cui incerta et occulta sapientiæ suæ manifestavit et dedit illi non ignarum esse mysterii quod nullus principum hujus sæculi agnovit. (D. Bern. Sup. Missus est.)

n'est aussi rempli que toi de l'Esprit de Dieu, de sa sagesse et de sa science : *Quia ostendit tibi Dominus omnia quæ locutus es, numquid sapientiorem tui invenire potero?*

Puisque ce qui n'a jamais été donné et ne sera jamais permis à personne (1), à savoir de t'appeler « mon père », et « l'Epoux de la Mère de Dieu », t'a été accordé en vérité, ô Joseph, jamais personne ne sera ton égal en sainteté, en mérite, en dignité et en puissance : *Numquid consimilem tui invenire potero?*

Prends place sur mon trône, laissant la droite à la Reine ma mère : monte, ta place est la première après la mienne, et personne n'y prétendra jamais ; seul, je serai au-dessus de toi : *Uno tantum regni solio te præcedam.*

Revêts les splendeurs de ta dignité royale : ce blanc manteau de gloire, plus resplendissant que le soleil ; ce diadème de perles ; cet anneau d'or, signe de ton autorité : *Tulitque annulum de manu sua et dedit eum in manu ejus ; vestivitque eum veste byssina, et collo torquem auream circumposuit.*

A ce revêtement de la gloire conférée par la piété filiale d'un cœur reconnaissant, Jésus ajoute l'investiture de l'autorité suprême, de la puissance universelle, du gouvernement effectif sur toute créature.

Parce que Joseph a été le père du Chef, père digne, fidèle, dévoué, il mérite d'être le père de tous les membres ; de les posséder, de les gouverner, et de recevoir d'eux, ses enfants d'adoption, les hommages, les obédiences, l'amour qu'il reçut de son Fils aîné.

Que celui qui a fidèlement régi la maison de Nazareth, gouverne désormais la maison de l'Eglise universelle, aussi bien celle des cieux que celle de la terre : *Tu eris super*

(1) Cui datum est quod multi reges et prophetæ cum vellent videre non viderunt, audire et non audierunt, non solum videre et audire, sed etiam portare, deducere, amplecti, deosculari, et nutrire et custodire. (Ubi supr.)

domum meam : ecce te constitui super universam terram Ægypti.

Ce n'est pas simplement un culte d'inclination ou une dévotion laissée au choix de chacun, que Jésus réclame, pour Joseph, de l'Eglise universelle et de tous ses enfants célestes ou terrestres : c'est la dépendance acceptée, l'obéissance empressée, la soumission totale, universelle et nécessaire : le culte, la dette, l'obligation de l'obéissance filiale : *Ad tui oris imperium cunctus populus obediet.*

Je le jure par mon nom de Dieu et de Maître souverain : Personne, de quelque dignité ou autorité qu'il soit, au ciel et sur la terre, ne pourra accomplir aucune œuvre sainte, gravir un degré de la vie surnaturelle, réussir en une entreprise salutaire quelconque, sans ton ordre, ta permission, ton concours ou ton intercession : *Ego sum Pharao : absque tuo imperio non movebit quisquam manum aut pedem in omni terra Ægypti.*

Pas de salut en dehors de toi, ô Joseph : car ton nom est vrai, celui que je te donne et que tu porteras désormais, toi qui m'as sauvé de la mort de la faim et de celle de la violence, c'est : le sauveur du monde : *Vertitque nomen ejus et vocavit eum lingua Ægyptiaca : salvatorem mundi.*

L'ayant revêtu de cette glorieuse splendeur, investi de cette autorité suprême, le Fils reconnaissant de Joseph le fait alors monter sur un char de triomphe pour que tous les peuples lui viennent offrir les hommages de leur culte. Il ordonne à ses hérauts de le précéder en criant : Peuples, fléchissez les genoux! Sachez tous que Joseph est le maître préposé à toute la terre d'Egypte par le Créateur, le Seigneur et le Rédempteur des mondes : *Fecitque eum ascendere super currum suum secundum, clamante præcone ut omnes coram eo genua flecterent, et præpositum esse scirent universæ terræ Ægypti.*

Les hérauts angéliques, après avoir fait entendre cette

proclamation à toutes les hiérarchies célestes, l'ont transmise aux hérauts de l'Eglise et de la terre. Et le souverain Pontife Pie IX, puis Léon XIII, auxquels faisaient écho les Evêques du monde entier, ont proclamé Joseph Patron de l'Eglise universelle. — Patron : non pas seulement protecteur, défenseur, intercesseur, mais Père de l'Eglise universelle : *Pater, patronus*. Ils n'ont pas créé la paternité de Joseph, ni sa dignité, ni son autorité paternelle sur Jésus et sur l'Eglise, corps spirituel de Jésus : ils l'ont reconnue explicitement, l'ont proposée aux hommes en ces temps malheureux, comme un secours d'extraordinaire puissance. Ils l'ont fait honorer solennellement par tous et ils ont ainsi secondé les desseins et les désirs de la piété filiale de Jésus pour son Père tant aimé.

La terre entière à genoux, suppliante et confiante ; les pontifes de toutes les églises, avec le Pontife de Rome, à la tête de toutes les nations ; le ciel avec les légions des saints de tous les temps, avec les cohortes des anges conduites par Gabriel, l'Ange de l'Incarnation, et par Michel, le chef des ministres invisibles de celui dont Joseph était l'ange visible, le ciel et la terre prosternés aux pieds de Joseph, l'acclamant comme le ministre souverain, le dispensateur suprême de tous les bienfaits, l'Epoux de la Mère de Dieu, le Père du Roi Jésus, le Père universel de quiconque vit dans la grâce ou dans la gloire : voilà ce que voulait pour son père ce Fils très aimant ; voilà ce qui répond aux désirs de son Cœur et satisfait le besoin de sa piété filiale envers saint Joseph !

V. — Quiconque voudra se rendre agréable au Cœur sacré, l'honorer d'une religion intelligente et complète, quiconque surtout voudra le toucher et l'incliner vers soi, devra invoquer l'intercession de saint Joseph, comme celle de Marie, se couvrir de son nom, s'appuyer de son crédit. Joseph possède sur le Cœur de son Fils un empire sans

réserve, qui, bien loin de peser à sa filiale affection, lui est une satisfaction et une joie. Saint Bernard a dit le mot de l'union intime, nécessaire et indissoluble de Joseph avec le Cœur de Jésus. « Le Seigneur Dieu a vraiment trouvé en Joseph l'homme selon son Cœur ; et il a pu lui confier en toute sûreté, en toute garde et à jamais, le trésor secret et sacré de son Cœur : *Quem Dominus invenit secundum Cor suum, cui tuto committeret sacratissimum atque secretissimum Cordis sui arcanum* (1). »

Le Père des cieux, Marie et Joseph, père et mère de la terre, sont donc les objets de la piété filiale de Jésus : ils doivent nous inspirer être toujours devant nos yeux quand nous honorons le Sacré-Cœur.

Le Père nous a donné son Fils, en le tirant des trésors de son amour éternel ; Marie nous l'a présenté revêtu de la forme humaine, prise en son sein ; Joseph nous l'a gardé par sa vigilance et nourri du pain de son rude labeur.

Aujourd'hui encore, c'est à Dieu notre Père qu'il faut demander le trésor du Cœur de Jésus, par Marie et par Joseph qu'il le faut obtenir. C'est Marie et Joseph qui nous doivent présenter ; ils sont les deux bras très doux et très puissants qui attirent, avec autant de miséricorde empressée que de patience infatigable, leurs enfants coupables, blessés et malheureux, sur le Cœur de leur Fils innocent, pour les y faire revivre dans la justice et dans la paix, dans la sainteté et dans le bonheur, pour l'éternité !

La Bienheureuse fit peindre et placer, dans le premier oratoire dédié au Sacré-Cœur, un tableau de forme naïve et de couleur simple, mais de pensée profonde et de grande théologie, que lui avait inspiré le Maître bon dont le Cœur n'avait plus pour elle de secret. — Au centre, le Sacré-Cœur rayonnant de gloire ; au-dessus, Dieu le Père donnant

(1) Ubi supr.

au monde le Cœur de son Fils, avec ces paroles : « Ceci est le Cœur de mon Fils bien-aimé, en qui je me complais » ; à droite, la très sainte Vierge, inclinée vers le monde et disant avec tendresse : « Aimez-le, et il vous sauvera » ; à gauche, saint Joseph le montrant avec un mouvement d'ardente confiance, traduit par ces paroles : « Venez, il est ouvert à tous ! » — Au bas, entre Marie et Joseph, une âme suppliante, en possession désormais de la dévotion parfaite envers le Cœur sacré, s'élance avec ce cri : « J'espère et je me donne à lui (1) ! »

Allons donc tous au Cœur de Jésus-Christ, appelés par Dieu le Père, amenés par Marie et par Joseph : c'est le Cœur de leur commun Fils !

IV

Le Sacrement de la piété filiale.

I. — Nous avons dit que, pour continuer sur cette terre l'œuvre de dévouement jusqu'à l'immolation que lui inspire pour s[illegible]ère sa piété filiale, l'admirable Fils de Dieu quitte son repos glorieux et renouvelle dans les perpétuels anéantissements de l'Eucharistie le sacrifice de ses douleurs et de sa mort, en satisfaction à sa justice, en expiation de nos fautes.

Ce n'est pas assez pour son amour. Puisque son Père, par égard pour lui, le premier-né de ses complaisances, a daigné appeler tous les hommes rachetés à l'honneur de l'adoption, Jésus, le Fils aîné, tire du trésor de son Cœur un moyen merveilleux qui lui permet d'alimenter, d'assurer et de développer, dans tous ses frères adoptifs, la piété filiale envers leur commun Père. C'est la communion, par

(1) « Ce tableau est comme je l'avais désiré pour cette petite chapelle, qui est la première qui a été érigée en l'honneur du Sacré-Cœur. » (Lettres de la Bienheureuse, T. II, p. 157.)

laquelle Jésus unit son Cœur au nôtre et supplée à notre insuffisance, afin de nous inspirer son amour, sa religion et son zèle de fils parfait pour Dieu, pour Marie et pour Joseph ; afin de les aimer en nous, c'est-à-dire en d'innombrables cœurs ; afin de leur donner ici-bas des enfants fidèles comme lui.

Pas n'est besoin d'insister sur l'importance, dans le christianisme, de la piété filiale envers Dieu.

Au point de vue de l'honneur de Dieu dans son œuvre, c'est d'elle que dépend en réalité le succès du plan divin.

Au début, ce ne sont pas des hommes seulement que Dieu a créés, ce sont des fils qu'un Père a adoptés en leur donnant la grâce avec la nature. Il ne peut être satisfait que s'il est aimé, honoré et servi par des fils.

Le péché a rompu cette harmonie et constitué esclaves et condamnés des enfants sortis du sein paternel de Dieu et gouvernés par son amour.

« Fils des complaisances éternelles descend pour rendre à son Père ces enfants revenus à la maison paternelle par le chemin du repentir. Il se livre à la mort pour leur rendre la vie, après leur avoir appris à connaître leur Père. Et la rédemption n'est autre chose que l'adoption nouvelle des fils révoltés, acceptée par le Père au nom de son Fils Jésus.

« Ce n'est plus l'esprit de crainte des esclaves que vous recevez au baptême, dit saint Paul, mais l'esprit des enfants d'adoption. — Vous n'êtes plus des serviteurs, mais des fils (1). » — « Dieu a voulu faire éclater son amour jusqu'à nous appeler et nous faire ses fils, sur le modèle de Jésus, voués à rendre de plus en plus ressemblante son image en nous, jusqu'à ce que nous lui devenions absolument semblables (2). »

(1) Rom., VIII, 15.
(2) I Joan., III, 1, 2.

Tel est le magnifique dessein de l'amour, repris par la miséricorde.

Non moins importante pour l'homme est la possession de la piété filiale envers Dieu.

C'est d'elle, comme de sa racine, que s'alimente la confiance en Dieu, forme pratique de la sainte espérance; sur elle que se soutient, au milieu des contradictions et des épreuves, la foi victorieuse. Elle est la sève de la charité.

Sans elle, on peut arriver sans doute à servir Dieu par la crainte, comme des esclaves; par l'intérêt, comme des mercenaires : on ne le sert pas par amour, ce qui est le propre des enfants, qui servent leurs parents par reconnaissance, par un dévouement désintéressé.

Sans la piété filiale, pas de soumission sincère et respectueuse envers l'autorité souveraine de Dieu, pas d'abandon sans réserve à la volonté divine dans la souffrance. Tout est question, incertitude, angoisse. — Est-ce un Père qui gouverne tout en ce monde et en l'autre et qui dirige chacune de nos âmes dans ses voies? Si oui, pas d'indifférence à craindre de sa part, ni d'oubli, ni de fatigue. Il est sage et rien ne lui échappe; il est bon et ne nous peut vouloir que du bien; il est tout-puissant et rien ne résiste à ses desseins d'amour sur ses enfants. Nous pouvons être devenus des prodigues, avoir franchi tous les degrés de l'ingratitude et être tombés dans l'abîme de toutes les dégradations : il reste notre Père, son foyer nous est ouvert, ses bras nous accueillent et nous serrent sur son Cœur, réjoui de notre humble retour, oublieux de notre ingrat éloignement.

C'est à cause de cet intérêt capital de la piété filiale pour Dieu et pour l'homme, que Jésus, le Fils aîné, a voulu, encore qu'ayant épuisé en sa mort toutes les douleurs et gagné légitimement le temps de son repos dans la gloire, se faire en personne le Sacrement de la piété

filiale, malgré ce qu'il lui en coûterait d'abaissements et de rebuts. Il a voulu venir la nourrir lui-même, en entretenir le foyer dans le cœur de tous ses frères, en développer les sentiments, en exciter les actes, enfin, faire de nous, sur son modèle adorable, « les fils bien-aimés du Père. » En fait, la communion est le Christ-Jésus venant aimer son Père de tout son cœur de fils en chacun de nous.

De nos cœurs, comme du Cœur sacré de Jésus, le culte de notre piété filiale doit monter vers le Père qui est dans les cieux, vers Marie qui est notre mère et vers saint Joseph notre père. La communion l'alimente et le dirige par des forces appropriées vers chacune de ces augustes personnes, à qui nous le devons à des titres sacrés.

II. — Envers Dieu notre Père, la communion entretient la reconnaissance filiale en nous rappelant son amour, sa bonté, sa providence, dans un gage sans cesse renouvelé.

Elle est, en effet, le Pain de Dieu, le vrai Pain du ciel donné par le Père : *Pater meus dat vobis panem de cœlo verum* (1). — Elle est, dans son don quotidien, la réponse qui ne trompe jamais cette confiante prière de tous les jours, enseignée par Jésus même pour être redite par tous les hommes : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* — Ainsi, le don de l'Eucharistie, parce qu'il vient du Père, nous rappelle et sa bonté et notre devoir de reconnaissance envers lui.

Le but comme le résultat de la communion est « de nous rendre aimables au Père », de le faire entrer, demeurer et agir librement dans nos âmes : « Celui qui mange ma chair demeure en moi ; et si quelqu'un demeure en moi, mon Père l'aimera, il se manifestera à lui et il demeurera en lui (2). » — Ensuite, de nous unir au Père par la

(1) Joan., VI, 32.
(2) Joan., XIV, 23.

communauté de vie, de telle sorte « que comme le Fils ne vit que du Père, le chrétien ne vive que de Jésus, son Fils (1) », ce qui est vivre du Père, celui-ci ne faisant avec son Fils qu'un seul Dieu. — Cette union d'amour avec le Père est bien la fin que visait le divin Instituteur de la communion quand il disait, pour terminer le repas de la Cène : « Père, qu'ils soient un avec toi et avec moi ! »

L'Eglise, entrée dans les vues de son Fondateur, met l'invocation du divin Père sur les lèvres du prêtre depuis le commencement du Sacrifice eucharistique jusqu'à la fin. — L'oblation s'ouvre par cette invocation : « Père saint, recevez cette offrande : *Suscipe, sancte Pater.* — Aussitôt la consécration faite, le prêtre appuie sur l'Hostie, qu'il fixe d'un regard attentif, cette touchante prière : *Pater noster... da nobis hodie panem nostrum quotidianum.* — Et au moment de communier, ce rappel du don de souverain amour du Père : « Seigneur Jésus, c'est par la volonté de votre Père que vous avez rendu la vie au monde : *Domine Jesu Christe, qui ex voluntate Patris mundum vivificasti.* »

Quoi de plus efficace, pour gagner le cœur de l'homme à la reconnaissance et au service filial envers le Père, que de rappeler l'amour dont « Dieu aima tellement le monde qu'il lui a donné son fils unique » ; l'amour plus grand encore qui l'a porté à « ne le point épargner, lui l'innocent, pour le monde coupable ? »

Et, quand il est en nous, Jésus y avive ces souvenirs, y attise ces sentiments, y pousse à tous les actes de la piété filiale envers Dieu : l'amour reconnaissant pour ses bienfaits, la confiance en sa bonté, la soumission fidèle et soutenue à son souverain domaine, le zèle pour son honneur, le dévouement à ses intérêts sacrés. — Chaque matin donc, le chrétien est mis, par la communion, en

(1) Joan., VI, 58.

contact plus intime, en relations plus familières avec le Père; et Jésus, le Fils bien-aimé qui est à ce moment sacré le lien de cette union resserrée, demeure spirituellement en lui pour transformer sa journée tout entière en une démonstration ininterrompue de filial amour.

L'Eucharistie enracine et développe avec non moins de puissance la piété filiale envers Marie.

Il est impossible de faire acte de foi au Sacrement du corps de Jésus-Christ, sans y reconnaître « le vrai corps né de la Vierge Marie : *Ave, verum corpus, natum de Maria Virgine.* » — Impossible de songer à s'approcher de la Table sainte sans entendre résonner à l'oreille du cœur l'ardent et tendre écho de l'appel maternel : « Venez, mes enfants bien-aimés; mangez de mon pain, enivrez-vous de mon vin; rassasiez-vous du fruit que j'ai engendré : *Et a generationibus meis implemini* (1)! » — Impossible d'assister à la rénovation du sacrifice sur l'autel sans se ressouvenir de l'intrépide courage de Marie sur le Calvaire, où, pour devenir la mère spirituelle de tous les rachetés, elle n'hésita pas à offrir à la mort son Fils unique. — Impossible, enfin, de se prosterner au pied du tabernacle sans voir s'ouvrir l'humble étable, et sans reconnaître, dans la blanche Hostie qui l'éclaire d'un point de douce lumière, l'Enfant-Dieu enveloppé de ses langes, endormi sur les genoux de sa Mère, qui l'adore.

Aucun Sacrement ne favorise autant l'action de la maternité spirituelle de Marie.

Si Marie engendre les hommes au baptême, elle ne peut défendre, soutenir et alimenter leur vie qu'en les nourrissant de sa substance : et la chair de Jésus est la chair de Marie. — A quoi servirait de leur donner la vie, si elle ne pouvait la leur conserver et l'amener au terme de l'éternelle per-

(1) Eccli., XXIV, 26.

fection? Marie perfectionne leur ressemblance avec le divin Chef par cet aliment qui assimile les hommes à Jésus-Christ. Sa maternité s'exerce, elle assure ses fruits et les conduit à maturité en nourrissant tous ses enfants de son propre Fils, dont elle imprime de plus en plus profonde l'image en eux.

On ne peut remercier le Fils sans bénir la mère qui l'a donné; la piété envers Marie grandit à chaque communion, comme un édifice monte par chacune de ses assises.

Pour assurer à sa Mère les hommages de filiale piété que lui doivent tous les hommes, Jésus vient en chacun d'eux. Il y aime Marie en vrai fils, il la fait aimer de tous ceux qui le reçoivent. La dévotion à Marie, faite de tendresse filiale, de fidélité à ses inspirations, de pureté et d'humilité, de dévouement porté jusqu'à la souffrance sans mesure, n'est profonde, féconde et durable, qu'alimentée du Sacrement qui met dans chaque homme le Cœur de Jésus pour aimer Marie.

Cette chair de Jésus, faite du sang de Marie, forme dans le communiant les sentiments de Jésus pour sa mère : en devenant de plus en plus le Christ par l'assimilation de l'aliment quotidien, on devient de plus en plus le fils de Marie.

Jean à la Cène, pour avoir reposé plus intimement que les autres sur le Cœur de Jésus, s'était tellement identifié au Sauveur que ce Maître mourant pouvait dire de lui à sa mère : *Ecce filius tuus!* Je meurs, mais je me survis dans ce disciple : voyez-moi en lui; je ne fais qu'un avec lui : voilà votre Fils que vous croyiez perdu, il continue de vivre en celui-ci.

Ainsi, qui communie plus parfaitement au Sacrement de Jésus devient plus parfaitement le Fils de Marie : la dévotion filiale envers Marie ne trouve son aliment parfait qu'en la parfaite communion.

La piété filiale envers saint Joseph trouve le même aliment efficace et très doux à la sainte Table.

L'Eucharistie nous fait manger la substance du Christ qui s'est accrue du pain gagné par le labeur et trempé des sueurs du charpentier de Nazareth.

Ce Pain vivant, c'est lui qui nous l'a gardé de la destruction dont le poursuivait Hérode : avec quelle prudence, quel empressement et au prix de quelles peines!

Il a reçu mission, en retour de cette fidélité, de garder à l'Eglise le pain dont se nourrissent tous ses enfants et de le distribuer à tous ceux qui le lui demandent. Il a une vraie charge de donner au monde le froment divin ; la dispensation universelle de l'Eucharistie fait partie de sa récompense éternelle : *Ille frumenta servavit non sibi, sed omni populo : iste panem vivum e cœlo servandum accepit tam sibi, quam toti mundo* (1).

Quiconque communie reçoit donc son pain, le pain nécessaire de sa vie surnaturelle, des mains du cher père qui nourrit Jésus ; il se trouve donc uni chaque jour davantage à saint Joseph par la reconnaissance. A ce contact renouvelé, il faut que le cœur s'attendrisse et grandisse aussi ; on devient chaque jour plus aimant et plus obéissant envers lui. C'est que l'on a dans son cœur le Cœur de Jésus pour aimer saint Joseph autant que le mérite ce père de dévouement et de miséricorde sans mesure! Le bon moment de prier saint Joseph, de l'honorer, de le traiter en père, comme il le mérite, c'est l'action de grâces après la communion : on l'aime alors avec le seul cœur qui l'ait jamais assez aimé, le Cœur filial de Jésus lui-même !

(1) D. Bern. Sup. Missus est.

LES AMOURS DU SACRÉ-CŒUR

II

L'AMOUR DE LA PATRIE

SOMMAIRE

I. L'amour de la patrie est une des formes de la piété que les enfants doivent à leurs parents comme à Dieu le premier père : car la patrie est une mère pour tous ceux qui naissent sur son sol et vivent à son foyer. — Grandeur du patriotisme ; devoirs qu'il impose. — La conception surnaturelle de la patrie élève l'amour patriotique aux splendeurs de l'amour divin. — Le peuple élu, type de la patrie surnaturellement formée par Dieu. — Sa triple mission dans le plan divin : rendre à Dieu le culte légitime ; garder intégral le dépôt de la révélation divine ; donner le Verbe incarné au monde.

II. Jésus, Fils éternel de Dieu, est, selon la chair, le fils de cette patrie privilégiée. — Combien il l'aime et se dévoue pour elle. — C'est un des amours de son Cœur qu'il se plaît à révéler par des témoignages publics, aussi touchants que solennels, par des adjurations, des larmes et un sublime pardon imploré pour son ingratitude obstinée.

III. Rejeté par sa patrie de naissance, Jésus se retourne vers la Gentilité, qu'il a rachetée, et il revendique ses titres de conquérant et de bienfaiteur insigne, qui lui donnent le droit de la regarder comme sa grande patrie ici-bas. — Pour la servir, il y habite par l'Eucharistie, la régit et la nourrit. — L'Eucharistie, mieux que la présence du propitiatoire, fait du Christ-Jésus « le Dieu patriotique » des nations chrétiennes. — Plus une nation honore l'Eucharistie et en vit, plus elle est grande, parce que le Christ-Jésus, principe de toute grandeur pour les peuples comme pour les individus, la peut alors servir selon toute l'étendue de son patriotique amour. — A ce titre, la cité par excellence du Christ eucharistique est la ville sainte de Rome. — C'est là qu'il se donne le plus parfaitement et là qu'il est le mieux servi dans le Sacrement. — Rome est la cité privilégiée du Cœur de Jésus, comme elle est la capitale de son empire spirituel et le siège central de son autorité.

IV. Parmi les nations, la France, fille aînée de l'Eglise romaine, semble avoir été choisie par Jésus comme sa patrie d'adoption.

— Trois grands faits de son histoire permettent de l'établir plausiblement : son élection dans le baptistère de Reims : — sa fidélité à garder la foi de son baptême et à répandre le Christ dans le monde par l'apostolat : — le don de son Cœur que lui fait Jésus à Paray, pour la préserver du Jansénisme, né sur son sol, et pour la munir contre les terribles combats des derniers temps. — C'est la reprise du pacte du Christ avec les Francs, signé par Clovis. — La France en renouvelle le serment par le Vœu National de son repentir et de son amour. — Son relèvement chrétien, la prospérité et la gloire de son avenir consistent à être fidèle au Cœur de Celui qui, loin de la rejeter, l'a confirmée dans l'élan d'un nouvel amour comme sa patrie d'élection. — Le Cœur sacré, foyer du patriotisme surnaturel. — C'est à Montmartre, sur le Cœur de Jésus adoré, dans le Cœur de Jésus assidûment mangé, que se refera le cœur de la France chrétienne. — *Levavi oculos meos in montes!*

> Je placerai ma demeure au milieu de vous, et mon Cœur ne vous rejettera point. Je vivrai parmi vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple.
> (Lév., XXVI, 11.)

I. — Le culte des enfants pour leurs parents n'est qu'une des formes de la piété. Au-dessous de la piété envers Dieu, auteur et conservateur par excellence de la vie, et par conséquent le premier de tous les pères : tout à côté de la piété filiale envers les auteurs de nos jours, enracinée dans la même région du cœur et nourri même sève d'amour, se présente la piété envers la patrie.

« C'est que, dit saint Thomas, analogue aux parents qui donnent la vie et concourent par tant de manières à l'entretenir et à l'embellir, la patrie est aussi pour l'homme un principe partiel de son existence : *Pietas se extendit ad patriam, secundum quod est nobis quoddam essendi principium* (1). »

Ce n'est pas, en effet, par une simple image de mots,

(1) 2e 2ae. Q. CI, a. 3 ad 3.

mais en vertu d'une très profonde et très touchante réalité, que l'homme donne à la patrie l'auguste et doux nom de mère et qu'il se glorifie d'être son enfant. N'offre-t-elle pas au fragile petit être qui vient au monde, comme un tranquille berceau pour le recevoir, la sécurité du foyer national, derrière ses frontières respectées? Ne le nourrit-elle pas de son sol fécond, lui offrant en abondance le blé et le vin de ses robustes mamelles, quelque nombreuse et pressée que soit la famille? N'est-ce point elle qui amassa dans la richesse nationale, dans les conquêtes anciennes, dans la gloire des aïeux, dans les traditions nationales d'honneur, de liberté et de culture intellectuelle, tout un magnifique patrimoine qu'elle offre à la jouissance de chacun des fils qui portent son nom? Ne concourt-elle pas efficacement à l'heureux développement de la vie individuelle et à l'acquisition du bonheur légitime auquel chacun peut prétendre en lui assurant sa part du trésor commun de la civilisation dont elle jouit : la paix au dehors et au dedans, la douceur des mœurs, des institutions conformes au génie de la race, des lois appuyées sur l'expérience et qu'elle fait respecter de tous pour la sécurité et l'avantage de chacun? Ce qui manquerait fatalement à l'isolement de l'individu, la patrie le lui donne par la force de l'association.

En fait, la patrie est la grande famille où chacun voit quelque chose de soi-même : dans les silencieuses profondeurs des tombes, les cendres des aïeux morts au foyer paisible ou tombés sur les champs de bataille; dans ses sillons ouverts, la sueur de son front; sur ses autels, la foi de son âme; dans l'innombrable multitude de ceux qui la servent à tous les degrés de l'échelle sociale, dans toutes les carrières, dans tous les labeurs, à la ville et aux champs, aux camps, aux frontières et par delà, partout où flotte son drapeau, chacun voit des parents, des frères ou des fils : comme, dans les gloires de la patrie, il s'enorgueillit de ses propres gloires et dans ses douleurs saigne d'une

plaie qui l'a frappé au cœur. — Cette parole du premier homme à l'épouse formée par le Créateur d'une de ses côtes, et qui est la loi primordiale de tout amour de l'homme envers l'homme, est aussi l'expression exacte du lien qui attache invinciblement à la patrie chacun de ses enfants : « Tu es l'os de mes os et la chair de ma chair : *Ecce nunc os de ossibus meis et caro de carne mea* (1) ! »

On comprend facilement la grandeur des devoirs qui lient l'homme envers sa patrie : leur ensemble constitue un vrai culte qui se confond avec le culte naturel de Dieu (2), et dont les obligations, à certaines heures de péril, l'emportent sur les devoirs de la piété filiale : ordonnant de laisser au foyer des parents nécessiteux, une femme aimée et de petits enfants, pour voler à la défense de la frontière, pour servir les légitimes intérêts de la mère commune. On lui doit son temps pour la servir, une part de sa fortune particulière pour subvenir à ses besoins (3), son sang à verser sans hésiter pour défendre l'intégrité de son territoire, revendiquer ses droits méconnus, venger son honneur outragé !

Cette conception rationnelle de la patrie est déjà bien haute et bien belle ; elle inspire de si grands amours que l'une des plus grandes douleurs d'ici-bas, c'est l'exil, l'éloignement de la patrie aimée !

(1) Gen., II, 23.

(2) Parentes et patria a quibus et in qua nati et nutriti sumus. Et ideo post Deum est homo maxime debitor parentibus et patriæ ; unde sicut ad religionem... ita secundario gradu ad pietatem pertinet exhibere cultum parentibus et patriæ. (A. 2 ad 3.)

(3) Patri debetur officium (reverentia) et cultus id est sustentatio si pauper, curatio si infirmus... cultus et officium debetur omnibus patriæ benevolis, non tamen æqualiter omnibus. A. 3 ad 3.)

Qu'en sera-t-il si cette conception suppose le choix d'un peuple par Dieu pour l'accomplissement d'un dessein surnaturel ? si la patrie devient, en même temps que l'objet de son amour privilégié, l'instrument de ses œuvres, la coopératrice de son règne ici-bas, le moyen de sa glorification parmi les hommes ? Car celui qui a créé l'homme pour son service peut appeler les agglomérations d'hommes, ou les patries, à partager cet honneur. L'amour de la patrie, le dévouement déployé et le sacrifice affronté pour la servir deviennent des formes de l'amour de Dieu même, confondu avec ses choix et ses desseins : alors qu'il faisait, simple amour naturel, l'héroïsme, il transforme, amour surnaturel, le patriotisme en sainteté.

Dieu peut en effet se mêler si intimement avec l'idée de la patrie par sa protection, ses bienfaits et la mission confiée, qu'il en vienne à s'identifier pour ainsi dire avec elle. Ainsi en était-il du peuple choisi, glorieusement appelé « le Peuple de Dieu. » Dieu l'avait élu pour ce triple dessein de lui rendre sur la terre le culte légitime au milieu des dégradations du paganisme ; de garder la vérité de sa révélation à travers les ténèbres de toutes les erreurs ; enfin, de donner le Verbe au monde, à l'heure où il daignerait prendre chair pour sauver le monde.

L'Ancien Testament n'est que le témoignage de l'amour de Dieu pour ce peuple qu'il lui plaît de choisir sans aucun mérite de sa part, qu'il forme en Abraham après l'avoir préparé en Abel et en Noé, et sur lequel il reporte tout l'amour paternel dont il avait aimé le premier homme. Il l'aime, il l'élève, l'ennoblit, l'enrichit de tous les trésors temporels et spirituels. Non seulement il lui livre une terre de choix, mais il lui donne la vérité, les enseignements sublimes, la connaissance de sa nature, de ses perfections, de ses Personnes mêmes ; la morale la plus pure et la plus élevée, bâtie sur une loi sacrée qu'il dicte lui-même à Moïse ; le culte le plus magnifique, plein de mystères,

d'enseignements et d'efficacités surnaturelles. Il multiplie les justes dans le sein de ses familles patriarcales. Il le délivre de la captivité d'Egypte qui menaçait de le détruire dans sa tige à peine formée, le conduit dans la rude traversée du désert, marchant et habitant avec lui sous la tente, le rendant victorieux de tous ses ennemis, multipliant les miracles pour l'abreuver de l'eau du rocher, pour le nourrir de la manne, aliment envoyé des cieux, si merveilleux dans son origine, ses propriétés, ses délices, que l'Ecriture l'appelle « la substance de Dieu : *Substantia tua* (1) ! »

Quand il l'a introduit dans la terre promise, « terre de lait et de miel », il se fait construire un temple dans la cité principale, la sainte Sion, où il habite par une présence sensible, « les yeux ouverts, les oreilles tendues, le cœur toujours attentif à la prière de tous ceux qui l'y viennent invoquer. » Il est bien alors « le Dieu de la patrie, le Dieu patriote (2) », selon le mot énergique de saint Paul, faisant partie de ce peuple tant aimé : son chef, son protecteur, sa force et sa gloire ; l'élevant par cet amour de choix, par cette participation permanente à sa vie, à la plus haute destinée que puisse atteindre un peuple.

Entendez les termes du pacte qu'il a voulu conclure avec lui : « Je suis le Seigneur votre Dieu ; vous n'aurez pas d'idoles à adorer : moi seul suis votre Dieu. Je placerai ma demeure au milieu de vous et mon Cœur ne vous rejettera jamais. Je vivrai parmi vous : je serai votre Dieu et vous serez mon peuple : *Ero Deus vester, vosque eritis populus meus* (3). »

(1) Substantia enim tua dulcedinem tuam quam in filios habes ostendebat. (Sap., XVI, 20.)

(2) Sic deservio Patri et Deo ; græce : Τῷ Πατρῴῳ Θεῷ, id est « patrio Deo. » Patrius Deus erat custos patriæ, proprius ac peculiaris Judæis, quales a Gentibus vocabantur penates, indigetes, lares. (Corn. a Lap. in Act., XXIV.)

(3) Ego sum Dominus Deus vester. Ponam tabernaculum meum

Et le choix qu'il lui a plu d'en faire, inspiré par les gratuites prédilections de son amour : « Tu es, disait Moïse, un peuple sacré pour le Seigneur ton Dieu. Le Seigneur t'a choisi parmi tous les peuples de la terre, pour que tu lui sois un peuple à part, tout entier par lui seul possédé. Ce n'est pas que tu fusses le plus nombreux des peuples, alors que tu es évidemment le moindre de tous ; mais c'est parce qu'il a voulu t'aimer et garder la promesse qu'il avait daigné faire à tes pères. Et tu sauras que ton Dieu est le Dieu fort et fidèle, le Dieu qui exécute ses promesses : *Sed quia dilexit vos Dominus* (1). »

Aussi, quels ne sont pas la foi, l'enthousiasme, l'amour pour cette patrie tant honorée, tant aimée par Dieu, des prophètes qui comprennent sa grandeur et sa mission, et qui lui transmettaient les intentions bienveillantes et les promesses magnifiques de son souverain Seigneur, ou ses avertissements, et, quand il le fallait, ses menaces et ses condamnations : « Bienheureuse la nation dont le seul Dieu véritable est le maître, la nation dont il a fait son héritage » ; car « ce peuple est la part et l'héritage du Seigneur : *Beata gens cujus est Dominus Deus ejus : populus quem elegit in hæreditatem sibi* (2) ! »

A ce peuple choisi, aimé et cultivé comme le trésor que l'on tient d'un père, le Seigneur disait encore : « Si vous

in medio vestri et non abjiciet vos anima mea. Ambulabo inter vos et ero Deus vester, vosque eritis populus meus. (Lev., XXVI, 11.)

(1) Quia populus sanctus est Domino Deo tuo. Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram. Non quia cunctas gentes numero vincebatis, vobis junctus est Dominus, et elegit vos, cum omnibus sitis populis pauciores : sed quia dilexit vos Dominus et custodivit juramentum quod juravit patribus vestris; eduxitque vos in manu forti et redemit de domo servitutis. Et scies quia Dominus Deus tuus ipse est Deus fortis et fidelis, custodiens pactum, etc. (Deut., VII, 6.)

(2) Ps. XXXII, 12. — Pars autem Domini, populus ejus. (Deut., XXXII, 9.)

gardez mon pacte et écoutez ma voix, vous me serez une portion particulièrement chère, prise parmi toutes les nations : toute la terre m'appartient, mais vous me serez un royaume sacré, une nation sainte, une tribu de prêtres (1) ! »

Et Moïse s'écriait en regardant ce peuple groupé autour des autels, rendant à Dieu l'hommage du seul culte véritable, au milieu de pompes magnifiques et de cérémonies augustes, enseignées par le Seigneur lui-même : « Voilà ce qui, devant toutes les nations de la terre, fait éclater votre sagesse et votre intelligence ! En vous voyant elles diront : C'est le peuple sage et éclairé, c'est le peuple vraiment grand ! Aucune nation n'est grande au point d'avoir des dieux qui s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous, pour exaucer nos prières : *En populus sapiens et intelligens, gens magna* (2) ! »

Le choix de Dieu, ses prédilections pour le peuple d'Israël, sa présence mystérieuse mais permanente dans la capitale, ainsi que la mission de donner le Christ au monde, constituaient donc la grandeur surnaturelle de la patrie juive. Avant de s'incarner pour en devenir le citoyen, Dieu s'était déjà fait une patrie, la terre et le peuple de Juda, objet de ses prédilections et de ses bienfaits.

II. — Cette excellence de la patrie allait encore grandir

(1) Si audieritis vocem meam, et custodieritis pactum meum, eritis mihi in peculium de cunctis populis : mea est enim omnis terra. Et vos eritis mihi in regnum sacerdotale et gens sancta. (Ex., XIX, 5.)

(2) Hæc est vestra sapientia et intellectus coram populis ut audientes universa præcepta hæc, dicant : En populus sapiens et intelligens, gens magna : nec est enim alia natio tam grandis ut habeat Deos appropinquantes sibi sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris.

Quæ est enim alia gens sic inclyta ut habeat cæremonias justaque judicia et universam legem quam ego proponam hodie ante oculos vestros ? (Deut., IV, 6.)

lorsque, se faisant homme, le Créateur demanderait « à la semence d'Abraham » le sang de ses veines; à la famille des rois de Juda la mère qui l'engendrerait et le père qui protégerait son enfance; au sol de la Judée son berceau; aux horizons clairs et aux tranquilles campagnes de la Galilée le cadre de son enfance et de sa jeunesse; à la loi et aux traditions mosaïques la direction de sa vie et la matière de son obéissance; au temple le sanctuaire de sa prière publique; à quelques-uns des enfants de ce peuple ses disciples, ses témoins et ses amis de choix; à cette nation tout entière l'auditoire habituel des sublimes révélations, des salutaires enseignements et des consolations rédemptrices qu'il apportait du ciel!

« Le Seigneur votre Dieu fera lever du milieu de vous, disait Moïse au peuple, un prophète de votre race, homme comme moi, qui sera votre frère et votre concitoyen : *Prophetam de gente tua et de fratribus tuis sicut me, suscitabit sibi Dominus tuus* (1). »

Ce fut l'apogée de la grandeur, pour ce peuple privilégié, que de compter parmi les fils nés de sa race, parmi les citoyens inscrits sur ses registres civiques, parmi ses serviteurs et ses défenseurs, le propre Fils de Dieu.

Saint Paul rendait un éclatant témoignage à cette gloire incomparable de la nation juive : « J'aurais volontiers consenti à subir l'anathème pour mes frères et mes alliés selon le sang, qui sont Israélites, c'est-à-dire les élus de Dieu, qui sont les enfants de l'adoption divine, à qui Dieu a confié et son testament, et sa loi sainte, et son culte authentique, et toutes ses promesses de gloire; dont les saints patriarches sont les pères, dont le Christ est né et à qui il appartient selon la chair, lui qui est pourtant le Dieu éternel béni par-dessus toutes choses : « *Ex quibus est Christus secundum carnem, qui est supra omnia Deus benedictus in sæcula* (2)! »

(1) Deut., XVIII, 15.
(2) Rom., IX.

Jésus, de son côté, conçut pour cette patrie privilégiée qu'il avait de toute éternité aimée et prédestinée, formée, gardée, enrichie à travers les siècles, pour cette patrie qui lui donnait les éléments de sa vie humaine et lui fournissait le théâtre de la grande œuvre qu'il venait accomplir, un amour, un culte et un dévouement proportionnés aux forces et aux splendeurs de son Cœur. Or nous savons que dans ce Cœur du Verbe incarné tous les amours créés prennent les dimensions de l'amour infini qui y réside personnellement, et sont servis par une puissance infinie et par des vertus qui ne connaissent aucune faiblesse pour les diminuer dans leur naissance, aucun obstacle pour les arrêter dans leur manifestation.

Il fut donc Israélite, fils de Juda, amant de la patrie juive autant et plus que pas un de ses ancêtres, sans en excepter Moïse qui l'avait tirée de la servitude, lui avait transmis la loi divine et l'avait organisée en peuple indépendant; ni David qui, après l'avoir arrachée aux Philistins, l'a chantée en ses psaumes, chants du patriotisme autant qu'hymnes de la prière ; ni les Prophètes, ni les Rois, ni les guerriers illustres, ni les femmes incomparables : les Debora, les Judith et les Esther, serviteurs et servantes immortels de cette patrie qui eut le privilège d'exciter, plus qu'aucune autre dans l'histoire, l'enthousiasme et l'héroïsme de ses fils.

Nous ne disons pas que le Verbe incarné devait borner son amour, ses services et ses bienfaits à la seule patrie où il vit le jour; ni que, si les Juifs l'eussent accueilli au lieu de le rejeter, il se fût contenté de la servir sans regarder par delà ses frontières vers les autres peuples qui attendaient de lui leur salut. Non : il était l'envoyé de toutes les nations et il disait lui-même « qu'il avait d'autres brebis à conduire, qui, hors du bercail d'Israël pour le moment, entendraient sa voix et dont il deviendrait le

pasteur (1). » Il était venu pour être le citoyen de toutes les patries, parce qu'il en serait le sauveur, le conquérant, et le bienfaiteur.

Enfant d'une race, il devait être l'homme de toutes les races, étant le premier-né de l'humanité. Mais comme il ne pouvait naître dans tous les lieux à la fois et qu'il allait partir de Bethléem pour se répandre dans le monde entier; ainsi, avant de devenir le chef et le premier citoyen de toutes les nations, devait-il être d'abord le citoyen de Juda et le serviteur de sa patrie de naissance, la patrie juive

Avec quel ardent, généreux et fidèle amour il la servit! L'étudier, même sommairement, c'est découvrir un des aspects les plus touchants et les plus riches de son Cœur.

Cet enfant, qui va faire monter au premier rang des plus célèbres cités, la bourgade de Bethléem où il naîtra, vient, avant tout, dit l'archange à sa mère, « pour racheter son peuple de ses péchés : *Ipse enim salvum faciet populum suum.* » — Aussitôt qu'il atteint l'âge de sa mission publique, il annonce qu'il n'est venu « que pour les brebis d'Israël qui sont perdues : *Non missus sum nisi ad oves quæ perierunt domus Israël* (2). » — Il parcourait la Judée et la Galilée et s'avançait jusque sur leurs frontières, mais n'en sortait pas, au point qu'ayant annoncé un jour qu'il « devait aller là où ses Apôtres ne le pourraient suivre », ceux-ci, étonnés, lui demandèrent « s'il devait aller porter ses enseignements parmi les Gentils (3) ? » Et, même après sa mort, les Apôtres hésitaient à prêcher sa doctrine aux incirconcis ; il fallut à Pierre un avertissement d'en haut pour lui faire comprendre que Dieu a voulu racheter dans le sang de son Fils tous ceux que son amour avait créés (4).

(1) Joan., XVII, 6.
(2) Matth., XV.
(3) Numquid in dispersionem gentium iturus est et docturus gentes? (Joan., VII, 35.)
(4) Act., XI.

Mais pas une ville, pas une bourgade de cette chère patrie qu'il n'ait visitée, enseignée, sanctifiée, comblée de bienfaits! Les miracles les plus éclatants se multipliaient sous ses pas. C'est par centaines et par milliers qu'il guérissait les malades, rétablissait les infirmes, ressuscitait les morts. Saint Jean a pu dire que « le monde entier ne suffirait pas à contenir les récits de ses innombrables miracles. »

Il était constamment ému sur les misères profondes que la dureté des grands, la sévérité hypocrite des docteurs, la domination étrangère, les exemples dépravés des classes riches, faisaient peser sur son peuple. Il lui apportait la lumière, la liberté, la fraternité; et, en attendant, pourvoyant au plus pressé, il lui donnait la consolation de sa bonté et de ses douces paroles, le soutien moral des espérances éternelles; — plusieurs fois même, ému sur sa détresse temporelle, il multiplia le pain en faveur de la multitude affamée.

Il respectait l'autorité de la Loi et des coutumes légitimes, disant qu'il « la voulait observer jusqu'à un iota »; et il la soutenait de l'appui de son obéissance exacte. Il honorait le sacerdoce et conciliait à son caractère le respect et la soumission de tous, alors que les fausses doctrines et les débordements de la plupart de ces prêtres indignes soulevaient contre eux le mépris et l'éloignement.

L'une des plus poignantes douleurs de son Cœur, dont témoignèrent les larmes abondantes de Celui qui ne leur permit de couler publiquement que deux ou trois fois dans sa vie, venait de l'obstination de sa patrie à rejeter ses appels, à méconnaître sa mission et à mériter par là le courroux de Dieu et les terribles châtiments par lesquels il se devait exercer. Jamais barde ancien, parmi les Grecs, jamais prophète chez les Juifs, les uns et les autres si ardemment affectionnés à leur patrie, ont-ils atteint la sublimité de ces accents de Jésus, contemplant des hauteurs du mont des Oliviers la cité obstinée, et s'écriant

à travers des sanglots : « Jérusalem, Jérusalem, qui mets à mort tes prophètes et lapides ceux que Dieu t'envoie, combien de fois, semblable à la poule qui abrite ses poussins sous ses ailes, ai-je tenté de rassembler tes enfants sur mon Cœur, et tu as refusé ! Ah ! si tu avais voulu reconnaître tout ce que je t'apportais, tout ce que je t'offre encore, pour ta paix et ton bonheur : mais tu ne veux pas ! Et à cause de ton obstination ces dons vont t'être retirés, la lumière soustraite à tes yeux, et le châtiment viendra impitoyable ! L'ennemi vengeur t'assiégera et te pressera de toute part, il te jettera ignominieusement par terre ; de tes murs orgueilleux il ne restera pas pierre sur pierre, et privée de tes fils, mis à mort ou emmenés en captivité, tu resteras dans une solitude désolée ! »

Ainsi s'exhalait, en larmes, en sanglots et en lamentations sublimes, à la veille même de son entrée triomphale à Jérusalem, la douleur dont avait été torturé pendant toute sa vie, à cause de l'obstination de son ingrate patrie, l'amour incomparable que Jésus lui portait (1) !

Et jusque dans les suprêmes angoisses de son agonie sur la croix, son Cœur, frappé par les derniers blasphèmes de la haine inassouvie de ses compatriotes, ne savait que répondre : « Père, pardonnez-leur ! ils ne savent ce qu'ils font ! » Et il continuait tout le long du jour d'étendre ses bras vers ce peuple qui refusait de croire en lui et le

(1) Flevit super illam. — Ut viscera charitatis erga eam ostenderet, quam sibi scilicet cordi et curæ esset Judæorum salus, ad hanc enim a Patre missus erat ad Judæos tanquam Messias et Salvator. Flevit ergo inter gaudia triumphi et inter faustas gratulantium et *Hosanna* vociferantium acclamationes. Deflevit autem Hierosolymitanorum tum cæcitatem, obdurationem et ingratitudinem ; tum Dei in eos vindictam et gentis suæ excidium per Titum ; tum quod videret labores et dolores suos pro iis susceptos, frustrari et irritas cadere. Hæc tria enim Christo lacrymas excusserunt ex doloris vehementia. Ita S. Cyrillus, Beda, Theophyl. et alii. (Corn. a Lap. in Luc., XIX, 41.)

contredisait en criant : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous (1) ! »

III. — Rejeté hors des murs de sa patrie naturelle et condamné à la mort par le plus inique et le plus cruel ostracisme qu'ait enregistré l'histoire indignée, le vrai Juste retournera-t-il dans la patrie de sa naissance éternelle en secouant, avec la poussière de ses pieds, ses malédictions sur le monde qui n'a pas voulu lui reconnaître, même chez les siens, les droits du plus humble citoyen ?

Non. Il se tourne vers les Gentils répandus partout et il dit à ce peuple qui lui était étranger par le sang, qui ignorait même sa venue ici-bas et la rédemption magnifique et gratuite dont il avait été l'objet : C'est toi désormais qui seras mon peuple : *Et dicam non populo meo : Populus meus es tu !* Et ce peuple nouveau, touché par cette miséricorde inattendue, a répondu : Vous êtes mon Dieu ! *Et ipse dicet : Deus meus es tu* (2) ! Et depuis lors le Christ-Dieu a pour patrie toutes les nations qui croient en lui.

Rien de mieux fondé que cette substitution, faite par le Christ, des patries chrétiennes à sa patrie juive. Car, s'il est venu pour ceux de sa race d'abord, il est venu aussi et très réellement pour les hommes de toutes les races, créées par ses mains et rachetées par son sang. Premier-né du monde, type parfait de l'humanité, l'homme universel, il était, du droit de sa naissance ici-bas, le premier-né de chacune des nations de la terre. — De plus, il avait droit, à titre de bienfaiteur insigne, aux lettres de citoyen chez

(1) Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem mihi. (Rom., x, 21.) — Nolumus hunc regnare super nos. (Luc., xix, 14.)

(2) Oseæ, i, 2.

tous les peuples. Si, en effet, pour quelque grand service rendu à une cité par un étranger, on paye la dette de commune reconnaissance en lui offrant le titre de citoyen ou les droits de naturalisation, le Christ rédempteur des nations, qui apportait à tous les peuples les bienfaits de la civilisation chrétienne, et à tous les hommes le bien, supérieur encore, de la restauration surnaturelle, méritait à un titre unique d'être proclamé le citoyen d'honneur de toutes les patries chrétiennes. — Mais davantage : son Père lui avait dit : « Demande-moi le gouvernement de toutes les nations de la terre (1) », mais paye cet honneur de ton sang, et cette possession de ta vie. Le Christ avait accepté : ayant réalisé les conditions du pacte, ayant payé, délivré et conquis tous les peuples, il est devenu leur maître, leur possesseur et leur roi à jamais. C'est du moment de sa mort que date cette prise de possession souveraine : la croix est le premier trône qu'il ait occupé : *Regnavit a ligno Deus.*

Voulant multiplier sa royale présence et l'étendre aussi loin que s'étend son empire, c'est-à-dire jusqu'aux confins de la terre, il a institué l'Eucharistie qui manifeste d'une manière authentique et sublime l'amour patriotique de son Cœur pour la grande patrie de l'univers racheté, qu'il a adoptée. Car il trouve le moyen, par ce mystère qui unit toutes les grandeurs du règne à toutes les abnégations du dévouement, de proclamer ses droits de souverain des nations, dont il réclame les hommages et la soumission ; de renouveler le titre de ses droits, en continuant les bienfaits qui fondent et gardent dans le cœur des peuples les obligations envers les souverains.

Il est présent, il habite, il protège, il gouverne ; il distribue les dons de sa Providence et les grâces de son amour. Il nourrit les âmes ; il est la condition essentielle de la vie

(1) Ps. II.

spirituelle pour tous les hommes, sous tous les cieux, dans toutes les conditions. Il est le gage du serment qui unit les époux, le foyer où leur amour s'avive, se purifie et se renouvelle sans cesse ; le lien des familles ; le sanctuaire qui garde la cité ; la seule force morale qui puisse maintenir la concorde entre les classes de la société ; la source de l'autorité et le gage de la sainteté du sacerdoce ; la victime du sacrifice public qui relie le peuple à Dieu, rend sa religion efficace et lui assure en retour les dons et les pardons divins.

Seul il domine de sa majesté éternelle la majesté des pouvoirs qui lui doivent l'adoration, et seul il peut leur communiquer cette autorité supérieure qui incline les volontés. A tous les titres, de toutes les manières, la présence sacramentelle du Christ le fait le premier citoyen, le roi, en même temps que le serviteur dévoué de toutes les nations chrétiennes.

Et c'est l'amour dont il les aime au point de se donner encore, à jamais et partout, à leur bien, qui est le foyer de cet admirable patriotisme chrétien, aussi supérieur au patriotisme naturel que les choses divines et surnaturelles le sont aux choses humaines. N'est-ce point ici-bas, réalisée dans les ombres de la foi, la prophétie de ce monde nouveau qui ne s'épanouira dans toute sa splendeur que dans la patrie céleste : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et Dieu habitera avec eux. Ils seront son peuple, et le Dieu qui demeurera avec eux sera leur Dieu : *Et ipse Deus cum eis erit eorum Deus : ecce nova facio omnia* (1) ? »

Cette présence personnelle de l'Homme-Dieu au milieu des peuples chrétiens, réalisée par l'Eucharistie, la facilité des relations avec lui, son immixtion constante dans leurs affaires, ce partage de leurs destinées heureuses ou malheureuses, cette loi, par lui établie, d'être l'aliment néces-

(1) Apoc., XXI, 3.

saire et ordinaire de leur vie personnelle non moins que de leur vie sociale, sous peine de voir la première périr dans la corruption du péché et la seconde dans les divisions de l'anarchie, cette splendeur des rites du sacrifice public, et des temples de la présence eucharistique, toutes ces choses qui sont ou l'Eucharistie elle-même ou des conséquences immédiates de l'Eucharistie, font la grandeur fondamentale des nations chrétiennes. Et comme les vallées sont louées de leur fertilité, « où le froment abonde (1) », ainsi la vitalité, la richesse et la gloire des nations chrétiennes consistent à être semées abondamment du froment eucharistique, à le cultiver avec plus de soin et d'honneur, à en être plus assidûment nourries. La nation la plus eucharistique est la plus grande des nations, parce qu'elle est la plus rapprochée de Dieu, principe de toute grandeur, la plus pénétrée de sa vie, la mieux dirigée par ses sages conduites, la plus assurée de ses secours, la plus chère à son Cœur! Et c'est d'elle, bien plus véritablement que du peuple juif, qu'il faut dire : « Voilà le peuple sage et intelligent, voilà la grande nation ! non, il n'en est pas d'aussi grande, parce qu'il n'en est aucune dont Dieu soit plus intimement et plus miséricordieusement rapproché : *Nec est alia natio tam grandis ut habeat Deos appropinquantes sibi sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris !* »

En vertu de ce principe, il est incontestable que la patrie terrestre par excellence de Jésus-Christ, c'est la sainte cité de Rome. C'est là que le Christ eucharistique reçoit du plus parfait des prêtres le plus parfait des cultes, et c'est de là qu'il épanche dans le monde entier la source du sacerdoce ; c'est là que le Mystère de foi fait briller à jamais la vérité pure de toute erreur, et illumine tous les flambeaux des évêques et des docteurs placés sur

(1) Et valles abundabunt frumento. (Ps. LXIV, 14.)

le chandelier des Eglises particulières ; c'est là qu'il communique aux apôtres, avec leur mission, le feu sacré sur les flammes duquel ils s'envolent pour le porter aux nations infidèles. Pierre est venu prendre sa capitale à Satan, le prince de ce monde vaincu par Jésus, pour la consacrer à son vainqueur, et c'est là que, jusqu'à la fin des siècles, le Christ règne, commande et triomphe de tous les ennemis qui tentent de s'élever contre son empire. Rome est la sainte Sion nouvelle, la cité royale de Jésus, le temple sacro-saint de l'Eucharistie, qui lui garde les promesses de l'indéfectibilité dans la possession du règne de Jésus, dans la profession de la vraie foi, dans la perpétuité du sacerdoce légitime, dans la fécondité de l'apostolat sacré.

« O Rome, s'écriait saint Léon le Grand, Pierre t'a choisie pour sa part, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, alors qu'il s'est agi de distribuer entre les Apôtres le monde à évangéliser. Il fallait en effet que le Prince de l'Ordre apostolique s'attribuât la cité impériale, afin que la lumière de la vérité qui devait se répandre pour le salut de toutes les nations, le pût faire plus efficacement en partant de la cité qui était la maîtresse du monde ! — Voilà tes vrais fondateurs, ô Rome, qui t'ont amenée à cette gloire incomparable d'être la nation sainte, le peuple choisi, la ville du sacerdoce et de la vraie royauté ! Le Siège pontifical de Pierre t'a vraiment constituée la tête du monde et t'a permis d'étendre ton empire, par la religion du vrai Dieu, plus loin que tu ne l'avais fait par la gloire de tes armes et la sagesse de tes conseils (1) ! »

(1) Cum duodecim Apostoli accepta per Spiritum sanctum omnium locutione linguarum, imbuendum Evangelio mundum distributis sibi terrarum partibus suscepissent, beatus Petrus princeps Apostolici ordinis ad arcem Romani destinatur imperii, ut lux veritatis, quæ in omnium gentium revelabatur salutem, efficacius se ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet. — Isti sunt patres tui verique pastores, qui te regnis cœlestibus inserendam multo melius multoque felicius condiderunt quam illi quorum studio prima mœnium tuorum fundamenta locata sunt... Isti sunt

Cette élection de Rome par saint Pierre comme la capitale de l'empire universel de Jésus-Christ, durera autant que les siècles. Rome participe à la solidité inébranlable du roc de Pierre, qui porte tout sans fléchir, parce qu'il est porté lui-même par la pierre angulaire qui est Jésus; qui résiste à toutes les morsures du temps comme à la violence de tous les chocs, parce qu'il participe à l'éternelle vie de Celui qui lui a promis avec serment que « les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre son Eglise, bâtie sur lui. »

Rome est donc la patrie de l'incomparable prédilection de Jésus. Jésus est l'unique raison d'être de Rome comme il en est la gloire et la vie, « le mur et l'avant-mur : *Salvator ponetur in ea murus et antemurale* (1). » C'est là qu'il se manifeste avec le plus d'éclat, là qu'il se fait goûter avec le plus de charme, là qu'on pénètre le mieux dans son esprit et qu'on comprend mieux ses enseignements, les plus élevés comme les plus mystérieux. On y respire le Christ-Jésus ; on y vit, on y est baigné dans le Christ-Jésus; nulle part, autant qu'à Rome, l'homme ne sent battre le Cœur de Jésus-Christ. Et si, dans le cours des siècles, telle nation reçoit la confidence des désirs qu'a ce Cœur adorable d'être mieux connu et plus honoré, afin de pouvoir répandre plus d'amour sur le monde, cette révélation ne recevra le caractère de l'authenticité divine que du jugement infaillible du successeur de Pierre, et la

qui te ad hanc gloriam provexerunt ut gens sancta, populus electus, civitas sacerdotalis et regia per sacram beati Petri sedem caput orbis effecta, latius præsideres religione divina quam dominatione terrena. (Serm. I in Nat. App. Petri et Pauli.) — Manet ergo dispositio veritatis et beatus Petrus in accepta fortitudine petræ perseverans, suscepta Ecclesiæ gubernacula non reliquit. Tanta enim divinitus soliditate munita est, ut eam neque hæretica unquam corrumpere pravitas, nec pagana potuerit superare perfidia (Serm. II in Anniv. Assumpt. suæ.)

(1) Urbs fortitudinis nostræ Sion, Salvator ponetur in ea murus et antemurale. (Is., XXVI, I.)

forme du culte à rendre au Cœur sacré sera fixée par son autorité suprême. Le premier acte de foi de l'Eglise au Sacré-Cœur sortira des lèvres augustes du Souverain Pontife, qui le dictera au monde entier. La cité reine de l'empire spirituel, la capitale du Roi Jésus-Christ sera aussi la cité maîtresse du culte et de l'amour envers le Sacré-Cœur. Où réside principalement l'autorité du Chef adorable, là sera le foyer, rayonnant sur le monde entier, où brillera d'un éclat nonpareil la manifestation de son Cœur.

IV.— Mais au-dessous de cette patrie de Rome qui garde incommunicable le privilège d'être la capitale terrestre jamais choisie du Christ eucharistique, d'autres nations ne peuvent-elles pas être élues par lui, qui est le Maître de toutes les nations, pour jouir d'une de ses prédilections et pour accomplir quelques-uns de ses desseins particuliers? Et s'il est vrai que le Christ-Jésus aime d'autant plus un peuple qu'il lui fait un don plus abondant de son Sacrement et qu'il en reçoit une religion plus fidèle, n'est-il pas permis de demander aux enseignements de l'histoire, éclairés par ce principe, s'il est des nations qui peuvent prétendre à la faveur d'une élection privilégiée de sa part? Sans tomber dans une admiration mal fondée de notre pays, et surtout dans aucune dépréciation des autres peuples catholiques, y aurait-il témérité à penser qu'au témoignage de l'histoire le Christ-Jésus a choisi la France, appelée par l'Eglise sa fille aînée, comme une portion très privilégiée dans son héritage universel, et qu'il l'a adoptée comme sa patrie particulière, pour la substituer à cette patrie juive qui l'avait si ingratement rejeté, et pour accomplir par elle les grandes œuvres dont celle-ci s'est rendue indigne?

Il ne s'agit pas de dogme ici et nous ne prétendons imposer à personne notre manière de voir. Nous offrons des conjectures plausibles et tirons des inductions probables du

certains faits marquants de l'histoire de France. En tout cas, le patriotisme surnaturel envers notre pays gagnera en attachement et en zèle si on peut montrer jusqu'à quel point le Christ, qui aime les Francs, a voulu faire de la France la patrie privilégiée de son Cœur!

Trois grands faits surtout sont à retenir de l'histoire de France qui montrent cette adoption particulière : son appel au christianisme, contemporain de sa formation comme nation indépendante; — la fidélité avec laquelle, à travers bien des faiblesses et bien des fautes, elle a toujours gardé la double mission, autrefois confiée au peuple élu, de conserver intact le dépôt de la vraie foi et de répandre le Christ dans le monde; — enfin la rénovation solennelle du pacte de Reims, offerte si miséricordieusement à Paray, quand le Sauveur, y manifestant son Cœur, promit à la France le relèvement et le salut, si elle se consacrait à lui. Tels sont les trois grands dons de l'amour du Christ pour sa patrie de prédilection : l'adoption dans le baptistère de Reims; — la conservation de sa foi et de son apostolat pendant douze siècles; — son relèvement pour les grands combats des derniers temps pour le don de son Cœur à Paray.

L'élection de la France au baptême de Clovis son premier roi. — Comme dans les cieux du baptême que tout enfant de l'homme reçoit la grâce de l'adoption, qui le choisit entre mille autres, sans mérite de sa part, et par un don gratuit de l'amour divin, pour l'élever à la dignité d'enfant de Dieu. Il se signe alors entre le Tout-Puissant, qui n'a besoin de personne, et cet être d'un jour, représenté par ses répondants, un pacte magnifique, où l'amour incompréhensible de Dieu pour l'homme apparaît dans toute sa splendeur, faisant monter cet être vagissant au rang de citoyen céleste et d'émule des anges, l'enrichissant des trésors de la grâce, lui conférant le droit à l'héritage d'une gloire impérissable, mais surtout l'assurant d'un amour de bienveillance, de

paternelle tendresse et d'amitié personnelle aussi riche en dons excellents qu'utile en secours nécessaires et opportuns. — L'enfant, que Dieu admet à l'honneur de partie contractante avec son Créateur, s'engage à renoncer à Satan, sous le pouvoir de qui il est né dans l'iniquité, et à s'attacher pour toujours et par amour à Jésus-Christ, qu'il reconnaît pour l'unique maître de sa vie.

Lorsque Clovis sortit du baptistère de Reims, Dieu avait signé en sa faveur ce pacte de la filiation adoptive. Mais il y avait en ce nouveau baptisé une double personnalité : l'époux de la sainte reine Clotilde, amené à la foi par le double charme de ses vertus, surtout de sa douce patience, et de ses prières persévérantes; puis le roi des Francs, représentant d'une nation dont la victoire de Tolbiac venait de fondre les éléments vigoureux dans l'effusion commune d'un sang généreux et la conquête d'une même gloire. Le privilège de ce baptême illustre fut que le Christ adopta le roi en même temps que le chrétien, et la nation naissante tout entière avec son chef. A cette heure solennelle de l'histoire il n'y avait pas un seul prince dans le monde qui ne fût païen ou arien, niant la Divinité de Jésus-Christ; les peuples régis par ces princes infidèles rejetaient comme eux leur unique Sauveur et Dieu. Jésus-Christ semblait exilé de partout, repoussé par toutes les nations et sans patrie. La conversion de Clovis et de sa nation lui en rendait une : le Sauveur l'accepta, et la France devint la patrie adoptive du Christ-Jésus!

Ecoutez sur ce fait capital de l'histoire de la France chrétienne le témoignage du grave Cardinal Baronius, dont les vues de génie, dans la philosophie de l'histoire, égalent celles de l'Aigle de Meaux. — Après avoir raconté les progrès de l'Arianisme et les persécutions qui sévissaient de toutes parts contre les catholiques à l'époque du baptême de Clovis, Baronius s'adresse en ces termes à ses lecteurs :

« Vous êtes attristés... Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant. Contemplez, je vous en prie, l'état où se trouvait alors l'Eglise. Il n'y avait plus sur la surface du globe un seul prince catholique : l'empereur Anastase, qui dissimula longtemps, avait enfin levé le masque, persécutait la foi, et n'en devint que plus cruel quand le Pontife romain l'excommunia (1). Qui ne désespérerait à ce spectacle ?

« Ne craignez rien cependant ! La divine Sagesse se joue sur la surface de la terre ; Dieu cache la lumière dans ses mains, puis il lui ordonne de reparaître.

« Dans le moment même où de si épaisses ténèbres couvraient le monde et alors que tous les peuples étaient dans l'obscurité, un astre, brillant d'un nouvel éclat, apparut miraculeusement dans les Gaules : Clovis, le grand roi Franc, devint par son baptême un enfant de lumière. La nation franque, composée de Gallo-Romains, de Francs et de Saliens, de tribus gauloises qui n'avaient encore été soumises ni par les Bourguignons ni par les Goths, se donna à ce nouveau roi dès qu'il eut accompli sa promesse en se faisant baptiser par saint Remi (2).

(1) Baronius, *Annales ecclesiastici*, t. VI, p. 404. Venetiæ MDCI. — La nation franque allait être la seule qui professât officiellement le catholicisme. L'empereur Anastase, à Constantinople, était eutychéen. Théodoric, en Italie, Alaric, roi des Visigoths, en Espagne, et, dans l'Aquitaine, Gondebaud et les Burgondes, Thrasamond et les Vandales d'Afrique étaient ariens. (*Histoire de l'Eglise* par Darras, t. XIV, p. 38.)

(2) Clovis, avant de recevoir le baptême, est pris d'un scrupule. Le peuple qui le suit ne veut pas qu'on abandonne ses dieux. Il les convoque et veut leur parler pour les gagner. L'assemblée se réunit. Clovis apparaît ; une acclamation générale se fait entendre. « Pieux roi, disent les Francs, nous abjurons le culte des dieux mortels, nous voulons servir le Dieu immortel que Remi adore ! » Remi, en apprenant cette décision nationale, fut rempli d'une grande joie et prépara tout pour le jour du baptême solennel. Ils sortirent trois mille du baptistère de Sainte-Marie. (Greg. Turon. *Hist. Franc.*, lib. II, c. XXXI ; Patr. lat., tom. LXXI, c. 226. — Darras, t. XIV, p. 37.)

« Les évêques des Goths, des Visigoths et des Vandales vinrent à lui : or, seuls ils avaient conservé sur les peuples quelque autorité. Et ils regardèrent Clovis comme un nouveau Machabée suscité par la Providence pour être leur consolation et pour devenir leur libérateur.

« Au baptême de Clovis, saint Remi s'écria : *Factum est gaudium magnum in illa die Angelis sanctis in cœlo et hominibus devotis in terra!*

« C'est de ce moment, conclut Baronius, qu'on peut faire dater l'extinction de l'hérésie arienne. »

Et nous ajouterons : Rejeter l'hérésie arienne, c'était reconnaître la Divinité de Jésus-Christ. Mais reconnaître sa Divinité, c'est proclamer sa royauté et devenir son sujet : ce fut la gloire du peuple franc de devenir, par son baptême et dès sa formation même, le peuple de Jésus-Christ et de lui offrir, par les mains de son premier roi, la France pour son premier royaume!

Faut-il établir sur d'autres témoignages l'authenticité de ce pacte solennel proposé avec tant de bonté par le Christ et signé avec tant d'enthousiasme par le peuple franc devant l'autel de Marie, dont l'Hostie consacrée par saint Remi fut le sceau inviolable, déposé dans le cœur loyal de ces trois mille nouveaux baptisés? L'illustre Cardinal Pie, parlant « des alliances de Dieu avec les peuples », disait avec son autorité magistrale : « C'est une doctrine certaine de la sainte Ecriture que Dieu daigne faire des traités d'alliance avec les enfants des hommes. A toutes les pages de nos livres sacrés on lit, écrits en grands caractères, les noms des hautes parties contractantes envers lesquelles le Tout-Puissant a pris des engagements... S'il est vrai que la principale force et la sécurité d'un peuple reposent dans ses alliances, heureux le peuple dont Dieu lui-même s'est fait l'allié!

« Tel est le noble peuple de France. Le Seigneur l'a adopté dès sa naissance. Par la bouche prophétique, par

la parole augurale de son pontife Remi, il a signé un pacte avec lui dans le baptistère de Reims ; et ce pacte tiendra, et ce pacte durera. Le David envers qui le Roi des nations chrétiennes s'est engagé, il s'est appelé Clovis, il s'est appelé Charlemagne, il s'est appelé saint Louis. Les saintes femmes qui ont mêlé leur action à celle des grands monarques, on les a nommées Clotilde, Radegonde, Bathilde, et de combien de noms on les a appelées dans la suite des âges ! Et parce que la cause de Dieu a été généreusement servie, largement défendue par ces illustres chefs de race, par ces membres éminents de nos familles régnantes, à tout jamais il suffira d'en appeler à leur mémoire pour nous rendre Dieu propice et favorable. Le Seigneur aussitôt se souviendra de son alliance, et il pardonnera aux générations les plus reculées en faveur de ces pères, de ces mères de la patrie qui ont travaillé pour sa gloire, qui ont préparé et étendu son règne ici-bas (1) ! »

Ces dernières paroles du savant successeur de saint Hilaire nous amènent à constater le second fait historique sur lequel s'appuie l'adoption de la France comme la patrie des prédilections de Jésus-Christ : à savoir, la mission que la France reçut de lui à Reims et qu'elle accomplit fidèlement à travers les siècles.

(1) *Œuvres*, T. VII, p. 287.

En souvenir du Pacte de Tolbiac, la Loi Salique, la première des Constitutions nationales de la France, commençait par ces mots : « Vive le Christ qui aime les Francs ! Qu'Il garde leurs royaumes « et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce ; qu'Il protège « leurs armées ; qu'Il leur accorde des signes qui attestent leur foi, « les joies de la paix et la félicité ; que le Seigneur Jésus-Christ dirige « dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent ! »

« Le cri *Vive le Christ* doit être entendu comme l'attestation d'un serment. Cette formule, d'après les coutumes germaniques, implique le serment que l'Assemblée entière devait répéter debout, la main droite élevée avec l'arme tendue vers l'autel, en acclamant Jésus-Christ présent. » (Baron L. de Maricourt : *Le Pacte de Tolbiac.*)

La mission de la France, patrie adoptive de Jésus-Christ. — Comme à sa patrie de naissance, préparée trente siècles à l'avance par ses bienfaits de choix, le Fils de Dieu, qui devait devenir son fils le plus excellent en même temps que son roi le plus illustre, avait assigné cette double tâche de garder intact le dépôt de la vérité religieuse et du culte légitime, puis de donner le Verbe Incarné au monde, ainsi est-ce la double mission qu'il confie à la France quand il la choisit pour sa patrie d'adoption. Et l'on peut dire qu'à travers les longs siècles de son existence parmi les nations, la France fut fidèle à la remplir, jusqu'au jour où, sur le point de faiblir en face de l'universelle négation et ayant besoin de forces nouvelles pour les gigantesques combats des derniers temps, le Sauveur, pour l'empêcher de sombrer, daigna renouveler son alliance avec elle en lui révélant son Cœur à Paray.

C'est un fait avéré, bien glorieux pour la nation française et dont elle ne rendra jamais assez grâce à l'assistance privilégiée de son adorable Maître, qu'elle n'a jamais perdu la vraie foi, reçue et jurée dans son baptême. L'hérésie, sous bien des formes diverses, s'est efforcée de lui ravir ce trésor; mais, malgré de faibles emprises sur tel ou tel point limité de son territoire, ni l'Arianisme, ni le Manichéisme des Albigeois, ni le Protestantisme n'ont pu triompher de sa fidélité à Jésus-Christ. Un jour, placée entre sa fidélité au roi légitime et sa foi en Jésus-Christ, elle repoussa le souverain séduisant qui personnifiait toutes ses qualités et possédait déjà tous ses amours, jusqu'à ce que le Béarnais eut fait acte de foi au premier Roi de France avant de recevoir l'hommage de ses sujets. Le schisme désola tour à tour la plupart des nations chrétiennes de l'Occident, après avoir stérilisé la vie de l'Orient en le séparant du tronc romain, qui communique à toutes les branches la sève vivifiante de Jésus : il ne put jamais, malgré les suggestions de l'orgueil dans l'esprit des mo-

narques français les plus puissants, détacher de sa mère, l'Eglise romaine, sa fille aînée. Régalisme du Moyen Age, Gallicanisme de la Renaissance y furent également impuissants.

Et comme elle fut fidèle à garder la vraie foi dans l'unité avec le siège de Pierre, la France fut aussi généreuse à remplir, sans compter jamais avec les sacrifices, sa mission d'apostolat. Elle fut partout, à Jérusalem, dans l'Extrême Orient, puis plus tard dans les Indes occidentales, le soldat de Dieu, le sergent du Christ, le grand agent de son règne. Ses princes, à la suite de saint Louis, ses moines avec saint Bernard, ses vierges sacrées conduites par saint Vincent de Paul, elle en fit d'intrépides apôtres, passionnés de dévouement jusqu'au martyre, pour répandre le nom de Jésus-Christ dans le monde, pour donner le Christ-Jésus à toutes les nations qui ne le connaissaient pas. Aucun peuple ne compte autant de martyrs de l'apostolat ; aucune nation ne fut aussi persévéramment conquérante dans la noble conception de la conquête des âmes au joug ennoblissant de la foi, de leur acquisition à la patrie éternelle, régie par le Maître bienfaisant de la vie et du bonheur.

La fidélité victorieuse de la France à cette double tâche, hérissée de tant de difficultés et traversée par tant de causes adverses, ne peut s'expliquer que par une autre fidélité, nourricière de celle-là, je veux dire son amour pour l'Eucharistie, son zèle pour l'honorer, sa fidélité à se nourrir de ce pain mystérieux de la vraie foi et de ce breuvage qui allume dans le cœur toutes les généreuses ivresses du dévouement. Depuis que les premiers apôtres de la France, parmi lesquels Lazare, ami très cher de Jésus-Christ, envoyé par le Sauveur à sa patrie d'adoption, et Martial, l'heureux enfant qui présenta au Sauveur les pains multipliés dans le désert, envoyé par saint Pierre,

eurent commencé de célébrer l'Eucharistie sur la terre des Gaules; depuis que Marie et Marthe, « qui sentirent de si près battre en leur faveur le Cœur de celui qui les aimait », eurent commencé de se nourrir assidûment de l'Eucharistie, celle-là dans son austère solitude, celle-ci au milieu des vierges que sa charité avait réunies dans le monastère de Tarascon, — depuis ces premières origines du christianisme même, où le christianisme français plonge ses racines, quel peuple a professé plus de foi, témoigné plus d'honneur à l'Eucharistie que le peuple de France, terre par excellence du froment et de la vigne? Où les temples s'élevèrent ils plus nombreux et plus magnifiques, pour recevoir dignement dans sa patrie d'adoption le Christ qui l'avait choisie? Combien de bourgades, qui n'offrent à leurs habitants que de pauvres maisons, semblables à des cabanes, s'honorent d'offrir à l'Hôte eucharistique des monuments splendides, chefs-d'œuvre d'art, merveilles plus grandes encore d'amour et de générosité? L'Eucharistie couvre la France de plus d'Hosties peut-être que ses champs ne lui donnent, au temps de la moisson, d'épis mûrs. Aussi le Roi du Sacrement s'est plu à y multiplier les miracles comme à y susciter des événements qui disent ses complaisances pour cette patrie de son Cœur. C'est un pape français, Urbain V, qui institue la solennité eucharistique par excellence de la Fête-Dieu; et c'est dans la ville franque de Liège que le Sauveur avait révélé à l'humble Julienne du Mont-Cornillon, la Marguerite-Marie du XIIIe siècle, la nécessité de cette auguste institution, destinée à aviver si puissamment le culte de l'Eucharistie; c'est à Lyon, l'antique primatiale des Gaules, que se déroule le premier cortège triomphal des processions du Saint Sacrement.

Et ainsi le Roi du Sacrement rendait à sa patrie privilégiée, par des accroissements de foi envers lui, le retour des hommages fidèles et les dévouements apostoliques qu'il en recevait.

Pourtant voici venir des temps mauvais et périlleux. Une hérésie plus perverse et plus meurtrière que toutes celles qui ont affligé l'Eglise jusque-là prend naissance en France même et menace d'y faire d'irréparables ravages. Fille du protestantisme, mère du naturalisme contemporain, dernier mot de la négation de Jésus-Christ et de Dieu même, détruisant en fait toute religion parce qu'elle brise toutes les relations surnaturelles des hommes avec le ciel, l'hérésie janséniste eût amené la ruine consommée de la foi française, la rupture avec le roi Jésus et son exil impitoyable de sa patrie d'adoption. Mais le Sauveur avait en réserve de tels trésors d'amour et de miséricorde pour la France, qu'il profita du danger où elle se précipitait par son ingratitude et son orgueil, pour la reprendre dans une adoption nouvelle, en renouant à Paray le pacte de Reims et en le scellant par le don inespéré de son propre Cœur. La préservation de la France à l'heure des grands périls dogmatiques du Jansénisme et du philosophisme, comme au moment du cataclysme révolutionnaire, est due à cette miséricordieuse reprise du Christ qui aime les Francs et qui, incapable de se contenir, lui donne son Cœur comme sa suprême ressource de salut.

Le don du Sacré-Cœur, renouvellement de l'alliance de Jésus avec la France. — De cette intervention de son divin Roi allant à cet excès inattendu de livrer son Cœur à la France pour lui montrer combien il l'aime et veut la garder à tout prix comme sa patrie d'élection, les témoignages se trouvent dans les paroles recueillies de la bouche de Jésus par la Bienheureuse.

Qu'on nous entende bien. Nous ne prétendons pas que le Christ ait voulu révéler son Cœur pour l'avantage de la France seule, ni qu'il lui ait assuré la jouissance exclusive des trésors de grâce contenus dans ce don. Le Cœur Sacré est le trésor inépuisable de l'Eglise universelle, et s'il plaît au Sauveur de le révéler, c'est pour que toutes les nations

viennent se refaire en ses miséricordes. Mais, de même qu'à la Cène, où il se donnait à chacun de ses Apôtres, il voulut pourtant favoriser saint Jean d'une marque de particulier amour en l'attirant sur son sein, ainsi pensons-nous qu'en révélant son Cœur à Paray, terre de France, il a voulu montrer que parmi tous les peuples aimés par lui d'amour infini, il a de particulières prédilections pour ce pays, qu'il a choisi pour sa patrie privilégiée.

La Bienheureuse écrivait à la Mère de Saumaise : « Ah ! que de bonheur pour vous et pour ceux qui y contribuent (à faire connaître et glorifier le Sacré-Cœur) ! car ils s'attirent par là l'amitié et les bénédictions éternelles de cet aimable Cœur de Jésus et un puissant protecteur pour notre patrie.

« Il n'en fallait pas un moins puissant pour détourner le fiel et la sévérité de la juste colère de Dieu pour tant de crimes qui se commettent. Mais j'espère que ce divin Cœur s'y rendra une source abondante et inépuisable de miséricorde et de grâce, ainsi qu'il me semble qu'il le promit à notre bon P. de la Colombière (1). »

« Se faire le puissant protecteur de la patrie » française ; « détourner de la France la sévérité de la juste colère de Dieu, méritée par tant de crimes qui s'y commettent », voilà donc l'une des fins, hautement signifiée, que poursuit le Sauveur dans le grand événement de la Révélation de son Cœur.

Et comme la France, alors plus que jamais, se concentrait tout entière dans le Roi, qui non seulement la représentait publiquement, mais était sa personnification vivante

(1) *Vie de la Bienheureuse*, par les contemporaines, t. II, p. 223. — *Id.*, p. 233.

et l'expression non moins légitime qu'unanimement reconnue de son génie, de ses volontés et de ses aspirations, aussi bien que de ses mœurs et, hélas ! de ses faiblesses, c'est au Roi de France, au successeur de Clovis, que le Sauveur faisait directement appel pour renouveler, sous le sceau de son Cœur adorable, le pacte de Reims : et il daignait lui décerner un nom plus glorieux que celui de Roi-Soleil ou de Louis le Grand qu'il porte dans l'histoire : il l'appelait : « Le Fils bien-aimé de son Cœur. »

« Fais savoir au fils bien-aimé de mon Sacré Cœur, dit « le Sauveur à la Bienheureuse, parlant de notre roi, que, « comme sa naissance temporelle a été obtenue par la « dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, de même il « obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par « la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur ado- « rable, qui veut triompher du sien, et par son entremise « de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son « palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses « armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis, « en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, « pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte « Eglise. »

Ailleurs, l'humble mais intrépide confidente du Sauveur réitère d'une manière plus explicite les ordres qu'elle a le mandat de transmettre à Louis XIV, appelé ici par Jésus « le fidèle ami qu'il a choisi. »

« Le Père éternel voulant réparer les amertumes et « angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a reçues « dans la maison des princes de la terre, parmi les humilia- « tions et les outrages de sa Passion, veut établir son « empire dans le cœur de notre grand Monarque, duquel il « se veut servir pour l'exécution de ce dessein qu'il désire « voir s'accomplir en cette manière, qui est de faire faire

« un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur, pour y « recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute « la cour. De plus, ce divin Cœur se veut rendre protecteur « et défenseur de sa sacrée personne, contre tous ses enne- « mis visibles et invisibles. C'est pourquoi il l'a choisi « comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en « son honneur par le Saint-Siège apostolique, et en obtenir « tous les autres privilèges qui doivent accompagner la « dévotion de ce divin Cœur, par laquelle il lui veut départir « les trésors de ses grâces de sanctification et de salut, « en répandant avec abondance ses bénédictions sur toutes « ses entreprises (1). »

Dans la première de ces révélations, relatives à la France, le Sauveur semble la ramener sur son Cœur dans une ardente étreinte, pour renouveler son élection et renouer avec elle, dans un nouvel amour, l'antique alliance ; il se proclame « le puissant protecteur de notre patrie. » Dans la seconde, il lui rend son ancienne mission d'apostolat, lui demande d'y être désormais plus fidèle, en lui promettant de la rendre triomphante, non seulement de ses propres ennemis, mais « de tous les ennemis de la sainte Eglise. » Il faut que l'Eglise puisse compter sur le bras de son fidèle et intrépide sergent, le peuple de France, pour ses grandes œuvres et pour ses grands combats. Et comme gage de cette seconde élection, le Sauveur offre son Cœur à la France ; comme foyer de cette foi apostolique, il lui présente le culte national de son Cœur.

Qu'on le remarque : il ne s'agit pas ici d'une dévotion, excellente d'ailleurs en elle-même, proposée à la dévotion secrète et personnelle des âmes pieuses. Notre-Seigneur s'adresse au Roi très chrétien, dont l'influence sur les évêques du royaume et le crédit auprès du Pape sont

(1) *Vie de la Bienheureuse*, par les contemporaines, t. II, p. 260.

universellement reconnus. Il lui demande non pas un sanctuaire quelconque élevé ici ou là, mais un sanctuaire dans son propre palais, c'est-à-dire dans le lieu moralement le plus en vue du royaume, au siège de l'autorité rayonnant de la gloire du grand roi, où affluent les princes du sang et ceux de l'Eglise avec tous les grands de l'Etat, pour rehausser la dignité et servir la volonté du monarque.

Notre-Seigneur veut que son Cœur soit peint sur les étendards, afin que lui soit ainsi consacrée ostensiblement la patrie en armes, la patrie dans sa force, capable de dicter au monde ses volontés et de courir sus à l'ennemi de l'Eglise, partout où il la menacerait (1).

Il demande qu'on grave son Cœur dans les armes personnelles du roi, au milieu de ces glorieuses fleurs de lys, arrosées de tant de noble sang qu'elles ne se fanèrent jamais, et qui sembleront joncher le blason royal pour célébrer le triomphe du Roi Jésus ; sur ce fond d'azur où semble se refléter, « dans la France, ce paradis de la terre, le Paradis, France des cieux (2). »

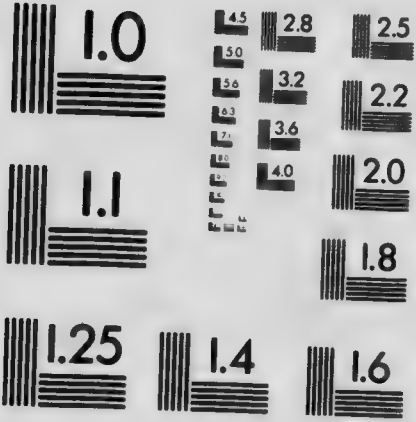
Enfin, et surtout, il veut que son Cœur soit gravé « ès-cœur » de la France, en demandant au roi, entouré des grands de sa cour et de tous les ordres du royaume, de se consacrer solennellement, lui et son peuple, à son Cœur adorable. Cette consécration, ce n'est plus un symbole seulement soit du règne de Jésus sur la France, soit du noble servage de la France à l'égard de Jésus. C'est un engagement de conscience, obligeant le roi et ses sujets à se donner sans réserve et par amour au Cœur Sacré, à vivre de sa vie même, tant dans la vie sociale que

(1) C'est bien le renouvellement des anciens liens sous une forme nouvelle. « En France, sous les rois de la première et de la seconde race, le pavillon sacré était placé sur le char portant l'Eucharistie avec les reliques des saints, et surmonté d'un mât élevé où flottait le grand étendard. » — (P. Daniel : *De la Milice française*, cité par Chéruel au mot « bannière » dans son *Dictionnaire historique*.)

(2) Ainsi nommait la France une « Chanson de geste » d'autrefois

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

dans la vie personnelle, par conséquent à vivre d'amour pour Dieu et pour le prochain, de pureté, d'obéissance à la volonté divine, de douceur et d'humilité.

Cet ensemble d'actes, réclamés par le Sauveur, constituait bien la prise de possession radicale de la France par le Cœur Sacré; c'était le règne de Jésus-Christ dans la France et, par son apostolat ensuite, dans tout l'univers. Ah! la noble revanche et la juste compensation que désirait si légitimement le Cœur adorable, et avec lui le divin Père, pour les ignominies de la Passion! Clovis, encore catéchumène, au récit de ce drame d'iniquité triomphante, ému de ce qu'avait souffert le Christ qu'il commençait à aimer de son cœur ardent et loyal, à mesure qu'il apprenait à le connaître, Clovis, interrompant l'instruction de saint Vaast son catéchiste, s'écriait généreusement : « Ah! que n'étais-je là avec mes Francs pour le venger (1)! »

Le Christ-Jésus avait gardé pendant douze siècles le souvenir de cette parole de sincère et généreux amour. Et montrant son Cœur au successeur de Clovis, à l'aurore de temps mauvais, « livrés, comme les heures de la Passion, à la puissance des ténèbres », il l'adjurait de se lever « lui avec ses Francs », de prendre sa cause en mains, et de lui offrir, en le faisant glorieusement régner, la revanche de la victorieuse défaite du Calvaire!

Hélas, Louis XIV n'entendit pas! Les scandales de sa vie, qui pourtant, à la fin, laissèrent parvenir jusqu'à son cœur l'appel du repentir, y avaient-ils totalement émoussé ce sens délicat de la foi, nécessaire pour percevoir le sens mystérieux des dons gratuits? Ce qui est certain, c'est que, faute d'avoir rencontré, comme une digue infran-

(1) Si ego cum Francis meis inibi affuissem, ejus injurias vindicassem. (Aimoin, *Hist. Franc.*, l. I, c. XVI. — Darras, t. XIV, p. 35.)

chissable, la consécration de la personne royale et du peuple au Sacré-Cœur, le torrent dévastateur des mauvaises mœurs, accru pendant la Régence et sous le règne de Louis XV, emporta le roi, la royauté, et fut sur le point d'engloutir à jamais la France elle-même (1).

On vit plus tard ce malheureux pays désemparé, pris d'une telle fureur d'impiété, qu'après avoir sacrilègement chassé Jésus-Christ du tabernacle séculaire de Notre-Dame, l'église nationale par excellence, où la Mère de Dieu veillait depuis tant de siècles sur « le Royaume de Marie », on le vit, dans la personne des indignes représentants qu'il s'était laissé imposer, introniser la déesse Raison sous les traits d'une fille immonde, lesquels convenaient du reste parfaitement à cette divinité satanique.

Ce devait être et c'eût été la fin de la France, si le Christ-Jésus, qui aime les Francs jusqu'à la faiblesse et ne veut pas qu'ils périssent, n'eût alors inspiré au malheureux successeur de Louis XIV, prêt à monter sur l'échafaud, d'obéir à l'ordre méconnu par son aïeul et de consacrer sa personne et son royaume à son Cœur adorable. — Louis XVI, victime innocente des péchés de sa race, qui devait, en mourant martyr, si noblement rappeler comment ses aïeux mouraient en héros, était bien encore, par le droit, le roi de France ; mais, dépossédé du pouvoir, enchaîné dans un cachot, abandonné par ses partisans terrifiés, il ne pouvait pas tenir les conditions de cet acte

(1) Dans la nuit de Noël 496, quelques heures avant de baptiser Clovis, saint Remi, saisi de l'esprit prophétique, lui tint ce langage : « Votre postérité gouvernera noblement ce royaume. Elle glorifiera la sainte Eglise et héritera de l'empire des Romains. Elle ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu. Mais la décadence viendra par l'invasion des vices et des mauvaises mœurs. C'est là en effet ce qui précipite la ruine des royaumes et des nations. » (Greg. Turon. — Darras, p. 35.) — La royauté française n'est pas morte du manque de foi, elle a été tuée par les scandales des monarques et des grands.

solennel telles que les avait réclamées le Sacré-Cœur. Il fit ce qui lui restait possible : et son acte si touchant dans les circonstances où il s'accomplit, s'il ne fut pas la consécration de la France, fut du moins une amende honorable, un témoignage de sincère volonté, une prière sanctifiée par les larmes et par la mort, que le Cœur très miséricordieux daigna entendre pour ne point abandonner la France à la ruine totale où la Révolution la précipitait éperdument.

On ne lira pas sans émotion quelques traits de cet appel du roi martyr au Cœur de Jésus, en faveur de la France, alors dans le même péril de mort imminente que son malheureux souverain (1) :

« Vous voyez, ô mon Dieu, toutes les plaies qui déchirent mon cœur et la profondeur de l'abîme dans lequel je suis tombé... A mes malheurs personnels et à ceux de ma famille, qui sont affreux, se joignent, pour accabler mon âme, ceux qui couvrent la surface du royaume. Les cris de tous les infortunés, les gémissements de la religion opprimée retentissent à mes oreilles, et une voix intérieure m'avertit encore que peut-être votre justice me reproche toutes ces calamités, parce que, dans les jours de ma puissance, je n'ai pas réprimé la licence du peuple et l'irréligion ; parce que j'ai fourni moi-même, sans le savoir, des armes à l'hérésie qui triomphe, en la favorisant par des lois qui ont doublé ses forces et lui ont donné l'audace de tout oser.

« Je n'aurai pas la témérité, ô mon Dieu, de vouloir me justifier devant vous, mais vous savez que mon cœur a toujours été soumis à la foi et aux règles des mœurs ; mes fautes sont le fruit de ma faiblesse et semblent dignes de

(1) Ce vœu, dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute, a été fait en 1792, et l'acte en fut remis entre les mains de M. Hébert, général des Eudistes, alors confesseur de Louis XVI.

votre grande miséricorde. Vous avez pardonné au roi David, à Manassé... Seriez-vous inexorable aujourd'hui pour un fils de saint Louis qui prend ces rois pénitents pour modèles et qui, à leur exemple, désire réparer ses fautes et devenir un roi selon votre Cœur?

« O Jésus, divin réparateur de toutes nos iniquités, c'est dans votre Cœur adorable que je veux déposer les effusions de mon âme affligée. J'appelle à mon secours le tendre cœur de Marie mon auguste protectrice et ma mère, et l'assistance de saint Louis mon patron et le plus illustre de nos aïeux !

« Ouvrez-vous, Cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs recevez avec bonté les vœux satisfactoires que la confiance m'inspire et que je vous offre comme l'expression naïve de mes sentiments.

« Si, par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale, je promets solennellement :

« De prendre dans l'intervalle d'une année, tant auprès du Pape que des évêques de mon royaume, toutes les mesures nécessaires pour établir en suivant les formes canoniques une fête solennelle en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, laquelle sera célébrée à perpétuité dans toute la France, le 1er vendredi après l'octave du Saint Sacrement, et toujours suivie d'une procession générale en réparation des outrages et des profanations commises dans nos saints temples pendant le temps des troubles, par les schismatiques, les hérétiques et les mauvais chrétiens ;

« D'aller moi-même en personne dans trois mois, à compter du jour de ma délivrance, prononcer un jour de dimanche au pied du maître-autel, après l'offertoire de la messe, entre les mains du célébrant, un acte solennel de consécration de ma personne, de ma famille et de mon royaume, au Sacré-Cœur de Jésus, avec promesse de donner à tous mes sujets l'exemple de la dévotion et du culte qui sont dus à ce Cœur adorable ;

« D'ériger et de décorer à mes frais une chapelle ou un autel qui sera dédié au Sacré-Cœur de Jésus, qui sera un monument éternel de ma reconnaissance et de ma confiance sans bornes dans les mérites infinis et dans les trésors inépuisables de grâces qui sont contenus dans ce Cœur Sacré ;

« Enfin de renouveler tous les ans au lieu où je me trouverai, le jour que l'on célébrera la fête du Sacré-Cœur, l'acte de consécration exprimée plus haut, et d'assister à la procession générale qui suivra la messe de ce jour.

« Je ne puis aujourd'hui prononcer qu'en secret ces engagements, mais je les signerais de mon sang s'il le fallait, et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai les publier à haute voix dans le temple !

« O Cœur adorable de mon Sauveur, que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même si jamais j'oublie de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et toute ma consolation. »

Cet acte si émouvant, qui fait tant d'honneur à la droiture et à la foi sincère de Louis XVI, fut, au moment où sombrait pour jamais, — du moins plus d'un siècle de déshérence semble l'établir, — la royauté très chrétienne de notre pays, comme la remise de la France à Jésus-Christ, son unique Roi immortel, par les mains du dernier de ses rois mortels ; il fut comme l'amarre de sauvetage jetée à la barque de la France en péril suprême, et le miséricordieux Sauveur daigna s'en contenter pour empêcher la France de périr avec son dernier roi très chrétien.

Mais l'obligation reste pour la France de répondre aux volontés réitérées du Sauveur et de se consacrer à son Cœur. Rien ne l'en a dégagée ; la miséricorde imméritée exercée en sa faveur pour la préserver du cataclysme révolutionnaire qu'elle avait elle-même déchaîné, lui rend au

contraire cette obligation plus urgente. Le salut est là pour elle.

Dans la première partie de ce siècle, une religieuse de Notre-Dame, morte en odeur de sainteté, petite sœur de la bienheureuse Marguerite-Marie par les communications qu'elle reçut du Sacré-Cœur, entendit ces paroles : « La « France est toujours bien chère à mon Cœur, et elle lui « sera consacrée... Je lui prépare un déluge de grâces « quand elle sera consacrée à mon divin Cœur... Je pré- « pare toutes choses : la France sera consacrée à mon « Cœur et toute la terre se ressentira des bénédictions que « je répandrai sur elle. La foi et la religion refleuriront en « France par la dévotion à mon divin Cœur (1) ! »

Puisque aucun de ceux qui ont gouverné la France depuis la Révolution n'a su comprendre le devoir qui lui incombait à l'égard du Sacré-Cœur, tandis que d'augustes princes, très dignes de régner et qui affirmaient leur résolution de l'accomplir (2), sont morts sans avoir pu monter sur le trône, c'est au pays lui-même qui se fait gloire aujourd'hui de se gouverner par ses propres forces, de se présenter pour l'exécuter.

Et il faut avouer que l'instinct chrétien du peuple fidèle de France, guidé par les évêques « qui ont fait la France »

(1) *Notice sur la Mère Marie de Jésus*, dans la *Vie de la Mère Marie-Anne, de la Congrégation de Notre-Dame*, t. I. L'historien dit, d'après les confidences du P. Rousin, S. J., son directeur, que la pieuse confidente de Notre-Seigneur « reçut de Notre Seigneur lui-même la confiance que le vœu de Louis XVI serait un jour exécuté avec ses principales dispositions. »

(2) Le comte de Chambord et le comte de Paris. Ce dernier prince, dont l'âme, toujours chrétienne d'ailleurs, monta dans les dernières années de sa vie jusqu'aux sommets de la piété, s'était engagé, nous le savons de source certaine, à consacrer sa personne et son royaume au Sacré-Cœur, à Montmartre, s'il était appelé à régner.

et qui la referont, parce qu'ils représentent l'Église, mère inépuisable et libératrice infatigable des nations, il faut avouer que cet instinct, fruit de l'illumination divine, a su donner, sans aucune des ressources du pouvoir, à la consécration de la France au Sacré-Cœur, un commencement d'exécution grandiose, qui assure le reste pour un temps assez prochain.

Dans son amour pour sa patrie d'élection, afin de la pouvoir payer par les centuples retours dont il est coutumier, de ce qu'elle ferait pour lui en se consacrant à son Cœur, le Sauveur lui demandait trois choses : un sanctuaire royal, l'étendard national orné de son image, la consécration solennelle de la France par ses chefs légitimes.

Le sanctuaire va s'achever, impérissable monument de l'amour et du repentir de la France, de sa prière et de sa confiance dans le Cœur de son unique Roi immortel ! Quelle chapelle dans le palais des rois de France eût pu s'élever dans les proportions du sanctuaire royal de Montmartre ? car c'est une basilique, « un palais de roi » que l'église du Vœu national. Quel roi ne disposant que de sa cassette, ou même, par un audacieux acte de foi, frappant la France d'une contribution destinée à honorer le Sacré-Cœur, eût pu espérer de réunir en vingt-cinq ans les trente millions qui sont sortis des sacrifices volontaires, des privations et de la pauvreté même de tout un peuple ? Parcourez la basilique du Sacré-Cœur et dites si chacune de ses pierres, portant le nom de ses donateurs, ne parle pas pour proclamer le repentir et la foi du clergé et de la magistrature, de l'armée et de la marine, des médecins, des avocats et des artistes, des mères chrétiennes et des familles, des vierges et des moniales, du travail et des ouvriers, de l'industrie et du commerce, tandis que la crypte consacrée au souvenir des défunts fait monter des profondeurs de l'expiation un continuel soupir d'espérance vers le Cœur de l'unique libérateur ! Sans doute ce n'est pas encore

la France chrétiennement constituée de la base au sommet de l'ordre social; sans doute les détenteurs du pouvoir, quand ils ne sont pas des ennemis déclarés, s'abstiennent encore de participer à leur rang, qui est le premier, à cet hommage national envers le Cœur sacré de Jésus-Christ. Mais, outre que c'est une assemblée souveraine, expression légitime de la majorité de la nation, qui a sanctionné l'achat du terrain et la permission d'y élever la basilique du Vœu national, — il n'est peut-être pas téméraire d'espérer que si tous les groupements sociaux qui ont offert leurs pierres séparées au temple matériel, voulaient se serrer de plus près et se pénétrer plus intimement, à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, chargé d'exprimer les désirs de son Cœur au peuple chrétien, ils finiraient par reformer plus compacte, plus active, et désormais durable, la majorité nationale, et donneraient publiquement l'impulsion à la multitude populaire qui n'attend que cet exemple et ce mouvement pour se consacrer au Sacré-Cœur, c'est-à-dire en fait, pour s'abandonner à ses miséricordes, à son amour et à sa conduite souveraine!

Ces choses arriveront, parce que le Cœur de Jésus-Christ aime trop sa patrie d'adoption pour ne pas achever la grande œuvre de sa restauration chrétienne, inaugurée par la Révélation de Paray, et confirmée par le Vœu national : là c'était le Sacré-Cœur qui se donnait à la France; ici c'est la France qui se donne au Sacré-Cœur; c'est l'antique alliance du Christ avec le plus ancien peuple chrétien du monde qui se renouvelle pour les grands combats des derniers temps, ceux qui prépareront le règne glorieux du Christ, qui n'aura pas de fin!

Concluons cette étude sur l'amour de la patrie dans le Cœur du Verbe Incarné. Elle nous a montré en lui le besoin d'aimer une patrie du plus noble amour et du plus généreux dévouement, qui l'a conduit à se faire une patrie

d'adoption, la France, pour remplacer dans son culte patriotique son ingrat pays de naissance.

Or, le foyer de tout amour surnaturel pour la patrie est le Cœur sacré de Jésus-Christ, et c'est à son contact, c'est en se nourrissant de sa chair et en se pénétrant de son amour dévoué et désintéressé, que l'on peut espérer d'éprouver toutes les saintes ardeurs, tous les généreux enthousiasmes, toute la passion d'abnégation et de sacrifice qui constituent l'amour sacré d'un pays chrétien. Quelque noble, généreux et même héroïque que soit le patriotisme allumé en tout cœur d'homme bien né, il faut, quand il s'agit d'un pays que Dieu a appelé aux grandeurs d'une destinée chrétienne, plus que l'idée rationnelle, plus que le dévouement naturel du patriotisme humain. C'est de foi divine qu'il est besoin d'amour divin, d'abnégation divine, pour servir dignement l'idéal, divin aussi, de la patrie chrétienne. Le courage militaire, la probité commerciale et l'accomplissement des devoirs civiques ne suffisent plus à servir cette patrie des âmes encore plus que des corps, cette patrie qui inaugure sur terre la patrie céleste : elle requiert la sainteté d'une vie pure, la poursuite de la perfection des vertus d'état au foyer et dans la vie publique, le dévouement au prochain porté jusqu'au sacrifice sans réserve de soi-même et de son sang, s'il est nécessaire. Comme saint Paul, il faut aimer ses frères selon la chair, fils de la même auguste patrie, jusqu'à accepter « d'être anathème », c'est-à-dire victime expiatoire pour eux, dans les privations volontaires, dans les souffrances et dans la mort même, affrontées librement pour leur bien.

Aucun moyen de grâce n'est assez puissant pour produire ces magnifiques, mais très difficiles résultats, sinon le Sacrement où le Cœur excellemment patriote de Jésus nous est donné en nourriture avec tous les amours qui y brûlent, toutes les vertus qu'il a pratiquées dans la perfection. Celui-là aimera et servira mieux son pays qui sera plus uni au Cœur du Christ-Jésus. Et, parlant à des Fran-

çais, je ne crains pas de leur dire : Vous n'aurez des cœurs surnaturellement français que quand vivra, agira et gouvernera librement en vous le Cœur du Christ-Jésus, qui aime la France plus que ne fit jamais le meilleur de ses rois, plus que ne peut le faire le plus dévoué de ses enfants, parce qu'elle est la patrie de son choix privilégié !

Plût à Dieu que notre voix se pût étendre à tout notre pays, jusqu'à ses frontières du levant et du couchant, du midi et du septentrion, pour dire à tous les fils de France qui aiment leur pays, qui croient en sa surnaturelle vocation et espèrent encore son relèvement chrétien, mais qui se laissent effrayer par la haine des sectaires, appesantir par la lourde multitude des indifférents et décourager par les longues attentes de tant de prières inexaucées en apparence et par les insuccès de tant d'entreprises, nous voudrions leur dire avec le Psalmiste, apercevant enfin les collines de Jérusalem, après le long et douloureux exil que lui avait infligé la révolte de son fils Absalon (1) :

« Levez, levez les yeux, étendez vos bras et portez vos cœurs vers la sainte montagne, qui élève glorieusement le temple national du Sacré-Cœur au-dessus des collines de la grande cité française, celle de la défense humaine (2) et celle de la protection divine (3) : c'est de là que viendra le secours victorieux : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi* (4).

(1) Ps. cxx. — Argumentum Psalmi. — Ab exule quodam, fortasse totius populi cum ipso ex exilio redeuntis nomine, cum confecto jam itinere, Judææ montana aspiciente, compositus Psalmus. (C. Bellarmini Explanatio in Psalmos.)

(2) Le mont Valérien.

(3) La montagne Sainte-Geneviève.

(4) Ad montes, illas puta quibus Hierosolymorum urbs cingebatur et maxime Sionem, cui templum aedebat. (Notæ ab Annat. Crampon, ad Explanationem Bellarmini.)

« Car c'est là que réside en personne le Créateur de la terre et des cieux, fait homme pour nous, et qui, ayant conçu dans son Cœur un amour de prédilection pour notre patrie, veut être tout son secours : *Auxilium meum a Domino, qui fecit cœlum et terram.*

« O France, mets en lui toute ta confiance, et ne te laisse ébranler par aucune mauvaise peur! Celui qui te garde, aussi bien par l'ardente sympathie de son Cœur pour sa patrie que par obéissance empressée à l'ordre de son Père qui t'a remise entre ses mains, ne te laissera jamais, dans aucun moment d'oubli, heurter contre un écueil, ni tomber dans un piège mortel : *Non det in commotionem pedem tuum, neque dormitet qui custodit te!*

« Non, non, le Gardien du nouvel Israel ne saurait oublier ni s'endormir ; alors que ses yeux semblent clos et son bras immobile, son Cœur est attentif, son Cœur veille : *Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israel.*

« Celui qui te garde est le Seigneur lui-même, devenu ton propre Roi quand il te choisit pour son peuple ; c'est le Dieu de toutes les nations, devenu ton Dieu patriotique, qui te protège et te tient par la main : *Dominus custodit te, Dominus protectio tua, super manum dexteram tuam.*

« Il te gardera le jour, il te gardera la nuit : car rien ne pourra troubler son indéfectible veille : *Per diem sol non uret te, neque luna per noctem* (1).

« Il gardera ton cœur de tout mal ; il le gardera pour lui seul : car c'est ton cœur qu'il veut dans la pureté, dans la vérité, dans la fidélité et dans la charité, en retour de

(1) Maurer hac locutione nonnisi hoc dici vult : neque interdiu neque noctu tibi aliquid adversi accidet. (Ubi supr.)

son Cœur, qu'il te donne dans les avances de ses grâces, dans l'abondance de ses pardons, dans l'inviolable fidélité de sa prédilection pour toi : *Dominus custodit te ab omni malo : custodiat animam tuam Dominus.*

« Laisse-toi donc conduire désormais dans toutes tes voies, dans toutes tes entreprises, au dedans et au dehors, par celui qui est, quelle que soit la forme de tes destinées, le souverain Roi de France, le Christ immortel qui aime les Francs de son grand Cœur, où brûle, dans sa plénitude de force et de splendeur, le foyer du patriotisme sacré : *Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum, ex hoc nunc et usque in sæculum* (1) ! »

(1) Egressum et introitum, id est, universam vitæ agendique rationem. (Ubi supr.)

LES AMOURS DU SACRÉ-CŒUR

III

LA BONTÉ

SOMMAIRE

Le but poursuivi par Dieu dans toutes ses œuvres et particulièrement dans le grand œuvre de l'Incarnation de son Fils, est de révéler sa Bonté. — C'est aussi l'une des fins nettement déclarées de la Révélation du Sacré-Cœur, dans le Sacrement par excellence de la bonté.

I

La Bonté dans le sein de Dieu et dans le Cœur de Jésus.

I. La Bonté, distincte de la douceur et de la miséricorde, est cette perfection fondamentale de l'Etre divin qui, épanchant la nature divine tout entière dans le Fils et dans le Saint-Esprit, porte Dieu à se communiquer partiellement au dehors et à répandre par des dons gratuits sa vie dans des êtres distincts de lui. — Le bon Dieu est le nom divin le plus universellement invoqué. — La Bonté divine est le principe des êtres et de tout ce qu'ils possèdent. — Elle est aussi la bienveillance et la bienfaisance; elle s'exerce par la libéralité et la magnificence dans les dons. — L'Ecriture tout entière est un cantique à la Bonté divine. — II. La Bonté divine s'est répandue en sa plénitude éternelle et personnelle dans le Verbe incarné, et elle a choisi son séjour et creusé sa source ici-bas dans le Cœur de Jésus-Christ. — Image éternelle de la Bonté du Père, Jésus en est aussi la très parfaite image créée, et il vient pour révéler la Bonté divine sous les traits de sa bonté humaine. — Combien de ce chef le Cœur sacré est bon.

II

La Bonté dans la conduite de Dieu et dans la vie de Jésus.

I. L'esprit qui inspire la conduite de Dieu à l'égard des hommes apparaît partout un esprit de bonté. — Le gouvernement paternel de la Providence, même à l'égard des pécheurs. — Même quand

il éprouve et humilie, Dieu reste bon. — Sa bonté ne cesse pour l'homme que quand celui-ci meurt en s'obstinant à la repousser et sort du temps, qui est la limite fixée par Dieu à sa libre acceptation. — II. Avec quel éclat la Bonté divine, incarnée dans le Cœur de Jésus-Christ, rayonna dans sa personne, dans sa parole et dans ses œuvres. — Jésus fut désigné par la foule de ce nom glorieux : Le bon Maître; et lui-même le revendiquait sans fausse honte, sachant bien que sa mission était de faire resplendir la Bonté, pour gagner dans ses filets l'humanité défiante et éloignée de Dieu. — Sa vie publique s'ouvre par le miracle de Cana, œuvre de condescendance. — Elle se poursuit dans des œuvres de bienfaisance, de support, de pardon. — Sa Passion met le comble à sa bonté comme elle achève toutes ses vertus. — Sa vie se termine dans cet acte de bonté sublime : une prière pour ses bourreaux.

III

La Bonté du Sacré-Cœur dans le don de l'Eucharistie.

Les dons, qui consistent dans le bienfait de la vie et dans les secours qui la mènent à sa perfection, sont la suprême manifestation de la Bonté. — L'Eucharistie, qui est le pain de la vie surnaturelle, est le don par excellence de la Bonté. — Les trois grands caractères de la Bonté brillent d'un incomparable éclat dans « ce Don au-dessus de tout don » : la libéralité, ou l'abondance à donner; — la magnificence à entreprendre de grandes choses pour donner grandement; — la bonne grâce à donner avec spontanéité, avec empressement et avec joie. — Ces caractères font du don de l'Eucharistie la démonstration triomphante de la Bonté divine et lui assurent l'empire sur les cœurs : *Splendidum in panibus benedicent.* — Conclusion : Soyons bons pour Dieu en croyant en la Bonté de son Cœur; croyons-y avec assez de confiance pour recevoir son très bon Pain autant qu'il nous l'offre.

> *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ in bonitate super nos in Christo Jesu*
>
> Dieu a voulu montrer à tous les siècles les infinis trésors de son amour par la bonté que nous a témoignée le Christ Jésus. (Ephés., II, 7)

Rappeler au monde, qui oubliait de les voir dans les bienfaits de la nature, les infinis trésors de sa Bonté, et

lui en découvrir d'incomparablement plus beaux dans les merveilles de la grâce, c'est le but que Dieu poursuivait dans l'Incarnation de son Fils, c'est l'œuvre qu'accomplit, depuis sa naissance jusqu'à sa rentrée triomphante au ciel, le Verbe incarné. De cette manifestation de la Bonté divine est sortie la plus éclatante glorification de Dieu ; cette révélation a conquis l'humanité ingrate et l'a rendue, reconnaissante et fidèle, à son Créateur.

L'apôtre saint Paul déclare en termes ardents ce sublime dessein : « Nous étions tous morts et plongés dans la corruption de nos péchés, fils de colère ; mais Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par le trop grand amour dont il daigne nous aimer, nous a fait naître à la vie, ressusciter et monter au ciel dans la personne du Christ Jésus : afin de montrer à tous les siècles les abondantes richesses de sa bonté éternelle dans la bonté humaine que nous a témoignée le Christ Jésus (1). »

C'est aussi le dessein que veut réaliser le Sauveur en révélant son Cœur dans le Sacrement. Il disait à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Mon divin Cœur est si rempli d'amour pour les hommes, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir des trésors qu'il renferme (2). »

(1) Et vos cum essetis mortui delictis et peccatis vestris... in quibus et nos omnes conversati sumus, et eramus filii iræ, sicut et cæteri. Deus autem qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos, convivificavit nos in Christo et conresuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu : ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ in bonitate super nos in Christo Jesu. (Eph., II, — In bonitate : per bonitatem, ἐν χρηστότητι, id est per benignitat ipple quam ostendit super nos ; erga nos, in Christo, hoc est : « Christum Jesum. (Corn. a Lap.)

(2) *Vie et Œuvres*, tome I, p. 414.

Rien, en effet, comme la connaissance de sa bonté, ne met dans un jour à la fois plus éclatant et plus doux la nature intime de Dieu ; rien ne dit mieux le caractère dominant de la vie, de la personne et de l'œuvre de Jésus que sa bonté. Et comme c'est « du bon trésor de son Cœur que l'homme bon tire constamment tout ce qu'il donne par ses paroles et par ses bienfaits », le Cœur de Jésus-Christ ne se peut révéler sans faire resplendir des couleurs les plus séduisantes la Bonté infinie dont il est le séjour privilégié, l'instrument puissant et docile, en même temps que le chef-d'œuvre unique.

D'ailleurs, c'est dans le Sacrement qu'il faut contempler le Cœur sacré pour pénétrer dans les abîmes enchanteurs de cet « océan de bonté (1) » ; car c'est dans l'Eucharistie, qui renferme tous les dons de la grâce et les dépasse par le don qu'elle est elle-même, que la Bonté divine, dont l'essence est de donner, accomplit sa plus parfaite manifestation.

Dieu est bon ; Jésus est bon ; le Sacrement de Jésus est adorablement bon : voilà ce que découvre à tout regard sincère le voile eucharistique entr'ouvert sur son Cœur par celui qui est, en même temps que « la splendeur de la lumière sans ombre, l'image infiniment douce de la Bonté sans mesure : *Candor lucis æternæ et imago Bonitatis illius* (2). »

La Bonté a sa racine dans le cœur ; elle s'épanouit dans la physionomie ; elle se prouve par les fruits des bienfaits. C'est sous ce triple aspect qu'il la faut étudier en Jésus : dans son Cœur où elle jaillit des profondeurs de l'Etre divin en des flots intarissables de bienveillance, de générosité, de tendresse et de pitié ; dans sa physionomie, où l'aspect, les paroles, la conduite, tout reflète la bienveillance

(1) Cor Jesu, Bonitatis oceanus. (*Litanies du Sacré-Cœur.*)
(2) Sap., VII, 26.

et la discrétion ; dans ses bienfaits et dans ses dons qui, toujours gratuits et toujours précieux, sont aussi nombreux qu'inépuisables.

Nous avons adoré dans le Sacré-Cœur la douceur et la miséricorde : encore qu'elle touche de très près à l'une et à l'autre, la Bonté qui sollicite ici notre piété s'en distingue pourtant. Dans la hiérarchie des idées, la Bonté les précède : la douceur est une de ses émanations, l'une de ses formes attrayantes et son parfum bienfaisant ; la miséricorde est son mouvement vers ce qui est tombé, pour le relever, une restitution des premières donations perdues, pour laquelle un pardon nécessaire transforme la Bonté libérale en pitié compatissante (1). — La Bonté n'est donc ni la douceur, ni la miséricorde, encore qu'elle soit infiniment douce et infiniment miséricordieuse, encore que toute douceur sincère et toute miséricorde éprouvée plongent en la Bonté comme en leur source vive.

I

La Bonté dans le sein de Dieu et dans le Cœur de Jésus.

I. — La notion fondamentale de l'Etre divin est la bonté. Les païens, aux lumières de la seule raison, l'appelaient « le Dieu très bon : *Optimo Deo* » ; le cœur humain, par le mouvement de son instinct élémentaire et universel, le nomme « le bon Dieu. »

Un être infiniment bon, qui veut le bien des autres êtres, donne volontiers tout ce qui est nécessaire pour

(1) Charitas respicit in beneficio collato communem rationem boni ; misericordia respicit rationem revelantis miseriam vel defectum. (1ª P., q. XXXI, a. 1 ad 3.)

le procurer, et qui est incapable de faire ou de vouloir aucun mal à rien de ce qui existe; un être riche, libéral, généreux, trouvant son plaisir à répandre les dons autour de soi, ayant à son service toutes les ressources et la toute-puissance pour les employer; un être dont l'indépendance souveraine assure le désintéressement, parce qu'il n'attend rien de personne; dont l'éternité rend la patience longue et comme interminable; un être assez riche pour donner sans s'épuiser; assez élevé au-dessus de toutes choses pour ne jamais déchoir quand il s'abaisse; assez magnanime pour oublier l'ingratitude et l'injure, et assez fort pour les punir quand la justice l'exige; assez magnifique pour vouloir que ses dons élèvent ceux qui les reçoivent jusqu'à lui ressembler, partager sa vie et jouir de son propre bonheur; qui trouve sa gloire à voir fructifier ses dons, sans subir aucun détriment de la stérilité que la créature leur inflige; un être enfin qui donne gratuitement, qui prévient tous les désirs, surpasse tous les mérites, ne s'appauvrit ni ne diminue ses dons en les multipliant; qui donne pour donner, parce qu'il lui plaît, sans que rien l'y oblige et sans que l'on puisse mesurer ses bienfaits sur une raison quelconque, hormis son libre, souverain et unique bon plaisir : voilà l'idée du Bon Dieu, voilà l'idée de la Bonté divine. La Bonté, c'est le don; la Bonté infinie, c'est le don à l'infini : *Deus a dando dicitur* (1).

Théologiquement, saint Thomas dit que « ce qui est bon étant ce qui est désirable, et tout être parfait ne désirant

(1) Hæc dos propria est Deo, ut det omnibus omnia et a nemine quidquam recipiat. Ideo ab Hebræis vocatur *Saddaï*, id est mammæus, cornu copiæ. Unde Deus a dando dicitur aut potius agnoscitur. Hoc est quod Psalmita ait xv, 1 : Deus meus es tu quoniam bonorum meorum non indiges. — Propria ergo natura et indoles Dei est dare, ut docet S. Th., L. I contra Gentes, c. xxxix, ubi asserit liberalitatem esse virtutem maxime propriam Deo, qua solus se largiter communicat quasi fons bonitatis. (Corn. a Lap. in I Jac., 5.)

rien tant que de reproduire ses perfections en d'autres êtres qui lui seront semblables, l'Etre divin est essentiellement bon parce qu'il est la cause créatrice de tout ce qui est : *Bonus dicitur Deus sicut ex quo omnia subsistunt* (1).

Il est souverainement et universellement bon, parce qu'il a tout donné et parce qu'il continue, par une effusion permanente de sa libéralité, de donner à tous les êtres qui existent les éléments de leur conservation, de leur développement, par où ils arrivent à leur perfection et par conséquent à leur bonheur. Saint Denis peint cette action bienfaisante de la souveraine Bonté et la raison de l'attachement invincible qu'ont pour elle tous les cœurs dont la perversion ne fait pas devier le sens : « La Bonté divine est une communication de l'Etre parfait répandue dans tous les êtres créés, par une effusion exubérante, régulière, incapable d'épuisement et d'affaiblissement, pour les amener par des progrès successifs à la perfection qui convient à chacun ; elle atteint également les plus élevés et les derniers des êtres par ses indéfectibles distributions et ses infatigables opérations (2). »

Et saint Jérôme relève jusqu'à Dieu, surnaturellement connu par la foi, le mot de Zénon : « La Bonté est cette perfection divine qui fait du bien à tout, ne fait de mal à rien : c'est la source intarissable de tout ce qui peut être avantageux à autrui (3). »

(1) Bonum esse præcipue Deo convenit... Perfectio est similitudo agentis, omne enim generat simile sibi... Cum ergo Deus sit prima causa effectiva omnium, manifestum est quod sibi competit ratio boni et appetibilis. Unde Dyon. Lib. de *Div. Nom.*, c. IV, Lect. I, attribuit bonum Deo sicut primæ causæ efficienti, dicens : Quod bonus dicitur Deus sicut ex quo omnia subsistunt.(1a P., q. VI, a. 1.)

(2) « Exuberans, mea incessabili et eadem, et superplena et imminuibili largitione, per quam omnia perfecta perficit, et unumquodque congrua sibi perfectione adimplet. — Pertingens ad omnia pariter, et super omnia indefectibilibus largitionibus, et nunquam finiendis operationibus. » (*De Divin. Nom.*, c. XIII.)

(3) Ex Zenone Hieronymus : « Bonitas est virtus quæ prodest omnibus et nulli nocet, sive virtus ex qua oritur utilitas, aut effectus

« Dans la plénitude de l'Etre divin, dit saint Thomas, elle est la bienveillance, la volonté de faire du bien ; au dehors, dans ses manifestations et dans ses œuvres, elle est la bienfaisance : *Beneficentia est executio benevolentiæ* (1). »

La Bonté est comme le cœur de Dieu, dont les deux bras, infatigables à donner et à agir pour le bien des créatures, sont la libéralité et la bienfaisance.

Ces définitions de la théologie catholique sont la traduction en termes précis de ces magnifiques données sur la Bonté de Dieu dont abondent les Ecritures : « Confessez tous que le Seigneur est bon ! — Qu'il est bon, le Dieu d'Israël ! — Que mon âme et tout ce qui est en moi le bénisse ! Bénis-le, ô mon âme, et n'oublie jamais tous ses bienfaits ! C'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui arrache ta vie à la mort, qui te comble et t'enveloppe jusque par-dessus la tête de ses pitiés et de ses pardons ! C'est lui qui remplit de ses biens tous tes désirs ! Sa tendresse est celle d'un père qui connaît le limon dont sont faits ses enfants ; qui sait qu'ils ne sont que poussière légère, herbe des champs sitôt fanée que fleurie ! Sa Bonté est éternelle ; c'est elle qui nous a aimés de toute éternité et qui veut nous aimer dans les siècles des siècles ! O mon âme, où que tu sois de son domaine, bénis le Seigneur, car c'est sa Bonté qui le gouverne ; quoi que tu voies, bénis le Seigneur, car toutes ses œuvres sont les œuvres bonnes de sa Bonté : *In omni loco dominationis ejus, benedic anima mea Domino* (2) ! »

qui sit fons utilitatum. » (Corn. a L. in Gal., v, 22 : Fructus Spiritus sancti... bonitas.)

(1) Benevolentia et beneficentia non differunt nisi sicut actus exterior et interior, quia beneficentia est executio benevolentiæ ; unde sicut benevolentia non est alia virtus a charitate, ita nec beneficentia. (Q. XXXI, a. 4, sed contra.)

(2) Ps. CII, passim. — Opera Domini universa bona valde. (Eccli., XXX, 21.)

La Bonté est libérale ; elle met sa gloire à donner ; elle a besoin de donner largement, de se répandre abondamment, sans compter, dans un complet oubli d'elle-même et sans regarder à ce qu'elle donne : *Qui dat omnibus affluenter et non improperat* (1) ! Elle descend du sein de Dieu débordante, incapable de se contenir ; comme un large fleuve qui inonde les vallées, elle couvre tout de ses ondes bienfaisantes, pénètre dans tous les êtres et y apporte tout bien : *Benedictio illius quasi fluvius inundavit* (2). La largeur à donner est un des noms de la libéralité ; elle ne sait restreindre ni retenir, elle excède volontiers (3) ; plus elle donne, plus elle répand, plus elle se sent justement glorieuse (4), et elle trouve sa souveraine perfection à donner aux êtres les plus éloignés d'elle, aux plus bas et aux plus dépourvus : *Emissio alicujus rei, quanto fit ad aliquid distantius, tanto a majore virtute procedit* (5).

La Bonté divine ne se contente pas d'être libérale, elle est magnifique. La libéralité donne pour faire du bien ; la magnificence agit, accomplit de grandes œuvres, brave de grands obstacles, pour le même unique but (6). Elle se plaît à atteindre l'extrême en tout : non que Dieu ne puisse

(1) Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo qui dat omnibus, etc. (Jac., I, 5.)

(2) Eccli., XXXIX, 27. — Benedictio, id est beneficientia Dei, qua Deus terram aspirat, est quasi perennis fluvius a throno Dei usque in centrum terræ decurrens, ac omnia complectens, irrigans, fecundans, alens, gubernans, promovens. Syrus : Benedictio ejus sicut fluvius fluit, id est perfluit, affluit, influit. (Corn. a L. in h. l.)

(3) Liberalis non est respicere ad se ipsum, ita quod sibi minora derelinquit, ait Phil. 4 Ethic., c. I. — Ad liberalitatem pertinet emissivam esse, unde alio nomine liberalitas largitas nominatur, quia quod largum est non est retentivum, sed est emissivum. (Q. CXVII, a. 1.) — Liberalis est superabundare in datione. (4 Ethic. loc. cit., a. 4, sed contra.)

(4) Largitas maxime claros facit. (Boët. L. II, *De consolat.*)

(5) Q. CXVII, a. 1, corp.

(6) Magnificentia superexaltat liberalitatem magnitudine ; est ergo in extremo. (2ª 2ª, Q. CXXXIV, a. 1.)

absolument faire plus grand, mais parce qu'il a résolu de n'aller pas plus loin. Elle accomplit donc des merveilles ; elle les accomplit somptueusement, au prix des plus grandes dépenses : la magnificence est royale, divine, et ne connaît guère de limites, car elle met à son service la toute-puissance elle-même (1). La Bonté divine est magnifique dans ses desseins, magnifique dans ses œuvres (2).

C'est ce qui la rend universelle, capable de donner à tous et toujours, sans s'épuiser, sans s'appauvrir, ni même se fatiguer ; capable de donner à tous sans diminuer la part de chacun ; capable de donner à chacun, comme s'il était seul au monde, sans se diviser, sans que cette particularisation l'absorbe, l'affaiblisse ou lui fasse oublier la multitude. Ce caractère d'universelle effusion est le sceau divin sur la Bonté (3).

Et aucun spectacle n'est plus sublime et plus suave en même temps, que celui de la Bonté divine, telle que la représente saint Denys, « s'écoulant sans cesser jamais, avec tous les biens, dans chaque créature », tandis que la créature universelle, du brin d'herbe au chérubin, « lève les yeux et tend, avec ses espérances, les mains vers elle, attendant de ses effusions gratuites, libérales et magnifiques, sa nourriture, son soutien, son progrès, son bonheur : *Omnia a te exspectant ut des illis escam in tempore opportuno. Dante te illis colligent ; aperiente te manum tuam, omnia implebuntur bonitate* (4). »

(1) Virtus dicitur per comparationem ad ultimum in quod potentia potest. Non quidem ad ultimum ex parte defectus, sed ex parte excessus, cujus ratio consistit in magnitudine. (2ª 2ᵃᵉ, Q. CXXXIV, a. 1, c.) — Magnificentiæ est sumptus magnos facere. (Q. III.)

(2) « Magnificentia est rerum magnarum et excelsarum, cum animi quadam ampla et splendida proportione, agitatio atque administratio », ait Cicero de Phet. Lib. II, *De Invent.* ; — ut agitatio ad interiorem intentionem referatur, administratio autem ad exteriorem executionem. (Q. CXXXIV, a. 2 ad 2.)

(3) Quo communius, eo divinius bonum. (Arist. I Ethic., CII.)

(4) Ps. CIII, 27. — Et pour démontrer cette vérité par le con-

II. — Telle est la Bonté de Dieu dans sa nature, son caractère et ses perfections. Telle elle s'est répandue personnelle, c'est-à-dire éternelle, infinie, vivant de sa vie immuable et agissant d'une action toute-puissante, dans le Cœur de Jésus-Christ, au moment où le Verbe y descendit. Car le Fils est la Bonté essentielle comme le Père, et tout en la recevant de lui, il ne la reçoit ni moindre, ni moins ancienne, ni moins parfaite. En se faisant un Cœur d'homme, c'est la Bonté essentielle de la nature divine qu'il y verse tout entière, comme dans un océan sans rivages pour la contenir ; c'est sa Bonté libérale et magnifique qu'il y incarne comme dans un instrument tout-puissant pour en répandre les bienfaits et en accomplir les œuvres merveilleuses. Ce n'est pas seulement par une reproduction relative de ses perfections que le Verbe est « l'image de la Bonté de Dieu », mais par la communication éternelle, nécessaire et infinie de son essence : *Imago bonitatis illius.*

Eh bien ! cette « Image éternelle » veut se produire et apparaître dans une image créée, mais sans perdre aucun de ses traits intérieurs, sans limiter son action bienfaisante : elle crée le Cœur de Jésus. — La bonté du cœur est la qualité la plus précieuse et la plus prisée dans l'homme. Le génie, la bravoure, le talent ou l'habileté distinguent un homme, lui attirent l'admiration et de justes louanges : rien n'égale la bonté du cœur pour lui gagner l'affection et la fidélité de ses semblables. L'homme bon se fait aimer, se lie les cœurs par la sympathie ou par la reconnaissance : ce lien est autrement puissant que l'admiration, où se mêle facilement la jalousie, et plus durable que les louanges, dont le bruit est bientôt dissipé.

traste, le Saint-Esprit ajoute : *Avertente autem te faciem turbabuntur ; auferes spiritum eorum et deficient et in pulverem suum revertentur.*

Jésus, le plus parfait des hommes par l'excellence de sa nature et par son union personnelle avec la Bonté essentielle ; Jésus, destiné à traduire humainement la Bonté divine ; Jésus, destiné à ramener à Dieu l'humanité égarée, à panser ses blessures, à guérir ses infirmités, à relever son indigence, Jésus devait, avant tout, avoir un bon Cœur : un Cœur fait de bonté, d'indulgence et de condescendance ; un Cœur grand, large, généreux, libéral, magnifique, prompt à donner, débordant et difficile à contenir, capable de tous les dons, de toutes les largesses, de toutes les prodigalités ; porté à tous les dévouements, capable de tous les sacrifices pour donner et faire du bien ; un Cœur de père et un Cœur de frère, un Cœur de Sauveur, un Cœur de roi et un Cœur de Dieu : car c'est par la bonté que l'on sauve, que l'on conquiert les âmes et que l'on conduit les hommes à leurs éternelles destinées.

Tel fut le Cœur de Jésus. Saint Paul appelait la naissance du Verbe Incarné dans la crèche de Bethléem : « L'apparition de la bonté et de la bénignité : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (1). » Saint Pierre marquait son passage sur la terre de ce sceau de la bonté : « Il a passé en faisant le bien, parce que la Bonté divine était en lui : *Pertransiit benefaciendo, quoniam Deus erat cum illo* (2). » Et quand le Sauveur voulut adresser au monde un suprême appel pour le gagner à lui, que fit-il, sinon montrer son Cœur marqué de ces deux signes, la douceur et l'humilité, qui sont des caractères fondamentaux de la bonté : *Venite ad me... quia mitis sum et humilis Corde?*

La douceur résume tous les traits extérieurs de la bonté : la bénignité, l'affabilité, la condescendance, la paix, le support et la patience. L'humilité est le mouvement

(1) Tit., III, 4. — Græce est : Bonitas, benevolentia et beneficentia.
(2) Act., X.

intérieur, le maître ressort de la bonté. Car si la bonté consiste essentiellement à se répandre et à se donner, la Bonté divine, source de tout ce qui existe, ne peut s'épancher hors d'elle-même qu'en s'inclinant, qu'en descendant, par ses attentions comme par ses dons, vers le néant ou vers le péché, vers l'infirmité ou vers la faiblesse, vers tout ce qui a besoin, qui appelle et qui attend. Mais ce louable et harmonieux mouvement vers les choses inférieures à lui-même est l'humilité de Dieu descendue jusqu'à nous : *Laudabilis dejectio in ima* (1). En apparaissant doux et humble, le Cœur sacré se proclamait le Cœur bon par essence : bon de la Bonté infinie et personnelle de la nature divine, servie par toutes les bontés surnaturelles et naturelles dont le Créateur ait pu enrichir le Cœur de l'homme parfait !

II

La Bonté dans la conduite de Dieu et dans la vie de Jésus.

I. — La conduite de Dieu, son gouvernement, l'esprit qui semble inspirer toutes ses relations avec les créatures sont manifestement marqués au coin de la Bonté.

Le Créateur, en ajoutant le don de la vie surnaturelle à celui de la vie naturelle, devient un père à l'égard de l'homme adopté pour son enfant. Et c'est en père qu'il le gouverne : la paternité est une des formes les plus authentiques de la bonté : *Tua, Pater, providentia gubernat* (2).

Son gouvernement est pondéré, mesuré, tempéré ; c'est la modération même, la discrétion que rien ne peut pousser

(1) Humilitas, secundum quod est virtus, in sui ratione importat quamdam laudabilem dejectionem in ima (2a 2ae, q. CLXI, a. 1.)
(2) Sap., XIV, 3. — Multi addunt : Cuncta.

à l'excès, ni la colère, ni la faiblesse, ni le dépit (1). Il juge avec calme, sans passion et sans parti pris; il nous traite avec tant de discrétion, que le Sage appelle sa conduite envers l'homme une sorte « de respect » composé d'indulgence, de délicatesse et d'attention : *Cum tranquillitate judicas et cum magna reverentia disponis nos* (2). Et pourtant, s'il voulait ! Il est le Dominateur de toutes choses; il a la toute-puissance entre les mains. S'il réglait son action à notre égard sur sa majesté, sa grandeur, ses droits, nous vivrions écrasés par le poids de la distance qui le sépare de nous : *Multum enim valere tibi supererat semper : et virtuti brachii tui quis resistet?* Mais non; il s'est fait une règle de nous épargner par sa condescendance, sa patience, la discrétion de ses exigences, le tempérament apporté à ses volontés, la pitié de tous : *Parcis autem omnibus.* Et le secret de cette conduite paternelle, c'est sa Bonté : il aime nos âmes parce qu'elles sont à lui : *Quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas* (3).

Alors même qu'en l'offensant nous avons soulevé ses justes colères, sa Bonté reprend invariablement le dessus; et traitant d'abord ses fils révoltés avec patience, leur offrant les moyens les plus faciles et les plus sûrs de revenir, il les attend, continue de leur garder la vie, qui est la première condition du repentir, et les couvre de sa protection. Il cache à ses propres yeux leurs péchés pour ne voir que leur origine divine et leur destinée éternelle, prend en pitié « la fragilité du limon dont ils sont formés (4) »,

(1) Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti. (Sap., XI, 22.)

(2) Tu autem, Dominator virtutis, cum tranquillitate judicas et cum magna reverentia disponis nos : subest enim cum volueris, posse. (Sap., XII, 18.)

(3) Sap., XI, 22.

(4) Quomodo miseratur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se : quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. Recordatus est quoniam pulvis sumus. (Ps. CII, 13.)

et n'écoute que la voix de sa Bonté, « dont il nous a enveloppés comme d'un bouclier contre son courroux, pourtant si mérité (1). »

Jésus dira de cette conduite de son Père, qui dans toutes ses œuvres s'inspire de la Bonté (2) : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour vos persécuteurs et vos calomniateurs, afin d'être les dignes enfants de votre Père céleste, qui fait jouir de ses faits du soleil les bons et les mauvais, qui accorde des pluies fécondes aux impies comme aux justes. Que la bonté, qui est la perfection fondamentale de Dieu, vous rende donc parfaits comme votre Père qui est aux cieux (3). »

Même quand Dieu éprouve, il reste bon : car de toutes les peines temporelles qu'il envoie, il a le dessein arrêté de tirer le bien éternel de ses enfants : *Omnia cooperantur in bonum* (4). Ceux qui le comprennent lui disent, après l'humiliation : Vous êtes bon de m'avoir humilié, pour m'apprendre à observer votre loi ; l'humiliation a été pour moi la leçon de la vérité ; je comprends maintenant votre justice. Fidèle à la loi que vous vous êtes faite, vous n'avez jamais agi qu'avec bonté pour votre indigne serviteur. Ah ! Seigneur, vous êtes bon : conduisez-moi par votre bonté dans les sentiers de la sainteté : *Bonus es tu, et in bonitate tua doce me justificationes tuas* (5).

(1) Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos. (Ps. v, 13.)

(2) Opera Domini universa bona valde. (Eccli., xxx, 21.)

(3) Matth., v, 45. — Estote perfecti proprie in dilectione et benignitate, ut neminem ab ea excludatis. (Corn. a L. in h. l.)

(4) Scimus quoniam Deum diligentibus omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. — Omnia, omnes tribulationes, inquit Ambrosius ; omnia, « etiam peccata sanctis cooperari in bonum », ait Aug. Lib. *De corrept. et gratia*, c. I. (Corn. a L. in Rom., c. VIII.)

(5) Bonum mihi quia humiliasti me ut discam justificationes tuas. — Cognovi, Domine, quia æquitas judicia tua, et in veritate tua humiliasti me. — Bonitatem fecisti cum servo tuo, secundum verbum tuum. (Ps. CXVIII.)

La Bonté, inspiratrice de toutes les voies de Dieu à l'égard des hommes, devait briller dans la conduite du Fils de Dieu venu pour ramener à leur Père les fils égarés que la défiance et la crainte tenaient éloignés. Aussi, se montrer bon, briller par la bonté, se faire connaître par ce caractère dominant, fut pour le Sauveur un but poursuivi, un moyen déterminé d'accomplir sa mission, en même temps qu'une manifestation naturelle de la bonté fondamentale de son Cœur.

Il revendiquait la bonté comme la caractéristique de sa personne et de sa mission. — « Je suis le bon Pasteur : *Ego sum Pastor bonus.* » — Il disait plus nettement encore : « Est-ce que je ne suis pas libre de faire le bien que je veux? Pourquoi votre œil est-il mauvais, quand je suis bon : *Quia ego bonus sum* (1) ? » — « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger, moins encore pour condamner et pour perdre, mais pour sauver (2). » — C'est l'ordre qu'il a reçu de son Père, de sauver, de donner le salut éternel, par conséquent de faire le bien, le bien absolu : « Il faut que le Fils de l'Homme soit élevé et apparaisse aux regards de tous, comme autrefois le serpent dans le désert, afin que quiconque le voit soit sauvé. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Il n'a pas envoyé son Fils pour condamner le monde, mais pour le racheter (3). »

Aussi, Jésus était-il universellement reconnu comme la bonté même, et on l'abordait en le saluant de ce plus doux et de ce plus glorieux de ses noms : « *Magister bone :* Bon Maître. » Si un jour il parut repousser cette appellation, c'est qu'il voyait qu'en la lui décernant on se lais-

(1) Amice, non facio tibi injuriam. Aut non licet mihi quod volo, facere? An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? (Matth., XX, 16.)

(2) Filius hominis non venit animas perdere sed salvare. (Luc., IX.)

(3) Joan., III, 16.

sait plutôt toucher par les charmes de sa bonté humaine que gagner par la majesté de sa bonté divine. Et comme celle-ci, en même temps qu'elle dépasse l'autre infiniment, en est aussi la raison d'être, Jésus, en revendiquant pour Dieu seul la perfection de la bonté, se proclamait doublement bon, et comme Dieu et comme homme : *Quid me dicis bonum? Unus est bonus, Deus* (1).

De cet être foncièrement bon, la Bonté jaillissait en deux manifestations captivantes : les fleurs de ses paroles, les fruits de ses œuvres.

« C'est de l'abondance du cœur que sort la parole : de ce Cœur infiniment bon ne pouvaient sortir que des paroles de bonté : *Ex abundantia enim cordis os loquitur* (2). » Préceptes, conseils, paraboles, toute la doctrine du Sauveur, imprégnée de bonté, est l'enseignement de la bonté dans tous ses droits, toutes ses acceptions, tous ses effets.

Le premier des préceptes de la Loi nouvelle, celui qui les résume tous, au point que son parfait accomplissement dispense de tous les autres; ce commandement qui sort du Cœur très bon dès le Sermon sur la montagne, pour inaugurer la prédication du Sauveur, et qui est en même temps la dernière expression de ses sentiments, consignée dans son testament, c'est le précepte de la charité mutuelle, manifestation concrète de la bonté du cœur, dévouée, patiente et humble. Il disait sur la montagne : « Le second commandement, en tout semblable au premier, qui est d'aimer Dieu, est celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. En ces deux préceptes

(1) Et unus accedens, ait illi : Magister bone... Qui dixit ei: Quid me interrogas de bono? Unus est bonus, Deus. Ambr. Aug. et Hieron. legunt : Quid me dicis vel vocas bonum? (Corn. a L. in XIX, 16, Matth.)

(2) Id est, ex eo quod in corde abundet, quod sæpe cor volvit cogitat, amat. (Corn. a L. in XII, 34, Matth.)

sont contenues toute la loi nouvelle et toute l'ancienne. » — Il disait à la Cène : « Mon commandement particulièrement cher est que vous vous aimiez les uns les autres. Aimez-vous comme je vous ai aimés. » Et comme je viens de vous aimer d'un amour tout nouveau en me livrant à vous en nourriture, « c'est un commandement nouveau que je vous donne de vous aimer comme je vous ai aimés (1). »

Pour assurer l'accomplissement sincère de cette loi suprême de la charité mutuelle, le Sauveur enseigne les préceptes de la bienveillance dans le jugement, du support, du pardon et du service humblement rendu : ce sont œuvres de bonté par excellence.

« Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé. » — « On vous a dit jusqu'ici : Œil pour œil, dent pour dent : mais moi je vous dis de ne pas repousser ceux qui vous font du mal ; de présenter la joue gauche à qui vous a frappé sur la droite ; de ne pas poursuivre devant les tribunaux celui qui vous dispute votre tunique, mais de lui céder de plus votre manteau (2). » Pas d'irritation, de colère, ni de mépris, ni de jugement, ni de condamnation de son semblable : tout cela est contraire à la bonté, « qui pense du bien de tout le monde, qui ne dit du mal de personne, qui juge tout en bien, qui est aimable et affable envers tous. » — Bien plus : « Lavez-vous les pieds les uns aux autres, comme je vous en ai donné l'exemple (3). »

Puis, le pardon sous ces deux formes : le pardon demandé, la satisfaction offerte, si l'on est l'offenseur ; et le pardon accordé, l'injure oubliée, le tort remis, le tout enveloppé dans l'amour sincère des ennemis, si l'on est l'offensé : « Si, sur le point de déposer votre oblation sur l'autel, vous vous souvenez que votre frère a un juste grief contre vous, laissez là votre offrande et allez d'abord

(1) Matth., XXII, 27
(2) Matth., V, 38.
(3) Matth., V, 22. — Joan., XIII.

obtenir la réconciliation avec lui (1). » — « Si vous voulez que Dieu vous pardonne vos dettes, commencez par remettre celles que le prochain a envers vous : la prière que vous adresserez à Dieu chaque jour vous en rappellera chaque jour l'engagement sacré : *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* » — Ce pardon doit être si généreux qu'il aille jusqu'à l'amour vrai des ennemis eux-mêmes, prouvé par tout le bien qu'on peut leur faire, et qu'on doit du moins demander pour eux dans une prière sincère : *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus vos.* Il doit être infatigable, faire face à toute injure pour y répondre par une indulgence toujours renouvelée : ce n'est pas sept fois, mais septante-sept fois sept fois que la bonté doit être capable de pardonner (2).

Le Maître, qui a gouverné ses sujets, qui sont aussi ses créatures, en les servant humblement de toute manière, veut que le gouvernement chrétien soit bienfaisant, dévoué, inspiré par l'humilité, qui met l'homme au service d'autrui, et non par l'égoïsme qui attire à soi ou par l'orgueil qui courbe tout devant soi : « Les princes des gentils les dominent par la force. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi parmi vous. Que le plus grand se fasse le plus petit, que le plus élevé devienne le serviteur de tous : ainsi a fait le Fils de l'homme, qui n'est pas venu se faire servir, mais servir, prêt à donner sa vie pour la rédemption de tous (3). » La condescendance et la patience attentive dans le gouvernement devront aller jusqu'à « laisser croître avec le blé l'ivraie, semée par l'homme ennemi, afin de ne point s'exposer, en l'arrachant trop tôt, à détruire avec elle quelques épis en herbe (4). »

(1) Matth., v, 23.
(2) Matth., v, 44 ; xviii, 21.
(3) Matth., xx, 45.
(4) Matth., xiii, 24.

Ses vives indignations et ses condamnations impitoyables sont contre ceux qui s'opposent à cette doctrine de bonté. — Les pharisiens sans entrailles, durs pour les autres, rendent insupportable le joug de la loi en lui enlevant tout caractère de discrétion et de mesure, signes infaillibles de la bonté : « Malheur à vous, pharisiens hypocrites, race de vipères, orgueilleux pleins de vous-mêmes et qui accablez tous les autres de votre mépris ; malheur à vous parce que vous imposez des fardeaux insupportables aux autres, sans vous donner la peine d'y mettre le bout du doigt ! — Malheur à vous qui n'entrez pas dans le royaume des cieux et qui empêchez les autres d'y entrer ! — Malheur à vous qui, glorieux de vos interminables prières, mangez en oblations imposées le patrimoine des pauvres : le jugement sera, du fait de vos hypocrites oraisons, plus sévère contre vous ! — Enfin malheur à vous qui, fidèles à toutes les dîmes, refusez d'exercer la bonté : *Reliquistis misericordiam* (1) ! »

Le Sauveur montrait la même rigueur contre le serviteur qui, ayant obtenu des délais pour payer sa propre dette, refuse d'en accorder à ses subordonnés, débiteurs envers lui : « Serviteur sans cœur, lui crie le Maître : je t'ai tout remis, moi ton Maître, et tu n'as pas voulu remettre à ceux qui, après tout, sont tes égaux : *Serve nequam* (2) ! »

Enfin, pour résumer tous ses enseignements dans le jugement définitif de la vie, le Maître de bonté promet la récompense infinie à ceux qui exercèrent les œuvres de la bonté : l'aumône du manger et du boire, du vêtir et du panser, le bienfait de l'hospitalité aux voyageurs et de la visite aux prisonniers ; tandis que la malédiction éternelle poursuit impitoyablement ceux dont le cœur n'a pas su être bienfaisant (3).

Cette prédication abondante et variée de la Bonté sous

(1) Matth., XXIII, 23.
(2) Matth., XX, 15.
(3) Matth., XXV.

toutes les formes révélait combien était bon le Cœur d'où elle montait, comme une frondaison vigoureuse, charmant les yeux par ses fraîches couleurs, appelant au repos sous son épais ombrage. Et les foules accouraient confiantes au Maître bon dont la parole bonne calmait les douleurs, apaisait les inquiétudes et ranimait les espérances. « Personne, disaient-elles, n'a parlé comme cet homme (1) ! » — Sa parole répandait la vie parce qu'elle était l'expression de la bonté, qui donne et conserve la vie à tout ce qui est. Et saint Pierre exprime admirablement le sentiment de la multitude, gagnée à Jésus par le charme irrésistible de sa parole, quand il s'écrie, en s'élançant vers le bon Maître : « Seigneur, à qui irions-nous » pour trouver un Maître bon comme vous ? vos paroles sont esprit et vie : *Domine, ad quem ibimus ?*

« Mais tout arbre bon fait de bons fruits ; et l'homme vraiment bon puise dans le bon trésor de son cœur des choses bonnes (2). » Le trésor du Cœur sacré, bon par excellence, devait étaler ses richesses en d'innombrables œuvres de bonté. Je ne parle pas encore de cette preuve suprême déposée dans le don de l'Eucharistie, mais de ces manifestations de la physionomie, de la manière d'être et de faire, où resplendissait la bonté du Cœur de Jésus dans la spontanéité d'une inépuisable effusion.

Ce rayonnement extérieur de la bonté s'appelle d'un nom consacré dans l'Ecriture comme celui d'une vertu qui, ayant sa racine dans la bonté, en est pourtant distincte, comme le rayon de son foyer : c'est la bénignité. Elle brille doucement dans la bienveillance du regard, dans la modération du ton, dans la modestie de l'attitude, dans la simplicité des manières et dans la franchise engageante de l'accueil. La bonté du cœur n'est parfaite que traduite par la béni

(1) Joan., VII, 47.
(2) Bonus homo de bono thesauro cordis profert bona. (Luc., VI, 45.)

gnité de la physionomie. Le bourru bienfaisant, l'homme qui accompagne ses bonnes œuvres de tristesse, d'impatience ou d'hésitation, n'est pas absolument bon (1). Le Saint-Esprit l'a dit : « L'homme bienfaisant ajoute à ses dons des regards et des sourires bienveillants, des paroles aimables, des empressements et des attentions qui doublent le bienfait (2). »

Ainsi en fut-il du Sauveur très bon : il manifesta la bonté de son Cœur dans la bénignité parfaite de sa personne : *Apparuit benignitas Salvatoris nostri.*

Pendant trente ans Marie et Joseph vécurent charmés dans l'atmosphère embaumée de bonté que créait autour de lui la soumission filiale, empressée, dévouée de ce plus charmant de tous les fils ; cette grâce rayonnante, qui semblait grandir avec l'Enfant, était le développement chaque jour croissant de la bonté de son Cœur ; car « la grâce » est un des noms révélés de la bonté (3).

Son premier acte de ministère public est un acte de bonté délicate et attentive, où, daignant honorer de sa présence amie le mariage de Simon de Cana, l'un de ses proches, pauvre comme lui, il pourvoit charitablement à son indigence en accomplissant en sa faveur son premier miracle. Marie, qui le fréquentait depuis trente ans, le savait si enclin à la bonté, que, malgré l'apparente résistance à sa prière, elle dit avec assurance aux serviteurs

(1) Fructus autem Spiritus est : Charitas... Benignitas, χρηστότης. — Suavis et benignus affectus ut in loquendo, respondendo, benefaciendo benignum te ostendas. — Potest esse quis bonus et beneficus qui tamen non sit benignus, cujus natura et modus agendi sit rudior, asperior, rusticior : contra quod militat benignitas, ut naturam et conversationem flectat ad comitatem, civilitatem et dulcedinem verborum et morum. (Corn. a Lap. in Gal., v.)

(2) In omni dato, hilarem fac vultum tuum. (Eccli., xxxv, 11.)

(3) Obsecrantes vos gratiam et communicationem ministerii. — Gratiam hic et alibi Apostolus vocat beneficentiam, munus, munificentiam. (Corn. a L. in II Cor., viii, 4.)

hésitants : « Faites tout ce qu'il vous dira » ; ayez toute confiance en son bon Cœur, servi par sa toute-puissance (1) !

Ayant ainsi débuté, il continua de répandre largement, tout le long de son passage ici-bas, les œuvres de la bonté. « Il était le Fils de l'homme venu pour semer les bienfaits, comme le laboureur jette à pleines mains le grain dans les sillons : *Qui seminat bonum semen est Filius hominis* (2). Car c'est le propre de la bonté d'avoir les mains ouvertes et de multiplier les formes des dons pour donner davantage. Ainsi Jésus donnait-il à tous, infatigablement, inépuisablement, les bienfaits multipliés des guérisons et des résurrections, des conversions et des consolations.

Sa bonté était accueillante, et le rendait accessible à tous ; tous en usaient démesurément, sans jamais le lasser, quels que fussent le nombre et l'importunité des foules qui l'assaillaient de leurs demandes impérieuses. Elles pouvaient fatiguer les Apôtres, qui s'en plaignaient ; elles ne lassaient pas Jésus, qui s'en réjouissait.

Sa bonté avait des empressements touchants et se plaisait à des prévenances inattendues. Il allait partout où on l'appelait, interrompant sa course, rebroussant chemin, augmentant sa fatigue pour satisfaire ceux qui, en exigeant sa présence auprès de leurs affligés, semblaient mettre des conditions à l'exercice d'une puissance qui n'en connait pas. — Ainsi se rendit-il de lui-même, et sans en être prié, chez Zachée, pour porter le salut dans sa maison. — Ainsi alla-t-il chez la belle-mère de Pierre, qu'il savait retenue par la fièvre, faisant à Pierre la surprise de cette visite bienfaisante. — Ainsi encore surprenait-il souvent ses amis

(1) Certa fiducia impetrandi placiti vinum hic a filio produci postulat Mater eo quod per 30 annos quibus cum illo familiariter vixerat, certo sciebat eum id posse et suam charitatem æque ac providentiam decere ut illis succurreret. (Corn. a Lap. in II Joan., v, 3.)

(2) Matth., XIII, 37.

de Béthanie. — Et il était si bon que toute maison où il était entré demeurait remplie de joie (1).

Sachant le prix « qu'une bonne parole ajoute au bienfait », il accompagnait de paroles d'encouragement, de relèvement, de louange même, les guérisons qu'il opérait les pardons qu'il donnait. — On sait comment il défendit Madeleine et Matthieu contre les observations désagréables des Pharisiens. — A l'aveugle-né qu'on disait affligé à cause de ses péchés ou de ceux de ses parents, il rendit ce témoignage « que son épreuve ne venait des péchés de personne, mais du dessein que Dieu avait d'être glorifié par sa guérison. » — « O femme, ta foi t'a sauvée ! va en paix », disait-il à l'hémorrhoïsse. — « Je n'ai jamais trouvé une si grande foi dans Israël », disait-il au centurion. — Et à la chananéenne : « O femme, que ta foi est grande ! qu'il soit fait selon que tu veux (2). » — Quand on se souvient de ses entretiens avec la Samaritaine ; de la délicatesse qu'il mit à obtenir l'aveu de la femme adultère, tout en la délivrant des poursuites de ses accusateurs, plus coupables qu'elle ; du pardon accordé au Larron, qu'il enveloppe dans une promesse de récompense prochaine : toutes ces paroles douces, affectueuses, délicates, réconfortantes, dont il entoure ses bienfaits, démontrent que le Sauveur était bien la Sagesse éternelle qui avait dit : Une parole bonne vaut souvent mieux qu'une aumône : l'homme juste saura répandre en même temps le bienfait et la bonne parole, qui tombera comme une rosée sur la fleur languissante : *Nonne ardorem refrigerat ros ? Sic et verbum melius quam datum* (3).

La bonté de son Cœur se révélait encore discrètement mais très suavement, semblable au parfum qui trahit la

(1) Luc., XIX. — Matth., VIII. 15.
(2) Marc., V, 34.
(3) Nonne ecce verbum super datum bonum ? Sed utraque cum homine justificato. (Eccli., XVIII, 17.)

violette cachée sous l'herbe, dans sa condescendance à se faire tout à tous, à supporter l'ignorance, la faiblesse, la naïveté, quelquefois bien légère et bien variable, de ses Apôtres. Que d'agitations injustifiables, que de questions indiscrètes, que d'élans de passion, d'orgueil, d'ambition humaine, de jalousie ! Que de réflexions qui accusaient leur peu de foi en sa parole, leur peu de confiance en sa mission, leur peu d'attachement fidèle à sa personne ! Que de pesanteur d'esprit, que d'égoïsme à peine dissimulé ! Il les supportait, les honorait, leur continuait ses leçons particulières, ses confidences intimes, ses témoignages non équivoques d'amitié tendre et sincère. Et si parfois il leur remontrait leurs incohérences, leur reprochait leur sottise, c'était pour les instruire, les prémunir ou les stimuler. Jamais d'irritation ni d'aigreur : la bienveillance, même dans la réprimande, l'encouragement et l'espérance du relèvement, même dans l'humiliation. Qu'on relise le discours après la Cène, on y verra le chef-d'œuvre de la condescendance, dans la bonté paternelle avec laquelle Jésus y instruit, y réprimande, y relève et y supporte ses collaborateurs tant aimés, encore que si pesants !

Cette constante bienveillance, oublieuse d'elle-même, attentive aux besoins des autres, ne l'abandonna pas pendant sa Passion, quelque rude qu'y fût contre lui l'assaut de toutes les douleurs. Contenant son indignation frémissante sous la brûlure du baiser de Judas et ne songeant qu'à l'abîme où se précipitait le malheureux, il l'appelait encore doucement son ami : « *Amice, ad quid venisti ?* » — Saisi par la cohorte scélérate, il revendiquait la liberté pour ses Apôtres : *Sinite hos abire.* — Et tandis que Malchus, le sicaire, se préparait à enchaîner dans d'ignobles liens les membres du Sauveur, celui-ci ramassait de sa main encore libre l'oreille du misérable, tombée sous le glaive de Pierre, et la lui restituait miraculeusement. — Sa prière sur la croix pour ses bourreaux, ce plaidoyer magna-

nime où sa bienveillance, qui ne veut jamais voir le mal pour être obligée de punir, mais s'obstine à le couvrir afin de pouvoir pardonner, cette prière est le dernier cri du pardon, la perfection de l'oubli des injures, la victoire sublime de la bonté sur la méchanceté !

Le Sauveur pouvait livrer sa vie au jugement de Caïphe et de Pilate, au jugement des siècles aussi, dans ce glorieux défi : « La bonté, je vous l'ai montrée dans d'innombrables œuvres bonnes » qui la manifestent : services, secours, bienfaits, pardons, guérisons, consolations et conversions; j'y ai employé ma toute-puissance afin que le miracle triomphât de tous les obstacles qui auraient pu s'opposer à l'effusion de mes bienfaits. Ma Bonté infinie s'est aidée de toutes les formes de la bonté créée afin de vous faire plus de bien, et un bien plus facilement compris, plus facilement accepté de tous : que pouvez-vous me demander de faire encore ou me reprocher de n'avoir pas bien fait ? *Multa opera bona ostendi vobis !* Croyez donc en la bonté de mon Cœur puisque vous en voyez les œuvres : *Alioquin propter ipsa opera credite* (1) ! — Et se retournant vers son Père, il peut dire avec confiance : « Père, tu m'avais donné pour mission de montrer à tous les siècles les surabondantes richesses de ta Bonté ; j'ai consommé l'œuvre que tu m'avais confiée : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam !* »

III

La Bonté du Cœur de Jésus dans le don de l'Eucharistie.

La Bonté a une autre manifestation plus démonstrative encore que celle de la bienveillance dans la personne et

(1) Joan., x, 32; xiv, 12.

dans la conduite : c'est la libéralité dans le don et dans le plus précieux de tous, le don de la vie. Le Christ, image incarnée de la Bonté éternelle, devait la faire briller de toute sa splendeur dans le don de l'Eucharistie.

Saint Thomas nous a dit que le propre de la Bonté étant de donner et de se donner elle-même, Dieu, qui est la vie essentielle, est aussi la Bonté infinie, parce qu'il se répand dans tous les êtres par le don de la vie, communication et reproduction, à des degrés divers, de son être divin (1).

Or, la vie, que Dieu donne initialement par la création, en tirant l'être du néant par son unique puissance, il la conserve par l'aliment ou par des dons successifs qu'il a déposés dans la nature, qu'il y renouvelle sans cesse par son action conservatrice, et que chaque créature, sous la conduite de sa Providence, y trouve selon son besoin. — « Je vous chanterai, Seigneur mon Roi, et je vous bénirai à jamais ! Le Seigneur est bon pour tous les êtres, et les effusions de sa bonté s'étendent sur toutes ses œuvres ; toutes en chanteront la douce surabondance : car toutes, les yeux levés vers lui, attendent de lui leur nourriture au temps opportun. Et vous, Seigneur, vous ouvrez votre main et vous remplissez tous les êtres des dons bénis de votre bonté : *Aperis tu manum tuam et imples omne animal benedictione* (2). »

L'aliment doit être, pour chacun des êtres créés, conforme à sa nature. A l'ange l'aliment purement spirituel de la connaissance et de l'amour de Dieu ; à l'oiseau l'insecte ou le grain de mil : à l'homme, animal raisonnable, le

(1) Ia P., q. VI, a. 1.

(2) Exaltabo te, Domine Deus meus rex, et benedicam nomini tuo in sæculum et in sæculum sæculi. Memoriam abundantiæ suavitatis tuæ eructabunt... Suavis Dominus universis, et miserationes ejus super omnia opera ejus. Oculi omnium in te sperant, Domine : et tu das escam illorum in tempore opportuno. Aperis... (Ps. CXLIV.)

pain matériel pour son corps ; pour son esprit le pain de la science et pour son cœur le pain de l'affection. A son âme, où Dieu a allumé le foyer d'une vie supérieure, participation réelle à sa vie divine, l'aliment de la grâce sous les formes des vertus infuses et des dons surnaturels, dispensés pour l'entretenir et l'accroître, jusqu'à la perfection suprême de la possession éternelle.

Mais la grâce excellemment bonne, c'est l'Eucharistie ; le don inénarrable, c'est le Verbe incarné, livré par le Père au monde ; l'aliment complet de la vie divine, c'est le Pain de Dieu, le Pain vivant, le Pain de la vie éternelle. Dans quelle réalité, dans quelle mesure, la Bonté de Dieu, incarnée dans le Cœur de Jésus, le donnera-t-elle pour nous découvrir ses infinis trésors ?

Saint Paul faisait cette recommandation aux Corinthiens sollicités d'envoyer leurs aumônes à l'Eglise de Jérusalem persécutée : « Que chacun donne selon l'élan et la générosité de son cœur, non par contrainte et avec regret : car Dieu aime qu'on donne de bon cœur : *Prout destinavit in corde suo* (1). » Eh bien ! quels sont les élans, quelle est la générosité, quelles sont les déterminations du Cœur sacré pour nous donner le bienfait du Pain vivant sans lequel nos âmes sont condamnées à la mort éternelle : *Prout destinavit in corde suo ?* C'est à ce don que nous mesurerons définitivement sa Bonté.

Saint Jean a vu ce qui se passa à la Cène dans le Cœur du Sauveur. Il a montré les torrents de la Bonté s'élançant en des bonds impétueux pour briser tout ce qui se pouvait opposer à ses effusions ; les vagues de cet océan montant et s'avançant poussées par un souffle irrésistible pour couvrir tous les rivages sous leur débordement superbe : « *Cum dilexisset, in finem dilexit !* » Sa Bonté

(1) Unusquisque prout destinavit in corde suo, non ex tristitia aut ex necessitate : hilarem enim datorem diligit Deus. (II Cor., IX, 7.)

nous l'avait livré à sa naissance comme le compagnon dévoué de notre exil et de nos travaux ; sa mort nous le livrait comme la victime innocente substituée au coupable, et le prix de notre rédemption ; son triomphe au ciel [illegible]s le donnera comme notre récompense et notre bé[illegible]de éternelle : et sa Bonté n'est point encore satisfaite ! De ces dons, les uns passés, les autres à venir, le Sauveur va faire un seul don qui les contiendra tous : le don même de sa gloire, réservé au temps des récompenses, il le donnera en avant-goût, et, dès ici-bas, il pourra vivre avec chacun des siens dans une union si étroite qu'elle est l'identification de deux êtres en un seul. Le compagnon, la victime, le rémunérateur suprême, vont devenir le pain, l'aliment, la vie même de l'homme ; un pain contenant le Christ total, Dieu et homme, avec tous ses mystères, toutes ses vertus, tous ses trésors de mérites ; toujours proposé, à tous et à chacun, chaque jour, pendant toute la durée des siècles : *In finem dilexit !* C'est jusque là, puisqu'il y a là une effusion plus large, plus abondante et plus magnifique d'elle-même, que la B[illegible]eut se répandre ; et elle soulève, elle emporte le Cœur [illegible]ıveur à des desseins magnifiques, à des générosités [illegible]mmes, elle le bat de ses élans irrésistibles comme les flammes d'un incendie déchaîné ; elle le brise, et elle s'échappe dans l'effusion universelle, perpétuelle, inépuisable de l'Eucharistie, le don de vie le plus libéral et le plus précieux de tous les dons qu'elle ait jamais faits à l'humanité. Voilà comment et jusqu'où le Sacré-Cœur veut donner, pour satisfaire et démontrer la Bonté dont il est rempli : *Prout destinavit in Corde suo !*

Parmi beaucoup d'autres qualités qui la rendent adorablement aimable, la Bonté brille dans ses dons de ce triple caractère : la libéralité, la magnificence et la bonne grâce. Voyez-en la splendeur suprême dans le don de l'Eucharistie.

I. — La Bonté est libérale par essence ; et la libéralité se manifeste par la facilité à donner et par l'abondance des dons : elle est en somme la main de la Bonté, largement ouverte et répandant surabondamment les bienfaits (1).

Du Cœur de Jésus ouvert jusqu'en ses profondeurs pour répandre les effusions de sa bonté, le don de l'Eucharistie tombe dans ses mains saintes et adorables, qui s'élèvent et s'étendent pour le répandre sur le monde tout entier : *Accepit panem in sanctas ac venerabiles manus suas.* Prenez et mangez-en tous, dit-il à ses Apôtres : *Accipite ex hoc omnes.* — Puis, faites comme moi . Bénissez le pain et le donnez à manger à tous : *Ut sumant et dent cæteris.* — Tous! — Et, de ses yeux élevés vers le ciel pour voir, de ces hauteurs, l'univers dans toute son étendue créée, le Sauveur compte les hommes de toutes les générations qui se succéderont jusqu'à la fin du monde, et il dépose pour chacun d'eux dans les greniers eucharistiques les provisions du Pain divin nécessaires à chacun des jours de leur vie : *Accipite ex hoc omnes !* — Vous entendez ? Pour chacun, pour chacun des jours de sa vie, et pour tous, jusqu'à la fin! Qui pourra faire le dénombrement de tous les hommes, de toutes les nations, dans toutes les parties du monde, qui ont passé et passeront sur la terre, pour lesquels, sans en excepter un seul, le Christ a préparé et consacré implicitement le don quotidien de son Eucharistie? Qui comptera les gouttes de pluie pendant l'orage? C'est à l'abondance de ces longues pluies d'automne et de printemps, implorées par le laboureur comme la condition nécessaire de la fécondité, accordées par Dieu comme un bienfait insigne de sa libérale bonté, que le Sauveur compare la surabondance du don de l'Eucharistie : « Je vous ferai pleuvoir le pain des

(1) Liberalis est superabundare in datione. (Q. CXVIII, a. 4.) — Alio nomine liberalitas largitas nominatur. (A. 1.)

nuées du ciel : *Ecce ego pluam vobis panes de cœlo.* » Et comme le peuple doutait de la réalisation d'une telle promesse, le Seigneur répandit « en abondance » la manne qui couvrit la terre tout autour du camp, à l'égal des pluies et des neiges les plus prolongées : *Et pluit illis manna : cibaria misit illis in abundantia* (1).

Ainsi multipliait-il les pains au désert; ils étaient des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Les sept pains, sous la bénédiction de sa Bonté, devinrent plus nombreux que les convives, et quand tous en eurent mangé, il en restait encore de pleines corbeilles.

Ainsi fait-il pour la réalité du don sacramentel, où il se livre en personne : « Tant ils sont, tant il est » ; et quand tous ont reçu leur part, « qui est la plénitude du don resté dans son intégrité indivisible malgré la multiplication », il demeure dans sa surabondance, prêt à nourrir le lendemain plus de convives qu'il n'en a encore nourris depuis le jour où il sortit sans nombre et sans mesure du Cœur et des mains du très bon Sauveur : *Quantum isti, tantum ille, nec sumptus consumitur.*

L'abondance dans le don : l'abondance dans les effets du don. — Ce qu'il veut produire en se donnant, ce n'est pas la maigre aumône d'un peu de pain destiné à tromper la faim, ni un secours passager, ni une sensation momentanée de repos, ni, enfin, l'apaisement de tel besoin du cœur, laissant déçus, inassouvis et languissants les autres désirs. Non! C'est le rassasiement, la satisfaction, la plénitude : « Que chacun prenne de la manne autant qu'il en voudra; le Seigneur veut qu'on en soit rassasié : *Dabit vobis Dominus panes in saturitate.* » — « On n'en manquera jamais : chaque matin le Seigneur dressera la table

(1) Exod., XVI, 4. — Ps. LXXVII, 25.

et la couvrira du pain des anges; ce pain réunira en lui seul toutes les propriétés innombrables des aliments qui conviennent à l'homme; chacun y pourra goûter celles qu'il préfère. » — « Le Seigneur voulait leur faire éprouver l'effet du rassasiement parfait : *Pane cœli saturavit eos* (1). »

Au désert, il ordonna que tous mangeassent à leur appétit, aiguisé par la marche et par l'épuisement, prolongé depuis trois jours, de toute provision; et ce n'est que lorsqu'ils eurent été « tous remplis » du pain miraculeux, éprouvant le repos et la satisfaction de la satiété, qu'il ordonna aux apôtres de recueillir les restes abandonnés par eux de ce festin divin : *Ut autem impleti sunt* (2).

A la Cène, la Sagesse incarnée servait à ses convives le pain de sa chair succulente, le vin de son sang généreux et parfumé; dans chacun de ces éléments créés, ayant par eux-mêmes toutes les richesses, toutes les vertus et toutes les délices, il leur donnait de plus sa Divinité, plénitude infinie de tous les biens, épanchée dans l'âme de chacun pour l'assouvir et l'enivrer; et il leur disait, comme il répète à ses convives de tous les jours depuis dix-neuf siècles : « Mangez donc, ô mes amis, et buvez; mangez et buvez jusqu'à l'ivresse, ô mes bien-aimés (3)! » Ainsi, au ciel, « dans la maison du Père » l'achèvement de tous les dons de la Bonté consistera « dans l'ivresse et l'abondance de toutes les délices, envahissant l'être glorifié avec l'im-

(1) Colligat unusquisque ex eo quantum sufficit ad vescendum. (Exod., XVI, 16.) — Paratum panem de cœlo præstitisti eis sine labore omne delectamentum in se habentem et omnis saporis suavitatem... Substantia tua deserviens uniuscujusque voluntati, ad quod quisque volebat convertebatur. (Sap., XVI. — Ps. CIV, 40.)

(2) Distribuit discumbentibus quantum volebant. (Joan., VI, 11, 12.) — Et manducaverunt omnes et saturati sunt. Et tulerunt reliquias duodecim cophinos fragmentorum plenos. (Matth., XIV, 20.)

(3) Comedite, amici, et bibite et inebriamini, charissimi. (Cant., V, 1.)

pétuosité des torrents : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis tuæ potabis eos* (1). »

II. — La magnificence, qui est, avec la libéralité, au service de la Bonté dans ses effusions de vie, la dépasse par les excès où elle se plaît, sa fonction comme son nom étant de concevoir et d'accomplir de grandes choses et d'atteindre en tout jusqu'à l'extrême du possible; elle en diffère parce qu'elle agit pour procurer les dons de la Bonté, alors que la libéralité se contente de subir l'élan du cœur pour écouler ses bienfaits vers tous ceux qui les attendent (2).

On peut dire que jamais la Bonté divine n'apparut plus magnifique que dans les merveilles qu'elle opère, la somptuosité qu'elle déploie, les sacrifices qu'elle affronte pour faire au monde le don de l'Eucharistie : en tout cela elle atteint l'extrême limite, la fin : *In finem dilexit*. Elle est le chef-d'œuvre de la magnificence divine. N'est-ce pas ce que confesse le Roi-Prophète dans le Psaume eucharistique cent dixième : « Toutes les œuvres du Seigneur sont grandes : chacune est l'expression exquise de ses volontés : *Magna opera Domini?* Mais il en est une qui est sa magnificence même et sa gloire par excellence : c'est son œuvre propre, l'œuvre qui est lui-même et où il se donne en personne : *Confessio et magnificentia opus ejus*. Toutes les merveilles antérieures, il les a réunies en celle-ci, de se faire lui-même la nourriture de ceux qui le révèrent : *Memoriam fecit mirabilium suorum : escam dedit timentibus se* (3). »

(1) Ps. xxxv, 9.

(2) Magnificentia est liberalitas magna; superexaltat liberalitatem magnitudine. — Consistit quidem in extremo considerata magnitudine ejus quod facit. (2a 2ae, q. cxxxiv, a. 1 et 2.)

(3) Magna opera Domini : exquisita in omnes voluntates ejus. Confessio et magnificentia opus ejus. Memoriam fecit mirabilium suorum... escam dedit timentibus se. (Ps. cx.)

La magnificence se montre dans les grandes œuvres. — Au moment où son Cœur veut atteindre dans ce don de l'Eucharistie les dernières limites du possible, Jésus évoque sa puissance de Fils de Dieu, égale à la toute-puissance du Père « Il se souvient, dit saint Jean, que son Père lui a tout remis en main et qu'il a plein pouvoir sur toute chose (1). » Il saisit dans la puissante étreinte de sa parole toutes les forces de la nature, toutes les lois du monde matériel : il les arrache à leur ordre normal et les oblige de servir son dessein en se niant elles-mêmes, en perdant leur énergie native, en rebroussant chemin dans la voie qu'elles suivent depuis l'origine des choses : et elles plient, et elles lui obéissent! Il veut que la substance du pain disparaisse et que les accidents demeurent privés de leur soutien indispensable ; il veut que sous ces accidents, sans s'y unir d'aucun lien naturel, la substance de son corps et de son sang soit rendue présente et qu'elle leur garde une existence qui dépendra, comme durée, de la conservation plus ou moins longue de leurs molécules sans substance. Il veut que les lois du temps et celles de l'espace soient dépassées et contredites et qu'elles le servent par l'évidente violation de leur fonction naturelle. Il veut que cet épi broyé, cette grappe foulée fassent partie du nouvel être qu'il prend pour se faire l'aliment de l'homme ; que ces apparences si intimement identifiées à sa personne, qu'on les adore avec elle d'une même adoration, en demeurent pourtant si séparées que, si la corruption les atteint, elles la subissent seules, tandis que la substance de son corps demeure intacte et incorruptible. Il veut que son être humain et divin tout ensemble serve de nourriture à la créature, la sanctifie, l'immortalise et la déifie.

Et toutes ces merveilles furent accomplies sur une parole tombée de ses lèvres! Et toutes les fois qu'un ministre

(1) Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus et quia a Deo venit et ad Deum venit... (Joan., XIII, 3.)

marqué du caractère sacerdotal de Jésus-Christ, fils mortel d'Adam pécheur, fût il lui même un pécheur endurci, prononce la même parole, toutes ces merveilles s'accomplissent de nouveau, afin qu'éclate l'incroyable Bonté de ce Père magnifique, lequel a décidé que ses enfants créés, pour vivre de sa vie divine, seraient nourris d'un aliment qui contient sa divinité!

La magnificence se déploie dans la somptuosité (1) ; les grandes dépenses, loin de l'effrayer, l'attirent ; il faut que ce qu'elle donne soit non seulement bon et utile, mais précieux et rare : la richesse et la beauté lui semblent des qualités nécessaires de ses bienfaits ; elle poursuit, quoi qu'il en puisse coûter, le mieux, le plus beau et le plus parfait dans ses dons. Elle est, en cela, qualité essentiellement royale et divine.

Ainsi, dit l'historien sacré, Assuérus, dans le grand festin qu'il donna pendant cent quatre vingts jours à un peuple innombrable dans des jardins merveilleusement ornés, servit-il en abondance les mets les plus exquis et les vins les plus rares, « comme il convient à la magnificence d'un roi : *Ut magnificentia regis dignum erat* (2). » — Un roi, dit la Parabole, célébrant les noces de son fils, convoque de nombreux invités au grand festin qu'il a fait préparer. Il envoie ses serviteurs leur dire : Venez, j'ai fait tuer les animaux les plus gras et les oiseaux de fine chair ; je n'ai

(1) Magnificentiæ est sumptus magnos facere, ad hoc quod opus magnum convenienter fiat. (Ubi supr., a. 3, c.) — Magnificentia potest attendi una specialis ratio bonitatis quod ipsum opus factum per artem sit magnum scilicet in quantitate, pretiositate, dignitate (A. 2, c.)

(2) Fecit grande convivium... ut ostenderet divitias gloriæ regni sui, ac magnitudinem potentiæ suæ... Habebant autem qui invitati erant aureis poculis et aliis atque aliis vasis cibi inferebantur. Vinum quoque, ut magnificentia regis dignum erat, abundans et præcipuum ponebatur. (Esther, I.)

rien omis de ce qui peut constituer un banquet royal ; tout est prêt : *Omnia parata sunt* (1).

Mais laissons les figures et entrons au Cénacle. Le Roi de gloire convoque l'humanité tout entière à son festin ; la salle est tendue de riches tapisseries ; il préside la table en personne. Il invite, il exhorte généreusement à manger sans crainte et à boire sans gêne : Prenez et mangez ; prenez et buvez tous ! Et que présente-t-il ? Sa chair, son sang, son âme, sa divinité. Oui, sa chair déifiée par l'union personnelle au Verbe, préparée par les mains du Saint-Esprit ; son sang immaculé puisé à la source sans tache de la Vierge Marie, rendu plus pur encore par son contact avec le Verbe et devenu le prix du rachat du monde ; son âme où le Verbe produit sans interruption les merveilles innombrables de toutes les vertus ; sa divinité avec les perfections infinies de sa nature et les éternelles opérations de ses personnes adorables : voilà ce que le Roi Jésus, pour montrer la magnificence de sa Bonté, offre à l'innombrable multitude de tous les hommes créés par sa puissance, rachetés par sa miséricorde ! Rien de moins que sa divinité et son humanité : les perfections, les vertus et les mérites de l'une et de l'autre ! Appelez l'Eucharistie le Pain du ciel, le festin des Anges, le Pain de Dieu : tout cela est vrai, à condition que vous entendiez par là le Pain qui est Dieu, qui remplit les cieux de sa gloire, que les Anges adorent et dont ils se nourrissent pour soutenir leur vie de lumière, d'amour et de bonheur impérissable.

Saint Pierre disait : « Dieu nous confère en Jésus tous les dons de sa puissance et de sa gloire, nécessaires pour vivre et aimer autant que le requiert notre glorieuse vocation ; il nous remplit des dons les plus précieux et les plus

(1) Homo quidam fecit cœnam magnam et vocavit multos. (Luc., XIV.) — Simile est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias filio suo... Ecce prandium meum paravi, tauri mei et altilia occisa sunt et omnia parata, venite ad nuptias. (Matth., XXII.)

magnifiques : *Per quem maxima et pretiosa promissa donavit;* afin de nous rendre, par leur moyen, participants de la nature et de la vie de Dieu : *Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (1).

Or c'est bien le but de l'aliment divin de produire en nous cet effet de la magnificence qui grandit ceux qu'elle comble de ses dons (2). C'est pour nous unir à notre principe divin, nous faire vivre de sa vie de vertu et de sainteté, nous amener à l'unité de pensées et d'œuvres avec Dieu, à l'unité parfaite et durable où il vit avec son divin Père, que le Christ-Jésus nous fait le don de lui même dans le splendide aliment de l'Eucharistie. Chacune de ses effusions développe, élève, fortifie et fait resplendir l'adoption divine dans nos âmes, accentue la ressemblance avec le type éternel, nous rapproche de la vie d'infinie perfection et d'infinie béatitude dont nous vivrons dans la possession définitive de Dieu : car ce Pain de la vie éternelle l'opère en nous et nous y conduit infailliblement par des ascensions régulières et de plus en plus assurées.

Précieux par sa valeur intrinsèque, le don de l'Eucharistie l'est non moins par les sacrifices qu'il a coûtés à son auguste donateur : c'est encore un des traits de la magnificence que les grands travaux soutenus pour accomplir ses grandes œuvres, que les grands obstacles vaincus pour assurer ses grands bienfaits. La magnificence touche par ce point à la force (3), et la force morale n'est autre chose

(1) Quomodo omnia nobis divinæ virtutis suæ, quæ ad vitam et pietatem donata sunt... qui vocavit nos propria gloria et virtute; per quem maxima et pretiosa promissa donavit : ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. (II Petr., I, 3.)

(2) Magnificentia factionem alicujus magni importat, scil. in... dignitate. (Ubi supr.)

(3) Magnificentia potest poni pars fortitudinis, in quantum adjungitur ei, sicut virtus secundaria adjungitur principali : arduum in quod tendit magnificentia habet difficultatem propter dispendium rerum (A. 4, c.)

que l'amour : par où encore la magnificence, dans les sacrifices qu'elle affronte, se montre la servante dévouée de la Bonté : car les œuvres bonnes et les bienfaits ne sont que les effusions de la Bonté poussées hors du sein de Dieu sous la pression de l'amour (1).

La grande victoire à remporter par la Bonté divine pour se donner en personne à l'homme était de franchir la distance immense qui sépare l'être de néant de l'Etre infini, ainsi que l'abîme ouvert par la révolte entre le pécheur et le Créateur, que la justice de Dieu et l'insolvabilité de la créature rendaient infranchissable. Il fallait, pour réunir ces extrêmes, un effort, une effusion de la Bonté qui dépassassent le concevable (2). C'est à tenter cet effort incompréhensible et à opérer cette effusion inexplicable que la Bonté a manifesté dans une nouvelle lumière la magnificence du don de l'Eucharistie.

Pour se donner à la créature dont le néant est l'origine et reste le fond, il fallait que l'Infini s'anéantît en prenant la condition de créature ; pour se donner à l'homme pécheur et condamné à la mort, il fallait que la Sainteté acceptât la responsabilité du péché et que la Vie, pour en subir le châtiment, descendît dans la mort. De là, ce double anéantissement de l'incarnation et de la mort sur la croix, décrit par saint Paul en termes si énergiques et si graves (3). L'état sacramentel les consacre l'un et l'autre et les réduit encore en faisant du Verbe incarné une bouchée de pain à manger, et de la victime expirante sur le Calvaire une matière sans forme humaine, une poussière de mort. Sacri-

(1) Fundamentum vel motivum omnium motuum divinæ voluntatis est amor, qui quidem, relative ad creaturas, est bonitas, gratia, misericordia, fidelitas. (Corn. a Lap. in Jac., I.)

(2) Emissio alicujus rei quanto fit ad aliquid distantius, tanto a majore virtute procedit. (Q. CXVII, a. 4, c.)

(3) Qui cum in forma Dei esset... exinanivit semetipsum, formam servi accipiens in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (Phil., II, 7.)

fices inattendus de sa majesté et de sa gloire, victoires inouïes sur les répugnances les plus légitimes : moyennant quoi sa Bonté peut répandre ses effusions magnifiques d'amour, de vie, de grâce et de gloire dans l'âme de la créature pécheresse !

« Ah ! Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous daigniez le visiter de la sorte et appliquer votre Cœur contre son cœur (1) ? » — L'homme n'est rien ; l'homme ne mérite rien ; mais votre Bonté a des largesses et des magnificences inénarrables ; c'est votre manière à vous d'aimer, et c'est jusque là qu'il a plu à votre Cœur d'aller pour nous témoigner son amour : *Unusquisque prout destinavit in corde suo !*

III. — Le don qui manifeste si puissamment la Bonté divine, s'il est libéral et magnifique, doit revêtir un troisième caractère pour répondre aux exigences et aux besoins du cœur humain qu'il s'agit de gagner au Créateur : j'ai dit la bonne grâce, où se rencontrent, dans une claire et douce harmonie, la spontanéité, la prévenance et l'empressement à donner, l'affabilité et la douceur du donateur, exprimées en paroles aimables. L'apôtre saint Paul, qui définit si bien les qualités de la bonté bienfaisante, dit que non seulement le don doit venir du cœur, mais encore être fait avec un empressement tout spontané, et avec une joie nettement marquée : *Non ex tristitia aut ex necessitate ;* et il ajoute que Dieu prend ses complaisances dans le donateur qui donne joyeusement : *Hilarem enim datorem diligit Deus* (2).

Le Cœur sacré, qui fait si généreusement le don de l'Eucharistie, pourrait-il manquer de répandre dans l'atti-

(1) Quid est homo quia visitas eum et quid apponis erga eum cor tuum ? (Job, VII, 17.)

(2) II Cor., IX, 7

tude et les paroles de Jésus la spontanéité prévenante et empressée, la joie profonde qu'il éprouve à pouvoir témoigner sa bonté sans bornes par ce bienfait sans égal? Parcourez seulement le récit de l'Institution, qu'y voyez-vous?

L'élan, l'ardeur, la joie de se donner. — « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous. — Et il se donne en rendant grâces à son Père de lui avoir permis cet excès : *Gratias agens.* » — Personne ne s'attend à ce qui va se passer; aucun engagement envers Dieu ni envers les hommes n'oblige Jésus à ce don inattendu. Mais il jaillit des anciens amours du Cœur très bon comme leur dernière explosion, causée par la tristesse qui assombrit le visage des Apôtres à l'annonce de son départ; il jaillit spontané, prompt, empressé, sans que rien puisse l'arrêter, pas même l'abominable trahison de Judas, qui lui en présage tant d'autres : *Cœnantibus illis, accepit panem et dixit : Accipite ex eo omnes!*

Un charme de suavité intense enveloppe la personne de ce Donateur de bon cœur. Assis à la table au milieu des siens, après leur avoir lavé les pieds pour les mettre à l'aise par cet acte de bienveillante humilité, il semble bien plutôt un frère parmi ses frères, un ami parmi des amis, qu'un maître et un chef. Et il le leur dit : « Vous m'appelez Seigneur et maître, et je le suis en effet par mes droits inaliénables; mais maintenant que, dans ce don de moi-même, je vous ai donné tout ce que j'ai reçu de mon Père, vous n'êtes plus pour moi des esclaves ni des serviteurs : vous êtes et je vous proclame mes amis : *Vos autem dixi amicos.* »

Ses yeux, tantôt s'élèvent vers le Père dans une longue extase d'adoration de ses droits souverains, de complaisance en son amour paternel et de reconnaissance pour la permission qu'il lui donne de s'offrir en sacrifice perpétuel à sa gloire et de se livrer en aliment aux hommes,

qui par ce moyen pourront redevenir et demeurer ses enfants éternellement vivants, éternellement aimants.

Et tantôt ils se rabaissent sur les Apôtres avec bonté : il y brille une clarté de joie très douce qui se voile par moment d'un nuage de tristesse : ils sont ses amis et ses enfants ; ils ont tout quitté pour lui : il connaît leur sincère attachement ; il vient de se donner à eux ; il vit en eux et il leur laisse le moyen d'être définitivement victorieux de leurs ennemis, fût-ce par leur propre mort ; car la mort ne peut rien contre ceux qu'il met en possession du Pain de la résurrection et de la vie éternelle. De là la joie de son regard, reposé sur eux avec complaisance. — En même temps, il voit clairement le rude chemin où ils vont entrer, la fureur et la perfidie du monde, soulevé contre eux par la haine irréconciliable que Satan leur porte à cause de lui ; il voit leurs souffrances et la privation où il les laisse de sa présence visible ; la tristesse a rempli leur cœur quand il leur a dit que sur l'ordre du Père il devait les quitter pour retourner à lui. Son Cœur est plein de leur peine, et il éclaterait en sanglots si, pour les consoler et se consoler lui-même, il ne pouvait les assurer qu'il ne les quitte pas en réalité, et qu'à sa présence humaine il substituera cette présence sacramentelle, qu'il inaugure à ce moment. C'est encore sa présence réelle et personnelle, tout aussi efficace que l'autre et tout aussi précieuse, leur donnant même, par la manducation de sa chair, plus qu'ils n'avaient dans sa conversation sensible ; seulement, elle veut être saisie par la foi et elle n'agit que sur l'esprit. — « Non, mes petits enfants, non, mes bien-aimés, je ne vous laisserai point orphelins. Je m'en vais, mais je reviens, afin que, partout où vous serez, j'y sois aussi. Et je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ! »

Il attirait Jean sur son Cœur et il l'y gardait longuement, traduisant dans cette marque d'intime et familière tendresse ces paroles d'infinie bonté : « Demeurez en moi ; demeurez dans mon amour. Celui qui demeure en moi, je me mani-

festerai à lui et lui découvrirai tous mes secrets. Si vous demeurez en moi, mon Père vous aimera, et nous viendrons en vous et nous ferons en vous notre séjour. »

Ah ! qu'il réalisait admirablement alors la perfection du donateur aimable et souriant, heureux du bien qu'il fait : *In omni dato hilarem fac vultum tuum* (1) !

Il n'oubliait pas que « l'homme vraiment bon abonde en paroles gracieuses (2) », et le discours après la Cène, le plus long peut-être qu'il ait tenu dans sa carrière apostolique, est conforme à la grandeur du don qu'il faisait alors, le plus grand des dons, et à l'effusion de bonté qui sortait de son Cœur, la plus riche de toutes ses effusions. Nous ne pouvons le reproduire tout entier ce discours composé des tendresses du Frère, des confidences de l'Ami, des encouragements du Père, des exhortations du Chef, des assurances du Prophète, et qui se termine par l'épithalame de l'union indissoluble de l'âme nourrie de l'Eucharistie, demeurant et vivant en elle, avec le Fils de Dieu, et de l'unité glorieuse du Fils avec son Père.

Quelques échos seulement du chant de fête et du cantique de joie que Jésus voulut faire retentir au fond des cœurs pendant le festin spirituel où il donnait si libéralement à ses convives le pain de sa chair et le vin de son sang.

« Que votre cœur n'ait point peur ! Vous croyez en Dieu : croyez aussi en moi !

« Demeurez en moi, comme je demeure en vous. Comme le rameau ne peut porter de fruit s'il n'est uni au cep, ainsi de vous, si vous ne m'êtes unis. Je suis la vigne, vous en êtes les branches ; celui qui demeure en moi porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.

(1) Eccli., xxxv, 11.
(2) Lingua eucharis in bono homine abundat. (Eccli., vi, 5.)

— Si vous demeurez en moi, vous n'aurez qu'à demander tout ce que vous voudrez et il vous sera accordé : car mon Père trouve sa gloire à ce que vous portiez beaucoup de fruit. Et autant que vous aime mon Père, ainsi vous ai-je aimé !

« Demeurez dans mon amour ! Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi, et je vous ai destinés à une glorieuse mission ; je veux que vous fassiez beaucoup de fruit et que ce fruit demeure éternellement, et que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accorde. Je vous le dis en vérité, celui qui a confiance en moi fera toutes les œuvres que je fais, et de plus grandes encore !

« Certes le monde vous haïra et vous persécutera : mais sachez qu'il m'a haï le premier, et que si vous n'étiez pas mes disciples, il ne vous haïrait point. Que cette pensée vous soutienne : le disciple ne peut être mieux traité que son Maître, et ce n'est qu'à cause de moi et du choix que j'ai fait de vous qu'ils vous persécutent : mais leur haine est sans fondement, et, loin de vous nuire, elle les condamne.

« Je vous dis ces choses pour que vous ne soyez point scandalisés quand elles arriveront.

« Je vous les dis pour que, appuyés sur moi, vous trouviez la paix en moi.

« Je vous les dis pour que ma joie inaltérable soit en vous, et qu'elle remplisse votre cœur, et que personne ne puisse vous la ravir. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! »

Il disait encore : « Je prierai pour vous mon Père, et il vous enverra un autre Consolateur, semblable à moi et qui procède de moi : c'est l'Esprit de vérité, que vous connaîtrez, qui demeurera parmi vous et dans le fond de vos cœurs. Il vous apprendra toute vérité et vous fera comprendre tout ce qui vous est encore caché ; il achèvera de

me révéler à vous, il me glorifiera, et, dans la force de sa lumière, vous porterez devant le monde le témoignage qu'il vous aura rendu de moi. »

Et ces grandes paroles de tendresse, de force et de joie montaient vers le ciel, avec le regard de Jésus, dans cette douce et sublime prière (1) :

« Père, tu m'as donné pouvoir sur toute chair, afin que je donne en ton nom la vie éternelle à tous. La vie éternelle consiste à te connaître, toi, seul vrai Dieu, et ton Fils Jésus, le Christ que tu as envoyé sur la terre. J'ai achevé ton œuvre ; j'ai manifesté ton nom aux hommes. Ils étaient à toi et tu me les a donnés : ils garderont la parole que je leur ai enseignée. A l'heure où je retourne vers toi, les laissant dans ce monde, je te prie pour eux, Père saint : garde en ton nom tous ceux que tu m'as donnés ; garde-les du mal ; sanctifie-les en vérité ! Je me suis sanctifié pour eux ; qu'ils soient eux aussi véritablement saints !

« Je te prie pour eux, à cette heure suprême, afin qu'ils aient dans le cœur la plénitude de ma joie.

« Et non seulement pour eux, mais pour tous ceux qui, par leur parole, croiront en moi. Que tous soient unis entre eux et qu'ils soient un avec nous, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi ! Père, je veux que tous ceux que tu m'as donnés soient avec moi là où je vais, dans ta gloire, dans ton amour éternel, afin que cet amour dont tu m'as aimé soit en eux et y vive avec moi ! »

Et quand ce magnifique chant d'amour fut fini, Jésus sortit du Cénacle avec ses Apôtres « en récitant des Psaumes d'action de grâces (2). »

En vérité, à voir cette allégresse dans le don, l'on com-

(1) Et sublevatis oculis in cœlum dixit : Pater, etc. (Joan., XVIII, 1.)

(2) Et hymno dicto exierunt in montem Olivarum. (Marc., XIV, 26.)

prend que saint Paul ait dit qu'une des paroles que Jésus répétait le plus était celle-ci : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir : *Beatius est magis dare quam accipere* (1) ! » C'est vraiment le cri du Cœur de Jésus !

Concluons. — Le don, le bienfait, lorsqu'ils sont départis dans certaines conditions de générosité et de bonne grâce, sont la démonstration manifeste de la bonté du cœur. L'Eucharistie, don substantiel de Jésus-Christ, fait avec une libéralité sans mesure, une magnificence sans limites, une allégresse sans réserve, est la révélation de la bonté infinie de ce Cœur où la Bonté divine par essence était descendue pour se répandre sur toute créature jusqu'à la fin : pour la remplir de vie, de sainteté et de bonheur pendant toute l'éternité ; pour montrer enfin comment Dieu est bon pour ces êtres de néant et de péché, dont il a fait pourtant ses enfants infiniment aimés. C'est le témoignage indiscutable de la Sagesse elle-même : « *Substantia enim tua dulcedinem tuam quam in filios habes demonstrabat* (2) ! »

Cette démonstration de sa Bonté, le Christ-Sauveur la faisait pour gagner l'humanité et la rendre à son Créateur, soumise et reconnaissante. La soumission et la reconnaissance sont en effet les liens les plus solides de religion.

Jésus-Christ savait que « le bienfait est le moyen de s'ouvrir, large et spacieux, le chemin des cœurs, même les plus fermés par leur orgueilleuse et jalouse indépendance (3). » Pour faire plier les volontés, il voulut les

(1) Omnia ostendi vobis quoniam... oportet... meminisse verbi Domini Jesu, quoniam ipse dixit : Beatius est magis dare quam accipere. — Hoc verbum nusquam extat scriptum : illud vero dixisse Christum, Paulus, Apostolorum traditione vel revelatione accepit. (Corn. a Lap. in Act., xx, 35.)

(2) Sap., xvi, 16.

(3) Donum hominis dilatat viam ejus, et ante principes spatium ei facit. (Prov., xviii, 16.)

attendrir et les fondre sous la chaleur irrésistible de la bonté : car de les vouloir soumettre de force, on les brise.

Il savait aussi que « Celui-là sera béni qui est prompt à la pitié et qui donne largement de son pain ; que celui qui sait multiplier ses bienfaits sans compter, est un victorieux qui se fera acclamer et honorer par tous : car ses dons lui ravissent tous les cœurs : *Victoriam et honorem acquirel qui dat munera ; animam autem aufert accipientium* (1). » — La tâche entreprise par le Sauveur était de faire régner Dieu sur le monde en s'emparant des cœurs par l'amour. Il a donné le pain ; il l'a donné précieux, succulent, abondant, propre à tous, contenant toutes les grâces nécessaires à la vie présente et tous les gages de la vie éternelle. Donner le pain, c'est donner la vie : il est juste que toutes les bouches rassasiées de ce pain de vie, réjouies par sa suavité, rendues fidèles par sa force, acclament leur bienfaiteur de leurs bénédictions et lui prêtent le serment d'une reconnaissance fidèle : *Splendidum in panibus benedicent et testimonium veritatis illius fidele* (2).

S'il était besoin d'une conclusion pratique à cette étude, nous la formulerions en peu de mots, prenant soin de la rendre conforme au dessein miséricordieux poursuivi par le Sacré-Cœur dans la manifestation de sa Bonté.

Ce serait d'abord de croire en la Bonté de Dieu d'une foi certaine et confiante ; de nourrir et de défendre cette foi vivifiante contre toutes les tentations de la défiance, de l'égoïsme et de l'orgueil ; enfin, de l'amener, à force de soins et de fidélité, à être comme le sentiment dominant, l'atmosphère ambiante de la vie : *Sentite de Domino in bonitate* (3).

(1) Qui pronus est ad misericordiam benedicetur : de panibus enim suis dedit pauperi. Victoriam, etc. (Prov., XXII, 9.)
(2) Eccli., XXXI, 28.
(3) Sap., I, 1.

Penser bien de Dieu, penser du bien de lui, le voir toujours dans la douce lumière de sa bonté; croire que le Cœur qu'il s'est donné en s'incarnant, ne peut être que bon; expliquer toutes ses conduites, même les plus obscures et les plus cruciliantes, par sa Bonté, lui disant avec reconnaissance : « Seigneur mon Dieu, vous avez toujours agi envers moi selon toute votre infinie Bonté (1). »

Penser assez bien de Jésus, de sa sincérité et de sa condescendance, pour venir recevoir le Pain de sa Bonté autant, aussi souvent qu'il l'offre, c'est-à-dire tous les jours, en triomphant des défiances et des timidités de notre nature orgueilleuse, et en faisant, pour se rendre digne d'un tel bienfait, tous les efforts, tous les sacrifices dont, avec sa grâce assidûment et humblement demandée, on est capable : ce serait honorer sa Bonté par l'usage salutaire du meilleur de ses dons, et, en nous donnant à lui, dans cette communion qui exige le don réciproque dans la mutuelle manducation et le mutuel amour, ce serait rendre à Jésus ce qu'il attend par-dessus tout : don pour don : *Da Altissimo secundum datum ejus* (2) *!*

Enfin, Dieu voulant que dans tout hommage que nous lui rendons se trouvent pour nous des avantages aussi précieux à posséder que légitimes à désirer, prier avec la confiance habituelle en la Bonté divine, chercher Dieu dans sa Bonté, c'est être assuré de le trouver et de voir toutes nos prières exaucées : *Manus Dei nostri est super omnes qui quærunt eum in bonitate* (3).

Le Sauveur disait à la Bienheureuse : « Tu ne manqueras de secours que quand je manquerai d'amour ! Je veux faire de toi un composé de mes miséricordes (4) ! »

(1) Fecisti in nobis, Domine Deus noster, secundum omnem bonitatem tuam, et secundum omnem miserationem tuam illam magnam. (Baruch, II, 27.)
(2) Eccli., XXXV, 12.
(3) I Esdr., VIII, 22.
(4) Tom. I, p. 57.

LES AMOURS DU SACRÉ-CŒUR

IV

L'AMITIÉ

SOMMAIRE

L'amitié, l'un des plus nobles amours du cœur humain, devait trouver son apogée dans le Cœur de l'homme parfait. — Le don de lui-même, que le Christ fait à chacun dans l'Eucharistie, est la preuve et le lien de l'amitié personnelle qu'il veut entretenir avec chacun des hommes. — Nous verrons combien est véritable, utile et douce cette amitié du Christ sacramentel, après avoir dit quelque chose de la nature et des exigences de cette noble affection, qui est un des plus précieux trésors de la vie.

I

De la nature de l'amitié.

I. L'amitié est une aptitude morale à l'union, mise par le Créateur dans le cœur de l'homme pour l'aider à accomplir sa destinée d'être sociable. — Elle se réalise par l'accord des pensées et des affections. — Sa nature intime est de vouloir le bien de l'être aimé, sans aucune vue d'intérêt, et à le lui témoigner. — L'amitié est un des biens les plus nécessaires au cœur humain. — II. Au point de vue surnaturel, l'amitié est une des formes de la divine charité à l'égard du prochain : elle a sa source, son lien et sa fin en Dieu ; et Dieu ayant daigné élever l'homme à lui ressembler surnaturellement, il se fonde sur cette ressemblance une véritable amitié de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. — L'amitié surnaturelle entre les hommes en est l'écoulement. — Admirable doctrine de saint Augustin sur ce sujet, où se trouvent exposées les lois de la sainte amitié. — Quels éloges elle a reçus de l'Esprit-Saint lui-même. — Comment, sur le fonds commun de la charité fraternelle, se forment les attractions qui unissent d'amitié plus étroite certaines âmes entre elles. — III. Le péché a ruiné l'amitié comme tous les autres dons faits à l'homme par Dieu lors de la création. — Ce qui en reste, hors de la grâce, est mélangé de maux et de dangers mortels ; et, là où la grâce l'a refaite, l'amitié garde encore des lacunes et des faiblesses qui peuvent devenir lamentables : *Est amicus qui convertitur ad inimicitiam.* — Mais Jésus vient pour offrir en sa personne le type parfait de l'ami et pour refaire, sur le fondement de son amitié avec nous, toutes les amitiés entre les hommes.

II

[illegible] de Jésus.

I. Le Cœur de Jésus [illegible] plénitude toutes les qualités de l'ami parfait : *Vir [illegible] ad societatem.* — L'amitié lui est un devoir de sa mi[illegible] moyen capital de son œuvre. — Il la manifeste dans [illegible] ments et dans ses relations. — Il en fait la base des [illegible] avec Dieu et veut que l'observance de la [illegible]. — Il fait de sa mort la démonstration d'[illegible] qu'on puisse offrir. — II. Mais c'est à la C[illegible] pour les hommes trouve et sa déclaration aut[illegible] permanent, et son aliment efficace. — Par [illegible] communion offert à tous, Jésus réalise cette merveille incompréhensible de s'offrir à tous et à chacun en véritable ami. — Trois grands actes expriment toute l'amitié : la dilection, l'union, la fidélité. — L'Eucharistie les réalise admirablement et se démontre ainsi le don du Cœur ami. — III. La Dilection. — Elle consiste dans l'élection gratuite, dans l'affection désintéressée et dans les services d'un dévouement qui pourvoit à tous nos besoins. — IV. L'Union. — L'union est si essentielle à l'amitié qu'on l'appelle l'amitié même. — Le don de la communion [illegible] produit entre Jésus et nous avec autant d'intimité que de douceur. — Il ne s'en peut de plus étroite avant l'union de la gloire dans la ressemblance parfaite. — Quatre moyens y coopèrent efficacement : la présence, la parole, la table commune, la manducation. — La communion opère tous les effets de l'union de l'âme avec Dieu dans l'amitié : l'extase hors de soi-même et l'habitation morale dans l'Ami; l'inhésion ou la fonte de deux âmes en une seule : elle est la consommation de l'union avec Jésus, et par Jésus avec Dieu. — V. La Fidélité. — Elle est le sceau de l'amitié, la garantie de sa durée, la sécurité de son bonheur. — Elle aime constamment, alors même qu'elle se heurte à des défauts, à l'ingratitude et à l'infidélité. — Jésus est fidèle : ni la froideur ni la haine ne le peuvent lasser : aussi est-il l'incomparable Ami : *Amico fideli non est comparatio.* — Les grands biens de sa fidélité : une protection assurée ; — un remède à toutes nos défaillances — et la résurrection même de la mort du péché. — Elle nous assiste à l'heure de la mort nous suit après la vie du temps, nous délivre du purgatoire et achève son œuvre en nous donnant la vie éternelle. — « *Prenez donc Jésus pour ami et donnez-vous ce Cœur de bon conseil : rien ne le vaut !* »

Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos.

Je ne vous appellerai plus des serviteurs : désormais vous êtes mes amis.
(Joan., xv, 15.)

C'est à la Cène, où éclatent dans leur splendeur suprême tous les amours de son Cœur, que Jésus révèle son amitié pour les hommes. Sans doute, l'amitié, cette forme exquise de l'amour, cette grande beauté du cœur bon, ce charme incomparable de l'un pour le profit des autres, existait dans le Cœur du Sauveur bien avant la Cène : elle avait été formée en même temps que lui, et ses racines plongeaient dans sa nature humaine elle-même, qui le disposait à l'amitié envers nous par la communauté du sang, les mêmes conditions de vie, de travail et de souffrance. Il en avait exercé les prérogatives, pratiqué les devoirs et fait goûter les charmes à ses apôtres et à quelques privilégiés dont il s'était plus intimement rapproché. Mais ces choix étaient plutôt l'effet de prédilections particulières que de l'amitié proprement dite du Sauveur pour les hommes.

Or, c'est de l'amitié de Jésus que nous voulons parler, et dire que, consacrée solennellement à la Cène, elle a pour fondement, pour gage et pour lien, l'Eucharistie ; comme ce don lui-même, il est de l'essence de cette ineffable affection de s'étendre à tous les hommes, et d'appeler chacun d'eux à son bienfait et à son intimité.

Cette assertion peut paraître étrange au premier abord et cette universalité contradictoire à la notion même de l'amitié, dont le commerce, de caractère essentiellement intime, semble exiger la discrétion dans le choix, un partage très limité, l'exclusion par conséquent de la multiplicité, sous peine de devenir banale, c'est-à-dire au détriment de son prix, de sa force et de son charme.

Il en est ainsi de l'amitié humaine. Mais il y a dans le Cœur de Jésus des puissances qui lui permettent d'aimer d'amitié vraie tous les hommes ensemble et chacun en particulier, sans que l'universalité la rende commune ou moins efficace, sans que la particularité l'absorbe ou la restreigne. C'est le privilège de cet unique Cœur de trouver dans le trésor de sa propre divinité, qui est l'amour infini, de quoi aimer infiniment tous et chacun d'une amitié qui ignore en même temps la limite, le partage et l'impuissance : « L'homme, dit le Saint-Esprit, ne peut guère avoir d'amitié efficace et secourable que pour son voisin le plus proche : *Miseratio hominis circa proximum ;* son cœur est étroit, sa puissance d'affection limitée : mais l'amour de Dieu s'étend sans peine et sans division sur toute chair : *Misericordia autem Dei super omnem carnem* (1). »

Pour indiquer la raison de cette supériorité sans rivale de l'amitié divine, avant de la démontrer, n'apparaît-il pas nécessaire que l'Etre qui se peut donner tout entier à tous et à chacun comme le principe intérieur de sa vie spirituelle, puisse aimer d'amitié personnelle chacun de ceux qu'il nourrit si intimement ?

C'est ce que nous verrons mieux en étudiant la perfection avec laquelle le Sauveur, par le don de l'Eucharistie, réalise, au profit de tous ceux qui la reçoivent, toutes les conditions et fait goûter toutes les joies fortifiantes de la plus véritable amitié ; rien ne montrera mieux à quel point l'Eucharistie est l'œuvre propre du Cœur créé tout exprès par le Fils de Dieu pour restaurer ici-bas la sainte amitié de l'homme avec Dieu et avec ses semblables, bienfaisante reproduction, dans la société humaine, de l'amour dont s'aiment entre elles les trois Personnes dans l'adorable société du Ciel.

(1) Eccli., XVIII, 12.

I

De la nature de l'amitié.

I. — L'amitié est, en effet, une aptitude morale à l'union, une force déposée par Dieu dans le cœur de l'homme, qui, en le portant à aimer ses semblables pour être aimé d'eux en retour, l'aide à accomplir sa destinée d'être sociable. La société entre des êtres raisonnables se fait par l'union des pensées et des affections : c'est cette unanimité que procure l'amitié. L'union est le bien suprême des êtres destinés à vivre ensemble : d'où la nécessité et le prix de l'amitié, dont le propre est d'unir les volontés, de fondre les cœurs et, de deux âmes, n'en faire qu'une (1).

Il est clair que la connaissance de Dieu et l'obéissance à ses lois sont indispensables à l'amitié, pour qu'elle soit véritable et durable. Alors même que toutes les sympathies d'idées, de sentiments et d'intérêts se rencontreraient pour unir deux âmes, si Dieu était exclu, il manquerait à cette union l'élément capital, le lien essentiel et la garantie même de sa stabilité. Nous venons de Dieu, nous tenons à lui par des liens si étroits, des nécessités si profondes que, de le vouloir exclure de nos relations, c'est les rendre aussi fausses, aussi vides qu'éphémères.

Ces données sont celles de la raison et de l'expérience, et Cicéron donnait de l'amitié cette définition : « L'accord parfait des pensées dans les choses divines et dans les humaines, joint à l'affection mutuelle et au dévouement

(1) Amicitiæ vis in eo est ut unus quasi animus fiat ex pluribus. (Aug. Lib. III contra Academ, c. VI, circa finem.)

sincère pour le bien de ceux qu'on aime (1). » Aristote offrait à saint Thomas, sur ce point comme sur tant d'autres, les éléments de sa définition quand il disait : « L'amitié consiste à vouloir du bien à quelqu'un dans son seul intérêt, et à le lui témoigner (2). » L'Ange de l'Ecole traduisait : « L'amitié n'est pas un amour quelconque, une sympathie aveugle ou sans effet ; elle est l'amour réciproque avec le dévouement mutuel : *Amor cum benevolentia* (3). »

Et ce bien de l'amitié est si précieux, si nécessaire, que les philosophes renchérissent à qui mieux mieux pour l'exalter. Cicéron disait : « Je ne sais vraiment si les dieux purent jamais accorder à l'homme quelque chose de meilleur, la sagesse exceptée, que l'amitié. Autant faire disparaître le soleil de la nature que d'enlever l'amitié à la vie humaine : un ami m'est plus nécessaire que le feu et l'eau (4) . » Plutarque appelle l'amitié « la plus douce et la plus sainte des choses : *Rem dulcissimam sanctissimamque.* Il la met au-dessus de l'amour fondé sur la parenté : « Celui-ci venant du hasard de la naissance, souvent aveugle, tandis que celle-là est le fruit d'une libre élection, éclairée par un jugement bien établi (5). » — « Quoi de plus doux, écrivait Sénèque, que d'avoir un ami avec qui vous osiez tout, en qui vous ayez confiance comme

(1) Est autem amicitia nihil aliud nisi omnium divinarum humanarumque rerum consensio. (Cicero, Lib. de Amicit.)

(2) Amicitia est amicum amico velle bona ejus ipsius causa non latenter sed aperte. (Lib. VIII Ethic., c. II et VII.)

(3) Non quilibet amor est amicitia, sed amor cum benevolentia. (2ª 2ᵃᵉ, q. XXI, a. 1.)

(4) Haud scio an excepta sapientia quidquam sit homini amicitia melius a Diis immortalibus datum. Solem e mundo tollere videntur, qui amicitiam e vita tollunt. Amicus magis necessarius est quam ignis et aqua. (Lib. de Amicit.)

(5) Contemplemur nunc amicitiæ vinculum potens et prævalidum, neque ex ulla parte sanguinis viribus inferius : hoc etiam certius et exploratius quia illud nascendi sors, fortuitum opus ; hoc uniuscujusque solido judicio incoacta voluntas contrahit. (Valer. Max. Lib. IV, c. VII.)

en vous-même, à qui vous parliez sans détour et sans crainte, comme vous faites avec vous-même dans le secret de votre cœur (1) ? »

II. — Telle est cette grande chose de l'amitié considérée au point de vue simplement naturel, bornant ses désirs aux horizons de la terre : aux joies de la vie, qu'elle double par l'accession des joies du cœur ami ; à ses peines, qu'elle soulage par le partage sincère et le secours dévoué ; à ses intérêts, qu'elle sert par le conseil et le concours assuré.

Mais comme l'âme humaine elle-même, élevée par un choix tout gratuit de Dieu à des destinées qui dépassent la nature et le temps, l'amitié humaine, appelée à servir l'âme dans ce nouvel état, est devenue surnaturelle par une participation sublime à l'amour théologal de Dieu et du prochain. Car l'amour que Dieu allume dans le cœur de l'homme par la grâce, est une véritable amitié réciproque de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. C'est, de la part de Dieu, le dessein libre et magnifique d'aimer de véritable amour, plein de dons magnifiques, de communications déifiques, de joies béatifiques, cet être de rien, jusqu'à vouloir qu'un jour il entre en société éternelle avec lui (2) C'est, de la part de l'homme, soulevé au-dessus de lui-même par les forces surnaturelles de l'amour déposé dans son cœur, emporté par l'Esprit-Saint qui réside

(1) Quid dulcius quam habere amicum cum quo omnia audeas ; cui sic credas ut tibi ; cum quo sic loquaris ut tecum ? (Ep. XLVIII.)

(2) Non quilibet amor habet rationem amicitiæ, sed amor qui est cum benevolentia ; nec benevolentia sufficit ad rationem amicitiæ, sed requiritur quædam mutua amatio, quia amicus est amico amicus. Talis autem mutua benevolentia fundatur super aliqua communicatione. Cum sit ergo aliqua communicatio hominis ad Deum, sec. quod nobis suam beatitudinem communicat, super hanc communicationem oportet aliquam amicitiam fundari : de qua dicitur (I Cor., I) : Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem Filii ejus. (2a 2æ, q. XXIII, a. 1.)

personnellement en lui, le vivifie et l'embrase de feux célestes, le besoin, la puissance et la confiance d'aimer Dieu pour lui-même, par-dessus toutes choses, sans autre vue sinon qu'il est la beauté et la bonté suprêmes, sans autre intérêt que de lui offrir les hommages qu'il mérite à tous les titres de l'amour, de la louange, de la reconnaissance, portés jusqu'à l'adoration sans limite et sans fin.

Cette amitié souveraine de sa créature, dont il n'a nul besoin, Dieu non seulement daigne l'agréer, mais il l'exige et l'attend comme une dette rigoureuse, en échange de l'amour dont il l'a prévenue et enrichie. Elle est l'expression de la gloire que le Créateur veut recevoir d'elle ; elle est aussi pour l'homme l'honneur suprême, le bonheur véritable et la vie épanouie dans des splendeurs toujours croissantes ici-bas, jusqu'à ce qu'elle atteigne, pour s'y fixer dans une béatitude sans mélange, son éclat éternel.

Mais, dit saint Jean, « ayant de Dieu lui-même le devoir de l'aimer, nous avons aussi l'obligation d'aimer l'homme, notre semblable et notre frère : *Hoc mandatum habemus a Deo ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum* (1). » Et voici l'amitié surnaturelle entre les hommes : c'est l'amour du prochain, aimé pour Dieu de la même charité dont nous aimons Dieu lui-même.

Oui ! il a plu à la divine Sagesse d'élever si haut l'amitié de l'homme pour son semblable, que de s'en faire directement le principe, la fin et le lien. Il veut que l'amitié surnaturelle de l'homme pour l'homme s'inspire du même motif que l'amitié de l'homme pour Dieu. Que dis-je ? Il veut que l'homme aime d'un même et unique amour, pris au même foyer, Dieu lui-même et la créature pour Dieu (2).

(1) I Joan., IV.

(2) Ratio diligendi proximum Deus est : hoc enim debemus in proximo diligere, ut in Deo sit ; unde manifestum est quod idem specie actus est quo diligitur Deus et quo diligitur proximus ; et

Il se fait le fondement et le garant de l'amitié, voulant qu'elle ne se porte à l'ami créé qu'à cause de lui, le Créateur, qui daigna se faire l'Ami incréé, l'ami adoré. Dieu devient alors le premier objet de l'amitié et la seule réalité aimée pour elle-même dans les amis ; c'est lui qu'on voit sous leurs traits, lui qu'on aime en eux. Mais comme on le doit aimer infiniment, sans crainte de dépasser la mesure, jusqu'où n'ira pas l'amour pour ceux qu'on n'aime qu'en lui, à cause de lui et pour lui, puisqu'en vérité, sous leurs apparences, c'est lui seul qui est aimé ?

Ah ! la noble, céleste et divine chose que cette surnaturelle amitié, la seule véritable en réalité, puisque seule elle peut franchir les limites du temps, et, portée sur Celui qui la suscita dans le temps et qui ne passe pas, demeurer pendant toute l'éternité ! « La véritable amitié, dit saint Augustin, est l'émanation de l'amour éternel et vrai : car personne ne peut véritablement aimer la créature s'il n'aime d'abord le Créateur : la base de l'amitié, c'est l'amour de Dieu (1). » Et le Docteur au cœur de flamme, qui, même dans les égarements de sa jeunesse, était resté fidèle au culte de l'amitié, développait ainsi sa pensée magnifique : « Celui-là aime de véritable amitié qui aime Dieu dans ses amis : *Ille veraciter amat amicum qui Deum amat in amico.* Ou bien, en effet, Dieu vit en eux, parce qu'ils sont fidèles à sa loi, et alors on aime en eux le Dieu qui les possède : *aut quia est in illo ;* ou bien Dieu, qui y fut par la grâce, en a été chassé par le péché, et il veut y rentrer par le pardon, ne cessant d'avoir tous les droits à être aimé d'eux : il faut l'aider dans cette conquête et lui rendre ces amis égarés ; ici encore c'est

propter hoc, habitus charitatis non solum se extendit ad dilectionem Dei, sed etiam ad dilectionem proximi. (2ª 2ª, q. XXV, a. I, c.)

(1) A charitate æternitatis et veritatis cujus regnator est Christus, manat vera amicitia, non pensanda temporalibus commodis, sed gratuito amore polienda. Nemo enim potest veraciter amicus esse hominis, nisi fuerit ipsius primitus veritatis. (Epist. LII ad Macedon.)

Dieu que l'on aime en eux, Dieu qu'on leur désire et qu'on travaille à ramener dans leur âme : *aut ut sit in illo :* c'est toujours Dieu (1) ! Que celui-là donc qui veut aimer l'homme en ami commence par aimer d'amitié Dieu lui-même : il ne tardera pas à n'aimer dans ses amis que Dieu seul. Et Dieu sera le charme durable de cette amitié. Car il y a, hélas ! dans les meilleurs amis eux-mêmes des défauts qui blessent ou indisposent. En Dieu, rien qui puisse offenser, hormis que vous l'offensiez vous-même : en lui tout est beau, tout est aimable (2) ! »

Voit-on jusqu'où peut aller une telle amitié ? Connaîtra-t-elle une limite dans ses sentiments ou dans son dévouement ? Pas plus que l'amour de Dieu, dont la mesure est de l'aimer sans mesure et à qui c'est un devoir de prouver son dévouement par la mort joyeusement affrontée, si son service le demande ! Ainsi, l'amitié surnaturelle se doit-elle très légitimement démontrer par le sacrifice de la vie pour les intérêts surnaturels de ceux qu'on aime.

Car il est bien entendu que cette amitié, ne cherchant que le service de Dieu dans le prochain, ne peut vouloir à l'ami que le règne de plus en plus parfait de Dieu dans son âme. Tous les sentiments, tous les témoignages, toutes les expressions de l'amitié doivent donc se mesurer à Dieu, aux droits, au bon plaisir, à la glorification de Dieu dans les amis. Tout ce qui, d'une manière quelconque, pourrait déplaire à Dieu, diminuer l'autorité de Dieu, ravir à son amour jaloux un sentiment, une complaisance, une joie, au profit exclusif de la créature, doit être écarté sans pitié. Les dimensions d'un édifice doivent se mesurer exactement aux fondations qui le portent : tout ce qui excède est sans

(1) Ille veraciter amat amicum qui Deum amat in amico, aut quia in illo est, aut ut sit in illo. (Serm. 256 de Tempore.)

(2) Incipiat homo amare Deum et non amabit in homine nisi Deum. Nil delectabilius Deo. Nam in homine sunt quæ offendunt : Deus non est qui te offendat, si tu non offendas. Nihil illo pulchrius, nil dulcius. (Hom. XXVIII, inter 50.)

appui et tombera fatalement pour la ruine des constructeurs téméraires. « Le fondement de l'amitié surnaturelle est l'amour de Dieu, dit encore saint Augustin ; il faut régler absolument à sa mesure, et contrôler d'après sa loi souveraine, tout ce qu'inspire l'amitié : affections et démonstrations, secrets désirs ou conseils exprimés. Tout ce qui en sortirait, tout ce qui y contredirait, doit être corrigé, ramené à cette règle et réformé selon son esprit (1). »

Ce n'est plus aimer Dieu dans un ami, ni aimer véritablement un ami, que de tolérer le mal dans sa conduite, que d'accorder à notre convoitise ou à ses désirs ce que Dieu réprouve, que de chercher dans son affection et dans nos concours ce qui, en blessant Dieu, le blessera lui-même et nous avec lui. On n'aime un ami ni pour soi, afin de trouver en lui plaisir ou profit ; ni pour lui, afin de lui être agréable ou temporellement utile, mais pour faire triompher en lui l'avènement du bien souverain. Là est la règle invariable et intangible. Si on le soutient dans ses peines, pour que le désespoir ne l'éloigne pas de Dieu, on l'avertit et on le retient dans ses joies de peur qu'elles ne lui fassent oublier la joie éternelle ; on le reprend de ses défauts comme on compatit à ses faiblesses ; on veut servir en lui, au mépris de tout le reste, ce qui seul mérite de l'être : Dieu et son âme, sans se nuire à soi-même. Selon le mot de la sainte Duchesse de Bretagne, l'amitié surnaturelle a pour règle souveraine « de faire qu'en toute chose Dieu soit le plus aimé. »

Il ne faut pas s'étonner que le Saint-Esprit ait célébré

(1) Fundamentum amicitiæ Dei amor est, ad quem omnia quo vel amor suggerit, vel affectus, omnia quo vel occulte aliquis spiritus, vel palam quilibet suadet amicus, referenda sunt ac diligenter aspicienda : ut quidquid astruitur fundamento conveniat et quidquid illud excedere comprehenditur, ad ejus formam revocandum et secundum ejus qualitatem omnimodum convertendum non dubites. (Lib. de Amic., c. XII.)

cette amitié divine avec des louanges plus magnifiques encore que celles qui furent décernées par les philosophes à l'amitié humaine :

« Rien n'est comparable à un ami fidèle, et il n'y a monceau d'or ou d'argent qui puisse en payer le prix : celui qui le possède a découvert le plus riche des trésors.

« L'ami fidèle est une protection invincible : il porte en lui le secret de la vie présente et la puissance de l'immortalité.

« L'ami fidèle est un don de Dieu, et ceux-là l'obtiennent, comme une récompense de leur fidélité à son égard, qui craignent le Seigneur et le servent assidûment (1). »

La grâce d'aimer surnaturellement le prochain est déposée dans l'âme par le baptême, qui fait de tous les enfants de Dieu selon l'esprit, des frères spirituels. Comment, sur ce fonds commun, naissent les affections qui unissent plus étroitement quelques âmes et leur permettent de jouir plus abondamment des avantages et des joies de l'amitié, c'est un secret dont la Providence très bonne et très sage possède seule le mot. Les rencontres où elles se lient ne sont certainement pas l'effet du hasard. Celui qui jette sur les ailes des vents les semences qu'ils déposent loin du sol où elles mûrirent, rapproche des quatre coins de l'horizon, par le concours des circonstances les moins prévues, les âmes qu'il veut unir de particulière amitié.

Le voisinage, le partage du même travail, la souffrance des mêmes peines surtout, leur révèlent des affinités communes d'esprit, de cœur ou de caractère : mêmes goûts, mêmes aspirations, fortifiées par les mêmes répugnances ;

(1) Amicus fidelis protectio fortis : qui enim invenit illum, invenit thesaurum. Amico fidelis nulla est comparatio et non est digna ponderatio auri et argenti contra bonitatem fidei illius. Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis. Qui timet Deum æque habebit amicitiam bonam, quoniam secundum illum erit amicus illius. (Prov., xx, 17.)

similitude de vocation, de charge ou de mission ; mêmes attraits de grâce, même manière de chercher, de comprendre et de goûter Dieu ; mêmes difficultés à vaincre, mêmes tentations à repousser, mêmes obscurités à percer, mêmes déserts à traverser pour parvenir à le posséder d'une manière un peu assurée et un peu intime ; enfin, mêmes amours, éprouvés aux mêmes flammes et trempés dans le mélange des larmes communes : ce sont là les similitudes sur lesquelles d'ordinaire se fondent les sympathies qui font les amitiés surnaturelles. Par quelque canal qu'elles arrivent, elles descendent de la source vive de l'amitié que Dieu daigne nous porter, et elles nous sont de sa part un don de choix, un secours précieux, une preuve de particulière bienveillance, dont nous ne saurions lui être trop reconnaissants ; car, pour citer encore saint Augustin : « Un ami est un baume de vie ; aucun remède n'est plus efficace pour guérir les plaies du cœur que l'affection de cet être aimé qui accourt à toutes vos peines pour y compatir, à toutes vos joies pour y applaudir ; qui approche ses épaules des vôtres pour porter vos fardeaux avec vous, et qui souffre plus de vos injures que des siennes propres. L'amitié fait resplendir le bonheur par le surcroît de joie qu'elle y apporte ; elle allège le malheur par la part qu'elle en prend (1). »

Telle est l'amitié dans le plan de Dieu. Telle il la déposa, comme un don exquis, avec ses forces intégrales et ses charmes intacts, dans le cœur des premières créatures raisonnables qui sortirent de ses mains : en recevant la

(1) Amicus medicamentum est vitæ : non enim est validior vel efficacior vulneribus nostris medicina quam habere qui omni incommodo occurrat congratulans : ut junctis suis humeris onera sua invicem tolerent et quod unusquisque propriam levius quam amici portet injuriam. Amicitia ergo secundas res facit splendidiores, adversas partiens communicansque reddit leviores. (S. Aug. de Amicit. L. II.)

grâce de l'adoption, ces premiers fils terrestres du Père céleste « entrèrent en jouissance de l'amitié de Dieu pour aimer leur Père et pour s'aimer entre eux : *Participes facti sunt amicitiæ Dei* (1). »

III. — Pourquoi faut-il que l'amitié devienne ce que nous la voyons si souvent parmi les hommes : inconstance sans arrêt, variation sans cause, oubli des anciennes promesses, brusque changement en froideur glacée des ardeurs brûlantes, douceurs transformées en aigreurs, confidences subitement suspendues par le soupçon et la défiance, impuissance à se comprendre et à se supporter, et, finalement, rupture ouverte entre ceux qui s'étaient juré une foi éternelle ? Ou bien c'est la ruse, le mensonge, l'hypocrisie, la traîtrise meurtrière des secrets divulgués, de la confiance trompée (2). Pourquoi faut-il que l'amitié se tourne en inimitié servie par l'ingratitude des bienfaits reçus, par des rancunes tenaces, par des revendications iniques ? Pourquoi ceux qu'on professait aimer le plus, les déteste-t-on d'une haine d'autant plus acharnée qu'elle est plus gratuite ? Pourquoi cette passion hurlante et inassouvie à les desservir, à les calomnier et à les rendre méprisables ?

Le Sage, qui a tant loué l'amitié, en parle ici tout autrement : « Après avoir été son ami, ne devenez pas l'ennemi de votre frère, en divulguant ses secrets et en répandant contre lui de mauvais propos qui le plongent dans la douleur et lui enlèvent désormais toute confiance. Votre mauvais cœur vous perdra vous-même et vous donnera tous les deux en risée à vos ennemis. -- Il y a l'ami qui l'est à ses heures et qui vous abandonne au jour de

(1) Sap., VII, 14.

(2) Occasiones quærit qui vult recedere ab amico. (Prov., XVIII, 1.) — Qui denudat arcana amici fidem perdit et non invenit amicum ad animam suam... Denudare amici mysteria desperatio est animæ infelicis. (Eccl., XXVII, 17, 24.)

l'infortune. Il y a l'ami prêt à se tourner en ennemi, et l'ami qui ne cesse de susciter des querelles, qui attise la haine et qui vous accable d'injures. Il y a aussi l'ami de la table, que vous ne verrez plus quand vous serez obligé de la servir moins somptueusement (1). »

Si ce tableau, encore que tracé par la Vérité, semble trop chargé, qu'on se souvienne que contre le seul adorable Sauveur, l'ami si sincère, si noble et si aimable, qui eût dû ne rencontrer que des amitiés fidèles, on vit se dresser l'amitié de la cupidité qui vend l'ami trente deniers et le trahit par un baiser : *Amice, osculo Filium hominis tradis?* — l'amitié de l'ambition qui, pour ne pas perdre les bonnes grâces de César, livre l'innocent au caprice féroce de la foule : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris;* — l'amitié de l'iniquité, qui se scelle entre Hérode et Pilate dans une injure commise contre le Juste : *Et facti sunt amici in ipso die.* — Hélas! l'on vit aussi l'Ami lâchement abandonné, publiquement renié par ceux qu'il avait appelés à l'honneur de son amitié privilégiée, aux confidences de ses secrets les plus intimes, à la douceur de sa tendresse, aux trésors de sa générosité; il les avait pressés sur son Cœur et il le leur avait ouvert, le leur révélant sans réserve et les conjurant d'y vivre à jamais : *Amici mei de longe steterunt* (2).

Comment donc l'or pur de l'amitié en ce plomb vil de l'infidélité s'est-il changé?

(1) Noli fieri pro amico inimicus proximo susurrando et occulte ei detrahendo ac nocendo, ait C. a L. — Anima enim nequam disperdit qui se habet et in gaudium inimicis dat illum. — Est enim amicus secundum tempus suum et non permanebit in tempore tribulationis. — Et est amicus qui convertitur ad inimicitiam; et est amicus qui odium, et rixam et convicia denudabit. — Est autem amicus socius mensæ et non permanebit in die necessitatis. (Eccl., VI.)

(2) Joan., XIX, 12. — Luc., XXIII, 12. — Ps. XXXVII, 14.

C'est l'œuvre du péché, qui, ayant rompu le lien d'amour qui unissait noblement l'homme avec Dieu, a corrompu toutes les énergies de l'amitié des hommes entre eux. Et comme les parfums les plus exquis, s'ils se gâtent, produisent les corruptions les plus infectes, ainsi l'amitié, privée de son principe vivifiant, n'eut plus à traîner qu'un cadavre en décomposition, répandant par le monde la peste et la mort. L'amitié est devenue le calcul intéressé de l'égoïsme, ou un moyen de satisfaire l'ambition, ou un escabeau pour l'orgueil. Pire encore, elle est tombée jusqu'à être le plus ordinairement la passion de la chair, livrant l'homme à la folie des plus infâmes désirs, à l'ivresse de toutes les débauches, à la honte de toutes les dépravations! — Juste châtiment d'un être qui, honoré du privilège et du bienfait de l'amitié de Dieu, lui a préféré outrageusement l'amour désordonné de la créature où, perdant son immortelle primauté, il est devenu semblable aux bêtes sans raison (1)!

Qu'il était donc nécessaire que le Fils de Dieu vînt restaurer cette merveille de l'amitié, si profondément dégradée, si ignominieusement souillée! Ayant été créée par lui, elle ne pouvait être refaite que par lui, et saint Augustin a pu dire sans exagération « que Cicéron lui-même, malgré son éloquent traité sur l'Amitié, n'en a jamais su la vraie beauté parce qu'il en a ignoré le principe et la fin, c'est-à-dire le Christ Jésus : attendu qu'il ne peut y avoir d'amitié vraie en dehors de Jésus-Christ : *Vera amicitia non potest esse inter eos qui sine Christo sunt* (2). »

(1) Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam : ut contumeliis afficiant corpora sua semetipsis. (Rom., I, 24.) Homo cum in honore esset non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. (Ps. XLVIII, 13.)

(2) Constat mihi Tullium veræ amicitiæ ignorasse virtutem, cum ejus principium finemque, Christum, penitus ignoravit, qui est «

II

L'amitié de Jesus.

I. — Le Verbe incarné, en effet, est l'Ami par excellence, aimant de toutes les nobles affections, aimable pour toutes les nobles qualités sur lesquelles s'épanouissent les sympathies profondes et dont se forme, se nourrit et se resserre l'amitié. C'est cet unique Ami que désignait le Sage dans cette courte mais très profonde définition : « L'homme aimable, vraiment né pour l'amitié, est un meilleur ami que le meilleur des frères : *Vir amabilis ad societatem, magis amicus est quam frater* (1). » Ce qui veut dire, selon les commentateurs, que l'homme qui a reçu de la nature et cultivé avec soin les dons qui font l'homme propre à l'amitié, celui-là est plus capable d'en offrir les avantages, d'en accomplir les devoirs, d'en faire sentir tous les charmes, que le meilleur et le plus attentif des frères, dont la sympathie ne se fonde que sur les affinités du sang et de la naissance.

Vir amabilis ad societatem : l'homme aimable, fait pour l'amitié, ah! que c'est bien Jésus! De nature et de naissance aussi bien que par le devoir de sa mission, il est destiné à être l'ami parfait, l'unique ami, en qui surabondent toutes les qualités de l'amitié, avec exclusion de toute lacune et de tout défaut.

et ω, principium et finis omnium bonorum. Vera amicitia non potest esse inter eos qui sine Christo sunt. (L. de Amic. Lib. IV.)

(1) Vir amabilis, et potius amicabilis, id est active amans et passive, vir amans et studiosus amicitiæ, qui vel a natura vel a virtute natus et factus videtur esse ad societatem et amicitiam, qui totus videtur esse amor, benevolentia et beneficentia; hic utique magis amicus est, id est, magis diliget et opitulabitur quam frater. (Corn. a L. in Prov., XVIII, 24.)

Il est aimable, parce qu'il a dans le Cœur toutes ces amabilités irrésistibles qui emportent les cœurs d'enthousiasme : la beauté et la grandeur morale; la vérité, la sainteté, la force indomptable; la noblesse de sentiments, la générosité, le désintéressement, le courage, la magnanimité et l'héroïsme : *Vir amabilis ad societatem.*

Ces qualités conquérantes s'épanouissent au milieu de ces charmes qui séduisent et gagnent : la bonté et la tendresse, la compassion et la miséricorde, la douceur et la bienveillance, l'aménité et l'affabilité, la condescendance et la patience : *Vir amabilis ad societatem.*

Qualités et attraits sortaient brillants et parfumés comme du fonds le plus propice à l'amitié, de l'identité de nature, de condition et de vie, qui faisait si réellement de ce céleste ami un homme semblable aux hommes, un frère parmi des frères : même naissance dans la pauvreté, le froid et le mépris; même adolescence dans les rudes travaux; même condition humble et précaire; mêmes travaux à travers les tentations, les contradictions, les résistances; mêmes efforts inutiles et mêmes insuccès; mêmes inimitiés injustes et mêmes persécutions; même fin dans la douleur et dans l'abandon. Son âme partageait les craintes, les angoisses et les tristesses de nos âmes; son cœur connaissait notre ennui, nos amertumes et nos dégoûts; sa volonté reculait devant l'énormité des sacrifices imminents et ployait sous le poids des fardeaux écrasants. Il était devant Dieu dans la même sujétion, dans les mêmes besoins que nous; sa prière et son adoration étaient les nôtres; et de nos péchés même, il prit sur lui la honte et le châtiment, afin de se mettre avec nous sur le pied d'une égalité parfaite, ce qui est le principal fondement de l'amitié (1) : *Vir amabilis ad societatem.*

(1) Omne animal diligit simile sibi. Similitudo, proprie loquendo, est causa amoris. (1ª 2ᵃᵉ, q. XXVII, a. 3.) — Omnis amicitia est quædam æqualitas. (Ubi supr. ad 3.)

Tous ces dons si riches de l'amitié, reunis dans le Cœur de Jésus avec une perfection qui se doit mesurer sur l'excellence infinie de son union personnelle avec le Verbe de Dieu, Jésus les cultiva et les mit en œuvre, pendant sa vie, dans toutes ses relations avec les hommes. Il ne les regardait pas comme de simples ornements de son Cœur, mais comme des forces vives qu'il avait de son Père le mandat d'employer, et dont l'emploi actif et constant était un des principaux moyens de sa mission ici-bas. Dieu l'avait envoyé, dans l'excès de son amour paternel à notre égard, pour renouer avec les hommes l'amitié première. Il fallait, pour refaire de tous les hommes des amis de son Père, que Jésus fût l'ami par essence : l'ami capable de verser dans les cœurs les qualités surnaturelles de l'amitié divine, d'en dicter les préceptes, d'en fournir l'exemple, d'en répandre au loin les charmes vainqueurs. L'amitié, dans cet unique ami, n'était donc pas une simple inclination, mais l'un des principaux devoirs de sa charge, l'une des forces les plus puissantes de son œuvre : aussi ne fut-il pas seulement ami par ses qualités, il le fut par une volonté déterminée, par la poursuite d'un but, par l'intérêt qu'il avait à procurer le succès de sa venue ici-bas : restaurer l'amitié sacrée des hommes avec Dieu leur Père et avec leurs frères.

Cette préoccupation constante de son Cœur, de gagner notre amitié par la démonstration de la sienne, se manifeste par de nombreux témoignages dans l'Evangile. — Le mot d'ami revient souvent dans ses paraboles (1) ; il se complaît à l'employer aussi dans ses instructions morales sur l'humilité et sur la prière (2). — Ses ennemis l'accusaient

(1) Telle la parabole des ouvriers appelés à la vigne : Amice, non facio tibi injuriam (Matth., xx, 13) ; — celle du festin nuptial : Amice, quomodo huc intrâsti ? (Matth., xxii, 13.)

(2) Amice, ascende superius. (Luc., xiv, 15.) — Quis vestrum habebit amicum ? (Luc., xi, 5.)

de faiblesse en amitié vis-à-vis des publicains et des pécheurs (1). — Il appelait couramment ses apôtres « ses amis » dans les entretiens qu'il avait avec eux ; et il se proclama ouvertement « l'ami de Lazare (2). » — Il exhortait ses apôtres à devenir plus parfaitement « ses amis » ; il leur montrait son amitié comme le but de la loi accomplie et par conséquent comme le terme de la perfection chrétienne : *Vos amici mei eritis si feceritis quæ præcipio vobis* (3).

Enfin il mettait l'acte le plus éminent du dévouement dans un acte d'amitié, celui par lequel « on donne sa vie pour des amis. »

Ce qu'il enseignait, il le fit. Pour les hommes ses créatures, dont, en prenant leur état, il s'était constitué l'ami ; pour ces coupables, condamnés à la mort éternelle, qui ne pouvaient échapper au châtiment que si un homme de leur race prenait leur place et offrait pour eux à la justice divine son sang innocent, l'on vit tout à coup se lever, du milieu de l'humanité, le premier-né, le plus beau, le plus parfait de tous les hommes ; et, renouvelant une des scènes les plus touchantes de l'histoire, chantée par le plus délicat des poètes (4), il se présentait à la Justice divine, prête à frapper le monde, et il criait d'un grand cri au milieu de ses sanglots : Père, pardonnez-leur, car ils n'ont su ce qu'ils faisaient en vous offensant ; le coupable, c'est moi, car j'ai pris volontairement sur moi toutes leurs iniquités ! — Le glaive s'abattit ; l'innocent avait sacrifié

(1) Ecce homo publicanorum et peccatorum amicus. (Matth., XI, 19.)

(2) Dico autem vobis amicis meis. (Luc., XII, 4.) — Lazarus amicus noster dormit. (Joan., XI, 11.)

(3) Joan., XV, 14.

(4) Me, me, adsum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli, mea fraus omnis, nil iste nec ausus,
Nec potuit !

(Enéide, Lib. IX.)

sa vie; les coupables, purifiés, avaient sauvé la leur; le plus grand témoignage d'amitié qui se puisse concevoir avait été fourni par le meilleur de tous les amis : *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (1).

II. — Le don de sa vie, la tradition de soi-même, est donc le dernier terme de l'amitié; c'est sur cette preuve qu'elle appuie sa plus évidente démonstration; on ne saurait aller plus loin que ce sacrifice sublime, spontané et sans réserve. Mais ce qui s'est fait une fois se peut renouveler, ce qui n'a duré qu'un instant peut se perpétuer; ce qui s'est fait au profit de tous se peut reproduire en faveur de chacun. Ce sera alors le témoignage constamment donné, dans son plus brillant éclat, d'une amitié dont seul est capable un homme qui est Dieu en même temps. Eh bien, l'amitié de Jésus, expression de l'amour infini qui est son être même, se plaît à se montrer dans cette merveille de la tradition, perpétuellement faite à chacun des hommes, de la vie qu'il a prise par amour pour eux. Voilà le comble de l'amitié : rien ne se pourra de plus, sinon l'amitié dans la possession éternelle de Dieu au ciel : « Qui donc, dit saint Ambroise, peut vous être plus ami que celui qui vous livre son corps en nourriture : *Quis amicitior est quam qui vobis corpus suum tradidit* (2) ? »

Alors, assis pour prendre avec les siens son dernier repas, la veille de sa mort, se souvenant de ce précepte de la Sagesse : « Fais à tes amis, de ton vivant, tout le bien que tu peux (3) », il prend son Corps, qu'il immole en le

(1) Joan., xv, 13.
(2) Ambr. in Luc., xi.
(3) Ante mortem benefac amico tuo. (Eccl., xiv, 13.)

réduisant à devenir une parcelle de pain, et il le livre à ses apôtres en leur disant : « Prenez, mangez-le tous, et, en mémoire de moi, faites-le manger à tous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ! Je vous le livre, je me livre moi-même pour être perpétuellement sacrifié dans une manducation à tout instant et partout renouvelée. Ah ! s'il est vrai que de se livrer soi-même pour ses amis est l'acte suprême de l'amitié, je puis vous proclamer désormais, sans réserve et sans crainte, mes amis ; car tout ce que j'ai reçu de mon Père : ma divinité, mon âme, mon corps et mon sang, je vous ai tout livré : *Vos autem dixi amicos, quoniam omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.* »

Voilà l'amitié de Jésus pour les hommes instituée et fixée sur cette terre en un témoignage perpétuel qui se renouvellera de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, à tous les instants de la durée, en faveur de chacun des fils d'Adam !

L'Eglise est fondée sur ce testament de l'amitié ; c'est l'amitié de Jésus qui l'inspire, la gouverne et la défend ; c'est l'amitié de Jésus qui l'anime, la nourrit et la sanctifie. Elle ne fait autre chose que garder cette amitié entre les âmes et Dieu et entre les enfants de Dieu de toutes les races. Ses fils sont des frères, et elle veille par-dessus tout à ce qu'une amitié réelle et sincère, supérieure à toute les sympathies naturelles, manifestée par les œuvres du dévouement, les unisse tous à l'abri des divisions et des haines. Si ses enseignements étaient écoutés, le monde serait tout entier une immense société d'amis ne formant, comme au début de son existence, qu'un cœur et qu'une âme (1).

Mais le point capital, à remarquer ici, c'est que ce don

(1) Credentium erat cor unum et anima una. (Act., IV, 32.)

du Corps de Jésus, expression suprême de son amitié, étant rigoureusement mis à la disposition de chacun des hommes, des plus ignorants, des plus pauvres et des plus coupables, c'est tous les hommes que Jésus aime en ami sublime, d'amitié vraie qui ne peut faire plus, ni donner davantage, ni se démontrer plus clairement.

Chacun des hommes? — Oui, sans exception, sans exclusion de nationalité, de langue ou de condition : *Accipite et manducate ex hoc omnes.* L'amitié totale, l'amitié extrême, l'amitié vivante et personnelle, elle est intégralement renfermée dans le don de ce pain ; elle est donnée à quiconque le mange et chacun est appelé, sollicité, pressé de le manger tous les jours !

Tous les hommes sont donc vraiment appelés à être les amis de l'Ami divin ? à jouir de tous les droits, de tous les honneurs, de tous les biens, de tous les secours, de toutes les joies de cette inénarrable amitié : de son intimité, de sa familiarité, de ses épanchements confidentiels ? — Oui, tous les hommes ! — A moins que vous ne prétendiez que de recevoir de la façon la plus intime qui se puisse concevoir, celle de la manducation, l'ami livré à vous par amour pour vous, n'est pas la preuve irréfutable de l'amitié? Or, la vérité affirme le contraire.

Mais tous ceux qui communient sont-ils donc également les amis de Jésus ? — Oui, s'il s'agit de la réalité substantielle de l'amitié, puisque tous en reçoivent le gage intégral : et, de ce chef, nous allons voir tout à l'heure que quiconque possède l'Hostie de la communion possède tous les trésors de l'amitié de Jésus et voit se réaliser en sa faveur toutes les conditions de la plus parfaite amitié. Car cette parole ne passe pas : il n'y a pas de plus grande amitié que de donner sa vie, pour leur bien, à ceux qu'on aime : *Majorem hac dilectionem nemo habet !*

Cependant, comme, dans le ciel, sur le don fondamental de sa possession par la vision béatifique, le même dans

son essence pour tous les élus et qui suffit à les rendre tous infiniment heureux, Dieu sème à profusion des distinctions, des privilèges, des récompenses de surcroît qui multiplient à l'infini les demeures de la Patrie céleste, la beauté extérieure et les joies des élus, — ainsi le don du Corps de Jésus dans la communion, substantiellement le même pour tous et pour chacun, est susceptible d'innombrables effets qui ne se produisent pas également dans tous les communiants, mais que le céleste ami opère en qui il lui plaît, soit en vertu de ses prédilections gratuites, soit en raison du plus grand mérite et des dispositions plus parfaites de ceux qui le reçoivent. Ces surcroîts, accordés à quelques-uns, n'enlèvent rien à la plénitude du don fait à tous. Tous sont bien véritablement traités en amis, à qui l'on ne peut donner substantiellement rien de plus. Ces privilèges apportent la variété dans l'unité, ils la font resplendir dans ceux qui en jouissent, sans la diminuer dans ceux qui ne les reçoivent pas. La parole de l'Ami demeure dans sa vérité intégrale : « Prenez et mangez tous ; je ne puis faire davantage : vous êtes tous mes amis, désormais, vous à qui je livre sans réserve tout ce que j'ai reçu de mon Père : *Vos dixi amicos !* »

Le don de l'Eucharistie est donc la raison de l'extension de l'amitié personnelle de Jésus à tous les hommes, jusqu'au dernier. Ce qu'il sera intéressant de voir maintenant, c'est avec quelle perfection ce don réunit toutes les conditions requises, selon les théologiens et les philosophes, pour constituer l'exercice de la véritable amitié. Nous les entendrons tous par la bouche du Docteur angélique. Ces conditions, qui sont des propriétés ou des effets de l'amitié, se peuvent grouper sous ces trois chefs : la dilection, l'union, la fidélité. Par le don de l'Eucharistie, l'Ami divin nous aime, nous unit à lui, nous est fidèle, avec une perfection aussi sublime que réelle.

III. — La Dilection. — C'est le propre de l'amitié d'être la noble et généreuse affection que l'on voue à quelqu'un pour lui vouloir et pour lui faire du bien (1). — L'amitié n'est pas un mouvement instinctif et aveugle de la passion ; c'est un choix réfléchi, d'où ce nom qui lui est propre : la dilection. — Elle n'est pas non plus la recherche d'un avantage personnel ni d'un plaisir quelconque : on ne choisit pas un ami pour en être aimé, mais pour l'aimer, bien que les retours de son affection soient précieux, légitimes et désirables. — Enfin, ce généreux et gratuit amour d'amitié veut se témoigner par tous les services que peuvent exiger la nécessité, la perfection ou même le simple bonheur de l'ami.

Voyez comment, par le don de l'Eucharistie, le Sauveur satisfait à ces premières conditions de l'amitié.

C'est bien la dilection, gratuite et prévenante, jaillissant du mouvement d'un cœur généreux, que personne n'a sollicitée, dont personne n'a pu même avoir l'idée, qui porte Notre-Seigneur à instituer ce Sacrement où il se donne lui-même. Il y appelle tous les hommes, qui n'y ont aucun droit et en sont radicalement indignes. Et cette invitation est un choix : *Ego elegi vos.* — Il sait ce qu'il donne et à qui il le donne, et ce qui arrivera de ce don magnifique. Il connaît les communiants de tous les siècles et il les convie par leur nom à son banquet sacré. C'est de la dilection ; il prononce le mot : *Dilexi vos*, — afin que l'on sache ce que vaut ce fruit de choix mûri sous les feux de son Cœur (2)

Il se donne bien plus pour satisfaire son dessein d'aimer

(1) Amor cum benevolentia habet rationem amicitiæ, quando sic amamus aliquem, ut ei bonum velimus. (2ª 2ᵃᵉ, q. XXIII, a. 1.)

(2) Dilectio addit supra amorem electionem præcedentem, ut nomen sonat. Unde dilectio non est in concupiscibili, sed in voluntate tantum et in sola rationali natura. (1ª 2ᵃᵉ, q. XXVI, a. 3.)

et de faire du bien en aimant, que pour les profits qu'il attend de ce don suprême. « Ayant aimé, il aime : *Cum dilexisset..., dilexit!* » Son Cœur se plaît à ces élans sublimes! Il jettera dans le sillon de nos âmes, à pleines mains, sa divinité, son humanité, ses vertus et ses mérites; il cultivera ces semences de prix avec un soin constant; qu'en recevra-t-il? Ce n'est pas lui qui se fera l'illusion d'en attendre cent pour un : lui en reviendra-t-il à peine un pour cent? Il s'en contentera, en attendant mieux, sans se laisser abattre par l'insuccès. Il aime, il veut aimer; sa volonté de nous aimer l'emporte infiniment sur son espoir d'être aimé de nous : c'est le noble amour de la dilection divine dans toute sa splendeur (1)!

Et, donné dans l'élan d'une si ardente volonté de nous être utile, il en montre la sincérité en nous rendant tous les services, en nous munissant de tous les secours, en nous entourant de toutes les œuvres de l'amitié la plus dévouée. Servir, servir l'ami, à ses dépens, au prix du sacrifice de son temps et de ses peines; se dépenser enfin soi-même pour procurer son bien moral et pourvoir même à ses intérêts matériels, c'est le besoin de l'amitié véritable (2).

L'Ami de l'Eucharistie n'y manquera pas!

Il compatit à nos peines (3), les partage en descendant en nous pour les souffrir avec nous, et il verse, par la vertu de son Sacrement, dans notre cœur attristé, sur nos

(1) Magis consistit amicitia in amare quam in amari, sed charitas est amicitia quædam : ergo charitas magis consistit in amare quam in amari. (2ª 2ª, q. XXVII, a. 1.)

(2) In actu dilectionis includitur benevolentia per quam vult aliquis bonum amico : voluntas autem est effectiva eorum quæ vult, si facultas adsit : et ideo ex consequenti benefacere amico ex actu dilectionis consequitur. (2ª 2ª, q. XXI, a. 1, c.)

(3) Hoc proprium est amicorum in eodem tristari. (1ª 2ª, q. XXI, a. 2, c.)

plaies vives, les consolations et les remèdes qui apaisent et sanctifient la douleur : l'espérance, l'amour, la patience. Il a fait ce don de lui-même dans un mouvement de compassion pour la tristesse de ses Apôtres : il continue d'y compatir à nos maux, qui ne sont pas moins grands que les leurs (1).

Il brûle de zèle pour notre défense : et c'est un des services qu'on attend d'un ami dévoué (2). Soucieux de notre bien éternel, dont il répond et qu'il sait menacé de tant de manières, il ne quitte ni jour ni nuit le Tabernacle, propitiatoire élevé, sur lequel il prie et plaide pour nous devant son Père, afin de désarmer sa justice et de nous obtenir miséricorde ; citadelle du haut de laquelle il surveille les menées de Satan, arrête ses assauts et le repousse victorieusement, à condition que nous restions près de lui, sous son infatigable protection. Son zèle le consume au point de le pousser à s'immoler à notre place dans un perpétuel holocauste, dont ces humbles particules, qu'on appelle des hosties, sont les cendres. Il faut à tout prix qu'il nous sauve en nous gardant le bien éternel. — « *Pro eis sanctifico meipsum :* Je me sanctifie pour eux par le sacrifice de moi-même », disait-il à la Cène, montrant une fois de plus que l'Eucharistie est destinée à nous rendre tous les services de la dilection dévouée.

Ce n'est pas assez. — Réjouir ses amis, leur être agréable, dilater leurs cœurs, alimenter leur joie en leur

(1) Et nunc vado ad eum qui misit me... Quia hæc locutus sum vobis tristitia implevit cor vestrum... Iterum autem videbo vos... (Joan., XVI, 6-22.) — Voir, t. I de cet ouvrage, au chapitre de « l'Allégement du fardeau des peines », la puissance de consolation du Christ au Cœur compatissant.

(2) Zelus, quocumque modo sumatur, ex intensione amoris provenit. Amor amicitiæ quærit bonum amici ; unde quando est intensus, facit hominem moveri contra omne illud quod repugnat bono amici. (Ia 2ae q. XXVIII, a. 4.)

donnant, selon le possible, ce qui peut les rendre heureux, est un des plus grands services à rendre quand on comprend l'amitié (1).

Or, ce Sacrement est le festin spirituel où Jésus offre à ses amis le pain de toutes les délices, le vin de toutes les suavités; il est institué pour garder permanente la présence de l'Ami céleste et pour remédier à la tristesse causée par la séparation; il est institué au milieu de douces assurances de joie, et destiné à révéler aux âmes qui le fréquentent « que dans l'amitié de Jésus se trouvent toutes les joies vraiment délectables : *In amicitia illius delectatio bona* (2). »

Pour résumer tous les avantages que cet Ami, au dévouement sincère et efficace, veut procurer par son Eucharistie à tous ceux qui la reçoivent et qui sont, par ce don même, constitués ses amis, disons, avec saint Thomas, que « son amitié veut être en nous le principe de tous nos actes, comme de toute notre vie, attendu que c'est le privilège de l'amour de tenir les rênes de la vie, de gouverner toutes les passions, d'inspirer toutes les actions (3). » Jésus veut, par la vie qu'il renouvelle en l'âme, par l'amour qu'il y accroît du fait de sa présence en eux, être le principe de toute la vie de ses amis : principe divin, de dignité, de force et de mérite infinis; élevant et sanctifiant les pensées les plus fugitives, les œuvres les plus ordinaires, les peines et les tentations mêmes, déifiant tout, parce qu'il inspire et opère tout en nous et plus que nous : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum, quia sine me nil potestis facere.*

(1) Gaudium ex amore causatur vel propter præsentiam boni amati, vel etiam propter hoc quod ipsi bono amato proprium bonum inest aut conservatur. (2ª 2ª, q. XXVIII, a. 1.)

(2) Sap., VIII, 18.

(3) Omne agens, quodcumque sit, agit quamcumque actionem ex aliquo amore. (1ª 2ª, q. XXXIII, a. 6, c.)

IV. — L'Union. — L'union entre les amis est non seulement un effet de l'amitié, mais l'amitié même : car l'amitié est le lien de deux âmes (1). Plus cette union se peut étendre en embrassant un plus grand nombre des éléments des êtres qui s'aiment : pensées, affections, travaux, intérêts et vie ; plus elle peut se resserrer dans une adaptation exacte et une unité étroite : plus aussi l'amitié s'enracine, se fortifie, devient puissante, avantageuse et heureuse. « Les amis, dit saint Thomas, voudraient ne faire d'une manière réelle qu'un seul être ; mais parce que cette union rigoureuse ne se peut obtenir sans la destruction de l'un d'entre eux ou même de tous les deux, ils cherchent à s'unir par tous les moyens convenables à leur nature, comme la présence, la conversation, la vie commune et d'autres de ce genre (2). »

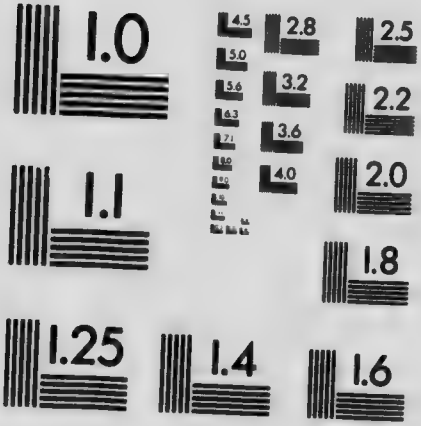
Le divin Ami, chez lequel le désir de s'unir à nous est égal à l'amour infini qu'il daigne nous porter, a trouvé, dans sa sagesse, le moyen, et, dans sa puissance, la force d'accomplir la plus réelle, la plus pure et la plus admirable des unions, qui a pris en propre le nom de communion. Elle contient et reproduit entre Jésus et le communiant toutes les formes d'union possibles entre les hommes ; elle y ajoute une forme unique et incompréhen-

(1) Amor quilibet est vis unitiva, dicit Dyon., cap. IV de Div. nom. — Cum aliquis amat aliquem amore amicitiæ, vult ei bonum sicut et sibi vult bonum : unde apprehendit eum ut alterum se, et inde est quod amicus dicitur esse alter ipse ; et Aug. (L. IV Conf., c. VI) : Bene dixit quidam de amico suo, dimidium animæ suæ. — Ipse amor est talis unio vel nexus : unde Aug. dicit quod amor est quasi juncturа quædam duo aliqua copulans vel copulare appetens. (1ª 2ª, q. XXIII, a. I.)

(2) Quædam unio est effectus amoris et hæc est unio realis quam amans quærit de re amata. Arist. dixit quod amantes desiderant ex duobus fieri unum : sed quia ex hoc accideret aut ambos aut alterum corrumpi, quærunt unionem quæ convenit et decet, ut scil. conversentur et simul colloquantur et in aliis hujusmodi conjunguntur. (1ª 2ª, q. XXVIII, a. I ad 2.)

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

sible, qui est la merveille des merveilles : la manducation. Et c'est en cela encore que l'Eucharistie révèle la profondeur et la sincérité de l'amitié de Jésus.

La présence est un moyen d'union entre amis. — L'Eucharistie nous donne la présence de l'Ami, « si nécessaire à l'amitié, qu'on ne peut guère concevoir celle-ci sans celle-là (1). » Présence réelle, personnelle et permanente dans nos tabernacles, partout dressés pour abriter, sous un signe visible et précis, le divin Ami qui a promis « d'être partout où seraient les siens. » « Il habite avec nous et nous habitons avec lui » dans nos cités, dans nos rues, au milieu de nos demeures.

La parole en est un autre. — L'Eucharistie nous donne la facilité de converser avec l'Ami dont « l'entretien n'engendre ni l'ennui ni l'amertume. » Et c'est un des aliments les plus efficaces de l'amitié que l'épanchement mutuel des pensées dans l'intimité sûre et douce du tête à tête. Ainsi le Seigneur daignait-il faire avec Moïse, dans le Tabernacle où il se tenait pour l'écouter et lui répondre : *Facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum* (2). — Sans doute les confidences avec un tel ami, qui lit au fond des âmes, se doivent faire surtout par le cœur, en le lui ouvrant très simplement pour lui en montrer les pensées et les affections, les soucis et les désirs, les hommages aussi et les effusions reconnaissantes. Mais on peut aussi très librement parler des lèvres et traduire ses sentiments en paroles formulées. Tout est permis avec cet ami qui appelle notre familiarité par la sienne. — Sans doute encore les paroles de Jésus ne se formuleront pas ordinainement en des sons perçus par nos oreilles : mais

(1) Nihil est ita proprium amicitiæ sicut convivere amico. (2ª 2ª, q. XXIII, a. 1, videtur 1°.)

(2) Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum. (Exod., XXXIII, 12.)

elles s'imprimeront dans l'âme en lumières, en mouvements, en convictions et en résolutions d'agir, sans crainte et sans hésitation. Ah! pour qui a confiance, que promptes, et claires, et fréquentes sont les réponses de cet infaillible conseiller, qui disait à ses Apôtres, en leur léguant ce testament eucharistique de son amitié : « Je suis la voie, la vérité et la vie » ; qui les assurait que « tout ce qu'ils demanderaient en son nom ils l'obtiendraient » ; qui leur promettait « l'effusion permanente de l'Esprit de vérité qui leur ferait comprendre le sens de toute chose ! »

La participation au même pain, autre moyen d'union. — L'Eucharistie donne la communauté de la table, où l'on rompt avec le divin Ami un pain qui est son corps ; où l'on boit à la même coupe que lui le vin de son sang. Il est l'hôte et le convive. On sait combien les repas communs engendrent la familiarité, délient les langues, rendent facile l'ouverture des cœurs. Il se fait une communication des âmes, une participation mutuelle à la vie de chacun, par la communication des mêmes aliments aux convives. Pour resserrer l'union dans les familles, la Loi ordonnait que tous les membres de chacune d'elles se réunissent autour d'une même table pour manger l'Agneau de la Pâque. Jésus suivit bien volontiers cette loi d'union, et le discours après la Cène montre jusqu'où il veut porter la familiarité et les confidences de l'amitié avec les convives qu'il appelle à sa table eucharistique. « Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. Je n'ai vraiment plus rien à vous dire, que je ne vous l'aie dit. » — Et quand l'invitation est de tous les jours, que le repas eucharistique est le repas régulier de la vie, quelle ne doit pas être son efficacité pour unir l'homme, même le plus ignorant et le plus timide, avec le céleste Ami ?

Mais il n'est pas l'hôte seulement et le convive : il est l'aiiment. — Et voici ce que ne peuvent faire les amis créés.

Jésus va se donner aux siens dans une union réelle, encore que spirituelle, celle de la manducation. Elle sera réelle : nous mangerons sa chair et boirons son sang dans des signes sensibles qui témoigneront de la vérité de l'aliment reçu et de la réalité de sa manducation. Les signes se changeront en nous : l'humanité de Jésus, spiritualisée par son état glorifié, nous nourrira réellement en communiquant à notre âme sa vertu vivifiante ; et elle introduira en nous la Personne du Verbe, qui y demeurera comme le principe de notre vie surnaturelle. Le Fils de Dieu sera en nous, nous serons en lui ; comme il vit de son Père et ne fait qu'un avec lui, nous vivrons de lui dans une ineffable unité, extension de celle-là (1) !

Voilà l'union réelle, l'unité spirituelle que veut avoir avec tous les hommes, par la communion offerte à tous, l'unique Ami (2) ! Voyez si la communion ne remplit pas toutes les conditions et n'opère pas transcendantalement tous les effets de l'union morale entre amis.

« L'amitié établit une communication mutuelle entre les amis (3). » — Quelle communication que celle où l'Ami divin se livre corps et âme, en personne, et passe tout entier en l'ami qu'il nourrit de sa substance ! Que celle où il attire à lui l'ami nourri, le prend, se l'assimile, pour lui communiquer sa vie, ses vues, ses sentiments et ses mœurs, sa grâce à perpétuité ici-bas, sa gloire dans l'éternité !

« L'amitié appelle les retours, le flux et le reflux de deux

(1) Sicut misit me Pater et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me vivet propter me. (Joan., VI, 54.)

(2) Eucharistiæ Sacramentum institutum est ad spiritualiter nutriendum per unionem ad Christum. (3a p., q. LXXIX, a. 5, c.)

(3) Mutua benevolentia fundatur super aliqua communicatione. (2a 2ae, q. XXIII, I.)

cœurs s'écoulant l'un dans l'autre (1). » — Et voilà que l'Ami de l'Eucharistie, en se redonnant tous les jours, renouvelle les effusions d'une tedresse toujours jeune, toujours ardente, toujours plus envahissante; et qu'en retour il demande, supplie et ordonne qu'on « demeure dans son amour, et qu'on l'aime comme il a aimé. » Ce qui est dire : « Mon fils, mon ami, donne-moi ton cœur comme je t'ai donné le mien ; rends-toi à moi qui me suis offert à toi ; livre-toi comme je me suis livré ! »

C'est alors « l'extase » (2), la sortie de soi-même, et l'oubli de ses propres intérêts pour entrer dans l'Ami divin, habiter en lui et vivre uniquement attaché à lui, occupé de lui, reposant en lui, dans la complaisance en ses beautés et en ses bontés, dans la condoléance en ses peines, dans le service de ses desseins, dans l'accomplissement de ses volontés : *Qui manducat meam carnem, in me manet.* — Lui aussi subit cette pression de l'amour qui le jette hors de sa gloire, de sa dignité, de sa liberté, de son repos ; hors de sa vie et de son état d'homme, pour le fixer dans une poitrine étrangère, à l'état de pain, consumé au service de cet être aimé dont les besoins, mais aussi les destinées éternelles à assurer, l'ont fasciné et captivé : *Et ego in eo.* Ainsi la communion donne-t-elle satisfaction à cette loi de l'union dans l'amitié qui est le mutuel exode de l'ami vers l'ami : *Divinus amor extasim facit ; et ipse Deus propter amorem est extasim passus.*

En conséquence, chacun des amis habite dans son ami, y demeure et y vit plus qu'en lui-même. Ici l'âme humaine

(1) Sed nec benevolentia sufficit ad rationem amicitiæ, sed requiritur quædam mutua amatio ; quia amicus est amico amicus. — Amor importat quamdam unionem secundum affectum amantis ad amatum. (2ª 2ª, q. XXVII, a. 2.)

(2) Divinus amor extasim facit ; et ipse Deus propter amorem est extasim passus. (Dyon. De Div. nom., L. IV.)

habite dans le Dieu qui la possède : *Qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo;* dans le Cœur même du Verbe incarné descendu en elle, et qui dit à tout communiant, avec plus de vérité que saint Paul : Je vous possède, vous habitez dans mon Cœur : *Eo quod habeam vos in corde* (1). C'est ce que saint Thomas appelle de ce mot expressif : l'inhésion (2) de deux âmes l'une dans l'autre, qui les fait vivre enlacées par les liens de l'intelligence, de l'affection et de la volonté, unies et fondues en une seule âme.

L'ami créé cherche à la lumière de la foi à pénétrer dans les profondeurs et à connaître les secrets les plus intimes de l'Ami divin ; il ne se contente ni de choses superficielles, ni de choses vagues. Il lui faut tout savoir en particulier : il entre dans l'intérieur, au fond du Cœur sacré : *Sic ad interiora ingreditur, et scrutatur profunda Dei.* — Il s'enlace par l'ardeur, la tendresse et la persévérance de son amour autour du Cœur de Jésus : complaisances en ses amabilités, délectation de sa présence, et, s'il paraît se retirer, désirs et ardents appels de son retour. Ce ne sont pas les biens extérieurs de l'Ami qu'il cherche, ni rien de distinct de lui : c'est lui-même, ses amabilités personnelles, ses qualités intimes, ce qui le rend fondamentalement aimable. Ces complaisances prennent racine dans le dernier fond du Cœur de Jésus : c'est l'amitié intime :

(1) Phil., I.

(2) Iste effectus mutuæ inhæsionis potest intelligi et quantum ad vim apprehensivam et quantum ad vim appetitivam. Amans dicitur esse in amato sec : apprehensionem in quantum non est contentus superficiali apprehensione amati, sed nititur singula quæ ad amatum pertinent intrinsecus disquirere, et sic ad interiora ejus ingreditur. — Quantum ad vim appetitivam amatum dicitur esse in amante, prout est per quamdam complacentiam in ejus affectu ; ut vel delectetur in eo : aut in bonis ejus apud præsentiam, vel in absentia per desiderium ; non quidem ex aliqua extrinseca causa, sed propter complacentiam amati interius radicatam ; unde et amor dicitur amor intimus, et dicuntur viscera charitatis. (2ª 2ª, q. XXVIII, a. 2.)

Amor intimus; les entrailles de l'amour : *Viscera charitatis.* — Enfin l'identité des volontés resserre l'intimité d'un dernier nœud. La volonté de Jésus est la seule qui compte et qu'on écoute; la nôtre se fond en celle-là dans une soumission, une conformité, une adhésion qui n'admet ni réserve, ni divergence, ni dissonance connues. On est affecté identiquement par les mêmes causes et de la même manière : on est en l'Ami par ce qu'il y a de plus profond dans l'âme, le libre arbitre donné sans réserve, la volonté livrée sans retour et identifiée à celle de Jésus : c'est vraiment l'amitié parfaite parce que l'unité y est consommée. *Eadem velle et eadem nolle, ea demum perfecta amicitia est* (1). — L'adorable Ami disait à la Cène de cette identification de la communion : « Père, je suis en eux comme tu es en moi : c'est l'unité consommée entre les hommes et nous : c'est le signe éclatant que tu m'as envoyé pour les réunir à toi, et que tu les aimes du même amour dont tu m'aimas de toute éternité (2). »

Saint Jean après la communion, enlaçant le Sauveur et collant sa tête sur son Cœur, pénétrait dans les profondeurs du Christ, il allait jusqu'aux racines de son être, et il y découvrait les splendeurs de sa divinité et les tendresses intimes de son amour; il attachait sa volonté si étroitement à Jésus, que, seul de tous, la Passion même ne l'en put séparer : il était l'ami parfait, que l'amour de la communion a uni, fondu et perdu dans l'Ami divin; aussi depuis ce temps ne portait-il plus que ce nom : l'ami de Jésus : *Quem diligebat Jesus.*

(1) Amans, in amore amicitiæ est in amato inquantum reputat bona vel mala amici sicut sua, et voluntatem amici sicut suam; ut quasi ipse in suo amico videatur bona vel mala pati et affici; et sic amans videatur esse in amato, quasi idem factus amato. (*Ib.*)

(2) Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum : et cognoscat mundus quia tu me misisti et dilexisti eos, sicut et me dilexisti. (Joan., XVII, 23.)

V. — La Fidélité. — Le sceau de l'amitié vraie est la fidélité. Que le dévouement soit généreux et ardent, que l'union soit aussi intime qu'on la peut imaginer, si la fidélité, qui est la constance dans l'affection, ne vient pas lui apporter la durée, l'amitié est fausse, les déceptions qui la brisent sont plus cruelles que ne furent douces les sympathies qui la nouèrent, et l'amertume de la séparation dépasse infiniment les joies de l'union : car celles-ci n'étaient délectables que par la foi en leur durée.

« L'amitié est éternelle, de son essence, a écrit saint Augustin ; et celui qui est véritablement ami aime toujours, dit le Sage. — Alors même qu'un infidèle blesserait votre cœur au vif, continuez d'aimer. Si la réciprocité vient à manquer, aimez encore de charité dévouée. Pourvoyez selon que vous pourrez au salut de l'infidèle ; gardez intact son bon renom, ne trahissez jamais ses secrets, alors même qu'il aurait livré les vôtres (1) ! »

Le Saint-Esprit, en faisant l'éloge de l'amitié, la loue surtout d'être fidèle, et cette parole dit assez le cas qu'il en faut faire : « Rien, absolument rien, n'est comparable à un ami fidèle : *Amico fideli nulla est comparatio* (2). » — « C'est en réalité, dit saint Thomas, la fidélité que l'on aime dans l'amitié ; et cet ami est fidèle qui demeure constant et invariable dans la foi qu'il a jurée. Ce que j'appelle un ami fidèle, continue le Docteur angélique, c'est celui qui ne changera jamais à mon égard ; qui ne me négligera pas pour un nouveau venu ; qui même, à cause de la saveur piquante de ce fruit nouveau, ne trouvera pas que j'ai vieilli et suis bon à mettre de côté ; qui ne me regardera pas comme un étranger si la prospérité le fait

(1) Amicitia æterna est : unde omni tempore diligit qui amicus est. Si te læserit ille quem diligis, tu tamen dilige. Si talis fuerit ut amicitia retrahatur, nunquam tamen subtrahatur dilectio. Consule quantum potes saluti, prospice famæ, nec unquam amicitiæ ejus prodas secreta, quamvis ipse tua prodierit. (De Amic., c. XV.)

(2) Eccli., VI, 15.

monter au premier rang; qui ne me trouvera pas désagréable ou honteux à fréquenter si l'adversité vient à m'accabler; qui, enfin, se souviendra de ce précepte de la Sagesse : « Gardez à jamais fidélité à vos amis, même dans leur pauvreté : restez-leur aussi fermement uni qu'aux jours de leur bonheur (1). » — Hélas! croyez-vous que quand le Fils de l'homme viendra sur la terre, il trouvera de la fidélité quelque part (2)?

Mais le Restaurateur de l'amitié véritable en refera la fidélité inviolable, et il en donnera l'exemple pour en mériter la grâce aux hommes.

Il montra la fidélité de son amitié en continuant d'aimer Judas à la Cène et de le solliciter par amoureuses et humbles supplications, par sévères avertissements et par menaces redoutables, au moment même où Judas le trahissait en partageant, malgré le pacte conclu, le Pain sacré de sa chair, rompu par Jésus en signe d'amitié.

Il se montrait ami fidèle pour Pierre, en l'avertissant d'abord de sa présomption et de ses suites funestes, puis en dardant sur lui un regard de doux reproche et de tendre compassion au moment où Pierre achevait son troisième reniement, « jurant qu'il ne connaissait pas cet homme-là : *Et conversus Jesus, respexit Petrum* (3). »

(1) Quoniam amico fideli nulla est comparatio, amari solet et merito amatur qui fidelis in amicitia comprobatur. Fidelis est qui stabilis et immutabilis permanet. Fidelem amicum mihi hunc æstimo quem in his erga me immutabilem invenio; a cujus animo me novus amicus superveniens non excludit; imo nec a gradu, vel a loco, quem in animo mihi dedit; imo qui propter supervenientem novum non reputat me antiquum vel antiquandum. Item quem prosperitas sua insperata non reddit mihi extraneum; nec adversitas mea inopinata me sibi fecit ingratum; sed implet illud : Fidem posside cum amico tuo in paupertate ipsius, et ut in bonis illius cohæres sis. (Eccli., XXII.) — Div. Th. De dilectione Dei et proximi. Op. LXI, c. XIV.

(2) Cum venerit Filius hominis super terram, putasne inveniet fidem? (Luc., XVIII.)

(3) Luc., XXII, 62.

Il montrait sa fidélité victorieuse de toutes les injures, de toutes les inconstances, quand, aussitôt après sa résurrection, il faisait avertir « ses frères » de son réveil ; quand, leur apparaissant tout à coup glorieux et tout-puissant, il leur donnait la certitude de leur pardon par ces mots de généreux oubli : *Pax vobis !*

Mais où il a voulu marquer sa fidélité en traits d'une lumière ineffable, aussi assidue à se renouveler que le soleil à reparaître chaque matin, c'est dans le Sacrement dont il a fait l'impérissable testament, c'est-à-dire l'invariable témoignage de son amitié.

Deux traits surtout la font briller davantage : sa fidélité généreuse à nous aimer dans l'Eucharistie, malgré la froideur méprisante que nous lui témoignons ; puis, sa fidélité héroïque à se donner malgré la mort ignominieuse que lui infligent les traîtres qui communient indignement. Ce sont des signes irrécusables, indiqués par le Saint-Esprit, de la fidélité en amitié : « Celui qui est vraiment ami aime toujours : *Qui amicus est omni tempore diligit ;* et les épreuves qu'on lui impose ne le peuvent éloigner : *Et frater in angustiis comprobatur* (1). »

De cet ami là, même si vous lui faites triste figure, ne craignez rien : il ne s'éloignera pas pour cela : *Ad amicum si aperueris os triste, non timeas.* — Demeurer bon, confiant, affable ; se dévouer sans rien diminuer des soins donnés et des services rendus avec un empressement invariable, alors que l'on ne rencontre en face de soi que tiédeur, froideur, indifférence et indélicatesse ; que l'on n'entend que plaintes et murmures ; que l'on se heurte à l'égoïsme et à la sécheresse ; que l'on tombe dans des cœurs bas et étroits : c'est ce que fait Jésus depuis l'institution même de son Sacrement, et ce qu'il fera jusqu'à la fin : sa tendresse se heurte à notre dureté, ses ardeurs à la glace de notre indif-

(1) Prov., XVII, 17.

férence : *Ad amicum si aperueris os triste;* mais il est l'ami fidèle et son cœur nous revient toujours aussi aimant : *Ne timeas, est enim concordatio* (1).

Et si même un traître, en touchant de ses lèvres dans la communion sacrilège, ou de ses mains impures dans la profanation, le Corps adorable de Jésus, enfonce le glaive dans le Cœur du très saint Fils de Dieu, ce coup mortel, injurieux autant qu'ingrat, ne fera pas reculer l'héroïque Ami de l'Eucharistie. C'est bien pourtant le coup de mort qu'on lui inflige alors : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* Mais au lieu de désespérer, comme son protagoniste Judas, que le sacrilège lui-même demande pardon, et la prière que, du fond de son abjection, l'Ami outragé fait monter au ciel en faveur de son bourreau lui obtiendra miséricorde : *Ad amicum etsi perduxeris gladium, non desperes : est enim regressus* (2).

Le Saint-Esprit a dit encore : « Si vous voulez avoir un ami sûr, attendez que l'épreuve vous montre sa fidélité : *Si possides amicum, in tentatione posside illum* (3). » Il semble bien que Jésus a fait ses preuves ! Quand un ami consent à sacrifier sa dignité, ses droits, sa vie même ; à se voir méconnu, méprisé et rejeté ; à subir dans son cœur les odieuses injures de la trahison et dans sa chair les sévices cruels de la profanation ; quand il subit ces abandons et ces ignominies, ces lâches traîtrises et ces violences, pendant toute une vie de la part de celui-ci et de ce[illegible] pendant des siècles depuis l'institution de l'Euch[illegible] quand, malgré l'ingratitude opposée à son amour, l[illegible] deur à ses avances, la dureté à sa tendresse ; quand, pour produire la sainteté et la vie, on l'oblige à aggra[illegible]

(1) Eccli., XXII, 27.
(2) Ubi supra.
(3) Eccli., VI, 7.

le crime et à donner la mort éternelle; quand, malgré tout cela, il demeure, s'offre, se donne, pardonnant, silencieux, humble et doux, ah! l'on est en face de l'Ami fidèle en face de la fidélité même! Mais elle dépasse l'humain et sort du possible; elle est étrange, inexplicable et incompréhensible; elle ne peut être que divine et il la faut adorer dans la stupeur et dans les larmes : *Omni tempore diligit qui amicus est et frater in angustiis comprobatur!*

Le Sage dit encore : « Si votre ami sait s'abaisser humblement devant vous, disparaître pour vous élever, se faire petit pour vous servir et patient pour vous supporter, vous avez trouvé en lui la bonne amitié, l'union vraiment unanime de deux cœurs, que ne divisera jamais aucune rivalité d'amour-propre : *Si humiliaverit se et absconderit se a facie tua, unanimem habebis amicitiam bonam* (1). » — De qui donc est dite cette louange, sinon de celui qui, pour nous élever à la ressemblance parfaite avec son Père, s'abaisse devant nous jusqu'à se faire le pain qui nous porte, par sa vie dépensée à notre profit, aux sommets de la vie déifique?

Ah! vous pouvez savourer dans la paix et dans la joie, auprès de cet Ami, tous les fruits de sa fidélité.

C'est la force d'une protection dévouée, toujours en éveil et invincible : *Amicus fidelis, protectio fortis.* — Et Jésus s'engageait, à la Cène, à demeurer toujours avec nous comme l'homme fort et armé qui garde sa maison, comme le père qui ne veut pas abandonner des orphelins à leur faiblesse, comme le défenseur intrépide de ses disciples, qui les suit devant les juges et les persécuteurs pour leur inspirer de victorieuses justifications, enfin comme le vrai Roi du monde qu'il a conquis et dont il a expulsé l'usurpateur. — Certes, il peut demander qu'on ait confiance en

(1) Ubi supr.

sa valeur, en ayant donné la mesure : *Confidite, ego vici mundum !*

C'est la douce et familière tendresse, toujours bonne et accueillante, qui réchauffe, qui ranime, qui rend la joie au cœur désespéré ; si bonne, si réconfortante, qu'aucune douceur ne lui peut être comparée : *Nec est ponderatio auri vel argenti contra bonitatem fidei illius.* — Et Jésus marquait son dévouement du signe de la tendresse quand il présentait, en père attentif, ce pain à ses petits enfants : *Filioli ;* quand il prenait, en mère, Jean sur son Cœur ; et qu'il appelait doucement les Apôtres « les siens, ses bien-aimés » : *Cum dilexisset suos ;* les invitant à élire séjour dans son amour, c'est-à-dire dans son Cœur même : *Manete in dilectione mea !*

C'est enfin ce secours précieux entre tous pour des infirmes de naissance, exposés au cours de leur vie à tant de blessures douloureuses et de maladies mortelles, « d'être un remède de vie et un dictame d'immortalité : *Amicus fidelis, remedium vitæ et immortalitatis* (1). » — Et Jésus se donne au Sacrement pour que nous ne tombions pas, pour que nous ne mourions pas : *Non morietur ;* il a mis dans le Sacrement la rémission de tous les péchés : *In remissionem peccatorum ;* et il y demeure pour nous relever si nous tombions, et nous ressusciter si nous venions à mourir : *Et ego resuscitabo eum !*

Se peut-il fidélité plus dévouée, plus douce et plus utile ; fidélité plus constante et plus durable ? Car son amitié ne nous abandonne jamais : après nous avoir suivis et assistés, malgré tant de rebuts, pendant toute la vie, l'Ami fidèle est à notre chevet le soir de notre agonie, pour arracher à la mort tous ses poisons, pour l'empêcher de nous dominer pour l'éternité, pour l'obliger à faire sortir de son dernier coup, qu'elle voulait rendre irrémédiablement funeste, le fruit splendide de la vie

(1) Ubi supr., 16.

éternelle : *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam.*

Par delà la mort du temps, si nous sommes tombés dans les abîmes profonds et ignorés de l'expiation, son amitié nous suit, fait briller l'espérance gracieuse et secourable dans ces ténèbres, et nous délivre en versant pour nous, sur l'autel, autant de fois qu'il le faut pour payer nos dettes presque insolvables, le prix de son Sang : *Gratia et amicitia liberant ;* et si vous ne voulez pas tomber sous le coup de l'irrévocable réprobation, mettez tous vos soins à vous ménager pour l'heure terrible du jugement définitif la fidélité de cet infatigable Ami : *Quas tibi serva, ne exprobabilis fias* (1).

C'est alors, quand il nous introduit dans la gloire, qu'il nous unit à Dieu et à lui-même par les liens d'une ressemblance absolument parfaite, d'une vie indéfectible et d'une béatitude sans fin ; quand il nous plonge à plein dans le sein de Dieu, dans sa lumière, dans sa sainteté et dans sa gloire, sans que jamais l'ombre même d'une imperfection, ni d'un désaccord, ni d'une faiblesse, ni d'une crainte, puisse passer sur cette unité définitive et paraître la détendre, même d'un point, c'est alors que sa fidélité triomphe et qu'éclate l'excellence transcendante de son amitié divine ! Car si, de sa nature, l'amitié humaine veut être éternelle, entendez cela de la très courte éternité de la vie présente, prolongée quelques années par le souvenir de l'Ami qui demeure ici-bas. Il n'y a pour franchir les limites du temps et pour survivre éternellement à la vie présente que l'amitié de Jésus : *Omni tempore diligit qui amicus est !*

S'il en est ainsi, conclurons-nous avec le Sage, « si Jésus est un ami si fidèle qu'il demeure inébranlablement

(1) Prov., xxv, 10.

attaché à ceux qu'il aime, et dans le temps et dans l'éternité, prenez-le donc pour ami et abandonnez-vous à ses soins. Il vous conduira; il gouvernera votre vie dans toutes ses voies; rien, pour petit qu'il paraisse, dont il ne veuille s'occuper avec une attention fidèle et soutenue : *In domesticis tuis fideliter aget* (1). »

Mais, pour cela, honorez-le d'une confiance sans bornes, que vos fautes mêmes, tout en vous couvrant de confusion et en vous brisant le cœur de regrets, ne puissent ébranler, rendre défiante ou hésitante! Aimez-le comme il le mérite, plus que tous les autres amis. Veuillez ne jamais lui faire de propos délibéré la moindre peine, mais sachez que la plus cruelle que vous puissiez lui infliger est de douter qu'il vous la pardonne et de n'en point implorer de lui le pardon. Le péché irrémissible de Judas contre l'amitié de Jésus fut moins de livrer son Maître aux Juifs que de fermer son cœur à l'appel de pressante et miséricordieuse affection que lui adressa, au moment suprême, la fidélité infrangible de l'invariable Ami, et de s'aller pendre en doutant de sa puissance à pardonner.

Ah! bienheureux celui qui a trouvé un ami véritable : *Beatus qui invenit amicum verum* (2)! L'ami uniquement, incomparablement vrai, c'est Jésus seul! Dans son Cœur brûlant des flammes de l'amitié, soulevé par ses dévouements, débordant de ses tendresses, il nous a fait une place, il nous choye, il nous cultive et veut nous garder à la vie et à la mort. Plus véritablement que l'Apôtre dont le cœur s'était agrandi et attendri au contact familier de celui de Jésus, le divin Ami de l'Eucharistie, soulevant les voiles sacramentels, nous crie : *In cordibus nostris estis ad convivendum et ad commoriendum* (3)!

(1) Amicus si permanserit fixus, erit tibi quasi coæqualis et in domesticis fideliter aget. (Eccli., VI, 11.)
(2) Eccli., XXV, 12.
(3) II Cor., VII, 3.

Prenons donc pour l'aimer, l'écouter et y vivre « ce Cœur de bon conseil, qui vaut plus que tout au monde : *Cor boni consilii repone tibi; nil invenies pluris illo* (1). » Que chacune de nos communions soit le renouvellement de notre amitié avec lui, un pacte nouveau, une proclamation de Jésus pour notre meilleur ami, le plus aimé et le plus consulté ; confions-lui chaque jour affections, joies, désirs et projets; peines aussi, tentations, faiblesses et péchés mêmes. Il versera dans notre cœur les consolations, les lumières et les forces de son amitié et, sous cette rosée tombée de son Cœur chaque matin, nous nous sentirons apaisés, refaits, encouragés et heureux : l'amitié de Jésus nous sera la douceur suprême de cette vie : *Bonis amici consiliis mens dulcoratur* (2).

La Bienheureuse écrivait : « Entrez dans ce Cœur sacré comme invité au festin d'amour de votre unique et parfait Ami, qui veut vous enivrer du vin délicieux de son pur amour, qui seul peut adoucir toutes vos amertumes, en vous dégoûtant de toutes les fausses délices de la terre pour ne plus prendre de plaisir que dans le Cœur de ce cher Ami, qui vous dit amoureusement : « Tout ce qui est à moi est à toi : mes plaies, mon sang et mes douleurs sont à toi; mon amour rend nos biens communs; laisse-moi donc posséder tout ton cœur ! » — L'envisageant en cette qualité d'ami, vous pouvez lui dire tous les secrets de votre cœur, lui découvrant toutes vos misères et nécessités comme à celui qui peut seul y remédier, lui disant : « O l'Ami de mon cœur, celui que vous aimez est malade ! visitez-moi et me guérissez, car je sais que vous ne pouvez pas m'aimer tout ensemble et me délaisser en mes misères (3) ! »

(1) Prov., XXVII, 17.
(2) *Ibid.*, 9.
(3) T. II, p. 470, 462

LES AMOURS DU SACRÉ-CŒUR

V

SES PRÉDILECTIONS : LES PRÊTRES

SOMMAIRE

L'amitié de Jésus-Christ pour tous les hommes, sans cesser d'être entière et personnelle à l'égard de chacun, admet des prédilections légitimes pour quelques-uns. — En fait, il aime de prédilection ceux que, dans la souveraine indépendance de son amour, il a le plus comblés de ses dons : les Prêtres et les Vierges sacrées.

I. L'Eucharistie et le Sacerdoce sont un seul et même don sorti dans le même moment de la suprême effusion du Sacré-Cœur; ce sont deux mystères liés inséparablement. — Sur cette nécessité sacrée s'établissent les raisons de la prédilection de Jesus pour ses prêtres. — II. La première est dans le don plus abondant qu'il leur fait de lui-même et dans les droits plus nombreux qu'il leur livre sur son être sacramentel. — Aux prêtres seuls le privilège de consacrer la Victime, de distribuer le Pain de vie, de garder l'Hôte divin du Tabernacle. — Ces privilèges leur sont le témoignage du particulier amour de Jésus. — III. La seconde raison est dans la confidence sans réserve que Jésus fait à ses seuls prêtres des secrets les plus sublimes de sa doctrine et des secrets les plus cachés de ses humiliations. — Les uns et les autres ne se peuvent confier qu'à des amis d'élite, capables de les recevoir et de servir la grande cause révélée par les premiers comme de consoler la grande douleur manifestee par les seconds. — IV. La troisième raison est l'union incomparable qu'il noue avec eux par la communication de son caractere sacerdotal. — Le caractère fait du prêtre « un autre Christ » agissant dans la personne de Jesus; il l'élève au faite de la dignite et de la puissance surnaturelles et l'introduit dans une incompréhensible mais très réelle unité morale avec le Christ sacramentel. — *Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum!* — V. En retour, le Cœur adorable attend de ses prêtres une amitié de choix, le service dévoué et désintéressé, la consolation et la réparation. — S'ils y manquent, cette peine est, pour le Cœur qui les a trop aimés, « plus sensible que tout ce qu'il a enduré dans sa Passion. »

Vos dixi amicos... ego elegi vos...
Je vous appelle mes amis, les amis que j'ai choisis. (Joan., xv, 16.)

Encore que par le don de l'Eucharistie, où il se livre personnellement à chacun des membres de l'humanité rachetée, le Fils de Dieu se fasse l'ami véritable, personnel, intime et fidèle de tous les hommes, on ne peut nier qu'il n'ait le droit d'avoir des prédilections pour quelques-uns; et, en fait, il a voulu déclarer dans le saint Evangile quels étaient les privilégiés de sa particulière amitié.

Pourquoi, en effet, dans ce Cœur suffisant à aimer infiniment, sans partage comme sans fatigue, tous les hommes, ne pourrait-il y avoir des préférences qui, en distinguant des privilégiés, n'enlèveraient pourtant à personne rien de ce qu'il est nécessaire d'avoir pour se sentir l'objet d'une réelle et parfaite amitié? Comme il ne prend ni dans les qualités ni dans les mérites de ceux qu'il aime la raison ou la mesure de son amour, mais uniquement dans ses souveraines et gratuites complaisances, il est évident qu'il pourra aimer davantage celui-ci sans que celui-là se puisse plaindre d'être moins aimé qu'il n'a le besoin ou le droit de l'être, puisque, encore une fois, l'infini, en se partageant, ne se diminue ni ne s'appauvrit.

Ainsi le divin Ami revendiquait-il le droit de ses prédilections, quand, aux ouvriers de la première heure qui se plaignaient de voir récompensés autant qu'eux les derniers venus de la onzième, il répondait : « Mes amis, je ne vous fais aucun tort; ne vous ai-je pas donné ce que je vous avais promis? mon équité est donc justifiée. Que si, par bonté, je veux aller au delà de la stricte jus-

tice, n'en suis-je pas le maître? Vous montrerez-vous jaloux et méchants parce que je suis bon (1)? »

Donc, rien ni personne ne peuvent mettre des bornes à l'amitié que le Sauveur veut témoigner ; et ses préférences, ses prédilections ne relèvent que de la divine sagesse ou de la souveraine bonté de son Cœur.

Les prédilections que nous voulons indiquer ici ne sont pas celles dont il daigna honorer quelques amis pendant sa vie mortelle, comme les apôtres, Lazare, Marthe, Marie-Madeleine et quelques autres; mais celles dont il aime certaines catégories d'âmes, à cause de la vocation privilégiée dont il les honore. Tels, les prêtres, ministres de son Sacrement, et les vierges sacrées, ses épouses. Il prévient les uns et les autres de dons exceptionnellement précieux et il attend d'eux un amour exceptionnel, correspondant à ses avances magnifiques. Il ne saurait se contenter d'être aimé par eux en serviteurs et en servantes : ce sont des amis et des épouses qu'il veut; c'est la réparation, la consolation, l'amour le plus pur et le plus généreux qu'il attend de leur reconnaissance.

I. — « Le sacerdoce, c'est l'amour du Cœur de Jésus! » a dit, dans son st[illegible] de flamme, le Curé d'Ars, l'un des prêtres qui, dans [illegible] histoire de l'Eglise, ont le plus honoré la tribu sacerdotale.

L'humble et saint prêtre faisait écho à la grande parole de saint Jean, montrant l'Eucharistie et le sacerdoce sortant ensemble du Sacré-Cœur, comme les deux suprêmes merveilles de l'amour, au delà desquelles plus rien n'était possible : « *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* »

(1) An non licet mihi quod volo facere? An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? (Matth., xx, 15.)

C'est qu'en effet, ces deux mystères sublimes, l'Eucharistie et le Sacerdoce, ont été conçus par la même pensée de la divine sagesse, inspirés par le même amour, opérés par la même toute-puissance, et sont apparus dans le même moment.

Ayant tant aimé les siens, il voulut les aimer jusqu'à la dernière limite de l'amour; et il se donna aux hommes en instituant l'Eucharistie pour être leur nourriture : *In finem dilexit!* — Mais voulant que ce don leur fût renouvelé à tous jusqu'au dernier jour, il institua le Sacerdoce pour refaire chaque jour la merveille qu'il venait d'accomplir : *In finem dilexit!*

Ces deux institutions sont simultanées, liées l'une à l'autre par des nécessités sacrées, établies autant sur leur nature et sur leur raison d'être que sur la volonté de leur auteur.

Dans ce sanctuaire auguste du Cénacle, à la table de la dernière Cène, dit le concile de Trente, « le Sauveur, se déclarant le souverain prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, offre à Dieu son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, et il les livre à manger et à boire à ses apôtres, qu'il constitue alors prêtres de la nouvelle alliance; puis, il leur ordonne, à eux et à leurs successeurs, de l'offrir comme il vient de le faire, en leur disant : Faites ceci en mémoire de moi (1)! »

Voilà l'Eucharistie et voilà le Sacerdoce, créés par le Souverain Prêtre au moment où il perd toutes les ombres

(1) Sacerdotem secundum ordinem Melchisedech constitutum se in æternum declarans, corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini ideo Patri obtulit, ac sub earumdem rerum symbolis, Apostolis, quos tunc Novi Testamenti sacerdotes constituebat, ut sumerent tradidit. Et eisdem eorumque in sacerdotio successoribus, ut offerrent præcepit per hæc verba : Hoc facite in meam commemorationem. (Conc. Trid., Sess. XXII, c. I.)

des figures dans les splendeurs de la réalité. Ces deux mystères s'appuient l'un sur l'autre, sont l'un pour l'autre et inséparables l'un de l'autre : le Prêtre et le Sacrement sont un seul et même don, où se versent sans mesure les suprêmes effusions du Cœur Sacré.

De cette nécessité auguste, qui unit inséparablement le Sacerdoce à l'Eucharistie, naissent les raisons de la prédilection de Jésus pour ses prêtres. Elles sont nombreuses; nous en dirons trois principales. — Le don plus parfait de son Eucharistie et les droits plus étendus sur son être sacramentel; — les secrets de ses plus hauts mystères et de ses peines les plus profondes, qu'il leur découvre, à eux seuls, sans réserve ; — l'union personnelle, incomparablement privilégiée, qu'il contracte avec eux, en leur communiquant son caractère sacerdotal.

II. — Si tous ceux qu'il nourrit de sa chair dans l'Eucharistie le Sauveur peut les appeler ses « amis » parce que ce don est la preuve la plus sincère de la plus profonde amitié, de quelle amitié redoublée n'aimera-t-il pas ces élus, par lui choisis, auxquels seuls il se livre, de plus, pour être immolé en sacrifice à l'autel, pour être dispensé à la multitude réunie autour de la table sainte, pour être fidèlement gardé la nuit et le jour, et dignement honoré dans les tabernacles ?

Car tel est le sort privilégié du prêtre : non seulement il a sa part commune du pain divin de la communion comme tous les membres de la famille, mais il possède seul les droits de la consécration, de la dispensation et du culte de l'Eucharistie. Comme c'est la participation au Christ eucharistique qui fonde et mesure l'amitié avec lui, si les fidèles qui ne font que le recevoir sont des amis, il est clair que ceux qui y ajoutent de le pouvoir immoler, distribuer, garder pour les besoins du peuple et faire honorer par sa piété, sont des amis distingués par des

prédilections particulières, plus chers que les plus aimés : car le Sauveur lui-même avoue n'avoir pas su trouver « de plus grande marque d'amitié, que de se livrer lui-même. »

A ses prêtres il donne cet étrange et redoutable pouvoir de le consacrer.

Le consacrer, c'est l'immoler réellement en sacrifice et renouveler véritablement sa mort au Calvaire. Le mode extérieur de cette immolation diffère sans doute de la mort sanglante : mais combien elle est réelle et fait du Christ eucharistique une véritable victime, un holocauste consumé, une oblation anéantie! Car le consacrer c'est le saisir dans sa vie glorieuse au milieu de son éternel triomphe au ciel, pour le ramener sur la terre, mais dans un état si déprimé, si humilié, qu'on a pu l'appeler sans métaphore « un anéantissement. » — Le consacrer c'est le réduire à cet état de chose sacramentelle où, sans cesser de vivre pour vouloir, sentir et supporter tous les abaissements, il voit disparaître la splendeur de sa gloire, la beauté de sa face, l'harmonieuse structure de son humanité ressuscitée ; lier ses membres, fermer ses lèvres, enchaîner sa liberté et paralyser son action. — Etre consacré, c'est descendre à l'état de chose inerte, sentir peser sur soi la matérialité des choses brutes ; et, dans ces conditions de dépendance et de vulgarité, être livré à la volonté inconstante, oublieuse et souvent méchante de l'homme, comme aux caprices aveugles des éléments. — Voilà la consécration eucharistique et ses conséquences : peut-on s'abandonner davantage ?

C'est ce que fait Notre-Seigneur entre les mains de ses prêtres ! Il dépend d'un mot de leurs lèvres, d'un signe de leur volonté : ils ont tous les droits sur lui, et, de ce renouvellement de son sacrifice sanglant sur l'autel, ils peuvent faire pour lui ou un moyen d'infinie glorification, ou la reproduction stérile et maudite de la plus cruelle et de la plus ignominieuse des morts !

Sacrificateurs du Christ eucharistique, qui se met entre leurs mains comme l'hostie de leur sacerdoce, les prêtres sont les dispensateurs réguliers du Pain de vie. Notre-Seigneur leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir d'être la nourriture des âmes rachetées par ma mort et appelées à vivre de ma vie : prenez-moi et donnez-moi à elles, car elles tomberont dans le chemin, si vous ne les nourrissez de ma chair ! — Donnez-leur donc à manger (1) ! » — Et il dépend des prêtres que le Christ voie accourir à sa table des multitudes avides de le recevoir, parce qu'ils leur auront appris à le connaître et à le désirer, et qu'ils les auront revêtues de la robe nuptiale, au fond blanc de pureté, brodé des vertus de leur état ; — comme il dépend de la froideur des ministres à l'égard du plus précieux aliment de la vie, que les âmes s'en approchent rarement, ignorantes de sa valeur et de sa saveur parce qu'on n'a point excité en elles l'appétit divin. Alors le Pain vivant, au lieu d'être un ferment de vie largement répandu pour porter les âmes aux vertus de la vie chrétienne et aux dévouements de la charité, reste un talent inutile dans le suaire du tabernacle ! Cette stérilité est pour le Sauveur une violence insupportable : mais il aime tant ses prêtres qu'il s'en remet à leur zèle de le donner dans la communion, d'où dépend toute l'efficacité pour les âmes des sacrifices et des mérites de la Rédemption !

Il leur a conféré de nouveaux droits sur lui et se livre à eux sous une nouvelle forme par le bienfait de sa présence permanente au tabernacle. Il les en constitue, par une élection privilégiée et par l'exemption des charges de la vie publique et des soucis domestiques, les serviteurs, les gardiens et les hérauts. Selon qu'ils comprendront ou méconnaîtront la valeur, les droits et le bienfait de cette

(1) Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (Luc. XXII, 15.) — Date vos illis manducare. (Marc., VI, 27.)

présence auguste, le Sauveur et le Roi des nations acquises par son sang apparaîtra, vivra, sera honoré et régnera au milieu du peuple pour son bonheur ; ou bien il demeurera inconnu et étranger « parmi les siens » : ce sera leur malheur en même temps qu'une cruelle déception pour son Cœur.

Il s'en remet à eux de le manifester par la parole ardente, par le culte magnifique, par tous les témoignages de la vénération . qu'ils prennent garde d'épaissir les ombres du mystère par leur silence, leur indifférence et leur irrévérence !

Telle est l'incroyable réalité du don qu'il leur fait de lui-même, l'incompréhensible étendue du pouvoir qu'il leur donne sur lui ! S'il est vrai que la mesure de l'amour se prend de l'étendue du don (1), les prêtres sont bien les amis de Jésus! Mais comme il se donne à eux à des titres particuliers qu'ils ne partagent pas avec la masse du peuple et qui sont le privilège de leur sacerdoce, ce n'est plus simplement d'amitié qu'il s'agit, mais de prédilection et de préférence : quelle n'est pas leur place de choix dans les profondeurs les plus intimes, dans les tendresses les plus douces, dans les sollicitudes les plus attentives du Cœur Sacré !

III. — Un autre titre de sa préulection pour ses prêtres est dans la confidence de ses pensées secrètes, qu'il leur fait bien plus complète qu'aux autres enfants de sa famille : à eux il dit tout, sans rien réserver, parce qu'il les a choisis pour ses amis plus intimes : *Omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis* (2).

(1) Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Gal., II, 20.)

(2) Ego vos, licet natura et conditione servi sitis mihi, tamen dignor eo honore ut quasi fidissimo mihi amicos meos eosque intimos efficiam et nominem, eo quod omnia quæ audivi a Patre

Encore qu'en se donnant personnellement à toutes les âmes, il appelle chacune d'elles à pénétrer dans son Cœur, à le comprendre, et qu'il se veuille effectivement répandre en toutes par ses épanchements de la plus sincère amitié, il a de secrets trésors de lumière et aussi des trésors inconnus de sollicitudes, qu'il ne peut confier qu'à certains amis rendus aptes à les recevoir par des préparations particulières et des grâces de choix.

Ses prêtres sont les témoins, les serviteurs et les hérauts de sa doctrine : à eux donc la communication de la vérité intégrale : *Docebit vos omnia ;* la connaissance de tous les mystères du Christ : *Et manifestabo ei meipsum ;* le secret de cette science de Dieu, plus haute et plus profonde, qui convient à ceux qui ont reçu les dons de l'illumination pour comprendre mieux, la fonction sainte de donner à Dieu, pour toutes ses perfections, la louange spirituelle et parfaite, et la mission d'introduire les âmes dans cette Eglise du Christ, si bien nommée le royaume de la lumière, où seulement se peut satisfaire leur besoin de connaître toujours davantage, jusqu'à ce qu'elles soient saturées par la vision sans ombre de la gloire (1).

Mais ses prêtres sont les coopérateurs de son œuvre ; et son œuvre, qui se résume en la Rédemption, ne peut se faire que par la douleur et l'humiliation. Il y a dans la Passion des abîmes de souffrances, d'ignominies et d'amertumes inconnus et insondables au regard humain. — Ce n'est pas seulement ce qu'y versent les torrents déchaînés

meo quasi legatus communicanda hominibus, non turbis, non scribis, sed vobis solis communicaverim. — « Jam » abiens majorem confidentiam et amicitiam eis exhibuit, dum omnia omnino ad quæ a Pater legatus erat eis solis aperte explicuit. (Corn. a Lap. in Joan., xv, 15.)

(1) Ego claritatem quam dedisti mihi dedi eis... verba quæ dedisti mihi dedi eis. (Cfr. Joan., xvii, 3, 7, 8, 22.)

à Gethsémani, au Prétoire et au Calvaire. De larges et profonds courants souterrains, partis des extrémités du passé et de celles de l'avenir, y amènent à travers les siècles les flots infects de toutes les convoitises, de tous les crimes, de toutes les perversions.

A qui le Cœur magnanime et héroïque, mais écrasé sous les digues rompues de sa force et de sa patience, pourra-t-il recourir pour trouver un peu de soulagement, sinon en ces collaborateurs assidus, en ces amis plus intimes, qu'il s'est choisis pour demeurer avec lui dans ses tribulations, et qu'il implore de le suivre et de le soutenir aux excès de sa douloureuse agonie (1)?

A eux il confie ce qu'il ne peut dire à la multitude sans la scandaliser, car il leur a révélé les splendeurs de sa gloire pour les prémunir contre ses abaissements. Et l'oreille du prêtre entend des confidences douloureuses; et son regard étonné, effrayé parfois, mais toujours profondément consterné, voit les plaies secrètes, envenimées et sans cesse renouvelées du Cœur de l'Ami trahi, profané et meurtri. Il sonde les secrets épouvantables des perversions les plus monstrueuses, des dégradations les plus abjectes dans les hommes, qui sont pourtant les membres de Jésus lui-même, encore que gangrenés! Et ces lamentables découvertes ne le doivent faire douter ni de la grâce, ni de l'humanité elle-même; il faut qu'il continue de l'aimer assez pour travailler de tout cœur à la sauver, avec l'espérance, victorieuse de toutes les contradictions, d'y arriver! Il doit constater dans une impitoyable évidence les insuccès trop nombreux de la grâce de Jésus dans les âmes, l'inutilité de ses secours les plus puissants, la ruine de ses œuvres les mieux établies, les cruelles déceptions de son Cœur,

(1) Sustinete hic et vigilate mecum. — Id est, manete, expectate et intuemini me hic in mortis agonia summe dolentem et orantem; tum ut doloris mei testes sitis; tum ut mecum vigilando, compatiendo, orando aliquod tantæ afflictionis lenimen et solatium mihi afferatis. (Corn. a Lap. in Matth., XXVII, 38.)

venues de l'abandon lâche de ses collaborateurs, de la trahison froide de ses amis ; — et ne pas douter de Jésus, ni de sa puissance, ni de son triomphe définitif ; mais, au contraire, redoubler sans cesse de foi, d'amour et de zèle pour consoler le Cœur affligé et panser le Cœur blessé !

Ah ! il faut aimer un ami de bien particulier amour, avoir en lui une confiance bien entière et lui témoigner un abandon sans réserve pour lui révéler toutes les plaies secrètes du cœur ! Si Jésus a la confiance de les mettre à nu sous le regard de ses prêtres, c'est qu'il les aime de prédilection : *Vos autem dixi amicos, quia omnia... nota feci vobis.*

IV. — Le troisième titre de la prédilection de Jésus pour ses prêtres est l'union incomparablement étroite où il les appelle en leur communiquant, par le caractère sacerdotal, une telle ressemblance de condition avec lui, que, la maternité de Marie et la paternité de Joseph exceptées, aucune assimilation surnaturelle de la créature avec le Fils de Dieu ne se peut concevoir si haute, si profonde, si parfaite. S'il est vrai que toute amitié se fonde sur des similitudes de nature, de condition, de sympathie ou d'intérêt, quelle ne sera pas l'amitié privilégiée qui s'établira sur cette ressemblance entre Jésus et le prêtre, que le caractère sacerdotal porte jusqu'à l'identification personnelle, faisant du prêtre « un autre Christ », un être qui « agit dans la personne du Christ », selon l'expression hardie, mais exacte, de saint Thomas : *Sacerdos novæ legis in persona Christi operatur* (1) ! »

C'est le propre du caractère sacramentel d'assimiler à Dieu l'homme qui le reçoit, en imprimant dans son âme

(1) IIIe P. Q. XXII, a. 4.

d'une manière ineffaçable un trait fondamental de la nature divine, une participation à l'être ou au pouvoir de Dieu : « Le caractère, dit saint Thomas, est un signe distinctif, surnaturel et spirituel, marqué dans l'âme par le caractère éternel, qui est le Verbe, image incréée du Père, incarnée en Jésus. En se communiquant à nos âmes par les sacrements, cette vivante image de Dieu y marque l'empreinte de son être ou de son pouvoir et nous assimile ainsi à Jésus et, par Jésus, à Dieu : *Unde qui notantur charactere assimilantur Christo* (1). »

Le caractère baptismal imprime dans l'âme de l'enfant la ressemblance avec Jésus, en le rendant participant de sa nature et de ses droits de fils par la filiation adoptive de la grâce, qui le sépare des enfants de colère ; et, en le revêtant de la sainteté de Jésus, il le rend digne des complaisances du Père pour son Fils unique.

Mais parmi ces élus, marqués du caractère de fils, Jésus, le souverain prêtre et le chef souverain, en choisit quelques-uns par une nouvelle et plus précieuse élection (2), dans lesquels il se reproduit par une seconde et plus profonde ressemblance, en leur communiquant son pouvoir de chef et son ministère de prêtre : c'est le caractère sacerdotal, qui, selon le mot de saint Denys, « achève de rendre l'homme divin par la suprême ressemblance avec le Fils de Dieu : *Perficiens eum divinum et communicatorem donorum divinorum* (3). »

Par le caractère baptismal Jésus communiquait au chrétien sa nature, sa vie et sa sainteté de Fils et se l'unissait

(1) Character est distinctio impressa animæ rationali a charactere æterno; sed character æternus est ipse Christus : ergo qui notantur charactere assimilantur Christo. (IIIᵃ P. Q. LVII, a. 4.)

(2) Ipsum elegit ex omni vivente offerre sacrificium Deo. (Eccli., LXV.)

(3) De Cœl. Hierarchia, a D. Th. allatus IIIᵃ P. Q. LXIII, a. 2.

comme un des membres vivants de son corps; par le caractère sacerdotal, il communique au prêtre sa puissance publique, sa dignité éminente, son autorité suprême de chef. Ce n'est plus un membre parmi ses membres : il est identifié à la tête elle-même pour vivifier et gouverner tout le corps de l'Eglise.

Mais avoir de Jésus la nature pour être sanctifié personnellement et le pouvoir pour agir publiquement sur la multitude, n'est-ce pas avoir tout ce qu'il possède lui-même, lui ressembler en tout ce qu'il est, par conséquent lui être personnellement et totalement identifié ?

Saint Paul dit de Melchisédech, le prêtre figuratif, « qu'il avait été assimilé au Fils de Dieu par la possession de son sacerdoce éternel : *Assimilatus Filio Dei, manet sacerdos in æternum* (1). » Dans le prêtre véritable cette assimilation atteint la suprême puissance : elle identifie le prêtre à Jésus-Christ et il apparaît devant Dieu pour lui offrir la religion du monde, comme devant le monde pour lui transmettre les dons de Dieu, « dans la personne de Jésus-Christ », l'unique médiateur dont il exerce le sublime ministère : « *Quod ego donavi, propter vos, in persona Christi* (2). »

Que l'on ne se récrie pas contre la sublimité de cette assimilation produite entre le prêtre et le Fils de Dieu par le caractère sacerdotal : c'est l'amour d'un Dieu qui l'opère, et il se plaît à des merveilles inattendues et inouïes. Déjà, par le baptême, la créature est élevée aux hauteurs surnaturelles de la vie, de la sainteté et du bonheur de Dieu lui-même. Mais ici l'amour redouble, il faut que ses merveilles redoublent aussi ; et comme l'humanité de Jésus, en recevant le caractère du Verbe dans un don

(1) Hebr., VII, 3.

(2) Vice et auctoritate Christi, cujus personam gero, quasi in persona Christi existens. (Corn. a Lap. in II Cor., II, 10.)

immédiatement personnel, a été élevée au sommet de la vie divine, possédée en plénitude et d'une manière inaliénable, qui s'appelle « l'assomption de la nature humaine dans le Verbe », ainsi le Verbe incarné, se plaisant à aimer de choix un certain nombre de privilégiés, pris dans la famille déjà tant aimée des élus, il les emporte sur les cimes de sa gloire pour les y faire vivre d'une sainteté plus haute, les place directement en face de Dieu pour y accomplir le sublime office de donner satisfaction à tous ses droits et de traiter des intérêts de toute créature : *Ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in eis quæ sunt ad Deum* (1).

C'est le comble de l'honneur et le comble de la puissance que cette assomption merveilleuse qui perd les prêtres dans une inconcevable unité avec le souverain prêtre : voilà ce que son Cœur a voulu leur donner au moment où, en les revêtant de son sacerdoce, Jésus les proclamait ses amis de prédilection : *Nimis honorati sunt amici tui. Deus, nimis confortatus est principatus eorum* (2).

Il fallait aux prêtres de la nouvelle loi ce faîte de la dignité et ce faîte de la puissance, pour reproduire l'œuvre capitale du Christ, le sacrifice d'infinie valeur et d'efficacité infinie. Et l'oblation du sacrifice eucharistique, qui est la fonction principale de leur ministère et la fin première de leur vocation, est aussi la raison de leur incomparable union personnelle avec Jésus.

« La dignité du sacrement de l'Eucharistie est si haute, dit saint Thomas, que la consécration n'en peut être faite que dans la personne du Christ : *Hoc sacramentum*

(1) Hebr., v, 1.
(2) Ps. cxxxviii, 17.

tantæ dignitatis est quod non conficitur nisi in persona Christi. » Il ne s'agit pas ici, en effet, d'immoler une victime sans raison, représentant l'immolation spirituelle de l'homme devant Dieu. C'est un Dieu qu'il faut saisir, un Dieu sur lequel il faut agir, un Dieu qu'il faut immoler : que le consécrateur soit donc un Dieu, lui aussi, pour être digne de consacrer un Dieu !

Or, un seul être parmi les hommes est Dieu comme Dieu lui-même, c'est Jésus le Fils de Dieu. Lui seul donc sera capable d'offrir le sacrifice eucharistique. Mais il est remonté au ciel. L'autel de la terre restera-t-il sans sacrifice au milieu de l'Eglise désolée ? Non, continue saint Thomas. Il y a ici-bas des êtres privilégiés dans lesquels le Souverain Prêtre réside et agit en personne, à qui il appartient en propre, à cau[illegible]a, de consacrer l'Eucharistie : leur caractère sacerdotal [illegible] rend dignes d'opérer l'œuvre personnelle de Jésus, dans la propre personne de Jésus. Qu'ils s'approchent, qu'ils consacrent donc ! c'est Jésus qui consacre en eux, parce qu'ils lui sont personnellement identifiés : et, à cause de cette union, la sainteté de leur sacerdoce est conforme à la dignité du Sacrement qu'ils opèrent : « *Ideo proprium est sacerdotum conficere hoc sacramentum* (1). »

Leur puissance, comme leur dignité, est celle du propre Fils de Dieu : car les merveilles que suppose la consécration eucharistique sont de telle portée qu'elles réclament, pour être accomplies, l'intervention personnelle du Tout-Puissant. Saint Thomas révèle ce lien de l'union privilégiée du prêtre avec le Christ : « Parce que la consécration de la matière eucharistique consiste, non dans une simple bénédiction, qui lui communiquerait une vertu sanctificatrice, mais dans un changement miraculeux de la substance du pain en la substance du corps de Jésus,

(1) IIIa P. Q. LXXXII, a. 1.

cette consécration ne peut se faire que par Dieu seul : *In quadam miraculosa conversione substantiæ quæ a Deo solo perfici potest.* C'est pourquoi aussi les paroles de la consécration, qui doivent être proportionnées à l'opération merveilleuse de ce mystère, ne sont pas celles d'un ministre si élevé qu'on le suppose, priant, commandant ou agissant en son nom ou au nom d'une puissance supérieure : elles sont d'un ministre parlant dans la personne même de Jésus-Christ : *Sed quasi ex persona Christi loquentis.* Et cela, afin qu'il apparaisse que dans la production de ce Sacrement, le ministre, disparu et perdu en Jésus-Christ, ne fait que proférer extérieurement les paroles que Jésus-Christ dit en lui : *Ut detur intelligi quod minister, in perfectione hujus sacramenti, nihil agit nisi quod profert verba Christi* (1). »

Voit-on jusqu'où le souverain prêtre s'unit, s'agrège et s'identifie les membres de son être sacerdotal ? Il pouvait bien, à la Cène, en voyant ces premiers prêtres en qui il venait de se personnifier dans une extase d'amour, dans une effusion suprême de son Cœur, il pouvait les appeler « les siens », une partie vivante de sa propre personne : *Cum dilexisset suos !* »

Il les a liés si étroitement à son Sacrement par leur sacerdoce, qu'ils semblent en faire une partie morale, mais nécessaire et inséparable.

Jésus donne au prêtre la victime du sacrifice, par lequel il satisfait à Dieu, et le pain spirituel dont il nourrit les âmes : le prêtre donne à la victime son sacrificateur, au pain de vie son dispensateur. — Ils sont indispensables l'un à l'autre, incomplets et impuissants l'un sans l'autre : le prêtre à offrir, le Sacrement à agir. — Le prêtre est le complément et le supplément du Christ anéanti dans l'état

(1) Q. LXXVIII, a. 1.

sacramentel pour y continuer sa mort : il est sa bouche pour l'annoncer, son bras pour le donner, le pied qui le porte à ceux qui l'appellent, l'organisme extérieur et humain de sa présence, la forme agissante du Christ réduit à l'inertie du pain. — Il est le rayonnement de sa présence cachée dans l'obscurité du nuage eucharistique, la protestation vivante qui empêche le silence du Sacrement de se transformer en l'oubli du tombeau. Il semble vraiment que, comme sur le Thabor, le prêtre vive avec Jésus dans la nuée mystérieuse du Sacrement (1).

Aussi entre-t-il dans les puissances du Christ eucharistique, participant à l'éminence du Sacrement, à sa nécessité, à son efficacité et aux honneurs qu'il mérite. — Comme l'Eucharistie est au-dessus de tout dans l'ordre de la grâce, le prêtre domine les peuples, les magistrats et les rois de la sublimité divine de sa dignité, de sa mission surnaturelle et de son pouvoir spirituel. Il est docteur, juge et chef des âmes, dans l'empire de la grâce. — Comme l'Eucharistie est nécessaire à Dieu pour sa gloire, à l'humanité pour sa vie surnaturelle, car sans sacrifice il n'y a pas de religion, c'est-à-dire pas de communication surnaturelle entre la créature et le Créateur : ainsi, sans prêtre, il ne saurait y avoir de sacrifice : donc aucune prière qui monte de la terre vers Dieu avec certitude de l'atteindre, aucun bienfait divin qui descende de Dieu vers l'homme avec la force de l'élever jusqu'à sa perfection dernière. — Comme toute vertu sanctifiante et toute influence surnaturelle viennent de l'Eucharistie, ainsi rien ne se fait dans l'Eglise que par le prêtre, canal qui fait passer dans les âmes, par la parole, les sacrements et les œuvres, les trésors accumulés dans le Cœur de Jésus-Christ, foyer de toute vie.

Mais aussi, de cette union ineffable avec l'Eucharistie,

(1) Et nubes lucida adumbravit eos. (Matth., XVII, 5.)

viennent au prêtre les honneurs, la soumission, la confiance, l'amour, le culte religieux en un mot, dont les peuples l'entourent. Il participe réellement au culte rendu à l'Eucharistie. Quel potentat sur la terre obtient comme lui la soumission de l'esprit, l'obéissance de la volonté? A quel ami donne-t-on comme à lui la confidence des secrets les plus poignants, la reconnaissance et la piété filiales? Ah! c'est que les peuples qui l'ont vu à l'autel, confondu avec le Christ dans la même action personnelle du sacrifice, enveloppé dans les nuages du même encens, continuent de le voir partout et toujours prêtre dans la personne de Jésus, digne, par conséquent, de la religion qu'ils décernent au Sacrement lui-même : *Assimilatus Filio Dei, manet sacerdos in æternum* (1)!

Il serait inutile d'objecter, contre ces témoignages magnifiques des prédilections de Jésus pour ses prêtres, que ces hommes, tant élevés, peuvent rester pourtant très bas par leur nature et par leurs penchants ; que ces collaborateurs, munis de forces si puissantes, demeurent capables d'inconstance et de chute.

Cela est très vrai. Mais la persistance de leur misère native au milieu de leur divine assomption ne fait que leur attirer de nouvelles attentions, de plus actives sollicitudes, des assistances plus secourables, une compassion plus tendre et une miséricorde plus abondante de la part du Sauveur. Car c'est lui qui est allé les prendre dans leur bassesse, qui a chargé leurs épaules défaillantes de ce fardeau du sacerdoce dont le poids ne se peut mesurer qu'à Dieu et aux âmes, c'est-à-dire à l'infini, et qui demande à leurs bras débiles des œuvres grandes comme l'éternité. Il

(1) D'Aaron et du sacerdoce figuratif le Sage avait dit : Excelsum fecit Aaron, statuit ei testamentum æternum et dedit illi sacerdotium gentis, et beatificavit illum in gloria .. Sic pulchra ante ipsum non fuerunt talia usque ad originem. (Eccli., XLV.) — A combien plus forte raison cela est-il vrai du sacerdoce éternel !

répond donc d'eux et il leur doit un concours et des secours proportionnés non seulement à la hauteur de leur état et à l'étendue de leur ministère, mais à la profondeur de leur misère et de leur faiblesse. C'est pour son Cœur sincère et fidèle la nécessité, reconnue et acceptée, de les aimer deux fois infiniment. Ne leur disait-il pas à la Cène : « Quand je vous ai envoyés sans chaussures et sans provisions, avez-vous jamais manqué de quelque chose (1) ? » Et il ajoutait : « Ayez confiance en moi : sans moi, vous ne pouvez rien faire ; mais je suis avec vous toujours, et celui qui demeure en moi fera de plus grandes choses que moi-même ; il portera beaucoup de fruit, et ce fruit de bon aloi demeurera pour l'éternité (2). »

Saint Thomas exprime la doctrine de l'Eglise quand il enseigne formellement que « la généreuse et prévoyante largeur » du Cœur très bon, connaissant l'indigence de l'homme en face des responsabilités du sacerdoce, pourvoit le prêtre de grâces proportionnées à l'éminence de sa vocation exceptionnelle, qui lui permettent d'accomplir « dignement les charges qui lui sont confiées, quelque grandes et élevées qu'elles soient (3). » — Que le prêtre veuille seulement ne jamais douter du Cœur de Jésus, et sa faiblesse ne pourra rien contre la force de celui qui est personnellement en lui non seulement pour le faire prêtre, mais pour le garder « ouvrier inconfusible » de toutes ses grandes œuvres (4). »

(1) Quando misi vos sine sacculo et pera et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis? At illi dixerunt : Nihil. (Luc., XXII, 35.)

(2) Joan., XIV, 12.

(3) Ad idoneam executionem ordinum, non sufficit bonitas qualiscumque, sed requiritur bonitas excellens, ut ii qui ordinem suscipientes, super plebem constituuntur gradu ordinis, ita et superiores sint merito sanctitatis. Et ideo confertur in ipsa susceptione ordinum, amplius gratiæ munus per quod ad majora reddantur idonei... Et quia hæc idonee non fiunt sine auxilio gratiæ, ex consequenti, divina largitas recipientibus characterem largitur gratiam per quam digne impleant ea ad quæ deputantur. (IIIa P. Q. LXVII, I.)

(4) II Tim., II, 15.

V. — Il est naturel que le Cœur Sacré veuille, en retour, être aimé de ses prêtres d'une amitié de prédilection. Ils ne le peuvent pas aimer d'un médiocre amour (1) : ils sont obligés de l'aimer en amis, et en amis de choix.

Le souverain Prêtre leur en prescrivait l'obligation au moment même de la première ordination. « *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos !* » Si je ne veux plus voir en vous des serviteurs, mais des amis, — il faut que vous soyez pour moi, vous aussi, ce que je vous veux, ce que je vous crée et vous institue : des amis. L'amitié est essentiellement réciproque : je vous prends pour amis privilégiés : choisissez-moi pour votre ami préféré et traitez-moi comme tel. Serviteurs seulement, fonctionnaires, légats et mandataires, ouvriers ou mercenaires, mus par l'intérêt, je ne vous veux ; esclaves conduits par la peur, encore moins : *Jam non dicam vos servos.* Je vous veux amis parce que je vous ai choisis et enrichis pour m'aimer personnellement. Que si vous devez me servir, vous dévouer à mes intérêts, travailler au salut des âmes, ce noble service doit être inspiré par l'amour et accompli dans des conditions qui ne nuisent point aux exigences de l'amitié souveraine que j'attends de vous : *Vos autem dixi amicos.*

(1) La Bienheureuse écrivait à son frère, prêtre et curé du Bo Sainte-Marie, au diocèse d'Autun : « Vous avez si entièreme gagné mon cœur par l'ouverture que vous m'avez faite du vôtr qu'il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vo avancement au saint amour, et pour vous faire correspondre p faitement aux desseins que Dieu a sur vous, qui sont, si je ne trompe, de vous faire arriver à une haute perfection. C'est po quoi, voyez-vous, mon cher frère, il ne vous faut point flatter ne se contentera pas pour vous d'une vertu médiocre, parce qu'i beaucoup de grâces à vous faire, et à d'autres personnes, par vo moyen. Ne le frustrez donc pas de ce qu'il attend de vous, qui une vie conforme à la sainteté de votre ministère. A vous dire vérité, vous ne trouverez de paix ni de repos que lorsque v aurez tout sacrifié à Dieu. Vous aurez bien à souffrir pour en ve là, mais la grâce ne vous manquera pas, ni la force et le seco du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (T. II, Lettre LV

Ces paroles sont, de la part de l'Instituteur du Sacerdoce, tout autre chose qu'un désir ou un conseil : elles expriment une volonté et posent la base même de l'esprit sacerdotal. Il faut que le prêtre soit pour Dieu un être qui vive de l'aimer, qui le serve par amour, de préférence à tout et par le sacrifice de tous les autres intérêts, quelque légitimes qu'ils soient en eux-mêmes.

Etablissant le sacerdoce figuratif, le Seigneur disait à Aaron : « Vous ne posséderez pas de biens ici-bas et n'aurez aucune part dans la distribution de la terre promise : moi seul suis votre part et votre héritage : *Ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israel.* J'ai choisi tes fils pour qu'ils m'appartiennent à moi seul : *Elegi eos ut sint mei.* Je veux qu'ils soient exempts de toute charge civile ou militaire, à l'abri même du souci de leur pain quotidien : je les nourrirai abondamment des pains qui me sont offerts, de la chair des victimes qui me sont immolées : *Panem ipsis in primis paravit in satietatem. nam et sacrificia Domini edent* (1). »

Mais, en retour, ils seront uniquement occupés au service de mon Tabernacle : « Je les ai choisis parmi tous les vivants pour m'offrir le sacrifice qui m'est dû, le service de l'adoration et de la louange qui monte vers moi comme l'encens pur, le grand devoir de la prière et de la propitiation pour le peuple : *Ipsum elegit ab omni vivente offerre sacrificium Deo incensum et bonum odorem, in memoriam placare pro populo* (2). »

Ils me sont une oblation sacrée, un présent déposé sur mon autel, un don permanent, dit le Seigneur ; je les ai enlevés, séparés, pris pour moi seul : *Ego tuli Levitas ;* je les veux tout entiers à moi, et que rien de ces holo-

(1) Num., XVIII, 20. — Eccli., XLV, 27.
(2) Ubi supr.

cautstes vivants ne me soit ravi : *Quoniam dono donati sunt mihi* (1).

Et il disait à ses apôtres, dans le cœur desquels il imprimait le signe brûlant de son amitié privilégiée, en même temps qu'il gravait dans leur âme le caractère du sacerdoce : « Vous êtes mes amis ; demeurez en moi, demeurez dans mon amour : *Manete in me, manete in dilectione mea*. Pratiquez ma loi, mais pour montrer que vous m'aimez véritablement ; faites toutes mes volontés, mais par amitié pour moi : *Vos amici mei estis si feceritis quæ præcipio vobis*. Donnez-vous aux âmes, jusqu'au sacrifice de vous-mêmes, mais pour me témoigner votre amour, « car il n'y en a pas de preuve plus éclatante que de donner sa vie pour ceux qu'on aime : *Majorem charitatem nemo habet !* »

C'est de ces êtres choisis, illuminés, sanctifiés et aimés avec prédilection, qu'il attend toutes les démonstrations d'amitié souveraine, unique, sans mesure et sans fin, dont son Cœur a une soif ardente, ayant été créé pour en goûter tous les charmes, ayant conquis tous les droits d'en recevoir les hommages.

Il attend donc de leur part la présence assidue, la compagnie fidèle, la conversation sans ennui et les complaisances prises avec un désir toujours nouveau. — Il attend

(1) Et offeret Aaron Levitas munus in conspectu Domini a filiis Israel ut serviant (mihi). Statuesque Levitas et consecrabis oblatos Domino, ac separabis de medio filiorum Israel ut sint mei, quoniam dono donati sunt mihi a filiis Israel. (Num., VIII, 12.) Levita, idem est quod copulatus Deo, quod totus Deo copulari et adhærere debeat. — Aliqui Levi interpretantur « Ipse mihi », quasi Deus dicat : Ipse totus mihi est consecratus, ipse totus est meus. Ego illum in meum ministerium, in amicum, in filium coaptavi ; ut ipse vicissim totum se mihi addicat et copulet, reliqua spernat et fastidiat. — (Corn. a L. in Eccl., XLV, 7.)

de leur part l'intelligence de ses perfections et de ses mystères, avivée sans cesse de lumières plus pures, et la louange de plus en plus enthousiaste de ses beautés et de ses amabilités, au moyen de l'étude régulière et de la pratique de l'oraison et du recueillement ; la soumission empressée à son bon plaisir, la délicatesse à prévenir ses désirs et la fidélité soutenue à accomplir ses volontés.

Il leur demande la tendresse de l'affection, la compassion et la consolation. — C'est à ses premiers prêtres, au sortir du sanctuaire de leur ordination, qu'il adressait cette touchante prière, c'est vers eux qu'il poussait ce cri d'angoisse : « Venez, tenez-vous près de moi, car mon âme est triste jusqu'à la mort : *Sustinete hic, et vigilate mecum* (1) ! » — C'est d'eux, ses amis consacrés, que, frappé par le courroux de son Père, dans l'abandon de tout appui et de tout secours, dans l'affaissement de ses forces et l'écoulement de son Cœur fondu de douleur et noyé de tristesse, il implorait la pitié consolatrice d'un regard, d'une attention, d'un peu de sympathie : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me* (2) !

Si ses prêtres, distraits et dissipés par une vie trop extérieure, restent inattentifs à ses travaux et à ses peines; si l'appesantissement d'une vie trop matérielle ou trop sensuelle les rend incapables de ressentir ses douleurs : si même, par suite du surcroît d'occupations légitimes et de la surcharge des œuvres entreprises, ils n'ont plus le loisir ni même la liberté intérieure nécessaires pour remplir le premier de tous leurs ministères, qui est celui de l'amitié personnelle, de la consolation intime, de la charité compatissante enfin, pour le plus noble, le plus méritant et le plus touchant des amis malheureux, ce très doux Ami en souffre une amère et cruelle déception, qu'il ne peut cacher

(1) Matth., xxvi, 38.
(2) Job, xix, 21.

lui si discret pourtant et si patient à souffrir en silence : « *Sic, non potuistis una hora vigilare mecum* (1) ? »

Et s'il arrive que, par suite de l'omission de ce premier de leurs devoirs, qui assure la grâce de tous les autres, les amis privilégiés entrent en tentation et succombent aux coups mortels de l'adversaire qui, veillant toujours pour tuer, a voué aux prêtres une haine proportionnée à la prédilection de Jésus pour eux, ah ! il le dit, et cet aveu douloureux, sorti de son Cœur au moment de la grande révélation, quand il se plaignait de la « froideur, des irrévérences et des mépris, des ingratitudes et des sacrilèges dont tant d'hommes usent envers lui dans son Sacrement d'amour », cet aveu de la souffrance la plus cruelle pour son Cœur pèse sur la tribu sacerdotale : « Ce qui m'est le plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi ! »

Et il ajoutait : « Cela m'est plus douloureux que tout ce que j'ai enduré dans ma Passion (2) ! »

(1) Matth., XXVI, 40.

(2) Vie de la Bse, T. I, p. 124, 108. — On lit encore dans la Vie de la confidente des secrets les plus intimes du Cœur adorable :

« Un jour, il me sembla entendre une voix qui me disait : Le Seigneur se lasse d'attendre. Il veut entrer dans ses greniers pour cribler son froment et séparer le bon grain d'avec le chétif. La sainteté de Dieu tenant à s'appesantir sur moi, comme si c'eût été pour m'anéantir, me mit hors de tout mouvement pour me faire entendre derechef sa voix qui fut telle : « Mon peuple choisi me « persécute secrètement, et ils ont irrité ma justice ! Mais je mani- « festerai ces péchés secrets par des châtiments visibles, car je les « criblerai dans le crible de ma sainteté pour les séparer d'avec mes « bien-aimés. Les ayant séparés, je les environnerai de cette même « sainteté qui se met entre le pécheur et ma miséricorde. Et quand « ma sainteté a une fois environné le pécheur, il est impossible « qu'il se reconnaisse ; sa conscience demeure sans remords ; son « entendement sans lumière ; son cœur sans contrition ; et il meurt « enfin dans son aveuglement. »

« Me découvrant ensuite son Cœur amoureux, tout déchiré et transpercé de clous : « Voilà, me dit-il, les blessures que je reçois

O prêtres tant aimés, aimons donc le Cœur du souverain Prêtre, d'où sont descendues pour nous toutes les grâces de prévenance qui ont fait notre vocation ; d'où nous avons reçu l'honneur, la puissance et la sainteté de notre ordination ; où sont en abondance tous les secours nécessaires à notre sanctification personnelle et à notre ministère apostolique ; où nous sommes sûrs d'être toujours compris, accueillis, supportés, pardonnés et refaits, parce que nous y sommes toujours aimés ! Professons une confiante et constante dévotion pour le Cœur de l'Ami dont nous avons fait la Victime de notre sacrifice, le Pain de notre repas du matin et le Compagnon présent à tous les instants de notre vie ! Vivons le cœur appliqué contre son Cœur, comme à la Cène, le prêtre Jean ! Puis donnons-le, faisons-le connaître, aimer et servir de tous, comme le trésor de tous les biens pour tous les hommes ! Nous fixerons ainsi sur nous les complaisances de ce Cœur qu'il faut à tout prix satisfaire, et nous mériterons de voir se réaliser pour notre apostolat cette promesse faite à la Bienheureuse par Notre-Seigneur en faveur de ses prêtres :

« Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés d'une tendre dévotion à son divin Cœur (1) ! »

« de mon peuple choisi. Les autres se contentent de frapper sur « mon corps ; ceux-ci attaquent mon Cœur qui n'a jamais cessé de « les aimer. Mais mon amour cédera enfin à ma juste colère pour « châtier ces orgueilleux attachés à la terre, qui me méprisent et « n'affectionnent que ce qui m'est contraire, me quittant pour les « créatures, fuyant l'humilité pour ne chercher que l'estime d'eux-« mêmes. Et leurs cœurs étant vides de charité, il ne leur reste « plus que le nom de religieux. »

(1) T. I, p. 317.

LES AMOURS DU SACRÉ-CŒUR

VI

SES PRÉDILECTIONS : LES VIERGES SACRÉES

SOMMAIRE

I. Les vierges consacrées à Dieu partagent avec le prêtre les prédilections du Sacré-Cœur. — Dieu a mis dans le cœur de la femme deux qualités qui, relevées par la grâce, la disposent à être choisie par le Christ, comme une épouse qu'il s'unit spirituellement : le charme pour plaire et la sensibilité pour aimer. — La loi originelle. — II. Le nouvel Adam la relève en donnant, de son Cœur entr'ouvert, naissance à une épouse qu'il aime pardessus tout ici-bas : la sainte Eglise. — III. Il étend cet amour de choix à quelques âmes qu'il constitue ses épouses : les vierges sacrées. — Que d'amour dans l'appel de l'Epoux divin ! — La virginité dans le siècle. — La virginité dans le cloître. — IV. L'état religieux est le milieu le plus favorable pour les vierges de professer le devoir fondamental des épouses du Christ, qui est de l'aimer. — Quels secours donne la vie religieuse pour préserver, accroître et porter jusqu'à la perfection du sacrifice le saint amour. — V. Combien, par les relations que la vie religieuse établit entre les religieuses et l'Eucharistie, l'Epoux divin s'applique à perfectionner l'amour dans le cœur de ses épouses : sa présence constante au milieu d'elles ; l'exemple sans cesse renouvelé de son sacrifice ; sa vie personnelle dans leur âme. — VI. En retour de tant de prévenances, le Cœur adorable attend de ses épouses le service de l'amour sous ces trois formes principales : la prédilection, la consolation, le dévouement. — La prédilection de l'amour familier et intime, qui permette à l'Epoux de trouver en ses épouses ses complaisances. — En quels termes brûlants l'Epoux du Cantique manifeste aux religieuses les ardeurs de son Cœur. — Mais qu'il est terrible pour l'épouse indélicate ou infidèle ! — VII. Le devoir de consoler l'Epoux s'impose à l'épouse sacrée : car ses peines sont grandes. — Il attend cette consolation. — L'épouse doit s'y porter, dans l'oubli de toute joie propre, — par toutes les compassions de son cœur, — par tous les sacrifices de sa vie religieuse, — par l'acceptation des peines intérieures que, pour se la rendre semblable, l'Epoux lui fait souffrir. — VIII. Enfin, l'obligation du dévouement aux intérêts de l'Epoux : soit

par l'apostolat de la prière, soit par celui des œuvres de miséricorde. — IX. Conclusion : *Egredimini, filiæ Sion, et videte Regem Salomonem in diademate quo coronavit eum mater in die lætitiæ Cordis ejus!*

Vulnerasti Cor meum, sponsa, vulnerasti Cor meum.
J'ai le Cœur blessé pour toi d'une double plaie d'amour, ô ma sœur, ô mon épouse ! (Cant., IV, 9.)

« Un jour de saint Jean l'Evangéliste, après avoir reçu de mon divin Sauveur une grâce à peu près semblable à celle que reçut le soir de la Cène ce disciple bien-aimé, Notre-Seigneur me présenta son Cœur avec ces paroles : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Saint Sacrement, et je ne trouve presque personne qui s'efforce selon mon désir de me désaltérer, en usant envers moi de quelque retour. »

Et le divin Maître, fixant ses regards suppliants sur la Bienheureuse, lui adressait cette prière : « Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu en peux être capable ! »

Et comme elle lui représentait son impuissance, Jésus lui répondit : « Voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque ! » Et en même temps, ce divin Cœur s'ouvrant, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consumée (1) ! »

I. — Dans cette manifestation éclatante, dans cette révélation précise, dans cette opération merveilleuse accomplie en faveur d'une vierge devenue son épouse par les vœux de religion, Notre-Seigneur semble indiquer quel est, à l'égard de son Cœur, le rôle des âmes consacrées à son service dans la vie religieuse. C'est le rôle de l'épouse, rôle d'amour

(1) Vie et Œuvres, T. I, p. 117-108.

personnel, intime, dévoué sans mesure, pour l'accomplissement duquel l'Epoux divin, en les comblant des prévenances d'une prédilection marquée, a mis dans leur cœur, naturellement fait pour l'affection, la beauté spirituelle et les charmes surnaturels capables de fixer ses complaisances; les forces et les délicatesses du plus noble amour, pour lui offrir les consolations dont il a besoin en face de l'ingratitude universelle et le service parfait qu'il mérite.

En associant la vierge de Paray au disciple de la Cène dans la Révélation de son Cœur et la confidence de ses désirs, le divin Maître montre qu'après le prêtre, la vierge consacrée a la première place dans ses prédilections ; qu'il l'appelle au service de son Cœur par une vocation de choix, et que si le premier doit en être l'ami personnel et privilégié, la religieuse doit en être l'épouse fidèlement aimante autant que magnifiquement aimée.

La femme a deux qualités distinctives et fondamentales : le charme pour plaire, la sensibilité pour aimer. Telles sont les deux raisons de sa formation à l'origine. « Il n'est pas bon à l'homme d'être seul, dit le Seigneur ; faisons-lui une aide qui lui soit semblable : *Non est bonum hominem esse solum; faciamus ei adjutorium simile sibi* (1) » Ce qui veut dire : donnons à sa solitude ces deux secours contre les deux lacunes qu'elle comporte : une joie et une force, une consolation et un complément. Car l'être créé pour la société ne peut trouver sa perfection et son bonheur que dans le concours d'êtres semblables à lui, qu'il aime et dont il soit aimé. Dès que le Créateur présenta à Adam la mère des vivants, formée de sa propre substance, sa beauté pleine de grâce le séduisit, et il l'aima de souveraine complaisance, comme le charme de sa vie, en qui il se retrou-

(1) Gen., II, 18. — Hebraice est Benegdo, quod primo significat *quasi coram ipso*, ut videlicet mulier viro sit præsens et socia, in solitudinis remedium et solatium. Rursum, ut mulier viro sit ad manum ut eum in omnibus juvet et sublevet,

vait lui-même, dans le cœur de laquelle il se reposait, auprès de qui il redoublait, à la pouvoir épancher, la reconnaissance et la joie dont il était plein à cette brillante aurore de son existence qui ne connaissait pas de nuage : *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea !* Et la femme, sachant d'où elle avait été tirée, se porta tout entière vers celui qui était son principe, comme pour lui rendre, dans son service de tous les instants et son dévouement sans bornes, l'être qu'elle en avait reçu : *Adjutorium simile sibi* (1) ! L'unité de leur origine, de leur nature, de leurs besoins et de leur fin créa entre ces deux êtres la nécessité sacrée d'un réciproque amour dont Adam, le premier des prophètes, proclama le fait et la loi par ces paroles solennelles : « L'homme abandonnera son père et sa mère pour son épouse ; et ces deux êtres seront si unis qu'ils n'en feront qu'un : une seule âme en deux corps : *Et erunt duo in carne una* (2). »

II. — Le nouvel Adam ne s'est pas contenté de réparer les ruines lamentables faites par le péché dans cette loi d'harmonie. Ayant réuni l'homme et la femme dans un amour sanctifié par la grâce du saint mariage, il a voulu diviniser en lui ce grand amour nuptial et se donner une épouse qu'il pût aimer en époux, ainsi qu'avait fait le premier homme innocent pour la créature sortie de son flanc. Lui aussi il subit le mystérieux sommeil dans lequel la volonté de son Père l'enveloppa ; et pendant qu'il dormait

(1) Chaldæus vertit : Faciamus ei sustentaculum quod sit penes eum. (Corn. a L. in h. l.)

(2) Gen., II, 24. — Inter humanas necessitudines arctissimum et inviolabile est vinculum matrimonii : unde Deus ex Adami costa fecit Evam ut significaret primo quod vir et uxor non tam duo quam unus sint ; 2° quod sint inseparabiles ; 3° quod debeant unum esse amore et voluntate. Unde Pythagoras dixit in conjugio amico esse unam animam in duobus corporibus. (Corn. a L. in h. l.)

sur la croix, un coup de lance, frappé dans son côté, faisait sortir de son Cœur une épouse lavée dans son sang, sans tache, sans ride, toute belle et digne de lui. Il l'aima et prit en elle des complaisances qui ne se sont jamais lassées. Il habite en personne avec elle, il la nourrit de sa chair, il la conduit, la défend, lui donne une inépuisable fécondité, et son grand souci est de la faire honorer par toute la terre ; il l'a sacrée reine et a mis entre ses mains tous ses trésors et toute sa puissance (1).

Et l'Eglise, de son côté, l'aime uniquement et le sert avec une fidélité et un dévouement qui ne reculent ni devant les travaux, ni devant les souffrances, ni devant la mort. Elle lui donne infatigablement de nouveaux enfants qu'elle forme à la ressemblance de ses vertus, qu'elle instruit pour le connaître, le louer et répandre sa connaissance au loin ; elle les fait forts et intrépides pour être les défenseurs de ses droits et les propagateurs de son empire. Elle ne vit que pour lui (2) : et le Cœur de l'Epoux se repose en toute confiance dans l'amour de cette femme forte et de cette épouse fidèle : *Confidit in ea cor viri sui* (3).

III. — Mais le Christ Jésus, dont l'amour est infini, veut être aimé de cet amour qui unit les époux et qui est le plus puissant à fondre ensemble les cœurs, par d'innombrables âmes qu'il distinguera par des dons de grâces privilégiés, qu'il appellera à lui par une élection particulière, qu'il entourera d'une tendresse inappréciable : ce sont les vierges sacrées.

(1) Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea ut illam sanctificaret mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. (Ephes., v, 25.)

(2) Sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus. (Ubi supr., v, 24.)

(3) Prov., XXI, 11.

A vrai dire, toute âme baptisée qui vit dans la grâce, peut, à un certain titre légitime, être appelée épouse du Christ Jésus. L'amour surnaturel de la charité unit assez intimement les âmes au Christ, et la foi avec laquelle il se donne à elles est assez stable (1), pour que le baptême puisse être considéré comme un hymen, et la table sainte comme un repas nuptial où, dans l'accroissement de la charité, les cœurs se dilatent et se pénètrent, les liens de l'affection se multiplient et se resserrent jusqu'à opérer la plus étroite unité entre l'âme et le Fils de Dieu (2). L'amour est le lien de tous les états particuliers qui mettent les âmes en relations spéciales avec le Christ Jésus, fin de tous les états, et il les dépasse tous pour les fondre dans son unité. Aussi, là où il y a plus d'amour y a-t-il union plus étroite et participation plus abondante à la possession de l'Epoux. C'est ce qui fait qu'une mère de famille, servant son mari et élevant ses enfants avec plus d'amour qu'une religieuse n'en mettra à accomplir ses devoirs de perfection, attirera bien plus les complaisances de l'Epoux divin, et sera dans le ciel, comme elle l'est sur la terre, bien plus près de lui. Cette remarque est de saint Thomas, que certaines personnes, sans en avoir fait profession, sont bien plus parfaitement les épouses du Sauveur que d'autres qui ont été appelées à cet état privilégié et qui se sont engagées à en observer les lois (3).

(1) Et percutiam cum eis fœdus in die illa, et sponsabo te mihi in sempiternum et sponsabo te mihi in fide ; et scies quia ego Dominus. (Oseæ, II, 20.) — L'Apôtre disait dans le même sens de tous les chrétiens : Despondi enim vos uni viro virginem exhibere Christo. (II Cor., XI.)

(2) Gaudeamus quia venerunt nuptiæ Agni... Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt. (Ap., XIX. 7, 9.)

(3) Contingit quod aliqui se obligant ad id quod non servant, et aliqui implent ad quod se non obligaverunt ; et ideo nihil prohibet aliquos esse perfectos, qui non sunt in statu perfectionis, et aliquos esse in statu perfectionis qui tamen non sunt perfecti. (2a 2ae, q. CLXXXIV, a. 1.)

Il faut pourtant avouer que les personnes qui peuvent, par un éminent amour, joindre la perfection de l'état séculier avec celle de l'état religieux, sont des exceptions. « Le cœur de la femme mariée est divisé, dit saint Paul, entre deux objets : son époux et le Seigneur ; son temps l'est aussi (1) » et par conséquent ses forces morales. Encore qu'aimant surnaturellement son mari, elle ne l'aime que pour Dieu et que par conséquent son amour se repose définitivement en Dieu, il ne laisse pas que de consumer une part de ses ardeurs sur l'autel du cœur créé où il s'est posé d'abord pour s'élever jusqu'à Dieu : semblable à l'encens qui laisse dans les charbons embrasés une partie de l'arôme qui s'en dégage en nuées odorantes. Bien qu'elle puisse, en l'employant avec beaucoup d'ordre et de jalouse économie, donner quelques moments de son temps à la prière, elle n'en pourra ni n'en devra même jamais soustraire assez au service de son époux et de ses enfants pour satisfaire aux longs épanchements, à la grande liberté intérieure, à la préoccupation dominante de ses intérêts divins que réclame le service parfait de l'unique Seigneur. En fait ordinaire, celle qui a voulu posséder la créature, même très chrétiennement et sans exclure de son cœur le Créateur, doit accepter de céder le pas dans la perfection, les prédilections et les joies de sa possession, à celles qui ont su mépriser tout rival, quelque séduisant qu'il fût, pour n'aimer que le seul Epoux divin.

Celles-ci sont, dans la multitude du peuple chrétien

(1) Volo autem vos sine sollicitudine esse. Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, sollicitus est mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. Et mulier innupta, et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi, quomodo placeat viro. Porro hoc ad utilitatem vestram dico vobis..... ad id quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi (I Cor., VII, 32.)

appelé déjà par la vocation du baptême à aimer le Christ Jésus, l'objet d'une seconde élection toute privilégiée de son particulier amour : *Elegit eam Dominus et prælegit eam* (1).

La virginité est un don du Seigneur. Toute oreille n'est pas apte à entendre l'appel à la chasteté volontaire (2) e toute jeune fille ne devient pas épouse du Christ du fait de ne se point marier et de demeurer pure; mais celle-là seulement qui lui consacre son cœur pour toujours en vertu d'un choix déterminé et irrévocable qu'elle fait de l'Epoux divin, pour répondre à l'appel qu'il lui a fait entendre au fond du cœur avec une clarté et des instances qui ne trompent guère et que, d'ailleurs, discernent définitivement les ministres que le Christ Jésus charge, comme de nouveaux Jean-Baptiste, de lui préparer et de lui présenter ses épouses (3).

Que d'amour dans ce choix et dans cet appel de l'Epoux! Quelle révélation profonde il leur fait, et souvent dès leur enfance, de ses qualités, de ses beautés de ses amabilités infinies! De quelles prévenances il les comble, de quelles sauvegardes il les entoure! Avec quelle force aussi douce qu'irrésistible il les séduit, les gagne, les ravit, les emporte enfin, à travers les tendresses éplorées, les cœurs déchirés, à travers les oppositions aussi et parfois les violences de la chair et du sang! Mais rien ne l'arrête, et son amour jaloux ne cesse de leur redire au plus profond du cœur l'appel victorieux : « Ecoute, ma fille, et comprends, et obéis! Oublie ton peuple et la maison de ton père; le Roi

(1) De l'office des vierges.

(2) De virginibus præceptum Domini non habeo : consilium autem do. (I Cor., VII, 25.) — Sunt enim eunuchi qui de matris utero sic nati sunt, et sunt eunuchi qui facti sunt ab hominibus ; et sunt eunuchi qui seipsos castraverunt propter regnum cœlorum. Qui potest capere capiat. (Matth., XIX, 12.)

(3) Qui habet sponsam, sponsus est ; amicus autem sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est. (Joan., III, 29.)

des Rois, séduit par ta beauté, brûle de te posséder : *Et concupiscet Rex decorem tuum* (1). »

Sollicitées intérieurement par ces puissants appels, ces élues s'éprennent d'un amour souverain pour Jésus-Christ. Sans qu'il entre dans leur esprit l'ombre d'une complaisance sur elles-mêmes ou de mépris pour personne, il leur semble impossible de donner leur cœur à aucune créature. Elles éprouvent des besoins d'estimer, d'admirer, d'aimer qu'aucune beauté, qu'aucune bonté créée ne peut satisfaire. C'est la beauté infinie qu'il leur faut et la bonté infinie, parce qu'elles veulent aimer sans mesure et sans fin, jusqu'à l'adoration réelle et légitime. Un seul être peut dès lors devenir leur époux, le propre Fils de Dieu que seul on peut aimer pour lui-même, sans autre vue que ses amabilités infinies et ses droits sans limites : *Quoniam ipse est Deus tuus et adorabunt eum* (2).

Les sacrées fiançailles avec le divin Epoux se peuvent faire dans le siècle comme dans le cloître. Là les serments s'échangeront et l'union se consommera dans le secret, quand il sera personnellement présent en l'âme après la communion, dans l'adoration et la joie de l'action de grâces, sous le regard de Marie, avec les seuls anges pour témoins, sous le sceau des larmes d'amour coulant silencieuses et douces, soigneusement cachées à tous les regards. A la suite de Marie et des Vierges saintes de la primitive Eglise n'ayant pour clôture que les éminentes vertus de modestie, de prudence et de mortification qui séparaient leur vie de celle du monde, elles serviront l'Epoux dans l'abnégation et dans la charité, soit au foyer domestique, soit au foyer des pauvres, sous la direction des pasteurs dont elles seront les humbles et dévouées auxiliaires. Elles arracheront au prix de bien des difficultés

(1) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam ; et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum. (Ps. XLIV, 12.)

(2) Ubi supra.

une heure ou deux à leur tâche quotidienne pour les consacrer au service spirituel de l'Epoux, soit en solides lectures pour nourrir et orner leur âme, soit en oraison dans une chambre de leur demeure transformée en sanctuaire privé, soit surtout en adoration au pied du tabernacle paroissial, où, en rendant à Jésus-Christ la religion qu'il attend comme le premier de leurs devoirs d'épouse, elles répandront parmi le peuple le parfum de l'exemple et de l'édification.

Le mérite est grand des vierges qui portent au milieu des ténèbres fangeuses du péché, maître du monde, la flamme purifiante de leur très pur amour pour Jésus; et la consolation qu'elles apportent à son Cœur doit lui être d'autant plus précieuse qu'elles le servent comme l'unique maître adoré là où l'on refuse même de reconnaitre son existence. Leur mérite est d'autant plus grand que nombreuses sont pour elles les difficultés, délicates les situations et plus rares les secours.

Pourtant la perfection du service de l'Epoux divin n'est pas la virginité vouée dans le monde, mais celle qui se professe dans la vie religieuse. Là, le cœur seul est donné, et, encore que ce don, pour être sincèrement fait, entraîne l'esprit de pauvreté et une certaine obéissance, il n'exige pourtant pas l'obligation vouée à ne rien posséder en propre et à obéir dans une soumission sans réserve. Puis, il manque à la virginité professée dans le secret la sanction d'un contrat solennel et public, fait devant témoins, enregistré par la sainte Eglise, bénit par ses Pontifes : et cette solennité ajoute à la valeur intrinsèque du don les conditions d'un état stable et définitif, où se trouvent glorifiés les droits du royal Epoux, par la profession de servitude irrévocable de ses épouses (1). C'est pourquoi

(1) Status proprie pertinet ad conditionem et libertatis aut servitutis; spiritualis autem libertas aut servitus accipitur 1° sec : quod interius agitur; 2° sec : id quod exterius agitur; et quia, ut dicitur I Reg., XVI, Homines vident ea quæ parent, Deus autem in-

toute âme qui se croit appelée à la sainte virginité doit tendre à la professer dans la vie religieuse, sinon que des signes d'une volonté particulière de Dieu, confirmés par une autorité compétente, ou des devoirs indispensables à l'égard du prochain, ou enfin des obstacles insurmontables, ne l'obligent à la mener dans le monde.

Ces vierges qui se veulent complètement consacrer à l'Epoux divin, la sainte Eglise les reçoit dans ses cloîtres, leur donne des mères dévouées pour les former, des prêtres de choix pour les instruire et les diriger ; elle les entoure d'une législation adaptée aux besoins de leur vocation et les couvre d'une protection vigilante pour garantir la liberté et l'honneur de leur sublime service ; elle s'oppose avec une jalouse énergie à ce qu'aucun pouvoir y puisse attenter : elles sont bien les épouses qu'elle a publiquement vouées à l'Epoux divin et juré de garder à son unique amour : *Despondi enim vos virginem castam exhibere Christo* (1).

IV. — Ce que le Christ attend des vierges qu'il a épousées devant son Père, devant sa Mère, à la face du ciel et de la terre, c'est d'être aimé en époux par de vraies épouses. Tous les devoirs de l'épouse, en effet, quelque forme particulière qu'ils revêtent, se résument en celui d'aimer.

tuetur cor, inde est quod sec : interiorem hominis dispositionem accipitur conditio spiritualis status per comparationem ad judicium divinum. Sec : autem ea quæ exterius aguntur accipitur spiritualis status in homine per comparationem ad Ecclesiam. Ad hoc autem quod aliquis adipiscatur servitium libertatis aut servitutis, requiratur obligatio aliqua ; deinde quod prædicta obligatio cum aliqua solemnitate fiat, sicut et cæteris quæ inter homines obtinent aliquam firmitatem, quædam solemnitas adhibetur. Sic et in statu perfectionis proprie aliquis dicitur esse non ex hoc quod habet actum dilectionis perfectæ, sed ex hoc quod se obligat perpetuo cum aliqua solemnitate ad ea quæ sunt perfectionis. (2ª 2ª, q. CLXXXIV, a. 4, c.)

(1) II Cor., XI.

Quand il s'agit de l'Epoux divin, ses épouses consacrées le doivent aimer d'amour parfait. La charité parfaite, l'amour désintéressé de Dieu aimé pour lui-même, devient leur obligation fondamentale. Elles ne sont ni des esclaves, ni des servantes, ni des étrangères : elles sont des épouses, et le lien qui unit les époux, le fondement de leur état comme la raison de tous leurs rapports, c'est l'amour, l'unique amour. L'épouse du Christ doit donc s'établir dans l'amour, vivre d'amour, agir par amour; et si elle sert, travaille, peine et souffre aux rudes tâches réclamées par le service de son adorable Epoux, l'amour avant tout doit l'y conduire et l'y soutenir, comme il doit être sa première récompense. Quoi qu'elle fasse et en quelque état qu'elle soit, elle aime, elle ne fait qu'aimer, si elle vit de la loi et de l'esprit de sa sublime vocation.

Or, rien ne saurait favoriser les exigences de cet état et de ces devoirs de l'épouse du Christ comme la vie religieuse, qui est à proprement parler la profession de l'amour parfait.

« La perfection de l'homme, dit admirablement saint Thomas, est dans l'amour de Dieu, car la perfection pour tout être consiste à atteindre sa fin; la fin de l'homme est la possession surnaturelle de Dieu : et l'amour est le lien qui le rattache à Dieu jusqu'à l'unir à lui dans une possession immédiate, totale et sans fin (1). » — Or, la vie religieuse est en réalité la profession de l'amour parfait, un état de conseil et de choix, dont l'amour est le principe, comme il en est le moyen et la fin.

Son point de départ n'est-il pas la charité, puisqu'elle n'est pas subie comme une nécessité dont le salut éternel

(1) Unumquodque dicitur esse perfectum in quantum attingit proprium finem, qui est ultima rei perfectio ; charitas autem est quæ unit nos Deo, qui est ultimus finis humanæ mentis, quia qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo. Ideo sec : charitatem specialiter attenditur perfectio Christianæ vitæ. (2ª 2ª, q. CLXXXIV, a. 1.)

est l'enjeu, mais librement embrassée, sur la proposition d'un simple conseil, par le noble élan d'un cœur épris de perfection : *Si vis perfectus esse ?*

Sa fin est de mettre en la possession de Dieu par une union aussi parfaite que possible : et dans cette demeure en lui fermement établie consiste la perfection de l'amour pour Dieu. Or, qui se donne plus complètement à Dieu que l'âme qui s'engage elle-même et tout ce qu'elle possède par un vœu perpétuel au service de Dieu seul ? Aussi, dit saint Denis, cité par saint Thomas, « ceux qu'on appelle par appropriation les serviteurs de Dieu, parce qu'ils se sont voués pour jamais à son unique service, sont en possession de l'amour parfait : *Eos qui nominantur Dei famuli ex Dei puro servitio et famulatu, uniri ad amabilem perfectionem* (1). »

Les moyens de la vie religieuse tendent tous à l'acquisition du plus parfait amour : ou bien ils écartent les obstacles, brisent les liens, dégagent des affections qui empêcheraient la pratique de la charité parfaite, tels que les richesses, les affections sensibles, la direction indépendante de soi-même (2) ; — ou bien ils mettent dans l'heureuse nécessité de s'adonner à des exercices qui favorisent singulièrement l'ascension de l'âme vers les sommets de l'amour le plus pur, tels que les jeûnes, les veilles, les travaux, les lectures saintes (3) ; — ou, pour mieux dire, les

(1) Religio est quædam virtus per quam aliquis ad Dei servitium et cultum aliquid exhibet, et ideo religiosi dicuntur illi qui se totaliter mancipant divino servitio ; in hoc autem perfectio hominis constat quod totaliter Deo inhæreat et sec. hoc religio perfectionis statum nominat. (2a 2æ, q. CLXXXVI, a. 1, c.)

(2) Religionis status principaliter est institutus ad perfectionem adipiscendam per quædam exercitia quibus tolluntur impedimenta perfectæ charitatis ; sublatis autem impedimentis perfectæ charitatis, multo magis exciduntur occasiones peccati, per quod totaliter tollitur charitas. (Ubi supr., ad 4.)

(3) Jejuniorum inediam, vigilias, labores corporis, nuditatem, lectionem cæterasque virtutes debere nos suscipere noverimus, ut ad

œuvres de la vie religieuse sont essentiellement œuvres de charité théologale envers Dieu et envers le prochain. Qu'est-ce en effet, sinon charité parfaite envers Dieu, que l'oraison, la louange sacrée, le culte divin ? et qu'est-ce, sinon charité parfaite envers le prochain, que le service dévoué à sa sanctification, le support constant de ses défauts, la tradition de soi-même tout entier à son soulagement au foyer monastique ainsi qu'au milieu des déshérités du monde ?

Enfin, et c'est le comble, la profession religieuse est un véritable holocauste spirituel, où la créature s'immole elle-même, sans réserve, à la gloire de Dieu, « sacrifiant, selon la parole de saint Grégoire, tous ses biens par le vœu de pauvreté, toute sa vie par le vœu de chasteté, toute son âme par celui d'obéissance. » Ce sacrifice d'holocauste, le plus pur de tous, la religieuse le renouvelle tous les jours, ou plutôt elle ne l'interrompt jamais : n'est-ce pas le martyre spirituel ou l'équivalent du martyre, cette œuvre héroïque de l'amour qui ne saurait être dépassée (1) ?

Ainsi tout, dans l'état religieux, concourt à faire de la vierge sacrée un être d'amour surnaturel, vivant dans l'amour, de l'amour et pour l'unique amour de Jésus-Christ : n'est-ce pas être mise dans les conditions les plus favorables pour développer sa vocation d'épouse privilégiée de Jésus, dont toute la raison est d'aimer ?

perfectionem charitatis istis gradibus possimus ascendere. (Moyses abbas. in Collat : Patrum, a D. Th. : allatus ubi supra, a. 1, sed contra.)

(1) Ad Religiosos pertinet quod sint in statu perfectionis. Ad statum autem perfectionis requiritur obligatio ad ea quæ sunt perfectionis : quæ quidem Deo fit per votum. Manifestum est autem ex præmissis quod ad perfectionem Christianæ vitæ pertinet paupertas, continentia et obedientia ; et ideo religionis status requirit ut ad hæc tria aliquis voto obligetur. Unde Greg. dicit (Super Ezech. hom. xx) : « Cum quis omne quod habet, omne quod vivit, omne quod sapit, omnipotenti Deo voverit, nihil sibi reservans, holocaustum est. » (Ubi supr., a. 6, c.)

V. — Ajoutez-y que le divin Epoux, incomparable maître d'amour, est attentif à en attiser le foyer dans leur cœur. — Il habite personnellement sous le même toit qu'elles; il vit au milieu d'elles, « les yeux ouverts sur leurs peines, les oreilles attentives à leurs confidences, le Cœur toujours incliné à exaucer leurs prières. » Elles ont tout quitté pour lui, mais elles l'ont trouvé dans la vérité de sa vie, dans l'intimité continuelle d'une présence qu'il leur consacre, sans qu'elles aient besoin d'aller le chercher hors de leur monastère, dont il est l'hôte et le gardien, la sécurité et la joie. Le Tabernacle eucharistique est le centre spirituel du cloître et la fontaine du sang de l'Agneau qui nuit et jour y jaillit en ondes de fraîcheur et de vie. « Les vierges saintes qui ont traversé, pour s'unir à l'Agneau, la grande tribulation du monde, y trempent leur voile nuptial, dont la blancheur resplendit chaque jour plus éclatante, et c'est l'Agneau servi par elles dans son temple qui les conduit, qui les protège et qui sèche les larmes de leurs yeux (1). » — Les religieuses vivent donc inséparables de l'Epoux, et l'on sait l'efficacité d'une présence intime et constante pour alimenter la mutuelle affection.

Il renouvelle chaque matin sous leurs yeux, en toute réalité, ce sacrifice de sa mort qui fut l'acte de sa profession religieuse, puisqu'il fut l'oblation de l'holocauste de tout son être au service de son Père. Quel exemple! Quelle excitation! Quel encouragement à renouveler elles aussi chaque jour le don de leur profession! Ses biens,

(1) Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt et unde venerunt? Et dixi illi : Domine mi, tu scis. Et dixit mihi : Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna et laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in sanguine Agni. Ideo sunt ante thronum Dei et serviunt ei die ac nocte in templo ejus, et qui sedet in throno habitabit super illos. Non esurient neque sitient... quoniam Agnus, qui in medio throni est, reget illos et deducet eos ad vitæ fontes aquarum, et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. (Apoc., VII, 13-17.)

son Cœur, son corps, son âme, il consumait tout sur la croix, dans l'effusion de son sang, dans sa mort si volontairement acceptée du commandement de son Père. Et la consécration eucharistique revient chaque jour saisir et envelopper dans l'ombre de l'anéantissement sacramentel la splendeur de sa vie glorieuse, l'éclat de sa royauté triomphante, pour faire de lui la victime des droits de Dieu et des volontés de l'homme. — Ah ! si la religieuse accablée sous le poids de sa rude profession, qu'aggravent l'âge, les infirmités, les peines, les déceptions inévitables, se sentait hésitante à le charger encore sur ses épaules défaillantes, que la vue de l'Epoux qui recommence sans cesse à s'offrir sous ses yeux, malgré l'horreur de l'état qu'il embrasse et la vue claire des ignominies que l'ingratitude va y ajouter, l'encourage et lui fasse répéter chaque matin de nouveau le serment de sa consécration pendant que le Christ, par les lèvres du prêtre, redit la sienne ! A ses épouses comme à ses apôtres Jésus dit : *Hoc facite in meam commemorationem !*

Enfin, et c'est plus, l'Epoux, afin de se faire aimer plus ardemment, s'unit à son épouse par la communion, où la manducation de sa chair fait de lui et d'elle, en réalité, « deux êtres en une seule chair : *Et erunt duo in carne una.* » Il unit son âme à son âme, son cœur à son cœur, sa personne à sa personne adorable. Il l'attire en lui et se l'assimile : « Demeure en moi ; demeure dans mon amour. » Il vit en elle plus qu'elle-même, et il veut accomplir avec elle et en lui en fournissant tous les secours surabondants et efficaces, sa vie religieuse, ses devoirs religieux, ses sacrifices religieux. Ils sont deux en un, et il est présent, vivant, aimant au plus profond de son être. Si la vie religieuse se réduit à la perfection de l'amour, l'Epoux lui offre son propre Cœur pour aimer ; il le substitue au sien. C'est dire qu'il dilate le cœur de l'épouse, l'embrase, le fait fondre d'amour pour le perdre dans le sien ; puis il le porte invinciblement aux actes les plus

généreux, les plus soutenus de l'amour pour Dieu et pour le prochain. Chaque communion redouble en elle les puissances actives de la charité en même temps qu'elle en accroît le foyer : comment cet aliment quotidien de l'amour ne la transformerait-il pas en un être d'amour ?

Je dis : aliment quotidien, car il paraît évident qu'à considérer la dignité, les grâces, les exercices, les œuvres de l'état religieux, la mesure normale de la communion pour les religieuses devrait être la communion quotidienne, sauf pour celles qui déclareraient renoncer à vivre selon les conditions essentielles de leur vocation sainte. Elles sont les épouses, et les épouses consacrées, du divin Epoux : pour qui dresse-t-il sa table et qui y appellera-t-il chaque jour, après ses ministres, sinon ses épouses ? Leur vie d'abnégation, de prière, d'austérité, de dévouement n'y est-elle pas une préparation très parfaite ? Les sacrifices qu'elle suppose chaque jour, les privations qu'elle impose à tout instant, la perfection à laquelle elle oblige sans arrêt, ne leur créent-ils point par ailleurs le besoin de cet aliment à dose quotidienne ? Mais surtout, ce seul fait d'avoir quitté les affections les plus saintes et les plus douces et d'en imposer sans cesse le sacrifice sincère à leur cœur, dans le fond duquel pourtant continuent d'en vivre les racines profondes, ne leur donne-t-il pas le droit de recevoir et de posséder l'unique bien, l'unique amour de leur vie, autant qu'il se veut donner ? Et si c'est tous les jours, qu'elles le reçoivent donc tous les jours ! Elles sont, nous semble-t-il, religieuses avant tout pour ceci : pour s'offrir à Jésus-Christ et pour posséder Jésus-Christ dans l'union de la communion, s'il est vrai que l'union personnelle, aussi parfaite que possible, soit la vie d'amour des époux : *Et adhœrebit uxori suæ* (1). La religieuse ne s'appartient plus, elle appartient à son divin Epoux : qu'elle se laisse donc prendre par lui autant que

(1) Gen., II, 24.

son amour le désire ; et cette mesure est celle du don qu'il fait de lui-même dans ce Pain qu'il ordonne à son épouse de demander tous les jours : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* (1) !

VI. — Si l'Epoux accumule tant de trésors et tant de puissances d'amour dans le cœur de ses épouses sacrées, c'est qu'il veut être aimé d'elles d'un amour de choix, d'un amour souverain, d'un amour perpétuel, universel, total et constamment accru.

Il veut pouvoir trouver dans cet amour la consolation de ses peines, les complaisances de son Cœur, le service de ses intérêts ; — amour familier et intime ; amour tendre et compatissant ; amour dévoué et zélé ; — prédilection, consolation, dévouement, sont les trois services d'amour que le Cœur sacré attend de ses épouses.

On étonne peut-être beaucoup de religieuses en leur disant que le Cœur adorable de l'Epoux veut prendre en elles ses complaisances, c'est-à-dire qu'il veut contempler ses perfections dans le miroir de leurs vertus ; qu'il veut se glorifier dans leur sainteté éminente, dans leurs œuvres parfaites et admirables ; qu'il veut jouir de leur présence, goûter des délices dans leur conversation ; être heureux avec elles et content d'elles ; qu'il a et le besoin et le désir de les voir, de les entendre, de se reposer en elles et de jouir de leur beauté comme de leur amour.

Et ces pieuses filles de protester aussitôt que ce n'est pas possible, qu'elles sont indignes de pareil honneur et de se

(1) On peut appliquer sans crainte à l'union avec le Christ dans la Communion ces préceptes du mariage chrétien, puisque ce sacrement a été calqué sur le mystère de l'union de Jésus avec l'Eglise et avec les âmes : Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir. Similiter et vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier. (I Cor. VII, 4.)

cacher la tête dans leurs mains : elles fuiraient, si elles pouvaient, pour ne point s'entendre dire de telles choses!

Nous admettons bien ces protestations d'humilité comme une première impression de surprise; nous comprenons très bien que si elles se regardent elles-mêmes, ce qu'elles ont fait et pourraient faire par elles-mêmes, elles se sachent et se disent absolument indignes des complaisances du divin Epoux. Enfin, si elles ne voient que leur insuffisante coopération, leur inintelligence et leur froideur, leur légèreté ou leur grossièreté, les défauts et les défaillances qu'elles gardent même dans leur état éminent, et qu'elles apportent dans les opérations auxquelles leur vocation les convie, nous approuvons certes leur épouvante en face des hautes obligations où les engagent l'honneur et le bienfait tant privilégiés des complaisances divines. C'est l'expression d'une humilité nécessaire autant que légitime.

Mais si elles séparent ce qu'il plaît aux incompréhensibles condescendances de l'Epoux d'unir, c'est-à-dire la réalité de ses dons gratuits, de son amour qui aime comme il veut aimer, de ses désirs qui ne relèvent que de lui, avec la réalité de leur misère fondamentale et persistante ; si elles nient que sa grâce les purifie et les sanctifie ; que tant qu'elles sont en grâce avec lui elles demeurent et vivent dans son amour ; que leur état de religion les constitue dans une perfection éminente et les enrichit de trésors incalculables ; que leur titre d'épouses a porté l'Epoux à les embellir spirituellement de dons plus précieux que les diamants et les pierreries, les colliers et les bracelets du plus haut prix : si elles nient cela, elles nient la grâce, leur vocation, la sainteté et l'amour ; elles méconnaissent le Cœur de l'Epoux divin. Ce n'est plus de l'humilité, c'est de l'ignorance ou de la sottise.

Il faut donc qu'en toute humilité vraie elles confessent ce mystère qui allie leur indignité originelle avec les bontés infinies de Dieu, et qu'elles reconnaissent que, du fait des

dons et de l'amour de leur divin Epoux, elles sont surnaturellement pures, belles, riches, aimables, dignes de ses désirs et de ses complaisances.

« Au Ciel, dit saint Jérôme, le Verbe prenait ses complaisances dans ses anges ; aussitôt qu'il descend sur la terre, il se crée une cour et se fait une famille privilégiée où il retrouve ici-bas les anges qui l'adoraient dans sa gloire (1). » Ce sont les vierges, « fleurs choisies du jardin de l'Eglise perles étincelantes de sa couronne, ornement et gloire de la grâce, sujet d'une louange intarissable, image la plus ressemblante de la sainteté de Dieu, portion d'élite du troupeau de Jésus-Christ (2). »

Qu'elles entendent donc ces paroles de l'Epoux qui leur sont littéralement adressées (3) .

« Oh ! que tu es belle, mon amie, que tu es belle (4) !

« Lève-toi, ma bien-aimée ; hâte-toi, ma colombe ; viens, ô ma toute belle !

« Montre-moi ton visage ; que ta voix résonne à mes oreilles : ta voix est si douce et ton visage si beau (5) !

(1) Statim ut Filius Dei ingressus est super terram, novam sibi familiam instituit, ut qui ab angelis adorabatur in cœlo, haberet angelos in terris. (S. Hier., Ep. XXII ad Eustoch.)

(2) Flos est ille ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritualis, laudis et honoris opus integrum et incorruptum. Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, illustrior portio gregis Christi. (S. Cypr. De Discipl. et habitu Virg.) — Virginibus et continentibus quasi gemmis pulcherrimis Ecclesiæ monile decoratur. (D. Hier., Lib. II contr. Jovinian.)

(3) On sait que le Cantique des cantiques a un triple sens littéral : le premier s'entend de Jésus et de l'Eglise ; le second de Jésus et de Marie ; le troisième de Jésus et de l'âme sainte. Les deux premiers sont adéquatement littéraux ; le troisième partiellement. Appliquer les paroles du Cantique aux rapports du divin Epoux avec ses épouses consacrées dans la vie religieuse, ce n'est donc pas une adaptation fantaisiste, mais une application légitime et vraie. (Voir Cornel. a Lap. in præfat. Cantic.)

(4) Cantic., I, 14.

(5) II, 10, 13.

« Que tu es belle, ô ma bien-aimée, que tu es belle !

« Tes yeux sont ceux de la colombe ; ta parole est suave ; tes lèvres distillent le lait et le miel ; tes vêtements répandent le parfum de l'encens !

« Tu m'es un jardin réservé, ô ma sœur, un jardin réservé et une fontaine scellée, ô mon épouse !

« J'y ai cueilli la myrrhe et les aromates ; tous tes fruits sont fruits de paradis !

« J'ai bu à tes eaux, à tes eaux vives qui jaillissent comme les torrents du Liban !

« Viens, viens, ô mon épouse ! viens, je veux déposer une couronne sur ta tête (1) !

« Tu m'as blessé le Cœur, ô mon épouse et ma sœur, tu m'as blessé le Cœur par un seul de tes regards, par un seul de tes cheveux aperçu sur ton cou (2) !

« Que tu es belle, ô ma bien-aimée, douce comme le miel, mais terrible pour moi plus qu'une armée déployée !

« Détourne, détourne tes yeux ; ils m'enlèvent le Cœur, ils m'arrachent à moi-même (3) !

« C'est que si j'ai des reines à mon service et des princesses sans nombre, je n'ai pourtant qu'une seule bien-aimée, ma colombe, ma toute parfaite, la fille unique de sa mère, celle qu'elle m'a choisie elle-même.

« Les filles du peuple, les princesses et les reines l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse !

« Quelle est celle qui monte du désert, appuyée sur son Bien-aimé, débordante de joie ?

« Que ta démarche est belle, qu'elle est noble et gracieuse, ô Fille de Roi !

« Ah ! que tu es belle, que tu es glorieuse, ô ma très chère, que tu m'es délicieuse (4) !

(1) Cantic., IV, 1, 15.
(2) IV, 9.
(3) VI, 3, 4.
(4) VI, 7, 12.

« Pose-moi sur ton cœur comme un sceau inviolable, pose-moi sur ton bras, afin que tes affections et tes actions soient pour moi seul, car l'amour est fort comme la mort !

« Aime-moi : je préfère ton amour à tout; car l'amour l'emporte sur tout et le vouloir acheter au prix d'une fortune, c'est le mépriser (1) ! »

Pureté, amour, présence, conversation, tête à tête; fleurs et fruits des vertus et des œuvres; encens de la prière, myrrhe de la mortification ; amour par-dessus tout, volonté d'être tout entière uniquement possédée par lui seul, voilà ce que veut, ce que cherche, ce qu'a le droit de trouver dans ses épouses l'Epoux divin, qui les a lavées dans son sang, qui les nourrit de sa chair, qui les embellit de ses vertus, qui les enrichit de ses mérites, qui les instruit de sa céleste doctrine, qui se révèle à elles dans l'intimité, et se les unit chaque jour par des liens plus forts et plus aimants.

Que s'il ne pouvait prendre en elles ses complaisances parce que l'égoïsme leur fermerait le cœur, ou parce que l'orgueil lui en refuserait la première place, ou parce que d'autres affections l'occuperaient, ou enfin parce que le péché y aurait introduit les ténèbres et la corruption, oh ! alors l'Epoux s'indigne contre ces épouses indélicates et infidèles ! L'on ne peut sans frémir entendre les plaintes déchirantes qui sortent contre elles de son Cœur déçu et blessé :

« Après la sainte Communion, dit la Bienheureuse, Jésus se présenta à moi comme un *Ecce homo*, tout déchiré et défiguré, disant : « Je n'ai trouvé personne qui « m'ait voulu donner un lieu de repos en cet état souffrant « et douloureux. »

(1) Cantic., VIII, 6, 7.

« Cette vue m'imprima une si vive douleur que la mort m'eût été plus douce mille fois que de voir mon Sauveur en cet état. Et il me dit :

« Si tu savais qui m'a mis en cet état, ta douleur serait « bien plus grande... Cinq âmes consacrées à mon service « m'ont ainsi traité, car j'ai été tiré à force de corde dans des « lieux fort étroits, garnis de tous côtés de pointes, de clous « et d'épines qui m'ont réduit de la sorte (1). »

« Une fois il fut mis devant moi une religieuse encore vivante alors, et il me dit intelligiblement

« Tiens, voilà cette religieuse de nom seulement, que je « suis prêt à vomir de mon Cœur... à abandonner à elle-« même ! »

Une autre fois, après la sainte Communion, il me fit voir une rude couronne composée de dix-neuf épines très piquantes qui perçaient son divin chef. Il me dit qu'il était venu me trouver pour que je lui arrache ces épines qui lui avaient été enfoncées par une épouse infidèle.

« Elle me perce le cerveau d'autant d'épines autant de « fois qu'elle se préfère à moi par orgueil ! »

Enfin : « Un jour Notre-Seigneur se présenta à moi couvert de plaies, ayant son corps tout sanglant et son Cœur déchiré de douleur ; il était comme tout lassé. Il me dit :

« Voilà où me réduit mon peuple choisi, que j'avais des-« tiné pour apaiser ma justice, et il me persécute secrète-« ment. S'il ne s'amende, je le châtierai sévèrement ; je « retirerai les justes et j'immolerai le reste à ma juste « colère qui s'embrasera contre eux (2) ! »

VII. — Avec la satisfaction de ses complaisances, le Cœur

(1) T. I, p. 88. — T. II, p. 418. — T. I, p. 89. 87.
(2) T. I, p. 117.

de l'Epoux veut trouver dans ses épouses sacrées la consolation de ses peines. — Ses peines, il les montrait à la Bienheureuse remplissant son Cœur jusqu'en ses dernières profondeurs, l'enveloppant de toutes parts et lui faisant souffrir un martyre de douleur infinie :

« Le Cœur divin me fut représenté comme sur un trône de feu et de flammes... La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement ; il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus. Mon divin Maître me fit entendre que ces instruments de sa Passion signifiaient que l'amour immense qu'il a eu pour les hommes avait été la source de toutes ses souffrances ; que dès le premier instant de son Incarnation tous ses tourments lui avaient été présents, et que ce fut dès ce premier moment que la croix fut, pour ainsi dire, plantée dans son Cœur ; qu'il accepta dès lors toutes les douleurs et humiliations que sa sainte humanité devait souffrir pendant le cours de sa vie mortelle, et même les outrages auxquels son amour pour les hommes l'exposait jusqu'à la fin des siècles dans le Saint Sacrement (1). »

Ainsi, toutes les peines de sa vie, de sa mort, qui lui venaient des causes de douleur et d'humiliation au milieu desquelles se passa son existence mortelle ; toutes les peines venant des causes de douleur qui l'affligent le long des siècles dans le Sacrement et dont il devrait souffrir actuellement, s'il y était encore passible, mais qu'il prévit, accepta et souffrit quand il était en état de le faire, voilà le martyre du Sacré-Cœur. Encore que toutes ces souffrances soient aujourd'hui passées pour lui, elles ne peuvent être oubliées de nous. Le Sauveur est resté au Sacrement et il y a pris son état d'humiliation, si conforme à celui de sa mort, pour nous en rendre inoubliable à jamais le souvenir. Comme elles furent infinies, infinies dans leurs causes, infinies en nombre, infiniment ressenties, la

(1) T. I, p. 95.

consolation qui leur est due ne peut jamais s'arrêter, n'ayant jamais pu les égaler ; comme elles furent souffertes pour les hommes de tous les temps, chacun des hommes leur doit, en entrant dans la vie, de se donner, pour sa part, à les consoler jusqu'à son dernier soupir. C'est là une des formes de cette coopération à la Passion de Jésus que tout racheté est tenu de fournir pour la compléter et s'en appliquer le mérite en prenant une part de sa peine rédemptrice.

Et l'adorable Victime se tient tout le long jour des siècles sur l'autel, les bras étendus, montrant son Cœur ouvert, comme l'abîme de toutes les douleurs, et s'écriant avec angoisse : « O vous tous qui passez, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! »

Dans son accablement, il disait à la confidente de son Cœur : « Ma fille, me veux-tu bien donner ton cœur pour faire reposer mon amour souffrant, que tout le monde méprise ? »

Dans le Cantique, il s'adressait en ces termes suppliants à l'Epouse qui prophétisait ses épouses consacrées dans la vie religieuse :

« Ouvre-moi, mon amie, ma bien-aimée : car ma tête est inondée de froide rosée et mes cheveux dégouttent des pleurs de la nuit ! »

« C'est la voix de mon Bien-Aimé, qui heurte à ma porte (1) », s'écrie l'Epouse douloureusement émue par son accent plaintif !

Rejeté, en effet, hors de tant de cœurs ingrats, il erre la

(1) Vox Dilecti pulsantis : Aperi mihi, soror mea, amica mea : quia caput meum plenum est rore et cincinni mei guttis noctium. (Cantic., v, 2.)

nuit sous le ciel inclément, et il va demander à l'âme qui fait profession de l'aimer, un abri où l'affection et la fidélité le consolent de la dureté des ingrats.

Ce n'est pas seulement sous son toit qu'il veut reposer, mais sur son cœur qu'il veut être réchauffé. L'Epouse l'a compris :

« Mon Bien-Aimé est pour moi un bouquet de myrrhe : je l'ai placé sur mon cœur, c'est là qu'il demeurera (1).

« J'aspirerai l'austère et fortifiant parfum de ses peines ; je me nourrirai de ses larmes, « comme on presse la grappe de raisin mûr pour en boire le jus vivifiant : *Botrus cypri, dilectus meus mihi, in vineis Engaddi.* »

Pour goûter la joie d'être ardemment désiré et persévéramment poursuivi, en compensation des froideurs tranquilles et des mépris injurieux avec lesquels la plupart le méconnaissent et l'abandonnent comme un être de rien, l'Epoux divin disparaîtra tout à coup et demeurera caché à sa bien-aimée ; pleine de trouble et de douleur, elle le cherchera dans la nuit de cette disparition soudaine, sans le pouvoir trouver : *In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea : quæsivi illum et non inveni* (2) !

Elle le cherchera avec inquiétude dans le bruit des villes, dans le silence et la vaste étendue des campagnes ; elle le demandera aux gardiens attitrés de la cité. Rien ni personne ne pourront lui dire où est son Bien-Aimé : *Num quem diligit anima mea vidistis* (3) ?

Elle en sera réduite à soupirer après lui, à l'appeler et à l'attendre dans la désolation, persuadée qu'elle l'a

(1) Fasciculus myrrhæ Dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. (Cantic., I, 12, 13.)

(2) III, 1.

(3) Surgam et circuibo civitatem ; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quæsivi illum et non inveni. (Cantic., III, 2.) — Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem : Num quem diligit anima mea vidistis ? (Cantic., III, 3.)

éloigné par sa faute et qu'elle ne mérite pas son retour. Elle ne cessera pourtant de l'implorer en s'humiliant et en acceptant toutes ses rigueurs plutôt que son éloignement :

« O toi que mon cœur aime, dis-moi, je t'en supplie, où es-tu, où te caches-tu? Ne me laisse pas m'égarer à te poursuivre, sans espoir de te rencontrer enfin (1) ! »

Pendant ces absences sensibles et prolongées, l'Epoux ordonne à l'aquilon de souffler avec violence dans ce jardin fermé qu'est le cœur de l'Epouse, de secouer les arbres pour en faire tomber les fruits mûrs, de tordre les tiges des fleurs pour leur faire exhaler des parfums plus odorants : ce qui revient à dire qu'il ordonne à la tentation et à la douleur de sévir sur l'âme pour la faire souffrir en union avec lui, de la mettre sous le pressoir pour être écrasée avec lui, afin de trouver dans sa patience et dans ses larmes résignées, dans la compassion qu'elle est alors toute portée à ressentir pour ses douleurs infinies, une consolation qui le réconforte : *Surge, aquilo, et veni, auster, perfla hortum meum et fluant aromata illius* (2) !

Enfin, il se rend à ses désirs et à ses larmes : elle l'a retrouvé, par delà toutes les créatures, dans la solitude : elle le tient et ne le laissera plus aller. Elle se tient auprès de lui, « à son ombre tant désirée, dans la contemplation assidue de ses beautés, dans la manducation enivrante des fruits de sa bonté (3). »

Tout est beau, tout est bon en lui : tout est ravissant et enivrant : *Totus desiderabilis !* Les splendeurs de ses perfections divines et humaines, de ses vertus, de ses victoires

(1) Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam. (Cantic., I, 6.)

(2) Cant., IV, 16.

(3) Sicut malus inter ligna sylvarum, sic dilectus meus inter filios. Sub umbra illius quem desideraveram sedi et fructus ejus dulcis gutturi meo. (Cantic., II, 3.)

et de sa gloire : *Dilectus meus candidus;* les plaies, le sang, les meurtrissures, les abjections, l'anéantissement : *Et rubicundus;* quelque abaissé, méprisé et délaissé qu'il soit, encore que vaincu, profané et foulé aux pieds, il est l'unique Epoux qui mérite d'être aimé par-dessus tous les êtres : *Electus ex millibus* (1) *!*

Ah ! si vous ne comprenez pas cette passion étrange pour cet être d'abjection, rejeté par tous comme le dernier des êtres, sachez, filles de Jérusalem, qu'il est à l'Epouse son bien-aimé et son Epoux : *Totus desiderabilis : talis est dilectus meus et ipse est amicus meus, filiæ Jerusalem* (2) *!*

« Elle est à lui comme il est à elle ; elle meurt pour celui qui est mort pour elle ; elle meurt tous les jours pour lui, parce que tous les jours il renouvelle sa mort pour elle : *Dilectus meus mihi et ego illi !*

« O mon bien-aimé ! les souffrances que vous m'avez déjà envoyées et qui ont pris place dans ma vie, toutes celles que vous voudrez m'envoyer encore, je les accepte et je vous les offre sans retour : *Nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi* (3) *!* »

Jusqu'où peuvent aller les exigences de l'Epoux et par conséquent la fidélité de l'épouse dans ce ministère de la consolation par la communion à ses souffrances, on le peut voir dans la « Vierge des vierges. » Au pied de la croix, elle souffre dans son âme le martyre de son Fils, descendant dans l'abîme de ses souffrances et noyée dans l'océan de ses propres larmes, formé des torrents qui la nuit et le jour ont coulé de ses yeux ; elle meurt dans son cœur de la mort de son bien-aimé, et demeure malgré cela intrépide à souffrir, au point de lui survivre pour pro-

(1) Cant., v, 10.
(2) v, 16.
(3) VII, 13.

longer pendant des années sa compassion auprès du Tabernacle dans une mort ininterrompue de tous les jours (1) !

Et à la Vierge de son Cœur, si parfaite imitatrice de la Vierge Mère, voici une idée de ce que demandait l'Epoux pour l'accomplissement de son rôle de consolatrice : « Sortant un soir de l'oraison pour aller couper le pain des épouses de mon bien-aimé qui me suivait partout, je le vis avec un pesant fardeau qu'il voulait mettre sur mes épaules. J'aurais succombé sous le faix, si lui-même n'avait été ma force. Il me dit : « Veux-tu supporter le poids « de ma sainteté de justice ? Je suis prêt à l'appesantir sur « cette religieuse de nom que voilà. » Aussitôt je me jetai à ses pieds, lui disant : « Consumez-moi plutôt jusqu'à la « moelle des os, que de perdre cette âme qui vous a coûté « si cher ! N'épargnez pas ma vie : je la sacrifie à vos « intérêts ! »

« Comme je me relevai de terre, je me trouvai chargée d'un poids qui m'accablait si fort que je ne pouvais me traîner ; je me sentis dès lors brûlée d'un feu si ardent qu'il me pénétrait jusqu'à la moelle des os, ce qui me réduisit en peu de temps au lit par une grande maladie. Dieu seul sait ce que j'eus à souffrir ! Mes maux étaient si grands qu'ils ne faisaient qu'augmenter par tous les remèdes que l'on faisait. J'aurais souhaité me voir délaissée et abandonnée de toutes les créatures pour être plus conforme à mon Jésus souffrant. Je me sentais une si grande faim de le recevoir que je ne savais que faire, sinon de m'en prendre à mes yeux pour leurs larmes. Ma peine ressemblait à celle des âmes du Purgatoire, qui souffrent de la privation du souverain Bien. Car, nonobstant cet ardent désir qui me consumait, mon divin Maître me faisait voir mon indignité à le loger dans mon cœur, ce qui ne m'était

(1) Virgo virginum præclara, Mihi jam non sis amara, Fac me tecum plangere. (Ex sequentia *Stabat.*)

pas une moindre peine que la première, qui me pressait d'en approcher (1) !... »

Encore ce trait et cet enseignement : « Un jour, pendant l'oraison, me sentant un grand désir de souffrir quelque chose pour Dieu et le considérant sur l'arbre de la croix, il me tint fortement attachée à lui, me disant amoureusement : « Reçois, ma fille, la croix que je te donne et la « plante dans ton cœur, l'ayant toujours devant les yeux et « la portant entre les bras de tes affections. Les plus rigou- « reux tourments qu'elle te fera subir seront inconnus et « continuels : une faim sans te rassasier, une soif sans te « désaltérer, une ardeur sans rafraîchissement. » — Ne pouvant comprendre ces paroles, je lui dis : « Mon Dieu, donnez- « moi l'intelligence de ce que vous voulez que je fasse ! » — « L'avoir dans le cœur, c'est-à-dire qu'il faut être crucifiée « en toutes choses ; la porter entre tes bras, c'est-à-dire l'em- « brasser amoureusement toutes les fois qu'elle se présente, « comme le plus précieux gage que je te puisse donner, en « cette vie, de mon amour. Cette faim continuelle des souf- « frances sera pour honorer celle que j'avais de souffrir pour « mon Père ; cette soif sera du salut des âmes, en mémoire « de celle que j'ai eue sur l'arbre de la croix (2). »

VIII. — Au service de la consolation offerte par son amour compatissant ; — au service des complaisances prises dans son amour de prédilection pour lui ; — l'épouse sacrée doit ajouter le service du dévouement aux intérêts de l'Epoux : c'est pour cette aide nécessaire qu'elle a été choisie et comblée des grâces privilégiées de la vie religieuse : *Adjutorium simile tibi.*

Les intérêts de l'Epoux se résument dans la gloire de son Père, procurée par le salut des âmes. Il répond d'elles ;

(1) T. I, p. 97.
(2) T. I, p. 117.

il s'est engagé à les sauver. Il ne peut se présenter à son Père qu'avec tous les enfants dont le salut lui a été confié : *Ecce ego et pueri mei, quos dedit mihi Deus* (1). Mais le salut de ces enfants est œuvre complexe et difficile. Il appelle à l'y aider ses épouses sacrées, dont la virginité va se revêtir ici des vertus et se couronner des mérites d'une maternité plus noble que la maternité du sang. Elle consistera à assurer et à parfaire dans les âmes la vie surnaturelle qu'il leur a donnée par le baptême, où ils furent plongés dans son sang.

L'exercice de cette virginale maternité réclame d'abord l'amour désintéressé, la prière apostolique, l'oblation généreuse des œuvres méritoires qui composent la vie des religieuses.

De ce ministère tout intérieur des âmes aucune religieuse ne peut se dispenser. Elle doit l'exercer assidûment et s'y perfectionner sans cesse. Si dans toute vierge sacrée il y a un prêtre pour offrir à la justice divine une victime expiatoire et un sacrifice spirituel ininterrompu de réparation, il doit y avoir aussi un apôtre qui, par l'intensité et l'ardeur de sa prière, obtienne la conversion et le salut des âmes. Ce sacerdoce virginal, inauguré par Marie au pied de la croix, continué par elle au Cénacle pendant toute la dernière partie de sa vie, a été transmis aux religieuses. Il est précieux au Souverain Prêtre qui y trouve une coopération puissante, autant qu'aux hommes qui en éprouvent constamment, à leur insu, les salutaires effets. Dès la primitive Eglise, saint Ignace, disciple de saint Jean, décernait aux vierges ce glorieux éloge, le plus précieux joyau de leur diadème d'épouses du Christ : « Tenez en grande estime, comme des prêtres du Christ, les femmes vouées à la sainte virginité : *Eas quæ in virginitate degunt, in pretio habete, tanquam Christi sacerdotes* (2). »

(1) Hebr., II, 13.
(2) Ep. ad Tarsenses.

Leur ministère de vierges mères consiste en second lieu, pour celles qui sont consacrées à l'apostolat de la charité active, à donner sans compter leur temps, leur peine et leur vie à l'éducation des enfants, à l'assistance des pauvres, au soin des malades.

Que les épouses du Christ se montrent généreuses et vaillantes dans ces divers apostolats, celui de la prière et celui des œuvres de miséricorde : ce sont deux ministères d'amour auxquels les prédestinent et les préparent les dons naturels de bonté, de compatissance et de dévouement déposés dans leur cœur de femme par le Créateur, et les dons surnaturels de charité, de zèle, de miséricorde, que leur apporta en dot l'Epoux magnifique au jour de leurs fiançailles.

Le cœur de cet Epoux veut pouvoir en toute confiance se reposer sur leur dévouement du soin de sa famille. C'est d'elles qu'il a dicté à l'Ecrivain sacré l'éloge « de la femme forte », où l'on peut voir le programme de leur ministère dans la maison du Christ, c'est-à-dire dans l'Eglise (1).

« La femme au cœur fort est rare et difficile à trouver; l'Epoux divin est allé la chercher au loin, il l'a choisie entre mille et payée au prix d'un trésor. Son Cœur se repose en elle : il ne manquera jamais de rien tant qu'elle sera là. C'est le bien, non le mal, qu'en échange de son amour elle lui rendra tous les jours de sa vie. Son bras est vigoureux, ses reins capables des lourds fardeaux. Elle

(1) Allegorice hic depingit Salomon Ecclesiam quæ est uxor Christi veri Salomonis et materfamilias fidelium omnium. Tropologice depingit animam sanctam heroicis virtutibus deditam religiosamque, præsertim quæ actionem contemplationi jungit. Vita [illegible] activa est quasi ancilla, contemplativa est quasi filia pulchra et dedicata ; at utraque est quasi mulier fortis uxor Christi ; ipsum namque contemplationis stringit amplexibus, ac sua doctrina, prædicatione et actione multos ei filios gignit, educat et gubernat. (Corn. a Lap. in Prov., XXXI, 10.)

travaille de ses mains industrieuses et ne craint pas de les mettre aux gros ouvrages pour accroître le patrimoine domestique. Ce n'est pas elle qu'on accusera de manger le pain de l'oisiveté. Enfants et serviteurs ont des provisions en abondance; ils sont vêtus chaudement contre les froids de l'hiver. Doit-elle se lever la nuit pour les pourvoir, elle n'hésite pas à interrompre son sommeil et à quitter sa couche. Elle enrichit et orne sans cesse le vêtement de son Epoux, afin qu'il puisse avec honneur prendre sa place parmi les anciens de la ville. Elle ouvre largement sa main au pauvre et elle étend vers lui son bras en allant le secourir partout où il souffre. Sa bouche ne parle que pour instruire, conseiller ou consoler. Tout le monde l'admire dans sa beauté faite de force, de grâce et d'inaltérable sérénité. Ses œuvres, les pauvres, ses enfants, son époux se réunissent pour la bénir ; beaucoup de femmes chrétiennes ont amassé des trésors de mérites : l'épouse sacrée du Christ, la femme dont le cœur est fort parce qu'il ne connaît que l'amour sans partage de l'Epoux divin, les surpasse toutes : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas!* »

IX. — O vierges chrétiennes, du siècle et du cloître, religieuses de tout ordre et de tout nom, épouses sacrées du Christ Jésus : souvenez-vous que vous avez été choisies, prévenues, appelées et comblées de grâces de prédilection; que vous êtes, de par votre état même, par le devoir fondamental de votre vocation, vouées à l'amour et au service du Cœur de l'Epoux. Sortez donc chaque jour de vous-mêmes davantage, dégagez-vous et montez; élevez-vous et grandissez pour mieux voir et mieux comprendre, pour aimer, consoler et servir le vrai Salomon, le Roi de gloire, qui se révèle et vous appelle à lui sur le trône de l'autel eucharistique (1) : *Egredimini et videte, filiæ Sion, Regem*

(1) Quadruplici diademate sive corona Christus Ecclesiæ rex et

Salomonem ! Il porte un quadruple diadème : celui de la sainteté qu'il a reçu aux jours de sa vie humaine ; celui de la douleur qui s'est enfoncé en dards aigus sur sa tête au midi de sa passion ; celui de l'humiliation qui l'a enveloppé dans les ombres de l'état sacramentel au soir de la Cène ; celui de la gloire que son Père a fait resplendir sur son front en lui faisant partager son trône pour l'éternité : *In diademate quo coronavit eum mater sua !*

Soyez les servantes actives, vaillantes et dévouées de sa Royauté, j'allais dire des soldats infatigables à étendre son empire dans les âmes (1) ! Soyez les épouses fidèles, attentives et empressées de son amour : *In die desponsationis ejus !* Soyez la consolation, la joie et la gloire de son Cœur : *In die lætitiæ Cordis ejus !*

sponsus redimitus est : primo stola humanæ naturæ cum ea est corona Deitatem suam vestivit in Incarnatione ; secundo corona spinea in Passione et morte ; tertio corona gloriæ in Resurrectione et Ascensione ; quarto, anima pia Christum in Eucharistia diademate, id est speciebus panis quasi fascia candida velatum et coronatum intuetur, suscipit sibique unit et quasi despondet. In Eucharistia enim celebratur Christi et animæ nuptiale convivium. (Corn a Lap. in III Cant., II.)

(1) Christus virgines plus cæteris amat tanquam milites suos, unde Ambr., Libr. I de Virgin. : « Hæc est militia illa cœlestis quam laudantium exercitus angelorum promittebat in terris. » — Vide de his militibus S. Chrys. Hom. LXXI in Matth. (Corn. a Lap. in I ad Cor., VII, 34.)

LA VIE DU SACRÉ-CŒUR

AU TABERNACLE

SOMMAIRE

Le Cœur Sacré est le foyer de la vie la plus intense, la plus étendue et la plus parfaite. — Cette vie se manifeste au Tabernacle et dans les âmes. — D'abord de la première, qui se révèle sous ce triple aspect : la vie immortelle du Cœur Sacré ; — sa médiation sacerdotale ; — les exemples de toutes les vertus de la sainteté.

I. Vie immortelle. — I. Encore que sous des apparences de mort, le Cœur de Jesus vit au Sacrement de la vie la plus active. — Erreur ou blasphème de ceux qui le croient ou le disent sans vie. — Raisons miséricordieuses de cet état d'apparent sommeil. — II. Le Cœur Sacré veille parce qu'il est le Cœur d'un Dieu et que Dieu ne saurait dormir, étant la cause permanente de tout ce qui vit et la lumière de tout ce qui voit. — III. Il veille parce qu'il est le Cœur du trésorier des ressuscités, et que les élus n'ont ni le besoin ni le loisir de dormir, sous les feux de la face de Dieu qu'ils contemplent. — IV. Il ne dort pas, parce qu'il est l'amour, qui n'admet ni repos dans son dévouement, ni interruption dans ses puissances. — V. Il veille, parce qu'il est le Cœur de la [illegible] qui a [illegible]té de représenter à Dieu sans interruption [illegible] dans l'holocauste perpétuel de l'Eucharistie.

II. Médiation sacerdotale. — I. La première des fonctions spirituelles du Sacr[illegible], l'Eucharistie, est la médiation sacerdotale entre Dieu et les hommes. — Cette médiation est la religion parfaite qu'exerce le souverain Prêtre Jésus par les devoirs de l'adoration envers son Père, et de la sanctification des hommes. — II. Combien la médiation est puissante dans le Verbe fait homme, et comment le sacerdoce est l'état fondamental de Jésus, d'où découle toute la religion du chef et des membres. — III. L'acte essentiel de la médiation du Christ fut le sacrifice du Calaivre, que reproduit le sacrifice de l'autel, et que perpétue sans interruption la permanence de l'état sacramentel garde par le Christ au Tabernacle après qu'il l'a pris dans l'immolation de la messe. — IV. Perfection de la médiation sacerdotale de Jésus au Sacrement envers Dieu et pour nous : qualités dont il est

doué, vertus qu'il déploie pour l'accomplir. — Rien ne démontre mieux les richesses infinies de son Cœur de prêtre. — V. Le devoir du chrétien est de s'unir à la religion du Cœur sacerdotal de Jésus pour accomplir tous ses devoirs religieux et sanctifier toute sa vie. — La religion parfaite du Christ eucharistique est la garantie, le complément et le supplément de la nôtre. — Beaux enseignements et touchants exemples : saint Bernard, — sainte Gertrude, — la bienheureuse Marguerite-Marie.

III. Modèle de toutes les vertus. — I. L'enseignement est un office essentiel du sacerdoce. — Le prêtre le doit remplir par la parole et par l'exemple. — Combien Notre-Seigneur s'est offert pendant sa vie comme notre modèle à imiter. — II. Il continue ce magistère de la sainteté dans le Saint Sacrement. — L'une des fins de la Révélation du Sacré-Cœur est de fixer les regards du monde sur les vertus excellentes qu'il pratique dans l'Eucharistie. — Nombreux et importants enseignements de la Bienheureuse sur ce sujet. — III. Comment faut-il entendre les vertus de Jésus dans l'Eucharistie? Sont-ce de vraies vertus? — Réponses aux objections. — Elles sont de vraies vertus, encore qu'elles ne soient plus actuellement méritoires, et parce que l'état d'inertie du signe sacramentel n'empêche pas le Christ de vivre de sa vie personnelle dans le Sacrement. — IV. Leur genèse; — la facilité de les comprendre; — le devoir de les étudier.

I

Vie immortelle.

Ego dormio et Cor meum vigilat.
Je dors, mais mon Cœur veille.
(Cant., v, 2.)

Aucunes paroles mieux que celles-ci ne sauraient dire le mystère de la vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et le rôle qu'y joue son Cœur adorable : mystère de mort et de vie tout ensemble, où tout ce qui se voit dit la mort, mais où le Cœur que la foi y sait toujours aimant dit l'immortelle vie!

A voir extérieurement, en effet, l'Eucharistie, même en supposant dans l'âme le regard ouvert de la foi, il semble

bien que le Christ y dorme, enveloppé dans le suaire de l'état sacramentel; son sommeil pourrait même y passer pour celui d'un mort couché dans la poussière, tant les espèces fragiles du pain pèsent sur le Christ pour le maintenir dans les conditions d'une matière inerte.

Et, de fait, la plupart des hommes le traitent comme un être sans vie. Chez les chrétiens mêmes, la légèreté de l'esprit qui s'arrête à peine aux surfaces des choses sans se donner la peine de pénétrer au delà par la réflexion, la sensibilité mobile du cœur qui ne s'émeut qu'à ce qui apparaît sous des dehors brillants ou touchants; davantage encore les difficultés à se mettre en relation intérieure avec le Christ eucharistique dans la contemplation attentive; les prières, même prolongées et redoublées, qui demeurent sans résultat, comme si le Sacrement muet était sourd par surcroît; les épreuves qui continuent et s'aggravent sans que le Sauveur semble y apporter aucun secours; le spectacle des maux de l'Eglise qu'on dirait abandonnée sans défense par Celui qui est son protecteur, étant son époux : toutes ces causes n'amènent-elles pas dans beaucoup d'âmes croyantes le doute de fait, l'abandon pratique de la foi envers le Saint Sacrement? Comme le Christ dormait dans la barque de Pierre, abandonnant ses Apôtres aux fureurs de la tempête, le Christ de l'Autel semble appesanti et ignorant de nos malheurs. « Nous avions espéré en lui, mais c'est en vain (1) »; il dort et nous n'avons pu le réveiller; il est insensible et froid dans la rigidité du Sacrement : c'est peut-être un mort qui dort son éternel sommeil : *Ego dormio!*

Pour les ignorants, pour les rationalistes, qui sont sur ce point de si grands ignorants, le mystère eucharistique

(1) Nos autem, disaient les disciples d'Emmaüs, sperabamus quia ipse esset redempturus Israel : et nunc super hæc omnia tertia dies est hodie quod hæc facta sunt. (Luc., XXIV, 21.)

n'est bien qu'un méprisable sommeil et une mort ignominieuse. C'est le sommeil de l'impuissance ; c'est la mort à toute existence humaine. Le Sacrement n'est qu'un vague symbole, lequel, n'ayant aucune vie, ne la saurait rendre à l'Eglise qui se meurt; lequel, n'ayant aucune force, ne saurait rien soutenir du dogme et des mœurs chrétiennes qui tombent rapidement sous les coups de la raison émancipée. Et ils jettent au Christ du Sacrement les blasphèmes ironiques des pontifes et des princes triomphants en face du Christ mourant : Montre-toi donc, agis, défends les tiens et triomphe de notre impiété, et nous croirons en toi : *Vah! descende nunc de cruce et credimus!* — Et le Christ sacramentel demeure attaché par les lois de la matière dans son inertie et dans son impuissance. — Ah! nous avions bien raison : ce n'est pas le sommeil, c'est la mort sans réveil : *Ego dormio!*

Est-ce donc, Seigneur, que vous avez pu laisser « dans la mort du tombeau votre très saint Fils, qui n'y est descendu (1) » que pour servir votre gloire? Laisserez-vous dans les enfers l'âme de celui qui n'y est descendu que pour y porter la vie en la méritant par sa mort? — Ce n'est pas possible! Et, si notre foi était plus ferme et plus attentive, elle entendrait sortir de ce tombeau de l'autel, « qui est un sépulcre de vie et de gloire (2) », la voix du Christ immortel qui crie aux hommes de tous les temps : « Je dors, mais en apparence seulement, car mon Cœur veille; et celui dont le cœur bat n'est pas mort : *Ego dormio, sed Cor meum vigilat!* »

Je parais dormir, et cet état extérieur d'insensibilité matérielle est nécessaire à mes desseins de miséricorde et

(1) Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. (Ps. xv, 10.)
(2) Et erit sepulchrum ejus gloriosum. (Ps. xi, 10.)

à l'œuvre même que je poursuis dans l'Eucharistie. — Il faut bien que je sois ce pain pour vous faire manger sans répugnance, sous ses apparences connues et désirées de tous, la réalité de ma chair, qui seule vous peut nourrir de vie divine! — Il faut que l'insensibilité de ces apparences protège l'intégrité, indestructible désormais, de mon humanité ressuscitée, quand le sacrificateur les brise pour offrir à Dieu, pour l'expiation de vos péchés obstinés, un vrai sacrifice, capable de vous en laver et de vous en obtenir le pardon! — Il faut que les limites étroites des espèces compriment mon humanité glorifiée et la réduisent aux proportions d'un objet vulgaire et portatif, pour habiter dans les plus humbles tabernacles, pour être emporté facilement, caché dans le sein d'un apôtre, sur les terres infidèles ou dans les cachots! — C'est pour vous et pour ménager les conditions de votre existence, de votre foyer, du travail et du négoce : car si j'apparaissais dans ma splendeur, ou bien l'on voudrait vivre autour de moi sans me quitter, et alors plus de vie sociale; ou l'on m'abandonnerait quand même, mais alors cette apostasie serait sans excuse et le châtiment, plus terrible, serait aussi plus prompt! — C'est pour vous enfin, et pour offrir à votre foi le moyen d'expier la curiosité des premiers parents et de mériter, par les sacrifices imposés aux sens, les splendeurs de la vision éternelle!

Mais si je parais dormir, alors même que je m'impose en votre faveur cette apparence de mort, je ne dors ni ne suis mort, car mon Cœur veille : *Ego dormio et Cor meum vigilat!*

Il veille et ne peut dormir. — Avez-vous entendu dire que les étoiles, fatiguées, aient interrompu le concert qu'elles chantent toutes les nuits à la louange du Créateur : *Concentum cœli, quis dormire faciet?* — Eh bien, vous laisserez plutôt leur indéfectible veille que vous n'endormirez mon Cœur!

Car il y a en lui quatre grandes forces qui ne dorment pas et qui constituent sa vaillante et interminable veille au firmament de l'Eglise, à savoir : la vie divine, la vie glorifiée, l'amour et la douleur. — Dieu ne dort pas, ni les élus, ni ceux qui se dévouent, ni ceux qui souffrent.

Or, ce Cœur est le cœur d'un Dieu et il vit de sa vie éternelle ; — ce Cœur est le cœur d'un homme glorifié par la résurrection et il vit de la vie sans déclin des élus au ciel ; — ce Cœur est le cœur du bon Pasteur qui aime les âmes et il vit dans la veille qui, la nuit plus encore que le jour, tient le berger debout au milieu de son troupeau pour le protéger ; — ce Cœur est le cœur du Patient qui, pour la réparation perpétuelle à opposer aux péchés constamment renouvelés des hommes, veut perpétuellement représenter à Dieu la mort douloureuse qui les a expiés sur la croix.

Et voilà pourquoi, son Cœur ne dormant jamais, Jésus veille aussi toujours dans le Sacrement, malgré les apparences qu'il a d'y dormir : *Ego dormio et Cor meum vigilat!*

II. — Mon Cœur veille au Sacrement parce qu'il est le Cœur du Fils de Dieu, et que Dieu ne saurait dormir. Comment dormirait celui qui est la Vie éternelle, c'est-à-dire la plénitude de toute vie dans un éternel présent ? Comment la fatigue fermerait-elle les yeux de celui dont la Clairvoyance est la lumière universelle de tous les êtres, et comment détendrait-elle les membres du Tout-Puissant ? Comment continuerait d'exister l'univers, si celui qui le conserve, le soutient et le gouverne, retirait sa main infatigable dans un seul moment d'oubli ?

Non, non ! « Celui qui garde le monde et, dans le monde, entoure d'une vigilance plus attentive son peuple choisi, ne dormira ni ne sommeillera : *Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel !* Le Seigneur le garde, le Seigneur le protège, étendant sur lui sa main vaillante ;

Dominus custodit te, Dominus protectio tua super manum dexteram tuam (1). — Prenez garde, ô vous tous qui le provoquez dans son apparent sommeil de condescendance et de miséricorde ! « Des profondeurs silencieuses de sa couche il vous frappera au moment où vous n'y penserez pas : et cette plaie sera l'opprobre de votre éternelle veille dans le supplice sans fin (2). »

III. — *Cor meum vigilat :* Mon Cœur veille au Sacrement parce qu'il est le Cœur de mon humanité ressuscitée et glorifiée : or, les ressuscités ne meurent plus, et les bienheureux ne peuvent dormir. Ils n'en ont pas besoin, leur vie étant désormais indépendante des lois qui régissent le monde terrestre. Ils ne le peuvent pas, parce que leur regard fixé sur les splendeurs de la face de Dieu, fasciné par la vision de son essence, jouit d'un ravissement qui lui est plus doux que le plus tranquille des repos.

Ah ! j'ai connu le douloureux et l'ignominieux sommeil de la mort, au bout de l'épouvantable journée de ma Passion ; mais parce que, n'ayant pas mérité de le subir, je l'ai embrassé par le plus généreux amour pour la gloire de mon Père et pour votre salut, il m'en a réveillé glorieusement, à peine y étais-je couché ; et désormais je vis, chef de tous les ressuscités, et je suis vivant pour les siècles des siècles : *Fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæculorum* (3) !

Et ma vie déborde et se répand dans tout ce qui vit noblement, surabondamment, pour l'éternité : dans l'Eglise, dans son chef, dans ses pontifes et dans ses prêtres qui se dévouent à paître les âmes et à répondre de leur salut ; dans les apôtres emportés sur les ailes de feu de leur

(1) Ps. cxx, 4.
(2) Excitatus est tanquam dormiens Dominus, percussit inimicos suos in posteriora : opprobrium sempiternum dedit illis. (Ps. LXXVII.)
(3) Apoc., I, 18.

dévouement; dans les vierges sacrées qui s'immolent en silence au pied des autels pour donner satisfaction à mon amour et compléter ce qui manque à ma Passion; dans les confesseurs dont la vie se répand en féconds exemples de toutes les vertus, et dans les martyrs qui mettent leur joie à verser dans le monde des flots de vie surnaturelle avec les flots de leur sang, dont l'effusion fera germer du sol inhospitalier qui l'aura bu des moissons de chrétiens; dans tous ceux enfin qui, par les ministères de la miséricorde, suscitent la vie divine dans les âmes ignorantes, en donnant le secours qui soutient la vie misérable des corps!

IV. — Le Cœur Sacré ne dort pas, parce qu'il est l'amour, tout amour, et que le grand amour n'admet ni repos dans son dévouement, ni interruption dans ses complaisances : *Et Cor meum vigilat!*

La sentinelle qui garde le camp pendant la nuit, qui répond du repos de l'armée, soutenue par son dévouement au pays qu'elle incarne, se tient debout, l'œil ouvert, l'oreille attentive, malgré la fatigue et l'intempérie. — Et Jésus est, au Sacrement, la sentinelle vigilante qui garde l'Eglise, prête à répondre à tout moment à son Père s'il l'interroge : *Custos, quid de nocte?* — « Père, c'est ton ordre de ne laisser perdre aucun de ceux que tu m'as confiés : aucun n'a péri par ma faute (1)! »

La mère qui veille sur le berceau de son nouveau-né, apaise ses cris, satisfait sa faim exigeante, et qui essaie de le rendormir sous la chaleur de ses caresses, ne connaît pas le sommeil et sacrifie joyeusement ses nuits, parce que la tendresse qu'on éprouve pour le fruit de son sein est une des plus grandes formes de l'amour. — Et le Cœur de Jésus prétend être un cœur de mère, aimant avec une tendresse pleine de sollicitude ceux qu'il appelle à la

(1) Joan., VI, 39.

Cène « ses petits enfants : *Filioli.* » Il sait que la vie surnaturelle est toujours plus exposée en nous que la vie naturelle dans le corps fragile des enfants d'un jour : et c'est pourquoi il veille infatigablement sur nous, s'engageant « à nous porter dans ses bras, à nous tenir sur ses genoux, à nous nourrir de son sein, à nous consoler par ses caresses jusque sous les cheveux blancs », jusqu'à ce que la vie divine soit assurée en nous par notre entrée dans la gloire (1) !

Son Cœur aime en ami dont les complaisances sont sans fin et les conversations sans ennui; en époux, goûtant auprès de son épouse la joie de se donner dans la confiance sans bornes, et qui se délecte dans les retours d'un amour qui s'efforce de surpasser le sien. Ces épanchements de l'affection sont sans fatigue; et la nuit, bien loin de les interrompre, y ajoute une plus grande intimité : les cœurs s'entendent mieux, grâce au silence profond des choses. — La nuit était venue, que le divin ami prolongeait son entretien avec les siens au Cénacle, et il les voulait voir durer sans interruption, la nuit comme le jour, leur disant : « Laissez-moi demeurer avec vous et demeurez en moi, demeurez dans mon amour : *Læva ejus sub capite meo et dextera illius amplexabitur me* (2) ! »

Son Cœur veille, gardé contre toute surprise du sommeil, parce qu'il est le cœur d'un médecin qui aime ses malades et qui a juré de les soigner sans les quitter jusqu'à ce qu'il leur ait rendu la santé impérissable de la vie éternelle. Penché sur eux, pansant leurs plaies, leur faisant de son sang des collyres de vie et les nourrissant de sa chair délicate, endormant leur douleur dans la résignation et l'espérance, il oublie tout repos, tout soin de lui-même. Il a été

(1) Audite me, domus Jacob qui portamini a meo utero. Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo. (Is., XLVI, 4.) — Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. (Id., XVI, 13.)

(2) Cant., VIII, 3.

envoyé pour guérir, il veut guérir à tout prix, et personne ne le pourra arracher d'auprès de ceux qui ont besoin de lui : *Misit me ut mederer contritis corde* (1) !

Enfin, son Cœur veille la nuit comme le jour parce que, cœur du Prêtre unique, il est sollicité sans un moment de repos par deux amours infinis : celui de Dieu à satisfaire par l'adoration, celui des hommes à satisfaire par le dévouement, par le plaidoyer constant de leur cause sans cesse compromise, par la prière pleine de sollicitude pour leurs besoins, par la propitiation permanente pour leurs péchés. Il avait commencé dans la solitude de Nazareth, des vallées retirées et des hautes montagnes, sa prière de la nuit ; il la continue dans la solitude des tabernacles eucharistiques. Elle est la flamme qui monte toujours vive du foyer de son Cœur toujours ardent, l'encens qui s'y consume, lançant vers le Ciel des parfums puissants pour dissiper les brouillards nauséabonds qu'exhalent les bas-fonds de cette terre de péché : *Et erat pernoctans in oratione Dei.*

Et ainsi l'amour que rien ne peut éteindre, ni les fleuves, ni les torrents, ni la mort, ni l'enfer, dévore perpétuellement le Cœur de Jésus et fait que, bien loin de dormir, il se consume pour nous sur l'autel en d'inextinguibles ardeurs : *Ignis in altari semper ardebit ; ignis est iste perpetuus, qui nunquam deficiet in altari* (2).

V. — La quatrième force qui tient toujours en éveil le Cœur de Jésus au Sacrement, c'est la lourde charge qu'il porte d'être une victime perpétuellement immolée. Non pas, certes, que cette immolation mystérieuse, encore que très réelle, se fasse par la douleur actuelle, dont l'éloigne à jamais la glorieuse impassibilité de sa chair, non moins

(1) Is., LXI, 1.
(2) Lev., VI, 12.

que la béatitude triomphante de son âme. Mais il s'est donné la mission de représenter constamment à Dieu et aux hommes la réalité infinie des douleurs de sa Passion et du coup terrible de sa mort, par l'anéantissement perpétuel de son état eucharistique. Il ne peut interrompre un seul instant cette redoutable mais nécessaire caution. Les droits outragés de la majesté divine, aussi bien que les péchés sans cesse renouvelés des hommes, réclament également que le sacrifice, qui satisfait aux premiers et efface les seconds, soit offert sans interruption.

« C'est la loi de l'holocauste d'être perpétuel et ininterrompu son hommage par une rénovation continuelle des victimes; la nuit même en doit voir la continuation : à la tombée du soir, un agneau sera mis sur le bûcher pour se consumer lentement jusqu'au matin : *Hæc est lex holocausti : crematibitur in altari tota nocte usque ad mane* (1).

Jésus est donc, sur l'autel, l'unique victime du sacrifice légitime et perpétuel, continuant à travers les siècles d'offrir à Dieu et d'appliquer aux hommes, par l'Eucharistie, cette Passion où se réunissent toutes les souffrances du corps, toutes les douleurs de l'âme, tous les abandons du cœur. Et c'est pour cela que la plaie de son Cœur reste toujours béante, même dans la gloire : il faut que Dieu voie, pour être apaisé, les hommes, pour se repentir, le Cœur de l'agonisant de Gethsémani, du flagellé du prétoire, du crucifié du Golgotha; le Cœur qui fut saturé d'opprobres, brisé d'épouvante, écrasé d'ennui, navré de dégoût et noyé dans la tristesse mortelle : qui répandit douloureusement jusqu'à la dernière goutte [illegible] sang et passa par les angoisse. suprêmes de la mort la plus cruelle.

Or, ceux qui souffrent ne dorment pas. Que la fièvre tour à tour brûlante ou glaciale chasse le sommeil de leurs

(1) Lev., VI, 12.

paupières en les agitant de ses frissons; que les muscles soient tordus par d'insoutenables douleurs, ou les nerfs tendus par d'irrésistibles crispations, ou les plaies corrodées par une insatiable brûlure, aussi vive que celle de charbons ardents; ou bien que ce soit l'esprit en proie au travail douloureux de l'idée, aux préoccupations matérielles de l'existence, aux anxiétés de décisions à prendre ou à des appréhensions de malheurs imminents; que le cœur soit déchiré par la séparation d'êtres aimés ou plongé dans l'amertume de l'ingratitude; que l'âme enfin soit affligée, angoissée, terrifiée par ses péchés qui l'accusent ou par Dieu qui semble la punir en l'abandonnant : toute souffrance vive empêche de dormir, éloigne le repos, prolonge interminablement la veille accablante, et, après des nuits cruelles, prépare des journées de fatigue et d'impuissance, dont le pâle soleil semble n'être qu'une prolongation des ténèbres!

Ainsi, sur son fumier, le grand patient de l'Idumée veillait-il sa lamentable veille, réduit à la misère, pleurant ses enfants, le corps dévoré par la lèpre, contredit par sa femme, accusé par ses amis, et à qui Dieu lui-même faisait entendre les terrifiantes exigences de sa justice : *Si dormiero, dicam : Quando consurgam? et rursum exspectabo vesperam, et replebor doloribus usque ad tenebras* (1)!

Ainsi veillait, la nuit de sa mortelle agonie, le Sauveur Jésus, accablé de tous les maux du péché universel; priant la face contre terre, écrasé par l'angoisse, se relevant de temps en temps pour chercher un peu de soulagement, puis retombant plus lourdement sous le poids de son inconsolable douleur : *Sustinete hic et vigilate mecum!*

(1) Job, VII, 4.

Il continue cette veille interminable de son agonie, prosterné, humilié, anéanti sous le poids de l'état sacramentel et acceptant de nouveau toutes ses douleurs passées, prêt à les souffrir encore si le service de son Père ou le nôtre le demandait. Encore qu'il ne souffre plus actuellement, il a lié son état d'humiliation sacramentelle si étroitement à sa douloureuse Passion, qu'en se révélant dans le Sacrement, il se montre le plus ordinairement avec les traits de la douleur extrême, avec des paroles de suppliante angoisse, environné des instruments de sa passion et de sa mort.

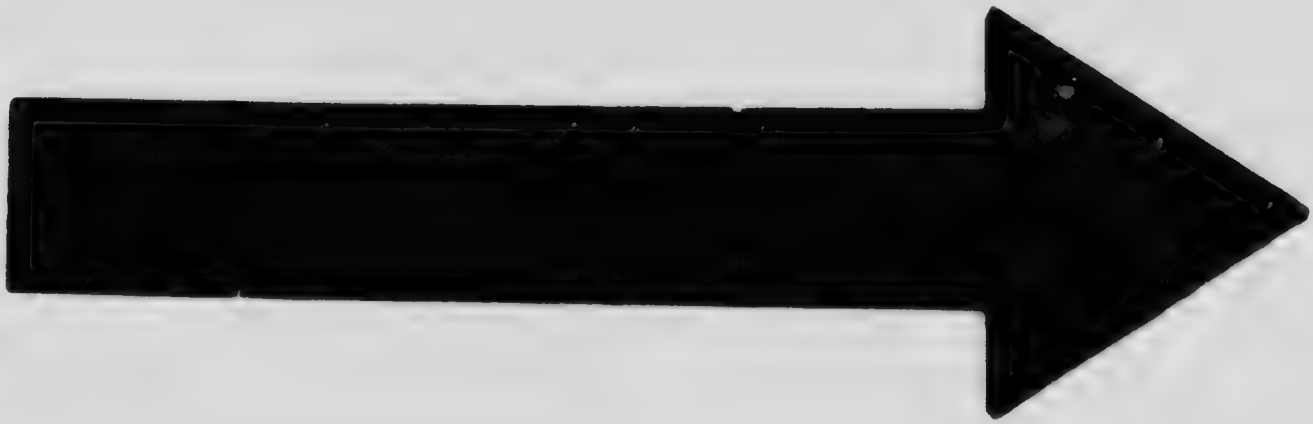
« Un jour, dit la Bienheureuse, Notre-Seigneur se présenta à moi tout couvert de plaies, ayant son corps tout sanglant et son Cœur tout déchiré de douleur; il était comme tout lassé (1).

« Une autre fois, me découvrant son Cœur amoureux tout déchiré et transpercé de coups : « Voilà, me dit-il, les « blessures que je reçois de mon peuple choisi (2). »

« Un jour, après la sainte Communion, il se présenta à moi comme un *Ecce homo*, tout déchiré et défiguré : « Je n'ai trouvé personne qui m'ait voulu donner un lieu de « repos dans cet état souffrant et douloureux. » — « Une autre fois, il me fit voir une rude couronne composée de dix-neuf épines très piquantes qui perçaient son divin chef ; il me dit qu'il m'était venu trouver pour que je lui arrache ces épines qui lui avaient été enfoncées par une épouse infidèle (3).

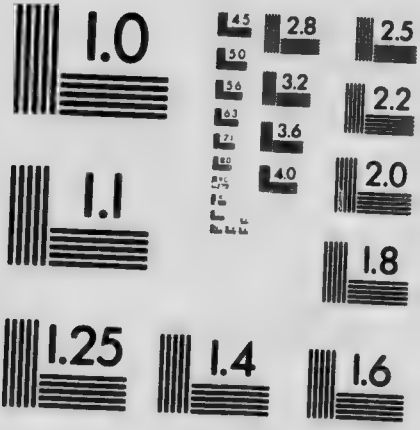
Enfin, l'adorable Victime de l'Eucharistie disait à sa

(1) T. I, p. 87.
(2) T. I, p. 86.
(3) T. I, p. 88.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

confidente : « S'ils rendaient quelque retour à mon amour, j'estimerais peu ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en souffrir davantage (1). »

Ces manifestations et ces paroles éclairent d'un jour solennel et grave le mystère où se tient Jésus pour perpétuer ici-bas le souvenir de sa mort. Elles le montrent victime véritablement immolée, encore qu'incapable de souffrance actuelle : immolée par l'acceptation sans cesse renouvelée des douleurs et des ignominies de sa mort ; immolée par les humiliations présentes de l'état sacramentel qui l'expose à tant d'opprobres, acceptées en silence. Ce sacrifice est sans interruption et sans fin. Jésus, qui en est le prêtre invisible, l'offre à Dieu dans la patience invincible d'un amour qui veut aimer « jusqu'à la fin. » Voilà la veille de l'holocauste vivant où la victime adorable renaît sans cesse de la mort pour continuer de mourir toujours; toujours consumée par les flammes de son ardent amour, toujours ensevelie dans les cendres de l'humiliation suprême. Elle s'immole sans répit, et Dieu reçoit sans cesse l'hommage de sa réparation, la satisfaction de ses expiations. La majesté de son Nom adorable se complaît en la suavité de cet holocauste légitime et nécessaire entre tous, ininterrompu la nuit comme le jour, et qui durera jusqu'au dernier soir du monde : *Sacrificium Domino legitimum, juge atque perpetuum* (2).

Tel est donc le mystère eucharistique sous ses deux aspects principaux : au dehors, les apparences de la mort ; au dedans, toutes les réalités de la vie : *Ego dormio et Cor meum vigilat.*

Que notre foi, dans les ténèbres où il jette les sens et

(1) T. I, p. 108.
(2) Ezech., XLVI, 14.

la raison, nous montre toujours l'Hostie, semée à profusion dans l'Eglise comme les étoiles au firmament, pendant la nuit, brillante de vie, dévorée d'amour et de sollicitude! Que cet astre bienfaisant, d'infatigable fidélité et de si doux aspect, allumé par l'amour au-dessus de tous les sombres chemins de cette terre, nous donne toujours, évoqué par l'appel de notre prière, de nos alarmes ou de nos douleurs, le témoignage éclatant de la vie de Celui qui, pour se cacher derrière le nuage sacramentel, n'en est pas moins le créateur et le maître de toute chose : *Stellæ dederunt lumen in custodiis suis; vocatæ sunt et dixerunt: Adsumus; et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas* (1).

II

La médiation sacerdotale.

Hic sempiternum habet sacerdotium, semper vivens ad interpellandum pro nobis.

Prêtre éternel, Jésus est toujours vivant pour interceder en notre faveur.
(Heb., VII, 25.)

I. — Considérée dans ses fonctions spirituelles, la vie du Cœur Sacré dans l'Eucharistie est, avant tout, celle du Prêtre éternel qui exerce perpétuellement, et dans l'acte du saint Sacrifice, et dans la permanence de l'état eucharistique, cette fonction fondamentale du sacerdoce, qui est la médiation entre Dieu et les hommes. Ce serait exprimer la même chose en d'autres termes que de dire que, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ professe, en Prêtre souverain, envers Dieu et envers les hommes, tous les devoirs de la plus parfaite religion.

(1) Bar., III, 34.

Envers Dieu, la religion que lui offre ce Prêtre unique et universel, pour lui d'abord, comme son Fils fait homme, et au nom de l'humanité tout entière dont il est le Chef, se traduit par l'adoration, l'oblation, la prière, que résume et achève le sacrifice; puis, par toutes les vertus de pureté, d'amour, d'obéissance et de zèle, qui rendent ces devoirs sacrés absolument parfaits, rigoureusement dignes de la majesté divine, et capables de lui donner infiniment satisfaction, complaisance et gloire.

Envers les hommes, la religion de ce Prêtre fidèle et compatissant, qui connaît nos besoins pour en avoir fait l'expérience, consiste dans la charité dévouée, exercée sous toutes les formes compatibles avec son état sacramentel; très spécialement en apaisant la colère divine soulevee par leurs péchés, en inclinant vers eux la miséricorde avec ses pardons inépuisables, en obtenant toutes les grâces actuelles de conversion, de sanctification et de persévérance finale pour chacun des membres présents ou futurs de l'Eglise.

Il faut y joindre le ministère de pardon, de lumière, de conseil, de consolation qu'il offre à tous en leur ouvrant son Cœur et en les y appelant avec l'assurance d'y trouver la restauration de leurs forces épuisées, l'adoucissement du joug du devoir et l'allégement du fardeau de leurs peines, sous lequel ils succombent.

Et enfin, cet autre inappréciable magistère de l'exemple, que doit exercer sur ceux qu'il conduit tout prêtre digne de ce nom. Il s'agit de l'exemple de toutes les vertus qui préparent dans le chrétien militant l'élu de la gloire future : il doit être toujours offert, dans une perfection idéale et en meme temps dans une mesure proportionnée aux aptitudes de tous. Et c'est encore dans le miroir de son Cœur que le Prêtre Jésus appelle à le parfait et encourageant modèle de la sainteté : *Discite a me quia mitis sum et humilis Corde.*

Telle est la grande, nécessaire et perpétuelle fonction de Jésus-Christ, prêtre éternel, dans nos Tabernacles. Elle

excite toutes les ardeurs de son Cœur et en absorbe toutes les énergies. Rien ne peut nous rendre aimable le Cœur Sacré, rien ne peut nous attacher étroitement à lui par la reconnaissance, comme l'étude du zèle religieux qui consume envers la majesté divine et envers notre irrémédiable indigence le Cœur de notre adorable Pontife.

II. — « Aucun prêtre, dit saint Thomas, n'est aussi parfaitement prêtre que Jésus-Christ, parce qu'aucun n'est aussi parfaitement médiateur que lui : car la fonction essentielle du sacerdoce consiste dans la médiation exercée entre Dieu et les hommes pour offrir à Dieu leurs hommages et pour leur transmettre les dons de la bonté divine (1). »

La médiation en Jésus n'est pas seulement la délégation d'un pouvoir supérieur, qui s'exercera dans telles circonstances limitées et sur un objet déterminé ; ce n'est pas même non plus un caractère stable conféré à un être de choix et s'exerçant par une fonction régulière. Le divin médiateur accomplira ces diverses formes de médiation. Pourtant la médiation revêt en lui un caractère bien plus auguste et bien plus important. Elle est son état même, et c'est sa constitution de Verbe incarné qui constitue Jésus médiateur par nature, par nécessité, autant que médiateur parfait.

Car si la médiation consiste à réunir deux partis adverses, en négociant une paix honorable ; à porter les réparations de l'offenseur à l'offensé pour rétablir entre eux

(1) Proprie sacerdotis officium est esse mediatorem inter Deum et populum, in quantum divina populo tradit et in quantum preces populi offert Deo et pro peccatis eorum Deo aliqualiter satisfacit. Hoc autem maxime convenit Christo, nam per ipsum divina dona hominibus collata sunt ; ipse etiam humanum genus Deo reconciliavit. Unde Christo maxime convenit esse sacerdotem. (Q. XXII, a. 1.)

l'amitié : se peut-il médiation plus complète, obtenant une réconciliation plus parfaite entre la divinité et l'humanité, que celle qui résulte de l'Incarnation du Verbe, où Jésus réunit dans un amour mutuel et un don réciproque, dans une unité indissoluble d'état et de vie, la nature divine et la nature humaine dans l'unité de sa Personne ? Qu'est-ce en effet que le Verbe incarné ? C'est l'Homme-Dieu, c'est-à-dire Dieu et l'homme réunis ensemble et ne composant qu'un seul être. Voilà la médiation entre les deux extrêmes, la réunion de ces deux opposés, l'homme coupable et Dieu irrité, la voilà accomplie en Jésus !

Et avec quelle perfection, avec quelle stabilité ! Ce n'est pas une délégation qu'il reçoit, une charge qui lui est conférée, quelque chose d'accidentel advenu au Christ, que son caractère et son pouvoir de médiateur : c'est le résultat nécessaire de la composition de son être, c'est son état constitutif lui-même. Aussi ce n'est pas sur un point, ni pour quelques jours, ni même pour quelques siècles que cette paix est faite et cette réconciliation assurée et cette unité scellée : c'est pour jamais ; et le lien en est la divine personne du Verbe elle-même. En lui donc aussi, puisqu'il ne cesse jamais d'être Dieu et homme tout ensemble, la médiation ne cesse jamais de s'exercer : alors même qu'elle ne se manifesterait par aucune fonction publique, par aucun acte précis, elle s'exerce par quelque chose de plus puissant qu'un acte et qu'une fonction, elle se fait par la plus solennelle des fonctions et le plus efficace des actes, par le fait même de l'Incarnation, où Dieu ne cesse pas d'être donné à l'humanité, où l'homme est constamment donné à Dieu, en la personne de Jésus. Que l'enfant ne pousse que des vagissements inintelligibles, que l'évangéliste de la bonne nouvelle assoupisse dans un instant de sommeil la fatigue de ses membres, que le Christ règne au ciel ou soit anéanti dans le Sacrement, partout et toujours il est médiateur, opère l'union de la divinité et de l'humanité dans sa personne.

et, selon le mot de saint Paul, « des deux extrêmes, l'homme coupable et Dieu offensé, il fait un seul être en se donnant par amour à l'un et à l'autre comme le lien de leur unité : *Ipse est pax nostra, qui fecit utraque unum* (1). »

Voilà ce que c'est pour Jésus que d'être médiateur et par conséquent prêtre : c'est sa condition même de Verbe Incarné, c'est son état fondamental. Il est cela avant tout, et cet état porte toute sa vie, toutes ses fonctions, toutes ses œuvres. Le sacerdoce est ce qu'il y a en lui de radical et de capital, et saint Thomas a bien dit « que toute la religion du Christ, dans le chef comme dans les membres, découle du sacerdoce de Jésus-Christ : *Totus ritus Christianæ religionis derivatur a sacerdotio Christi* (2). »

III. — Mais la réunion qu'il a faite en lui-même, comme chef de l'humanité, il doit l'étendre à tous ses membres, c'est-à-dire à tous les hommes, en les réconciliant avec Dieu. Il offre donc sa nature humaine en holocauste d'expiation au nom de tous les hommes dont elle est la tête : mais une tête de valeur infinie et de sainteté sans tache, à cause de son union personnelle avec le Verbe. Sa mort, endurée au nom de tous, est agréée par Dieu au nom de tous, et quand, prêtre et victime tout ensemble, Jésus prend sa vie et l'immole à son Père par son dernier soupir, rendu librement, par un acte de sa volonté qui l'exhale, bien plus que par la violence de la douleur qui le lui arrache (3) : à ce moment, étendant ses bras, il réunit sur son Cœur, aimant du suprême amour, et réconcilie le monde qui se repent avec le Créateur apaisé.

Le mérite de la satisfaction offerte est si grand qu'il

(1) Eph., II, 14

(2) IIIa P., q. XXII, a. 3.

(3) Propterea diligit me Pater quia ego pono animam meam ; nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso. Joan., X, 17.)

suffit à payer dès ce moment le salut de tous les hommes et à leur acquérir la vie éternelle. Mais pour la leur communiquer, il fait de son sang les sacrements qui la donnent sous toutes les formes nécessaires à subvenir aux besoins spirituels de l'âme humaine. Et tous les hommes qui voudront en user seront, de fait, réconciliés avec Dieu et réunis à lui pour l'éternité.

Voilà la médiation de Jésus, son office sacerdotal accompli sur la croix dans son acte capital : le sacrifice. Car pour les autres ministeres, ceux de la doctrine, de l'exemple et du bienfait, il les avait remplis pendant tout le cours de sa vie.

Mais vivant éternellement dans sa double nature de Dieu et d'homme, il demeure toujours prêtre par état : cet état est trop puissant, trop actif et trop important pour ne point continuer de s'exercer par des actes dignes de son excellence, c'est à-dire par les actes de sa médiation sacerdotale.

Il est entré dans le sanctuaire de la gloire comme prêtre et il continue sa médiation « derrière le voile du Saint des saints » pendant toute l'éternité (1), mais d'une manière éminente et toute céleste, telle qu'elle convient à son état triomphant et à la condition des bienheureux qui n'ont plus besoin de purification pour des fautes, ni de rançon pour des dettes. C'est le sacrifice de l'humilité sans humiliation, de l'obéissance sans mandat pénible, de la dépendance sans abaissement, de la prière sans incertitude et sans attente. Sacrifice de louange, d'amour, de reconnaissance et de joie sans mélange, où Dieu, rémunérateur suprême, trouve la gloire qu'il a le droit de recevoir du Chef des récompensés et de tous ceux qu'il a rendus participants de sa récompense.

(1) Ad interiora velaminis, ubi præcursor pro nobis introivit Jesus secundum ordinem Melchisedech pontifex in æternum. (Hebr., VI, 19.)

Mais sur cette terre les générations se succèdent, au cours des siècles, de ceux qui, réconciliés avec Dieu en principe par le sacrifice du Calvaire, ont besoin de recevoir leur cédule personnelle de pardon, leur part individuelle de la rédemption, et de l'assumer par leurs œuvres fidèles, de la défendre contre des causes puissantes acharnées à la perdre. Le Pontife retiré dans le sanctuaire du repos les pourrait-il oublier? Et voudrait il se contenter d'interpeller pour eux auprès du trône de son Père, ne leur donnant de son sacrifice que les mérites et les effets, sans leur en continuer la réalité, ne leur laissant de sa vie que le souvenir et de sa mort qu'une image? Ah! ce serait le méconnaître que de s'arrêter à cette pensée!

Il redescend des hauteurs de sa gloire; il abandonne son repos bien gagné; et il revient sur terre exercer son sacerdoce sous une forme nouvelle, mais aussi réelle qu'autrefois. Le Pontife mortel est aujourd'hui le Pontife eucharistique; le sacrifice de la croix est le sacrifice de l'autel; la mort de la douleur est la mort de l'humiliation. Tout ce qui est de la substance de l'œuvre sacerdotale est identique : prêtre, victime, immolation, but à atteindre, œuvre à faire; seules les formes extérieures sont changées, comme est changée la mortalité du Verbe Incarné en immortalité. Aussi les effets de la médiation sont-ils identiques : même satisfaction infinie donnée à Dieu, même œuvre de rédemption opérée. C'est l'application totale de l'œuvre totale : rien de moins ici que là; seulement, ce qui se faisait là-bas pour la première fois et se consommait si parfaitement qu'il ne pût plus être refait, est ici pris dans sa plénitude et appliqué au monde par un acte de puissance et d'amour égal au premier, par le sacrifice réel de la messe appliquant le sacrifice réel du Calvaire.

L'état eucharistique du Pontife adorable lui permet non seulement de multiplier tous les jours, sur des milliers d'autels, l'acte de sa médiation par l'oblation du sacrifice,

mais encore d'en perpétuer la durée, la représentation, et, par conséquent, les vertus et les effets, tant sur le Créateur à satisfaire que sur la créature à toucher et à sanctifier. Tout le long des jours et des nuits, dans nos tabernacles, calvaires perpétuels, le Pontife eucharistique maintient on humanité dans l'état de mort qu'il lui a infligé en l'offrant en sacrifice le matin par le coup immolateur de la consécration. Cette permanence prolonge évidemment la signification religieuse de cet acte ; et, sur cette terre, toujours, sans un moment d'interruption, les Hosties silencieuses, inertes, pauvres et dépendantes de nos ciboires, redisent à Dieu que son Fils accepte la mort, la lui offre, et continue de la subir pour lui donner la réparation ininterrompue de celle qu'il subit au Calvaire et à l'autel, et pour manifester aux hommes que leur Prêtre, d'infatigable dévouement, demeure leur victime actuellement immolée pour suppléer à l'insuffisance de leur religion, et leur obtenir tous les secours nécessaires à leurs besoins présents, comme pour leur donner une preuve ininterrompue de son ardent amour et toutes les leçons de la religion parfaite, qui est aussi la sainteté parfaite.

IV. — Qui dit ce que suppose d'amour pour Dieu et pour nous, de générosité, de dévouement, de magnanimité et d'héroïsme, une telle persévérance dans le sacrifice de soi-même, dans la mort chaque matin reprise, dans la mort scellée sur soi-même comme la condition normale et régulière d'une existence qui doit durer autant que les siècles ? Mais le caractère sacerdolal est si puissant, si actif, si exigeant en Jésus, qu'il l'entraîne à tous les excès sans qu'il veuille regarder ce qu'il lui en coûte. Il est prêtre et il tient en ses mains la seule victime qui soit digne de Dieu et capable de sauver les hommes ; seul aussi il le peut immoler par un sacrifice digne d'elle. La majesté, la bonté et la justice de Dieu ne cessent d'appeler l'hommage du

sacrifice d'adoration, de reconnaissance et de réparation qui leur est dû. Les besoins de l'humanité, son indigence et ses fautes, ses nobles aspirations aussi, réclament sans interruption les secours du Prêtre compatissant qui peut seul les satisfaire. Le cœur de ce Prêtre affamé de justice le pousse à vouloir égaler son dévouement aux droits de Dieu et aux besoins des hommes, à atteindre jusqu'aux extrémités des uns et des autres ; et « il aime jusqu'à la fin », c'est-à-dire qu'instituant le sacrifice eucharistique il s'immole par la plus radicale des morts, jusqu'à la fin des temps, pour porter à tous les hommes, jusqu'au dernier, les fruits de la réconciliation et du salut opérés sur le Calvaire, et pour leur en assurer la jouissance définitive dans la réunion sans fin avec Dieu au ciel : *In finem dilexit !*

Contemplez maintenant la médiation du Pontife eucharistique, et voyez quelles vertus, quelles énergies, quelles perfections y déploie son cœur sacerdotal ! Voyez quelle humilité profonde, quelle religieuse terreur, quelle soumission sans réserve, quelle patience invincible, quelle abjection voulue et persévérante, quel désintéressement de toute gloire et quelle abnégation universelle, quel dépouillement et quelle tradition de lui-même ! Mais, par lui-même, essayez de vous faire une idée de l'amour généreux et sublime pour Dieu que suppose un tel sacrifice librement entrepris depuis vingt siècles, et qui sera librement soutenu jusqu'à la fin du monde !

Jamais cœur de prêtre, jamais tous les cœurs des saints prêtres de tous les temps, fussent-ils unis au cœur si éminemment sacerdotal de la Reine des clercs, n'approcheront de la religion que donne à Dieu, dans un seul instant, le Cœur du Prêtre Jésus dans une seule de ces Hosties où il demeure, offrant son perpétuel sacrifice !

C'est que seul entre tous les cœurs créés, étant d'abord infiniment saint, infiniment aimant et infiniment puis-

sant, par son union déifique au Verbe, seul il connaît et comprend, sans que rien ne lui en puisse échapper, toutes les excellences divines de Dieu et le néant de l'homme, dont la confession compose l'adoration ; — seul il connaît les abîmes de la bonté infinie de Dieu et le prix de ses innombrables bienfaits et peut leur égaler l'action de grâces qu'ils méritent ; — seul il embrasse du même regard terrifié, mais résolu d'y satisfaire, tous les droits de la sainteté et de la justice violés par le péché, et seul il est descendu jusqu'au fond du gouffre de honte et de douleur où sont accumulées toutes les dettes du péché pour se charger de les payer jusqu'à la dernière par la plus exacte réparation ; — seul enfin il a pénétré dans les réserves infinies de la libéralité divine et de la Providence pour en obtenir par la prière des secours proportionnés aux besoins des hommes de tous les temps, dont il a la science expérimentale en même temps que la connaissance éternelle.

Et parce que seul il peut ainsi donner à Dieu la religion parfaite de l'adoration, de l'action de grâces, de la propitiation et de la prière, ayant pitié de nous tous, nous unissant à lui comme ses membres, dont il est le chef, il se fait l'expression de tous nos devoirs, complétant tout ce que nous pouvons ébaucher de bien, suppléant à tout ce qui manque à nos dispositions, réparant toutes les fautes de notre impuissante religion.

En même temps, ayant satisfait à Dieu pour lui et pour nous, ayant présenté, complété, sanctifié nos prières, nos vœux, nos oblations, il se retourne vers nous avec un amour égal à celui qui le porte vers son Père, pour nous apporter, au nom de sa justice apaisée, de sa miséricorde gagnée, de sa faveur reconquise, tous les dons divins nécessaires à notre double vie d'hommes et de chrétiens. Avec quel cœur il nous attire, nous embrasse, nous repose, nous nourrit, nous munit, nous enrichit et nous excite à

tout bien, en nous en donnant tous les moyens surabondants !

Ah ! le voilà le Prêtre par excellence, le médiateur dont la fonction indispensable au peuple est de lui distribuer les dons sacrés, les biens de Dieu (1) ! Ses mains sont pleines parce que son Cœur déborde ; ses mains ne se lassent pas de distribuer parce que son Cœur est inépuisable à donner ! Il possédait, pour les avoir créés, puis par droit de propriété, en vertu de sa substance éternelle, tous les biens divins ; il a voulu les posséder par droit de rachat sur l'usurpateur qui les détenait. Les ayant payés de son sang, il en est trois fois le maître, et il les donne sans compter, faisant mesure comble, pressée et surabondante, à tous les fils d'Adam, ses créatures, ses rachetés, ses enfants !

Il donne les biens divins dans la lumière, dans l'amour, dans la force et dans les secours nécessaires à toutes les tâches ; dans les consolations et les espérances réclamées par toutes les douleurs ; dans les pardons implorés après toutes les chutes. Il donne aujourd'hui et demain et toujours. Il donne davantage chaque jour à ceux qui usent bien de ces dons et il ne refuse pas de les rendre à ceux qui par faiblesse les ont laissé perdre, ou qui même, par malice, en ont abusé contre lui ! Et ses dons sont de telle valeur et de telle puissance qu'ils conduisent tous sûrement à l'acquisition de la divinité elle-même, de sa sainteté, de sa vie et de son bonheur, dont ils sont les arrhes et les semences : *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (2) !

Ah ! c'est le cœur de ce Prêtre tant généreux et tant dévoué que montrait le Sauveur au monde, quand il s'écriait : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien

(1) In quantum divina dona populo tradit, unde sacerdos dicitur, id est sacra dans. (IIIᵃ P., q. XXII, a. 1.)
(2) II Pet., I, 4, a S. Thoma citat., ubi supr.

épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour! »

V. — Le devoir du chrétien, en face de la religion parfaite rendue à Dieu en son nom par le Cœur du souverain Prêtre, est d s'unir aussi assidûment et aussi étroitement que possible à ses hommages, à son adoration, à son sacrifice, dans toute sa vie, mais surtout dans ses exercices de piété, quand il doit présenter à Dieu ses devoirs toujours si indigents; c'est de l'offrir comme le supplément de son insuffisance et comme le réparateur de ses défaillances. Prières privées et publiques, oraison, audition de la messe, communion; et puisque toute la vie chrétienne doit être une vie religieuse et l'oblation d'un perpétuel sacrifice qui en sanctifie les actions et les peines, que le chrétien se tienne dans une constante union avec le prêtre qui donnera la valeur de son sacrifice divin à toute sa vie!

Saint Bernard en donne le conseil et l'exemple en ces pieuses et confiantes résolutions de sa dévotion envers le Sacré-Cœur : « C'est dans ce temple, dans ce Saint des saints, dans cette arche d'alliance que je viendrai adorer et louer le nom du Seigneur, disant avec David : J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu! — Oui, moi aussi, j'ai trouvé le Cœur de mon chef, de mon frère et de mon très doux ami Jésus! — Qu'est-ce qui pourrait dès lors faire hésiter ma prière? — Ayant en ma possession, ô très doux Jésus, votre Cœur qui est, de par votre don, mon cœur, je vous prierai, ô vous qui êtes aussi mon Dieu! Mais laissez bien pénétrer mes prières dans ce sanctuaire où elles seront toujours écoutées! Ah! davantage, laissez-moi entrer tout entier et demeurer à jamais dans votre Cœur : *Imo me totum trahe in Cor tuum* (1)! »

(1) Ad hoc templum, ad hæc sancta sanctorum, ad hanc arcam Tes-

Adorable et parfait complément de toutes nos indigences au service de Dieu! — Un jour que sainte Gertrude, ne parvenant pas à apprendre avec succès les versets qu'elle devait chanter au chœur, s'en attristait vivement, le Sauveur lui présenta son Cœur sous la forme d'une flamme ardente en lui disant : « Voici mon Cœur très aimant, l'instrument dont le son a toujours charmé suavement les oreilles de l'auguste Trinité; je le mets désormais devant tes yeux, afin que tu supplées par lui à tout ce que tu ne pourrais faire assez bien. A cause de lui, quoi que tu fasses me paraîtra parfait. Sache que mon Cœur veut être pour toi un serviteur attentif et empressé qui supplée sur-le-champ à toutes tes imperfections. »

L'humble vierge hésitait à adhérer à ces paroles de surprenante et presque incroyable condescendance, qui lui montraient son souverain Seigneur transformé en serviteur occupé à réparer ses insuffisances.

Jésus reprit : « Mon divin Cœur, connaissant la fragilité et l'instabilité de la nature humaine, met ses plus ardents désirs à attendre que, sinon par des paroles, du moins par un signe, tu lui remettes à compléter tout ce que tu ne peux accomplir qu'imparfaitement. Sa sagesse et sa toute-puissance s'en feront un jeu, mais sa bonté, qui est son caractère dominant, et sa condescendance goûteront une vraie joie à te servir fidèlement en tout (1)! »

tamenti adorabo et cantabo nomen Domini, dicens cum David : Inveni cor meum ut orem Deum meum. Et ego inveni Cor regis, fratris et amici benigni Jesu. Et numquid non adorabo? Hoc igitur Corde tuo et meo, dulcissime Jesu, invento, orabo te Deum meum : admitte tantum in sacrarium exauditionis tuæ preces meas, imo me totum trahe in Cor tuum! (Serm. III *de Passione Domini*.)

(1) Una vice cum studeret singulas intonationes proferre et in hoc ex humana fragilitate sæpius impediretur, mæsta ex hoc, dixit intra se : « Et quis ex tali studio provenire poterit profectus, cui tanta inest instabilitas? »

Cujus mæstitiam Dominus non sufferens, præsentavit illi, quasi propriis manibus suis, Cor suum deificatum in similitudine lampa-

La Bienheureuse Marguerite-Marie, qui, par union et respect envers la religion que le Sacré-Cœur rend constamment à la majesté divine, voulait que son cœur demeurât toujours devant le Saint Sacrement, comme une lampe ardente qui s'y consume en l'honorant (1); — qui écrivait : « J'unis mes oraisons à celles que le Sacré-Cœur de Jésus fait pour nous dans l'Hostie, et de même j'unirai l'office divin aux louanges que ce Cœur adorable y donne au Père éternel (2) » ; — la Bienheureuse, à qui le Sauveur a révélé « les insondables richesses de son Cœur », a tracé le tableau de la vie pratiquement unie à la religion du Cœur de Jésus dans le Sacrement.

Qu'on n'accuse pas de petitesse ces conseils précis et exquis : n'est-ce pas de toutes petites choses que se compose surtout la vie, et la sainteté ne consiste-t-elle pas, en réalité, à les sanctifier?

dis ardentis, dicens : « Ecce Cor meum, dulcissimum semper venerandæ Trinitatis organum, oculis tuæ mentis prætendo, cui omnia, quæ per te minus supplere sufficis, fiducialiter supplenda commendabis. Et sic omnia coram oculis meis apparebunt summe perfecta. Quia, ad similitudinem, sicut servus fidelis qui semper domino suo ad quæque beneplacita paratus assistit, sic Cor meum deinceps semper aderit tibi ad hoc ut omnes negligentias tuas, qualibet hora, pro te suppleat. »

Quam inauditam dignationem Domini ita expavescendo admirans, valde incongruum hoc sibi judicavit ut Cor Domini sui, dignissimum divinitatis gazophilacium, omnisque boni contentivum, sibi tantillæ, tanquam servus domino, ad supplendas negligentias suas dignaretur astare. Cujus pusillanimitati Dominus benigne obvians, ipsam dignatus est animare : « ... Procul dubio divinum Cor meum humanitatis recognoscens fragilitatem similiter et instabilitatem, cum in æstimabili semper desiderio expectando exoptat quousque tu si non verbis, saltem aliquo nutu, committas sibi supplendum pro te, ad perficiendum quidquid per te minus perficere potes. Illud autem, sicut ex omnipotenti virtute facillime prævalet, et inscrutabili sapientia optime scit, sic ex naturaliter mihi insita benignitatis dulcedine, benevolentissima hilaritate persolvere summopere concupiscet. » (*Leg Div. Pietatis*, c. CXXV.)

(1) T. I, p. 100.

(2) T. I, p. 224.

« Vive Jésus dans le Cœur de ses fidèles amantes qui désirent consacrer leurs actions pour rendre hommage à son Sacré-Cœur au très saint Sacrement!

« Premièrement, le matin, après vous être mises sous la protection de la très sainte Vierge, vous la prierez de vous offrir à Jésus-Christ au très saint Sacrement pour rendre hommage à cette offrande qu'il y fait de lui-même à son Père éternel; vous entrerez dans le Sacré-Cœur et lui consacrerez votre corps, votre cœur, votre âme et tout ce que vous êtes : unissant votre âme à la sienne afin qu'il la préserve du péché; unissant votre cœur à son Cœur afin qu'il y consume tout ce qui lui déplaît. — Il faut aussi unir tout ce que nous sommes à tout ce qu'il est et le prier de suppléer à tout ce qui nous manque.

« Nous unirons notre oraison à celle que Jésus fait au saint Sacrement pour nous, et, à la fin, nous offrirons à Dieu celle de son divin Fils, pour réparer les défauts et pertes de temps de celle que nous venons de faire.

« A l'office, nous unirons nos louanges à celles que Jésus donne à son Père en ce divin Sacrement et tâcherons d'entrer dans ses saintes dispositions et dans son ardente pureté, afin qu'il soit partout notre supplément auprès de son divin Père.

« Pour entendre la sainte messe, vous vous unirez aux intentions de cet aimable Cœur, et le priant de vous en appliquer le mérite selon ses desseins adorables sur vous.

« Quand vous aurez le bonheur de le recevoir dans la communion, vous offrirez souvent au Père éternel les saintes dispositions de la sainte Vierge au moment de l'Incarnation, lesquelles vous unirez à celles de son divin Fils, pour suppléer à celles qui vous manquent pour le recevoir dignement.

« Et quand vous l'aurez reçu, vous l'offrirez à son Père éternel pour votre action de grâces, pour remerciement, louange, adoration et amour, le priant de réparer à ce moment tous les défauts de votre vie passée, de consommer

en vous tous ses desseins et d'y accomplir toutes ses volontés; lui demandant que, puisqu'il n'a jamais transgressé les lois que son amour lui a prescrites dans ce divin Sacrement, il ne permette pas que vous négligiez l'observation de vos saintes règles. »

Et la chère confidente du Sacré-Cœur, si bien instruite du secret de le faire vivre dans les âmes, passe en revue tous les exercices de la vie religieuse : la pauvreté, l'obéissance, la pureté, l'humilité; elle va au réfectoire, à la récréation, à son repos du soir, dans un regard constant sur le Cœur de Jésus au tabernacle, attirant à soi les dispositions saintes de sa mortification, de sa charité, de son repos dans le Père, réparant ses lacunes en ces vertus par l'oblation de l'éminente perfection des vertus de Jésus.

« Lorsque je commettrai des fautes, dit-elle avec autant de simplicité confiante que d'énergique loyauté, après les avoir punies sur moi par pénitences, j'offrirai au Père éternel une des vertus de ce divin Cœur pour payer l'outrage que je lui aurait fait, afin d'acquitter ainsi peu à peu ma dette. »

Elle ajoute ce qui suit, où l'on voit combien le divin Chef veut aider ses membres à vivre sous son influence immédiate :

« Après tout ce que je viens de dire, je tremblais de ne pouvoir le mettre en pratique; et comme j'allais à la sainte communion, il me fit entendre qu'il venait lui-même imprimer dans mon cœur la sainte vie qu'il mène dans l'Eucharistie, vie toute cachée et anéantie aux yeux des hommes, et qu'il me donnerait la force de faire ce qu'il désirait de moi (1). »

Et la Bienheureuse termine par cette consécration, qui la met dans une disposition de perpétuelle communion spirituelle avec le Pontife du tabernacle :

(1) Ub. supr.

« C'est pour cela, ô Sacré-Cœur de mon Jésus, que je vous choisis pour ma demeure, afin que vous soyez ma force dans les combats, le soutien de mes faiblesses, ma lumière et mon guide dans les ténèbres et enfin le réparateur de tous mes défauts, le sanctificateur de toutes mes intentions et actions, lesquelles j'unis aux vôtres et vous les offre pour me servir d'une perpétuelle disposition à vous recevoir (1). »

III

Modèle des vertus.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.
Je vous donne l'exemple, afin que vous fassiez comme moi. (Joan., XIII, 15.)

I. — C'est une des fonctions principales du prêtre, parce qu'il est le chef des âmes, chargé de les ramener à Dieu, que de les instruire de leurs voies et de les y conduire. Si les paroles sorties du Cœur Sacré pendant sa vie mortelle et celles qu'il inspire encore à l'Eglise, aux docteurs et aux saints, qui sont ses organes authentiques, ont efficacement concouru à ce résultat, le Sauveur a voulu y joindre ses exemples, dont la portée est plus rapide et plus sûre encore que celle des paroles.

Sa vie tout entière il l'a proposée en exemple, nous sollicitant, nous ordonnant de marcher sur ses traces, de l'imiter et de le reproduire. Quand il révéla son Cœur dans l'Evangile, c'est comme [illegible] pe achevé de l'humilité et de la bonté à apprendre [illegible] à mettre en œuvre sur son modèle : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

Il continue, dans l'Eucharistie, de se placer devant les yeux de toutes les générations comme le modèle de toute

(1) T. II, p 491 et 511.

perfection. Car c'est au Cénacle, immédiatement avant d'instituer le Sacrement de sa perpétuelle présence, qu'il ordonnait à ses Apôtres de prendre exemple sur lui : *Exemplum enim dedi vobis;* — c'est dans l'institution même qu'il demande « qu'on se souvienne de lui en le consacrant et en le mangeant : *Hoc facite in mei memoriam* »; — c'est aussitôt après s'être donné en nourriture qu'il disait : « Je suis la voie, c'est-à-dire l'exemple à suivre, comme je suis la vérité qui enseigne et la vie qui donne la force de mettre en œuvre : *Ego sum via et veritas et vita.* » — Il disait encore : « Personne ne peut arriver à la perfection de mon Père qui est dans les cieux et qui ordonne d'être parfait comme lui, sinon par moi, c'est-à-dire en m'étudiant et en reproduisant en soi ma sainteté : *Et nemo venit ad Patrem nisi per me* (1). »

Pasteur éternel, il n'appelle pas seulement ses brebis de la voix, il les sollicite par son exemple et leur montre par où elles doivent passer, en marchant devant elles. Or, c'est bien dans l'Eucharistie qu'il est le bon Pasteur, demeurant pendant tous les siècles de la durée au milieu de ses brebis, les nourrissant aux gras pâturages de sa chair, les abreuvant aux eaux vives de son sang, les défendant par sa présence permanente contre les périls imminents et les consolant après la tempête par ses très réconfortantes caresses.

II. — Aussi, révélant son Cœur dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur le présente très ouvertement comme un modèle de toutes les vertus, facile à voir et à comprendre, et qui doit être étudié et reproduit par tous. Jamais peut-être cette propriété de l'Eucharistie d'enseigner par la muette mais expressive leçon de l'exemple, n'a été mise dans un jour plus clair que dans la Révélation de Paray.

(1) Joan., XIV, 6.

Et la Bienheureuse en a laissé d'innombrables témoignages, dont nous allons citer quelques-uns.

S'il est une image qui dise avec une exactitude parfaite la reproduction, dans une copie, des traits de l'original, c'est celle de la toile d'attente sur laquelle l'artiste va exprimer et traduire en traits précis, qu'il animera des couleurs de la vie, la pensée qui hante son génie. En fait, il se reproduit lui-même dans son tableau, car sa pensée c'est son cerveau, c'est son cœur, c'est lui-même. — Or, un jour que la Bienheureuse, inexpérimentée aux choses de la vie spirituelle, demandait à sa Maîtresse de lui apprendre à faire l'oraison, cette religieuse de grand sens surnaturel lui fit cette réponse, que la novice ne comprit pas : « Allez-vous mettre devant Notre-Seigneur comme une toile d'attente devant un peintre. » Notre-Seigneur daigna sanctionner l'idée fort juste de la Maîtresse en se l'appropriant et en l'expliquant à l'enfant naïve mais sincère, que sa tendresse entourait déjà de prédilections très marquées. — « Viens, lui dit-il, je t'apprendrai ce que cela veut dire. » — « Et d'abord que je fus à l'oraison, mon souverain Maître me fit voir que mon âme était cette toile d'attente sur laquelle il voulait peindre tous les traits de sa vie souffrante, qui s'est toute écoulée dans l'amour et le sacrifice ; et qu'il y ferait cette impression après l'avoir purifiée de toutes les taches qui lui restaient, tant de l'affection aux choses terrestres que de l'amour de moi-même et de la créature, pour lesquels mon naturel complaisant avait beaucoup de penchant (1). »

Se conformant désormais à cette intention du divin Maître, la Bienheureuse étudiait attentivement les vertus dont son Eucharistie est le perpétuel exemplaire, et, dans une instruction d'admirable profondeur, devenue maîtresse à son tour, elle disait aux jeunes religieuses du noviciat :

(1) T. II, p. 355.

« Notre Seigneur me fit entendre que, m'ayant destinée à rendre un continuel hommage à son état d'hostie dans le Saint Sacrement, je devais lui immoler continuellement mon être par amour, adoration et conformité à la vie de mort qu'il a dans l'Eucharistie et pratiquer mes vœux sur ce sacré modèle (1).

« Sa vie est toute cachée aux yeux des créatures, qui n'y aperçoivent que les pauvres et viles espèces du pain et du vin. — De même, je tâcherai de me tenir tellement cachée, que je n'aurai pas de plus grande joie que de ne voir paraître en moi que ce qu'il y a de plus pauvre et abject, pour me tenir toujours cachée sous la cendre de l'humilité, par les rebuts et mépris des créatures.

« Jésus est là dans un état de mort au regard de la vie des sens. — Il faut donc que je fasse mon plaisir de n'en point avoir, en renonçant à tout ce qui m'en pourrait procurer, essayant de mortifier tout ce qui me pourrait contenter.

« Jésus est toujours solitaire au très saint Sacrement, n'y conversant qu'avec Dieu. — Pour me conformer à lui, je tâcherai d'être partout solitaire, ne conversant intérieurement qu'avec Jésus.

« Jésus y garde un perpétuel silence, — lequel je veux imiter par le silence intérieur et extérieur, ne parlant que par l'ordre de ma règle et de la charité. »

Après ces exemples de ce qu'on peut appeler le fondement général de la vie religieuse, la Bienheureuse a vu ceux des vertus et des vœux, et elle se dispose à les imiter : le bel enseignement, simple et profond, mais que l'on n'aime guère à entendre parce qu'il oblige trop sévèrement la nature à s'y sacrifier sans retard et sans réserve :

« Jésus se fait pauvre au très saint Sacrement, nous donnant tout ce qu'il a sans se rien réserver, pour posséder

(1) T. I, p. 223.

nos cœurs et les enrichir de lui-même. — Il faut, pour l'imiter, que nous nous dépouillions de l'amour de nous-mêmes et de celui des créatures, et de toute vaine complaisance ou estime de nous-mêmes.

« Il obéit au prêtre bon ou mauvais sans faire paraître la répugnance qu'il a de se voir mettre dans des cœurs souillés de péché. Pour vous conformer à lui, vous vous rendrez promptes à l'obéissance et vous mettrez entre les mains des Supérieures, de quelles manières qu'elles soient, afin que, mourant à toutes vos volontés, passions, inclinations et aversions, elles puissent disposer de vous à leur gré, sans faire paraître la répugnance que vous en auriez, et en aveuglant votre propre jugement.

« Vous porterez les yeux bas, en élevant ceux de votre âme vers Jésus au Saint Sacrement. »

Voici pour la charité envers le prochain, l'aimable empressement à le servir, le respect de sa réputation, le support de ses défauts et le pardon sincère de ses torts :

« Ne conservez jamais aucune froideur contre le prochain, parce que le Sacré-Cœur de Jésus en aurait pour vous. — Allant à la récréation, vous unirez toutes vos paroles au Verbe divin, qui est la parole éternelle de son Père, pour ne rien dire que pour sa gloire, prenant garde que la langue, qui lui sert si souvent de planche pour le porter dans votre cœur, ne se souille d'aucune raillerie, murmure, manquement de charité. — Et pour honorer les anéantissements de Jésus-Christ au Saint Sacrement, en donnant la récréation à son Sacré-Cœur, vous accepterez de bon cœur toutes les mortifications, humiliations et contradictions, soit là ou ailleurs, sans vous plaindre ou excuser, disant : *Jesus autem tacebat.* »

Enfin, et ce dernier avis résume tout :

« Lorsque vous souffrirez quelque chose, réjouissez-vous-en et l'unissez à ce que ce Sacré-Cœur a souffert et souffre

encore au Saint Sacrement ! — Que vos sécheresses et délaissements intérieurs soient pour honorer ceux qu'il reçoit de ses créatures ; — la faim, la soif, pour honorer celle qu'il a de notre salut, et d'être aimé dans cet adorable Sacrement (1) ! »

III. — Quelque pleins d'onction que soient ces avis, encore qu'ils parlent des vertus de Jésus au Saint Sacrement comme d'une vérité toute simple et connue de tous, plusieurs esprits moins prompts à l'émotion, plus soucieux d'enseignements précis et de doctrines appuyées sur l'argument théologique, se demanderont peut-être si l'on peut dire en toute vérité que le Saint Sacrement pratique et montre des vertus.

Le Christ est au Saint Sacrement dans l'état d'une chose inerte, le pain : or, les choses inertes ne pratiquent pas de vertus, actes essentiellement raisonnables. — De plus, le Christ eucharistique n'est plus dans la condition voyagère qui est celle du travail et partant du mérite : or, pas de vertu sans mérite ; donc les vertus du Christ eucharistique ne sont qu'une conception imaginaire, quoique pieuse, et une expression métaphorique.

Ces deux objections veulent être examinées. Leur réfutation fera jaillir toute une magnifique floraison de vertus sublimes de cette froide poussière de l'état sacramentel, qui semblait condamné à la stérilité des choses mortes.

A la seconde objection, tirée de l'état glorifié dont jouit le Christ eucharistique et qui le met hors des conditions de la vertu méritoire, il est facile de répondre que si la condition voyagère à travers les ténèbres du temps est necessaire pour le mérite, parcé que le cours de la vie présente a été seul assigné par Dieu pour l'épreuve fidèlement vaincue qui mérite le salaire, — la vertu n'est pas essen-

(1) T. II, p. 495-508

tiellement liée à cette condition. Il n'y a de vertus méritoires qu'ici bas : mais il y a des vertus excellentes au ciel, des vertus parvenues à leur complet épanouissement et fixées dans leur maturité. Le ciel n'est-il pas le séjour par excellence de l'amour très pur pour Dieu et les saints ne s'y aiment-ils pas de la plus cordiale charité ? L'humilité la plus franche ne les prosterne-t-elle pas aux pieds de Dieu, et l'obéissance n'harmonise-t-elle pas dans un accord absolument parfait leurs volontés au bon plaisir divin, à tous les mouvements que sa volonté sainte leur imprime, à tous les ordres qu'il lui pourrait plaire de leur donner ? Ces vertus ne sont plus des beautés morales en formation, luttant pour croître et pour se défendre, incertaines toujours d'atteindre à la perfection : ce sont des vertus acquises, consommées, possédées pour jamais dans le degré de perfection qu'elles avaient au moment où l'âme juste fut introduite dans le sanctuaire de la sainteté sans mélange et sans ombre.

Telles sont les vertus du Christ eucharistique : son état anéanti n'enlève rien aux réalités glorieuses de sa vie intérieure ; son âme est, dans son corps sacramenté comme dans son corps glorifié, « le trésor de tous les dons, de toutes les vertus infuses et acquises » que le Saint-Esprit y déposa et que la fidélité du Verbe incarné y cultiva pendant les trente-trois années de sa vie. Portées à leur suprême perfection de beauté et de mérite par sa mort, elles entrèrent dans leur épanouissement glorieux sous le soleil de la résurrection ; et les feux du ciel qui dardent sur elles depuis l'Ascension leur ont donné leur dernier éclat, en écartant le voile de faiblesse que la condescendance du Sauveur y avait jeté pour le peu de temps où il demeura avec ses Apôtres après sa sortie du tombeau. En l'Eucharistie comme au ciel, le Christ n'est pas seulement humble, doux, charitable, obéissant à son Père : il est l'humilité même, et la charité, et l'obéissance, et la perfection de

toutes les vertus. Il est la substance totale et universelle de toute vertu, dans son âme et, par conséquent, dans son Cœur.

Mais son état d'inertie n'est-il pas un empêchement insurmontable à la possibilité d'actes vertueux aussi bien qu'à leur manifestation ? — Non, au contraire : c'est cet état même qui en est l'occasion, la raison et la matière ; car c'est à prendre et à garder cet état que le Christ fait éclater les plus sublimes vertus, comme ce fut à s'anéantir en prenant l'état de créature que le Verbe fit rayonner de toutes les vertus l'amour qui le portait à se donner et à s'humilier jusque-là.

Certes, si le Saint Sacrement n'était qu'une chose matérielle, il serait aussi impuissant à produire un acte vertueux et à en donner l'idée que la pierre de l'autel ou le marbre du tabernacle et le bronze de la croix. A ce qui n'a ni raison ni volonté ne demandez pas l'acte libre, raisonnable et volontaire, l'acte essentiellement humain de la vertu.

Mais le signe matériel n'est pas tout le Saint Sacrement. L'Eucharistie se compose d'un signe extérieur et matériel : les espèces ou apparences du pain ; et d'une réalité : l'humanité glorifiée de Jésus-Christ, le Christ personnel et vivant. Ce Christ, nous l'avons dit, est la perfection même, la sainteté de toutes les vertus en perpétuel exercice. Rien de plus visible aux yeux de Dieu, des anges et des saints que les vertus qu'il pratique dans son Cœur au Saint Sacrement, et qui prennent, de son état eucharistique, un caractère de perfection très spécial et très parfait. S'il est vrai que toutes les vertus sont des fruits de l'amour proportionnés à la perfection du foyer qui les produit, l'amour qui a fait et qui perpétue l'Eucharistie étant l'amour à sa suprême puissance, *in finem dilexit*, les fruits de vertu de l'Eucharistie seront des fruits consommés, portés à la perfection suprême : humilité, charité, obéissance et patience y atteindront leur dernière perfection : *In finem*.

Et quant à ce qui est de leur manifestation pour l'exemple, c'est l'état eucharistique lui-même, ce qui s'en voit aux yeux du corps, pourvu que le regard de l'âme, illuminé de la foi, les anime de ses clartés, qui dira à tous les merveilles de sainteté réalisées par le Christ eucharistique dans le sanctuaire de son Cœur, derrière le voile mystérieux du signe sacramentel. C'est le Christ Jésus qui l'a librement choisi, ce signe de sa présence, de son sacrifice et de son don en nourriture. Comme tous les signes, celui-ci doit signifier, c'est-à-dire déclarer, faire connaître extérieurement une réalité mystérieuse et cachée, une leçon à rappeler, un effet à produire. L'eau du baptême, coulant sur le corps, signifie la purification spirituelle de l'âme; l'huile sainte, répandue sur le front, signifie la force que reçoit le chrétien au sacrement de confirmation, semblable à celle que l'athlète trouvait à s'oindre la poitrine et les bras. Les signes sacramentels sont la manifestation sensible des effets spirituels des sacrements.

En choisissant le pain parmi toutes les créatures sorties autrefois de ses mains, pour le signe du Sacrement où il demeure, s'immole et se donne en personne, le divin Restaurateur lui a donné une mission, celle d'opérer ces grandes œuvres et d'en proclamer les effets; il lui a donné une voix sensible pour dire les perfections de son amour et pour chanter sa gloire.

Eh bien, de même que les signes eucharistiques du pain et du vin disent la nourriture et le breuvage de l'âme par la chair et le sang spiritualisés du Sauveur qu'ils contiennent; de même qu'ils disent par l'union des grains de froment en un seul pain l'unité de l'homme avec Dieu et l'unité des hommes entre eux, effet de la manducation sacramentelle, pourquoi les autres propriétés de la matière dont le Christ a pris les apparences pour demeurer dans le Sacrement ne diraient-elles pas les propriétés morales de son être et les vertus de son âme?

Les propriétés du signe matériel de l'Eucharistie sont la vulgarité et la pauvreté d'un pain commun et grossier : la dépendance à l'égard de toute volonté et de toute action extérieure un peu énergique, d'où la faiblesse et la fragilité ; l'immobilité, l'inertie et l'insensibilité ; enfin, la destinée du pain est d'être mangé et consumé au profit de quiconque s'en veut nourrir.

Eh bien, le Christ vivant et glorieux, le Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, va revêtir ces humbles propriétés des accidents du pain ; il va en faire son état, sa condition d'être, de vivre et d'apparaître devant Dieu et devant les hommes jusqu'à la fin des temps. Ces propriétés naturelles de la matière seront les propriétés surnaturellement prises par un être humain pour apparaître et pour agir d'une manière régulière, pendant le long cours d'une existence qui durera des siècles.

Cette appropriation à un être libre transforme ces conditions matérielles en de véritables perfections morales. Car si le pain grossier ne peut revendiquer aucun mérite de la pauvreté de sa matière, un être humain, raisonnable et libre, qui abdique la dignité de sa condition d'homme pour prendre celle d'une chose, et qui embrasse librement l'état de pauvreté de ce pain, montre une humilité peu commune et un singulier amour de la pauvreté. Ce qui n'était que condition matérielle devient ainsi, passant à l'homme, vertu rationnelle et perfection spirituelle. Ainsi en est-il de toutes les autres conditions de la matière sacramentelle : prises par Jésus elles deviennent des perfections éminentes, d'admirables et sublimes vertus.

Or ces vertus, qui aujourd'hui ne sont plus méritoires, tout en restant librement portées, elles furent et libres et méritoires au moment où il les prit, quand il institua l'Eucharistie. Ce fait de leur méritoire acceptation à l'origine suffirait à démontrer leur droit à être considérées comme de vraies vertus. Méritoires et libres au moment de l'institution de l'Eucharistie, elles restent libre-

ment acceptées pendant toute la durée de l'Eucharistie : il n'en faut pas d'avantage pour que la pauvreté, la dépendance, l'inertie du pain livré à tous en nourriture, deviennent la pauvreté, l'humilité, l'obéissance et la charité dévouée sans mesure du Christ Jésus contenu et donné sous le signe sacramentel.

Voyez cette mystérieuse investiture des propriétés du pain par le Christ à la Cène, qui rappelle de si près l'investiture des qualités de la nature humaine par le Verbe divin lors de l'Incarnation. Jésus prend substantiellement dans le pain la place de la substance matérielle qu'il en exclut ; il en garde les accidents, dont il constitue son état sacramentel, c'est-à-dire les conditions extérieures, organiques et sensibles de cette nouvelle présence qu'il inaugure ici-bas pour y être notre compagnon d'exil, la victime de notre religion et l'aliment divin de nos âmes. A cette heure solennelle de sa vie mortelle, il est libre et dans les conditions où il peut pratiquer toutes les vertus méritoires. C'est par amour qu'il se fait sacrement, et cette grande œuvre d'amour égale, si elle ne la surpasse à certains égards, la preuve sublime qu'il en va le lendemain donner en mourant sur la croix pour satisfaire à la Justice infinie. Ce sacrifice sanglant sera si méritant que le Christ en obtiendra l'apaisement du courroux divin, le salut du monde, la résurrection et la glorification de sa sainte humanité. Pourquoi l'œuvre d'amour qui consiste à livrer son corps et à répandre son sang sur l'autel du Cénacle, en revêtant l'état sacramentel, ne serait-elle pas d'un mérite infini ? A ce moment, d'un regard qui pénètre jusqu'au dernier fond de l'horizon des siècles, dans les retraites profondes de tous les tabernacles et dans les replis ténébreux de toutes les âmes, le Christ voit tout ce qu'il aura à y subir d'humiliation, de sujétion, d'abandon, et souvent de mépris, de trahisons et d'indignes traitements ; malgré les répugnances les plus légitimes de sa majesté, de sa sainteté et de sa dignité de Dieu et d'homme,

il brave tous ces obstacles, accepte tous ces abaissements, prend librement l'état matériel qui lui en sera l'occasion et la cause : n'est-ce pas là mériter et transformer toutes les propriétés matérielles de cet état en d'admirables manifestations des plus sublimes vertus ?

Eh bien, ce que le Christ fit alors vertueusement et méritoirement, il le renouvelle chaque matin. Si cet acte n'est plus méritoire parce que le Christ n'est plus dans le temps du mérite, limité à la vie mortelle, il n'en est pas moins puissant en vertu, et il continue de manifester, par le signe des propriétés matérielles de l'état sacramentel, le trésor des vertus invisibles contenues dans le Cœur du Christ eucharistique.

Le vil prix de la matière du signe eucharistique devient la pauvreté volontaire de Jésus, qui s'en revêt en dépouillant le manteau de sa gloire.

L'abjection de ces signes inertes, qui tiennent le dernier rang des êtres, au-dessous du vermisseau et de l'herbe des champs, lesquels du moins manifestent de la vie, devient l'humilité sublime du Christ qui y descend du trône de sa royauté céleste et y anéantit sa vie glorieuse.

L'état dépendant de ces accidents proclame l'obéissance généreuse, la soumission héroïque du Christ qui y enchaîne son empire sur les cieux, la terre et les enfers.

L'immobilité pesante et insensible des accidents est la démonstration d'une constance et d'une patience que rien ne fatigue à tout supporter, même ce qu'il y a de plus blessant pour la dignité et la délicatesse de Celui qui n'y est qu'amour et fidélité.

L'aptitude des accidents à être mangés par tous fait éclater la charité du Sauveur, le don qu'il fait à tous et à chacun pour se consumer au service de tous les intérêts, au soulagement de tous les besoins de ses enfants.

Faut-il encore ajouter que le voile épais de cette matière qui obscurcit la grâce resplendissante de son visage, qui fait disparaître les formes harmonieuses de son humanité

jusqu'à le rendre absolument méconnaissable et à transformer le plus beau des enfants des hommes en un débris de pain sans forme arrêtée, est la plus haute leçon le mépris des séductions de la chair, de mortification des sens et de chasteté parfaite, qui puisse être offerte à l'imitation des hommes ?

Toutes ces leçons, tous ces exemples qui découlent de libre assomption de l'état sacramentel par le Christ à la Cène, le même Christ les renouvelle en reprenant volontairement cet état chaque matin au Sacrifice de l'autel; il les perpétue sans interruption en gardant cet état dans les tabernacles; il vient les redire individuellement au fond de chaque âme en y descendant chaque jour par la communion. Ou plutôt, il ne dit pas, il fait; ses leçons sont des exemples, et, comme l'on dit aujourd'hui, des leçons de choses.

Se peut-il puissance d'exemple plus grande, plus constante et qui, en même temps, mette les choses dans un jour plus facile à saisir ? Il suffit, pour voir tout ce qui est montré, d'un double regard : d'un regard des yeux qui nous montre ou d'un souvenir qui nous rappelle le signe eucharistique, la sainte Hostie, c'est-à-dire le signe sensible des accidents; puis d'un regard de la foi, qui, pénétrant dans le signe sensible, nous montre intellectuellement la réalité substantielle et vivante de Jésus-Christ. Le signe matériel manifeste extérieurement ses propriétés; la réalité vivante les transforme en vertus sublimes, pratiquées dans une perfection indéclinable et dans une actualité toujours nouvelle par le Christ-Jésus en personne.

Le Sauveur peut, en révélant son Cœur au Sacrement comme il le fit pendant sa vie, le proposer à l'imitation des hommes comme le modèle de toutes les vertus envers Dieu et envers le prochain, résumées dans l'humilité et la charité : *Discite a me quia mitis sum et humilis Corde !*

IV. — Il semble bien que le devoir se joigne ici avec l'intérêt pour porter les chrétiens à l'étude pratique des vertus dont le Sacré-Cœur nous propose le modèle en l'Euc' aristie : le devoir de la docilité pour répondre à l'appel d'un commandement du divin Maître ; le devoir de la reconnaissance pour répondre à ses avances et aux sacrifices qu'il s'impose pour nous donner, en se faisant Sacrement, les puissants et lumineux exemples de toutes les vertus. L'intérêt exige la même étude parce que les exemples du Christ en l'Eucharistie constituent pour le peuple chrétien des trésors de grâces, un arsenal de toutes les armes, une pharmacopée de tous les remèdes salutaires. Ils rappellent, en effet, tous ceux que le divin Modèle donna pendant sa vie ; ils en font le souvenir plus présent et plus agissant ; puis ils y ajoutent leurs qualités propres tirées de l'état eucharistique.

Ainsi l'humilité du Christ au Sacrement rappelle le Fils de Dieu humble à Nazareth dans l'obéissance à Marie et les vulgaires travaux de l'atelier ; humble dans sa vie publique à s'abaisser devant Dieu, à lui tout rapporter, à supporter sans colère les contradictions, les poursuites haineuses des Pharisiens ; humble dans la Passion à accepter en silence les condamnations injustes et les mauvais traitements. Mais elle ajoute à tous ces traits ceux du Christ glorifié sacrifiant son repos et sa royauté glorieuse pour prendre, à la parole d'un homme, cet humble état de chose vulgaire, pour se laisser manger par les mauvais comme par les bons, et pour subir toutes les sujétions et toutes les humiliations dans la condition d'universelle dépendance où il se place devant ses créatures.

Avons-nous le droit de traiter comme n'existant pas ou comme choses de peu d'importance les vertus de l'état eucharistique de Jésus-Christ, sous prétexte que celles de sa vie humaine suffisent amplement à donner toutes les leçons et tous les exemples nécessaires à la sanctification ? Ce serait nier en fait la vie personnelle et morale du Christ

en l'Eucharistie et n'attribuer au Sacrement que la valeur d'une chose sainte et sanctifiante sans doute, mais sanctifiante comme les autres sacrements, instruments aveugles et inconscients, élevés à la puissance de communiquer la grâce qu'y déposent les paroles de la forme sacramentelle, en vertu de l'institution du Christ. Mais l'Eucharistie, qui a ce pouvoir comme tous les sacrements, a une excellence infiniment supérieure qui l'en distingue autant que Dieu lui-même se distingue de ses œuvres et de ses dons : c'est de contenir vivant et agissant Jésus-Christ même en personne, de le contenir toujours présent, toujours vivant, toujours agissant de sa double vie de Dieu et d'homme; agissant même en dehors de ces deux grands actes, si pleins de vertus eux-mêmes : le sacrifice où il s'immole, la communion où il nourrit. Or cette vie de l'Homme Dieu, quelle peut-elle [illegible] re, sinon le déploiement magnifique de toutes les [illegible] us belles vertus, telles qu'elles conviennent au Fils de Dieu parvenu à l'apogée de sa vie, au terme suprême de sa perfection par le fait de sa rentrée dans le sein de son Père, où il prend le repos mérité par l'achèvement de sa course ? Or la mission du Christ était de parcourir la carrière de la perfection totale et d'en atteindre l'idéal sommet, pour en devenir l'unique exemplaire absolument parfait.

En négliger l'étude, n'est-ce point rejeter une partie importante du patrimoine spirituel de l'Eglise, du trésor formé par le labeur de toute la vie du Sauveur et mis si libéralement à la disposition de tous les rachetés dans le Sacrement perpétuel et universel qui fait entrer personnellement le Sauveur en communication avec chacun, dans l'heureuse nécessité de vivre avec lui et de vivre de lui, sous peine de mourir ?

Ne serait-ce pas aller contre le plan divin, contre la conduite très nette et la volonté manifeste de Jésus ? Il a cru nécessaire, lui qui est la sagesse infinie, de compléter, d'étendre et de perpétuer sa vie humaine par sa vie eucha-

ristique; d'assurer, de rendre efficaces jusqu'à la fin les œuvres et les exemples de l'une par les œuvres et les exemples de l'autre : et nous voudrions faire mieux que lui? nous passer des secours offerts par son état sacramentel pour la sanctification de notre vie et nous contenter des ressources spirituelles que nous a créées sa vie voyagère? Sommes-nous plus sages que la Sagesse et estimons-nous superflu ou inutile ce qu'elle a jugé indispensable?

Car de vouloir que l'institution du Sacrement qui le perpétue parmi nous ne soit qu'une œuvre de magnifique amour, faite pour donner satisfaction au désir de se glorifier en faisant un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre où la beauté et la grandeur sont bien plus recherchées que l'utilité de l'homme et l'achèvement de la Rédemption par l'application universelle et individuelle de ses remèdes, c'est faire peu de cas des sacrifices affrontés, des répugnances vaincues, des humiliations subies par le Fils de Dieu pour se faire notre serviteur à jamais dans les conditions de l'état sacramentel. Le Christ adorable n'y est pas seulement le serviteur qui donne son dévouement, son temps, ses forces, sacrifie sa fortune et expose sa vie : il y est le serviteur qui se livre en nourriture à tous, qui se fait victime chaque jour immolée par une mort très réelle, qui accepte de demeurer dans l'isolement méprisé de nos tabernacles pendant toute la suite des siècles, méconnu de ceux pour qui il accepte bénévolement tous ces sacrifices de sa dignité, de sa liberté, de ses droits, de son amour, de sa vie même; c'est le serviteur dévoué qui, pour accomplir ces grandes assistances, de nous garder, de nous purifier et de nous nourrir, prend cet état de pain vulgaire, le plus éloigné certainement de son état de Fils de Dieu glorifié, où son humanité victorieuse règne au plus haut des cieux sur les anges et sur les hommes.

Quoi! tous ces miracles de force, de générosité, d'héroïsme, tous ces sacrifices des biens les plus précieux, tous ces abaissements effrayants pour qui compare l'état euchari-

tique du Christ à son état glorieux, ne démontrent pas quelle importance de premier ordre, quelle indispensable nécessité le divin Maître assignait à l'établissement de l'Eucharistie et au choix des conditions dans lesquelles il y voudrait demeurer?

Qu'eût-il pu ajouter? Les anéantissements affrontés par le Verbe dans l'Incarnation démontrent de quelle nécessité il était, pour la satisfaction de Dieu et pour le salut du monde, que le Fils éternel de Dieu se fît homme : les anéantissements affrontés par le Christ dans l'institution de l'Eucharistie proclament à l'évidence combien il était nécessaire, pour assurer avec succès le service de ces mêmes causes saintes, que le Verbe incarné se fît le Pain de l'Eucharistie!

Comprenons donc la pensée et la volonté du Christ sacramentel et la valeur du don qu'il nous fait, en utilisant davantage les immenses ressources que nous y offrent les exemples de ses œuvres et de ses vertus! Ne scindons pas le Christ en ne voulant faire cas que de sa vie mortelle pour le connaître et l'imiter; mais embrassons dans sa plénitude le Christ mortel de la Judée et le Christ sacramentel de l'Eglise; suivons-le des champs de sa vie voyagère aux tabernacles de sa vie eucharistique; et que l'Evangile nous conduise à l'Eucharistie, où le Christ, toujours un personnellement, toujours le même substantiellement, se donne au monde dans ce nouvel état pour assurer l'œuvre accomplie dans le premier!

Ainsi répondrons-nous à l'appel du divin Maître qui, révélant son Cœur dans le Sacrement, commentait ainsi, sur ce point des vertus à apprendre à son école, la Révélation évangélique :

« Montrant à la Bienheureuse son Cœur amoureux, il lui dit : Voici le Maître que je te donne, lequel t'apprendra tout ce que tu dois faire pour mon amour. C'est pourquoi tu en seras la disciple bien-aimée (1). »

(1) T. I, p. 116.

« Une autre fois, me découvrant son Cœur, il me dit : « Je te veux faire lire dans le Livre de vie où est contenue la science d'amour. » — « Apprends que je suis un Maître saint et qui enseigne la sainteté. L'excès de mon amour m'a porté à me rendre ton Maître pour t'enseigner et te façonner à ma mode et selon mes desseins (1) ! »

Et enfin, ces paroles qui montrent si bien que toute notre vie nous doit venir du Cœur sacré :

« Mon Souverain Maître, écrit la Bienheureuse, le premier jour que j'entrai en retraite, me présenta son Sacré-Cœur comme une fournaise d'amour où je me sentis jetée et d'abord pénétrée et embrasée de si vives ardeurs, qu'il me semblait m'aller réduire en cendres.

« Ces paroles alors me furent dites :

« Voici le divin purgatoire de mon amour — où il te faut purifier le temps de ta vie purgative; — ensuite je t'y ferai trouver un séjour de lumière; — et enfin d'union et de transformation (2). »

Dans ces trois phases ascensionnelles — de la purification du péché, — de la formation progressive à la vie nouvelle dans la lumière de la foi, — de l'union par l'amour pur qui consomme la ressemblance avec Dieu, — se trouve contenue toute l'œuvre de la sanctification : le Cœur sacré s'offre à en être le principe, le moyen et la fin.

Cette doctrine est-elle nouvelle ? Dans sa forme peut-être; mais qui ne la voit contenue formellement dans ces paroles de la Cène, anciennes comme l'institution même de l'Eucharistie, qu'elles commentent et expliquent : « Demeurez en moi, demeurez dans mon amour, c'est-à-dire dans mon Cœur; demeurez-y, vivez-en; car celui qui y demeure porte

(1) T. I, p. 96. — T. II, p. 377.
(2) T. I, p. 222.

beaucoup de fruit, et c'est ma gloire et mon bonheur que vous portiez beaucoup de fruit, et que ce fruit soit durable pour l'éternité : *Manete in me, manete in dilectione mea!* »

Le saint Roi l'avait définie et pratiquement embrassée dans la prophétie du psaume eucharistique par excellence :

« Seigneur, Maître des vertus, que vos tabernacles sont aimables! Mon âme se meurt du désir d'y habiter; ma chair et mon cœur tressaillent à la pensée d'y voir le Dieu vivant!

« Le passereau se trouve un gîte dans la muraille et la colombe se fait un nid pour y élever sa couvée : ma demeure et mon nid, c'est votre autel, ô Maître des vertus!

« Bienheureux qui habite dans votre temple pour vous y louer à jamais! Bienheureux qui attend de vous tout son secours! Celui-là, par les grâces que vous lui prodiguerez, ô législateur de toute sainteté, ira de vertu en vertu et verra monter son âme par des ascensions régulières jusqu'à vous voir, même dans cette vallée des larmes, ô seul Dieu de Sion!

« Seigneur, maître des vertus, écoutez ma prière! Dieu mon protecteur, abaissez vos yeux vers moi! Daignez regarder et exaucer celui que vous avez oint de l'huile de votre grâce : permettez-moi d'habiter dans votre demeure, car un jour qu'on y passe vaut mieux que mille loin de vous! Je le veux; j'ai choisi d'être le dernier dans vos parvis plutôt que le premier dans le palais des pécheurs!

« Vous me donnerez votre miséricorde, et votre vérité et votre grâce, et plus tard votre gloire : vous ne voudrez priver d'aucun bien nécessaire ceux qui veulent marcher sous votre regard dans la sainteté.

« Seigneur, Maître de toutes les vertus, bienheureux qui met en vous son espoir (1)! »

(1) Ps. LXXXIII.

LA VIE DU SACRÉ-CŒUR

DANS LES AMES

SOMMAIRE

Le Cœur Sacré, qui anime une vie de tant d'énergie et de sainteté dans la personne du Christ eucharistique, veut animer aussi la vie chrétienne dans les âmes, et c'est par la communion qu'il y pénètre. — Impossible à Jésus de nous faire vivre de sa vie, s'il ne peut descendre en nous et y vivre en personne. — Aussi la Révélation de son Cœur au Sacrement jette-t-elle les plus pures lumières sur le grand don, le grand devoir et le grand mystère de la communion.

I. Le plus grand désir du Sacré-Cœur. — I. La parole qui résume tous les enseignements de la Révélation sur la communion est celle-ci : « Premièrement tu me recevras autant que l'obéissance te le voudra permettre. » — Le premier désir du Cœur Sacré et la première œuvre pour lui plaire est la bonne communion aussi fréquente que possible. — II. Le prêtre dispensateur consacré et uniquement autorisé du Pain de vie. — Quels principes, conformes à l'esprit de Jésus et aux enseignements de l'Eglise, doivent le guider quand il s'agit de donner plus ou moins la communion. — III. Quelles barrières dut renverser et quelles souffrances endura la Bienheureuse pour transmettre au monde l'appel du Sacré-Cœur à la communion. — IV. Quel amour de la communion le divin Maître avait mis en son cœur pour la préparer à cette mission. — Ses desirs, ses prières. — Faveurs miraculeuses dont le Sacré-Cœur les soutint. — V. *Desiderio desideravi.* Le Verbe incarné n'a pas de plus ardent désir que d'être bien reçu; c'est la fin de toutes ses grandes œuvres ici-bas. — VI. Le premier désir de notre vie doit être de le recevoir aussi souvent qu'il nous est possible.

II. Le plus parfait hommage au Cœur Sacré. — I. Si le Sacré-Cœur demande la communion comme la satisfaction du premier de ses désirs, il la demande aussi comme le plus parfait hommage qui lui soit dû. — II. A considérer le droit que créent à Notre-Seigneur ses magnifiques avances, il n'y a que la communion qui puisse y répondre complètement. — III. Et il en est de même si on considère les besoins du cœur de l'homme. —

IV. Comprise dans son esprit intime, la communion est plus encore le sacrifice de l'âme à Dieu par Jésus-Christ, qu'un banquet de fête : si elle nourrit, c'est pour unir au Christ crucifié, seul moyen d'unir plus tard au Christ glorifié. — V. Comme Jésus, se déclarant le « souverain Sacrificateur de l'âme » dans la communion, y faisait souffrir la Bienheureuse pour se l'assimiler en imprimant en son âme son image crucifiée.

III. La Communion réparatrice. — I. Cette salutaire pratique, née de l'intelligence des grandes vertus de la communion, a été demandée avec instance par le Sacré-Cœur à la Bienheureuse. — Combien le divin Maître, en lui découvrant les mystérieuses douleurs que lui infligent dans la communion tant d'infidèles ou sacrilèges, la faisait souffrir dans ses communions, pour lui permettre de les transformer en de vrais sacrifices d'expiation. — II. Les raisons qui appuient la légitimité et l'opportunité de la communion réparatrice : vis-à-vis de Dieu, elle est une application de la loi fondamentale de la solidarité chrétienne, consacrée par Jésus sur la croix; — vis-à-vis de Jésus, elle est un témoignage d'amour et de dévouement bien capable de consoler son Cœur; — vis-à-vis du prochain, elle est une œuvre d'excellente charité; — il n'est pas jusqu'à celui qui l'accomplit qui n'en retire de grands profits pour son âme.

IV. Un seul cœur. — I. L'union est la fin et le besoin de l'amour. La dévotion au Sacré-Cœur, qui est par-dessus tout le culte de l'amour, la doit donc favoriser entre les âmes et Jésus-Christ. — Elle est surtout l'œuvre de la communion. — II. Dans quel sens la communion nous unit au Cœur Sacré et le fait vivre en nous. — III. Le mystère des opérations de la communion dans les âmes. — IV. La présence et la vie permanente de la divine Personne de Jésus dans l'âme en vertu de la communion. — V. Le devoir est de vivre dans le Sacre-Cœur, de lui et pour lui : c'est la satisfaction et la gloire pour Jésus, la sainteté et le bonheur pour l'homme.

I

Le plus grand désir du Sacré-Cœur : la Communion.

Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.

J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous.

(Luc., XXII, 15.)

La place occupée par la communion dans la Révélation eucharistique du Sacré-Cœur est capitale. Le Sauveur y apparaît, y parle, y instruit, y demande et y commande, à cette fin, nettement déclarée, qu'on le reçoive davantage, qu'on le reçoive mieux et qu'on répare le crime de le mal recevoir. Il veut être reçu assez et assez bien pour vivre, agir et souffrir dans ceux qui le reçoivent, afin de les sanctifier; afin de servir encore et de glorifier son Père en chacun d'eux; afin de permettre à son divin Cœur d'être spirituellement le cœur de tous les hommes devenus les membres de son corps mystique dont le Christ est l'unique chef. C'est donc étudier consciencieusement la Révélation de Paray que d'y montrer la place qu'y occupe la communion. Nous le ferons en groupant en quatre faisceaux les enseignements donnés par le divin Maître et en montrant comment la virginale Confidente de son Cœur les comprit et les traduisit dans sa vie. Parmi les « trésors insondables du Cœur Sacré dont elle a reçu la connaissance approfondie pour les manifester au monde », il n'en est aucun qu'elle ait mieux connu et fasse mieux connaître par ses paroles et par ses actes, que celui de la communion.

I. — La parole qui domine tout ici est celle de la grande révélation du vendredi après l'octave du Saint Sacrement :

« Après m'être sentie toute retirée au dedans de moi par un recueillement extraordinaire, Jésus-Christ mon bon Maître se présenta à moi et, m'ayant découvert son divin Cœur, il me découvrit les merveilles inexplicables de son amour et jusqu'à quel excès il l'avait porté à aimer les hommes, dont il ne recevait que de l'ingratitude.

« S'ils rendaient quelque retour à mon amour, j'estimerais peu ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en souffrir encore davantage. Mais ils n'ont que des froideurs et rebuts pour tous mes empressements à leur faire du bien.

« Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu peux en être capable. »

Quelle grave et solennelle préparation à la demande que va faire le divin Maître, dont le Cœur, embrasé comme une fournaise et mis à nu devant les regards de la Bienheureuse, dit assez quels ardents désirs le consument!

Comme l'humble vierge lui représentait son [illegible] puissance « à suppléer à l'ingratitude du monde », Notre [illegible] eur lui répondit :

« Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque! »

« En même temps, ce divin Cœur s'ouvrant, il en sortit une flamme si ardente, que je pensais en être consumée, en étant si pénétrée, que, ne pouvant plus la soutenir, je le priai d'avoir pitié de ma faiblesse. — « Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien; mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande pour accomplir mes desseins. »

Qu'est-ce donc? Quelle parole va tomber des lèvres du Verbe eucharistique, s'annonçant par de tels préludes? — La voici :

« Premièrement, tu me recevras dans le Saint Sacrement, « autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelque

« mortification et humiliation qu'il t'en puisse arriver, et « que tu dois recevoir comme gages de mon amour (1). »

II. — Ces paroles veulent être pesées l'une après l'autre.

Premièrement. » — Le premier des désirs du Sacré-Cœur, la première œuvre à faire et le premier moyen à employer pour répondre aux « merveilles et aux excès de son amour », — et pour « suppléer aux froideurs et aux rebuts » des hommes, c'est de le recevoir dans la communion.

Ce n'est pas la seule satisfaction demandée : l'adoration, le culte, la communion du premier vendredi, la fête du Sacré-Cœur, et d'autres encore, Notre-Seigneur va les réclamer aussi. Mais la première et par conséquent la plus importante et la plus efficace, c'est « la communion, faite aussi souvent que l'obéissance le voudra permettre. »

Ces mots « tu me recevras autant que l'obéissance te le voudra permettre » sont indéfinis et illimités. Ils disent à la Bienheureuse de communier aussi souvent que possible, et par conséquent tous les jours, si elle le peut. Ils ne fixent aucune mesure, aucune périodicité. Ils n'admettent qu'une limite, l'autorité du prêtre, qui, étant le dispensateur du Sacrement, a le droit et le devoir de donner à chacune des âmes qu'il doit nourrir, la mesure du Pain divin dont elle a besoin et dont elle est capable.

Au prêtre de considérer attentivement la responsabilité de ce glorieux ministère qui pèse sur lui, de s'inspirer des intentions bien étudiées du souverain Donateur, dont il n'est que le ministre, et des vrais besoins comme des bonnes dispositions des âmes. Qu'il prenne garde de ne point se fixer ici de règles arbitraires ou trop générales; de ne point limiter par exemple le besoin de l'âme à la nécessité d'éviter la mort du péché mortel ou d'accomplir

(1) T. I, p. 108-109.

strictement le précepte de l'Eglise qui fixe le minimum de la participation à l'Eucharistie, au-dessous duquel se trouve la violation grave de la loi et la mort éternelle. Mais qu'il sache que la sanctification constamment ascendante de l'âme chrétienne, que le progrès dans l'accomplissement des devoirs d'état et dans l'acquisition de la perfection évangélique, que les travaux et les peines ordinaires de la vie à soutenir constamment, que les épreuves et les afflictions qui surviennent comme des tempêtes dévastantes ou qui se prolongent comme de rudes hivers dans la vie, que des tentations plus vives ou plus acharnées et des dangers imminents, constituent des besoins très considérables, très légitimes et très urgents pour l'âme. Or, il est difficile d'y faire face sans le secours de la communion, instituée par le Sauveur et comme le pain du voyageur qui empêche de tomber misérablement dans la voie, et comme le pain du ciel qui fait monter jusqu'au sommet de la vie de Dieu. D'où, pour le pasteur intelligent des besoins des âmes et vraiment dévoué à leur bien, la nécessité de varier la dispensation de l'Eucharistie selon les diverses situations, les diverses aptitudes, mais aussi d'en augmenter la distribution jusqu'à la communion quotidienne, terme proposé à tous sans restriction par le divin Instituteur du Sacrement.

De même encore, pour juger des dispositions de l'âme, le pasteur est-il tenu de se référer aux volontés du divin Maître et aux règles de l'Eglise. Il s'assurera d'abord de l'indispensable, c'est-à-dire de l'état de grâce de fait, après avoir exclu quiconque voudrait tenter d'allier à l'exemption matérielle d'acte gravement coupable l'affection consciente au péché mortel, s'exposer volontairement à ses occasions, et n'en point écarter les causes selon tout son possible. Il n'aura plus ensuite qu'à juger des dispositions désirables et conseillées, mais non obligatoires, et il devra évidemment, tout en pourvoyant à faire respecter la sainteté du Sacrement et à sauvegarder l'intérêt bien

compris du communiant lui-même, il devra éviter d'exiger comme nécessaire ce qui ne l'est pas ; éviter de demander un minimum trop élevé de dispositions conseillées qui dépasserait trop la moyenne des forces ; éviter encore de demander à tous la même mesure de perfection ; éviter enfin d'établir des échelles si exactes et si fixes entre telle somme de dispositions et tel nombre de communions, que son ministère semble inspiré par une sorte d'esprit administratif plus que par l'esprit de Dieu, lequel est si souple, si attentif, si prudent à la fois et si bienveillant, et mêle si parfaitement, pour gouverner les situations les plus contraires, la douceur à la force, la bonté, la condescendance même, à la rigueur.

C'est à ce prix que le pasteur se montre digne d'être considéré par les brebis comme « le ministre de Jésus-Christ et le dispensateur des mystères divins (1) », agissant selon son esprit et accomplissant son œuvre comme il le veut faire en réalité par son ministère.

Quand elles trouvent de tels prêtres, les âmes n'ont qu'à se laisser guider en toute confiance et toute obéissance, alors même que la communion ne leur serait accordée qu'avec mesure, alors même que leurs désirs, entretenus peut-être par quelque secrète illusion sur leurs mérites réels, leur pussent faire croire qu'on les nourrit trop peu.

III. — Il faut croire que les ministres auxquels la Bienheureuse avait à obéir ne s'inspiraient pas assez de cet esprit, puisque le divin Maître lui faisait prévoir qu'elle aurait, pour obtenir de communier souvent, « autant qu'on le lui voudrait permettre », des humiliations et des mortifications à subir, qui ne seraient pas petites, et dont l'obstination serait longue à vaincre. Le Jansénisme avait

(1) Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. (I Cor., IV, 1.)

en effet marqué de son esprit de rigueur et de défiance une grande portion du clergé français ; et les confesseurs de ce temps, par suite de ses faux principes, rendaient difficile et rare aux fidèles l'accès de la Table sainte, sans égard à leurs bonnes dispositions ou à leurs besoins. Plusieurs allaient jusqu'à transformer en hommage rendu à Dieu la privation méfiante de Dieu qu'ils imposaient.

Par ailleurs, la Règle de la Visitation, fixant uniformément un très petit nombre de communions par semaine, était interprétée si rigoureusement, qu'au lieu d'y voir l'indication de ce que toute bonne Fille de Sainte-Marie doit montrer au moins de dévotion envers ce grand mystère de la religion, on en faisait le terme qu'aucune ne devait dépasser, pour désireuse ou besoigneuse qu'elle fût du Pain divin.

Enfin, par une coutume étrange et malheureusement trop répandue, les Mères supérieures du monastère de Paray, usurpant de bonne foi sur le ministère sacerdotal, s'attribuaient le droit, sans susciter de protestation d'ailleurs, de fixer, d'augmenter ou de restreindre, de restreindre surtout, l'usage de la communion pour les religieuses soumises à leur autorité. C'étaient certes des femmes d'élite, des religieuses de grand sens et de grande vertu que les Mères Greyfié, Melin et de Saumaise ; mais de leur éducation chrétienne, un peu faussée par le jansénisme, elles avaient gardé une extrême timidité au regard de la communion ; et leur formation religieuse, influencée peut-être à leur insu par une interprétation trop littérale et trop rigoureuse de leur sainte Règle, leur faisait regarder comme contraire à son esprit tout ce qui eût pu, sur ce point de la communion, en vivifier la lettre. Pour tout dire, n'ayant ni mission régulière, ni grâce par conséquent, dans ce ministère de la dispensation de la communion, exclusivement réservé au prêtre par sa nature et par le droit ecclésiastique, elles devinrent pour la Bienheureuse, qu'elles aimaient pourtant et estimaient beaucoup, le prin-

cipal instrument de ces « humiliations et mortifications » qu'elle dut subir pour obtenir de communier plus souvent que les coutumes de la Visitation ne le permettaient (1). Et, constatation douloureuse, on ne saurait affirmer que cette âme si pure, si mortifiée, si parfaite, affamée de si ardents désirs, ait jamais été admise à recevoir chaque jour l'Epoux qui l'attirait si puissamment en lui découvrant les désirs brûlants de son Cœur !

(1) De telles coutumes ne sauraient plus être supportées de nos jours, après le célèbre Décret du 17 décembre 1890 restituant aux seuls confesseurs le droit de fixer les communions des religieuses et retirant aux Supérieures, pour leur plus grande tranquillité, l'exercice fort délicat d'une charge réservée au prêtre qui, en recevant le pouvoir, a reçu la grâce de conduire les âmes. — Il peut n'être pas inopportun de rappeler le texte de ce Décret qui fait loi en conscience.

V. En ce qui touche la permission ou la défense de s'approcher de la sainte Table, Sa Sainteté décrète que la susdite permission ou défense regarde seulement le confesseur, ordinaire ou extraordinaire, sans que les Supérieurs aient aucune autorité pour s'ingérer en telle affaire, excepté le cas où quelque sujet, après sa dernière confession sacramentelle, aurait causé du scandale à la communauté ou commis quelque faute grave ou publique, jusqu'à ce qu'il se soit approché de nouveau du sacrement de pénitence. — VI. Que tous cependant restent bien avertis de se préparer avec grand soin et exactitude à la sainte communion et de s'en approcher aux jours fixés dans leurs règles respectives : et chaque fois que le confesseur, soit à cause de la ferveur de quelque sujet, soit pour procurer son avancement spirituel, jugera opportune pour lui la communion plus fréquente, ledit confesseur pourra la lui permettre. Ceux qui auront obtenu de leur confesseur la communion plus fréquente ou même quotidienne, devront en avertir leurs Supérieurs. Et si ceux-ci croient avoir de justes raisons de s'opposer à ces communions fréquentes, ils seront tenus de les manifester au confesseur, à la décision duquel ils devront complètement s'en remettre. — Le Décret ordonne de tenir pour nul et d'effacer des Constitutions ou Règles, même les plus solennellement approuvées, tout ce qui serait contraire aux prescriptions qu'il promulgue. — Cfr. un excellent opuscule sur cette matière, du P. Pie, des F. F. M. M. Capucins : *L'Ouverture de conscience, les confessions et les communions dans les communautés.* — Paris, Poussielgue, 15, rue Cassette.

Il est vrai que le même adorable Maître lui ordonnait de se soumettre à l'autorité de ses Supérieures, quelque illégitime et arbitraire qu'elle fût sur ce point, parce que, devant ses yeux où seul compte l'amour, la soumission à sa volonté, qui permettait la contradiction et l'épreuve, est une communion d'esprit égale, sinon supérieure comme mérite et comme effet, à la communion sacramentelle, et qu'une Religieuse doit cette soumission aveugle aux conduites des personnes qui lui ordonnent au nom de Dieu (1).

Mais il ordonnait en même temps à sa servante de solliciter avec une intrépide constance des communions plus fréquentes ; et il transformait les « humiliations et les mortifications » des refus qu'on lui faisait en des souffrances qui, faisant de la Bienheureuse la victime expiatoire des crimes du Jansénisme contre la communion, la constituaient aussi une victime agréée de Dieu pour mériter au monde l'usage quotidien de la communion. La communion quotidienne avait sanctifié la jeunesse de l'Eglise, elle réchaufferait sa vieillesse, au gré du Cœur de ce adorable et sage Sauveur, « qui désire d'un si grand désir » de manger chaque jour la Pâque avec les siens ; au gré des besoins des âmes qui, pour la rude tâche quotidienne de la vie, ont besoin de la force du Pain quotidien.

IV. — L'Epoux divin avait préparé longtemps à l'avance la Bienheureuse à ce rôle d'apôtre de la communion, par l'ardeur insatiable du Pain divin qu'il lui avait toujours

(1) Du reste, comme, en tout ce qu'elles exigeaient, ces saintes religieuses étaient de bonne foi et croyaient de leur mieux servir Dieu, Notre-Seigneur pouvait dire à sa servante, au sujet des contradictions qu'elles opposaient à sa volonté au nom de leur sainte Règle : « Je suis content que tu préfères la volonté de tes Supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront de faire ce que je t'aurai ordonné. Laisse-les faire tout ce qu'elles voudront de toi ; je saurai bien trouver le moyen de faire réussir mes desseins même par des moyens qui y semblent opposés. » (T. II, p. 370.)

inspirée, comme elle fut amenée à la découverte miraculeuse du Sacré-Cœur par sa foi envers l'Eucharistie et son infatigable dévotion à l'adorer des heures et des journées dans le Tabernacle. Ainsi se réalisait une fois de plus la promesse de l'Evangile : « Qui cherche trouve, qui demande reçoit. » Elle chercha le Sacré-Cœur et elle le trouva ; elle demanda la communion et elle la reçut.

Admise à la première communion à l'âge de neuf ans, parce que ses maîtresses, les Dames Urbanistes de Charolles, remarquèrent en elle beaucoup de sagesse et de vertu (1), elle se sentit dès ce moment si transportée d'amour pour son Dieu qu'elle ne pouvait plus penser qu'à lui. — « Et cette communion, écrit-elle dans le Mémoire de sa vie, répandit tant d'amertume pour moi sur tous les plaisirs et divertissements, que je n'en pouvais plus goûter aucun, encore que je les cherchais avec empressement (2). »

Le désir de communier la brûlait si fort dès ce temps-là, qu'elle dit « qu'elle ne portait envie qu'aux personnes qui pouvaient communier souvent (3). »

C'est dans une communion que Notre-Seigneur, afin de l'attacher à lui pour jamais comme son épouse, « lui fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait et accompli de tous les amants (4). »

Et dans les motifs qui déterminèrent sa vocation religieuse, elle a écrit que « sa plus grande joie était de penser qu'elle communierait souvent. Car, ajoutait-elle, on ne me le voulait permettre que rarement, et j'aurais cru être la plus heureuse du monde si je l'avais pu faire souvent (5) ! »

Dès ce temps-là encore, Notre-Seigneur lui inspirait une

(1) T. I, p. 37.
(2) T. II, p. 339.
(3) T. II, p. 346.
(4) T. II, p. 355.
(5) T. II, p. 359.

admirable ferveur pour se préparer à la communion, égale au désir qu'elle avait de la faire : « Les veilles de communion, je me sentais abîmée dans un si profond silence que je ne pouvais parler qu'avec violence, pour la grandeur de l'action que je devais faire. Et lorsque je l'avais faite, je n'aurais voulu ni boire, ni manger, ni voir, ni parler, tant la consolation et paix que je sentais étaient grandes (1). »

La voilà religieuse. La règle ne lui accorde la communion que deux fois par semaine. Notre-Seigneur ne laisse pas que de lui inspirer d'insatiables désirs de la faire plus souvent. — La Sœur Peronne Verchère a déposé, au procès de canonisation, « que la Bienheureuse désirait recevoir la sainte communion tous les jours ; que n'en ayant pas la permission, lorsqu'elle avait ce bonheur, elle la faisait avec des ardeurs surprenantes pour son Dieu (2). » Et la Bienheureuse a écrit d'elle-même : « J'ai un si grand désir de la sainte communion, que quand il me faudrait marcher par un chemin de flammes, les pieds nus, il me semble que cette peine ne m'aurait rien coûté en comparaison de la privation de ce bien. Rien n'est capable de me donner une joie sensible que ce Pain d'amour, après la réception duquel je demeure anéantie devant mon Dieu, mais avec une si grande joie, je passe quelquefois un demi-quart d'heure pendant lequel tout mon intérieur est dans le silence et dans un profond respect, pour entendre la voix de Celui qui fait tout le contentement de mon âme (3). »

Elle écrit encore, montrant quel douloureux tourment lui causait le désir non satisfait de communier tous les jours : « Je me sentais une si grande faim de le recevoir que je ne savais que faire, sinon de m'en prendre à mes yeux par leurs larmes. — Ma peine ressemblait à celle des

(1) Ubi supr.
(2) T. I, p. 368.
(3) T. I, p. 77.

âmes du purgatoire, qui souffrent de la privation du souverain Bien. Car, nonobstant cet ardent désir qui me consumait, mon divin Maître me faisait voir mon indignité à le loger dans mon cœur, ce qui ne m'était pas une moindre peine que la première, qui me pressait de m'en approcher (1). »

Hélas! sa Supérieure ne regardait pas beaucoup à lui infliger cette torture : « Ma Supérieure, dit la douce et humble religieuse, sans amertume du reste mais d'un ton de poignante douleur, ma Supérieure me traita en ce rencontre sans rémission, suivant que Notre Seigneur le lui inspirait; car elle me fit perdre la sainte communion, qui était le plus rude supplice que je pusse souffrir en la vie. J'aurais mille fois mieux aimé que l'on m'eût condamnée à la mort (2). »

Ce que la charitable enfant attribuait à l'inspiration de Notre-Seigneur n'était tout au plus qu'une permission certainement contraire à ses désirs. Car, avouent les Contemporaines : « En ce même temps, une jeune sœur tomba dangereusement malade et, en peu de jours, parut à la mort. Notre-Seigneur fit connaître à notre vénérable Sœur, comme elle priait pour son rétablissement, que cette sœur souffrirait jusqu'à ce que sa Supérieure lui eût rendu la communion des premiers vendredis du mois. — « Dis à « ta Supérieure qu'elle m'a fait un grand déplaisir de ce que, « pour plaire à la créature, elle n'a point eu de crainte de me « fâcher en te retranchant la communion que je t'avais « ordonné de faire tous les premiers vendredis de chaque « mois, pour satisfaire par là, en m'offrant à mon Père « éternel, à sa divine justice, par les mérites de mon Sacré-« Cœur, aux fautes qui se commettent contre la charité, « parce que je t'ai choisie pour en être la victime; et en « même temps qu'elle t'a défendu d'accomplir ma volonté en

(1) T. I, p. 98.
(2) T. II, p. 15.

« cela, je me suis résolu de me sacrifier cette victime qui « souffre maintenant (1). »

D'ailleurs, pour la confirmer dans la poursuite de la communion, Notre-Seigneur ne recula pas à user de sa surnaturelle et miraculeuse intervention : « Je ne me puis empêcher de vous dire, ma chère Mère, la grâce que je reçus le jour du Vendredi-Saint. Me trouvant dans un désir ardent de recevoir Notre-Seigneur, je lui dis avec beaucoup de larmes ces paroles : « Aimable Jésus, je me veux consumer en vous désirant ; et, ne vous pouvant posséder en ce jour, je ne cesserai de vous désirer ! » Il vint me consoler de sa douce présence en disant : « Ma « fille, ton désir a pénétré si avant dans mon Cœur, que si « je n'avais pas institué ce Sacrement d'amour, je le ferais « maintenant pour me rendre ton aliment. Je prends tant « de plaisir d'y être désiré, qu'autant de fois que le cœur « forme ce désir, autant de fois je le regarde amoureu- « sement pour l'attirer à moi. » Cette vue s'imprima si vivement en moi, que je souffrais une grande peine de voir mon Jésus si peu aimé et désiré dans cet auguste Sacrement, surtout lorsqu'on s'en retirait, ou qu'on en parlait avec cette certaine froideur et indifférence qui m'est une peine insupportable (2). »

Dans sa droiture parfaite, la Mère de Greyfié a reconnu de bonne grâce un autre fait miraculeux par lequel Notre-Seigneur donna raison aux ardents désirs de la Bienheureuse contre ses hésitations à lui permettre de communier pendant une maladie :

« Elle revenait, écrit-elle, d'une grande maladie, pour laquelle elle n'avait point encore quitté le lit ; je ne sais si ce fut un samedi ou la veille de quelque fête, je la fus voir. Elle me demanda congé de se lever le lendemain pour aller à la sainte messe. Je m'arrêtai un peu sur cette

(1) T. I, p. 243.
(2) T. II, p. 262.

demande ; elle comprit bien que je ne la croyais pas encore assez forte pour le lui accorder. Sur quoi, répondant à mon sentiment, elle me dit de bonne grâce : « Ma Mère, si vous « le voulez bien, Notre-Seigneur le voudra bien aussi, et « m'en donnera la force. » Alors je donnai ordre à la sœur infirmière de lui faire prendre de la nourriture le matin et de la faire lever environ l'office, pour la mener à la sainte messe. Le soir, la chère malade dit à son infirmière qu'elle souhaitait bien, s'il me plaisait, d'aller à la sainte Messe à jeun afin d'y pouvoir communier, et qu'elle espérait que Notre-Seigneur lui donnerait assez de force pour cela. La sœur infirmière se rendit à son désir et crut que je n'en ferais pas difficulté. Elle promit à sa chère malade de me demander cette permission et s'en oublia jusqu'au lendemain, que, l'ayant fait lever à jeun et plus matin que je n'avais dit, elle sortit de l'infirmerie pour m'aller chercher et m'avertir de cette convention, pour avoir mon agrément. Dieu permit que, tandis qu'elle allait d'un côté, j'entrai de l'autre à l'infirmerie. A peine je vis la pauvre malade levée et sus qu'elle était à jeun dans l'intention de pouvoir communier, que, sans m'informer de plus de raisons, je lui fis une verte correction, lui exagérant les défauts de sa conduite, que je disais être effet de propre volonté, manque d'obéissance, de soumission et de simplicité. En conclusion, je dis qu'elle irait à la messe et qu'elle y communierait, mais que, puisque sa propre volonté lui avait donné assez de force et de courage pour cela, je voulais commander à mon tour; qu'elle n'avait qu'à reporter ses draps de lit à sa cellule et son couvert au réfectoire, et s'en aller à l'office quand il sonnerait, s'y ranger et suivre en tout les exercices de communauté, cinq mois de suite, sans que pendant tout ce temps-là il fût besoin de lui faire aucun remède ni qu'elle mît les pieds à l'infirmerie... Notre-Seigneur voulut qu'elle obéît en tout et lui promit pour cela la santé, qu'elle eut bonne dès ce jour-là même jusqu'à celui de la Présentation de Notre-Dame, que s'accompli-

rent les cinq mois, et auquel Notre-Seigneur, acceptant la rénovation de ses vœux, lui renouvela à titre de grâce tous ses maux précédents (1). »

Une autre faveur extraordinaire montre combien Celui qui, pour un verre d'eau donné à un pauvre en son nom, accorde la récompense magnifique du ciel, s'empresse à l'accorder aussi aux prêtres qui prennent en pitié les âmes affamées du pain divin :

« Une fois, dit la Bienheureuse, comme j'étais devant le Saint Sacrement le jour de sa fête, tout d'un coup il se présenta devant moi une personne toute en feu, dont les ardeurs me pénétrèrent si fort qu'il me semblait que je brûlais avec elle. L'état pitoyable où elle me fit voir qu'elle était en purgatoire, me fit verser abondance de larmes. Elle me dit qu'elle était ce religieux Bénédictin qui avait reçu ma confession une fois et qui m'avait ordonné de faire la sainte communion, en faveur de laquelle Dieu lui avait permis de s'adresser à moi pour recevoir du soulagement dans ses peines (2). »

Enfin, cette promesse d'incompréhensible générosité où il semble que la condescendance divine tombe en un excès, n'est-elle pas pour démontrer d'une manière péremptoire que rien, rien ne peut satisfaire davantage les désirs du Cœur de notre Père que de nous nourrir du Pain qu'il nous a gagné à si grand prix?

« Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, « que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui « communieront neuf premiers vendredis du mois tout de « suite la grâce finale de la pénitence; ils ne mourront « point en sa disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements,

(1) T. I, p. 177.
(2) T. II, p. 417.

« mon Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier « moment (1). »

Instruite par de tels enseignements, encouragée par de telles faveurs, la Bienheureuse pouvait dire à ses novices, en visant d'une part les désirs de notre Sauveur et de l'autre les desseins meurtriers de Satan, qui, par le Jansénisme, faisait alors tant de ravages dans le bercail du divin Pasteur, en France surtout : « Faites en sorte de ne point « perdre de communions, parce que nous ne saurions don- « ner une plus grande joie à notre ennemi qu'en nous « retirant de Celui qui lui ôte tout le pouvoir qu'il a sur « nous (2). »

V. — *Desiderio desideravi!* — Oui, le premier et le plus ardent désir du Cœur de Jésus est la communion ! Elle est en réalité la fin poursuivie par l'Incarnation, par la Rédemption, par l'institution de l'Eucharistie, à travers toutes les merveilles d'amour et de puissance répandues à profusion, malgré tous les sacrifices, à peine croyables, bravés pour nous faire ce don !

Elle est le but de sa mission et de sa venue ici-bas : car son Père l'a envoyé pour rendre aux âmes la vie divine, donnée avec tant de bonté lors de la création et perdue si irrémédiablement par le péché. Et la vie divine, descendue avec le Verbe dans l'humanité de Jésus qu'il s'unit personnellement, doit passer, par cette humanité déifiée, du chef dans tous les hommes agrégés à lui comme ses propres membres : *Sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, vivet propter me* (3).

La communion est la continuation et l'extension, dans

(1) T. I, p. 196.
(2) T. II, p. 467.
(3) Joan., VI, 58.

chacun des fils rachetés du vieil Adam, de l'Incarnation du Fils de Dieu dans le nouvel Adam. Ils doivent devenir des dieux par la grâce, c'est-à-dire par une participation à la nature divine que leur communiquera de sa plénitude l'humanité de Jésus, déifiée par son union personnelle avec le Verbe. Et encore que cette participation commence au baptême, se soutienne par tous les sacrements et agisse par le concours de la grâce actuelle, — et tous ces instruments de grâce, formés par Jésus, tirent leur vertu de son sang, — c'est dans la communion sacramentelle au Christ que se trouve la consommation de l'union avec lui et la déification parfaite de l'homme par la grâce (1).

Or, comme l'Incarnation est le fondement de tous les mystères du Christ et la première des œuvres accomplies pour rendre gloire à son Père par la rédemption de ses enfants coupables, — la première de ses pensées, le premier de ses désirs, à quoi tout le reste est subordonné dans un harmonieux et constant concours, est évidemment l'œuvre qui achèvera l'Incarnation en l'étendant à tous les hommes : cette œuvre est la communion.

C'est pour donner à nos âmes enfermées dans la chair un aliment divin sous le signe de la chair, que le Verbe a franchi, pour se faire chair, les distances infinies qui séparent les sommets immatériels de la vie divine des bas-fonds matériels d'où émerge péniblement la créature humaine; cetabaissement est si grand que saint Paul l'a appelé « l'anéantissement du Verbe dans la condition de l'homme. »

C'est pour que nos âmes coupables et mortes fussent purifiées et guéries en même temps que nourries, qu'il a fait passer son humanité par les feux consumants de la souffrance et de la mort, renfermant dans le pain et le

(1) Hoc sacramentum est finis et corona omnium sacramentorum. (IIIa P., p. LXXIII, 1.)

vin de la Cène son immolation et la vertu de son sacrifice sanglant à remettre les péchés : *Hic est sanguis meus qui effunditur in remissionem peccatorum !*

C'est pour cela, pour venir à nous, nous prendre et nous unir à lui dan. nité des choses mangées, en nous permettant de le recevoir sans répugnance comme le pain auquel tous sont habitués, qu'il s'est abaissé jusqu'à prendre cet état de vulgaire matière, qui l'expose à tant de méconnaissance, d'oubli et de mépris. Mais il voulait à tout prix nous posséder personnellement pour nous permettre de le posséder à notre tour sans réserve, dans le temps et dans l'éternité, et aucun sacrifice ne l'a pu arrêter jusqu'à ce qu'il nous eût joints en descendant au fond de notre être et en s'incorporant à nous comme l'aliment matériel, pour nous incorporer à son être spirituel et divin : *Hæc est exinanitio Dei ad nos ut possimus eum capere !*

Oui, c'est pour cela, rien que pour cela qu'il a fait ces merveilles de se multiplier à l'infini et de se répandre en tous lieux, afin de se mettre sous la main de tous ; — de se perpétuer ici-bas sans interruption jusqu'au dernier jour des temps, afin que toutes les générations, même les plus éloignées de son passage sur la terre, le puissent recevoir comme les apôtres à la Cène ; — de se répandre sur notre terre aride et désolée comme la manne des âmes, tous les jours recueillie pour la provision de chaque jour ; — de se faire pain, pain commun, à la portée de toutes les bourses, même des plus pauvres. — C'est pour cela qu'il s'est proclamé l'aliment rigoureusement nécessaire à la vie spirituelle et dont la privation cause infailliblement la mort de l'âme. — C'est pour cela qu'il a ordonné de le demander tous les jours à son Père, dans la formule de la prière universelle, sortie de ses lèvres, conçue dans la tendresse prévoyante de son Cœur : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* — Il a placé dans ce formulaire par excellence

de la prière la demande du pain quotidien entre le service à donner à Dieu par la sanctification de son nom et l'accomplissement de sa volonté, et notre salut à assurer par la fuite du péché et la victoire sur la tentation, afin d'inculquer que rien ne peut se faire que par le moyen de ce pain indispensable. — C'est pour cela qu'à la Cène il s'écriait, les mains remplies de cet aliment divin et tendues vers les hommes de tous les siècles : « Prenez et mangez-en tous ! »

Après cela il pouvait traduire l'ardent désir qu'il satisfaisait à la Cène en instituant la communion, par ces paroles de la Révélation eucharistique, demandant qu'on y corresponde et qu'on fasse du désir de la communion le plus ardent désir de la vie : « Premièrement, tu me recevras aussi souvent que l'obéissance te le voudra permettre ! »

VI. — Et pourquoi le premier désir de notre cœur, à nous aussi, ne serait-il pas de communier et de communier tous les jours ? Pourquoi ne ferions-nous pas de nous rendre dignes de la communion quotidienne et de nous y préparer le premier devoir de la vie ? Peut-il y avoir quelque excès dans ce désir, s'il est soutenu par cette préparation sincère et effective ? Cela revient à demander si l'on peut trop désirer le Ciel et la possession du bien infini. Sans doute on peut pécher par présomption dans le désir du Ciel lorsque l'espérance qu'on en conçoit n'est pas soutenue par les œuvres qui le méritent. L'on peut aussi se faire illusion et croire qu'on est dans le chemin qui y mène sûrement, alors qu'on a dévié peu à peu, par distraction ou entraînement, dans des sentiers qui en éloignent. Mais il y a des guides autorisés qui ont mission de montrer la voie et d'y ramener quand on s'en écarte.

De même en est-il du désir de la communion. On ne saurait le concevoir trop avide, pourvu que la réalisation en soit réglée par les dispensateurs authentiques de ce don

inénarrable. Désirons-la donc et la demandons fréquente, quotidienne, à notre Père qui est dans les cieux, à Marie notre mère, qui veut nourrir ses enfants du fruit de son sein ; au cher Père nourricier qui a mission de le donner au monde entier; demandons-la par toutes nos prières, tous nos exercices de religion, toutes les œuvres de mortification et de charité, par toutes les actions méritoires de notre vie. C'est le bien par excellence, c'est Jésus, c'est Dieu, c'est la vie éternelle : on ne saurait jamais assez désirer de tels biens! Et il semble que ces âmes sont dans l'illogisme, qui désirent et demandent sans cesse le Ciel, s'efforçant d'ailleurs de s'en rendre dignes par leur vie chrétienne, et qui n'osent désirer, qui hésitent même à accepter la communion quotidienne. Comment prétendre à la possession du Christ dans le bonheur, si l'on n'ose aspirer à sa possession dans le labeur? Comment oser aspirer à approcher de ce Roi de majesté dans sa gloire, jusqu'à lui être pour jamais uni sans séparation possible, et refuser d'aller à lui dans son humilité, alors qu'il s'offre et appelle à lui avec de si humbles et si touchantes instances?

Enfin, ne vous sentant pas assez de confiance en son appel ou assez d'amour pour venir à lui dans une visite renouvelée chaque jour, vous osez aspirer à vivre avec lui face à face et sans interruption pendant toute l'éternité! Et l'Etre divin que vous avez peur de manger trop souvent sous le voile condescendant d'un peu de pain, dont l'usage vous est familier, vous croyez que vous pourrez le manger dans les splendeurs de sa beauté et de sa gloire? Car la béatitude est une communion immédiate et perpétuelle à Dieu dont on se rassasie, dont on s'enivre, sans en être jamais lassé!

Prenez donc des sentiments plus conformes à la réalité. Aspirez à posséder Dieu autant qu'il se veut donner ici-bas, c'est-à-dire tous les jours : c'est la condition et le moyen de le posséder sûrement au Ciel pour toujours. Souvenez-vous que tout en étant la sainteté divine elle-même, Jésus s'est

fait le pain des voyageurs et qu'il s'offre ici à des conditions infiniment moins onéreuses qu'au Ciel, précisément pour préparer d'une manière progressive sa possession glorieuse par sa possession gracieuse. On ne peut entrer au Ciel avec la tache la plus légère : les exigences sont moins sévères pour l'entrée au sacré banquet, où le pain qui est offert, étant destiné par son divin Instituteur à des voyageurs, contient la vertu d'effacer les taches, de guérir les blessures, de reposer des fatigues, pourvu que la vie de la grâce n'en soit pas mortellement atteinte.

Désirez, désirez donc la communion quotidienne, et faites de l'accomplissement de vos obligations d'état, quelles qu'elles soient, de vos devoirs de charité, des peines de votre vie patiemment supportées, le moyen très simple et très suffisant de vous préparer à la recevoir d'une manière fructueuse pour votre âme et glorieuse pour Notre-Seigneur! On ne désire jamais trop la vie éternelle, qui est la vie parfaite en même temps que la vie heureuse; et ce désir même, qui lui est un grand hommage, entre comme un élément important dans la digne préparation de l'âme. Après tout, la communion est l'œuvre de l'amour, aussi bien de notre amour pour Dieu que de son amour pour nous, et le désir est l'expression de l'amour : on ne peut jamais trop désirer Celui que l'on n'aimera jamais assez!

Comme ses désirs altérés méritent au cerf que la bonté divine lui fasse rencontrer les eaux vives (1), ainsi le Christ Jésus, dont le Cœur nous appelle avec tant d'impatience, récompensera-t-il l'ardeur de nos désirs en nous donnant en plénitude tous les biens renfermés dans le don de la communion : « Daniel, disait l'ange au jeune prophète exilé, parce que tu es un homme de désirs, je viens pour les combler tous (2)! »

(1) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus! (Ps. XLI.)

(2) Ego veni ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es. (Dan., IX, 23.)

II

Le plus parfait hommage au Sacré-Cœur : la communion.

Hoc facite in meam commemorationem
Faites ceci en mémoire de moi.
(Luc., XXII, 19.)

Que le divin Maître ait demandé, pour la satisfaction de son Cœur, « premièrement » d'être reçu en communion le plus souvent possible, cela se comprend très bien si l'on se rend compte de ce qu'est pour lui, de la part du chrétien, l'hommage d'une communion bien faite.

Rien qui réponde mieux au don qu'il fait de lui-même que le don de nous-mêmes par la communion. — Rien qui réponde mieux aux sacrifices qu'il s'impose pour se donner à nous, que le sacrifice de nous-mêmes auquel nous oblige la communion. — Aucun hommage de religion qui contienne plus d'adoration, de pureté et d'amour, que la communion.

I. — S'il est, en effet, un moment précieux où l'âme soit dans des dispositions religieuses moins indignes de la Majesté trois fois sainte qu'elle doit servir et honorer, c'est bien celui de la communion. Elle s'est purifiée par la confession sacramentelle, ou du moins elle a passé au crible d'un sévère examen ses pensées et ses actions, et elle s'est plongée dans la contrition de toutes ses faiblesses; elle gémit sur toutes ses imperfections reconnues et si douloureusement persistantes; elle renonce à toutes les occasions, personnes ou choses, et à toutes les complaisances qui la pourraient ramener au péché; elle s'engage, par des résolutions aussi déterminées que possible, à donner satis-

faction à toutes les volontés de Dieu sur elle, et elle se dévoue et s'abandonne à son unique bon plaisir. Elle a pardonné au prochain, si elle avait contre lui quelque rancune, et obtenu son pardon en offrant de toute offense par elle commise une loyale réparation. Surtout, elle s'est humiliée, elle s'humilie encore et jusqu'au dernier moment, ne se pouvant jamais persuader qu'elle l'ait fait assez profondément; et cette humiliation sincère, inspirée par la vérité et par l'amour, où elle confesse son indignité absolue d'être admise par son Dieu, ne l'empêche pas de tendre vers lui de toute la force de son immense besoin; elle demande non seulement à être admise en sa présence, mais à le prendre et à le manger, afin d'être prise à son tour et consumée par le feu dévorant de sa sainteté. Et voilà que le Fils de Dieu, en descendant en personne dans cette âme, va l'unir à sa religion d'infini mérite et lui en communiquer toutes les dispositions. Non, jamais l'âme n'est aussi parfaitement religieuse que dans la communion!

Il s'agit évidemment ici de la religion individuelle que tout chrétien doit à son Créateur et à son Rédempteur Jésus; car pour ce qui est de la religion qu'il doit comme membre du corps spirituel de l'Eglise, le Sacrifice auguste de la messe en reste toujours la plus haute, l'unique expression parfaite. Mais la communion étant la plus complète participation au sacrifice, celle qui y mêle le plus profondément l'assistant et qui en assure le mieux les fruits dans sa vie, elle est, à ce point de vue comme à tous les autres, le plus parfait hommage de la religion du fidèle envers Dieu. Et voilà pourquoi le Sauveur le réclame avant tous les autres pour satisfaire et consoler son Cœur.

Cette assertion demande à être développée : elle nous révélera quelques-unes des richesses du grand et doux mystère de la communion, où le Fils de Dieu se donne tout entier à l'homme en nourriture pour s'emparer de l'homme tout entier, afin que, dans cette mutuelle possession, Dieu trouve sa gloire et la créature sa perfection et son bonheur.

II. — D'abord, le droit du Sacré-Cœur. — La communion est la réponse de tout point complète, par le don de nous-mêmes, au don que le Christ nous fait de lui-même : elle est l'adéquation de notre retour à ses avances. — Si le Sacré-Cœur ne s'offrait à nous qu'en symbole et en souvenir, ce serait certes un don précieux, dépassant infiniment nos mérites : cependant, pour y répondre, il suffirait de l'honorer par le culte rendu aux saintes images, dont celle-ci serait la plus vénérée, étant entre toutes la plus auguste. — Si, allant plus loin, il manifestait à nos regards sa personne vivante, pleine de grâce et d'amour, le culte de l'adoration, de l'honneur et de la conversation assidue avec lui, serait conforme à ce don plus parfait, qui semblerait ne point demander d'autre retour.

Mais le Sacré-Cœur va au delà : il se donne en réalité pour s'unir à nous dans une possession réciproque de lui et de nous ; il nous présente la sainte humanité de Jésus et sa divinité sous la forme de l'aliment exquis des âmes, leur apportant, sous son écorce de chair, la sève de la vie spirituelle, le suc de la vie divine, le don de la vie éternelle.

C'est là un don qui dépasse infiniment les autres et en diffère totalement : comment répondre à cette nouvelle avance qui appelle un nouveau retour ? Que demande le pain, sinon d'être mangé ? Le garder, même avec tout le soin possible, c'est le rendre inutile et bientôt le perdre. Il ne donne son noble service, de soutenir et d'accroître la vie, qu'autant qu'il est mangé. Jésus-Christ, en se présentant comme pain, veut donc être mangé. Ni le respect, ni l'adoration, ni les splendeurs du culte ne suffisent à rendre à ce pain de vie ce qu'il mérite et ce qu'il veut ardemment : nourrir, donner la vraie vie, la rendre active, généreuse, forte et persévérante, la rendre éternelle, la faire resplendir des beautés de la gloire, la plonger dans les pures délices de la béatitude !

Nourriture vivante, intelligente et aimante, Pain qui

vit de la vie de Dieu lui-même, *Panis vivus*, il veut l'union avec nos âmes pour en recevoir l'amour en retour du sien, pour se sentir possédé par nous en nous possédant lui-même, et il nous dit : Laissez-moi demeurer en vous et demeurez en moi ! Mais, pour cela, mangez-moi, car il n'y a que l'aliment qui s'identifie assez à l'être qui le prend pour ne faire avec lui qu'un seul être ; et je veux être un avec vous, et que vous soyez un avec moi : *Qui manducat meam carnem in me manet et ego in illo !*

Ainsi, parce qu'il a plu au Cœur trop aimant de Notre-Seigneur d'aller, par delà les symboles, par delà la présence réelle même, jusqu'au don de lui-même en aliment, l'on ne peut suffisamment répondre à ses droits comme à ses désirs par aucun autre hommage que celui de la communion. Ce don d'incroyable prévenance appelle et commande ce retour. C'est la vraie gloire du Cœur sacré et sa satisfaction parfaite, que d'être mangé au divin banquet avec tout le soin, tout le zèle, tout l'empressement dont nous sommes capables : *Splendidum cor et bonum in epulis est : epulæ enim illius diligenter fiunt* (1).

V. — Pour nous aussi, pour le besoin de nos âmes, si nous avons quelque amour pour le Sacré-Cœur, la communion sacramentelle s'impose comme le moyen indispensable de le lui exprimer.

Que l'on considère la fin surnaturelle de l'homme, si sublime, ou la condition dans laquelle il la doit poursuivre, si misérable et si périlleuse : il lui faut la manducation de son Dieu pour satisfaire à ses nobles aspirations, comme pour réagir contre ses bas entraînements.

Il a été créé, sanctifié d'abord, puis racheté pour voir Dieu, non pas en image et en symbole, mais face à face ; pour posséder Dieu, non pas en espérance seulement, dans

(1) Eccli., xxx, 27.

des gages et des dons distincts de Dieu, mais pour le posséder en réalité, en plénitude et sans intermédiaire. Il lui faut donc l'union personnelle avec Dieu dans le ciel pour le mettre dans son repos parfait, en lui faisant atteindre sa fin surnaturelle.

Mais cette union avec Dieu dans le terme, elle ne se peut préparer, dans la voie, que par l'humanité du Verbe Incarné, qui s'en est fait l'unique et indispensable moyen. L'élu de la grâce a donc besoin du Christ dans le temps, comme il réclame dans l'éternité le Christ glorieux, dans une possession réelle, personnelle et permanente. Il lui faut l'union personnelle ici-bas comme au ciel, tempérée sans doute par la divine condescendance pour s'adapter à sa faiblesse, mais réelle pourtant, assurée par la foi, sentie dans un signe apparent, agissant en lui, attirant, élevant, sanctifiant sa vie, déifiant son être et le conduisant, par une constante et régulière ascension, à l'acquisition de l'incomparable destinée qu'il a plu à Dieu de lui fixer.

C'est la communion que cette union ; la communion sacramentelle, qui seule nous peut donner Jésus notre Dieu et son Cœur, dans la possession réelle et durable, dans l'unité consommée d'une même vie.

Sans cette possession constamment fortifiée par une nouvelle reprise de l'aliment divin, sans cette union resserrée dans une étreinte nouvelle de chaque jour, notre destinée éternelle est compromise par les faiblesses et les entraînements de notre nature vers les biens passagers et les ivresses périssables, où elle veut trouver un repos immédiat, autant que facile à posséder. La terre, en effet, s'offre à nous comme un ciel plus facile à conquérir que le ciel de l'éternité; et, ayant l'instinctive horreur de l'effort, du sacrifice et de l'attente, nous l'acceptons en tournant le dos à la patrie. Ses festins et ses fêtes, ordonnés pour l'ivresse actuelle, nous font oublier le banquet éternel dans la maison retrouvée de notre Père céleste.

D'ailleurs le chemin est long et rude, semé d'embûches,

traversé par des ennemis perfides et tenaces, et nos pieds, que ne soutiennent aucun aliment assez fortifiant, y chancellent et y glissent, et nous finissons par tomber de faim, de fatigue et de découragement : *Deficient in via !*

Ah ! qui nous donnera du pain et des armes, un pain de force pour le travail, pour la marche et pour le combat ? Qui nous soutiendra, combattant avec nous, nous encourageant et nous relevant dans nos défaillances ? — « Celui qui, ayant en lui la plénitude de la vie, ne connaît ni lassitude, ni effort ; celui qui, dans sa bonté secourable, rend la force à tous ceux qui sont las, multiplie l'énergie dans le cœur évanoui et perdu en de mortelles défaillances : *Qui dat lasso virtutem, et his qui non sunt fortitudinem et robur multiplicat* (1) ; celui qui appelle à lui, en leur offrant son cœur, tous ceux qui succombent à l'accablement : Venez, je vous restaurerai, je vous referai : *Et ego reficiam vos !*

Voilà pourquoi, songeant aux intérêts de sa gloire, comme aux intérêts de notre salut, qu'il voulait généreusement et efficacement servir par la Révélation eucharistique de son Cœur, le Maître prévoyant disait à la Bienheureuse : « Premièrement, tu me recevras autant que l'on te le voudra permettre ! »

La communion est le plus parfait hommage de la dévotion envers le Sacré-Cœur.

IV. — La même conclusion naîtra logiquement d'une autre raison, à savoir que la communion, comprise dans son esprit le plus intime, est plus encore un sacrifice spirituel de nous-mêmes, par lequel nous nous immolons à Dieu par les mains de Jésus, notre sacrificateur, qu'elle n'est un banquet de fête où nous nous restaurons avec les anges dans la joie d'une chair succulente et l'ivresse d'un vin délicieux, chair et sang du Fils de Dieu.

(1) Isai., XL, 29.

Peut-être que les livres de piété et les exhortations ordinaires à la communion insistent trop sur ce second aspect de la communion, qui est très vrai du reste, et passent trop facilement sous silence le premier, qui est non moins vrai et plus important à envisager. Les avantages que l'âme retire de la communion, les trésors qu'elle y reçoit, les forces qu'elle y trouve, le repos dont elle y jouit et les consolations qui l'y attendent à la bonne heure, voilà des raisons désirables autant qu'utiles et légitimes de communier ! — Mais le service de Dieu, l'hommage à rendre à Dieu, la religion à lui offrir, la sanctification de l'âme, sa purification plus parfaite, sa transformation et sa consommation en Dieu, sont aussi des raisons légitimes, dignes d'attirer les âmes généreuses, nécessaires et plus urgentes peut-être encore que les premières, si l'on met en face, pour les comparer, le droit de Dieu à satisfaire et le besoin de l'âme à contenter. Car ce droit de Dieu passe évidemment en importance avant ce besoin de la créature : cela est la fin et ceci le moyen. En tout cas, le Sauveur poursuivait très positivement cette fin de la religion à rendre à Dieu par la communion, quand il instituait l'Eucharistie.

Il suffit pour cela que la communion soit un acte essentiel du sacrifice. Toutes les parties du sacrifice ont cette même fin première et dominante de donner gloire à Dieu, satisfaction à sa justice, et de payer la dette du péché, en obtenant le pardon du pécheur. Toutes les parties du sacrifice participent à son action fondamentale, qui est l'immolation de la sainte victime par les mains du divin Prêtre, laquelle n'est autre que Jésus offert par Jésus sacrificateur.

Partie intégrante du Sacrifice, la communion est l'introduction de la créature dans l'hommage suprême qu'il rend à Dieu. En incorporant dans le communiant une part de la victime immolée sous ses yeux, pendant que Dieu savoure spirituellement celle qui a été portée par l'Ange

du Sacrifice sur l'autel du ciel, la communion incorpore le communiant au Sacrifice ; elle l'immole en principe avec la sainte victime, et elle l'oblige à réaliser dès ce moment, dans son cœur et dans sa volonté, l'immolation spirituelle de lui-même, pour la continuer ensuite dans son corps, dans ses œuvres, dans toute sa vie. « Comme le baptême, dit saint Paul, est une participation à la mort de Jésus, qui nous donne la vie divine, en nous arrachant à la mort du péché et e nous obligeant à mourir constamment au péché et à la terre, ainsi la communion, en nous livrant en nourriture la chair crucifiée, le sang ignominieusement répandu, la vie anéantie de notre Chef Jésus, nous oblige à lui être des membres crucifiés, répandant généreusement pour lui le sang de notre âme, et lui immolant constamment notre vie dans les anéantissements de l'humiliation, de la mortification, de l'obéissance, des épreuves et de tous les sacrifices.

N'était-ce point ce que demandait formellement le Sauveur en se donnant à ses apôtres, à la Cène : « Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem ;* — Toutes les fois que vous mangerez la chair ou boirez le sang du Seigneur, vous rappellerez, vous annoncerez, vous déclarerez ma mort : *Quotiescumque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (1) ? »

Déclarer la mort du Seigneur, ce ne peut être seulement par le rite de la communion à l'autel, mais évidemment « par la manifestation qu'en feront dans leur chair mortelle (2) » dans leur vie, dans leurs mœurs, par la mortification chrétienne, ceux qui auront eu l'avantage de participer effectivement à son sacrifice eucharistique,

(1) I Cor., XI, 26.
(2) Semper nos qui vivimus in mortem tradimur propter Jesum : ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. (II Cor., IV, 11.)

lequel donne la force de tous les sacrifices moraux ; ceux qui auront bu au calice du sang divin qui donne la force enivrante de boire au calice de l'agonie. — Ainsi encore l'annonçait le divin Maître à ses jeunes et ardents disciples Jacques et Jean : « Pouvez-vous boire mon calice ? — Oui, Seigneur ! — Eh bien ! vous le boirez : *Calicem quidem meum bibetis* (1). » — Vous boirez le calice de mon sang dans les délices à ma table ; mais, en retour et par une juste conséquence, si vous voulez m'être fidèles et me rendre sang pour sang, vous boirez le calice de mes souffrances à Gethsémani, au Calvaire, dans votre vie apostolique si tourmentée, puis dans votre mort par le martyre : *Calicem quidem meum bibetis !*

Ah ! qu'ainsi comprise, comme le don et le sacrifice de l'âme à Dieu par les mains de Jésus, la communion est noble et grande ! Comme elle appelle l'amour de Dieu, le désintéressement spirituel, l'oubli de soi et la seule vue de Dieu à honorer, à satisfaire, à servir ! Comme elle engage l'âme aux préparations attentives, nécessaires pour purifier et pour orner la victime admise à participer au sacrifice de l'Agneau sans tache ! Comme l'âme se sent engagée par le don qu'elle a reçu à vivre sincèrement sacrifiée pour Dieu seul, afin de ne point mentir à sa communion et de ne point faire contradiction et violence à la sainte victime qu'elle porte en elle ! C'est alors qu'elle est vraiment la proie du Christ qu'elle a mangé et qu'il se paie de ce qu'il lui a donné, en la possédant librement, en la dominant sans résistance, en la consumant par la souffrance, et en l'offrant à son Père avec lui-même par un sacrifice spirituel, prolongé sans interruption d'une communion à l'autre !

C'est le réel holocauste intérieur de l'homme à Dieu que la communion ainsi envisagée ; et c'est pourquoi encore le Cœur Sacré, avide de religion parfaite, réclamait la com-

(1) Matth., xx, 23.

munion comme le premier moyen de le satisfaire : « Premièrement, tu me recevras autant qu'on te le voudra permettre, quelques humiliations et mortifications qu'il t'en puisse coûter. »

V. — La Bienheureuse s'était, à l'école du Sacré-Cœur, profondément pénétrée de cet esprit, et son redoutable encore que si bon Maître avait soin de transformer la plupart de ses communions en de veritables immolations, où il trouvait toujours le concours empressé de cette âme fidèle, uniquement désireuse de se rendre plus parfaitement semblable à l'adorable victime qu'elle recevait.

Sa disposition fondamentale pour la sainte communion était d'y participer aux souffrances de Notre-Seigneur, d'y recevoir l'amour de la souffrance et d'y prendre la force de la supporter vaillamment. — « Elle se sentait toujours avec deux grandes faims : une de la très sainte communion, où elle recevait le Dieu de son cœur et le Cœur de son Dieu ; et l'autre de la souffrance, mépris et anéantissement (1). »

Ces deux désirs, si bien faits pour s'accorder, dataient de loin, peut-être de sa première communion, car elle en parle en racontant comment dans le monde, privée de toute direction spirituelle, Notre-Seigneur se faisait son Maître : « Il appliquait si fort mon esprit en tenant mon âme et toutes ses puissances englouties dans lui-même, que je ne sentais point de distractions ; — mais mon cœur se sentait consumé du désir de l'aimer, et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de souffrir (2). »

(1) T. I, p. 170. — On lit dans les leçons de sa Fête : Ex hoc Christi amore, quem producta ad plures horas meditatio alebat, ingens exarsit patiendi amor, ut ei quem unice diligebat, similem se exhiberet. (Lect. IV.)

(2) T. II, p. 346.

Notre-Seigneur, qui lui inspirait cet esprit, l'agréait si fort qu'il lui dit cette grande parole d'où descend un jour si beau sur les opérations auxquelles il se livre et sur la conduite qu'il veut tenir dans la communion : « Ma fille, je viens à toi comme souverain sacrificateur (1) ! »

Sacrificateur souverain ! armé pour immoler l'âme qu'il nourrit, qu'il restaure et qu'il console !

Le glaive qu'il employait vis-à-vis de la Bienheureuse, plus tranchant, plus pénétrant que l'acier doublement trempé, était la vue claire et poignante qu'il lui donnait des souffrances de sa Passion dans le moment qu'elle recevait ou gardait en elle l'Hostie du Sacrifice. »

« Une fois, dans un temps de carnaval, c'est-à-dire environ une semaine avant le mercredi des Cendres, il se présenta à moi après la sainte communion sous la figure d'un *Ecce homo* chargé de sa croix, tout couvert de plaies et de meurtrissures. Son sang adorable découlait de toutes parts, disant d'une voix douloureusement triste : « N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui veuille compatir et prendre part à ma douleur dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent, surtout à présent ? » Et je me présentai à lui, me prosternant à ses pieds sacrés avec larmes et gémissements. Il me chargea cette lourde croix sur les épaules, toute hérissée de pointes et de clous ; et, me sentant accablée sous ce poids, je commençai à mieux comprendre la gravité et la malice du péché, lequel je détestais si fort dans mon cœur, que j'aurais mille fois mieux aimé me précipiter dans l'enfer que d'en commettre un volontairement (2). »

L'auguste victime du Sacrement lui apparut une autre fois sous les mêmes traits défigurés et déchirés de l'*Ecce*

(1) T. I, p. 145.
(2) T. II, p. 427

homo. Mais la compassion qu'il demandait avait une autre cause, plus délicate que les péchés des mondains, et elle lui fut exposée par le divin Patient lui-même :

« Je n'ai trouvé personne qui m'ait voulu donner un lieu « de repos en cet état souffrant et douloureux. » — Cette vue m'imprima une si vive douleur que la mort m'eût été plus douce mille fois que de voir mon Sauveur dans cet état. Et il me dit : « Si tu savais qui m'a mis en cet état, ta douleur « serait bien plus grande... Cinq âmes consacrées à mon ser- « vice m'ont ainsi traité, car j'ai été tiré à force de corde « dans des lieux fort étroits, garnis de tous côtés de pointes, « de clous et d'épines qui m'ont réduit de la sorte. »

« Je sentais un grand désir de savoir l'explication de ces paroles. Alors Notre-Seigneur me fit entendre que la corde était la promesse qu'il nous avait faite de se donner à nous ; la force était son amour ; ces lieux étroits étaient ces cœurs mal disposés ; et ces pointes, l'esprit d'orgueil. Je lui offris le cœur qu'il m'avait donné pour lui servir de repos. Dans ses lassitudes, il se présentait à moi dès que j'avais un moment, me disant de baiser ses plaies, pour en adoucir la douleur (1). »

« Une autre fois, dit-elle, allant à la sainte communion, la sainte hostie me parut resplendissante comme un soleil dont je ne pouvais soutenir l'éclat. Notre-Seigneur était au milieu, tenant une couronne d'épines. Un peu après que je l'eus reçu, il me la mit sur la tête en disant : « Reçois, ma « fille, cette couronne en signe de celle qui te sera bientôt « donnée, par conformité avec moi (2). »

Le divin Maître tantôt joignait des enseignements précis sur la nécessité de répondre par l'acceptation de la souffrance à la manducation de sa chair crucifiée, de son âme

(1) T. I, p. 87.
(2) T. II, p. 426.

plongée dans l'agonie du Jardin ou du Calvaire; tantôt il suppliait sa généreuse épouse de lui faire l'aumône de sa douleur compatissante.

« Il me demanda, après la sainte communion, de lui réitérer le sacrifice que je lui avais déjà fait de ma liberté et de tout mon être; ce que je fis de tout mon cœur. « Pourvu, lui dis-je, ô mon souverain Maître! que vous ne « fassiez jamais rien paraître en moi d'extraordinaire que « ce qui me pourra le plus causer d'humiliation et d'ab- « jection devant les créatures, et me détruire dans leur « estime : car, hélas! mon Dieu, je sens ma faiblesse, je « crains de vous trahir, et que vos dons ne soient pas en « sûreté dans moi. » — « Ne crains rien, ma fille, me dit-il, « j'y mettrai bon ordre, car je m'en rendrai le gardien « moi-même et te rendrai impuissante à me résister. »

« Il me fut d'abord montré une grande croix, dont je ne pouvais voir le bout, mais elle était toute couverte de fleurs : « Voilà le lit de mes chastes épouses où je « te ferai consommer les délices de mon amour : peu « à peu ces fleurs tomberont, et il ne te restera que les « épines qu'elles cachent à cause de ta faiblesse; mais elles « te feront si vivement sentir leurs piqûres que tu auras « besoin de toute la force de mon amour pour en supporter « la douleur. » Ces paroles me réjouirent beaucoup, pensant qu'il n'y aurait jamais assez de souffrances, d'humiliations ni de mépris, pour désaltérer l'ardente soif que j'en avais, et que je ne pourrais jamais trouver de plus grande souffrance que celle que je sentirais de ne pas assez souffrir, car son amour ne me laissait point de repos ni jour ni nuit. Mais ces douceurs m'affligeaient. Je voulais la croix toute pure, et j'aurais voulu pour cela toujours voir mon corps accablé d'austérités ou de travail, duquel je prenais autant que mes forces pouvaient porter, car je ne pouvais vivre un moment sans souffrance. Plus je souffrais, et plus je contentais cette sainteté d'amour qui avait allumé trois désirs dans mon cœur, qui me tourmentaient

incessamment : l'un de souffrir, l'autre de l'aimer et communier, et le troisième de mourir pour m'unir à lui (1). »

Instruite et gagnée par ces enseignements et ces témoignages, la Bienheureuse en arrivait à ne vouloir que la souffrance pure dans la communion, et elle osait supplier son Epoux adorable de lui retirer ses caresses pour ne lui faire sentir que les épines de sa couronne ou les amertumes de son Cœur :

« Un vendredi, ayant reçu mon Sauveur, il mit ma bouche sur la plaie de son sacré côté, m'y tenant serrée fortement l'espace de trois ou quatre heures, avec des délices que je ne puis exprimer, entendant continuellement ces paroles : « Tu vois maintenant que rien ne se perd « dans la puissance, que tout se trouve dans ma jouissance. »

— « Et je lui disais : O mon amour, je quitte de bon cœur tous ces plaisirs extrêmes, pour vous aimer pour l'amour de vous-même, ô mon Dieu; lui répétant ces paroles autant de fois qu'il renouvelait ces caresses (2). »

De là les mâles enseignements sur la communion qu'elle donnait à ses novices :

« Demain, après la sainte communion, prosternées en esprit à ses pieds, et comme tenant votre cœur en vos mains, faites-lui-en un entier et parfait sacrifice de tout ce que vous êtes, le suppliant de ne pas vous rejeter, après lui avoir si souvent résisté; ne vous réservant que le seul désir de lui plaire et de l'aimer, quoi qu'il vous en puisse coûter, car il veut tout ou rien (3). »

Et encore : « Je ne sais comment une épouse de Jésus crucifié peut ne pas aimer la croix et la fuir, puisque en même temps elle méprise Celui qui l'a portée pour notre

(1) T. II, p. 375.
(2) T. I, p. 87.
(3) T. II, p. 499.

amour, en faisant l'objet de ses délices. Nous ne pouvons l'aimer qu'autant que nous aimons les croix. Il me fit connaître qu'autant de fois je ferais rencontre de la croix et la mettrais par amour dans mon cœur, autant de fois je recevrais et ressentirais sa présence dans mon cœur : car sa croix l'accompagne partout comme le vrai caractère de son amour (1). »

Certes, elle ne se recherchait pas dans la communion et ne communiait pas pour son plaisir, mais pour le plus pur service et le plus dévorant amour de Dieu, l'âme héroïque qui écrivait encore ces paroles sublimes : « La sainte communion m'était si douloureuse, qu'il me serait difficile d'exprimer la peine que je sentais en m'en approchant, bien qu'il ne me fût pas permis de m'en retirer, puisque c'était lui-même qui me faisait souffrir cet état, me défendant de m'en éloigner (2) ! »

Concluons donc : Si le Sauveur a institué la communion pour garder au monde toujours vif et agissant le souvenir de sa mort, et si cette mort a été le plus parfait hommage de sa religion envers son Père, celui qui lui a donné toute satisfaction et rendu toute sa gloire restaurée, rien ne saurait être plus conforme à l'esprit de la communion et aux intentions du divin Maître, rien non plus ne sera plus utile à notre sanctification et plus satisfaisant pour le Cœur adorable, que d'envisager la communion comme l'occasion de nous offrir à Dieu en sacrifice, comme le moyen de nous unir à Jésus pour être immolés comme lui : c'est alors que ce pain de vie, en nous faisant mourir à nous-mêmes, assurera en nos âmes la vie qui ne meurt pas, et nous fera des « hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu (3) ! »

(1) T. I, p. 144.
(2) T. I, p. 86.
(3) Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhi-

III

La communion réparatrice.

Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.

Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de la charité qui est la loi du Cœur de Jésus.

(Gal., VI, 2.)

Cette profonde intelligence du sacrifice dans la communion au Christ qui vient dans nos âmes pour y opérer les fruits de sa mort en les faisant mourir à elles-mêmes par la souffrance généreusement embrassée ; cette fidélité magnanime à répondre à tous les désirs du Sauveur, à prendre en main le service de ses intérêts, au moins par la mortification volontaire, et à compatir à ses douleurs en les attirant en son propre cœur, devaient produire cette forme de piété touchante, grave et apostolique qu'on a appelée de nos jours la Communion réparatrice.

L'inspiration en remonte à la Révélation eucharistique de Paray et l'inauguration à la Bienheureuse, tandis que sa diffusion parmi les fidèles et son organisation en œuvre régulière et suivie appartiennent à un très digne frère du V. Père de la Colombière, le P. Drevon, de vénérée mémoire (1).

beatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. (Rom., XII, 1.)

(1) La communion réparatrice fut fondée comme œuvre catholique à Paray-le-Monial en 1854 par le P. Victor Drevon, S. J., le promoteur des pèlerinages à Paray, qui, en 1873, amenèrent au sanctuaire du Sacré-Cœur 200.000 fidèles du monde entier. — D'après les Brefs apostoliques, « ceux qui ont l'intention de s'acquitter de cet exercice pieux de la communion perpétuelle et réparatrice, sont divisés en classes ou sections. Chaque section est composée de sept ou trente associés. Un jour de la semaine ou un

« Un jour de communion, écrit la confidente du Sacré-Cœur, faisant mon action de grâces avec le désir de faire quelque chose pour mon Dieu, le bien-aimé de mon âme me dit intérieurement si je ne serais pas bien aise de souffrir toutes les peines que les pécheurs méritaient afin qu'il fût glorifié de toutes ces âmes. En même temps je lui offris mon âme et tout mon être en sacrifice pour faire sa divine volonté ; quand même mes peines dureraient jusqu'au jour du jugement, pourvu qu'il en fût glorifié je serais contente (1). »

I. — Notre-Seigneur lui demanda nettement la communion du premier vendredi de chaque mois « en réparation des péchés commis contre lui pendant le mois précédent », et la communion du jour de la fête du Sacré-Cœur « pour lui faire réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps (de l'octave de la Fête-Dieu) qu'il a été exposé sur les autels (2). »

Enfin : « Un autre vendredi, après avoir reçu la sainte communion dans une hostie qui avait été exposée, il me dit : « Ma fille, je viens dans le cœur que je t'ai donné, afin que par l'ardeur d'icelui tu répares les injures que j'ai reçues de ces cœurs tièdes et lâches qui me déshonorent dans le Saint Sacrement. Cette âme que je t'ai donnée, tu l'offriras à Dieu mon Père, pour détourner les peines que ces âmes infidèles ont méritées, et par mon Esprit tu l'ado-

jour du mois est assigné à chaque associé pour communier. » — De 1854 à 1880, l'Œuvre a enregistré dans le monde entier 289.000.000 de communions hebdomadaires ou mensuelles. Depuis lors on est arrivé à une moyenne de 80.000 communions par jour. — Le centre administratif est à Toulouse ; mais le centre spirituel, le cœur de l'Œuvre, reste à Paray-le-Monial. — L'organe de l'Œuvre est le *Messager du Sacré-Cœur*, publié en plus de vingt langues. — Toulouse, rue des Fleurs, 22.

(1) T. I, p. 64.

(2) T. II, p. 414.

reras sans cesse avec vérité, pour tous ces esprits qui ne l'adorent qu'avec dissimulation et fausse apparence, et tout cela pour mon peuple choisi. Et c'est à cette fin que je t'ai fait un si grand don (1). »

Pour activer dans son cœur la flamme de l'amour réparateur, Notre-Seigneur ouvrait ses regards attristés ou épouvantés sur ce qu'il endurait dans les âmes qui le recevaient mal et sur le malheur de ces infidèles. Et la pauvre victime en souffrait, par communion profonde avec son divin Epoux outragé, d'indicibles martyres : « Me préparant pour la sainte communion, j'entendis une voix qui me dit : « Regarde, ma fille, le mauvais traitement que je « reçois dans cette âme qui vient de me recevoir. Elle a « renouvelé toutes les douleurs de ma Passion. » — Je me jetai à ses pieds adorables, saisie de crainte et de douleur, pour les arroser de mes larmes, que je ne pouvais retenir, en lui disant : « Mon Seigneur et mon Dieu, si ma vie est « utile pour ces injures, quoique celles que vous recevez de « moi soient mille fois plus grandes, néanmoins me voilà !... « Je suis votre esclave, faites de moi tout ce qu'il vous plaira. » — « Je veux, me dit-il, que lorsque je te ferai connaître le « mauvais traitement que je reçois de cette âme, tu te pros- « ternes à mes pieds lorsque tu m'auras reçu, pour faire « amende honorable à mon Cœur, offrant à mon Père le « sacrifice sanglant de la croix pour cet effet, et tout ton être « pour rendre hommage au mien et pour réparer les indi- « gnités que je reçois dans ce cœur. »

« Je demeurais toute surprise d'entendre ces paroles d'une âme qui venait de se laver dans le précieux sang de Jésus-Christ, mais la même voix me dit encore : « Ce n'est pas « qu'elle soit dans le péché, mais la volonté de pécher n'est « pas sortie de son cœur ; ce que j'ai plus en horreur que « l'acte même du péché, car c'est appliquer mon sang par

(1) T. I, p. 181.

« mépris sur un cœur corrompu, d'autant que la volonté « au mal est la racine de toute corruption. »

« A ces mots je souffris de grandes peines, demandant sans cesse cette miséricorde à Notre-Seigneur, qui me dit un jour de Pâques, après l'avoir reçu : « J'ai ouï ton gémis- « sement et j'ai incliné ma miséricorde envers cette âme (1). »

Terminons ces citations par ces paroles de Notre-Seigneur qui sont la consécration, pour la Bienheureuse, de sa fonction de réparatrice, et qui disent à toutes les âmes généreuses qui veulent la suivre dans cette voie apostolique, combien le divin Persécuté les aime et attend d'elles un refuge assuré, une consolation désirée :

« Je veux que ton cœur me soit un asile, où je me retirerai pour y prendre mon plaisir lorsque les pécheurs me persécuteront et me rejetteront des leurs.

« Lorsque je te ferai connaître que la divine Justice est irritée contre eux, tu me viendras recevoir par la sainte communion et, m'ayant mis sur le trône de ton cœur, tu m'adoreras en te prosternant sous mes pieds. Tu m'offriras à mon Père éternel, comme je te l'enseignerai, pour apaiser sa juste colère et fléchir sa miséricorde à leur pardonner; et tu ne feras point de résistance à ma volonté lorsque je te la ferai connaître, non plus qu'aux dispositions que je ferai de toi pour l'obéissance, car je veux que tu me serves d'instrument pour attirer des cœurs à mon amour (2). »

II. — Cette pieuse coutume de la communion réparatrice, encore que si visiblement demandée par le Sacré-Cœur à sa Servante — ce qui en devrait bien suffisamment établir la légitimité, — rencontre pourtant parfois des contradicteurs, esprits froids et positifs, qui, appuyés sur une parole

(1) T. I, p. 97.
(2) T. I, p. 145.

de saint Thomas mal interprétée, prétendent que la communion réparatrice ne représente rien de réel, ni, par conséquent d'utile, « parce que la communion, étant un sacrement, ne peut, comme les autres sacrements, être profitable qu'à celui qui la reçoit (1). »

Quelques mots suffiront à réduire cette objection à sa juste mesure et nous permettront de faire ressortir les raisons doctrinales qui démontrent la légitimité et les grands fruits de la communion réparatrice.

Que, selon la lettre de saint Thomas, on ne puisse communier les uns pour les autres, en ce sens que ceux qui communient, en se nourrissant spirituellement eux-mêmes, nourrissent en même temps ceux qui s'abstiennent, nous l'accordons facilement : rien n'est plus personnel et moins communicable que la manducation et la nutrition.

Nous accordons de même qu'un chrétien, pour charitable et désintéressé qu'il soit, ne peut accomplir le précepte de la communion pascale à la place d'un autre, et, en communiant à son intention, le dispenser de communier lui-même au moins une fois l'an, à quoi chacun est personnellement tenu sous peine de péché grave.

Enfin, admettons encore que la communion faite dans les meilleures conditions de pureté et de ferveur, pour réparer le crime de la communion sacrilège d'un profanateur, ne peut mériter en rigueur de justice à ce malheureux la grâce du pardon. C'est en effet la loi établie par Dieu que le mérite proprement dit, le mérite de justice, soit essentiellement individuel et ne couronne que les bonnes œuvres faites pour soi-même dans les conditions voulues. Mais à côté du mérite rigoureux, il y a le mérite gracieux, c'est-à-dire l'espoir fondé que Dieu accordera aux prières des uns la grâce des autres, s'ils savent lui plaire, prier en son nom, s'inspirer, en recommandant

(1) IIIe, P. q. LXXIX, a. 6.

le prochain, d'une sincère charité ; surtout s'ils savent mettre dans leur prière les qualités qui gagnent presque irrésistiblement le cœur de Dieu.

Mais, ces réserves faites, il reste, en faveur de la communion réparatrice, de nombreuses et bonnes raisons qui la recommandent à toutes les âmes désireuses de satisfaire aux désirs du Sacré-Cœur, d'exercer en faveur des âmes un très salutaire apostolat et d'accroître leur propre ferveur à communier.

Vis-à-vis de Dieu outragé par le péché, quel qu'il soit, et davantage encore par la profanation du Corps de son très saint Fils, la communion réparatrice est une application de cette admirable et charitable loi de la solidarité, inspirée à l'esprit humain par la bonté divine, et mise en œuvre dans les sacrifices, avec son approbation, par la substitution d'une victime innocente à la place du pécheur. Elle est surtout une application de cette substitution sacrificale que Jésus-Christ lui-même, prêtre parfait et sanctifié par son propre sacrifice, offrait à son Père, avec son sang, son amour, sa fidélité, les hommages de sa parfaite religion, pour les crimes et les blasphèmes des hommes coupables. Qui communie de son mieux, [illegible] réparation pour les pécheurs, dont la plus [illegible] est de ne pas revenir au devoir de communier, [illegible] ner sacrilègement, celui-là donne à Dieu ho[illegible] bénédiction pour ces oublieux ou pour ces co[illegible] Il s'est purifié, il a accepté ses peines, il s'est peut-être imposé des pénitences pour enrichir l'oblation de lui-même qu'il va faire dans sa communion ; il embrasse d'une volonté généreuse les épreuves qu'il prévoit et se résigne sans exception à toutes celles que Dieu lui réserve sans les lui faire connaître à l'avance : ce sont là des compensations effectives offertes à Dieu contre les usurpations ou les lacunes du péché ; c'est la religion de la piété filiale contre l'irréligion du péché ; et comme une attention d'un fils fait oublier à un père

l'irrévérence de son frère, comme l'affection couvre l'ingratitude et qu'un don compense un vol, ainsi tous les hommages de religion contenus dans la communion réparatrice offrent à Dieu une compensation très réelle et très légitime, qu'il agrée et demande, comme il demandait autrefois l'oblation pure qui devait lui être présentée par toute la terre à la place des sacrifices profanés du sacerdoce infidèle (1).

Et quelle consolation, quel soulagement, quel soutien pour le Cœur de la divine victime outragée dans son amour, dans sa dignité et dans sa chair, par l'abandon ou par la trahison, que de voir venir à lui de bons cœurs, touchés de l'excès de son infortune, empressés : comme Véronique, d'essuyer les crachats qui déshonorent sa face adorable ; comme Jean, de lui témoigner fidélité contre l'abandon des apôtres ; comme Marie, qui lui offrait son intrépide amour contre l'apostasie des pécheurs de tous les siècles. Dans ce ministère de généreuse compassion, les larmes de Madeleine, pleurant ses propres péchés, quoique pardonnés, pleurant aussi ceux de tous les pécheurs, sont dignes de se mêler à celles de la Mère immaculée, pour faire le seul breuvage qui soutienne son Cœur accablé et défaillant.

Donnez, donnez au Christ si avide de se donner, méconnu et rejeté par tant d'âmes qui s'exposent à être éternellement séparées de lui pour avoir refusé de s'approcher de sa Table eucharistique ; donnez-lui la consolation, en le recevant plus souvent, de ne pas laisser perdre le trésor qu'il apporte à tous, de recevoir le don divin qu'ils méprisent ! Soyez de ceux qui, remplaçant les invités ingrats et dédai-

(1) Mensa Domini despecta est, et munus non suscipiam de manu vestra ; ab ortu enim solis usque ad occasum, offertur nomini meo oblatio munda. (Mal., I, 7-11.)

gneux, donnèrent au divin Roi de la parabole la satisfaction de voir son cénacle rempli et sa table garnie (1).

Ce sera, en même temps qu'œuvre de religion envers Dieu et d'amour envers Jésus, œuvre de charité précieuse et secourable pour le prochain. Vous ferez oublier son ingratitude; vous plaiderez le pardon pour sa faute; vous offrirez sa rançon; vous implorerez pitié pour son ignorance ou sa fureur; vous le couvrirez contre les coups de la colère; et à cause de vous il lui sera fait grâce, et vous aurez sauvé l'âme de votre frère.

« Priez les uns pour les autres, disait saint Jacques, afin que vous soyez sauvés : *Orate pro invicem ut salvemini* »; car il y a une grande force dans l'intercession mutuelle, dans la médiation bénévole des chrétiens en faveur de leurs frères, qui va jusqu'à leur obtenir le salut éternel : *Multum enim valet deprecatio justi assidua* (2)! — Mais quelle prière vaut celle de la communion réparatrice bien comprise et loyalement accomplie? Avec la préparation recueillante de l'oraison privée ou de l'oraison publique du saint Sacrifice; avec la préparation purifiante de la contrition, de l'humilité, de l'amour de Dieu, du zèle pour son honneur, de la charité active pour l'âme des pécheurs en faveur de qui l'on communie; avec le secours si efficace de l'union avec Jésus qui vient prier en nous, élever notre prière, parfaire notre bonne œuvre, consommer nos mérites, nous identifier enfin tellement à lui, que ce soit lui qui prie, implore et répare en nous!

Evidemment la communion réparatrice est œuvre de charité pour le prochain, généreuse, désintéressée, humble et discrète, toute surnaturelle, pleine de foi et d'espérance, — et par conséquent très efficace pour son bien, sa conver-

(1) Domine, adhuc locus est. Et ait dominus servo : Exi in vias et sepes ; et compelle intrare ut impleatur domus mea. (Luc., XIV, 22, 23.)

(2) Jac., V, 16

sion et son salut, et l'on peut traduire hardiment l'exhortation de saint Jacques par ces mots : « Priez et communiez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés tous ! »

Car de réparer pour les autres par cette prière efficace entre toutes de la communion, c'est faire son propre salut, servir ses propres intérêts spirituels et travailler pour assurer et accroître sa propre récompense.

Aucune bonne œuvre accomplie pour autrui n'est sans laisser un mérite personnel à qui la fait. Aucun désintéressement, pour pur et généreux qu'on l'imagine, ne vaut contre cette loi de Providence qui veut que le fruit surnaturel profite d'abord au sol d'où il sort et enrichisse d'un mérite inaliénable l'âme qui l'a produit.

Toute communion réparatrice vaut donc d'abord pour celui qui la fait, et plus le désintéressement y est grand, plus le zèle y est ardent pour en porter les effets salutaires au profit d'autrui, plus elle enrichit de mérites l'âme généreuse qui, s'oubliant elle-même, ne poursuivait que le service des intérêts du Cœur Sacré de Jésus.

De plus, quiconque se donne au sublime apostolat de la communion réparatrice y trouve de notables accroissements de sainteté : et rien n'est plus favorable à la perfection personnelle que cette œuvre où l'on n'a en vue que le zèle de Jésus et du prochain. Cet apostolat donne un stimulant à la piété, à une pureté plus délicate, à un respect plus profond, à une surveillance plus exacte de toutes les actions. On y sent exciter le zèle à communier plus souvent et dans des conditions meilleures. On y trouve aussi une occasion propice de réparer pour les années de la vie où la dissipation, la négligence, de graves infidélités parfois, avaient fait abandonner l'usage fervent de la communion, sinon peut-être l'accomplissement même du devoir pascal. Enfin on se gagne la reconnaissance du Sauveur, qui, n'ayant jamais laissé sans récompense surabondante le moindre service, le plus passager sentiment de

pitié en faveur d'un de ses membres malheureux, ne saurait pas ne point payer au centuple une compassion qui, pourvoyant au bien spirituel le plus important du prochain, comprend les grands désirs et les grandes déceptions du Cœur très bon, qui s'efforce d'apporter consolation à sa douleur, réparation à l'injure subie par le refus ou le mauvais usage du meilleur de ses dons, où il se livre lui-même.

Voilà, dans son austère et douce grandeur, la communion réparatrice : elle est un grand acte de religion envers Dieu, d'amour envers le Sauveur, de charité envers le prochain, de noble vertu dans celui qui la fait.

Comme le Cœur Sacré la demande formellement à Paray, il semble l'avoir sollicitée, à la Cène, de Pierre, de Jean et de tous les apôtres fidèles. L'entendez-vous frémir du dessein sacrilège de Judas, lui reprocher sa perfidie, se plaindre de son ingratitude devant tous les siens? Il semble bien que ce soit pour leur demander plus de pureté, plus de foi, plus de fidélité, et par conséquent pour les préparer à faire cette première communion d'autant plus fervente qu'ils doivent réparer le crime et consoler la douleur de l'indigne communion du traître. Les sentiments ardents de saint Pierre « protestant qu'alors même que tous les autres le trahiraient, lui, du moins, ne l'abandonnerait pas », sont bien l'expression de la réparation, où la fidélité se dresse généreuse et fervente contre la félonie.

Notre-Seigneur les accepte, et, le traître sorti, il leur dit : « Ah! vous qui êtes restés auprès de moi dans mes tribulations, soyez-moi toujours fidèles! Demeurez dans mon amour : vous êtes mes amis! Et mon Père vous aime parce que vous m'aimez et que vous croyez fermement en moi (1)! »

(1) Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis et credidistis quia a Deo exivi. (Joan., XVI, 27.)

Les âmes sincères et dévouées qui s'adonneront à la sainte pratique de la communion réparatrice afin de servir les grands intérêts qu'elle représente, la satisfaction du plus ardent désir et la consolation de la plus poignante douleur du Cœur adorable, pourront entendre aussi des lèvres ineffablement reconnaissantes du Sauveur, les paroles dites à la Bienheureuse en retour de la donation qu'elle lui avait faite d'elle-même :

« Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses trésors, pour le temps et pour l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs ; et je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Tu en seras pour toujours la disciple bien-aimée, le jouet de son bon plaisir et l'holocauste de ses désirs, et lui seul sera le plaisir de tous tes désirs, qui réparera et suppléera à tes défauts et t'acquittera de tes obligations (1). »

Jésus, réparateur des défaillances des âmes réparatrices, suppléant à leur impuissance et se faisant le garant de leurs bonnes intentions : se peut-il consécration plus touchante de la grande charité de la communion réparatrice ?

IV

Un seul cœur.

Et dabo eis cor unum, et spiritum novum tribuam in visceribus eorum.

Je mettrai dans leurs poitrines un cœur nouveau, et ils n'auront avec moi qu'un seul et même cœur. (Ezech., XI, 19.)

I. — On lit dans la Vie de la bienheureuse confidente du Sacré-Cœur :

« Le vendredi dans l'octave de la Fête-Dieu, après la

(1) T. I, p. 159.

sainte communion, mon Jésus me dit ces paroles : Ma fille, je suis venu en toi pour substituer mon âme à la place de la tienne, mon cœur et mon esprit en la place du tien, afin que tu ne vives plus que de moi et pour moi. » — Cette grâce eut tant d'effet que rien n'a été capable depuis de troubler tant soit peu la paix de mon âme, et je ne sentais plus de capacité dans mon cœur que pour aimer mon Dieu (1). »

Le même jour, Notre-Seigneur ayant demandé à sa servante de suppléer à l'ingratitude des hommes, comme elle lui remontrait son impuissance, le divin Maître lui dit : « Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque ! » — Et il me donna son Cœur en me disant : « Désormais je m'aimerai en toi ! »

Sainte Catherine de Sienne répétait un jour avec plus de ferveur que jamais la prière du Roi-prophète : « Créez-en moi un cœur pur, ô mon Dieu ! » Et elle suppliait le Seigneur de lui arracher son cœur et sa volonté propre. L'Epoux, lui apparaissant et la jetant dans un sommeil extatique, lui ouvrit le côté gauche et lui enleva le cœur, la laissant littéralement sans cet organe pour vivre, ce qu'elle fit quelque temps par miracle. Or, un jour qu'elle était restée seule à prier dans la chapelle du Tiers-Ordre, Notre-Seigneur lui apparut de nouveau tenant entre ses mains un cœur de chair tout éclatant de lumière, qu'il déposa dans la poitrine de la Sainte, après l'avoir ouverte de nouveau. Et il lui disait : « Tiens, ma fille, à la place de ton cœur, que je t'ai pris, je te donne le mien, pour que tu en vives à jamais : *Tibi trado Cor meum quo semper vivas* (2) ! »

(1) T. I, p. 141.
(2) Act. Sanct. Bolland. : Trigesima Aprilis, c. VI.

Saint Chrysostome a écrit de saint Paul que l'amour à force de dilater son cœur, l'avait transformé en celui de Jésus, de sorte qu'en vérité le Cœur de Jésus-Christ était devenu le cœur de Paul : *Cor itaque Christi erat cor Pauli.* C'est en vertu de cette surnaturelle substitution que l'Apôtre pouvait dire : « Je vis, je parais vivre du moins ; mais en réalité ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus* (1). »

Ces trois faits miraculeux nous mettent en face de changements, de transformations et de substitutions où des cœurs humains deviennent le Cœur de Jésus, où le Cœur de Jésus se fait le cœur de ses créatures. Dans quel sens faut-il entendre ces opérations ? Sont-ce de pures représentations symboliques ? Et si ce sont des opérations réelles, y faut-il voir autre chose que des faveurs miraculeuses accordées à des âmes privilégiées, où le commun n'a rien à prétendre ?

Nous croyons en toute simplicité qu'il y eut faveur et miracle en la manière dont le Sauveur déclara par paroles et par opération sensible l'échange de cœur qu'il faisait avec ces serviteurs fidèles, et qu'à cette privauté merveilleuse, don tout gratuit du divin Maître, personne ne peut sans folle témérité prétendre.

Mais en même temps nous croyons à la réalité de la substitution spirituelle du Cœur de Jésus au cœur de ces amis d'élite, et que ce qu'il manifesta miraculeusement à ces privilégiés, il l'opère invisiblement, mais très réellement, dans tous les chrétiens ses membres, afin de se les incorporer, de vivre en eux et de les faire vivre de sa vie divine, en s'en constituant le principe intérieur et permanent.

(1) Amor cor Pauli in Cor Christi dilatando transmutavit et Paulum in Christum quasi transformavit. « Cor itaque Christi erat cor Pauli. » (Hom. 23 in Rom.)

Nous croyons que cette substitution est un effet régulier de la communion bien reçue, le résultat voulu par le divin Instituteur de ce sacrement du suprême amour, la conclusion normale de ce don qui, livrant en forme de nourriture le Christ vivant en personne, doit produire l'union personnelle, l'identité de vie entre l'aliment et celui qui le prend.

Sans doute, ce n'est pas le Cœur seul de Jésus-Christ que le cœur seul du communiant reçoit . l'être humain tout entier reçoit le Christ total ; et l'union se fait entre les personnes et non pas entre les cœurs seulement. Mais comme le cœur est le foyer et le symbole de la vie et de l'affection, et que la communion, donnée par amour, reçue dans la charité, a pour but de faire vivre d'une charité accrue dans son fonds et activée dans ses forces, il est très légitime de désigner l'opération totale par sa cause principale, l'effet complet par l'effet le plus précieux, et d'attribuer au cœur humain, racine de l'être, l'identification avec Jésus-Christ produite par la communion, don par excellence de son Cœur.

Et comme la fin poursuivie par le Verbe incarné dans tous ses mystères et dans toutes ses œuvres est de s'unir à l'homme personnellement par la communion, pour le rendre capable de la vie de Dieu même pendant toute l'éternité ; que la Révélation du Sacré-Cœur a été faite par le divin Maître surtout pour ramener les âmes à son Sacrement, dont il a fait l'aliment nécessaire de la vie de grâce et le gage indispensable de la vie de gloire, il est tout naturel que dans les leçons données à la Bienheureuse sur la communion, l'effet capital de ce sacrement de vie, qui est l'union avec le Christ, soit préconisé sous ce nom très expressif : la substitution du Cœur de Jésus au cœur de l'homme. Il n'est pas étonnant non plus que les effets de cette union profonde et stable, les opérations qu'elle permet au divin Chef d'accomplir dans les membres où il est descendu pour les animer de sa vie, et enfin les devoirs de

l'homme pour se préparer à cette union bienfaisante et la faire fructifier en œuvres de sainteté, soient abondamment révélés et décrits dans les ineffables entretiens que le céleste Maître daigna multiplier avec la servante de prédilection de son Cœur.

II. — Cette substitution du Cœur vivant du Christ au cœur de l'homme, œuvre exquise de l'amour, chef-d'œuvre de la sagesse du Restaurateur de la créature tombée, avait été annoncée par tous les prophètes autant qu'appelée par le besoin de l'humanité; nulle part pourtant elle n'est décrite en termes plus précis que dans cette prophétie d'Ezéchiel : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et j'insufflerai dans vos poitrines un esprit nouveau : *Dabo vobis cor novum et spiritum novum ponam in medio vestri.* Je vous enlèverai votre cœur lourd, insensible et mort comme la pierre : *Auferam cor lapideum de carne vestra;* et je vous donnerai un cœur vivant, sensible et aimant : *Et dabo vobis cor carneum.* — Qu'est-ce à dire? Je vous donnerai, pour vous refaire un cœur surnaturellement vivant, aimant de dilection divine, le Cœur de chair de mon Fils : vous le mangerez corporellement et il vous nourrira spirituellement; vous vous assimilerez si parfaitement à lui qu'il deviendra votre propre cœur, dominant et absorbant le vôtre, vivant en vous de sa vie divine et vous en faisant vivre vous-mêmes : *Et dabo vobis cor carneum* (1). »

Dans quelle mesure est vrai et comment faut-il entendre ce mystère très attrayant, très noble et très doux de

(1) Ezech., XXXVI, 25. — Le Prophète commençait ainsi cette prophétie où l'on voit la délivrance de la servitude et de la haine du péché par le baptême, préparant la transformation déifique du cœur par la communion : Tollam vos de gentibus et congregabo vos de universis. Et effundam super vos aquam mundam et mundabimini ab universis inquinamentis vestris et ab omnibus idolis vestris mundabo vos.

la substitution du Cœur Sacré à notre cœur dans la communion ?

Disons d'abord que ce n'est là qu'un des effets réguliers de la communion. Ce n'est donc ni une chose inouie, ni une doctrine nouvelle ; et encore que ce soit une merveille de grâce, ce n'est pas une merveille extraordinaire, accomplie en quelques privilégiés, manifestée seulement en ces derniers temps. C'est simplement la réalisation du dessein que s'est fixé le Sauveur dans l'institution de l'Eucharistie et l'effet principal de la bonne réception du Sacrement. Notre-Seigneur l'annonçait en termes très clairs quand il disait au chap. VIe de saint Jean, développant les points principaux du dogme de l'Eucharistie : « Comme mon Père, qui est le principe vivant de toute vie, m'a envoyé et que je vis de mon Père et pour mon Père : *Sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem ;* ainsi celui qui me mange vivra de moi et pour moi : *Et qui manducat me et ipse vivet propter me.* »

Tout le fondement du mystère de la communion est en ces paroles et il les faut bien comprendre.

La communion a pour but, dans le plan divin, de reproduire d'une manière analogue, dans chaque chrétien et à son profit, le mystère de l'Incarnation du Verbe dans la sainte humanité de Jésus. La communion est l'Incarnation au second degré, le Verbe, après s'être donné sans intermédiaire à l'humanité du Sauveur, voulant passer jusqu'à nous par le moyen de cette humanité sacro-sainte.

En Jésus, le Verbe descend du sein du Père et lui communique en plénitude sa nature divine ; il déifie directement la sainte humanité en se donnant à elle pour être sa propre personne, son principe individuel d'existence et d'activité. Il donne à la sainte humanité tout ce qu'il reçoit du Père, c'est-à-dire toutes les perfections de l'être divin, et il fait de ce fils de la Vierge le Fils éternel de Dieu. La nature humaine de Jésus est alors tout entière

déifiée et d'une manière inaliénable. Tout en gardant sa condition de nature finie, elle entre en jouissance éternelle de toutes les prérogatives, de tous les droits de la nature divine. Le Père qui se communiquait de toute éternité à son Verbe en l'engendrant dans le sein de la Trinité continue de s'écouler pleinement en lui, dans l'humanité de Jésus. Mais parce que le Verbe a pris à lui cette humanité comme seconde nature, la vie du Père passe par la personne du Verbe à la nature humaine de Jésus, et fait de Jésus, même comme homme, le Fils de Dieu, vivant de la vie personnelle et propre de Dieu, à jamais. Et c'est comme Verbe et comme homme que Jésus peut dire : Je vis de mon Père et par mon Père qui m'a envoyé, dont je suis le Fils engendré pendant l'éternité et formé dans le temps : *Sicut misit me Pater et ego vivo propter Patrem.*

Voilà la déification parfaite et typique de l'humanité dans son chef, le Christ Jésus.

Le Père n'envoie pas son Verbe ici-bas pour se faire un seul fils parmi les hommes, mais pour reconquérir tous ses fils, qu'il avait créés vivants, et que le péché a séparés de lui et privés de sa vie. Il veut qu'ils la reprennent par une déification nouvelle sur le modèle et par le ministère de leur aîné, son bien-aimé : « Tous ceux qui ont reçu le Verbe descendu dans le monde, dit saint Jean, il leur a donné le pouvoir de devenir comme lui des fils de Dieu, dont la naissance surnaturelle n'est le fait ni de la volonté humaine ni de la nature, mais de Dieu lui-même : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis filios Dei fieri.* »

Recevoir le Verbe et devenir fils de Dieu comme lui, c'est sans doute croire en lui et lui être uni par le lien vital de la grâce baptismale : mais cette foi initiale et ce premier lien appellent leur perfection, qui se trouve dans la possession réelle du Verbe incarné : cette possession s'obtient par la communion. C'est là qu'en mangeant sa chair, nous sommes incorporés à sa divinité, unis à sa

personne adorable, assez parfaitement pour qu'elle nous fasse vivre de sa vie divine sur le modèle de ce qu'elle fait en Jésus. Car par son union au Verbe de vie, sa chair est devenue elle aussi principe de vie divine : *Fecit eam vivificativam* (1). Et elle communique à ceux qui la mangent toute la vie qu'elle a reçue pour la donner à tous : la vie de grâce, de vertu surnaturelle et de sainteté, la vie éternelle du Fils de Dieu fait homme. Elle la donne en introduisant dans l'âme la Personne du Verbe qui vient la faire vivre de la vie qu'elle donnait en plénitude à la sainte humanité de Jésus. Cette copie, cette reproduction de l'Incarnation dans les membres de Jésus par la communion, est la déification de l'humanité au second degré.

Cette opération déifique se fait à la communion, toutes les fois qu'on renouvelle cet acte qui donne en aliment la divinité unie à la chair de Jésus. Mais a-t-elle en nous, comme en Jésus, un effet durable ? La communion est-elle l'union d'un moment avec Dieu ou l'entretien d'une déification permanente ?

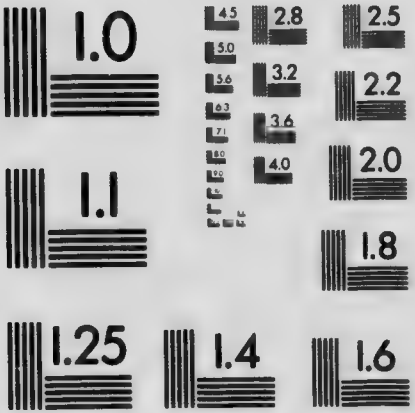
Nous répondons qu'elle est faite pour durer d'une communion à l'autre, et pour nous conduire ainsi jusqu'à la possession éternelle ; que c'est sa force native et le but de son institution, comme c'est la nature de l'aliment de soutenir la vie et par conséquent de demeurer, par ses effets vitaux dans l'organisme qui l'a reçu, d'un repas à l'autre.

Les lois et les effets de la manducation corporelle éclairent très sûrement ce mystère de la manducation spirituelle, puisque c'est ce mode sensible que l'Instituteur des sacrements a choisi pour opérer et manifester l'œuvre

(1) Vivificativum Dei Verbum, uniens seipsum proprie carni, fecit ipsam vivificativam ; decebat enim eum nostris quodammodo uniri corporibus per sacram ejus carnem et pretiosum sanguinem quem accipimus in benedictionem vivificativam in pane et vino. (S. Cyrillus, lib. IV in Joan. a D. Th. allat. IIIa P., q. LXXX, a. 1, c.)

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

secrète accomplie dans les âmes par la communion. — Or on peut distinguer deux moments ou deux phases dans la manducation de l'aliment corporel : le moment où on le prend, où on le mange ; puis, le temps pendant lequel, répandu dans l'organisme en sucs nourriciers, il le restaure, le fortifie et l'anime. Le premier de ces moments pourrait s'appeler l'acte de la manducation ; le second, la nutrition. La manducation ne dure que quelques instants ; la nutrition se prolonge plusieurs heures, selon les tempéraments, les conditions d'existence, la valeur nutritive de l'aliment et les déperditions de forces plus ou moins grandes eu égard aux travaux accomplis (1).

Il en va de même dans la réception de l'aliment spirituel. — La communion est l'acte de la manducation. A ce moment béni le chrétien reçoit sous l'écorce des espèces sacrées le Christ Jésus tout entier changé en aliment. Les espèces corporelles subissent l'effet ordinaire de l'aliment, et dès qu'elles commencent à se dissoudre, la chair, le sang, l'âme et la divinité de Jésus se répandent dans notre être et le nourrissent en lui communiquant les principes de vie dont de tels éléments surabondent. Cette vie est avant tout

(1) Hic est ordo rerum in communione Eucharistiæ. *Primo*, per Eucharistiæ sumptionem Christi caro et sanguis, totusque Christus, id est ejus humanitas et divinitas, quasi cibus ingreditur in stomachum nostrum, in eoque manet. *Secundo*, speciebus Eucharistiæ vi stomachi digestis, et in carnem nostram conversis (redit enim per Dei virtutem materia panis et vini, quæ in consecratione fuerat annihilata), Christi caro et humanitas in nobis esse desinit, sed deitas Christi, quasi cibus immortalis, manet in nobis, quæ exinde, *Tertio*, vitam suam supernaturalem animæ communicat, fovet et auget, cibando illam assidue eo modo quo jam dixi. *Quarto*, eadem nostrum corpus in resurrectione a morte suscitabit, illudque animæ uniet, itaque toti homini vitam æternæ gloriæ conferet, eo quod Eucharistiam, saltem quoad deitatem Christi quam continet, quasi cibum et pharmacum immortalitatis, semper in corpore et anima habeamus, ac per illam Christus maneat in nobis, ut ipse hic asserit, nimirum quatenus ipse Deus est. (Corn. a L. in Joan., VI.)

la charité surnaturelle, avec les vertus qui la traduisent en acte : les vertus théologales et les vertus morales surnaturelles ; elle est accompagnée de toutes les grâces actuelles nécessaires pour soutenir les bons combats, accomplir les œuvres bonnes et supporter les peines de la vie.

A ce moment, tous les éléments qui composent le Christ reçu et mangé, agissent pour nourrir suivant leurs aptitudes propres et répandent dans le communiant les qualités dont ils jouissent. Le Christ écoulé en nous, s'applique et s'adapte à nous, comme l'aliment corporel à toutes les parties et à tous les besoins de l'organisme. — Ainsi, dit l'Ecriture, fit le prophète Elisée, pour rendre la vie au jeune enfant de la veuve. Se rapetissant et s'efforçant de s'ajuster à sa petite taille, il appliquait son front contre le front de l'enfant, ses mains sur ses mains, ses pieds sur ses pieds (1). Et le Christ Jésus, pour nous communiquer sa vie, s'applique à tout notre être par un prodige d'abaissement et d'industrieuse condescendance.

A ce moment aussi, pourquoi son Cœur ne s'appliquerait-il pas à notre cœur et, agissant selon ses forces propres, qui sont de faire vivre et d'aimer, pourquoi n'y restaurerait-il pas les forces de la vie divine et de l'amour surnaturel ? — Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme que, le voulant grandir, vous daigniez poser votre Cœur contre son cœur : *Quid est homo quia magnificas eum et apponis erga eum Cor tuum* (2) ?

N'est-ce pas ce que signifiait le divin Instituteur de la communion quand il attirait Jean sur son Cœur, non pas seulement pour lui montrer la source de l'Eucharistie, mais pour lui faire sentir l'action vivifiante qu'exerce dans la restauration quotidienne de l'homme son très saint

(1) Et incubuit super puerum : posuitque os suum super os pueri et oculos suos super oculos ejus et manus suas super manus ejus, et incurvavit se super puerum et calefacta est caro pueri. (IV Reg., IV, 34.)

(2) Job, VII, 17.

Cœur? Intelligente et prévoyante est l'âme qui, selon la recommandation de Raphaël à Tobie, porte une attention particulière sur le Cœur qu'elle mange en recevant Jésus-Christ; en s'y unissant plus étroitement, elle en tirera des remèdes puissants de lumière et de vie : *Cor ejus... repone tibi : sunt hæc necessaria ad medicamenta utiliter* (1)

Le premier moment de la manducation sacramentelle passé, les espèces consumées dans l'estomac disparaissent, emportant avec elles la présence corporelle du Sauveur, son corps et son sang, avec son âme : car la présence de son humanité est strictement liée à la présence des espèces sacramentelles et limitée à leur intégrité : dès que celle-ci cesse, celle-là disparaît. Le Cœur Sacré, dans sa chair, dans sa présence corporelle et dans son action immédiate, disparaît donc aussi.

Mais cessons-nous de lui être unis? Cesse-t-il d'agir en nous et sur nous? Qu'en est-il de cette union qui était le but de la communion, l'union stable avec Jésus-Christ et avec Dieu, qui devait assurer sa vie et son empire en nous, et, continuant de nous déifier d'une manière permanente, faire de nous d'autres christs, en qui Dieu vivrait constamment et agirait en maître, comme il fait en Jésus lui-même : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me?*

C'est ici que commence le second moment de la nutrition spirituelle ou la seconde phase du grand événement de la communion. Le Sauveur l'exprimait doctrinalement par ces mots très précis : « Celui qui mange ma chair demeure en moi et je demeure en lui : *Qui manducat carnem meam, in me manet et ego in illo.* » Ce qui est dire que l'effet de la manducation sacramentelle de la chair sacrée est la présence permanente de Jésus-Christ dans l'âme par le moyen de sa divine Personne ou de sa divinité.

(1) Tob., VI, 5.

Il y a d'abord permanence ou continuation de l'union renouvelée dans la communion : « Je demeure, dit le Sauveur, en qui a mangé ma chair : *Ego in illo.* » Cette permanence suit le fait passager de la manducation, elle lui survit, comme elle en est la conséquence : c'est l'état qui succède à l'acte. — Comme la substance nutritive de l'aliment, qui suit la trituration opérée par les sucs gastriques, se répand dans l'organisme et y demeure pendant un certain temps, soutenant les forces jusqu'à ce que le travail de la vie, en ayant épuisé la provision, demande qu'on la renouvelle par l'ingestion d'aliments nouveaux, ainsi la divinité, qui, par le Verbe, est le principe subsistant de l'humanité de Jésus, demeure dans l'âme et y continue la sustentation de la vie divine, l'alimentation des forces surnaturelles, l'excitation de l'activité spirituelle (1). — Sans cette permanence il n'y a pas d'union stable, d'union de vie avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ; or cette union vitale, et par conséquent durable, est l'effet assigné par le divin Maître à la communion et enseigné par les théologiens comme son effet propre, distinct et dominant tous les autres : *Qui manducat, manet in me et ego in illo* (2).

Nous disons que c'est par sa Personne divine, ou par le Verbe, que le Christ reçu en aliment demeure en nous,

(1) Christus, qua Deus, per gratiam in Eucharistiæ sumptione datam et infusam, etiam consumptis calore stomachi Eucharistiæ speciebus, realiter habitat in homine, non tantum quasi in templo suo per charitatem, sed quoque quasi cibus in stomacho suo per alimoniam. Sicut enim cibus jam digestus, et in chylum commutatus, nutrit vegetatque stomachum, et per eum omnes artus et membra, in quos [illegible] stomachus transmittit et dispergit ; sic pariter deitas Christi c[illegible]arne ejus sumpta in Eucharistia, quasi cibus animæ et corporis, cum ab homine digeri consumique nequeat, manet jugiter in animæ quasi stomacho, eumque et per eum omnes animæ vires et potentias nutrit et vegetat. Et hoc est quod ait hic Christus : « Qui manducat meam carnem, in me manet et ego in illo. » (Corn. a L. in Joan., VI, 57.)

(2) Res hujus Sacramenti est unitas corporis mystici. (IIIa P.,

parce que le mot choisi par Notre-Seigneur pour indiquer cette permanence est le pronom *Ego*, qui désigne la personne ; puis, parce que cette Personne n'est liée dans son existence, ni limitée dans sa présence, par aucune condition matérielle : ni par les espèces, ni par l'humanité de Jesus. Car s'il est vrai que cette humanité ne peut exister en dehors du Verbe, il n'en est pas de même de cette Personne divine. Celle-ci était avant le Christ, elle existe en dehors du Christ ; elle peut donc demeurer là où l'ont amenée le sacrement et la chair du Christ, quand l'un et l'autre, soumis à d'autres lois, auront cessé d'y être (1).

Mais comme les différentes présences de Dieu dans les êtres se diversifient et se classent selon les différentes actions qu'il y opère, la Personne du Verbe, qui a été amenée en nous par la chair sacramentelle de Jésus-Christ pour y nourrir notre âme de vie divine, continue, en demeurant après la disparition du Sacrement, l'action qu'elle a commencée avec lui, de la nourrir, de la fortifier, de la déifier par sa présence vivifiante. Elle y demeure, elle y habite, elle y vit et y fait tout vivre de vie divine, c'est-à-dire de vie sainte. Elle continue de verser de sa plénitude l'effusion de la grâce sanctifiante ; elle la soutient et la continue ; elle fournit abondamment, selon les besoins du travail et du combat, les secours et les

q. LXXIII, a. 2.) — Dicitur communio quia communicamus per ipsam Christo et quia participamus ejus carne et divinitate. (A. IV.) — Et encore : Sacramentum quod Christum conjungit homini est dignius sacramento quod imprimit characterem. (Q. LXV, a. 3 ad 3.)

(1) At caro Christi in Eucharistia, consumptis speciebus panis, evanescens, post se relinquit suam hypostasim, puta Verbi personam ejusque divinitatem, ob quam Christus dicitur hic manere in manducante, eumque resuscitare, et manducans in Christo. Ita Cyrillus et Patres superius citati, ac S. Ambrosius, lib. VI *de Sacram.*, cap. I, quem audi : « Quomodo ergo descendit panis e cœlo, et panis vivus ? Quia idem Dominus noster Jesus Christus conscrs est et divinitatis et corporis ; et tu qui accipis ejus carnem, divinæ ejus substantiæ in illo participaris alimento. »

munitions des grâces actuelles ; elle inspire, elle conduit, elle achève en nous et avec nous toutes nos œuvres qui sont réputées divines, parce que cette divine Personne en est le principe et la fin. Cette adorable Personne reproduit en nous ce rôle de principe de vie qu'elle exerce dans la sainte humanité de Jésus, réalisant à la lettre la déclaration du Sauveur : Comme, dans mon humanité, je vis de mon Père, parce que ma Personne, qui est le Verbe, possède la vie divine du Père et m'en fait vivre : *Sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem ;* ainsi celui qui mange ma chair vivra de moi, qui demeurerai en lui par ma Personne divine, pour lui communiquer ma vie d'une manière continue : *Et qui manducat me vivet propter me* (1).

Comment expliquer autrement cette « demeure » du Christ dans le chrétien, promise comme effet de la communion par ces paroles formelles : Celui qui mange ma chair demeure en moi et je demeure en lui : *Qui manducat meam carnem in me manet et ego in illo;* — et celles-ci, qui les complètent et les fortifient en les répétant : « Demeurez en moi, comme je demeure en vous : *Manete in me et ego in vobis.* — Je suis la vigne, vous êtes les branches : celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit ; et sans moi vous ne pouvez rien faire : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum mul-*

(1) Deitas enim Christi, quasi cibus manet in anima, semper eam alens, ac vicissim anima manet in deitate Christi, quasi in cibo immortali et vivifico, imo quasi in ipsa vita, qui continuo nos pascit et cibat influxu gratiæ habitualis, ac per stata tempora infusione novæ gratiæ actualis, puta novis sanctis illustrationibus, novis inspirationibus, novis piis affectibus et impulsibus in animam immissis, ut fiamus idem quod ipse est, ait S. Gregorius Nyssenus, id est ut fiamus spirituales, sancti et divini, idque in dies magis et magis, atque ipsam Christi deitatem, quasi lignum vitæ, semper habeamus in stomacho tam corporis quam animæ, ut ipsa suo tempore, scilicet in communi resurrectione nobis communicet suam vitam immortalem, beatam et divinam. (Corn. a L. Ub. supr.)

tum. » — Enfin cette dernière et plus sublime consécration de l'union personnelle du chrétien avec Jésus et en Jésus avec Dieu : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, ô Père saint, en te donnant à moi, en vivant en moi et en me faisant vivre, ainsi je les envoie apres m'être donné à eux dans la réalité de ma chair et en vivant en eux dans la permanence de ma présence personnelle, pour les conduire, les garder et les sanctifier en vérité : *Sicut tu me misisti in mundum et egomisi eos in mundum, et pro eis ego sanctifico meipsum ut et ipsi sint sanctificati in veritate.* — Je te prie non seulement pour ceux-ci, mais pour tous ceux qui, par eux, croiront en moi ; que tous soient un, ensemble, par l'effet de l'union qu'ils auront avec moi : car, comme tu es en moi, ô Père, et que je suis en toi, il faut qu'ils soient un en nous : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* — Moi en eux et toi en moi, et qu'ainsi ils soient consommés dans l'unité : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum* (1) *!* »

Toute autre explication de l'union produite par la communion, sinon celle de la demeure permanente de la Personne du Verbe, comme principe de nutrition de la vie spirituelle, pèche par défaut ou par excès.

Dira-t-on que, l'acte de la communion passé, il n'en reste

(1) Hic Christus dat causam, cur ipse in Eucharistia sit panis vivus et vivificus, qui nos suscitabit a morte in die judicii, ac ipsam vitæ et resurrectionis originem fontemque aperit et assignat. Deus Pater enim est ipsa fontalis vita, juxta illud : « Quoniam apud te est fons vitæ », Ps. xxxv, vers. 10, qui hanc vitam Filio suo cum essentia communicat : quo fit ut ipse Filius sit fontalis vita. Quare sicut Pater semper manens in Filio, semper hanc fontalem vitam Filio impertit, sic et Filius missus a Patre in carnem in eaque manens vitam hanc divinam carni et humanitati a se assumptæ assidue instillat, ac nobis illam in Eucharistia sumentibus continue in nobis manens similem vitam inspirat. Vivet ergo « propter me », ut sicut Pater Filio suam communicat vitam, ita Christus suam Christiano eum rite suscipienti. (Corn. a L. Ub. supr.)

plus rien qu'un certain effet de restauration de la grâce sanctifiante, sans aucune union particulière avec Dieu, distincte de celle de l'état de grâce, qui fait de l'âme le séjour de la sainte Trinité? Il faut avouer que c'est bien peu pour répondre à l'ampleur de cette parole : « Qui mange ma chair demeure en moi et je demeure en lui. » Cette parole dit une union nouvelle, une transformation de l'union que la grâce sanctifiante faisait avec Jésus, et qui résulte directement de la communion. Il était déjà présent par la grâce comme le principe de l'être surnaturel de l'âme; il se rend présent à un nouveau titre, celui d'aliment, nourrissant, fortifiant, activant sa vie. C'est une action nouvelle de Jésus en l'âme, c'est donc une présence nouvelle aussi. C'est l'action propre, et, par conséquent, une présence propre à la communion. Elle s'exerce par un entretien et un accroissement constant de la vie spirituelle, venant à l'âme de Jésus qui affirme y demeurer. Mais n'y pouvant rester présent par sa chair, il faut bien qu'il y demeure par sa Personne divine, seul élément de son être qui puisse demeurer quand cesse sa présence sacramentelle.

On se trompe par excès quand on veut expliquer ce mystère de l'union avec Jésus, fruit de la communion, par la permanence de la sainte humanité dans un mode quelconque. Si l'on dit que c'est l'humanité séparée des espèces qui demeure dans l'âme sous une forme toute spirituelle, ce ne peut être dans l'état de gloire manifeste, dont le seul séjour convenable est le ciel; ce n'est pas dans son état sacramentel, puisque les espèces sont consumées. C'est donc dans un troisième état, mais qui reste à définir. Quoi qu'il en puisse être de la valeur de cette explication, elle a le tort de ne reposer sur aucun fondement dans l'Ecriture et de paraître par conséquent le fruit d'une imagination plus ou moins ingénieuse.

On tombe dans le rêve et l'on heurte de front la doctrine unanime, si l'on prétend que le Christ reste dans le communiant revêtu de l'état sacramentel. On oublie que sans

la dissolution des espèces, il n'y a pas communion parce qu'il n'y a pas manducation, la condition essentielle de la nutrition spirituelle étant la manducation corporelle du Sacrement. Dans ce système, le Sacrement ne ferait en somme que changer de place et passer du ciboire inanimé du tabernacle dans le ciboire vivant d'une poitrine humaine. — Et si l'on dit que les espèces sont conservées, quoique dissoutes par la manducation, voici un miracle inattendu à joindre à tous ceux que suppose l'Eucharistie. Certes, tout est possible à Dieu : encore faut-il que les merveilles qu'on lui attribue soient proposées et garanties par l'enseignement de l'Evangile ou celui de l'Eglise.

Non ! tenons-nous dans la réalité. Nous sommes en face de deux termes précis : la présence permanente de Jésus-Christ en nous, appuyée sur ces paroles authentiques : Celui qui mange ma chair, je demeure en lui ; — et l'impossibilité d'une troisième présence réelle et corporelle, distincte de celle du ciel et de celle du Sacrement. Si donc Jésus demeure présent en nous, c'est par sa Personne divine, qui, introduite par le Sacrement avec sa chair, sans être restreinte à ses limites ni à ses conditions d'existence, demeure quand la chair disparaît avec la dissolution achevée du signe sacramentel.

Le Verbe, qui déifiait personnellement l'humanité de Jésus et la faisait vivre et agir divinement, le Verbe demeure en nous et nous déifie, non pas en se faisant, comme en Jésus, notre propre personne, mais en produisant en nous, par sa présence et par son action, une vie semblable à celle de Jésus : vie divine de la grâce et de toutes les vertus, principalement de la charité envers Dieu et envers le prochain, en quoi se résume toute la loi (1)

(1) Significat enim Christus vitam quæ originaliter est in Patre, per Filium et Eucharistiam, quasi per organum intermedium nobis communicari. Ita Leontius, Jansenius, Franciscus Lucas et alii. Nota hic gradationem qua vita a Deo, quasi per scalas gradatim ad nos descendit. *Primus* enim gradus est, quo Pater Filio vitam

Ainsi se trouve expliquée, sans heurter l'Ecriture ni l'enseignement théologique, la grande parole énoncée par le Sauveur quand il révélait les merveilleux effets de la manducation de sa chair : « Comme j'vis de mon Père, source de toute vie, ainsi celui qui me mange vivra de moi : *Sicut ego vivo propter Patrem, et qui manducat me vivet propter me!* »

Et le rôle du Cœur Sacré dans cette demeure permanente de Jésus-Christ, par sa Personne divine, dans l'âme du communiant ?

Il est clair que, pour autant qu'il est un organe de chair, il a disparu en même temps que les saintes espèces avec l'humanité qu'il animait. Donc, dans toutes les paroles des saints qui parlent d'union à son Cœur, n'entendez pas le cœur de chair, sauf en l'acte même de la communion. Mais la chair n'est pas tout le Cœur de Jésus : en tant qu'objet spirituel, le Sacré-Cœur est l'amour de Jésus, tous ses amours créés, et davantage encore l'Amour éternel qui est Dieu, et qui se traduit sensiblement par le cœur de chair. Or, le Verbe est personnellement cet amour infini, parce qu'il est Dieu. Demeurant présent et vivant dans l'âme du communiant pour y agir d'une action accrue par chaque communion, cet Amour vivant y aime, y inspire et y opère avec nous toutes les œuvres de la charité et de la sainteté. Et c'est ainsi, dans le sens d'Amour personnellement divin, produisant en nous l'amour de la grâce, que l'on peut dire que le Cœur de Jésus demeure toujours en notre cœur, y agit, y aime et y souffre.

C'est dans ce sens que Jésus disait : « Demeurez en moi, demeurez dans mon amour : *Manete in me, manete in*

suam divinam communicat; *secundus* quo Filius vitam eamdem humanitati a se assumptæ per communicationem hominatum impertit; *tertius*, quo eidem vitam participatam, puta gratiæ et gloriæ inspirat; *quartus*, quo non æqualem, sed similem nobis in Eucharistia instillat. (Corn. a L. Ubi supra.)

dilectione mea ; ce que vous pouvez très exactement traduire : Demeurez en moi, Verbe divin, qui vous possède, vous soutiens et vous fais vivre; — demeurez dans mon Cœur qui est le symbole et le nom de l'amour qui m'amène et me retient en vous : *Manete in dilectione mea.* »

C'est ainsi qu'en révélant l'action et les bienfaits de son Cœur pour nous dans la communion, le divin Maître disait à la Bienheureuse ces mémorables paroles :

« Voici la plaie de mon côté pour y faire ta demeure actuelle et perpétuelle; c'est là que tu pourras conserver la robe d'innocence dont j'ai revêtu ton âme, afin que tu vives désormais de la vie d'un Homme-Dieu : vivre comme ne vivant plus, afin que je vive parfaitement en toi; pensant à ton corps et à tout ce qui t'arrivera comme s'il n'était plus; agissant comme n'agissant plus, mais moi seul en toi. Il faut pour cela que tes puissances et tes sens demeurent ensevelis en moi; que tu sois sourde, muette, aveugle et insensible à toutes les choses terrestres : vouloir comme ne voulant plus, sans jugement, sans désirs, sans affection et sans volonté que celle de mon bon plaisir, qui doit faire toutes tes délices; ne cherchant rien hors de moi si tu ne veux faire injure à ma puissance et m'offenser grièvement, puisque je te veux être toutes choses. — Sois disposée à me recevoir, je serai toujours prêt à me donner à toi, parce que tu seras souvent livrée à la fureur de tes ennemis. Mais ne crains rien, je t'environnerai de ma puissance, et serai le prix de tes victoires. Prends garde de ne jamais ouvrir les yeux pour te regarder hors de moi. Qu'aimer et souffrir à l'aveugle soit ta devise : un seul cœur, un seul amour, un seul Dieu (1) ! »

Et le dévot saint Bernard pouvait écrire : « Maintenant que la lance nous a ouvert une entrée dans le très aimant Cœur de Jésus et qu'il nous est si bon d'y demeurer, ne nous en laissons pas facilement séparer. Oh ! qu'il est bon,

(1) Tome I, p. 70.

qu'il est doux de demeurer dans ce Cœur! Oh! le riche trésor! oh! la perle précieuse que votre Cœur, doux Jésus, que nous ont révélée ceux qui ont creusé des plaies dans votre corps! Je veux jeter toutes mes pensées, tous mes soucis, tous mes projets d'avenir dans ce Cœur adorable, et il se chargera de moi, il me nourrira et me conduira! O Christ Jésus, purifiez-moi encore de tous mes péchés afin que je puisse demeurer dans votre Cœur tous les jours de ma vie! Car c'est bien pour que nous y puissions toujours entrer qu'il a été ouvert et pour que nous y puissions habiter que la plaie en demeure béante (1)! »

S'il fallait dire comment nous devons coopérer pour notre part à l'union permanente de notre cœur avec le Cœur de Jésus vivant en nous par la communion, nous résumerions nos devoirs en ces mots de saint Paul : « Je vis, non, c'est Jésus qui vit en moi : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* » Ce qui exprime bien l'état dans lequel nous devons être dans ce mystère d'amoureuse et de glorieuse union avec le Fils de Dieu, devenu personnellement le principe permanent de notre vie.

S'il est vrai qu'en toute chose l'ordre exige que ce qui est inférieur soit soumis à ce qui est supérieur, que celui qui est conduit obéisse à son guide, que l'être qui reçoit la vie dépende du principe qui la donne, l'ordre ici, l'ordre de

(1) Sed quia semel venimus ad Cor dulcissimum Jesu, et bonum est nos hic esse, ne sinamus nos ab eo facile avelli. O quam bonum et quam jucundum habitare in Corde hoc! Bonus thesaurus, bona margarita, Cor tuum, bone Jesu, quem fosso agro tui corporis inveniemus? Quis hanc margaritam abjiciat? Quin potius dabo omnia, omnes cogitationes et affectus mentis commutabo, et comparabo illam mihi, jactans omnem cogitationem meam in Cor Domini Jesu, et ille me enutriet... Amplius lava me ab iniquitate mea ut in Corde tuo omnibus diebus vitæ meæ merear habitare. Ad hoc enim perforatum est latus tuum ut nobis patescat introitus. Ad hoc vulneratum est Cor tuum, ut possimus habitare in illo. De Passione Domini, lib. II.)

la raison comme de la foi, de notre intérêt comme du droit de Jésus, est que nous soyons uniquement soucieux de nous tenir dans la dépendance de la souveraine Personne qui nous vivifie divinement, qui nous veut inspirer et conduire en toutes nos voies, qui veut nous soutenir et défendre dans tous nos combats, qui veut coopérer à nos œuvres, pour les rendre parfaites, non seulement en les prévenant de sa grâce, mais en les faisant avec nous, en en comblant les lacunes, en en corrigeant les défauts, en les complétant, et enfin en les enrichissant de ses propres mérites et en leur communiquant la valeur infinie de ses propres œuvres. Comme sa présence et sa conduite et son assistance sont permanentes; que cette adorable Personne nous suit dans nos peines, nos tentations, nos épreuves et même dans nos défaites; qu'elle ne se rebute ni de notre misère, ni de notre faiblesse, ni de notre inconstance, nous ne saurions trop nous tenir unis à ce Principe vivant, dépendants de ce Principe dominant, conformes à ce Principe de toute sainteté, enfermés dans ce Principe de tout amour, qui est le Cœur divin de Jésus, vivant en nous pour que nous vivions en lui.

Saint Paul exprime bien cette dépendance amoureuse et fidèle, perpétuelle et universelle, passive et active en même temps. — Active, *Vivo*, pour correspondre, coopérer, mettre en œuvre les secours, écarter les obstacles, affronter les sacrifices, et surtout pour vouloir la dépendance plus complète, pour resserrer l'union plus parfaite, faire l'unité sans écart et sans rupture possible : *Vivo*. — Passive, *Jam non ego*, pour dépendre, attendre l'initiative et suivre la conduite, accepter les volontés et les permissions de Jésus, se conformer et s'abandonner à tous les mouvements de Jésus en lui : *Vivit vero in me Christus*.

En cela, saint Paul copiait son adorable et inimitable modèle, Jésus, qui, en tant qu'homme, n'eut d'autre action, d'autre vie, d'autre fidélité et d'autre sainteté que de dépendre de sa divine Personne, corps et âme, d'esprit, de

cœur et de volonté, dans les œuvres et dans les souffrances, dans les humiliations et dans la gloire ; il vivait de son Père et pour son Père, rien que de lui et rien que pour lui : *Vivo propter Patrem*

Allons donc à la sainte Table pour prendre le Cœur Sacré, nous en nourrir, nous y unir et en vivre. En cette union vitale, renouvelée et accrue chaque jour, est la sainteté, la vie éternelle et par conséquent le bonheur pour nous ; mais aussi l'accomplissement du plan divin, la satisfaction de Jésus et la gloire de notre Père céleste.

L'Epoux divin dit, et c'est un ordre de vie en même temps qu'un conseil de perfection et une tendre prière : « *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum :* Viens, reçois-moi et me pose comme un inviolable sceau d'autorité toujours respectée, toujours obéie, toujours aimée, sur ton cœur et sur ton bras. »

Super cor, sur ton cœur, pour que je le possède en souverain, pour que j'en reçoive et en garde toutes les affections ; sur ton cœur, pour m'aimer plus que tout, filialement, tendrement, en toute confiance, mais avec un généreux courage, capable de tout entreprendre et de tout supporter pour me donner plaisir ou gloire. — *Super cor :* pour que j'en possède toutes les pensées, que je les dirige en maître par ma vérité, qu'elles s'inspirent toujours de la foi à ma parole et se traduisent toujours par la sincérité ; pour que ton esprit m'étudie et me connaisse par la science et par la prière, et pour qu'il goûte, à me louer d'une louange plus intelligente de mes perfections, le plaisir préféré à tous les plaisirs. — *Super cor :* pour que j'en possède tous les désirs, tous les mouvements, toutes les volontés, comme leur point de départ et leur fin suprême ; sur ton cœur, afin qu'il veuille uniquement, avec fermeté, force et constance mon bon plaisir !

Super brachium suum : Sur ton bras : pour agir en

enfant de Dieu, tout le long du jour, malgré la longueur et les difficultés de la tâche et la fatigue; pour faire des œuvres toujours meilleures et toujours plus parfaites, plus fortes et même héroïques, s'il le faut. — Sur ton bras : pour combattre avec courage, tenir sans reculer la défensive aussi longtemps que dureront les assauts, prendre la défensive quand je t'en donnerai le signal, et alors ne rien craindre, tout sacrifier, même la vie pour mon amour ! — Sur ton bras : pour souffrir en portant ma croix sous toutes les formes et aussi longtemps que je te l'imposerai, quelque pesante qu'elle puisse être.

C'est à ce prix que, par la communion, reçue aussi souvent qu'elle nous est donnée, prolongée par notre fidèle dépendance autant que par le fidèle amour de Jésus, nous pouvons arriver à n'avoir avec Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, qu'un seul cœur, formé du sien et du nôtre, pour vivre saintement, pour mourir doucement et pour jouir éternellement ! Qu'il nous donne donc son Cœur afin de le servir et de faire en tout sa volonté avec un cœur agrandi de toute l'étendue du sien : *Det vobis Cor omnibus ut colatis eum et faciatis ejus voluntatem corde magno et animo volenti* (1) !

« Ma fille, dit un jour le Sauveur à la Bienheureuse, je prends tant de plaisir à voir ton cœur que je veux me mettre en sa place et te servir de cœur », ce qu'il fit si sensiblement qu'il ne m'était pas permis d'en douter. — Depuis ce temps, sa bonté me donne un si libre accès auprès de sa grandeur que je ne puis l'exprimer. — Quelquefois il me fait voir mon cœur, qui est le sien et n'est plus à moi, comme une lampe devant le Saint Sacrement, et me dit : « Ma fille, as-tu perdu au change que tu as fait avec moi en me donnant tout ? Aie soin seulement de remplir ta lampe, et j'y allumerai le feu (2) ! »

(1) II Mach., I, 3.
(1) Tome I, p. 101.

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

SOMMAIRE

I. Sacré-Cœur et Eucharistie. — I. Le principe fondamental en cette matière est l'union à garder toujours entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, ou le culte à lui exprimer par les exercices de la piété eucharistique : l'adoration de la Présence réelle ; le saint Sacrifice ; la Communion. — II. Car, distinctes dans leur objet et dans leur motif formel, ces deux adorables réalités, le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, sont liées par des nécessités radicales de nature, de fin, d'effet, qui obligent à ne les point séparer dans le culte. — III. Ce qu'apporte l'Eucharistie pour favoriser la dévotion au Sacré-Cœur. — Ce que rend le Sacré-Cœur à la dévotion envers l'Eucharistie. — IV. Ne pas séparer dans la dévotion ce que la volonté de Dieu et la nature des choses unissent inséparablement, c'est la règle d'une piété bien entendue.

II. Adoration et Consolation. — I. Le Sacré-Cœur demande des consolations qui réparent l'ingrat abandon où les hommes, pour qui il s'immole cependant, l'ont laissé durant sa Passion et le laissent dans les tabernacles. — II. L'adoration assidue et prolongée du Saint Sacrement donne satisfaction à ses plaintes aussi justes que touchantes en lui apportant ces trois grands secours : la consolation d'une présence amie ; — le réconfort de douces paroles ; — le soulagement d'une compassion sincère qui, en communiant à ses peines, les diminue de tout ce qu'elle en prend.

III. L'Heure Sainte. — I. Son institution demandée par le Sacré-Cœur. — Sa nature. — II. Son exercice : le fait de la prière au Jardin ; — les bienfaits de l'Agonie ; — les causes de l'Agonie ; — les fruits de l'Agonie.

IV. Le Remède souverain aux souffrances du Purgatoire. — I. Deux grands faits de la Révélation montrent la dévotion au Sacré-Cœur comme un puissant secours pour les âmes du Purgatoire : la piété de la Bienheureuse pour les chères âmes, et les souffrances que Notre-Seigneur lui impose pour leur

soulagement; — puis, les instances que font les saintes âmes pour l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur, qu'elles appellent : « Le remède souverain à leurs maux. » — II. Raisons de l'influence de la dévotion au Sacré-Cœur en faveur des âmes souffrantes : elles sont la portion la plus malheureuse et la plus aimée du Cœur du Chef de la triple Eglise; — œuvre d'amour pur pour Jésus, la dévotion à son Cœur embrase la charité envers le prochain de tous les dévouements les plus nobles et les plus délicats. — III. Moyens de soulager les chères âmes révélés par le Sacré-Cœur, enseignés et mis en pratique par la Bienheureuse.

V. La Bienheureuse Marguerite-Marie, parfait modèle de la dévotion au Sacré-Cœur. — I. Le modèle idéal de la dévotion envers le Sacré-Cœur est assurément la Confidente choisie de son amour, de ses secrets, de ses désirs et de ses souffrances. — Or, la Bienheureuse est en même temps l'âme la plus dévouée au Saint Sacrement qui se puisse imaginer. — II. Avant la Révélation du Sacré-Cœur, sa vie est dominée par la dévotion envers l'Eucharistie. — III. Après ce grand événement cette dévotion redouble. — IV. C'est bien la preuve, par le fait, de l'union inséparable où doivent être tenus, dans la foi, l'amour et le culte, le Sacré-Cœur et le Saint Sacrement.

I

Sacré-Cœur et Eucharistie.

Manete in me, manete in dilectione mea.
Demeurez en moi, demeurez en mon amour ou dans mon Cœur c'est tout un.
(Joan., xv, 9.)

I. — Nous avons déjà dit, au début de ce livre, commentant les volontés exprimées par le Sauveur quand il révélait son Cœur, quelles étaient les formes principales du culte qu'il réclame pour le faire honorer des hommes selon son infini mérite; nous avons indiqué aussi les raisons fondamentales qui lui doivent faire attribuer l'adoration de latrie, les hommages publics, les honneurs solennels.

Nous ne reviendrons pas sur ces choses. Mais avant de

proposer quelques pensées pour aider les âmes à adorer le Sacré-Cœur et à accomplir la pieuse pratique de l'Heure Sainte, nous voulons attirer l'attention sur un principe qui est fondamental en cette matière de la dévotion envers le Sacré-Cœur : à savoir l'union essentielle, l'union à enseigner, l'union à garder, dans la foi et dans l'amour, comme dans le culte extérieur, entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie.

De même que c'est le Cœur de Jésus qui, par l'acte le plus puissant et le plus tendre de son amour, nous a donné et nous conserve l'Eucharistie, c'est l'Eucharistie seule qui nous peut donner ici-bas, dans sa réalité vivante, c'est-à-dire en la personne de Jésus, son Cœur adorable. L'Eucharistie vit par le Cœur de Jésus ; le Sacré-Cœur n'a d'existence ici-bas que par l'Eucharistie. Sans ce Cœur l'Eucharistie est morte : sans l'Eucharistie le Sacré-Cœur est introuvable pour l'homme.

Bien loin de se nuire, ces deux grands objets de notre amour s'appellent l'un l'autre, se révèlent l'un par l'autre et se servent mutuellement, en se complétant dans la plus parfaite et la plus féconde harmonie. Ils sont distincts, mais non séparés. Ils constituent deux parties d'un seul tout vivant, le Christ-Jésus, et s'ils fondent deux dévotions distinctes dans leurs raisons formelles, elles doivent s'unir toujours comme ces objets eux-mêmes, comme Jésus et son Cœur.

L'objet matériel de la première est le Cœur de Jésus, son Cœur de chair, considéré dans la triple phase de sa longue existence : dans sa vie mortelle, dans sa vie eucharistique, dans sa vie glorieuse du ciel ; son objet moral ou son motif spirituel est tout l'amour que Jésus a tiré de son Cœur pour nous, en naissant, en vivant, en instituant l'Eucharistie, en mourant sur la croix et en montant au ciel nous préparer notre demeure éternelle. — L'objet matériel de la dévotion au Saint Sacrement est le corps de Jésus, et par

conséquent toute l'adorable personne de Jésus dans l'Eucharistie ; et son motif spirituel est l'amour qu'il nous y témoigne, et le souvenir de sa Passion qu'il nous y rappelle sans cesse, en l'y renouvelant chaque jour.

Ces deux dévotions sont donc distinctes dans leur double objet ; néanmoins elles s'embrassent si étroitement l'une l'autre, qu'en pratique, si l'on veut atteindre à la perfection de l'une et de l'autre, il les faut confondre en une seule.

Les âmes éprises du Sacré-Cœur gagneront beaucoup à chercher toujours l'objet divin de leur amour dans le Sacrement qui le leur donne présent et vivant, qui le met devant leurs yeux, dans leurs mains, dans leurs poitrines. — Et les âmes que la réalité divine et humaine de l'Eucharistie a saisies d'abord, trouveront d'immenses profits à pénétrer au delà de l'écorce des saintes espèces, à descendre dans les profondeurs du Sacrement, au plus intime du corps adorable, pour y découvrir le Cœur de Jésus, qui fait de l'Eucharistie un être vivant, dévoré d'amour, et menant pour Dieu et pour nous une vie pleine de dévouement.

Se contenter d'honorer le Sacré-Cœur dans les images qui le représentent et ne pas le trouver dans la réalité eucharistique, c'est bien peu le comprendre ; c'est négliger les deux objets principaux de la dévotion au Sacré-Cœur : le Cœur de chair de Jésus actuellement présent ici-bas, et le plus grand témoignage de son amour, l'Eucharistie, qui est en même temps le mémorial de sa Passion. — Et ne pas savoir découvrir le Cœur de Jésus sous les froides espèces du Sacrement, c'est ne pas comprendre suffisamment l'Eucharistie : s'il n'a pas de cœur, si nous n'y trouvons pas le Cœur de notre Sauveur, que peut bien être pour nous ce Sacrement ? Et si nous ne l'y rencontrons pas habituellement, comment aimerons-nous assez ce signe sans vie propre, sans amour actuel, pour y montrer comme il le mérite le Sauveur qui s'y tient présent ? Quelle sera notre confiance à lui dire nos besoins, nos désirs et nos

peines, si nous ne sentons pas qu'il a un Cœur capable de les comprendre ?

Que l'on soit conduit par l'attrait du Sacré-Cœur ou par celui de l'Eucharistie, il faut donc arriver au Cœur de Jésus vivant au Saint Sacrement pour trouver dans leur plénitude de réalité et d'efficacité le Sacré-Cœur et le Christ eucharistique !

II. — Le premier lien fondamental entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie est leur union nécessaire et constitutive pour exister et pour vivre. Ces deux adorables réalités sont liées comme le cœur au corps, comme le battement du cœur à la vie de l'homme.

C'est un dogme de foi que Jésus est vivant au Saint Sacrement, dans toute l'intégrité de sa sainte humanité : *Christus totus*. Or c'est l'organe essentiel du corps humain que le cœur. Et il est vivant, car, dit saint Paul, « le Christ, depuis le jour de sa résurrection, est vivant, et il ne saurait plus mourir. » — Au matin de Pâques, tout le sang que Jésus avait répandu à Gethsémani, dans le prétoire, sur le chemin du Calvaire, sur la croix, fut recueilli dans des vases d'or par les anges empressés à ce ministère de vie : ils le versèrent dans le Cœur de Jésus, et quand la sainte âme rentra dans son sanctuaire auguste, le Cœur ressuscité tressaillit : il lança ses flots vermeils dans les artères et recommença de battre dans la poitrine de Jésus d'un mouvement qui ne se doit plus arrêter jamais. Il anime le corps glorieux de Jésus dans la cité céleste et colore son visage radieux. Et quand le prêtre consacre la sainte Hostie, c'est tout Jésus-Christ que ses paroles puissantes renferment dans les liens et sous le voile des espèces sacramentelles. Le corps du Sauveur y possède tous ses membres animés par le sang qui jaillit du Cœur et qui les arrose de ses ondes vivifiantes. Il est vrai que cette présence corporelle, Jésus la réduit à un point, qu'il la soustrait à

nos regards, qu'elle échappe à nos constatations; il est vrai qu'elle n'a en rapport avec aucun des agents extérieurs et qu'elle n'a besoin pour s'exercer ni d'air qu'elle respire, ni de lieu où elle s'étende, ni de nourriture qui l'entretienne. C'est là le mystère profond de l'Eucharistie, que le Christ y soit tout entier mais à la manière des substances, semblable à celle des esprits purs. Mais les ténèbres dont est entourée la sainte humanité au Sacrement ne doivent pas nous faire oublier qu'elle y est en vérité, dans toute son intégrité, avec toute sa vie pleine, glorieuse, inaltérable.

Et le foyer de cette vie, la source du sang qui l'entretient, le centre de cette humanité eucharistique, c'est le Cœur de Jésus; son cœur de chair, consubstantiel à nos cœurs, formé du plus pur sang de Marie. Il réside vivant, palpitant dans la poitrine du Christ que contient chacune des hosties consacrées de nos autels et chacune des parcelles qui s'en détachent. — L'Eucharistie n'est pas le Cœur seul de Jésus : mais sans ce Cœur, il n'y aurait pas d'Eucharistie.

Prosterné devant l'Hostie, je puis baiser en esprit les pieds de Jésus et ses mains adorables; j'ai le droit d'aspirer jusqu'au baiser de sa bouche; je puis contempler en esprit son doux visage : ses yeux sont ouverts sur moi, ses oreilles tendues à ma prière : comment négligerais-je son Cœur, son doux Cœur, où est née la pensée de l'Eucharistie, qui a porté le Sauveur à l'instituer, qui le porte à renouveler pour moi chaque jour le sacrifice de mon salut, à perpétuer pour moi la présence réelle; qui chaque matin m'offre le pain de ma communion; et qui, à cette heure même, maintenant, est embrasé pour moi d'un amour infini, tendre, patient, attristé peut-être et tourmenté parce que je ne comprends pas son amour, sa présence et sa vérité !

III. — Un autre lien, c'est que l'Eucharistie est l'œuvre du

Sacré-Cœur, qu'elle en porte tous les caractères et que par conséquent elle le manifeste, comme toute œuvre révèle la pensée de celui qui l'a conçue, comme tout fruit dit la nature de l'arbre qui l'a produit.

Le Cœur de Jésus est un cœur de Dieu et un cœur d'homme, possédant toutes les perfections de la nature divine et toutes les qualités de la nature humaine. — L'Eucharistie manifeste éminemment cette double origine : humaine dans son inspiration ; divine dans son exécution.

C'est bien un cœur d'homme, un cœur de père, qui songe à instituer ce Sacrement de présence perpétuelle pour ne pas laisser ses enfants orphelins ; ce Sacrement de nourriture spirituelle, pour ne pas laisser leur âme sans le pain qui la peut seul faire vivre surnaturellement. — C'est un cœur d'homme, un cœur d'ami, de compagnon de labeur et de combat, qui pourvoit à demeurer après sa journée finie, sa victoire remportée, son repos gagné, pour ne pas laisser seuls à la tâche, aux prises avec l'ennemi, dans leurs peines, les amis qu'il a appelés et qui ont tout quitté pour lui. — C'est bien le cœur d'un homme compatissant comme un médecin, dévoué comme un pasteur, qui pense à instituer ce Sacrement où est perpétuellement rappelée, renouvelée et appliquée à tous les hommes coupables et malades la passion salutaire, la mort rédemptrice, où le sang de Jésus continue de couler mystérieusement « pour la rémission des péchés de tous ! »

Et comme la divinité du Cœur de Jésus marque son empreinte dans l'exécution de cette œuvre d'inspiration si noblement, si tendrement humaine ! Le caractère essentiel de Dieu, c'est l'infini. Voyez dans les merveilles de la réalisation de l'Eucharistie l'infini de la puissance qui se joue des impossibilités ; l'infini de l'éternité qui brave le temps et les siècles, la haine et la violence, et qui rend im-

telle la chair humaine, fait vivre éternellement l'âme pécheresse plus fragile que la chair ; l'infini de l'immensité qui étend à tous les lieux, dans son intégrité totale, la réalité du corps de Jésus-Christ ; l'infini de la vie qui rend inépuisables les largesses du don de ce pain, dont une parcelle contient tous les biens du Ciel et de la terre ; l'infini de la majesté qui retire dans un mystère plein de saintes terreurs la vulgarité des apparences d'un peu de pain et qui les impose à l'adoration des esprits les plus élevés et les plus fermes. C'est l'infini enfin dans ce choix des moyens les plus simples et les plus petits, dans cet emploi du néant pour produire les merveilles de la vie surnaturelle, de la sainteté de l'unité, de la charité et de l'apostolat, en attendant la vie bienheureuse dans la possession inaliénable de Dieu !

L'Ecriture dit les caractères, décrit les traits du Cœur de Jésus. — Dans l'Ancien Testament, c'est le Cœur de Dieu toujours présent dans le temple, au-dessus du propitiatoire où il s'est rapproché de l'homme pour encourager sa prière en l'écoutant avec bonté et en l'exauçant fidèlement ; c'est le Cœur de Dieu, grand comme les rivages qui embrassent les vastes étendues de l'océan ; c'est le cœur de l'Epoux, fort comme la mort, triomphant de toutes les violences déchaînées ; mais aimant et tendre, cherchant l'intimité, la confiance, les épanchements et l'union, l'union intime et profonde, l'union durable et indissoluble de l'amour. — Dans l'Evangile, le Cœur de Jésus-Christ apparaît, par sa parole formelle, ouvert à tous, restaurateur de tout ce qui est tombé, doux et humble, adoucissant toutes les nécessités de la vie, en allégeant tous les fardeaux, répandant la paix dans les âmes et l'établissant dans le monde. A la Cène, son Cœur se montre bon, attaché, fidèle et dévoué, voulant l'union avec nous et s'en créant lui-même au prix des plus grands sacrifices le rendant aussi sûr qu'il est doux. Dans la Passion c'est le Cœur patient,

obéissant, généreux et magnanime, souffrant toutes nos peines sans les avoir méritées et s'ouvrant sous un coup de lance, après s'être montré à travers le treillis de ses os mis à nu, plein de mansuétude, de miséricorde et de pardon.

Toutes ces notes du Sacré-Cœur, l'Eucharistie les fait resplendir d'un éclat nouveau, les porte dans leur intégrité à toutes les générations : mémorial de la Passion, continuation de la vie de Jésus; présence permanente et universelle qui enveloppe la terre entière pour la garder et la faire vivre; foyer d'amour qui attire tous les cœurs à se fondre en ses ardeurs pour être unis au meilleur des cœurs; résistant à toutes les causes de destruction, aux haines qui le devraient éloigner, comme aux trahisons et aux déboires qui le devraient décourager. L'Eucharistie est donc le rayonnement du Sacré-Cœur; elle le manifeste comme les rayons le soleil. Mais peut-on séparer le soleil de ses rayons? Ne séparez donc pas l'Eucharistie du Sacré-Cœur dans votre foi, dans votre amour, dans les hommages de votre culte!

IV. — La réciproque est également vraie : le Sacré-Cœur est nécessaire à l'Eucharistie comme l'Eucharistie au Sacré-Cœur, pour la manifester, la faire comprendre, la rendre aimable et la faire honorer comme elle le mérite; et c'est un nouveau lien qui s'ajoute pour rattacher ensemble dans une unité indissoluble ces deux adorables réalités. Jamais l'Eucharistie ne sera mieux comprise que dans le jour éclatant que projette sur son mystère impénétrable la connaissance du Cœur de Jésus qu'elle contient; jamais l'Eucharistie ne sera tant aimée, tant désirée, recherchée et reçue que sous l'influence du Cœur de Jésus qui attire à elle et gagne irrésistiblement le cœur de ceux qui savent la présence et son amour sous la glace apparente des

espèces; jamais l'Eucharistie ne sera mieux honorée, traitée avec plus de respect, de religion et de délicatesse généreuse et empressée que si la connaissance du Cœur adorable rappelle à tous que l'on sert un être vivant dans l'Eucharistie, au Cœur sensible, vigilant et attentif !

Qu'on n'aille pas prétendre que l'Eucharistie ayant été connue, aimée et honorée dans l'Eglise aussi parfaitement qu'elle le mérite avant la Révélation du Sacré-Cœur, cette révélation n'apportait aucun secours nécessaire, aucun complément surtout au culte de l'Eucharistie. — Cela reviendrait à dire qu'il n'y a aucun progrès possible, aucun développement à attendre jamais dans le patrimoine surnaturel laissé par Jésus-Christ à l'Eglise.

Certes, le culte de Marie était parfait dans l'Eglise, la connaissance de ses grandeurs avait eu des docteurs et des apôtres dans tous les Pères, dans tous les théologiens et dans tous les saints; ses bontés et ses bienfaits lui avaient gagné la confiance, la reconnaissance, l'amour filial et passionné de tous les cœurs; son culte semblait, avec la fête de l'Assomption, qui célèbre son couronnement, sa gloire et sa puissance, avoir atteint l'apogée. Qui refuserait pourtant de reconnaître l'accroissement de louanges, d'amour et d'honneurs qu'a procuré à Marie la proclamation de son Immaculée Conception ? Toutes ses grandeurs, tous ses mystères, toutes ses vertus, ses souffrances elles-mêmes ne resplendissent-elles pas d'un nouvel éclat depuis que le dogme de sa préservation projette sur cette fille unique de Dieu ses clartés immaculées?

De même en est-il de la Révélation du Sacré-Cœur par rapport à l'Eucharistie.

Autre analogie fort démonstrative. Quand, au XIIIe siècle, Dieu suscita la Bienheureuse Julienne de Liège, pour établir la Fête-Dieu, l'Eglise était en possession de la foi intégrale et d'un culte parfait de l'Eucharistie. On en célébrait l'institution le Jeudi-Saint de chaque année ; le Sacrifice

était offert avec toutes les pompes liturgiques dans les innombrables églises des monastères qui couvraient le monde ; la Présence permanente du Saint Sacrement était entourée de tout le respect que comprenaient si bien ces générations nourries dans la crainte de Dieu ; et la Communion formait les forts tempéraments spirituels qui donnaient des légions de saints à l'Eglise, des croisés aux Lieux saints, des moines pour la prière perpétuelle ou pour toutes les œuvres de la plus sublime charité, telles que la rédemption des captifs par la captivité volontaire, enfin des apôtres puissants en œuvres et en paroles, comme les Franciscains et les Frères Prêcheurs.

Cependant la Fête-Dieu donne tout à coup une splendeur inouïe au culte eucharistique ; elle complète le cycle des fêtes, où elle manquait ; elle proclame la gloire et la royauté du Christ caché sous les voiles sacramentels ; elle lui offre des honneurs royaux semblables à ceux que son humanité reçoit au Ciel. Et aujourd'hui il n'est personne qui, voulant se faire une idee complète de l'Eucharistie, n'évoque l'Hostie de la Fête-Dieu, consacrée pendant le sacrifice solennel, distribuée à la foule des fidèles, puis exaltée, chantée, portée en triomphe dans la cité, escortée par toutes les classes du peuple, sous la conduite de toutes les autorités publiques.

Eh bien, le surcroît de connaissance, d'amour, de culte, et par conséquent de bienfaisante influence dans le monde spirituel, apporté à l'Eucharistie par la Révélation de la Fête-Dieu, le Saint-Esprit, dans sa sagesse, a voulu le renouveler de nos temps par la Révélation du Sacré-Cœur. La Fête-Dieu accroissait l'Eucharistie en manifestant les droits de la royauté de Notre-Seigneur et en lui acquérant un culte plus magnifique : la Révélation du Sacré Cœur lui apporte cet accroissement de découvrir ses trésors cachés, sa vie intime, son amour actuel et personnel ; elle augmente son culte ; elle lui attache les âmes par un lien nouveau : elle produit donc un développement de l'Eucharistie.

Et comme, lorsqu'il s'agit des choses divines elles-mêmes, confiées à des mains humaines, il y a toujours à réparer dans la manière dont elles sont traitées, la Révélation du Sacré-Cœur réclame des hommes et leur fait donner réparation des fautes commises contre l'Eucharistie par leur ingratitude, leur mépris, leurs froideurs et leurs sacrilèges trahisons envers le Sacrement.

« Ainsi, dit saint Thomas, la Fête-Dieu avait-elle été établie pour réparer les omissions, les imperfections et les fautes commises tout le long de l'année dans la célébration des saints Mystères (1). » — Et le divin Maître, précisant ses intentions, demande « que, le vendredi après la Fête-Dieu, une fête soit établie en l'honneur de son Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels (2). »

Ainsi c'est Notre-Seigneur lui-même qui demande le culte de son Cœur comme un supplément au culte de l'Eucharistie tel que les hommes, hélas ! le lui rendent. Il en attend une réparation des fautes qui s'y mêlent ; il en attend aussi une satisfaction particulière, une plus parfaite intelligence de sa présence, de sa vie, de son amour, de toutes les humiliations, de toutes les ingratitudes que les hommes font peser sur lui dans le Sacrement. Bien loin donc d'être inutile et encore moins nuisible au culte de l'Eucharistie, le culte du Sacré-Cœur lui apporte un accroissement magnifique !

V. — Comme l'Eucharistie concourt à faire connaître et aimer le Sacré-Cœur dont elle garde la présence et fait le don, comme elle en révèle les pensées et l'amour, et qu'elle en est le chef-d'œuvre, de même aussi le Sacré

(1) Op. 57.
(2) Tome I, p. 124.

Cœur apporte-t-il à l'Eucharistie le très utile secours de lumières nouvelles pour la bien connaître, de forces très efficaces pour la bien servir. Et c'est un autre lien très solide pour rattacher le culte du Sacré-Cœur au culte de l'Eucharistie.

Quel est le but de l'Institution de l'Eucharistie, sinon de garder au monde le bienfait de l'Incarnation, et de permettre au Fils de Dieu d'assurer l'œuvre pour laquelle il a affronté l'anéantissement de la condition de créature, nouant commerce humain avec les hommes et les gagnant ainsi « dans les liens d'Adam », dans les liens de la ressemblance et de la bonté humaines ? Pour cela il faut qu'il nous soit présent, que nous le sentions vivant et aimant. Or, l'état de mort qu'il prend au Sacrement, et qui lui est imposé par le besoin d'être immolé pour nous et par nous mangé, fait disparaître ses traits humains, lui rend impossibles les relations extérieures, et tend à l'ensevelir dans l'oubli, en l'éloignant de l'homme qui veut voir, sentir, être ému pour s'attacher.

Eh bien, voici le Sacré-Cœur qui, de sa nature, dit la vie humaine et l'amour. Voyez-le dans le Saint Sacrement : Il proclame que l'Eucharistie est une réalité personnelle, puisqu'il est un cœur d'homme ; il proclame que l'Eucharistie est une réalité vivante, puisqu'il est un Cœur vivant immortellement ; il proclame enfin que l'Eucharistie est une réalité aimante, le cœur étant nécessairement un instrument et un symbole d'amour.

Or, croire en l'amour de l'Eucharistie, c'est croire à ce mystère de la croyance la plus glorieuse à Dieu : car Dieu ne peut rien faire de plus beau, de plus noble, de plus glorieux pour lui, que d'aimer et d'agir par amour ; et dans ce mystère, il a porté son amour à ses extrêmes limites. Croire en l'amour de l'Eucharistie, c'est être gagné par elle, c'est s'attacher et se donner à elle : car l'amour pour l'homme y prend de telles proportions, y commet de tels

excès et, en même temps, y montre tant de tendresse et de charme intime, qu'il n'y a qu'un moyen d'y échapper, c'est de n'en pas connaître l'amour. Quiconque y a cru ne s'appartient plus.

Or, le Sacré-Cœur, organe et symbole de l'amour de Jésus, révèle que l'Eucharistie, née de cet amour et donnant le Christ lui-même, continue de nous aimer de toutes les forces, de toutes les tendresses de l'amour éternel de Dieu et de tous les amours créés pour servir cet amour suprême, accomplir ses œuvres bienfaisantes et répandre ses dons.

Aussi la Révélation de Paray où Jésus, soulevant les voiles du Sacrement, montre son Cœur avec ces paroles de feu : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes! » est par excellence la démonstration de la nature intime et l'explication de l'Eucharistie.

Il semble que le divin Instituteur de l'Eucharistie a allumé, au centre même de son insondable mystère, cet astre de feu de son Cœur pour en éclairer toutes les merveilles, pour en écarter toutes les terreurs de la conscience, tous les doutes de l'esprit, toutes les défiances du cœur, et pour le rendre au contraire attrayant et doux, aimable et bon comme est son Cœur lui-même.

Selon que nous verrons ou non le mystère eucharistique sous le jour du Sacré-Cœur, il nous apparaîtra lumineux ou obscur, attrayant ou indifférent, plein de vie ou mort, brûlant d'amour ou insensible.

C'est vraiment ici la réalisation de la prophétie du Cœur figuratif posé par le Seigneur sur la nuée du propitiatoire pour en dissiper l'épouvante. — Au moment où les prêtres introduisaient l'Arche d'alliance dans le Saint des saints sous les ailes des Chérubins, une nuée épaisse et étrange, pleine de la gloire redoutable du Seigneur, remplit tout coup le temple, au point d'empêcher les prêtres d'accomplir leur ministère et même de se tenir debout.

Etonné et troublé, Salomon tomba à genoux, et, les mains tendues vers l'autel, il dit : Seigneur, confirmez et réalisez les paroles que vous avez dites à David votre serviteur! Ne lui avez-vous pas promis que votre nom serait sur cette maison, et que vos yeux y seraient ouverts, et que vous exauceriez les prières qui vous y seraient faites? Mais si nous ne pouvons approcher de vous, que deviennent ces promesses ?

Et le Seigneur lui répondit : J'ai entendu ta prière; j'ai choisi et sanctifié cette maison et j'y ai placé mon nom pour jamais; mes yeux y seront ouverts sur ceux qui viendront m'y invoquer; mes oreilles y seront tendues à leurs prières, et mon Cœur y sera à jamais présent : *Et Cor meum ibi cunctis diebus* (1).

A ces mots, à cette apparition de ce cœur, image de la bonté de Dieu, la nuée se dissipe, le jour renaît, les prêtres se relèvent, agitent leurs encensoirs, font résonner leurs instruments, entonnent des cantiques, et le peuple se répand en prières avec des larmes de joie.

Ainsi l'apparition du cœur symbolique de Dieu avait

(1) Et intulerunt sacerdotes arcam fœderis Domini in locum suum, in oraculum templi in sanctum sanctorum subter alas cherubim. Factum est autem... ut nebula implevit domum Domini, et non poterant sacerdotes stare et ministrare propter nebulam; impleverat enim gloria Domini domum Domini. Stetit autem Salomon ante altare Domini et expandit manus suas in cœlum et ait (fixerat enim utrumque genu in terram) : Domine Deus Israel, firmentur verba tua quæ locutus es servo tuo David Patri meo. Sed respice ad orationem servi tui et ad preces ejus, Domine, Deus meus! Audi orationem quam servus tuus orat coram te hodie : ut sint oculi aperti super domum hanc nocte ac die, super domum de qua dixisti : Erit nomen meum ibi, ut exaudias deprecationem populi tui, quodcumque oraverint in loco isto, et cum exaudieris, propitius eris. Apparuit autem ei Dominus et ait : Audivi orationem tuam et elegi locum istum in domum sacrificii. Elegi enim et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei et Cor meum ibi cunctis diebus ; (III Reg., VIII, 9.)

dissipé les ténèbres, révélé sa présence divine, manifesté sa bonté paternelle, apaisé les craintes et ranimé la confiance dans tous les cœurs.

Il en est de même du mystère eucharistique. A le considérer en lui-même et au premier aspect il est un mystère profond, inexplicable et terrible pour la raison; un mystère de glace et d'insensibilité pour le cœur; un mystère d'impuissance et d'humiliation pour l'expérience.

Quoi! cet objet matériel et sans forme, est l'humanité vivante du Fils de Dieu?

Quoi! ce rite rapide et froid est le sacrifice auguste de la religion vraie, où la victime est réellement immolée?

Quoi! ce pain, ces signes insensibles et grossiers sont capables de nourrir mon âme de vie spirituelle et divine? *Durus est hic sermo :* Non, non, je ne le puis admettre!

Mais que le Cœur de Jésus avec ses puissances infinies de sagesse et d'amour éclaire la nuit sombre de la foi en l'Eucharistie, transperce le nuage de l'état sacramentel, toute obscurité disparaît dans la plus douce lumière, toute terreur se fond dans un charme irrésistible.

Si cette Hostie du tabernacle a un cœur, et si c'est le Cœur de Jésus, sa présence est personnelle, vivante et aimante! Il me voit, m'entend et m'aime. Sa présence est pour moi une protection vigilante, un refuge ouvert, une consolation sympathique. Je ne suis plus seul sur la terre, je marche conduit et soutenu, et, pour parvenir au terme de la vision bienheureuse, j'ai toujours sous les yeux la douce et encourageante vision du Christ eucharistique!

Si cette Hostie entre les mains du prêtre à l'autel a un cœur, et si c'est le Cœur de Jésus, j'accepte alors le mystère du sacrifice véritable; j'y vois le Prêtre invisible debout, s'offrant lui-même, d'une volonté sans cesse renouvelée, par les ardeurs infatigables de son amour, en victime vraiment immolée par l'anéantissement, qu'elle accepte pour la satis-

faction des droits de Dieu et pour le salut des hommes. La messe n'est plus un rite purement symbolique, elle est un fait, un grand fait : le sacrifice auguste du Calvaire renouvelé sans cesse par un miracle d'amour que le Cœur de Jésus rend toujours explicable !

Si l'Hostie offerte en aliment est animée par le Cœur de Jésus, la communion n'est plus ce que ma raison me portait à y voir, une cérémonie touchante seulement, un symbole de paix avec Dieu et de fraternité entre les hommes ; je comprends et j'admets avec joie tout ce qu'en enseigne l'Eglise, parce que rien n'est impossible à un Cœur qui aime comme celui de Jésus ! Elle est le Verbe incarné qui, épris de mon âme, l'épouse, l'embrasse et l'étreint ; la chair sacrifiée par le feu de la douleur, transfigurée par le feu de la résurrection, elle est pure, vivifiante et sanctifiante ; son contact me purifie, ses étreintes m'arrachent à la vie des sens et à mon égoïsme ; c'est l'amour, l'amour céleste, l'amour éternel qui m'envahit, m'élève et m'emporte dans le sein de Dieu pour y vivre éternellement. Car l'amour est vivant et cause de vie. Le Christ est dans cette Hostie, que j'ai mangée, et son Cœur, qui y fait sa vie, veut conduire, développer sans cesse la mienne aussi. Tout est encore miracle surhumain, mais miracle de beauté, d'harmonie et d'amour : parce que c'est le Cœur de Jésus, qui a préparé et qui me fait ce don de la communion !

Ainsi les liens entre l'Eucharistie et le Sacré-Cœur sont-ils aussi sacrés, aussi étroits et inviolables que nombreux. L'Eucharistie et le Sacré-Cœur sont l'un à l'autre lumière, secours, appui, concours, complément et épanouissement. C'est une nécessité, que le culte que nous rendons à l'une et à l'autre de ces adorables réalités ne les sépare jamais dans ses hommages, mais au contraire les réunisse le plus étroitement possible pour répondre au plan, à l'ordonnance de Celui qui a voulu unir si intimement son Cœur et son état eucharistique.

VI. — S'il s'agit de spécifier les formes de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est par les hommages du culte eucharistique qu'elle se doit exprimer, pour que son objet sacré soit honoré là où il est et vit en réalité, là où il aime et veut être aimé, honoré comme il le mérite, par l'adoration proprement dite ; pour qu'il puisse exercer pleinement sur l'âme son action bienfaisante, qui est d'y répandre la vie surnaturelle de l'amour, de la faire vivre de sa propre vie de sainteté, de s'unir effectivement nos cœurs et de vivre en eux pour les rendre capables de servir et de glorifier Dieu, d'un seul et même parfait hommage avec lui.

Ce culte vivant, ce culte vivifiant, ce culte suprême du Sacré-Cœur, qui répond seul à tous ses droits, à toutes ses volontés comme à tous ses désirs, ne se peut rendre que par l'Eucharistie : l'adoration privée et publique de l'Eucharistie, le sacrifice de l'Eucharistie, la communion de l'Eucharistie.

Certes, nous savons la valeur du culte du Sacré-Cœur par l'image et par toutes les dévotions privées comme par toutes les manifestations publiques qu'il comporte. Nous le louons, et nous recommandons qu'on y soit fidèle, et qu'on le répande partout. Il porte avec lui la grâce de Jésus, et, en outre de sa légitimité, il s'appuie sur ses promesses magnifiques. Il a une triple mission : celle de suppléer à la présence de l'Eucharistie, là où on ne peut l'avoir en réalité ; celle d'aider les yeux à supporter l'obscurité mystérieuse du Sacrement qui le cache, et celle d'amener à la réalité vivante du Sacré-Cœur, c'est-à-dire au Cœur présent et aimant dans le Saint Sacrement.

Qu'on lui fasse donc accomplir sa mission et que tous les emblèmes du Sacré-Cœur, tous les exercices de piété faits devant ses images servent à rappeler l'auguste Réalité, à amener à l'honorer par tous les respects, à la recevoir assez pour en vivre et lui appartenir.

Si ce culte de l'image n'arrivait pas à ce résultat, ine

ficace pour le salut, il ne répondrait pas aux vues du Sauveur qui l'a demandé. Supposez que le culte de la croix, qui rappelle le grand acte de la rédemption, n'amène pas les âmes à l'autel où se continue réellement et s'applique sacramentellement aux âmes la rédemption elle-même : vous tombez en fait dans le culte inefficace et incomplet du protestantisme pour la croix. De même si le culte des images du Sacré-Cœur n'amène pas plus empressées, plus assidues et plus confiantes les âmes à l'adoration, au sacrifice, à la communion du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie, il est mal compris, insuffisamment pratiqué ; il demeure inefficace. Il ne trouve son complément, sa plénitude de valeur et d'action que réuni au culte eucharistique du Sacré-Cœur.

Ne séparez donc pas dans votre dévotion ni dans votre culte, par inconsidération, défaut de foi, entraînement irréfléchi d'une piété trop extérieure, ne séparez pas ce que Dieu dans son plan, ce que Jésus dans son institution, a pour jamais inséparablement uni : le Sacré-Cœur et l'Eucharistie !

II

Adoration et consolation.

Ideirco ego plorans, quia longe factus est a me consolator.

Ma douleur ne cesse pas, parce que personne ne songe à me consoler.

(Thren., I, 16.)

I. — Cette parole chargée de douleur pour le cœur du fidèle Ami méconnu est bien faite pour nous accabler de honte et de remords. C'est pour nous qu'il a souffert la passion intérieure de l'agonie à Gethsémani, la passion publique du déshonneur au Prétoire, la passion consom-

mée de la douleur sur le Calvaire : pour nous, à cause de nos péchés à expier et de notre salut à procurer!

C'est pour nous, à cause de ses mérites à nous appliquer et de notre rédemption à nous assurer, qu'il endure l'anéantissement de son état eucharistique avec les humiliations, les ingratitudes, les mépris et les profanations qui en sont la suite, — et nous ne pensons pas à l'ami généreux, au prêtre dévoué, à la victime héroïque et magnanime qui se sacrifie depuis des siècles à porter le fardeau de nos péchés, à épuiser le calice de nos châtiments!

Ses larmes ont coulé sans arrêt le jour et la nuit, marquant leur brûlant sillon sur son visage : *Oculus meus deducens aquas* (1), et nous n'y avons pas pris garde. Il est seul à fouler le pressoir où, pour en faire sortir le breuvage et le bain de son sang, le remède à tous nos maux, la consolation de toutes nos douleurs, l'enrichissement de toutes nos indigences, s'écrasent sous le poids de la croix et du sacrifice eucharistique sa chair et son âme, son cœur et sa vie, avec l'honneur de son nom, la gloire de sa royauté et les droits adorables de sa divinité. Il s'y fatigue, il s'y consume depuis des siècles et personne de ceux pour lesquels il meurt dans cet épouvantable labeur, qui veuille l'y aider, sinon par une coopération effective, du moins par le mouvement sympathique d'un peu de pitié et d'une parole de consolation : *Circumspexi et non erat auxiliator, quæsivi et non fuit qui adjuvaret* (2)!

Cette insensibilité de ceux pour lesquels il se consume, leur froideur, leur indifférence universelle, l'abandon méprisant où ils le laissent, sont pour le Cœur tant aimant du Sauveur un redoublement de toutes ses douleurs; il s'en plaignait amèrement autrefois par la bouche de David ; il

(1) Thren., I, 16.

(2) Torcular calcavi solus et de gentibus non est vir mecum. Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea, et omnia indumanet mea inquinavi. (Is., LXIII, 3.)

s'en plaint aujourd'hui par la voix de la sainte confidente de ses secrets les plus poignants

Il disait autrefois : « Mon Cœur n'a rencontré qu'opprobres et douleur; j'ai attendu que quelqu'un me consolât en s'attristant avec moi, et personne n'est venu : *Improperium exspectavit Cor meum et miseriam* (1)! »

Il dit aujourd'hui : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes que de s'épuiser et de se consumer pour leur témoigner son amour! — Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour mon Sacrement d'amour : ce qui m'est plus sensible que tout ce que j'ai souffert en ma Passion. S'ils rendaient quelque retour à mon amour, j'estimerais peu ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en souffrir davantage. Mais ils n'ont que des froideurs et des rebuts pour tous mes empressements à leur faire du bien. Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu peux en être capable (2). »

II. — Ces plaintes, qu'il faut entendre avec une humble confusion, dont il faut en même temps révérer chaque parole en excitant en notre cœur la résolution d'y satisfaire, indiquent très nettement par quel moyen nous pouvons efficacement consoler le Cœur condamné par nos abandons à un si cruel supplice : c'est en nous tenant près de lui, en l'entourant de notre compassion attentive, en lui offrant, dans la solitude de ses tabernacles, l'hommage de nos adorations fréquentes, assidues et prolongées.

L'adoration du Saint Sacrement, offerte avec piété, renouvelée fréquemment, prolongée aussi longtemps que

(1) Improperium exspectavit cor meum et miseriam. Et sustinui qui simul contristaretur et non fuit, et qui consolaretur me, et non inveni. (Ps. LVIII, 21.)

(2) T. I, p. 123 et 108.

possible, au prix d'instants conquis non sur les devoirs d'état ou sur les œuvres de charité bien entendues, mais sur l'oisiveté, la mollesse, la curiosité et le plaisir ; sur le désordre dans l'organisation de la journée ou sur les relations mondaines et les entretiens inutiles ; l'adoration du Saint Sacrement, offerte en vue de réparer, en tenant compagnie au divin Méconnu, pour nos trop longues absences personnelles, et pour les délaissements dont l'affligent tant de chrétiens ingrats : voilà l'un des moyens de consolation les plus efficaces à employer pour répondre aux plaintes suppliantes du Sacré-Cœur.

Trois éléments concourent à l'efficacité de ces adorations réparatrices bien comprises : la présence amie ; de douces paroles ; une vraie compassion.

III. — « Ne manquez pas de vous tenir auprès de ceux qui pleurent, pour les consoler, dit le Sage : demeurez avec eux sans vous lasser (1). » — Il y a, en effet, dans la présence empressée et prolongée d'un être compatissant une grande consolation pour l'affligé. Ce qui fait le fond de toute douleur morale, c'est la privation de l'affection : être séparé de ceux qu'on aime, être condamné à ne plus les revoir ; n'avoir ni amitié, ni conseil, ni appui ; si l'on est malade ou infirme, personne qui vous soigne, vous aide, panse vos plaies ; si l'on est pauvre, calomnié, injustement persécuté, pas un être qui vous offre le secours de sa bourse, le témoignage de son estime ou de sa sympathie : cet abandon, cet isolement doublent le mal. — « Malheur à celui qui est seul, dit le Saint-Esprit : *Væ soli !* S'il tombe, qui le relèvera (2) ? » Et il tombe, dans son isolement gla-

(1) Ne desis plorantibus in consolatione et cum lugentibus ambula. (Eccli., VII, 38.)

(2) Væ soli, quia cum ceciderit, non habet sublevantem se. (Eccle., IV, 10.)

cial, sous le poids des terreurs, de l'amertume et du découragement ; car la solitude est hantée de fantômes ; les appréhensions s'y donnent libre cours ; l'avenir y apparaît plus menaçant à travers la nuit sombre du présent. L'être qui souffre solitaire ne s'y trompe pas : son abandon lui dit l'indifférence et le mépris de tous ; et cette pensée pèse sur lui plus lourdement que les maux particuliers qui l'accablent.

Le secours de la visite bienveillante aux affligés est si précieux, qu'au dernier jour le souverain Juge récompense du bienfait de sa présence éternelle ceux qui auront visité les malades et les prisonniers ; tandis qu'il condamne au supplice d'être séparés de lui pendant l'éternité les hommes au cœur dur qui se seront tenus éloignés de leurs frères gémissant dans l'isolement (1) !

La puissance consolatrice de la présence d'un ami consiste, dit saint Thomas, en ce qu'elle apporte à l'affligé la preuve que, quels que soient ses maux, il est du moins aimé par quelqu'un ; et l'affection est si bonne, si salutaire, si nécessaire au cœur humain, que cette seule constatation le réconforte et le réjouit, diminuant d'autant la tristesse qui l'accable : *Inde quamdam delectationem trahit quæ tristitiam minuit* (2).

Or aucun cœur ne fut si digne d'affection, ni si digne d'en jouir que celui de Jésus : il y avait tous les droits, et, aimant infiniment, il éprouve un égal besoin d'être aimé. Il a fait sa cause personnelle de celle de tous les délaissés, et il revendique le droit de la venger, comme il se fait la caution de reconnaissance de tous ceux qui furent visités

(1) Infirmus eram et visitastis me ; in carcere eram et venistis ad me. — Infirmus et in carcere, et non visitastis me. Et ibunt hi in supplicium æternum : justi autem in vitam æternam. (Matth., xxv.)

(2) Se sentiens non solum esse ad portandum dolorem, præsertimque ab aliquo amari, inde quamdam delectationem trahit quæ tristitiam minuit. (2ª 2ᵃᵉ, q. XXII, a. I.)

dans leur affliction (1). Par ailleurs, personne n'est autant délaissé, méprisé, trahi; personne ne gémit dans de plus cruelles douleurs, au fond de plus grandes ignominies, sous le poids de plus graves responsabilités, que ce Pontife universel qui répond du salut de tous les hommes, que cette victime chargée de tous leurs péchés et frappée, humiliée à cause de cela, par la colère de Dieu, rejetée au dernier rang de l'humanité, au-dessous de tous, dont le Prophète disait : « Nous l'avons vu et nous n'avons pas voulu le reconnaître (2) ! »

Songez donc quelle consolation lui sera la présence de ceux qui n'auront point été scandalisés par son abaissement, rebutés par sa solitude, son silence et son impuissance ! Il en a un tel besoin qu'il la demandait à ses Apôtres : « Tenez-vous là, veillez et priez avec moi : mon âme est triste à en mourir » ; et ne l'ayant point trouvée en éveil, il en éprouva un redoublement de sa peine et ne put s'empêcher d'en faire le reproche à ses amis appesantis.

C'est qu'il faut que nos visites soient inspirées par une vraie affection, qu'elles soient attentives, sympathiques et surtout prolongées. Car, de faire d'une visite une course hâtive, où se sente surtout le désir d'en finir et la crainte de s'ennuyer en la compagnie de l'affligé, ce n'est pas ce que réclame son besoin ni ce que commande la charité; cette hâte à refermer sur lui la porte de sa prison ne servirait qu'à lui faire sentir plus vivement son malheur. « *Sustinete :* demeurez, supportez, patientez, disait Notre-Seigneur; et il reprochait à ses Apôtres de n'avoir pu demeurer une heure à prier avec lui : *Sic non potuistis una hora vigilare mecum ?* »

(1) Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. (Ub. supr.)

(2) Tanquam percussum a Deo et humiliatum... novissimum virorum et abjectio plebis; vidimus eum et non reputavimus eum. (Is., LIII.)

Demeurons donc auprès de Jésus dans sa solitude ; animons-la, réchauffons-la de notre présence respectueuse et amicale : jamais heures ne seront mieux employées ni plus lucratives que celles que nous aurons consumées près de lui et que le monde, sans cœur comme sans intelligence, appellera des heures perdues !

IV. — L'adoration passée près du divin Captif de son amour, abandonné par notre ingratitude, trouvera un second élément de consolation dans les bonnes paroles que nous inspirera la vue attentive et pénétrante de son affliction.

Les paroles de consolation jaillissent naturellement du bon cœur ému de compassion. Elles sont plus précieuses que l'aumône, plus nécessaires que le bienfait et le concours. L'oreille a besoin de les entendre : elles sont une suave mélodie qui charme et endort le mal ; elles tombent comme une rosée rafraîchissante sur le cœur desséché et brûlant ; elles dissolvent les souvenirs aigris, dissipent les appréhensions, ramènent l'espérance et font la paix dans l'âme agitée.

Sans doute, elles n'empêchent pas le mal d'exister, et le vrai consolateur aurait tort d'essayer de prouver qu'il n'est pas réel ou qu'il est bien petit et bien léger, alors qu'il accable le patient. Il faut au contraire en reconnaître toute la gravité, et prendre dans l'affection et dans la pitié, dans l'espoir d'un meilleur avenir, dans des événements heureux, les preuves de la bonté de Dieu ; puis hardiment invoquer la récompense céleste qui compensera au centuple toutes les privations par la plénitude de tous les biens, toutes les afflictions par la possession du bonheur sans fin ; davantage encore, faire appel à l'amour, à la reconnaissance envers l'innocent Jésus persécuté, condamné et mis à mort pour nous ; et enfin à cette nécessité de justice, de souffrir ici-bas, pour les péchés trop réellement commis, des maux temporels afin d'éviter les éternels.

Tout cela doucement, opportunément, en cherchant le moment de parler et observant celui de se taire, évitant l'emphase, la leçon, la réprimande et l'objurgation, la propre apologie et la mise en exemple de sa propre conduite; tout cela aimablement, tendrement, avec des attentions et des délicatesses de mère, de manière à ne point fatiguer, être importun ou pesant.

Le saint homme Job, dévoré de vers sur son fumier, s'était senti réconforté par l'arrivée de ses amis dans l'abandon où l'avaient jeté la perte de ses enfants, la ruine, l'infirmité et les propos aigres de sa femme, lui reprochant avec ironie sa religion, sa patience et sa charité. Mais ceux-ci, sectateurs outrés d'une justice sans miséricorde, s'étaient mis à venger Dieu des plaintes de Job et ils l'accablaient des preuves de sa culpabilité personnelle pour justifier les rigueurs divines. Le pauvre patient, qui avait tant de peine à porter le fardeau de ses maux habituels, éclata sous es coups dont le harcelait la langue de ces maladroits consolateurs et il leur répondit : « Que j'ai les oreilles rebattues de semblables paroles ! Vous êtes d'insupportables consolateurs : vos paroles creuses et pleines de vent ne finiront-elles pas bientôt ?

« Ah ! ajoutait-il de cet accent compatissant que prennent si bien ceux qui ont souffert, ah ! si vous étiez à ma place, comme je vous consolerais en inclinant tendrement mon visage sur vous ! Quel réconfort vous apporteraient mes paroles ! Car je n'ouvrirais la bouche que pour des paroles de pitié et d'indulgence et je vous les dirais avec discrétion pour vous épargner : *Et moverem labia mea quasi parcens vobis* (1). »

(1) Audivi frequenter talia ; consolatores onerosi omnes vos estis ! numquid finem non habebunt verba ventosa ? Utinam esset anima vestra pro anima mea ! Consolarer et ego vos sermonibus meis : roborarem vos ore meo et moverem labia mea quasi parcens vobis. (Job, XVI, 2.)

Et quand les paroles de consolation, pour sortir du cœur ému sur l'affligé, font jaillir les larmes sincères de la compassion, elles prennent, à s'y mêler, une vertu singulièrement efficace, qui les change en un baume capable d'adoucir les plaies les plus irritées, d'endormir les douleurs les plus aiguës, de faire fondre le désespoir le plus arrêté. Celui là ne séchera jamais une larme, n'en adoucira jamais l'amertume, qui ne sait pas pleurer avec ceux qui pleurent. La froide effusion de ses paroles consolatrices ne fera qu'augmenter le flot des pleurs de l'affligé et « qu'aigrir sa douleur, dit le Saint-Esprit, comme si l'on jetait du vinaigre sur du sel (1). » La charité intelligente et dévouée pleure avec ceux qui pleurent : *Flere cum flentibus* (2). Et ces larmes complètent éloquemment le témoignage de sympathie apporté à l'affligé par le consolateur sincère.

Quelles douces paroles dire au divin Patient du tabernacle? Toutes celles que peuvent inspirer la pauvreté, l'abaissement, la souffrance du corps et de l'âme, l'abandon, subis par l'être le moins [illegible]is à ces maux par sa dignité personnelle et par son innocence, et qui les a le plus docilement acceptés, le plus patiemment supportés, pendant sa vie de labeur et de douleur; qui les supporte avec une douceur et une humilité admirables dans le Sacrement de son amour.

« Voyez donc s'il est une douleur semblable à ma douleur! » dit l'unique Affligé. — Demandez-lui de vous donner abondamment cette grâce de prière attentive à pénétrer dans ses plaies et dans les douleurs de son âme qu'il a promise et qui fait pleurer sur lui des larmes de mère sur un fils unique (3). Puis, venez, prolongez votre adora-

(1) Acetum in nitro qui cantat carmina cordi pessimo. (Prov., XXV, 20.)
(2) Rom., XII, 15.
(3) Et effundam super domum David et super habitatores Jeru-

tion jusqu'à ce que ces larmes de compassion arrachées par les douleurs si poignantes du Cœur sacré jaillissent de votre cœur brisé : *Venite adoremus, ploremus coram Domino* (1)! Pleurez avec Madeleine et les saintes femmes au pied de la croix où agonise leur Bien-Aimé, pleurez surtout avec Marie « dont la paupière ne se reposa pas de pleurer pendant la nuit cruelle » de la Passion de son Fils unique.

Saint Augustin a dit « qu'une seule larme sur les douleurs de Jésus lui est plus précieuse qu'une année de jeûne au pain et à l'eau! »

V. — Mais tout cela n'est pas encore assez. Présence, bonnes paroles, larmes elles-mêmes peuvent être manifestations purement extérieures d'une piété qui n'existe pas. Ce qu'il faut à l'affligé, ce qui ne trompe pas, c'est le cœur du consolateur, c'est de l'affection vraie marquée par la compassion intime du cœur. C'est ainsi que le comprenait le saint homme Job, si expert aux choses de la souffrance : « Quand je voulais consoler, je pleurais sans doute avec l'affligé, mais surtout mon âme souffrait avec la sienne : *Compatiebatur anima mea pauperi* (2). »

La compassion est la communion intime, sincère et profonde à la peine d'autrui : ainsi la définit saint Jean Chrysostome : *In ærumnarum veluti communionem venire* (3). C'est par conséquent le partage effectif de la douleur d'autrui, dont le fardeau divisé devient moins lourd, pour celui qu'il accablait, de toute la part qu'on lui

salem spiritum gratiæ et precum et aspicient ad me quem transfixerunt : et plangent eum planctu quasi super unigenitum, et dolebunt super eum ut dolere solet in morte primogeniti. (Zach., XII, 10.)

(1) Ps. XCIV.

(2) Flebam super eo.

(3) Lib. I de Prov. et Hom. VI ad Pop. Ant.

en prend. Saint François de Sales dit dans son gracieux langage, si expressif : « La compassion, condoléance ou commisération n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la passion et douleur de celui que nous aimons, tirant la misère qu'il souffre dedans notre cœur (1). »

« Pour produire ce soulagement de l'affligé accablé par le chagrin et ouvrir une issue au trop plein qui l'étouffe, approchez votre cœur le plus près possible du sien, en vous pénétrant des causes, de la profondeur, de l'acuïté de sa douleur : souffrez sa souffrance, par la pensée, en vous mettant à sa place et en vous représentant ce que vous éprouveriez alors. Car si vous ne vous mettez à son diapason, s'il vous sent trop différent de lui par la paix ou la joie qui remplit votre cœur, tandis que le sien déborde d'amertume, vous serez impuissant à le consoler : la première condition est de souffrir par compassion avec celui qui souffre passion. Puis, comme il faut amollir deux morceaux de cire que l'on veut unir, amollissez votre cœur par les larmes, par l'affliction partagée, afin qu'il se puisse fondre avec le cœur de l'affligé noyé dans le chagrin ; serrez-le fortement contre le sien par une affection vive, sincère, sans réserve : vous aurez ainsi communié à sa peine, vous aurez donné la vraie, l'efficace consolation (2) ! »

Voilà ce qui s'appelle donner son cœur à l'affligé qui en

(1) Tr. de l'Amour de Dieu. (L. V, c. IV.)

(2) « Ordo consolationis est, ut, cum volumus afflictum quempiam a mœrore suspendere, studeamus prius mœrendo ejus luctui concordare. Dolentem non potest consolari, qui non concordat dolori : quia in eo ipso quod a mœroris afflictione discrepat, minus ab illo recipitur, a quo mentis qualitate separatur. Emolliri itaque prius debet animus, ut afflicto congruat, congruens inhæreat, inhærens trahat. Neque enim ferrum ferro conjungitur, si non utrumque evustione ignis liquetur ; et durum molli non adhæret, nisi prius ejus duritia temperata mollescat, ut quasi hoc ipsum fiat, quod curatur ut teneat. Sic nec jacentes erigimus, nisi a rigore nostri status inclinemur. Amici igitur B. Job, ut afflictum a dolore suspenderent, curaverunt necessario simul dolere. » (S. Greg. Lib. III Moral., c. x.)

manque, lui enlever une part de sa peine, lui rendre en affection ce que son malheur lui en ravit. Il se peut que le sentiment de cette affection sincère et spontanée, dont le dévouement et le désintéressement sont si purs et si touchants, lui donne autant de contentement que son malheur lui causait de peine, et par conséquent le console à fond et lui fasse tout oublier. En tout cas il se sent désormais un double cœur pour résister et pour supporter : le sien qui s'en allait et celui du vrai consolateur qui le relève et le soutient.

« Celui qui console ainsi atteint la perfection de ce ministère de miséricorde : il se donne lui-même, et ce don surpasse tous les bienfaits, tous les secours et toutes les bonnes paroles (1). »

Ainsi fit le grand Consolateur de toute douleur à notre égard. Il descendit jusqu'à nous, se fit un cœur de douleur comme le nôtre, prit notre condition, entra dans nos maux et les attira sur lui pour les souffrir dans leurs plus cruels excès, jusqu'à en mourir. Et sa vue, son souvenir, sa grâce allègent nos peines : *Dolores nostros ipse portavit.*

Ainsi la Vierge au cœur immaculé, la Mère au cœur fort, pour accomplir auprès de Jésus consumé de maux le ministère parfait de la consolation, le suivit-elle sur le Calvaire, se tint-elle debout au pied de la Croix, l'enlaçant de ses bras pendant que son amour l'enveloppait tout entier, pénétrant jusqu'au fond du Cœur de son Fils pour y souffrir chacune de ses douleurs, pendant que ses larmes se mêlaient à son sang rédempteur.

La compassion de sa sainte Mère, où elle se plongeait tout entière sans réserve, apportait à Jésus autant de consolation qu'il éprouvait de peine, et, lui faisant oublier ses douleurs infinies, lui donnait la force de les souffrir :

(1) Exteriora largiens, rem extra semetipsum præbuit. Qui autem fletum et compassionem proximo tribuit, ei aliquid etiam de seipso dedit. (S Greg. Lib. XX Moral., c. XXVI.)

Voilà ce qu'attend et sollicite de nous l'adorable Patient du tabernacle : une compassion sincère sur tous les maux de sa vie mortelle qu'il n'embrassa que pour nous; une compassion attendrie sur toutes les ingratitudes, tous les mépris, toutes les injures qu'il subit pour nous dans le Sacrement. Communions à ses peines et entrons-y par la connaissance et par le désir, par l'union de notre cœur à son Cœur, en nous pénétrant de toutes les raisons qui nous en pourront faire comprendre l'horreur, le nombre, la profondeur et l'étendue. Puis communions-y en les attirant en nous pour les souffrir dans notre vie, par la mortification et par l'acceptation généreuse de toutes les épreuves qu'il pourra plaire à Dieu de nous envoyer. Toute peine acceptée chrétiennement décharge Jésus, car elle est une partie de la croix, qui devient moins lourde sur ses épaules selon que nous en chargeons une parcelle sur les nôtres.

Nous entendrons le cri du Cœur accablé de toutes les douleurs et nous y voudrons répondre :

« S'ils rendaient quelque retour à mon amour, j'estimerais peu ce que j'ai fait pour eux et voudrais, s'il se pouvait, en souffrir encore davantage. Mais ils n'ont que des froideurs et des rebuts pour tous mes empressements à leur faire du bien.

« Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu peux en être capable !

« Et lui représentant mon impuissance, il me répondit : « Voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque ! »

« En même temps, ce divin Cœur s'ouvrant, il en sortit une flamme si ardente que je pensais en être consumée, en étant si pénétrée que, ne pouvant plus la soutenir, je le priai d'avoir pitié de ma faiblesse.

« Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien, mais sois attentive à ma voix (1) ! »

(1) T. I, p. 108.

III

L'Heure sainte.

Vigilate mecum et orate.
Veillez et priez avec moi!

I. — Nature de l'Heure sainte. — L'Heure sainte consiste à consacrer une heure à la prière, de onze heures à minuit, dans la nuit du jeudi au vendredi.

Cette dévotion a sa première origine dans la prière que Jésus fit à Gethsémani, à la veille de sa mort, la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, où il tomba en agonie. Elle répond à ces paroles du Sauveur : « Veillez et priez avec moi » ; et à ces autres : « Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?... »

Son institution est due à la Bienheureuse, ou plutôt à Notre-Seigneur lui-même, qui la lui demanda en ces termes : « Un jour, le Saint Sacrement étant exposé, mon bon Maître se présenta à moi, et il me découvrit jusqu'à quel point il avait aimé les hommes dont il ne recevait en retour que de l'ingratitude : « Ce qui m'est plus sensible, « ajoutait-il, que tout ce que j'ai souffert en ma Passion. — « Ils n'ont pour moi que des rebuts et des froideurs. — Toi, « du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingra- « titude autant que tu peux en être capable. »

Alors, le Seigneur lui dit expressément :

« Toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu souffrir au Jardin des Olives. Et, pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père, tu te lèveras entre onze heures et minuit, et tu te prosterneras la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère en

demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes Apôtres, qui m'obligea à leur reprocher de n'avoir pu veiller une heure avec moi (1).

Il résulte de ces paroles et de ce fait que l'Heure sainte est une des pratiques de dévotion les plus chères au Cœur de Notre-Seigneur ; elle a pour but de le consoler des ingratitudes humaines, de réparer pour les pécheurs et d'obtenir en particulier la conversion des agonisants.

Tous ceux qui le peuvent feront bien de se rendre en présence du Très Saint Sacrement pour faire l'Heure sainte. Les autres se transporteront en esprit vers le tabernacle le plus voisin de leur demeure. Car ce n'est pas seulement l'agonie de souffrance de Gethsémani qu'il faut consoler, c'est encore l'agonie d'humiliation de l'Eucharistie : Celui qui endura la première et continue de supporter la seconde est présent au Saint Sacrement dans la vérité de son adorable humanité ; son Cœur daigne avoir besoin de notre amour et de nos consolations : qui voudrait les lui refuser ?

Il n'y a aucun sujet de méditation de prescrit pour l'Heure sainte ; mais, des paroles de Notre-Seigneur, il est évident que, pour entrer dans ses désirs, il faut méditer son agonie et ses humiliations, voir son amour et détester nos ingratitudes. — C'est pour y aider que nous offrons aux âmes chrétiennes les considérations suivantes.

II. — EXERCICE DE L'HEURE SAINTE. — LE FAIT DE L'AGONIE. — Représentez-vous au vif la scène de la prière et de l'agonie de Jésus au Jardin des Olives, et suivez-en

(1) T. I, p. 77.

les moindres circonstances, en y adorant Jésus avec esprit de foi, d'amour et de compassion.

Après avoir institué l'Eucharistie et communié ses Apôtres, même Judas, pendant que ce traître achevait sa trahison, Jésus vint avec ses disciples au Jardin des Olives ou de Gethsémani. Prenant à part Pierre, Jacques et Jean, il commença à avoir peur, *pavere ;* — à tomber dans l'ennui, *tædere ;* — à être attristé, *contristari ;* — et navré de chagrin, *mœstus esse.*

Et il leur dit, d'un mot qui résume toutes ces affections accablantes : « Mon âme est triste à en mourir : *Tristis est anima mea usque ad mortem !* — Tenez-vous là et veillez avec moi : *Sustinete hic et vigilate mecum.* »

Alors, il s'avança un peu, il posa ses genoux en terre et il disait : « Père, si tu veux, écarte ce calice de moi ; cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui soit faite, mais la tienne ! » Un ange lui apparut, le fortifiant pour souffrir davantage. Il tomba alors la face contre terre et il entra en agonie ; et, continuant de prier, afin que, s'il était possible, cette heure douloureuse lui fût épargnée, il disait : « Père, Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! — Toutes choses sont en ton pouvoir : éloigne ce calice de moi ; cependant, non ce que je veux, mais toi ! » Et une sueur de sang le couvrit et coula jusqu'à terre.

Il se leva au bout d'une heure, il vint vers ses Apôtres qu'il trouva endormis, et il leur dit : « Quoi ! vous dormez ! vous n'avez donc pas pu veiller une heure avec moi ? — Veillez et priez ! »

Il revint et redit la même prière : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite ! »

Retourné une seconde fois vers ses Apôtres, il les trouva encore endormis, et ils ne savaient que lui répondre.

Il les laissa et recommença, — pendant une troisième heure sans doute, — la même prière ; après quoi il dit à ses Apôtres : « Voici l'heure : le Fils de l'Homme va être

livré aux mains des pécheurs. Levons-nous ; voici que celui qui me livrera approche : allons au-devant de lui. »

Adorez Jésus disant à ses Apôtres : « Mon âme est triste à en mourir ! » Croyez à la vérité de cette parole : ce n'est pas une figure de langage, ni une exagération de la douleur. Sans un secours tout spécial de sa divinité, Jésus était si triste à cette heure, que cette tristesse eût suffi pour le faire mourir.

La tristesse a envahi non seulement son imagination et son Cœur, mais son âme elle-même, sa volonté et son intelligence.

Elle se compose de dégoût, de découragement, d'abattement, d'ennui profond, de chagrin, d'amertume, de crainte, d'épouvante et d'angoisse : elle est si poignante, qu'elle réduit Notre-Seigneur à une sueur de sang qui l'inonde : et il tombe anéanti sous son poids.

Contemplez Jésus étendu dans la poussière ; voyez son front pâle, ses yeux livides, son visage abattu ; quand il se relève, voyez sa démarche pénible, ses pas chancelants ; puis écoutez l'accent navré, l'accent de douleur infinie avec lequel il prononce ces paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! »

Oh ! c'est vraiment homme et semblable à nous, Celui que la crainte fait trembler, que l'angoisse oppresse, que le chagrin abat, que le dégoût envahit, et qui succombe sous l'effort de sa tristesse !

Mais, en même temps, adorez-le vrai Dieu ! Car ce n'est que par sa volonté que ces passions prennent de l'empire sur lui, le troublent et l'accablent. C'est librement qu'il leur ouvre son âme. Et cette sainte âme reste, même alors, en possession de la vision béatifique : seulement il en retient les rayons et les joies sur des sommets inaccessibles, pour la livrer tout entière à la peine.

Adorez, adorez avec amour, avec tristesse, avec com-

passion, ce Fils éternel et bien-aimé du Père, prosterné dans la douleur et dans la honte ; — ce Verbe, lumière du Ciel et joie des Anges, inondé d'amertume ; — cette beauté éternelle couverte de sang et de poussière, — cette force du bras divin courbée sous le découragement ; — ce Sauveur, si vraiment homme pour souffrir toutes nos douleurs ; si vraiment Dieu pour les souffrir infiniment !

Tenez-vous bien près de lui ; chassez au loin l'indifférence, l'égoïsme, le sommeil : soyez à lui, veillez avec lui, priez avec lui !

Puis, de Gethsémani, transportez-vous vers le tabernacle ; pénétrez-y respectueusement, et adorez-y Jésus : c'est lui, c'est lui-même que la tristesse, la peur, l'ennui, le dégoût prosternaient sur le sol du Jardin ! Reconnaissez-le et voyez comment il continue cette redoutable agonie. Là-bas c'était la souffrance : ici c'est l'humiliation. Voyez-le dans l'anéantissement de l'état sacramentel, sous le voile des saintes espèces, sans figure, sans apparence, sans voix, sans force : plus humilié, plus délaissé qu'à Gethsémani. Ses ennemis complotent contre lui ; ses amis dorment ; et il ne peut plus quitter le lieu de son humiliation pour venir leur demander aide et consolation. Qu'est-ce qui le réduit à cet état et le prosterne si bas, que l'on ne peut même pas se faire une idée de son être ?

Quel est ce poids qui pèse sur lui, qu'il ne peut échapper à la décomposition des éléments qui menace son vêtement sacramentel, ni aux mains des sacrilèges qui le veulent maltraiter ? — En vérité, c'est l'anéantissement total !

Il répète dans son Cœur, et par son état même d'humiliation : « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne ! » — Et à nous : « Veillez et priez avec moi ! »

N'entendez-vous pas cette voix sortir, nuit et jour, de toutes les hosties consacrées ? Voix de commandement, — voix de prière, — voix de reproche, — toujours voix d'amour : « Veillez et priez avec moi ! »

Prêtez-y l'oreille ! ouvrez-y votre cœur : tenez-vous attentifs et compatissants près de l'Agonisant qui veille et prie sans cesse pour vous, dans tous les tabernacles où son amour le fixe pour toujours.

III. — Les Fins de l'Agonie. — Pour qui, pour quoi cette agonie de Gethsémani et celle du tabernacle ? — Pour nous, pour notre amour et pour notre salut !

Vous ne remercierez jamais assez Jésus de les avoir acceptées, car c'est là qu'il demande et obtient le pardon de tous vos péchés ; — c'est là qu'il accepte d'en subir la peine ; c'est là qu'il sanctifie aussi toutes vos épreuves.

A Gethsémani, Jésus a sous les yeux, d'un côté, toutes les iniquités des hommes, de l'autre, la sainteté de Dieu : ici, le châtiment à subir, là, la justice qui va l'imposer : et, en face de cette sainteté redoutable, de cette justice inexorable, l'impuissance absolue de l'homme à se justifier, à payer sa dette. Qui se livrera pour nous ? Vous, ô Jésus ! Vous seul le pouvez !

Et Jésus se dévoue ! « *Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite !* » Il accepte alors de prendre sur lui tous les péchés du monde ; il s'engage à en payer la dette jusqu'à la dernière obole, et il en obtient le pardon pour tous ! — Tous les hommes depuis Adam jusqu'à la fin du monde, Jésus pria pour tous, demanda et obtint le pardon de tous ! Pas un ne fut exclu de sa prière comme de son amour.

J'étais là, moi aussi, ô Jésus, avec tous mes péchés et toute mon impuissance à les expier : j'étais là, ingrat, dur, sans contrition ; décidé à retomber et à rendre inutile votre agonie : et vous ne m'avez pas rejeté !

Et toutes les fois que j'aurai péché, je pourrai obtenir ma grâce en offrant à la justice de votre Père votre prière, votre contrition et votre agonie !

Et tous les pécheurs qui demanderont grâce seront écoutés, parce que vous avez mérité là leur grâce; et jusqu'à la fin, la contrition parfaite, celle qui satisfait à Dieu, qui rend la pureté et la vie, coulera du rocher de Gethsémani, avec les flots de sang de votre sueur, source inépuisable de miséricorde et de pardon !

Comment vous remercier assez de vous être montré si vraiment homme dans votre agonie? Pourquoi avez-vous voulu que la crainte, l'angoisse, le dégoût et le chagrin vous fissent sentir si rudement leur aiguillon et leur fardeau, sinon pour sanctifier ces passions, pour en rendre les assauts méritoires, et me donner le modèle et la grâce de la souffrance sainte?

Il est donc vrai qu'en face du sacrifice et de l'humiliation, en face de la maladie et de la mort, je pourrai reculer d'épouvante, sentir mon cœur se révolter et ma nature faiblir, mon courage s'abattre et ma volonté hésiter? et que dans les ennuis, dans les dégoûts et dans les découragements, je n'offenserai pas les droits de la volonté divine en sentant de la répugnance à souffrir, en priant et en suppliant votre pitié d'éloigner de moi la souffrance, pourvu que, par le fond de mon âme et appuyé sur votre grâce, je m'abandonne en répétant comme vous le *fiat* de la résignation?

Bien plus, parce que vous les avez ressenties et vaincues en votre âme, ces répugnances humiliantes, si je les contiens, par ma volonté, dans la soumission finale qu'elles doivent à Dieu, elles me seront un mérite et un gage de récompense.

O Sauveur très bon qui avez sanctifié l'ennui, le dégoût, la terreur, la répugnance, l'abattement, le découragement et la peine, soyez béni! Jamais vous ne fûtes si miséricordieux; jamais vous ne comprîtes mieux ma pauvre nature avec ses incurables faiblesses !

Soyez encore béni, ô Jésus de Gethsémani, qui m'avez donné là l'exemple et la grâce de la vraie prière, humble, résignée, ardente, prolongée, conforme en tout aux desseins de Dieu! Là vous avez sanctifié, purifié et rendu efficaces toutes nos prières; et elles sont d'avance exaucées si elles s'appuient sur la prière de votre agonie!

Et afin que toutes ces grâces puissent arriver jusqu'à moi, pleines, actives et victorieuses, vous les avez déposées dans le Sacrement immortel de votre amour. — Pendant les longues heures de cette vie anéantie que vous menez dans l'Eucharistie depuis dix-neuf siècles, que faites-vous, sinon offrir pour moi à la bonté de votre Père les humiliations, les angoisses, les prières et la contrition de votre agonie du Jardin des Olives? Et en vous voyant abaissé, prosterné et confus devant lui comme un coupable qui supplie, votre Père pourrait-il ne me point pardonner, à cause de vous, ô Jésus?

Et quand la souffrance, l'humiliation, l'ingratitude, ou simplement le poids de la vie, m'accablent, vous êtes à côté de moi pour me soutenir en me montrant comment on supporte, comment on se tait, comment on prie pour ses ennemis, ô vous qui vous livrez à tous dans votre Sacrement sans défense et continuez d'y prier pour ceux qui vous y offensent, comme, sur la croix, vous priâtes pour vos bourreaux!

Et de peur que l'exemple ne me suffise pas, vous avez fait la communion par laquelle vous venez vous-même verser dans mon âme toutes les forces salutaires de votre agonie : la contrition et la haine du péché; la résignation et l'énergie; la prière persévérante et l'amour. O Jésus, Jésus de Gethsémani et de l'Eucharistie qui êtes si bon que de tirer pour moi des remèdes et des consolations des peines mêmes que je vous inflige, soyez béni et loué à jamais!

IV. — Les Causes de l'Agonie. — Trois causes principales, entre plusieurs autres, ont réduit Jésus à cette agonie de tristesse qui le conduit aux portes de la mort : nos péchés à prendre sur lui ; le châtiment à en accepter ; l'inutilité de ses souffrances pour un grand nombre de rachetés.

Ici suivez Jésus de près ; pénétrez en son Cœur, regardez-y à la lumière de la foi ; ayez le courage de bien voir !

Pour que nos péchés soient expiés il faut que Jésus s'en charge, en accepte la responsabilité et s'en reconnaisse coupable à notre place. C'est une redoutable réalité ! Il faut qu'il les prenne sur lui, qu'il se les approprie en quelque sorte, et que, étant substitué à tous les pécheurs, il se présente à son Père comme le pécheur et le pénitent universel. Saint Paul a dit le mot : il faut qu'il devienne « *péché* », quasi le « pécheur unique », par appropriation des péchés de tous. — Comprenez-vous ce terrible mystère ? Il faut que Celui qui est la sainteté, l'innocence, la pureté, la rectitude, la vérité, l'humilité, la charité, devienne le péché, la souillure, l'impureté, le blasphème, le mensonge, l'orgueil, la cupidité, l'avarice et tous les autres péchés : *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit !*

Quelle épouvantable lutte s'établit alors entre ces perfections et ces dégradations, entre ces beautés et ces hontes, entre Jésus et le péché !

Mais, vous êtes venu pour porter toutes nos iniquités, ô Jésus, adorable victime : allons, courbez vos épaules, et qu'elles soient chargées de tous nos crimes !

Et voilà que dans cette vallée de Gethsémani deux torrents partis des deux sommets du temps, l'un de l'origine, l'autre de la fin du monde, précipitent leurs flots noirs, fangeux et fétides : ils roulent tous les péchés qui ont été commis et qui le seront depuis Adam jusqu'à l'Antechrist : péchés d'orgueil, d'avarice, d'envie, de luxure de gourmandise, de colère et de paresse ; péchés intérieurs

et extérieurs; péchés de pensée, de désir, d'action : tous les péchés! Et ils fondent tous sur Jésus : c'est un égout d'immondices qui le recouvre : il faut qu'il en soit le cloaque!

L'horreur, le dégoût, la honte, pénètrent alors jusqu'au fond de son âme, qui en est accablée, abîmée, submergée; il étouffe, il succombe, il va mourir : *Intraverunt aquæ usque ad animam meam!* Il est inutile de résister et de demander grâce : leur voix couvre la sienne : *Longe a salute mea verba delictorum meorum!* C'est une tempête de ténèbres et d'horreur où il se noie : *Infixus sum in limo profundi;* une nuit affreuse où apparaissent les plus horribles figures de pécheurs, tous les foyers de péché, toutes les corruptions, toutes les abominations, tous les sacrilèges, toutes les apostasies.

Jésus, fils du Dieu trois fois saint, voulez-vous vous approprier et porter tout cela? — Non, c'est trop affreux : *Père, emporte ce calice loin de moi!*

Mais alors le monde est perdu! — Non, qu'il soit sauvé et que je meure : « *Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, fiat voluntas tua!* »

Et alors, étendu sur le sol humide de son sang, le front dans la poussière, accablé sous le poids de la honte, de la douleur et de l'humiliation, Jésus dit à son Père : « J'ai péché et ta justice est équitable; tous les pécheurs ne sont que mes membres, frappe à la tête : elle seule est coupable et te demande pardon! » O comble de l'humiliation! O immensité de l'amour! O redoutable exigence des justices éternelles!

Hélas! hélas! j'étais là, moi aussi, et j'oppressais votre Cœur, je pesais sur vos épaules, ô douce Victime! j'étais une partie de la lie amère du calice, et j'excitais vos dégoûts! Toute ma vie avec ses péchés précoces, avec ses rechutes ingrates, avec ses lâchetés, ses perfidies, ses trahisons, vous avez dû l'accepter : elle a fait sortir le sang

de vos veines, elle vous a jeté en agonie ! Oh ! je la déteste ! J'en ai horreur ! Faites-moi mourir plutôt que de permettre que je vous offense volontairement désormais et que je renouvelle les douleurs de votre agonie !

Mais pour tous ces péchés dont il s'est accusé, il faut que Jésus accepte de satisfaire à la justice divine : et le châtiment c'est la mort. Non pas la mort ordinaire, mais la mort précédée de la trahison d'un de ses amis et du lâche abandon des autres : d'une condamnation inique, d'une flagellation sans pitié, et d'un couronnement d'épines ; la mort avec l'insulte, la calomnie publique, la dégradation officielle ! A cette vue l'âme, le cœur et le corps de Jésus se soulèvent : la terreur s'empare de lui : oh ! que ce sera cruel ! c'en est trop ! *Père, toutes choses te sont possibles : que ce calice s'éloigne de moi !* Mais le ciel reste sourd ; il n'y a plus de Père pour Jésus, mais un justicier qui demande vengeance ! Et Jésus se livre à ses mains redoutables : *Que ta volonté soit faite et non la mienne !*

Et pendant que Jésus accepte et subit déjà pour nous ce martyre, nous, que faisons-nous ? — Nous dormons ! — Tout à l'heure nous nous enfuirons et rendrons cette agonie et la mort qu'elle commence, inutiles ! Jésus aura abaissé sa majesté, sacrifié ses plus justes répugnances, accepté pour nous tous les châtiments : ce sera en vain ! Nous n'y ferons pas seulement attention ! Devant le moindre plaisir, le plus mesquin intérêt, la plus petite difficulté, nous l'abandonnerons et nous fuirons !

Aimer, aimer jusqu'à mourir d'amour, et ne pouvoir se faire aimer de ceux pour qui il meurt !

Et quand Jésus continuera à travers tous les siècles l'humiliation de son agonie pour nous en assurer les fruits : quand, plus anéanti que le dernier des êtres dans le Sacrement, il continuera de porter sur lui tous nos péchés et de s'offrir à la divine justice pour les coupables, que feront

ceux-ci? Les uns seront ses ennemis déclarés; ils trameront contre lui, ils s'efforceront de le faire disparaître de la terre, ils le poursuivront, et, s'ils le peuvent saisir, ils le jetteront aux cloaques avec des moqueries, des insultes et des mépris sans nom !

Fixé pour jamais par son trop grand amour sur cette terre de péché et habitant au milieu des pécheurs, il verra le mal se commettre sous ses yeux; toujours et partout le premier atteint, les boues du crime jailliront jusqu'à son humanité sainte; le Cœur criblé de tous ces coups et n'y pouvant plus tenir il s'écriera : « Pour tant d'amour, je ne reçois que des rebuts et des ingratitudes! Ce m'est plus sensible que ma Passion même! »

Il cherchera alors ses amis. « Vous, du moins, efforcez-vous de me consoler pour tous ces ingrats. » — Mais ses amis où sont ils ?

Pendant que ses ennemis veillent et lui arrachent les âmes, et les poursuivent sans trêve : ils dorment! — Pendant que le flot du péché, du blasphème et de l'impureté monte et voudrait submerger le tabernacle : ils dorment! — L'honneur de Jésus à soutenir, ses intérêts à défendre, son cœur à consoler, ses veilles et ses travaux à partager? — Ils dorment!

Leur sommeil est une indélicatesse et une insulte envers Jésus leur tendre ami; c'est une imprudence aussi et une faute pour eux-mêmes. Mais il en coûterait de veiller; il faudrait aimer; sacrifier un peu son repos, ses aises, son amour-propre et le monde : — ils dorment!

C'est monstrueux, mais c'est ainsi! — Notre cœur est appesanti : avons-nous seulement du cœur?

Et nous sommes pourtant les choisis, les amis, les très chers : Pierre, Jacques et Jean ; les consacrés, les familiers, les commensaux, nous avons fait vœu de l'aimer : — et nous dormons !

O Jésus! ce supplice et cette humiliation du sommeil des vôtres pendant la longue suite de vos délaissements eucha-

ristiques était dans votre calice à Gethsémani : n'en était-ce pas la lie dans la lie, l'amertume dans l'amertume? C'est celle que vous deviez boire tous les jours, jusqu'à la fin, et dont vous disiez : « Cela m'est plus sensible que tout ce que j'ai enduré dans ma Passion ! »

Aurons-nous, du moins maintenant, de la vraie contrition de nos péchés, une honte salutaire de notre froide ingratitude, un peu de pitié pour Celui que nous accablons si douloureusement ?

V. — Les Fruits de l'Agonie. — Recueillons avec soin les grâces de l'agonie : il faut les demander instamment et prendre les résolutions les plus sincères et les plus efficaces pour en profiter. Car à quoi bon demander le secours divin, implorer la grâce, si l'on ne creuse pas le sillon qui doit la recevoir, et si l'on n'est pas décidé à la cultiver fidèlement ?

Le premier fruit de l'agonie est la contrition : la contrition parfaite, profonde, universelle, venant d'amour.

Pour savoir quelle horreur mérite le péché, regardons Jésus agonisant, au moment où il doit s'en charger en notre nom. — Si nous voulons savoir quel châtiment lui est réservé, voyons Jésus impuissant à lui en obtenir le pardon, la Justice divine refusant de l'accorder, sinon au prix de la Passion et de la mort du Rédempteur. — Jésus agonisant, Jésus crucifié, voilà ce qu'est, ce que vaut le péché !

Détestons-le donc à cause de Jésus, et pour son amour, et offrons pour nos péchés tous les trésors de la propre contrition de cet innocent !

Le second fruit de l'agonie est la grâce de la prière parfaite. — Prière humble : Jésus y est à deux genoux ; — prière désintéressée : il veut avant tout la volonté de Dieu

il lui sacrifie d'avance tous ses désirs, s'ils sont contraires aux desseins qu'elle a sur lui ; prière persévérante : elle dure trois heures malgré l'ennui, le dégoût, la tristesse intérieure : bien plus, elle semble se prolonger à mesure que ces affections décourageantes augmentent : Jésus alors ne parle plus, mais, prosterné la face contre terre, immobile, plongé dans l'amertume, il prie par sa souffrance et son humiliation mêmes !

Le troisième fruit est la grâce de la résignation dans les épreuves. — Jésus nous y montre que, quels que soient les angoisses du cœur, les déchirements de l'âme, il faut tout abandonner aux droits de Dieu, nous demandât-il l'holocauste de nos affections les plus chères, de notre honneur, de notre santé et de notre vie. Il faut tout donner dès qu'il l'exige, et ne voir en ce Dieu inexorable qu'un Père : *Abba, Pater !* Il est père ! Il permet qu'on le supplie d'abréger ou de retirer l'épreuve ; il permet à la nature de frémir et de gémir, pourvu que dans le fond de l'âme on l'adore et lui répète le *fiat* qui le rend maître et vainqueur.

Le quatrième fruit est la fidélité à Jésus, pour ne pas le trahir, comme Judas, et pour ne pas l'abandonner dans la solitude de ses tabernacles, comme les Apôtres à Gethsémani. — Soutenant devant son Père la cause de la miséricorde, accablé par tous les pécheurs, Jésus nous conjure de veiller, de prier, de réparer avec lui : il nous supplie de ne pas le laisser seul ! N'aurons-nous pas pour Lui ces sentiments de pitié, de compassion, de charité que nous inspire la vue d'un pauvre, d'un infirme, d'un exilé ? — Soyons-y fidèles, et persévérons avec lui dans ses « tentations », c'est-à-dire dans ses humiliations eucharistiques, dans le combat de sa prière contre la Justice irritée, de sa miséricorde contre la malice des pécheurs !

Puis prions pour les pécheurs, pour tous les pécheurs,

spécialement pour ceux dont les péchés sont plus sensibles au Cœur de Jésus, les péchés de ses amis, de ceux qu'il aime davantage et prévient de plus de grâces !

Recommandons avec instance tous les agonisants à sa miséricorde ; l'agonie de Jésus est le trésor des pauvres mourants : offrons pour eux le mérite de ses angoisses et de ses souffrances. L'heure est décisive ; ils vont paraître devant Dieu : Satan veut les ravir pour la haine : gardons-les à l'amour ! Et prenons la résolution de nous employer activement pour appeler le prêtre, les préparer à le recevoir, et leur procurer le saint Viatique, qui sanctifie l'agonie et la couronne d'une bonne mort.

IV

Le « Remède souverain » aux souffrances des âmes du Purgatoire.

Omnibus in Christo quiescentibus.
Pour toutes les âmes qui reposent dans le Cœur de Jésus-Christ.
(*Ex Can. Missæ.*)

La charité à exercer envers les âmes du Purgatoire, avec un dévouement qui se donne sans mesure à leur soulagement et à leur délivrance, a une place très marquée dans la Révélation du Sacré-Cœur. Deux grands faits l'y introduisent et obligent à chercher par quels liens théologiques l'amour du Sacré-Cœur appelle l'amour des âmes souffrantes. Disons ces faits ; cherchons ces liens ; et nous verrons ensuite par quelles vertus l'on pourra le plus sûrement se rendre apte à intercéder pour les âmes captives de la sainteté et de l'amour ; par quels moyens de religion on les pourra plus sûrement soulager d'abord, puis délivrer.

I. — Le premier des faits historiques dont nous voulons

tirer des inductions en faveur de l'union à établir entre la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion ou la charité envers le Purgatoire, est l'amour éminent de la Bienheureuse pour les chères âmes.

Elle n'a pas eu pour elles cette compassion de toute âme pieuse, qui se manifeste simplement par des prières, l'inscription dans une confrérie des défunts et quelques bonnes œuvres. Elle s'est offerte à toutes les souffrances en leur faveur, et le divin Maître, montrant d'où venait ce saint zèle, a appliqué et consacré la Bienheureuse comme une victime, par de longues et cruelles souffrances, au service et au soulagement des pauvres âmes. De sorte que celle qui fut à tous les titres le type achevé de la dévotion envers le Sacré-Cœur, fut en même temps un modèle de charité et de zèle pour les âmes du Purgatoire : n'y a-t-il pas là une raison de regarder ces deux dévotions comme intimement liées dans le plan rédempteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1) ?

Dès le commencement de sa vie religieuse, la Bienheureuse s'était dévouée à l'assistance des âmes du Purgatoire.

« Sa charité bienfaisante, dit la Mère Greyfié, la portait à beaucoup prier pour les âmes du Purgatoire, desquelles aussi souvent Notre-Seigneur lui faisait connaître l'état, la peine et les moyens de les aider à satisfaire leurs dettes. A quoi elle se portait volontiers avec congé; et lorsqu'elle cédait en faveur de ces chères âmes souffrantes tout ce

(1) Sainte Gertrude fut, au XIIIe siècle, une des âmes les plus favorisées des grâces du Sacré-Cœur. Eh bien ! elle aussi fut remplie de dévotion envers le Purgatoire, à une époque où la charité envers les morts, toujours honorée dans l'Église comme un élément de la croyance catholique, n'avait pas encore revêtu, comme aujourd'hui, le caractère d'une dévotion universelle. On lit en effet dans les leçons de sa fête, 15 novembre : « Justorum animas piacularibus flammis addictas, quotidianis subsidiis et precibus juvabat. » (Lect. VI.)

qu'elle pouvait faire et souffrir, pendant quelque temps ses peines intérieures, ses maux corporels et les exercices des petites contradictions extérieures ne manquaient pas de redoubler. On avait recommandé aux prières de Sœur Marguerite-Marie l'âme d'une supérieure de notre Ordre nouvellement décédée. La nuit du Jeudi Saint, priant pour elle devant le Saint Sacrement, Notre-Seigneur la lui fit voir sous le pied du calice où il reposait, et où cette âme achevait son Purgatoire, recevant participation de l'agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Olives (1). »

Elle les aimait et secourait si assidûment qu'elle avait « une étroite amitié » avec elles : « La Mère Greyfié, dit-elle, me donna aux âmes du Purgatoire la nuit du Jeudi Saint 1683, me permettant de la passer devant le Très Saint Sacrement, où je fus une partie du temps comme tout environnée de ces pauvres âmes souffrantes avec lesquelles j'ai contracté une étroite amitié. Et Notre-Seigneur me dit qu'il me donnait à elles pour leur faire tout le bien que je pourrais. Depuis lors, elles sont souvent avec moi et je ne les nomme plus que mes amies souffrantes (2). »

Notre-Seigneur, pasteur compatissant des âmes du Purgatoire autant qu'il est l'exécuteur exact des divines justices à leur égard, cherchant partout qui les veuille aider, acceptait volontiers le concours dévoué que lui offrait, pour solder leurs dettes, la généreuse servante de tous ses intérêts :

« Il me fit voir, dit la Bienheureuse, deux saintetés en lui, l'une d'amour et l'autre de justice ; toutes deux rigoureuses en leur manière, et lesquelles s'exercent continuellement sur moi. Par la première, je souffre une espèce de purgatoire, très douloureux à supporter, pour les âmes qui

(1) T. I, p. 301.
(2) Lettre XXI.

y sont détenues, et auxquelles il permettait, selon qu'il lui plaisait, de s'adresser à moi (1). »

Elle écrivait à la Mère Greyfié :

« Ma croix fut changée en une intérieure de laquelle je vous avoue, ma bonne Mère, que je ne pourrais longtemps soutenir le poids si la même main qui m'afflige ne se rendait ma force; car il me semble que sa sainteté de justice m'a fait sentir un petit échantillon de l'enfer, ou plutôt du Purgatoire, car je n'avais pas perdu le désir d'aimer Dieu. Je ne saurais m'exprimer là-dessus, ne pouvant dire ce que je sentais en moi, sinon en vous disant que j'étais comme une personne à l'agonie que l'on traînerait avec des cordes pour la rendre présente aux lieux de ses devoirs qui sont nos exercices. Je ne sentais en moi ni esprit, ni volonté, ni imagination, ni mémoire; tout s'était éloigné de moi, qui n'avais plus aucune vigueur; et toutes mes peines s'imprimaient si vivement en moi qu'elles me pénétraient jusqu'à la moelle des os. En un mot, tout en souffrait en moi, qui ne sentais plus rien qu'une entière soumission à la sainte volonté de mon Dieu, duquel j'adore les desseins. Mais comme il me serait difficile de vous dire toute la suite de cette disposition, ni tout ce qui s'y est passé, je vous dirai seulement qu'elle me fut représentée comme une petite réverbération et participation de ce que Notre-Seigneur souffrit au Jardin des Olives... Comme je finissais la prière que vous savez que je fais la nuit du jeudi au vendredi, il me fut représenté une sainte âme du Purgatoire pour laquelle j'avais été gratifiée de cette souffrance (2). »

Ainsi Notre-Seigneur lui-même, avide de trouver des âmes dévouées qui veuillent achever sa rédemption en faveur des âmes qui souffrent et ne peuvent rien elles-mêmes pour leur soulagement, Notre-Seigneur sacrifiait, en prêtre qui

(1) T. I, p. 76.
(2) Lettre XXI.

dispose souverainement de sa [illegible]time, la Bienheureuse aux captives de la prison d[illegible] Elle endurait alors des tourments qui par leu[illegible] [illegible]ur intensité et leur durée, semblaient être ceux du Purgatoire même.

Il y a deux ordres de [illegible]es au Purgatoire : celles du feu et de la privati[illegible] [illegible]tanée de Dieu, et, rendant ce double tourme[illegible] [illegible]écra[illegible] l'impuissance radicale à rien faire [illegible] [illegible]mes épuisent la peine; elles ne peuven[illegible] [illegible] obtenir remise ni diminution.

La généreuse victime expiato[illegible] [illegible]ait des souffrances analogues :

« Le Sacré Cœur de Jésus donne souvent sa chétive victime aux âmes du Purgatoire pour les aider à satisfaire à sa divine justice. C'est dans ce temps que je souffre une peine à peu près comme la leur, ne trouvant de repos ni jour ni nuit (1). »

Voilà le tourment perpétuel qui ne cesse jamais.

« Il plait à Notre-Seigneur de me tenir dans un état de souffrances continuelles, où je ne me connais plus moi même, avec un épuisement de forces qui me donne une extrême peine à traîner le poids de ce misérable corps. Il me semble que ces souffrances sont pour quelqu'une de chères amies du Purgatoire (2).

Voilà le poids écrasant de leur impuissance à rien fair pour elles-mêmes.

L'inspiration de la Bienheureuse de se donner aux âme souffrantes, confirmée par le divin Maître, trouvait dan les prières des saintes captives elles-mêmes un écho bi touchant. Ceux qui souffrent ont d'ordinaire l'instinct de qui les pourrait soulager. Les chères âmes appelaient

(1) Lettre LXXXVIII.
(2) Lettre XL.

leur secours, comme souverainement efficace, la dévotion au Sacré-Cœur : de sorte que cette dévotion, qui avait eu la haute approbation de l'Eglise triomphante, représentée par les chérubins associés à la Bienheureuse dans son zèle pour la faire accepter (1), avait aussi les ardents suffrages de l'Eglise souffrante; il ne se pouvait pas que l'Eglise de la terre n'y fît point écho en accordant à la Bienheureuse tout ce qu'elle avait ordre de demander pour l'honneur du Sacré-Cœur.

Entendez les âmes du Purgatoire demander l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur, et l'appeler « le remède souverain à leurs souffrances. »

« Si vous saviez, dit la Bienheureuse, avec combien d'ardeur ces pauvres âmes demandent ce remède nouveau — si souverain à leurs souffrances ! — car, c'est ainsi qu'elles nomment la dévotion au divin Cœur, et particulièrement les messes en son honneur (2). »

Notre-Seigneur au Saint Sacrement, l'inspirateur personnel et direct de la dévotion envers son Cœur, se faisant l'avocat très dévoué des pauvres âmes. C'est au jour de la Cène et de l'Institution, c'est au jour de la Fête-Dieu et pendant qu'elle adore le Saint Sacrement, que la Bienheureuse est tout particulièrement sollicitée par les âmes

(1) « Le Cœur adorable de mon Jésus me fut présenté plus brillant qu'un soleil. Il était au milieu des flammes de son pur amour, environné de séraphins qui chantaient d'un concert admirable. Ces esprits bienheureux m'invitèrent à m'unir à eux pour louer cet admirable Cœur. Ils me dirent qu'ils étaient venus pour s'associer avec moi afin de lui rendre un perpétuel hommage d'amour, d'adoration et de louange; et qu'ils tiendraient ma place devant le Saint Sacrement afin que je le puisse aimer continuellement par leur entremise, et que d'autre part ils participeraient à mon amour souffrant, comme je jouirais en leurs personnes. Ils écrivirent en même temps cette association dans le Sacré-Cœur en lettres d'or et du caractère ineffaçable de l'amour. » (T. I, p. 107.)

(2) Lettre LXXXVI.

du Purgatoire; elles sentaient quel appui sûr elles avaient en lui auprès de sa fidèle servante :

« Comme j'étais devant le Saint Sacrement le jour de sa fête, tout d'un coup il se présenta devant moi une personne toute en feu, dont les ardeurs me pénétrèrent si fort, qu'il me semblait que je brûlais avec elle. L'état pitoyable où elle me fit voir qu'elle était en Purgatoire me fit verser abondance de larmes. Elle me dit qu'elle était ce religieux bénédictin qui avait reçu ma confession une fois, et qui m'avait ordonné de faire la sainte communion, en faveur de laquelle Dieu lui avait permis de s'adresser à moi pour lui donner du soulagement dans ses peines. Il me demandait, pendant trois mois, tout ce que je pourrais faire et souffrir; ce que je lui promis, après en avoir demandé la permission à ma Supérieure. Mais il me serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que j'eus à souffrir pendant ces trois mois. Car, il ne me quittait point, et du côté où il était il me semblait le voir tout en feu, mais avec de si vives douleurs que j'étais obligée d'en gémir et d'en pleurer presque continuellement. Et au bout de ces trois mois je le vis d'une bien autre manière : tout comblé de joie et de gloire, il s'en allait jouir de son bonheur éternel; et en me remerciant il me dit qu'il me protégerait devant Dieu (1). »

La nuit du Jeudi Saint, qu'elle passa tout entière devant le Saint Sacrement, « elle fut tout environnée de ces pauvres âmes souffrantes. Et Notre-Seigneur « me dit « qu'il me donnait à elles pour leur faire tout le bien que « je pourrais (2). »

Voilà les faits. La Bienheureuse, guidée par la lumière du Sacré-Cœur, qui illumine toutes ses voies, se donne avec autant de constance que de zèle à soulager les âmes

(1) T. II, p. 417.
(2) T. I, p. 76.

du Purgatoire par la prière et la souffrance ; — les âmes souffrantes viennent sans cesse supplier leur charitable sœur de la terre, qui est encore dans la condition des œuvres et de la souffrance méritoires, de les soulager ; elles l'encouragent à poursuivre l'établissement de la dévotion au Cœur adorable, dont elles attendent « un remède nouveau et souverain » à leurs maux ; — enfin le divin Maître lui-même dévoue sa servante au service du Purgatoire comme à l'un des plus chers intérêts de son Cœur. — Ces trois faits démontrent jusqu'à l'évidence et qu'il y a des liens sacrés entre le culte du Sacré-Cœur et le culte du Purgatoire ; et que de la dévotion au Sacré-Cœur, bien comprise, doit naître et s'alimenter une généreuse dévotion pour ces chères âmes, en même temps que se former un puissant arsenal de secours en leur faveur.

II. — Ce qui rend si sympathiques ces deux dévotions c'est l'amour très particulier que le Sauveur porte aux âmes du Purgatoire ; et comme on ne peut aimer quelqu'un sans aimer ceux qu'il aime, il n'est pas possible d'être porté de piété pour le Cœur sacré sans être attiré vers ces âmes qui occupent tant ses sollicitudes et qui émeuvent si profondément sa tendresse et sa pitié.

Elles sont, il est vrai, des prisonnières de sa Justice pour cause de dettes laissées impayées après le dernier soir de la vie, qui clôturait le temps du négoce où on les peut acquitter par le mérite : et la Justice les traite très durement. — A sa Sainteté, qui, pour se les unir face à face au ciel et se complaire dans le miroir de leurs vertus, exige qu'il soit absolument sans tache, elles opposent des ombres et des traces de souillures ternissant leur éclat extérieur : et la Sainteté les brûle, pour les purifier, de ses feux impitoyables : c'est encore vrai. — Leur amour pour le Bien souverain n'a point excité en elles des désirs assez puissants pour les emporter d'un seul élan, quand

furent rompus les liens de la chair, jusqu'aux sommets de la lumière qu'il habite; timide et défiant jusqu'à la fin, ou replié sur soi-même par quelques attaches d'égoïsme, il ne les a pas assez dilatées et agrandies pour leur permettre de le saisir d'une indissoluble étreinte dans la première rencontre où la mort les mit en sa présence : et le Bien infini, pour se faire désirer autant qu'il le mérite des créatures qui le veulent posséder dans ses joies sans mélange et sans fin, ouvre, excite et attise en elles des désirs insatiables et inassouvis qui les torturent sans répit. — Enfin, parce qu'elles ne surent point dominer assez la chair dans laquelle elles vécurent et se firent trop souvent complices de ses exigences et de ses bas excès, encore qu'elles les aient reniés et expiés en partie, elles sont plongées, toutes spirituelles qu'elles soient par nature, dans une fournaise ardente dont les flammes, soulevées et poussées par la puissance vengeresse de Dieu, pénètrent jusqu'au fond de leur substance et les dévore sans les consumer, pour rendre leur supplice plus cruel et plus long.

Et dans ces tourments, dont l'intensité répond à l'ampleur infinie des causes qui les produisent et les appliquent, les pauvres prisonnières du Purgatoire sont dans l'impossibilité radicale de rien faire pour s'aider, se soulager, se délivrer. Elles souffrent, elles payent, elles expient, mais sans qu'aucune souffrance bien supportée les délivre d'aucune de celles qu'elles ont à subir encore; sans qu'aucune dette soldée soit prise en compte sur les autres dettes; sans que la perfection de leur patience puisse diminuer les délais de leur peine. Elles ne peuvent rien pour elles-mêmes sinon souffrir. C'est l'indigence, le dénûment, l'impuissance, les écrasant de tout leur poids insupportable!

Tout cela, certes, suffit à faire comprendre la condition infortunée des âmes du Purgatoire, et que tous les maux du temps réunis n'approchent pas de leur malheur : elles sont bien des condamnées et des prisonnières, subissant un épouvantable châtiment!

III. — Malgré cela, et à cause de cela aussi, elles sont infiniment chères au Cœur sacré du Sauveur. — Elles sont dignes de son amour parce qu'elles l'aiment par-dessus toute chose, d'un amour qui ne peut plus connaître de trahison ni même de défaillance, d'un amour qui le désire d'un désir dévorant, qui l'adore et se soumet à ses châtiments avec une inaltérable patience, qui accepte sa peine et s'y plonge avec un zèle qu'inspirent la faim et la soif de la justice la plus exacte. — Elles sont dignes de son amour parce qu'elles sont justifiées, pures dans leur fond, humbles et dociles; parce qu'elles ont été jugées dignes du ciel, après leur peine temporaire subie, et que leurs noms sont écrits au livre de vie. — Elles lui appartiennent, comme sa glorieuse conquête; elles sont des membres vivants de son corps immortel; elles vivent de son sang, de sa vie, de son amour. Elles sont dans le Cœur sacré, puisqu'elles sont dans l'amour de Jésus. L'Eglise dit qu'elles y reposent : *In Christo quiescentibus*. Elles y étaient, vivant dans la charité de l'état de grâce, quand la mort vint les séparer de leur corps; elles ont eu le bonheur de s'y coucher au moment de leur dernier sommeil, et elles y dorment dans la paix que donne l'assurance de n'en sortir jamais : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (1).

Jésus répond donc d'elles; il est leur Chef et leur Prince, leur Sauveur et leur Pasteur; elles vivent en lui, par lui et pour lui; elles sont dans sa dépendance, sous sa conduite, et en perpétuelle aspiration vers lui : *Regem cui omnia vivunt* (2).

Tendant vers la cité glorieuse de son empire, n'étant plus de la cité militante, elles dépendent encore pourtant de sa royauté eucharistique. Car c'est de l'application de la rédemption renouvelée en leur faveur et appliquée à leurs maux par le sacrifice eucharistique, qu'elles attendent l'achèvement de leur salut. Tous les matins le bon

(1) Apoc., XIV, 13.
(2) Invitatoire de l'Office des morts.

Pasteur prend son vêtement sacramentel pour visiter son immense bercail, portant le pain dont il nourrira ses brebis et ses agneaux, le breuvage dont il apaisera leur soif, les eaux vives où il les baignera, les remèdes dont il guérira les blessées et les malades ; après avoir parcouru, plus rapide que l'éclair, la portion du troupeau établie sur cette terre, il s'empresse de descendre vers les vallées profondes où souffrent, dans les ténèbres, dans le feu dévorant et dans la fièvre du désir, un nombre incalculable de ses brebis (1). Il les visite, il les console, il les encourage, il paie une partie de leur rançon ; il fait monter celles dont la délivrance approche vers l'issue tant convoitée qui donne sur le ciel. Son sang, ses mérites, ses vertus, tous les trésors de son sacrifice, il les leur départit largement. C'est, au langage de l'Eglise, « de la lumière, du rafraîchissement et de la paix » qu'il répand dans leurs ténèbres, dans leurs flammes, dans leurs angoisses (2).

Renouvelant tous les mystères de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, le sacrifice eucharistique renouvelle aussi le charitable, doux et touchant mystère de la descente de Jésus aux enfers, non point à ceux qui n'existent pas pour son amour, livrés qu'ils sont à ses seules colères, mais à ces enfers où achèvent de se purifier et de préparer leur délivrance les captives de la justice, de la sainteté et de l'amour : *Descendit ad inferos.* Et il n'en remonte jamais sans être escorté d'une troupe joyeuse et triomphante d'âmes qu'il a délivrées, chantant ses miséricordes, qui leur ont été fidèles jusque par delà la vie du temps : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem* (3).

C'est, de tous ses triomphes, le plus cher à son Cœur :

(1) Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum qui nos præcesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis. (Ex Can. Missæ.)

(2) Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas deprecamur. (Ubi supr.)

(3) Ephes., IV. 8.

car c'est en même temps la délivrance de la plus cruelle douleur qui puisse être soufferte, et le don immédiat, total et sans fin du plus parfait bonheur qui puisse être goûté. Et comprenez-vous ce qu'un cœur aimant et bon comme le Cœur de Jésus-Christ éprouve de satisfaction à faire cette double merveille, à accorder ce double bienfait d'infinie valeur ?

L'amour très particulièrement tendre et compatissant de Jésus pour les âmes souffrantes, est donc le lien fondamental de la dévotion du Sacré-Cœur avec la dévotion du Purgatoire : on ne peut s'approcher de ce Cœur sans partager sa pitié profonde, sa sollicitude toujours en éveil et le dévouement qui le livre tout entier en Sacrifice pour soulager et délivrer ces nobles infortunées, que la grandeur de leurs maux, non moins que leur invincible patience à les supporter, rendent si attachantes.

IV. — Il en est un autre qui mérite d'être indiqué, sinon longuement exposé, et qui est formé de la similitude de nature entre ces deux dévotions. La dévotion envers les âmes du Purgatoire est essentiellement une dévotion d'amour, de charité noble et désintéressée aussi bien à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain, et elle ne saurait trouver un appui plus sympathique, un aliment mieux approprié à ses besoins et à ses œuvres que la dévotion au Sacré-Cœur, laquelle, de son nom propre, doit s'appeler la dévotion de l'amour.

Voulant dévouer la fidèle servante de son Cœur au service des âmes souffrantes, le divin Maître l'investit « de sa sainteté d'amour », c'est-à-dire de son amour le plus saint, le plus ardent, le plus pur et le plus généreux. — « Dieu me montra, dit la Bienheureuse, sa sainteté d'amour, par laquelle je souffre une espèce de purgatoire, très difficile

cile à supporter, pour les âmes qui y sont détenues et auxquelles il permet de s'adresser à moi (1). »

En nourrissant l'âme d'amour, qu'elle y avivera sans cesse de nouveaux augments, le culte fidèle du Sacré-Cœur développera en même temps le dévouement au Purgatoire.

Car c'est bien l'amour le plus élevé et le plus délicat pour Dieu lui-même qui porte à se dévouer pour les âmes souffrantes. C'est le souci de sa gloire personnelle à faire servir et chanter par des âmes introduites au ciel et mises dans les conditions de son service le plus parfait. Un seul élu donne plus de satisfaction à Dieu que le plus grand saint sur la terre, par sa pureté sans tache, son amour sans mélange, la connaissance sans intermédiaire de ses perfections, par la plénitude enfin de vertus et de puissance où la gloire l'a introduit. La gloire des élus est, avec l'Incarnation et la Maternité divine, la plus grande œuvre que Dieu puisse faire, celle par conséquent d'où il tire le plus d'honneur. — Or la prière, les œuvres, les souffrances offertes pour la délivrance des âmes du Purgatoire ont ce merveilleux effet de faire entrer dans la gloire et de constituer, par conséquent, ces serviteurs immédiats de la Majesté divine, qui vont le louer et le glorifier pendant toute l'éternité. C'est avoir le noble et intelligent souci de la gloire de Dieu que de se porter à la servir par ce qui en paraît le moyen à la fois très sûr et très prompt. Ces délicatesses attentives pour la gloire de son Père, qui donc les a et les peut inspirer, sinon le Christ au grand Cœur et ceux qu'il forme à son école ?

C'est aussi une œuvre de charité noble et désintéressée envers le prochain que le dévouement aux âmes souffrantes : non seulement parce que leurs souffrances sont grandes et

(1) T. II, p. 501.

apitoyantes, et qu'on secourt en elles de vraies malheureuses; mais parce qu'elles sont facilement oubliées, qu'étant absentes des yeux elles le sont bien souvent du cœur, et qu'enfin elles n'ont aucun moyen d'attirer l'attention, de se plaindre et de demander, à titre de justice de la part des leurs, les secours qu'on leur refuse, à titre de charité de la part de tous, les miettes de la table spirituelle. Là où la misère se montre, où le cri du pauvre se fait entendre, où l'ostension de ses plaies sollicite la pitié, la charité est facile à faire, tout en restant méritoire. L'amour-propre peut aussi, hélas! aider à en accomplir des œuvres éclatantes en vue de la reconnaissance des malheureux ou des applaudissements des hommes.

Ici la charité a toute sa grandeur et tout son mérite : elle est cachée, elle ignore ses succès, elle n'est point sollicitée : il faut donc que le très pur motif de l'amour divin l'inspire et la soutienne : l'unique foyer d'un tel amour est le Cœur de Jésus, et on ne s'en peut embraser qu'à le fréquenter avec la ferveur et l'assiduité d'une vraie dévotion.

Fruit de l'amour encore le culte du Purgatoire, parce qu'il emploie d'ordinaire, pour le témoigner, des œuvres inspirées par la charité parfaite. La prière fréquente, la mortification, les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle sontses principaux moyens : ils appartiennent à la perfection chrétienne. Les indulgences à gagner réclament une grande pureté de conscience, la fuite des fautes volontaires et l'amour parfait de Dieu. Et si l'on veut que l'intervention en faveur de ces prisonnières soit agréée, il faut que le médiateur soit agréable : car, n'ayant aucun droit rigoureux à intercéder pour les autres, les prières et les œuvres qu'il offre à leur intention ne sont reçues que dans la mesure où, ami de Dieu, Dieu tient à lui faire plaisir, à le récompenser de sa fidélité et à manifester le contentement qu'il a de sa vie et les complaisances qu'il prend en lui. Pour se tenir dans la pratique habituelle de ces œuvres d'amour, il faut que le fonds en soit assez abon

dant et assez alimenté. Et pourrons-nous espérer jamais d'aimer d'amour un peu surabondant si notre cœur, établi sur le fondement du Cœur de Jésus, n'y puise assidûment les trésors de son amour ?

L'amour donc, âme de la dévotion envers les âmes souffrantes, première raison de la dévotion envers le Sacré-Cœur, les unit entre elles par un nouveau lien de fond. Les chères âmes avaient raison de demander l'avènement du Sacré-Cœur « comme un nouveau et souverain remède à leurs maux » : l'accroissement d'amour amené par sa Révélation devait stimuler et développer dans les âmes la charité envers elles, qui est aussi ancienne, dans l'Eglise, que le sacrifice eucharistique lui-même, le divin Maître, sous la poussée de son Cœur, l'ayant institué et pour les vivants et pour les morts !

V. — La Bienheureuse a enseigné, sous la dictée formelle ou sous l'inspiration du Sacré-Cœur, par quels moyens surtout on pouvait efficacement accomplir ce grand et doux ministère de charité envers le Purgatoire, où l'on est sûr de faire du bien à deux êtres bien dignes d'être aimés : les âmes saintes, encore que malheureuses, et Jésus lui-même, dont le Cœur s'est tant identifié à leurs peines qu'il éprouve comme fait à lui-même tout le soulagement qu'on leur procure.

Elle énumère d'abord les œuvres de la piété eucharistique : les longues et persévérantes intercessions de l'adoration au pied du Saint Sacrement, pendant lesquelles les âmes la suppliaient de les secourir, où elle recevait de Notre-Seigneur l'impression de leurs souffrances, où le divin Maître l'assurait qu'en vue de sa prière et de ses peines si généreusement embrassées et soutenues avec une patience si courageuse, il accordait les adoucissements, les remises et les délivrances demandées (1).

(1) Lettre LXXXVI.

Elle demande des messes ; elle dit que les pauvres âmes en sont avides ; surtout des messes en l'honneur du Sacré-Cœur. Aussi, la Bienheureuse en quêtait-elle auprès de ses Supérieures, et sa correspondance est remplie de ses chaudes instances en faveur de « ses bonnes amies souffrantes (1). »

Enfin la communion, des communions aussi nombreuses que possible, des communions générales de la communauté. Elle savait, et les chères âmes aussi qui l'en sollicitaient (2), combien la communion, par les préparations qu'elle exige, par l'union où elle met avec Jésus, rend le suppliant capable de plaire ; combien, par le don de lui-même, Jésus est engagé à accorder les autres dons qu'on lui demande ; combien enfin, par le contact immédiat de son cœur avec le Cœur de Jésus, le communiant participera à sa piété dévouée pour la partie souffrante de son troupeau et s'enflammera de zèle à les secourir par toutes les œuvres de la charité, de la mortification et de la souffrance.

Les œuvres de vertu sont, en effet, le second ordre de moyens à employer en faveur du Purgatoire.

(1) La première fois que je la vis après sa mort, elle me dit : « Ah ! que je souffre de cruelles peines, et que cinq années seront bien longues en de si rigoureux tourments ! » — Je lui demandai ce qu'elle souhaitait, et elle me demanda des messes. (Lettre XXIX.)

(2) Une religieuse décédée depuis longtemps, dit la Bienheureuse elle-même,... me pressait si fort qu'elle ne me donnait point de repos, me disant incessamment : « Priez Dieu pour moi ; offrez-lui vos souffrances unies à celles de Jésus-Christ pour soulager les miennes ! Donnez-moi tout ce que vous ferez jusqu'au premier vendredi de mai, que vous communierez pour moi. » — Après avoir fait la communion qu'elle m'avait demandée, elle me dit que ses horribles tourments étaient bien diminués ; car on lui avait dit une messe en l'honneur de la Passion, mais qu'elle était encore pour longtemps en Purgatoire, où elle souffrait les peines qui sont dues aux âmes qui ont été tièdes au service de Dieu. (T. I, p. 301.) — « Elle me dit de m'adresser à vous, ma bonne Mère, pour vous demander une communion générale... » (Lettre XXIX.)

Dans une admirable instruction à ses novices (1), où elle les « défie » et provoque à la charité généreuse envers le Purgatoire, la Bienheureuse enseigne par la pratique de quelles vertus surtout on pourvoit à leur soulagement. Ce sont celles où elles ont le plus manqué, et dont elles expient les manquements par de terribles et longs tourments. En faire des actes fréquents avec grande application, c'est non seulement satisfaire la divine Justice pour les dettes contractées par les fautes, mais rendre à la Sainteté de Dieu la somme de gloire dont elle fut privée. Aussi ne saurait-on trop se donner à la pratique solide des vertus chrétiennes et s'efforcer de les porter jusqu'à la perfection, si l'on veut devenir sincèrement dévot au Purgatoire et soulager efficacement les pauvres martyres de la souffrance et de l'abandon. Les exercices de piété à leur intention sont bons ; vous les rendrez parfaits si vous les soutenez par des œuvres de vertu.

La Bienheureuse recommande quatre vertus comme plus nécessaires pour expier, parce que ce sont celles dont l'omission fait souffrir un plus grand nombre d'âmes : la pureté, — la charité, — la pénitence, — l'humilité.

« Défi pour l'Octave des trépassés. — Voici la manière qu'il me semble être la plus conforme au désir du Sacré-Cœur de Jésus pour vous acquitter plus fidèlement de la promesse que vous lui avez faite en faveur des saintes âmes souffrantes du Purgatoire.

« Depuis Prime jusqu'à l'Office, cinq pratiques de pureté d'intention : vous les offrirez à Dieu pour satisfaire à sa justice en lui payant, par la pureté du Sacré-Cœur, le défaut de pureté d'intention de ces pauvres âmes, pour lequel elles souffrent maintenant.

« A la récréation, cinq pratiques de charité, cinq actes

(1) T. II, p. 501.

de douceur et de condescendance, que vous unirez à l'ardente charité du Sacré-Cœur pour payer les défauts de ces pauvres âmes souffrantes en ce lieu (1).

« Pendant le dîner, cinq pratiques de mortification (2).

« Mais comme l'orgueil est la plus grosse dette, vous ferez autant de pratiques d'humilité que vous pourrez. Vous les unirez à celle de ce divin Cœur, pour payer pour ces pauvres affligées qui sont beaucoup soulagées par les communions spirituelles, pour réparer le méchant usage qu'elles ont fait des réelles (3). »

(1) Une religieuse au Purgatoire disait à la Bienheureuse : « La troisième chose qui me fait bien souffrir, c'est pour les manquements à la charité — et pour avoir causé la désunion et en avoir eu avec les autres ; *et pour cela les prières que l'on fait ici ne me sont pas appliquées* — et le Sacré Cœur de Jésus me voit souffrir sans compassion — parce que je n'en avais pas de ceux que je voyais souffrir. » (Lettre XXIX.)

(2) Je vous demande encore comme à ma bonne Mère quelques secours particuliers pour notre pauvre Sœur M.-H., pour laquelle, dès le commencement de l'année, j'ai offert tout ce que je pourrais faire et souffrir, ne m'ayant point donné de repos que je ne lui aie fait cette promesse de faire pénitence pour elle, me disant qu'elle souffrait beaucoup, particulièrement pour trois choses. La première, pour le trop de délicatesse et mollesse du corps. (Lettre XXVIII.) — Une autre disait : « Je souffre à cause de mon « vœu de pauvreté », « ne voulant pas que rien me manquât, donnant à mon corps plu- « sieurs soulagements superflus..... Ah ! que je paie bien main- « tenant le trop de caresses que j'ai fait à mon corps ! et que les « religieuses qui veulent avoir plus que la vraie nécessité, et qui « ne sont pas parfaitement pauvres, sont odieuses aux yeux de « Dieu ! » (Lettre XXIX.)

(3) La désobéissance est la forme concrète de l'orgueil, comme l'obéissance est l'expression complète, la mesure exacte de l'humilité. Aussi la désobéissance est-elle sévèrement punie au Purgatoire, à l'égal de l'orgueil. « Pour la seconde fois que cette bonne Sœur m'apparut, elle me fit voir le pitoyable état où elle était, en disant : « Ah ! ma pauvre Sœur, que je souffre d'horribles tourments ! Et « bien que je souffre pour plusieurs choses, il y en a trois qui me « font plus souffrir que tout le reste. La première est mon « vœu

Ces vertus, la Bienheureuse demandait qu'on les pratiquât en union avec le Sacré-Cœur, dans le Cœur même de Jésus, avec le regard intérieur tourné vers le Saint Sacrement.

« Premièrement, vous vous mettrez dans le Sacré-Cœur, vous consacrant tout à lui et tout ce que vous direz et penserez. — Vous offrirez à Jésus au Saint Sacrement tous les saints Sacrifices qui se célèbrent dans la sainte Eglise, lesquels vous prierez vos bons anges d'entendre et d'offrir à Dieu pour apaiser sa justice. »

Et la journée tout entière, chaque journée, et par conséquent toute la vie, étant offerte pour les chères clientes du Sacré-Cœur, elle terminait gracieusement son instruction :

« Le soir vous ferez un petit tour par le Purgatoire, en la compagnie du Sacré-Cœur, en lui consacrant tout ce que vous aurez fait pour le prier d'appliquer ses mérites à ces saintes âmes souffrantes. Et vous le prierez en même temps d'employer leur pouvoir pour vous obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et la fidélité du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en répondant à ses désirs sur vous, sans résistance ! »

Faisons donc, par amour pour Jésus qui les aime tant, la charité aux chères âmes! Nous gagnerons non seulement leur reconnaissance, mais la gratitude de son Cœur infiniment bon; et il nous sera singulièrement utile, si nous descendons au Purgatoire à notre tour, d'avoir, pour se souvenir de notre détresse, les âmes bienheureuses que nous aurons délivrées, et le Cœur de Jésus que nous aurons consolé !

« d'obéissance » que j'ai si mal observé, que je n'obéissais qu'en ce « qui me plaisait : et telles obéissances ne sont pas agréées de « Dieu, étant des formes hypocrites de vertu et non vertu sincère. » (Lettre XXIX.)

V

Le modèle de la dévotion au Sacré-Cœur.

Quæsivi quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam.

J'ai cherché celui que mon cœur aime, je l'ai trouvé et je ne me [illegible] ai jamais de lui. (Cant. [illegible])

I. — Il nous semble nécessaire de clore ces études, où nous avons entendu les leçons de la Bienheureuse, incomparable maîtresse dans la science du Cœur de Jésus, en montrant comment elle comprenait et enseignait, non plus par ses paroles, mais par ses œuvres, la dévotion envers le Sacré-Cœur.

Jamais l'union à reconnaître et à garder entre le Saint Sacrement et le Cœur adorable n'apparut plus manifeste. Avant d'avoir reçu les merveilleuses Révélations du Sacré-Cœur, la Bienheureuse était attirée vers le tabernacle par un attrait dominant qui enlaçait ses affections, ses pensées et sa vie autour du Christ sacramentel par des liens de plus en plus forts et étroits. Après que Notre-Seigneur lui eut découvert son Cœur vivant et aimant derrière le voile eucharistique, elle descendit plus avant dans le Saint Sacrement et y habita plus assidûment que jamais, ne voulant plus, comme elle le dit, « se séparer du Cœur de son Dieu et du Dieu de son Cœur. »

Sa vie se peut exactement diviser en deux phases, dominées l'une et l'autre par l'unique amour de l'Eucharistie. Pendant la première elle chercha avec l'ardeur et la constance d'une invincible passion le vivant Sauveur dans le profond mystère du Sacrement : *Per noctes quæsivi quem diligit anima mea.* Pendant la seconde, ayant trouvé le Cœur de Jésus dans le sanctuaire animé de son

corps immortel, elle s'y abîma et n'en sortit plus : *Tenui eum nec dimittam.* La Révélation du Sacré-Cœur et les nouveaux devoirs qu'elle imposait à sa reconnaissance et à sa religion se traduisirent, pour cette âme intelligente de la nature et des rapports des réalités surnaturelles, non moins qu'instruite des volontés du divin Maître, par un redoublement de dévotion envers Jésus-Christ dans le Sacrement.

II. — « Jamais nous ne découvririons le Christ, a dit saint Augustin, s'il ne commençait à se découvrir à nous dans des appels qui nous préviennent. » Les appels adressés à la Bienheureuse par le Dieu de l'Eucharistie furent si précoces, si nombreux et si pressants qu'ils permettaient à l'Epoux divin de dire plus tard à cette épouse de son Cœur : « Regarde, ma fille, si tu trouveras un père blessé d'amour pour son fils unique, qui ait pris autant de soin de lui donner des marques de son amour que je t'en ai données du mien jusqu'à présent (1). »

Elle n'avait encore que quatre ans et commençait à peine à se pouvoir connaître qu'un instinct de grâce lui donnait le besoin et la connaissance de Jésus-Christ au Sacrement : « Etant à la campagne chez une dame sa marraine, elle sentait un attrait si grand d'être à l'église que, bien loin de s'y ennuyer, elle n'avait aucun plaisir en la vie égal à celui d'y demeurer longtemps et n'en sortait qu'à regret. Comme, par bonheur pour elle, la maison où elle était se trouvait fort près de l'église, elle sortait souvent du logis pour s'y rendre, s'y tenant toujours à genoux, les mains jointes, sans avoir autre chose dans l'esprit que les premiers principes de la doctrine chrétienne qu'on enseigne aux enfants dès qu'ils commencent à parler. Elle croyait Dieu plus présent à l'église qu'ailleurs, à cause qu'on l'avait instruite,

(1) T. I, p. 55.

selon sa petite capacité, que Jésus-Christ Dieu et homme réside réellement en corps et en âme au très saint Sacrement de l'autel. Elle croyait cette vérité simplement, et se plaisait en la sainte présence de celui qui dès lors prenait possession de son cœur innocent (1). »

Le Christ caché, en lui faisant sentir sa présence, lui donnait le sens de sa vie personnelle, qui porte à nouer avec le Saint Sacrement toutes les relations de confiance, de préférence et de conversation qui font le commerce humain. Peu de prières vocales dans ses longues stations au pied du tabernacle : le sentiment de la présence de l'Ami vivement goûté, l'oblation prolongée d'elle-même en retour du don qu'il lui fait par sa constante présence, et le silence comme unique moyen d'exprimer des sentiments trop profonds et trop délicats pour que la parole les pût traduire exactement.

Voici ce que la Bienheureuse a dit de sa manière de faire oraison, alors qu'elle était encore dans le monde :

« Mon divin Maître m'apprit comme il voulait que je la fisse, ce qui m'a servi toute ma vie. Il me faisait prosterner humblement devant lui pour lui demander pardon de tout ce en quoi je l'avais affecté, et puis, après l'avoir adoré, je lui offrais mon oraison sans savoir comme il m'y fallait prendre. Ensuite, il se présentait lui-même à moi dans le mystère où il voulait que je le considérasse ; et il appliquait si fort mon esprit en tenant mon âme en toutes mes puissances englouties dans lui-même, que je ne sentais point de distractions, mais mon cœur se sentait consumé du désir de l'aimer ; et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de souffrir. Mais je ne savais comment faire. Je n'avais pas de temps que celui de la nuit : j'en prenais ce que je pouvais. Sa bonté me tenait si fort dans l'occupation que je viens de dire qu'elle me

(1) T. I, p. 34.

dégoûta des prières vocales; lesquelles je ne pouvais faire devant le Saint Sacrement, où je me sentais tellement tout appliquée, que jamais je ne m'y ennuyais. Et quand j'y aurais passé des jours et des nuits entières sans boire ni manger, et sans savoir ce que je faisais, sinon de me consumer en sa présence comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour.

« Et je ne pouvais demeurer au bas de l'église, et quelque confusion que j'en sentisse dans moi-même, je ne laissais pas de me mettre tout le plus proche que je pouvais du très saint Sacrement (1). »

Elle dit encore : « J'aurais cru être la plus heureuse personne du monde si j'avais pu passer les nuits, seule, devant le Saint Sacrement. Je me sentais là une telle assurance, qu'encore que je fusse extrêmement peureuse, je n'y pensais plus dès que j'étais en ce lieu de délices (2). »

Quand la Bienheureuse put quitter le monde et entrer à la Visitation, on devine de quel coup d'aile cette colombe s'envola vers le tabernacle pour y faire le séjour unique de sa vie. La liberté d'être auprès du Saint Sacrement était, avec l'espoir de la communion plus fréquente, le motif déterminant de sa vocation. Ses contemporaines étaient frappées de son assiduité et parfois étonnées du long temps qu'elle passait en adoration, et elles ont écrit que : « Toute la consolation de notre chère Sœur était d'être devant le Saint Sacrement; elle y restait tous les moments qui lui étaient libres, disant que Notre-Seigneur la pressait si fort de l'aller trouver que, quand elle y résistait, il la mettait dans un état qu'elle ne peut exprimer. Sa peine n'était pas moindre lorsqu'elle voulait rester au chœur et que l'obéissance l'appelait ailleurs.

« Lorsqu'elle sortait de l'oraison, elle sentait une douleur

(1) T. II, p. 346.
(2) T. II, p. 359.

comme si on lui eût arraché le cœur; ce qui lui faisait dire : « O mon Jésus, ne pouvant demeurer en votre présence, « venez donc avec moi pour sanctifier tout ce que je ferai, « puisque tout est pour vous (1). »

La Bienheureuse savait le secret d'adorer perpétuellement en esprit et en vérité le « Dieu caché » dans le Sacrement, alors même que l'on est éloigné du tabernacle : c'est de lui laisser et de lui tenir son cœur toujours présent, alors que par l'esprit, la volonté et le corps on se livre aux œuvres de l'obéissance ou de la charité : « — Lorsque j'étais devant le Saint Sacrement, jouissant de la présence de mon Bien-Aimé et de ses divines caresses, si l'obéissance m'ordonnait de sortir, je le quittais sans résistance. « Peu importe, lui disais-je, à quoi vous m'occupiez, tout le temps est à vous et non à moi. C'est à vous de me le faire employer selon votre désir ; mais je laisse mon cœur en présence de votre divin Sacrement, pour aller faire votre volonté, en vous sacrifiant la mienne. Oui, mon Souverain, il demeurera devant vous comme une lampe ardente qui se consume en vous honorant. Je supplie les ardents Séraphins d'offrir à mon Dieu les saintes ardeurs dont ils brûlent, pour réparer mon peu d'amour, et celui de toutes les créatures. » — Après que j'eus longtemps réitéré ces actes et d'autres semblables, il me dit une fois pendant que je faisais la génuflexion pour me retirer, et d'une voix très intelligible : « Tu t'en vas donc sans cœur, puisque le tien ne sortira plus d'ici (2) ? »

L'âme étant aussi intimement unie à Notre-Seigneur dans la retraite profonde de sa présence, il fallait que la religion extérieure enveloppât la personne de la Bienheureuse de respect, de crainte et d'humilité. La Mère Greyfié, qui la suivit de près, a rendu ce témoignage : « Pour

(1) T. I, p. 78.
(2) T. I, p. 100.

la manière dont elle se comportait communément en ses exercices et devant le très saint Sacrement, où elle se tenait presque toute la journée les jours de fêtes, n'en sortant que pour suivre la Communauté, elle y faisait hommage par son amour et son respect intérieur et extérieur à la réelle présence de l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle l'aimait comme son Dieu et son Sauveur, de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, d'un amour de complaisance de voir qu'il était le souverain Bien et la Source abondante de tous biens désirés, et seul suffisant à soi-même. Elle l'aimait d'un amour de bienveillance, souhaitant avec ardeur de l'aimer autant qu'il est aimable, et que toutes les créatures entrassent dans les mêmes sentiments. Elle l'aimait d'un amour d'union à toutes ses saintes volontés et à son bon plaisir, qu'elle ne désirait incliner de son côté qu'afin que par les souffrances, les croix et les anéantissements, il la rendît plus conforme à ce qu'il avait voulu être sur la terre (1). »

Et une de ses sœurs a déposé au procès de canonisation que « la Bienheureuse avait une si grande foi et dévotion au Saint Sacrement qu'elle l'a vue, plusieurs années, passer presque toute la journée, surtout les fêtes et dimanches, devant le Saint Sacrement, et qu'elle avait coutume de passer la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, dès les sept heures du soir jusqu'au lendemain matin même heure, à genoux, immobile, dans un recueillement si grand, que toute la Communauté était surprise comme elle pouvait rester si longtemps dans la même situation, vu sa complexion, qui n'était pas des plus fortes. Sa prière paraissait continuelle, et les occupations extérieures ne l'empêchaient point d'y vaquer. »

J'ai dit que ses Sœurs étaient quelquefois étonnées de la voir si longtemps en adoration devant le Saint Sacrement.

(1) T. I, p. 153.

L'une d'elles lui demanda ce qu'elle pouvait bien faire alors. La Bienheureuse lui répondit naïvement : « Ma chère Sœur, je m'occupe pour l'ordinaire des souffrances extrêmes qu'a souffertes pour nous notre divin Maître ; d'autres fois, je me veux mal, et à tous les pécheurs, de nos ingratitudes à son égard (1). »

Il faisait pourtant si bon la voir dans cette contemplation, qui était un vivant témoignage de la présence réelle de Jésus au Sacrement, « que nous venions, dit un des témoins du procès, regarder de temps en temps par la porte entrebâillée du chœur. Elle était à genoux, immobile, les mains jointes sur la poitrine, la figure embrasée. Elle fut ainsi douze heures de suite, sans le moindre mouvement. Les petites pensionnaires demandaient à se lever pour aller voir pendant la nuit « comme leur sainte maîtresse priait bien Dieu », et le peuple venait, les jours où le Saint Sacrement était exposé, la regarder par la grille ; on se la montrait du doigt en disant : « Voici la Sainte », sans parvenir à la distraire.

III. — Voilà la dévotion de la prière, de l'amour, du respect pour le Saint Sacrement : elle est marquée et soutenue; en même temps qu'elle sanctifie la vie de la Bienheureuse et donne grande satisfaction à l'Epoux du Sacrement, elle répand autour d'elle l'esprit de piété envers l'Eucharistie.

Mais le Christ eucharistique est le prêtre et la victime du sacrifice où il s'offre perpétuellement : il a des intérêts et des sollicitudes : la satisfaction de son Père et le salut des âmes à procurer ; il livre des combats ; on le méprise, on l'injurie ou on l'abandonne. Impossible de l'aimer un peu sincèrement et de le fréquenter quelque temps sans éprouver le besoin d'entrer dans ses sollicitudes, de parti-

(1) T. I, p. 361.

ciper à ses œuvres, de combattre et de souffrir avec lui et pour lui. C'est un degré de perfection de plus dans la vraie dévotion envers le Saint Sacrement. La Bienheureuse devait y exceller.

Elle écrivait :

« Il a mis dans mon âme trois persécuteurs qui me tourmentent continuellement. Le premier, qui produit les deux autres, c'est un si grand désir de l'aimer, qu'il me semble que tout ce que je vois devrait être changé en des flammes d'amour, afin qu'il fût aimé dans son divin Sacrement. Ce m'est un martyre de penser qu'il est si peu aimé, et qu'il y a tant de cœurs qui refusent son pur amour, qui le mettent en oubli et le méprisent. Du moins, si je l'aimais, mon cœur serait soulagé dans sa douleur (1). »

Elle eut un jour une extase où le choix lui fut offert par Notre-Seigneur, des délices du ciel dans le repos, ou des souffrances de la terre pour travailler à le faire aimer dans le Saint Sacrement. Son choix fut aussitôt fait, sans la moindre hésitation ; elle a raconté naïvement ce trait héroïque sans avoir l'air d'en soupçonner la sublimité.

« Une fois, pressée de cette ardeur en présence du très saint Sacrement, il me fut montré l'ardeur dont les Séraphins brûlent avec tant de plaisir, et j'ouïs ces paroles : « N'aimerais-tu pas bien mieux jouir avec eux que de souffrir, être humiliée et méprisée, pour contribuer à l'établissement de mon règne dans les cœurs des hommes ? » — A cela, sans hésiter, j'embrassai la croix toute hérissée d'épines et de clous qui m'était présentée, et je disais sans cesse : « Ah ! mon unique amour, oh ! qu'il m'est bien plus doux selon mon désir, et que j'aime bien mieux souffrir pour vous faire connaître et aimer, si vous m'honorez de cette grâce, que d'en être privée pour être un de ces ardents Séraphins (2) ! »

(1) T. II, p. 60.
(2) T. II, p. 109.

Le zèle de la réparation l'embrasait :

« Notre-Seigneur cherche une réparatrice qui demandera très humblement pardon à Dieu de toutes les injures qui lui sont faites au très saint Sacrement de l'autel. Et elle se pourra confier humblement qu'il obtiendra grâce et pardon pour elle (1). » — Ses adorations au pied du Saint Sacrement prenaient ce caractère très marqué : elles lui étaient un sacrifice où son amour l'immolait par sympathie pour la Victime du tabernacle : « Il ne faut pas laisser d'aller visiter le très saint Sacrement, pour la répugnance que vous y sentez ; mais il la faut offrir à Notre-Seigneur pour honorer celle qu'il a bien voulu ressentir au Jardin des Olives ; et vous tromperez votre ennemi, qui voudrait par là vous détourner du bien (2). » — Elle souffrait ce tourment qui torturait le Cœur du Sauveur pendant sa vie, de ne pouvoir venger assez sur lui les injures de Dieu, et dont il disait : « J'ai à être baptisé d'un baptême de sang, et quelle violence je souffre de ne le pouvoir encore souffrir ! » Et elle écrivait : « Ce qui me fait souffrir encore davantage, c'est que je ne peux venger sur moi les injures qui sont faites à mon divin Sauveur au Saint Sacrement de l'autel (3) ! »

Elle se sentait prise entre le désir de mourir et celui de vivre ; et elle tranchait le différend en demandant à souffrir : c'était donner à sa vie la valeur sacrificale de la mort embrassée par amour : « Le désir de mourir me presse plus que jamais : je ne saurais me résoudre à demander à Dieu les années de vie que vous m'aviez dit, à moins que ce ne fût à cette condition, qu'elles seraient toutes employées à aimer le Sacré-Cœur de mon Jésus dans le silence et la pénitence, sans plus l'offenser, demeurant jour et nuit

(1) T. II, p. 123.
(2) T. II, p. 183.
(3) T. II, p. 192.

devant le Saint Sacrement, où ce divin Cœur fait toute ma consolation ici-bas (1). »

Dès lors c'était une vie de mort qu'elle menait, perpétuellement offerte à Dieu par amour pour sa gloire et pour les âmes, sur le modèle de la vie anéantie de Jésus au Sacrement :

« On ne peut aimer sans souffrir; il nous l'a bien montré sur la croix, où il s'est consommé pour notre amour, et il le fait encore tous les jours au très saint Sacrement de l'autel, où il a un ardent désir que nous conformions notre vie à la sienne, qui est toute cachée et anéantie aux yeux des créatures. Et puisque l'amour conforme les amants, si nous aimons, formons notre vie sur le modèle de la sienne (2). »

Terminons ces citations de la première phase de la vie de la Bienheureuse par cette admirable instruction sur les qualités de l'amour que réclame le Christ qui nous aime tant dans l'Eucharistie : « Vous voulez que je vous fasse de grandes réponses dans un temps si précipité et si court, cela me serait assez difficile, puisque, à vous parler confidemment comme à ma chère amie dans l'aimable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous me prenez dans la sainte octave de la fête de ce divin amour qui repose sur nos autels, qui ne nous prêche que l'amour, ne nous veut remplir que d'amour, afin que par lui-même nous lui puissions rendre tout l'amour qu'il attend de nous. — Amour fort qui ne se laisse point abattre ; amour pur qui aime sans mélange et sans intérêt ; amour crucifié qui n'a de joie qu'en la souffrance pour se conformer à son Bien-Aimé ; amour de préférence, d'oubli et d'abandon de soi-même, pour laisser agir le Bien-Aimé, pour lui laisser couper, brûler et anéantir en nous tout ce qui lui déplaît,

(1) T. II. p. 85.
(2) T. II, p. 137.

le suivant à l'aveugle, sans nous amuser à regarder ni réfléchir sur nous-même, pour voir ce que nous faisons (1). »

IV. — Cependant la Bienheureuse a vu s'accomplir le grand événement auquel la préparaient et ces avances privilégiées du Dieu du Sacrement et sa correspondance fidèle à le poursuivre dans sa mystérieuse retraite, à vivre avec lui, à souffrir pour lui. Elle a captivé cet Epoux qui aime à se faire chercher, elle a surpris tous ses secrets dans l'assiduité et l'intimité de ses rapports avec lui ; et n'y pouvant plus tenir, gagné par sa candeur, son humilité, son ardent amour, sa générosité à souffrir, il lui révèle son Cœur !

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition. »

En lui découvrant visiblement son Cœur, Notre-Seigneur lui en révèle l'amour, les beautés, les vertus ; il lui enseigne, pour la former elle-même comme un parfait modèle, et lui communique comme à un apôtre pour les transmettre au monde, l'esprit et les préceptes de la dévotion dont il veut voir honorer son Cœur. « Si jusqu'à present, lui dit-il, tu n'as pris que le nom d'esclave, je te donne celui de la disciple bien-aimée de mon Sacré-Cœur ! »

Eh bien, cette dévotion envers le divin Cœur, comment la Bienheureuse va-t-elle la pratiquer, comment va-t-elle l'enseigner ? Jusqu'à cette heure l'amour du Saint Sacre-

(1) T. II, p. 201.

ment, l'adoration au pied du tabernacle, le désir passionné de la communion, la reproduction dans son âme de l'image du Christ eucharistique, et, dans sa vie, des vertus qu'il exerce et manifeste en l'Eucharistie, voilà son attrait de grâce souverain, la passion qui domine, absorbe et gouverne toute sa vie spirituelle.

Va-t-elle en changer l'axe, devant cette splendide illumination du Sacré-Cœur, avec la magnifique dotation de grâces nouvelles qu'elle lui apporte? Le Cœur de Jésus va-t-il lui faire oublier son Sacrement, absorber son attention et la détourner de l'Eucharistie? Devra-t-elle, du moins, se partager entre ces deux réalités adorables et partager en même temps son amour, ses hommages et son zèle? Cet avènement du Sacré-Cœur dans sa vie est-il le signal d'une nouvelle orientation et commande-t-il un changement de route? Devra-t-elle être moins assidue au pied du tabernacle, moins avide de la communion, moins attentive à reproduire dans sa vie les vertus eucharistiques de Jésus-Christ, afin d'être plus au Sacré-Cœur, de le trouver plus sûrement, de le servir mieux, de lui plaire davantage? En d'autres termes, le Sacré-Cœur est-il dans la vie de la Bienheureuse une chose nouvelle, sans racines dans le passé, sans préparation ordonnée, manifestant une transformation radicale du plan de Dieu sur elle et l'obligeant à une transformation de ses idées, de son culte intérieur, de sa sanctification elle-même?

Ainsi le pourraient penser ceux qui font de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur deux réalités séparées pour ne pas dire opposées, des dévotions à ces adorables objets deux dévotions diverses pour ne pas dire adverses, tandis qu'en vérité ces dévotions ne sont que distinctes et doivent être constamment unies, comme sont unis réellement par leur nature même leurs adorables objets.

La Bienheureuse le comprit ainsi et le divin Maître le lui enseigna par paroles précises et par manifestations fort claires.

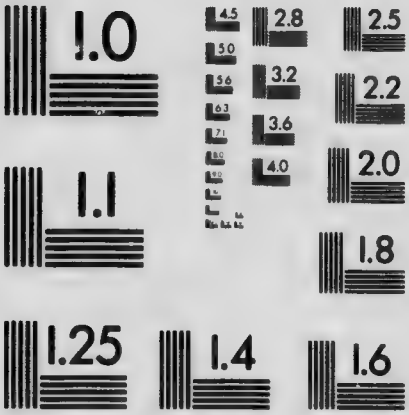
Il lui enseignait que la mission qu'elle recevait à l'égard de son Cœur sacré était la consécration de toutes les grâces qu'il lui avait accordées pour le service de son Sacrement : « C'est pour l'accomplissement de ce grand dessein de la manifestation de mon Cœur que je t'ai fait de si grandes grâces et que j'ai pris un soin si particulier de toi dès le berceau. Je ne me suis rendu moi-même ton maître et ton directeur que pour te disposer à recevoir toutes ces grandes grâces parmi lesquelles tu dois compter celle-ci comme une des plus signalées, par laquelle je te découvre et je te donne le plus grand de tous les trésors, en te montrant et en te donnant mon Cœur. »

Il lui faisait comprendre jusqu'à l'évidence, par les circonstances mêmes de la Révélation, que le culte de son Cœur n'est qu'un épanouissement du culte du Saint Sacrement ; que, bien loin de faire sortir de l'Eucharistie, la recherche du Sacré-Cœur oblige à y entrer davantage, ce Cœur étant le centre vivant de la sainte humanité qu'elle contient ; que séparer, même par la pensée, le Cœur du Christ eucharistique de sa personne, c'est, dans la pensée au moins, détruire la réalité telle que Dieu l'a faite et faire mourir le Christ immortel ; que, par conséquent, le culte de son Cœur est un redoublement de l'honneur qu'il reçoit par le culte rendu à son humanité sainte au Sacrement ; une reconnaissance explicite et formelle de sa vie et de son amour dans le Sacrement ; un concert de louanges nouvelles inspirées par une nouvelle lumière dogmatique, éclairant d'un rayon direct un point de la vérité eucharistique implicitement connu jusque-là, désormais placé dans tout son jour ; un ensemble de relations nouvelles, plus tendres et plus intimes, pour Jésus plus aimantes, pour les âmes plus vivifiantes, qui vont fleurir dans cette région de son être adorable, offerte à la jouissance des hommes par cette tradition expresse de ce qu'il y a de meilleur en lui.

En fait, la foi envers le Sacré-Cœur est la foi en l'Eucha-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

ristie à sa seconde puissance; elle suppose l'Eucharistie crue et révérée comme la réalité présente de l'humanité de Jésus, et elle va au delà, dans l'être humain et vivant qu'elle suppose, jusqu'au foyer même de être et de sa vie.

L'amour du Sacré-Cœur est l'amour redoublé de l'Eucharistie, puisqu'il ne s'excite à l'égard du Cœur sacré que pressé par le besoin de lui rendre grâces et de le féliciter du plus riche de ses dons, de la plus belle de ses œuvres. Le culte du Sacré-Cœur est le culte le plus expressif de l'Eucharistie puisqu'il met en évidence de première ligne les raisons d'adorer l'Eucharistie : à savoir l'humanité de Jésus dont le Sacré-Cœur est l'organe central, et le chef-d'œuvre de son amour dont le Sacré-Cœur est le symbole.

Bien loin donc d'éloigner de l'Eucharistie, le Sacré-Cœur y ramène avec des lumières, des raisons et des nécessités nouvelles, plus nombreuses, plus puissantes et plus urgentes. Il est l'intime révélation de l'Eucharistie et son attrait le plus puissant.

Voyez cette conclusion démontrée par la conduite et les leçons de la Bienheureuse.

« J'ai une soif ardente d'être aimé dans le Saint Sacrement, dit le Sauveur dans la première Révélation de son Cœur, et voilà le dessein pour lequel je t'ai choisie. » — Ainsi, la mission de la Bienheureuse est de faire aimer davantage Notre-Seigneur en son Eucharistie ; et le moyen qu'il lui donne pour cela, c'est de révéler son Cœur à tous. — « Pour cela, dit le Sauveur, je te donne mon Cœur maintenant et, en lui, toutes les grâces du ciel dont il est le trésor, pour t'aider en ce dessein. » — Donc la dévotion au Sacré-Cœur, si elle est comprise telle que Notre-Seigneur la demande, est un acheminement direct et rapide à donner, par le culte bien compris de l'amour, satisfaction à la soif ardente qui consume Jésus, de tant mériter, de tant vouloir

l'amour au Saint Sacrement et de ne l'y point recevoir. — En tout cas, la mission de la Bienheureuse à l'égard du Sacré-Cœur sera accomplie si elle fait aimer Jésus dans le Saint Sacrement.

V. — Le culte du Sacré-Cœur revêt très nettement dans les révélations faites à la Bienheureuse le caractère de culte réparateur des fautes commises contre l'Eucharistie. « Je te demande, dit le Sauveur, que le premier vendredi d'après l'Octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière de mon Cœur — en lui faisant réparation d'honneur, par une amende honorable, pour réparer les ingratitudes qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. » — Bien loin donc d'être étranger et encore moins opposé au culte de l'Eucharistie, le culte du Sacré-Cœur le complète, en comble les lacunes ouvertes par la faute des hommes et compense pour ce qui, étant dû, n'a pas été donné. Et ce lien entre ces deux cultes est créé par Notre-Seigneur : Je veux le culte de mon Cœur pour réparer ce qui a manqué au culte de mon Eucharistie. Il espère donc que ceux qui n'auront pas su se laisser toucher par les amabilités de son Sacrement seront gagnés par les charmes de son Cœur : il accepte que ceci supplée pour cela ; c'est proclamer le lien d'identité de ces deux cultes.

Avant d'avoir reçu la Révélation du Sacré-Cœur, nous l'avons vue appeler sur elle toutes les souffrances pour venger les injures faites au Saint Sacrement. Maintenant qu'elle sait quel supplice de douleur et d'ignominie elles causent au Christ eucharistique, qu'elle voit combien son Cœur en souffre, elle redouble de la faim et de la soif de la justice vengeresse : « Sans le Saint Sacrement et la croix, je ne pourrais pas vivre et supporter la longueur de mon exil dans cette vallée de larmes où je ne souhaite jamais la diminution des souffrances : car plus mon corps

en est accablé, plus mon esprit sent de foi et de liberté pour s'occuper et s'unir avec mon Jésus. » — Si elle cherche tant la souffrance, c'est qu'elle entend toujours le cri de la soif du Sacré-Cœur ! — « Je veux venger sur moi les injures que Notre-Seigneur reçoit au Saint Sacrement, tant par moi, misérable pécheresse, que par tous ceux qui l'y déshonorent. »

Si l'on veut une nouvelle leçon du divin Maître sur la destination qu'il attribue au culte de son Cœur pour la réparation des fautes commises contre son Sacrement, qu'on l'entende ici en son expression formelle : « Un vendredi, après avoir reçu la sainte communion avec une Hostie qui avait été exposée, Notre-Seigneur me dit : « Ma fille, je viens dans ce cœur que je t'ai donné afin que par l'ardeur d'icelui tu répares les injures que j'ai reçues de ces cœurs tièdes et lâches qui me déshonorent dans le Saint Sacrement ! »

La Bienheureuse résumait dans un mot éloquent et dans une leçon très pratique l'union indissoluble du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie : « Vous enverrez souvent votre cœur pour rendre hommage à celui de Jésus au Saint Sacrement ! »

Si l'on veut voir jusqu'à quelle identité profonde le culte du Sacré-Cœur s'allie au culte du Saint Sacrement, que l'on entende ces sublimes enseignements de « la disciple bien-aimée du Sacr ur », devenue son théologien et son docteur.

C'est la royauté de Jésus dans le Saint Sacrement qu'elle adore et qu'elle intronise en son âme et sur sa vie : « Je « vous adore, ô Jésus, Roi puissant, sur votre trône « d'amour et de miséricorde. Recevez-moi comme votre « esclave et votre sujette, et me pardonnez, s'il vous plaît, « mes résistances et rébellions à votre souverain domaine

« sur mon âme. Hélas ! Roi débonnaire, souvenez-vous que « vous ne pourriez être miséricordieux si vous n'aviez des « sujets misérables. Etendez donc, je vous en conjure, « votre main libérale pour remplir mon extrême indigence « du précieux trésor de votre saint amour, qui n'est autre « que vous-même, après m'avoir vidée de tout ce misérable « amour de moi-même et de tous ces vains respects humains « qui me tiennent comme liée et enchaînée. Venez, ô mon « Roi souverain, rompre mes liens et me délivrer de cette « méchante servitude, pour établir votre empire dans mon « cœur. Je veux régner dans le vôtre, par une ardente cha- « rité envers mon prochain, n'en parlant qu'avec charité, « en le supportant, l'excusant et ne lui faisant que ce que « je voudrais m'être fait, ne souillant jamais mon cœur ni « ma langue d'aucune médisance ni ressentiment ; ni je ne « me troublerai de rien, afin que mon Roi trouve en moi « un empire de paix. Amen (1).

C'est la miséricorde qui attend sans se lasser jamais, qui pardonne sans cesse, qu'elle veut honorer dans le Sacrement des inépuisables miséricordes ; et elle écrit : « Voici cette prodigue, ô Père pitoyable, qui a péché contre vous en dissipant les biens dont vous l'aviez enrichie. Je me jette à vos pieds pour vous crier merci. Ne me rejetez pas, et ne vous oubliez pas de vos miséricordes ; exercez-les sur ma pauvre âme, quoiqu'elle en soit indigne. Ne permettez pas qu'elle se perde à vos yeux, puisque votre Sacré Cœur l'a enfantée avec tant de douleurs. Ne me refusez pas l'aimable qualité de fille de votre Cœur, dans lequel je désire mourir à moi-même et au péché, pour ne plus vivre que de sa vie de soumission à l'obéissance. C'est dans cet esprit que je veux faire toutes mes actions, unissant mon obéissance à celle que vous rendez au Prêtre, bon ou mauvais, sans témoigner la peine que vous avez d'entrer dans les cœurs des pécheurs. De même, je réprimerai si

(1) T. II, p. 554.

bien mes répugnances, qu'elles n'auront d'autre effet que de vous les sacrifier, en disant : Jésus a été obéissant jusqu'à la mort ; je veux donc obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie ! *Jesus autem tacebat* (1) ! »

C'est son état de victime et d'immolation : « Pour honorer votre état de victime en ce Sacrement d'amour, je me viens offrir à vous en cette qualité, vous suppliant de vouloir être mon Sacrificateur, pour m'immoler sur l'autel de votre aimable Cœur. Comme cette victime est criminelle en toutes ses parties, je vous supplie, ô mon divin Sacrificateur, de la vouloir purifier et consommer dans les ardeurs de votre divin Cœur, comme un holocauste parfait d'amour et de grâce, pour me donner une nouvelle vie, et que je puisse dire avec vérité : Je n'ai plus de « moi » ni de « mien », soit que je vive ou que je meure ; mon Jésus est mon « moi » ; mon « mien » c'est d'être « sienne (2). »

Son oblation au service permanent du Sacré-Cœur prenait cette forme touchante de la lampe qui se consume et meurt en la présence et pour l'amour du Saint Sacrement : « O Cœur divin, je m'unis à vous et me perds en vous. Je ne veux plus vivre que de vous, par vous et pour vous ! Ainsi tout mon emploi sera de demeurer en silence et en respect, anéantie devant vous comme une lampe ardente qui se consume devant le Saint Sacrement. Aimer, souffrir, et mourir (3) ! »

Et l'union harmonieuse et sanctifiante du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie trouve son dernier effet de lumière et de vertu dans ces paroles de suprême consécration : « Qu

(1) T. II, p. 555.
(2) T. II, p. 555.
(3) T. II, p. 374.

ne puis-je, durant le temps qui me reste encore de vie, m'employer tout entière à honorer le Sacré-Cœur de Jésus, dans le silence et la pénitence, sans plus l'offenser, demeurant nuit et jour, s'il était possible, devant l'adorable Sacrement de nos autels, où ce divin Cœur fait toute ma consolation ici-bas! — La vie m'est une croix si pesante, qu'il n'y a aucune consolation pour moi que celle de voir régner le Cœur de mon adorable Sauveur, lequel me gratifie de quelque souffrance extraordinaire lorsque cette dévotion prend quelque accroissement. Mais comme il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, toutes les amères amertumes ne sont que douceurs dans cet adorable Cœur, où tout est changé en amour. Toute ma plus grande douleur est de croire que je lui suis un obstacle, ce qui me fait souvent désirer qu'il me retire de cette vie. Mais ce qui me fait souffrir davantage, c'est que je ne peux venger sur moi les injures qui sont faites à mon divin Sauveur au très saint Sacrement de l'autel (1). »

Voilà le parfait modèle de la dévotion envers le Sacré-Cœur. Il a été façonné par le divin Maître lui même, formé à ses leçons, instruit par ses préceptes. On peut croire que jamais cœur de créature ne reproduisit plus exactement le Cœur de Jésus que le cœur de la Bienheureuse : accepter donc ses leçons et suivre ses exemples, c'est aller par les voies les plus sûres à honorer le Cœur Sacré. Et comme tout se résume pour elle à unir le Sacré-Cœur et l'Eucha

(1) Un grand nombre de ces notes ont été tirées d'un excellent opuscule intitulé : « *L'Apôtre du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie*, ou l'Union de la dévotion au Sacré-Cœur et de la dévotion au Saint Sacrement enseignée par la vie et les écrits de la B. Marguerite-Marie. » L'auteur, le P. Eugène Couet, de notre Congrégation, nous a aidé dans la composition de cet ouvrage par ses recherches érudites et sa critique très sûre. Nous lui rendons ici un témoignage aussi doux à notre affection que réclamé par l'équité. — En vente au Bureau des Œuvres Eucharistiques, 23, Avenue Friedland, Paris.

ristie dans son amour et dans ses hommages, concluons que nous serons dans le vrai culte du Sacré-Cœur, quand nous l'adorerons au Saint Sacrement, quand nous comprendrons sa vie et son amour dans le don de l'Eucharistie, quand nous le ferons vivre en nous par la sainte communion : la perfection du culte du Sacré-Cœur étant la perfection du culte de l'Eucharistie !

TABLE DES MATIÈRES

LES PAROLES DE LA RÉVÉLATION

I. — « Voilà ce Cœur qui a tant aimé ! »

I. La Révélation de Paray manifeste au monde le Cœur du Christ eucharistique, comme celle de Naïm avait découvert le Cœur du Christ voyageur. — Combien elle apparaît opportune contre le protestantisme qui niait la vérité de l'Eucharistie, contre le jansénisme qui en détruisait l'usage, et contre le naturalisme des temps modernes qui veut ruiner jusqu'à la notion même de Jesus-Christ. — II. La Révélation totale du Sacré-Cœur contient plusieurs phases. — Texte des paroles dites par le Sauveur un vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. — III. Importance et caractère de cette Révélation. — Sa valeur au point de vue de la foi. — Son caractère et son but : manifester la vie personnelle et l'amour actuel de Jésus dans le sacrement. — Aussi la dévotion au Cœur eucharistique, c'est-à-dire au Cœur de Jésus honoré dans l'Eucharistie, est-elle la réponse parfaite à la Révélation de Paray. — IV. Commentaire des paroles de cette Révélation. — Elles énoncent un triple objet : les preuves éclatantes de son amour ; — l'ingratitude dont nous le payons ; — les réparations qu'il implore. — V. « *Voila ce Cœur qui a tant aimé, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer...* » — VI. L'épuisement de la vie et de la mort du Sauveur. — VII. La consommation de l'anéantissement dans le don de l'Eucharistie. — VIII. La plainte douloureuse des retours de notre ingratitude. — IX. L'appel à la réparation : la communion, — l'heure sainte, — le culte publ' du Sacré-Cœur..... 1

II. — « J'ai une soif ardente d'être aimé ! »

I. Que faut-il entendre par la « soif » dont Jésus se dit altéré en

révélant son Cœur ! — Le cri du Sauveur à Paray est l'écho et l'explication du cri du Calvaire « *Sitio !* » — II. De quel vrai et ardent désir le Sauveur veut être aimé de l'homme. — Le droit et le désir de sa nature divine. — Le droit et le besoin de sa nature humaine. — III. Le Cœur sacré brûle d'un feu où entrent tous les éléments divins et humains du Verbe incarné ; — qu'attise l'activité de toutes les œuvres de sa vie ; — qu'excite et redouble le vent des contradictions et des souffrances. — IV. Pour étancher cette soif ardente, l'on n'offre trop souvent que le fiel de l'ingratitude et le vinaigre de la haine. — Notre-Seigneur s'en plaint amèrement. — V. Comment répondre à son besoin d'être aimé, sinon en l'aimant ! — VI. Le Sacré Cœur récompense magnifiquement ceux qui ont pitié de sa soif..... 39

L'OBJET DE LA RÉVÉLATION

I. — Le Cœur eucharistique.

I. Que faut-il entendre par le Cœur de Jésus, révélé à la Bienheureuse ? — C'est le Cœur de chair de Jésus et l'amour du Sauveur, un objet corporel et un objet spirituel. — **II. Est-il légitime de rendre au Cœur de Jésus-Christ un culte direct, distinct de celui que l'on rend à la sainte humanité du Sauveur ?** — Toutes les raisons d'adorer le Verbe incarné s'appliquent à son Cœur, partie intégrante de sa personne. — **III. Où se trouve et où doit-on chercher le Cœur de Jésus-Christ pour lui rendre le culte que réclame la Révélation de Paray ?** — Dans l'Eucharistie, qui seule le présente ici-bas dans sa réalité de Cœur de chair. — Excellence du culte du Sacré-Cœur par les images : son insuffisance pour répondre seul aux droits et aux désirs de Notre-Seigneur comme à nos besoins. — Le Cœur du Christ glorifié dans le Ciel, que nous ne pouvons atteindre que par l'espérance, est trop loin de nous. — Il reste donc que c'est dans l'Eucharistie que se trouve et se donne à nous le Cœur réel de Jésus, et qu'il le faut chercher et honorer dans le Sacrement personnel de Jésus. — Etat identique du Cœur et du Corps du Christ dans l'Eucharistie. — Si la foi peut saisir, pour l'adorer, le Corps sacramentel du Christ, elle peut percevoir de la même manière son Cœur sous les espèces. — Aucun antagonisme n'est possible entre le culte du Sacré-Cœur et le culte de l'Eucharistie : celui-là est le resplendissement de celui-ci. —

IV. Quelle est la notion complète du Cœur eucharistique de Jésus-Christ? Exclut-elle le culte du Sacré-Cœur dans son état mortel et dans son état glorieux? — Le Cœur eucharistique est, comme l'Humanité même de Jésus au Saint Sacrement, destiné à rappeler et à faire revivre dans un perpétuel présent tout l'amour de la vie et de la mort du Sauveur, tout l'amour qu'il nous réserve au Ciel. — Il est à la fois mémorial du passé et avant-goût de l'avenir: tous les amours comme tous les mystères du Christ sont concentrés dans le Don qu'il nous offre de lui-même. — La vie et les fonctions du Cœur eucharistique. — Glorifions le Christ eucharistique par l'exaltation de son Cœur! 71

II. — Le Cœur divin.

I. L'assomption déifique du Cœur de Jésus par la personne du Verbe. — La déification de l'union hypostatique; sa réalité profonde; ses prérogatives. — Comme Jésus est, par sa subsistance dans le Verbe, le propre Fils de Dieu, ainsi son Cœur est-il le cœur du Fils de Dieu, substantiellement deifié, un cœur divin qui possède en plénitude la communication inaliénable de la nature divine. — En vertu de l'union hypostatique, le Cœur sacré jouit de toutes les excellences divines. — Il est le Saint des Saints où Dieu habite personnellement. — Il est surtout le foyer où l'amour éternel en personne veut brûler ici-bas et d'où il veut se répandre dans le cœur des hommes. 111

II. La puissance d'action du Sacré-Cœur est celle de Dieu même. — Les trois manifestations principales de la vie morale du cœur sont: l'amour, la vertu, la souffrance. — Le Cœur sacré aime en Dieu; pratique les vertus en Dieu, souffre infiniment en Dieu..... 122

III. La valeur divine des œuvres du Sacré-Cœur et son droit aux honneurs divins. — Les actes mesurent dans chaque être leur valeur à la dignité de la personne qui les accomplit. — La Personne divine du Verbe [illegible] une valeur divine aux actions de Jésus, à ses vertus [illegible] souffrances. — Aussi le culte qui lui est dû est celui [illegible] la divine Personne qui l'a élevé à cette dignité infinie [illegible] son propre Cœur. — Culte de l'adoration intérieure, de l'amour filial, de la soumission totale; — culte des hommages publics et des honneurs réservés à Dieu seul. — Donnez-lui tout, vous ne lui donnerez jamais assez! 136

III. — Le Cœur de l'Homme parfait : beautés et grandeurs.

Cœur d'un Dieu, le Cœur de Jésus-Christ est aussi un cœur d'homme : car dans le Verbe incarné la nature humaine, quelqu'unie qu'elle soit à la Divinité, garde toutes ses conditions constitutives. Mais il est le plus parfait des cœurs, comme Jésus-Christ est le plus parfait des hommes. — Disons ses beautés et ses grandeurs. — Plus tard nous dirons ses bontés..... 133

I. La pureté sans tache. — La pureté est dans le Cœur de Jésus l'absence et l'impossibilité de toute souillure. — Elle est la justice positive, composée de toutes les vertus qui sanctifient. — Elle est le principe de toute pureté dans les âmes. — Elle est la raison du sacerdoce de Jésus et de sa médiation, qui, en lui faisant donner à Dieu toute satisfaction, lui permet de donner aux hommes tous les biens du salut. — Elle donne sa puissance purificatrice au sang rédempteur. — Elle est le foyer de la virginité dans les âmes choisies, et du martyre affronté plutôt que de subir une tache..... 149

II. La vérité sans ombre. — La vérité, qui est Dieu, repose dans le Cœur sacré ; elle lui communique, avec l'infaillibilité, le rayonnement actif du vrai dans les âmes ; — le zèle de répandre la vérité et de refouler les ténèbres morales ; — la recherche de la simplicité ; — la haine du mensonge. — Jésus-Christ est mort pour rendre témoignage à la vérité..... 158

III. La force sans défaillance. — La force est, dans la volonté du Cœur Sacré, ce qu'est la vérité dans son intelligence. — Combien cette force est necessaire au Cœur du Restaurateur de la nature humaine, dont la chute se marque surtout par la faiblesse, l'inconstance et la lâcheté du cœur. — Le « Fort » par excellence puise sa force dans son intégrité parfaite et s'alimente dans son amour sans mélange. — Après avoir manifesté sa force dans les œuvres généreuses et dans les combats victorieux, le Cœur sacré s'est fait le Pain de la force pour relever et soutenir nos cœurs défaillants..... 162

IV. Grandes pensées. — Les pensées sont proportionnées à la grandeur du cœur d'où elles sortent : c'est leur fonds naturel. — Toutes les pensées qui ont dirigé la vie de Jésus et inspiré ses œuvres sont, comme son Cœur, nobles, élevées, généreuses et magnifiques. — L'amour seul les inspire; aucun moyen, sinon ceux que reconnaît l'amour, n'est employé pour les réaliser. — Ce sont bien les grandes pensées du plus grand des cœurs !... 168

V. Grandes œuvres. — Elles s'appellent : l'Incarnation, — la Rédemption, — l'Eucharistie, — l'Église, — la Justification, — la Gloire. — Elles sont grandes comme les pensées qui les inspirent, comme l'ambition du grand Cœur qui en poursuit la réalisation 171

VI. Grandes souffrances. — La plaie du Sacré-Cœur est le sceau ineffaçable qui marque la part qu'il prit à la Passion : l'inspirant et la soutenant héroïquement. — La bonté, la douceur et les pardons si nombreux dont elle abonde, y sont un autre témoignage qu'elle est l'œuvre qui achève la couronne de toutes les grandeurs dont resplendit le Cœur de l'homme parfait... 175

LES AMOURS DU SACRÉ-CŒUR

I. — La piété filiale.

Comme toutes les beautés morales, toutes les formes de l'amour resplendissent dans le Sacré-Cœur. — La première à étudier est l'amour envers les parents, de son vrai nom la piété filiale... 181

I. La piété filiale de Jésus pour son Père céleste. — I. La piété filiale est une dette sacrée des enfants envers les parents. — Le Verbe ne la contracte à l'égard de son Père qu'en se faisant homme, c'est-à-dire l'inférieur de Celui dont il était égal. — II. Elle s'exprime en Jésus par la profonde religion intérieure envers son Père et par une humilité constante, qui est l'état fondamental de sa vie. — III. L'obéissance en est une autre expression éloquente. — Obéissance ponctuelle, généreuse et persévérante, malgré tous les sacrifices, jusqu'à la mort. — IV. La dernière est le zèle dévoué, sans mesure comme sans partage, au service des intérêts et de la gloire de son Père. — V. La piété filiale du Verbe incarné se manifeste au ciel depuis qu'il y est rentré avec son humanité : il aime, adore, glorifie son divin Père par sa reconnaissance, ses louanges et son humilité glorieuse. — VI. Elle trouve le moyen de se témoigner dans l'Eucharistie par un nouveau et perpétuel sacrifice d'humiliation, qui reproduit pour le divin Père les satisfactions infinies du Calvaire 183

II. La piété filiale de Jésus pour Marie. — I. Le lien de piété filiale qui attache le Cœur de Jésus à sa divine Mère est formé du sang et du lait qu'il reçut d'elle, et de toute cette fidèle coopération qu'elle lui offrit pour la rédemption du monde

— II. Pour payer sa dette de reconnaissance filiale, Jésus donna trente ans de sa vie à l'aimer, à la sanctifier, à l'unir intimement à lui. — Il l'attira, il est vrai, à subir avec lui toutes ses douleurs et toutes ses humiliations, mais pour l'associer à ses mérites et à sa gloire. — III. Mais c'est au ciel, le lieu régulier des récompenses, que Jésus s'acquitte envers sa Mère, en lui donnant la libre disposition de tous les biens acquis par le sang qu'il reçut d'elle. — IV. Nécessité de passer par le Cœur immaculé de la Mère pour arriver au Cœur sacré du Fils..... 196

III. La piété filiale de Jésus pour saint Joseph. — I. Hésitations de quelques-uns à reconnaître dans saint Joseph une véritable, encore que toute particulière paternité à l'égard de Jésus. — Toute spirituelle et créée uniquement pour Joseph, elle consiste dans l'autorité dont Dieu le Père investit saint Joseph à l'égard de son Fils incarné et dans les dons convenables qu'il lui départit pour la bien exercer. — II. Son mariage virginal avec Marie est un autre titre de sa paternité envers l'Enfant de la Vierge-Mère : car c'est à cause de sa fidélité à la virginité que le Saint-Esprit put former en Marie le fruit miraculeux de son sein immaculé. — III. La piété filiale de Jésus pour son cher Père saint Joseph était composée de révérence, de reconnaissance et de soumission. — Elle éclate en traits touchants à la mort de ce bon Père qui expira la tête posée sur le Cœur de son adorable Fils. — IV. Le dernier mais impérissable hommage de la piété filiale de Jésus est la gloire et la puissance qu'il lui a données au ciel en l'établissant le père de tous les élus. — Caractère nécessaire, auguste et bienveillant de cette paternité universelle. — Sa figure prophétique dans Joseph le fils de Jacob..... 208

IV. Le Sacrement de la piété filiale. — I. Jésus, inspiré par le zèle de sa piété filiale, donne, dans la communion, son Cœur à ses frères par l'adoption, pour leur communiquer son esprit filial envers leur Père céleste et envers Joseph et Marie. — Importance de la piété filiale dans le service de Dieu : c'est le véritable esprit chrétien. — II. Efficacité de la communion pour alimenter la piété filiale envers chacune des augustes Personnes à qui nous engagent les liens sacrés de la filiation surnaturelle..... 222

II. — L'amour de la patrie.

I. L'amour de la patrie est une des formes de la piété que les enfants doivent à leurs parents comme à Dieu le premier père : car la patrie est une mère pour tous ceux qui naissent sur son sol et vivent à son foyer. — Grandeur du patriotisme; devoirs

qu'il impose. — La conception surnaturelle de la patrie élève l'amour patriotique aux splendeurs de l'amour divin. — Le peuple élu, type de la patrie surnaturellement formée par Dieu. — Sa triple mission dans le plan divin : rendre à Dieu le culte légitime ; garder intégral le dépôt de la révélation divine ; donner le Verbe incarné au monde..... 234

II. Jésus, Fils éternel de Dieu, est, selon la chair, le fils de cette patrie privilégiée. — Combien il l'aime et se dévoue pour elle. — C'est un des amours de son Cœur qu'il se plaît à révéler par des témoignages publics, aussi touchants que solennels, par des adjurations, des larmes et un sublime pardon imploré pour son ingratitude obstinée..... 240

III. Rejeté par sa patrie de naissance, Jésus se retourne vers la Gentilité, qu'il a rachetée, et il revendique ses titres de conquérant et de bienfaiteur insigne, qui lui donnent le droit de la regarder comme sa grande patrie ici-bas. — Pour la servir, il y habite par l'Eucharistie, la régit et la nourrit. — L'Eucharistie, mieux que la présence du propitiatoire, fait du Christ-Jésus « le Dieu patriotique » des nations chrétiennes. — Plus une nation honore l'Eucharistie et en vit, plus elle est grande, parce que le Christ-Jésus, principe de toute grandeur pour les peuples comme pour les individus, la peut alors servir selon toute l'étendue de son patriotique amour. — A ce titre, la cité par excellence du Christ eucharistique est la ville sainte de Rome. — C'est là qu'il se donne le plus parfaitement et là qu'il est le mieux servi dans le Sacrement. — Rome est la cité privilégiée du Cœur de Jésus, comme elle est la capitale de son empire spirituel et le siège central de son autorité..... 246

IV. Parmi les nations, la France, fille aînée de l'Eglise romaine, semble avoir été choisie par Jésus comme sa patrie d'adoption. — Trois grands faits de son histoire permettent de l'établir plausiblement : son élection dans le baptistère de Reims ; — sa fidélité à garder la foi de son baptême et à répandre le Christ dans le monde par l'apostolat ; — le don de son Cœur que lui fait Jésus à Paray, pour la préserver du Jansénisme, né sur son sol, et pour la munir contre les terribles combats des derniers temps. — C'est la reprise du pacte du Christ avec les Francs, signé par Clovis. — La France en renouvelle le serment par le Vœu National de son repentir et de son amour. — Son relèvement chrétien, la prospérité et la gloire de son avenir consistent à être fidèle au Cœur de Celui qui, loin de la rejeter, l'a confirmée dans l'élan d'un nouvel amour comme sa patrie d'élection. — Le Cœur sacré, foyer du patriotisme surnaturel. — C'est à Montmartre, sur le Cœur de Jésus adoré, dans le Cœur

de Jésus assidûment mangé, que se refera le cœur de la France chrétienne. — *Levavi oculos meos in montes!*..... 252

III. — La bonté.

Le but poursuivi par Dieu dans toutes ses œuvres et particulièrement dans le grand œuvre de l'Incarnation de son Fils, est de révéler sa Bonté. — C'est aussi l'une des fins nettement déclarées de la Révélation du Sacré-Cœur, dans le Sacrement par excellence de la bonté..... 282

I. La Bonté dans le sein de Dieu et dans le Cœur de Jésus. — I. La Bonté, distincte de la douceur et de la miséricorde, est cette perfection fondamentale de l'Etre divin qui, épanchant la nature divine tout entière dans le Fils et dans le Saint-Esprit, porte Dieu à se communiquer partiellement au dehors et à répandre par des dons gratuits sa vie dans des êtres distincts de lui. — Le bon Dieu est le nom divin le plus universellement invoqué. — La Bonté divine est le principe des êtres et de tout ce qu'ils possèdent. — Elle est aussi la bienveillance et la bienfaisance ; elle s'exerce par la libéralité et la magnificence dans les dons. — L'Ecriture tout entière est un cantique à la Bonté divine. — II. La Bonté divine s'est répandue en sa plénitude éternelle et personnelle dans le Verbe incarné, et elle a choisi son séjour et creusé sa source ici-bas dans le Cœur de Jésus-Christ. — Image éternelle de la Bonté du Père, Jésus en est aussi la très parfaite image créée, et il vient pour révéler la Bonté divine sous les traits de sa bonté humaine. — Combien de ce chef le Cœur sacré est bon..... 285

II. La Bonté dans la conduite de Dieu et dans la vie de Jésus. — I. L'esprit qui inspire la conduite de Dieu à l'égard des hommes apparaît partout un esprit de bonté. — Le gouvernement paternel de la Providence, même à l'égard des pécheurs. — Même quand il éprouve et humilie, Dieu reste bon. — Sa bonté ne cesse pour l'homme que quand celui-ci meurt en s'obstinant à la repousser et sort du temps, qui est la limite fixée par Dieu à sa libre acceptation. — II. Avec quel éclat la Bonté divine, incarnée dans le Cœur de Jésus-Christ, rayonna dans sa personne, dans sa parole et dans ses œuvres. — Jésus fut désigné par la foule de ce nom glorieux : Le bon Maître ; et lui-même le revendiquait sans fausse honte, sachant bien que sa mission était de faire resplendir la Bonté, pour gagner dans ses filets l'humanité défiante et éloignée de Dieu. — Sa vie publique s'ouvre par le miracle de Cana, œuvre de condescendance. — Elle se poursuit dans des œuvres de bienfaisance, de support,

de pardon. — Sa Passion met le comble à sa bonté comme elle achève toutes ses vertus. — Sa vie se termine dans cet acte de bonté sublime : une prière pour ses bourreaux..... 293

III. La Bonté du Sacré-Cœur dans le don de l'Eucharistie. — Les dons, qui consistent dans le bienfait de la vie et dans les secours qui la mènent à sa perfection, sont la suprême manifestation de la Bonté. — L'Eucharistie, qui est le pain de la vie surnaturelle, est le don par excellence de la Bonté. — Les trois grands caractères de la Bonté brillent d'un incomparable éclat dans « ce Don au-dessus de tout don » : la libéralité, ou l'abondance à donner; — la magnificence à entreprendre de grandes choses pour donner grandement; — la bonne grâce à donner avec spontanéité, avec empressement et avec joie. — Ces caractères font du don de l'Eucharistie la démonstration triomphante de la Bonté divine et lui assurent l'empire sur les cœurs : *Splendidum in panibus benedicent.* — Conclusion : Soyons bons pour Dieu en croyant en la Bonté de son Cœur; croyons-y avec assez de confiance pour recevoir son très bon Pain autant qu'il nous l'offre..... 306

IV. — L'amitié.

L'amitié, l'un des plus nobles amours du cœur humain, devait trouver son apogée dans le Cœur de l'homme parfait. — Le don de lui-même, que le Christ fait à chacun dans l'Eucharistie, est la preuve et le lien de l'amitié personnelle qu'il veut entretenir avec chacun des hommes. — Nous verrons combien est véritable, utile et douce cette amitié du Christ sacramentel, après avoir dit quelque chose de la nature et des exigences de cette noble affection, qui est un des plus précieux trésors de la vie..... 333

I. De la nature de l'amitié. — I. L'amitié est une aptitude morale à l'union, mise par le Créateur dans le cœur de l'homme pour l'aider à accomplir sa destinée d'être sociable. — Elle se réalise par l'accord des pensées et des affections. — Sa nature intime est de vouloir le bien de l'être aimé, sans aucune vue d'intérêt, et à le lui témoigner. — L'amitié est un des biens les plus nécessaires au cœur humain. — II. Au point de vue surnaturel, l'amitié est une des formes de la divine charité à l'égard du prochain : elle a sa source, son lien et sa fin en Dieu; et Dieu ayant daigné élever l'homme à lui ressembler surnaturellement, il se fonde sur cette ressemblance une véritable amitié de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. — L'amitié surnaturelle entre les hommes en est l'écoulement. — Admirable

doctrine de saint Augustin sur ce sujet, où se trouvent exposées les lois de la sainte amitié. — Quels éloges elle a reçus de l'Esprit-Saint lui-même. — Comment, sur le fonds commun de la charité fraternelle, se forment les attractions qui unissent d'amitié plus étroite certaines âmes entre elles. — III. Le péché a ruiné l'amitié comme tous les autres dons faits à l'homme par Dieu lors de la création. — Ce qui en reste, hors de la grâce, est mélangé de maux et de dangers mortels ; et, là où la grâce l'a refaite, l'amitié garde encore des lacunes et des faiblesses qui peuvent devenir lamentables : *Est amicus qui convertitur ad inimicitiam.* — Mais Jésus vient pour offrir en sa personne le type parfait de l'ami et pour refaire, sur le fondement de son amitié avec nous, toutes les amitiés entre les hommes..... 335

II. L'amitié de Jésus. — I. Le Cœur de Jésus possède en plénitude toutes les qualités de l'ami parfait : *Vir amabilis ad societatem.* — L'amitié lui est un devoir de sa mission et un moyen capital de son œuvre. — Il la manifeste dans ses enseignements et dans ses relations. — Il en fait la base des relations de l'homme avec Dieu et veut que l'observance de la loi en soit la preuve. — Il fait de sa mort la démonstration d'amitié la plus éclatante qu'on puisse offrir. — II. Mais c'est à la Cène que son amitié pour les hommes trouve et sa déclaration authentique, et son lien permanent, et son aliment efficace. — Par le don de la communion offert à tous, Jésus réalise cette merveille incompréhensible de s'offrir à tous et à chacun en véritable ami. — Trois grands actes expriment toute l'amitié : la dilection, l'union, la fidélité. — L'Eucharistie les réalise admirablement et se démontre ainsi le don du Cœur ami. — III. La Dilection. — Elle consiste dans l'élection gratuite, dans l'affection désintéressée et dans les services d'un dévouement qui pourvoit à tous nos besoins. — IV. L'Union. — L'union est si essentielle à l'amitié qu'on l'appelle l'amitié même. — Le don de la communion la produit entre Jésus et nous avec autant d'intimité que de douceur. — Il ne s'en peut de plus étroite avant l'union de la gloire dans la ressemblance parfaite. — Quatre moyens y coopèrent efficacement : la présence, la parole, la table commune, la manducation. — La communion opère tous les effets de l'union de l'âme avec Dieu dans l'amitié : l'extase hors de soi-même et l'habitation morale dans l'Ami; l'inhésion ou la fusion de deux âmes en une seule : elle est la consommation de l'union avec Jésus, et par Jésus avec Dieu. — V. La Fidélité. — Elle est le sceau de l'amitié, la garantie de sa durée, la sécurité de son bonheur. — Elle aime constamment, alors même qu'elle se heurte à des défauts, à l'ingratitude et à l'infidélité. — Jésus est fidèle,

ni la froideur ni la haine ne le peuvent lasser : aussi est-il l'incomparable Ami : *Amico fideli non est comparatio.* — Les grands biens de sa fidélité : une protection assurée ; — un remède à toutes nos défaillances — et la résurrection même de la mort du péché. — Elle nous assiste à l'heure de la mort, nous suit après la vie du temps, nous délivre du purgatoire et achève son œuvre en nous donnant la vie éternelle. — « *Prenez donc Jésus pour ami et donnez-vous ce Cœur de bon conseil : rien ne le vaut !* » 347

V. — Les prédilections : les prêtres.

L'amitié de Jésus-Christ pour tous les hommes, sans cesser d'être entière et personnelle à l'égard de chacun, admet des prédilections légitimes pour quelques-uns. — En fait, il aime de prédilection ceux que, dans la souveraine indépendance de son amour, il a le plus comblés de ses dons : les Prêtres et les Vierges sacrées..... 378

I. L'Eucharistie et le Sacerdoce sont un seul et même don sorti dans le même moment de la suprême effusion du Sacré-Cœur; ce sont deux mystères liés inséparablement. — Sur cette nécessité sacrée s'établissent les raisons de la prédilection de Jésus pour ses prêtres..... 379

II. La première raison est dans le don plus abondant qu'il leur fait de lui-même et dans les droits plus nombreux qu'il leur livre sur son être sacramentel. — Aux prêtres seuls le privilège de consacrer la Victime, de distribuer le Pain de vie, de garder l'Hôte divin du Tabernacle. — Ces privilèges leur sont le témoignage du particulier amour de Jésus..... 381

III. La seconde raison est dans la confidence sans réserve que Jésus fait à ses seuls prêtres des secrets les plus sublimes de sa doctrine et des secrets les plus cachés de ses humiliations. — Les uns et les autres ne se peuvent confier qu'à des amis d'élite, capables de les recevoir et de servir la grande cause révélée par les premiers comme de consoler la grande douleur manifestée par les seconds..... 384

IV. La troisième raison est l'union incomparable qu'il noue avec eux par la communication de son caractère sacerdotal. — Le caractère fait du prêtre « un autre Christ » agissant dans la personne de Jésus; il l'élève au faîte de la dignité et de la puissance surnaturelles et l'introduit dans une incompréhensible mais très réelle unité morale avec le Christ sacramentel. — *Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum!*..... 387

V. En retour, le Cœur adorable attend de ses prêtres une amitié de

choix, le service dévoué et désintéressé, la consolation et la réparation. — S'ils y manquent, cette peine est, pour le Cœur qui les a trop aimés, « plus sensible que tout ce qu'il a enduré dans sa Passion. » 396

VI. — Les prédilections : les vierges sacrées.

I. Les vierges consacrées à Dieu partagent avec le prêtre les prédilections du Sacré-Cœur. — Dieu a mis dans le cœur de la femme deux qualités qui, relevées par la grâce, la disposent à être choisie par le Christ, comme une épouse qu'il s'unit spirituellement : le charme pour plaire et la sensibilité pour aimer. — La loi originelle. — **II.** Le nouvel Adam la relève en donnant, de son Cœur entr'ouvert, naissance à une épouse qu'il aime par-dessus tout ici-bas : la sainte Eglise. — **III.** Il étend cet amour de choix à quelques âmes qu'il constitue ses épouses : les vierges sacrées. — Que d'amour dans l'appel de l'Epoux divin ! — La virginité dans le siècle. — La virginité dans le cloître. — **IV. L'état religieux** est le milieu le plus favorable pour les vierges de professer le devoir fondamental des épouses du Christ, qui est de l'aimer. — Quels secours donne la vie religieuse pour préserver, accroître et porter jusqu'à la perfection du sacrifice le saint amour. — **V.** Combien, par les relations que la vie religieuse établit entre les religieuses et l'Eucharistie, l'Epoux divin s'applique à perfectionner l'amour dans le cœur de ses épouses : sa présence constante au milieu d'elles ; l'exemple sans cesse renouvelé de son sacrifice ; sa vie personnelle dans leur âme. **VI. En retour** de tant de prévenances, le Cœur adorable attend de ses épouses le service de l'amour sous ces trois formes principales : la prédilection, la consolation, le dévouement. — La prédilection de l'amour familier et intime, qui permette à l'Epoux de trouver en ses épouses ses complaisances. — En quels termes brûlants l'Epoux du Cantique manifeste aux religieuses les ardeurs de son Cœur. — Mais qu'il est terrible pour l'épouse indélicate ou infidèle ! — **VII.** Le devoir de consoler l'Epoux s'impose à l'épouse sacrée : car ses peines sont grandes. — Il attend cette consolation. — L'épouse doit s'y porter, dans l'oubli de toute joie propre, —par toutes les compassions de son cœur, — par tous les sacrifices de sa vie religieuse, par l'acceptation des peines intérieures que, pour se la rendre semblable, l'Epoux lui fait souffrir. — **VIII.** Enfin, l'obligation du dévouement aux intérêts de l'Epoux : soit par l'apostolat de la prière, soit par celui des œuvres de miséricorde. — **IX. Conclusion :** *Egredimini, filiæ Sion, et videte Regem Salomonem in diademate quo coronavit eum mater in die lætitiæ Cordis ejus !* 405

LA VIE DU SACRÉ-CŒUR AU TABERNACLE

Le Cœur sacré est le foyer de la vie la plus intense, la plus étendue et la plus parfaite. — Cette vie se manifeste au tabernacle et dans les âmes. — D'abord de la première, qui se révèle sous ce triple aspect : la vie immortelle du Cœur sacré ; — sa médiation sacerdotale ; — les exemples de toutes les vertus de la sainteté 411

I. Vie immortelle. — *Ego dormio et Cor meum vigilat.* — I. Encore que sous des apparences de mort, le Cœur de Jésus vit au Sacrement de la vie la plus active. — Erreur ou blasphème de ceux qui le croient ou le disent sans vie. — Raisons miséricordieuses de cet état d'apparent sommeil. — II. Le Cœur sacré veille parce qu'il est le Cœur d'un Dieu et que Dieu ne saurait dormir, étant la cause permanente de tout ce qui vit et la lumière de tout ce qui voit. — III. Il veille parce qu'il est le Cœur du premier des ressuscités, et que les élus n'ont ni le besoin, ni le loisir de dormir, sous les feux de la face de Dieu qu'ils contemplent. — IV. Il ne dort pas, parce qu'il est l'amour, qui n'admet ni repos dans son dévouement, ni interruption dans ses jouissances. — V. Il veille, parce qu'il est le Cœur de la Victime qui a accepté de représenter à Dieu sans interruption les douleurs du Calvaire dans l'holocauste perpétuel de l'Eucharistie..... 442

II. Médiation sacerdotale. — I. La première des fonctions spirituelles du Sacré-Cœur en l'Eucharistie est la médiation sacerdotale entre Dieu et les hommes. — Cette médiation est la religion parfaite qu'exerce le Souverain Prêtre Jésus par les devoirs de l'adoration envers son Père, et de la sanctification des hommes. — II. Combien la médiation est puissante dans le Verbe fait homme, et comment le sacerdoce est l'état fondamental de Jésus, d'où découle toute la religion du chef et des membres. — III. L'acte essentiel de la médiation du Christ fut le sacrifice du Calvaire, que reproduit le sacrifice de l'autel, et que perpétue sans interruption la permanence de l'état sacramentel gardé par le Christ au tabernacle après qu'il l'a pris dans l'immolation de la messe. — IV. Perfection de la médiation sacerdotale de Jésus au Sacrement envers Dieu et pour nous : qualités dont il est doué, vertus qu'il déploie pour l'accomplir. — Rien ne démontre mieux les richesses infinies de son Cœur de prêtre. — V. Le devoir du chrétien est de s'unir à la religion du Cœur sacerdotal de Jésus pour accomplir tous ses devoirs religieux et sanctifier toute sa vie. — La religion parfaite du

Christ eucharistique est la garantie, le complément et le supplément de la nôtre. — Beaux enseignements et touchants exemples : saint Bernard, — sainte Gertrude, — la bienheureuse Marguerite-Marie..... 455

III. Modèle de toutes les vertus. — I. L'enseignement est un office essentiel du sacerdoce. — Le prêtre le doit remplir par la parole et par l'exemple. — Combien Notre-Seigneur s'est offert pendant sa vie comme notre modèle à imiter. — II. Il continue ce magistère de la sainteté dans le Saint Sacrement. — L'une des fins de la Révélation du Sacré-Cœur est de fixer les regards du monde sur les vertus excellentes qu'il pratique dans l'Eucharistie. — Nombreux et importants enseignements de la Bienheureuse sur ce sujet. — III. Comment faut-il entendre les vertus de Jésus dans l'Eucharistie ? Sont-ce de vraies vertus ? — Réponses aux objections. — Elles sont de vraies vertus, encore qu'elles ne soient plus actuellement méritoires, et parce que l'état d'inertie du signe sacramentel n'empêche pas le Christ de vivre de sa vie personnelle dans le Sacrement. — IV. Leur genèse ; — la facilité de les comprendre ; le devoir de les étudier..... 471

LA VIE DU SACRÉ-CŒUR DANS LES AMES

Le Cœur sacré, qui anime une vie de tant d'énergie et de sainteté dans la personne du Christ eucharistique, veut animer aussi la vie chrétienne dans les âmes, et c'est par la communion qu'il y pénètre. — Impossible à Jesus de nous faire vivre de sa vie, s'il ne peut descendre en nous et y vivre en personne. — Aussi la Révélation de son Cœur au Sacrement jette-t-elle les plus pures lumières sur le grand don, le grand devoir et le grand mystère de la communion..... 493

I. Le plus grand désir du Sacré-Cœur. — I. La parole qui résume tous les enseignements de la Révélation sur la communion est celle-ci : « Premièrement tu me recevras autant que l'obéissance te le voudra permettre. » — Le premier désir du Cœur sacré et la première œuvre à faire pour lui plaire est la communion aussi fréquente que possible. — II. Le prêtre dispensateur consacré et uniquement autorisé du Pain de vie. — Quels principes, conformes à l'esprit de Jésus-Christ et aux enseignements de l'Eglise, doivent le guider quand il s'agit de donner plus ou moins la communion. — III. Quelles barrières dut renverser la Bienheureuse, et au prix de quelles souffrances elle put trans-

mettre au monde l'appel du Sacré-Cœur à la communion. — IV. Quel amour de la communion le divin Maître avait mis en son cœur pour la préparer à cette mission. — Ses désirs et ses prières. — Faveurs miraculeuses dont le Sacré-Cœur les soutient. — V. *Desiderio desideravi.* Le Verbe incarné n'a pas de plus ardent désir que d'être reçu ; c'est la fin de toutes ses grandes œuvres ici-bas : le premier désir de notre vie doit être de le recevoir aussi souvent qu'il nous est possible..... 495

II. Le parfait hommage de la Communion. — Si le Sacré-Cœur demande la communion comme la satisfaction du premier de ses desirs, il la demande aussi comme le plus parfait hommage qui lui soit dû. — I. Vue du côté du droit que créent à Notre-Seigneur ses magnifiques avances, il n'y a que la communion qui puisse y répondre complètement. — II. Et il en est de même si on la considère par rapport aux besoins du cœur de l'homme. — III. Comprise dans son esprit le plus intime, la communion est plus encore le sacrifice de l'âme à Dieu par Jésus-Christ, qu'elle n'est un banquet de fête : si elle nourrit, c'est pour unir au Christ crucifié, seul moyen d'unir plus tard au Christ glorifié. — IV. Comment Jésus, se déclarant le « souverain Sacrificateur de l'âme » dans la communion, y faisait souffrir la Bienheureuse pour se l'assimiler en imprimant en son âme son image crucifiée..... 515

III. La Communion réparatrice. — I. Cette salutaire pratique, née de l'intelligence des grandes vertus de la communion, a été demandée avec instance par le Sacré-Cœur à la Bienheureuse. — Combien le divin Maître, en lui découvrant les mystérieuses douleurs que lui infligent dans la communion tant d'infidèles et de sacrilèges, la faisait souffrir dans ses communions surtout pour lui permettre de les transformer en de vrais sacrifices d'expiation. — II. Les raisons qui appuient la légitimité et l'opportunité de la communion réparatrice : vis-à-vis de Dieu, elle est une heureuse application de la loi fondamentale de la solidarité chrétienne, consacrée par Jésus sur la croix ; — vis-à-vis de Jésus, elle est un témoignage d'amour et de dévouement bien capable de consoler son Cœur ; — vis-à-vis du prochain, elle est une œuvre d'excellente charité ; il n'est pas jusqu'à celui qui l'accomplit qui n'en retire de grands profits pour son âme.. 530

IV. Un seul cœur. — I. L'union est la fin et le besoin de l'amour. La dévotion au Cœur sacré la doit donc favoriser entre les âmes et Jésus-Christ. Elle est surtout l'œuvre de la communion. — II. Dans quel sens la communion nous unit au Cœur sacré et le fait vivre en nous. — III. Le mystère des opérations de la communion. — IV. La présence et la vie permanente de la divine

Personne de Jésus dans l'âme en vertu de la communion. — V. Le devoir est de vivre dans le Sacré-Cœur, de lui et pour lui : c'est la satisfaction et la gloire pour Jésus, la sainteté et le bonheur pour l'homme..... 540

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

I. Sacré-Cœur et Eucharistie. — I. Le principe fondamental en cette matière est l'union à garder toujours entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, ou le culte à lui exprimer par les exercices de la piété eucharistique : l'adoration de la Présence réelle ; le saint Sacrifice ; la Communion. — II. Car, distinctes dans leur objet et dans leur motif formel, ces deux adorables réalités, le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, sont liées par des nécessités radicales, de nature, de fin, d'effets, qui obligent à ne les point séparer dans le culte. — III. Ce qu'apporte l'Eucharistie pour favoriser la dévotion au Sacré-Cœur ; — ce que rend le Sacré-Cœur à la dévotion envers l'Eucharistie. — IV. Ne pas séparer dans la dévotion ce que la volonté de Dieu et la nature des choses unissent inséparablement, c'est la règle d'une piété bien entendue..... 566

II. Adoration et Consolation. — I. Le Sacré-Cœur demande des consolations qui réparent l'ingrat abandon où les hommes, pour qui il s'immole cependant, l'ont laissé durant sa Passion et le laissent dans les tabernacles. — II. L'adoration assidue et prolongée du Saint Sacrement donne satisfaction à ses plaintes aussi justes que touchantes en lui apportant ces trois grands secours : la consolation d'une présence amie ; — le réconfort de douces paroles ; — le soulagement d'une compassion sincère qui, en communiant à ses peines, les diminue de tout ce qu'elle en prend..... 583

III. L'Heure Sainte. — I. Son institution demandée par le Sacré-Cœur. — Sa nature. — II. Son exercice : le fait de la prière au Jardin ; — les bienfaits de l'Agonie ; — les causes de l'Agonie ; — les fruits de l'Agonie..... 596

IV. Remède souverain aux souffrances du Purgatoire. — I. Deux grands faits de la Révélation montrent la dévotion au Sacré-Cœur comme un puissant secours pour les âmes du Purgatoire : la piété de la Bienheureuse pour les chères âmes et ces souffrances que Notre-Seigneur lui impose pour leur soulagement ; les instances que font les saintes âmes pour l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur, qu'elles appellent : « Le

remède souverain à leurs maux. » — II. Raisons de l'influence de la dévotion au Sacré-Cœur en faveur des âmes souffrantes : elles sont la portion la plus malheureuse et la plus aimée du Cœur du Chef de la triple Eglise. — œuvre d'amour pur pour Jésus, la dévotion à son Cœur embrase la charité envers le prochain de tous les dévouements les plus nobles et les plus délicats. — III. Moyens de soulager les chères âmes révélés par le Sacré-Cœur, enseignés et mis en pratique par la Bienheureuse... 610

V. La Bienheureuse Marguerite-Marie, parfait modèle de la dévotion au Sacré-Cœur. — I. Le modèle idéal de la dévotion envers le Sacré-Cœur est assurément la Confidente choisie de son amour, de ses secrets, de ses désirs et de ses souffrances. — Or, la Bienheureuse est en même temps l'âme la plus dévouée au Saint Sacrement qui se puisse imaginer. — II. Avant la Révélation du Sacré-Cœur, sa vie est dominée par la dévotion envers l'Eucharistie. — III. Après ce grand événement cette dévotion redouble. — IV. C'est bien la preuve, par le fait, de l'union inséparable où doivent être tenus, dans la foi, l'amour et le culte, le Sacré Cœur et le Saint Sacrement 629

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 4657,2,12.

ŒUVRES DU T. R. P. EYMARD

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT SACREMENT

EXTRAITES DE SES ÉCRITS, RECUEILLIES DE SES INSTRUCTIONS

LA DIVINE EUCHARISTIE. 4 vol. in-18.

I. — **La Présence réelle.** Méditations sur la vie et les vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. — Approuvé par Nosseigneurs de Carcassonne et de Tarbes. — 8e édition. 1 vol. in-18. — Prix : 2 fr.

II. — **La sainte Communion.** Méditations sur la Communion et la vie d'union à Jésus-Eucharistie. — Approuvé par Nosseigneurs de Tarbes, de Carcassonne et de Salamanque. — 9e édition. 1 vol. in-18. — Prix : 2 fr.

III. — **Retraites aux pieds de Jésus-Eucharistie.** — Approuvé par Monseigneur l'Évêque de Salamanque. — 6e édition. 1 vol. in-18. — Prix : 1 fr. 75.

IV. — **L'Eucharistie et la perfection chrétienne,** comprenant les Instructions données dans ses Retraites à des religieux. — Approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Chambery. — 5e édition. 1 vol. in-18. — Prix : 2 fr. 75.

MOIS DE MARIE DE NOTRE-DAME DU SAINT SACREMENT, Méditations, exemples et appendice sur les rapports de Marie avec l'Eucharistie. — Approuvé par cinq Archevêques et Évêques. — 5e édition. — 1 vol. in-18. — Prix : 1 fr. 25.

MOIS DE SAINT JOSEPH, le premier et le plus parfait des Adorateurs, précédé d'une Introduction de Mgr Pichenot sur le *Saint Sacrement et saint Joseph*, avec une *Pensée* tirée des grands auteurs mystiques pour chaque jour du mois. — 4e édition. — 1 vol. in-18 de 334 pages. — Prix : 0 fr. 90.

MOIS DU TRÈS SAINT SACREMENT, comprenant, pour chaque jour, une *Méditation* extraite des œuvres du T. R. P. Eymard, un récit de *Miracle eucharistique*, un *Exemple* et une *Pratique*. — 2e édition. — 1 vol. in-18 de 320 pages. — Prix : 1 fr. 25.

OPUSCULES DE PROPAGANDE

Sujets pour l'Adoration du Très Saint Sacrement, par le R. P. TESNIÈRE.

Opuscules de 32 pages, avec couverture en couleur.

L'Adoration réparatrice des Quarante-Heures.
L'Adoration du Sacré-Cœur.
La Soif du Sacré-Cœur.
L'Adoration du premier Jour de l'an.
L'Adoration des cinq Plaies.
L'Adoration de saint Joseph.
L'Institution de l'Eucharistie.
L'Heure Sainte.
L'Adoration pour les âmes du Purgatoire.
L'Union des âmes dans l'Eucharistie.

PRIX : l'unité, 10 c. ; la douz., 1 fr. ; le cent, 7 fr. ; le mille, 60 fr.

REVUE MENSUELLE.

LE TRÈS SAINT SACREMENT

ÉTUDES SUR L'EUCHARISTIE

Revue des Œuvres Eucharistiques.

(La vingt et unième année a commencé le 15 juillet 1896.)

La Revue comprend ordinairement :

Des ETUDES THÉOLOGIQUES SUR L'EUCHARISTIE ;

Des ETUDES de PATROLOGIE EUCHARISTIQUE, publiant avec commentaire et dans l'ordre chronologique, tous les textes des Pères sur l'Eucharisti

Puis la LITURGIE EUCHARISTIQUE, c'est-à-dire l'explication de tout les lois rituelles relatives à l'Eucharistie ;

Enfin des ETUDES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES. Cette partie e actuellement consacrée aux MIRACLES EUCHARISTIQUES, racontés p ordre chronologique et avec recours aux sources les plus authentique

La IIe partie de la Revue est consacrée à la DÉVOTION EUCHARISTIQU et donne des *Sujets*, des *pratiques* et des *élévations* pour l'Adoratio la Communion, la sainte Messe.

C'est à cette partie que se rattachent les FLEURS EUCHARISTIQUES D SAINTS, analyses de la vie des Serviteurs de Dieu qui se sont le pl distingués par leur dévotion envers le Saint Sacrement.

La IIIe partie est consacrée aux Œuvres, aux faits, à l'histoire jour le jour du Culte Eucharistique à notre époque, sous les noms REVUE DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES et de CHRONIQUE.

Enfin, des RÉCITS, de pieuses légendes, mêlent de temps en tem une note moins sérieuse aux matières de la *Revue*, et une BIBL GRAPHIE fort complète tient les lecteurs au courant des ouvrages no veaux relatifs à la sainte Eucharistie.

Les abonnements partent des 1er *juillet*, 1er *octobre*, 1er *janvier* 1er *avril*. — *Le prix de l'abonnement* (*payable d'avance*) *est de* **6** *pour la France et la Belgique, et de* **8** *fr. pour les pays de l'uni postale. — Le meilleur mode de paiement est d'envoyer le mont par* mandat-poste. — *Chaque numéro se vend séparément* **50** *centim*

Pour distribuer à l'occasion de l'Adoration perpétuelle dans les roisses : Un très bel opuscule illustré de 16 pages faisant partie de serie des Brochures illustrées éditées par C. Paillard, imprimeur Abbeville.

L'ADORATION PERPÉTUELLE

UNE HEURE DEVANT LE TRÈS SAINT SACREMENT

Prix : depuis 12 exempl. jusqu'à 150 inclusivement, 5 c. l'exempl. Depuis 150 jusqu'à 500 inclusivement, 4 c. l'ex. — A partir de 500 e 3 c. 1/2 l'ex., soit 3 fr. 50 le cent. — *Port en sus.*

OUVRAGES DU R. P. A. TESNIÈRE :

SOMME DE LA PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

Ont paru les volumes suivants :

Les Noms, les Figures et les Prophéties de l'Eucharistie. — Troisième édition. — Un vol. in-12 de LXXII-592 pages, honoré d'un Bref de S. S. Léon XIII. — Prix : 4 fr. 25.

La sainte Communion. — *La nature et les effets de la Communion.* — Troisième édition. — Deux vol. in-12, le premier de 500 pages, le second de 650 pages. — (Les deux volumes ne se vendent pas séparément.) — Prix : 8 fr.

Le Cœur de Jésus-Christ. — Livre Ier. *La Révélation évangélique du Sacré-Cœur.* — Un vol. in-12 de VIII-692 pages.

Livre II. *La Révélation eucharistique du Sacré-Cœur.* — Un vol. in-12 de X-665 pages

(*Les deux volumes ne se vendent pas séparément.*) — Prix : 8 fr.

LES QUINZE MYSTÈRES DU ROSAIRE

PROPOSÉS POUR L'ADORATION DU TRÈS SAINT SACREMENT

Ouvrage hautement loué par S. G. Mgr Gay, évêque d'Anthedon.

Un beau vol. in-18, 3e éd. — Prix : 1 fr. 50.

LETTRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION

A UNE ENFANT DU SACRÉ-CŒUR

1 vol. in-18, titre rouge et noir. — Prix : 3 fr.

LE PRÊTRE DE L'EUCHARISTIE

Aperçu sur la vie et les vertus du P. Eymard, fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement. 5e éd. 1 vol. in-18. — Prix : 0 fr. 75.

Manuel de l'Adoration du Très Saint Sacrement

PREMIÈRE SÉRIE : *La Personne du Christ eucharistique.* — Un charmant volume in-18 de 380 pages. — Prix : 1 fr. 25.

DEUXIÈME SÉRIE : *Les titres divins et humains de l'Eucharistie.* — Un fort volume in-18 de 480 pages. — Prix : 2 fr. 50

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

C'est-à-dire le Très Saint Sacrement de l'autel

Par le Vén. JEAN FALCONI

Traduit de l'espagnol, complété et annoté par le **R. P. Eug. Couet,** *de la Congrégation du Très Saint Sacrement.*

2e ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Un vol. in-12 de XXIV-269 pages..... 2 fr.

L'Apôtre du Sacré-Cœur

ET DE L'EUCHARISTIE

Ou l'union de la dévotion au Sacré-Cœur et de la dévotion au T. S. Sacrement enseignée par la vie et les écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie,

Par le R. P. Eug. COUET

DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT SACREMENT

Un vol. in-18 de 200 pages..... 0 fr. 60.

LA CONFRÉRIE DU TRÈS SAINT SACREMENT, observations pratiques pour aider à l'établir dans les paroisses. — Brochure in-12. — Prix : 20 centimes.

PETITES HISTOIRES EUCHARISTIQUES : charmante brochure illustrée, à distribuer aux enfants. — Prix : 20 cent. ; la douz., 2 fr. ; le cent, 14 fr.

L'ABBÉ BONNEL DE LONGCHAMP

SON SÉMINAIRE A SAINT-SULPICE

SON NOVICIAT CHEZ LES RELIGIEUX DU TRÈS SAINT SACREMENT

Par le R. P. H. DURAND, de la Congrégation du T. S. Sacrement.

Deuxième édition. — In-18. — Prix : 1 fr. 75.

utel

Couet,

r.

ur

rement
ie,

ns prat -
n-12. —

re illus-
2 fr. ; le

ENT
rement.

Bureaux du PETIT MESSAGER & de la REVUE EUCHARISTIQUE
12, rue de Toulouse, à TOURCOING (Nord).

OEUVRES DU VÉNÉRABLE P.-J. EYMARD

LA DIVINE EUCHARISTIE. 4 vol. in-18.

I. — **La présence réelle,** Méditations sur la vie et les vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ au T. S. Sacrement. — Approuvé par Nosseigneurs de Carcassonne et de Tarbes. — 12e édition. 1 vol. in-18. — 2 fr.

II. — **La sainte Communion,** Méditations sur la Communion et la vie d'union à Jésus-Eucharistie. — Approuvé par Nosseigneurs de Tarbes, de Carcassonne et de Salamanque. — 12e édit. 1 vol. in-18. — 2 fr.

III. — **Retraites aux pieds de Jésus-Eucharistie.** — Approuvé par Mgr l'Evêque de Salamanque. — 8e édition. 1 vol. in-18. — 1 fr. 75.

IV. — **L'Eucharistie et la perfection chrétienne,** comprenant les Instructions données dans ses Retraites à des religieux. — Approuvé par Mgr l'Archevêque de Chambéry. — 7e édit. 1 vol. in-18. — 2 fr. 75.

(*Chaque volu* [illegible] *séparément.*)

MOIS DE NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT. *Méditations* extraites des écrits du Ven. Pierre-Julien EYMARD, avec un Exemple, une Pratique, une Aspiration pour chaque jour et une Etude théologique sur la légitimité de la dévotion envers Notre-Dame du Très Saint Sacrement, par le R. P. A. TESNIÈRE. 1 vol. in-18. 8e édition, orné d'une gravure de N.-D. du T. S. Sacrement. — Prix : 1 fr. 50.

MOIS DU TRÈS SAINT SACREMENT, comprenant pour chaque jour : une *Méditation* extraite des Œuvres du Ven. P.-J. EYMARD, un récit de *Miracle* eucharistique, un *Exemple* et une *Pratique*. — 1 vol. in-18 de 320 p. 3e édit. — Prix : 1 fr. 25.

R. P. COUET, *de la Congrégation du Très Saint Sacrement.*

LES MIRACLES HISTORIQUES
DU
SAINT SACREMENT

Un volume in-12 de 389 pages. 3e édition. — Prix : **3** fr.

NOUVEAU RECUEIL
DE
MIRACLES EUCHARISTIQUES

Un volume in-12, de xx-378 pages. — Prix : **3** fr.

Bureaux du PETIT MESSAGER & de la REVUE EUCHARISTIQUE
Rue de Toulouse, 12, à TOURCOING (Nord).

R. P. A. TESNIÈRE, *Docteur en théologie.*

SOMME DE LA PRÉDICATION EUCHARISTIQUE

Ouvrage honoré d'un Bref de Sa Sainteté Léon XIII et des éloges d'un grand nombre d'Evêques.

Ont paru les volumes suivants :

Les Noms, les Figures et les Prophéties de l'Eucharistie. — 3e édition. — 1 volume in-12 de LXXII-592 pages, honoré d'un Bref de S. S. Léon XIII. — Prix : 4 fr. 25.

La sainte Communion : La nature et les effets de la Communion. — 2 volumes in-12 : le premier de 500 pages, le second de 650 pages. 3e édition. — Prix : 8 fr.

LA SAINTE COMMUNION, tome III : **LA PRATIQUE DE LA COMMUNION.** 3e edition revue selon le Décret *Sacra Tridentina Synodus.* — 1 vol. in-12 de x-716 pages. — Prix : 6 fr.

Le Cœur de Jésus-Christ : Tome I. La Révélation évangélique du Sacré-Cœur. — Tome II. La Révélation eucharistique du Sacré-Cœur. — 2 vol. in-12. 5e édition. — Prix : 8 fr.

DU MÊME AUTEUR :

LES QUINZE MYSTÈRES DU ROSAIRE

PROPOSÉS POUR L'ADORATION DU TRES SAINT SACREMENT

4e édition. — Un joli vol. in-18, titre rouge et noir. — Prix : 1 fr. 50.
Ouvrage hautement loué par Mgr Gay, évêque d'Anthédon.

Lettres sur la Première Communion

A UNE ENFANT DU SACRÉ-CŒUR

1 vol. in-18 carré, titre rouge et noir. 3e édit. — Prix : 3 fr. ; *franco*, 3 fr. 30.

LE PRÊTRE DE L'EUCHARISTIE

Aperçu sur la vie et les vertus du Vén. Père Pierre-Julien EYMARD

Nouvelle edition ameliorée. Un vol. in-18 avec portrait. — Prix : 1 fr.

MANUEL DE L'ADORATION DU T. S. SACREMENT

PREMIÈRE SÉRIE : *La Personne du Christ eucharistique.* — Un volume in-18 de 340 pages. Nouvelle édition. — Prix : 1 fr. 50.

DEUXIÈME SÉRIE : *Les titres divins et humains de l'Eucharistie.* — Un volume in-18 de 480 pages. — Prix : 2 fr. 50. — ***Epuisé.***

TROISIÈME SÉRIE : *Le Sacré-Cœur. Sujets d'adoration pour les premiers Vendredis du mois.* — Un vol. in-18 de 204 p. — Prix : 1 fr. 25

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 4657,3,12.